INSTITUT KONDAKOV
Sous le Haut Patronage
de Son Altesse Royale le Prince-Régent PAUL de Yougoslavie

ANNALES

DE L'INSTITUT KONDAKOV

(SEMINARIUM KONDAKOVIANUM)

XI

BEOGRAD
1940

ИНСТИТУТЪ ИМЕНИ Н. П. КОНДАКОВА
состоящій подъ Высокимъ Покровительствомъ
Его Королевскаго Высочества Князя ПАВЛА Регента Югославіи

АННАЛЫ

ИНСТИТУТА

МЕНИ Н. П. КОНДАКОВА

XI

БѢЛГРАДЪ
1940

Типографія „Свѣтлость", Бѣлградъ

Тиражъ 430 экз.

LES PEINTURES DU ROULEAU LITURGIQUE № 2 DU MONASTÈRE DE LAVRA[1]

Le rouleau liturgique № 2 de la bibliothèque de monastère de Lavra se compose de bandes de parchemin atteignant une longeur de 7m65. Le texte, qui est celui de la liturgie de saint Basile, est écrit au recto et au verso. L'écriture est une minuscule du début du XIV[e] siècle, que l'on peut rapprocher, tant pour la forme des lettres que pour les abrévations, de celle d'un psautier de la Bibliothèque Nationale de Paris (*Coislin 13*) daté de 1304 ou d'un Lectionnaire de la même bibliothèque (*gr. 311*) écrit en 1336[2]. Nous avons pu relever dans ce texte un certain nombre de variantes, peu importantes d'ailleurs, qui donnent quelques leçons différentes des manuscrits utilisés par Brightman dans son édition de la Liturgie de Saint-Basile, le manuscrit *Barberini III, 55* et celui de *Grottaferrata* Γβ *VII.*[3]

L'illustration comprend quelques initiales ornées et des tableaux intercalés dans le texte, et de la même largeur que lui, au voisinage des paroles liturgiques dont ils sont l'interprêtation. Malheureusement, si le texte est bien conservé, les peintures sont en très mauvais état. Les couleurs ont disparu par endroits et plusieurs détails ont poussé au noir. Même dans les tableaux les plus détériorés subsiste le dessin au trait des contours, parfois assez ferme, mais souvent médiocre. A côté de figures, empruntées à de bons modèles d'inspiration hellénistique, apparaissent des improvisations au dessin sommaire. Les contours en brun foncé ont été tracés sur le fond même du parchemin. Les couleurs sont variées et leur aspect un peu sombre est dû sans doute à l'usage prolongé qui a été fait du rouleau. Les personnages et les scènes se détachent parfois sur un fond d'or plus ou moins endommagé. Comme nous le verrons, ces peintures sont surtout intéressantes par les détails iconographiques qu'elles révèlent.

---

[1]) Mission G. Millet au Mont Athos. C'est au cours de la collaboration apportée par moi à cette mission (août-septembre 1930), que j'ai pu étudier ces peintures, dont les photographies ont été faites antérieurement en 1918 sous la direction de M. G. Millet par la Section Photographique de l'armée et sont conservées à Paris aux Archives Photographiques d'Art et d'Histoire.

[2]) H. Omont, *Fac-similés des manuscrits grecs datés de la Bibliothèque Nationale du IX[e] au XIV[e] siècle*, Paris 1891 pl., LXXV et LXXXII.

[3]) Bright=Brightman, *Liturgies Eastern and Western*, Oxford 1885 T. I, p. 309—344.

Les initiales ornées.

Les initiales ornées sont peu nombreuses, mais élégantes et parfois intéressantes par leurs thèmes décoratifs. Au début de l'oraison de la Grande Entrée, Οὐδεὶς ἄξιος... (Bright. p. 318, 4), on voit dans la marge un diacre incliné, portant une grande patène ronde sur laquelle on distingue vaguement une figure et qui forme l'O du mot Οὐδείς (Pl. I,3). Le Kappa du mot Κύριε, par lequel commence l'oraison de la proscomidi, Κύριε ὁ Θεὸς ἡμῶν... (Bright. p. 318, 1.6), est figuré par l'officiant, vêtu de la planète, un bras levé dans un geste d'oraison, la main droite abaissée, tenant un rouleau liturgique déplié (Pl. I,4)[4]. Une composition iconographique minuscule, reproduisant une vision prophétique est incluse à l'intérieur de l'O, premier mot de l'oraison de l'anaphore: 'Ο ὢν, δέσποτα Κύριε Θεὲ Πάτερ... (Bright. p. 321, 1.20). La lettre a une forme allongée. Au milieu, dans une gloire, soutenue en haut par un ange aux ailes éployées, apparaît le Père Eternel entre deux chérubins, sous lesquels on aperçoit des roues entrelacées. Ce type d'initiales à thèmes iconographiques est beaucoup plus rare dans l'art byzantin qu'en Occident (Pl. I,1).

La fantaisie est représentée par le M de l'oraison secrète Μετὰ τούτων τῶν μακαρίων... (Bright. p. 324, 1.5). Les hastes sont deux colonnes ouvragées sur lesquelles sont perchés deux perroquets, dont les deux têtes se regardent et dont les queues se rejoignent. Il est intéressant de retrouver le même thème dans le psautier Coislin № 13, daté de 1394, mais ici les oiseaux sont à l'intérieur de la lettre et leurs queues s'entrecroisent[5] (Pl. I,2). Un autre M, dont les hastes sont des tiges entrelacées avec fantaisie et débordantes, avec une barre centrale soutenue par une troisième tige, est au début de la commémoraison de la Cène (oraison Μέλλων γὰρ... (Bright. p. 327, 1.22) (Pl. III,2). Un modèle analogue, mais plus simple, avec de tiges non débordantes se rencontre dans un psautier du XIII[e] siècle Paris. gr. 21. f. 1.[6] Ce sont aussi des tiges entrelacées, avec une barre terminée par des volutes qui forment deux T, l'un au commencement des paroles de Jésus, Τοῦτο ποιεῖτε... (Bright p. 328, 1.16—17) (Pl. IV,1), l'autre au début de la mémoire du Précurseur, Τοῦ ἁγίου 'Ιωάννου... (Bright. p. 331, 1.5) (Pl. V,1), mais ce modèle est assez courant dans des manuscrits de diverses époques.[7]

Enfin il faut rattacher aux initiales ornées les symboles de la vision d'Ezéchiel, devenus ceux des évangélistes, qui cantonnent le texte, disposé en croix, de la prière récitée par le prêtre au Skeuophylakion, après l'achèvement de la liturgie (Bright. p. 344,1 .22—35) (Pl. V,2). L'ange debout en haut à gauche, l'aigle qui lui fait face, en bas le boeuf à gauche, le lion à droite, dressés sur leurs pattes, tous nimbés et portant des livres, sont de véritables modèles d'initiales et on les trouve

---

[4]) Un Kappa formé par un personnage attaché à une colonne, la tête et les jambes recourbées se trouve dans le Paris. gr. 654, f. 96 v. (Ebersolt, *La Miniature byzantine*, Paris 1926, pl. LV. 1).

[5]) Ebersolt, op. cit. pl. XVIII, 2.

[6]) Ebersolt, op. cit. LIV, 1.

[7]) Ebersolt, op. cit. pl. LXVI, 1. — Bordier, *Description des peintures et autres ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, Paris 1883, p. 97, fig. 39, p. 197, fig. 93 et 94; p. 222, fig. 112. — Omont op. cit. pl. LXXXII.

sous cet aspect dans plusieurs manuscrits, par exemple dans ceux de la Cilicie arménienne, du XII^e au XIV^e siècle[8] et en Occident sur le magnifique Evangéliaire de Louis le Débonnaire, où les quatre symboles, formant chacun l'initiale du début de leur Evangile, sont dressés de la même manière que sur le rouleau de Lavra.[9]

On n'ignore pas qu'avant le XIV^e siècle les symboles des Evangélistes ne sont pas représentés dans la peinture monumentale de l'école de Constantinople.[10] La mosaique de la vision d'Ezéchiel à Saint-David de Théssalonique, où on les voit entourer la gloire de Dieu, date du V^e siècle et est apparentée à l'art de Ravenne.[11] Les seuls exemples de tétramorphes figurès dans des édifices religieux appartiennent aux régions orientales: chapelles de Baouit en Egypte (VI^e—VII^e siècle), églises rupestres de Cappadoce (IX^e—X^e siècles), grotte de Latmos (X^e siècle), Monastère Blanc près de Sohag en Egypte (1073). Par contre les quatre symboles se rencontrent assez souvent dans les peintures des manuscrits qui illustrent les visions d'Ezéchiel et d'Isaïe.[12] Il n'est donc pas étonnant de les voir représentés, en guise de conclusion, en face de l'oraison finale de la liturgie, mais l'intérêt de nos miniatures est dans la position des symboles, dont on ne signale d'exemples que dans la miniature carolingienne du IX^e siècle et dans les manuscrits arméniens.

Les tableaux iconographiques.

Treize compositions iconographiques intercalées dans le texte en interprêtent à la fois la lettre et le sens symbolique. On ne peut comparer cette méthode d'illustration qu'à celle des psautiers à miniatures marginales. Sur notre rouleau, à part les initiales animées, signalées plus haut, ce n'est pas dans la marge, mais au milieu du texte que sont disposées ces compositions dans des cadres rectangulaires et, au lieu de s'enlever directement sur le parchemin, des personnages se détachent sur un fond peint préalablement. Mais si la technique diffère, le procédé d'illustration du texte est semblable et aboutit, de même que sur les psautiers, à créer un ensemble d'images parfois assez différentes de l'iconographie traditionelle et d'une grande originalité. C'est là, répétons le, l'intérêt principal que présentent les peintures du rouleau de Lavra.

Cette illustration est exclusivement réservée au texte de l'anaphore, c'est-à-dire à la prière eucharistique qui correspond au canon de la messe romaine, depuis l'hymne de glorification du Trisagion jusqu'à la récitation du Pater: partie essentielle de la

---

[8]) Sirarpie der Nersessian, *Manuscrits arméniens illustrés*, Paris 1937, pl. XXIV—XXV (manuscrits daté de 1193), pl. LXII, № 135, le boeuf de saint Luc (évangéliaire de Thoros daté de 1307).

[9]) Paris, Bibliothèque Nationale, lat. 9388, Leur aspect est un peu différent. L'ange agenouillé forme la lettre L, l'aigle tient un serpent dans ses serres, le boeuf enroule ses ailes autour d'un O.

[10]) L. Bréhler, *Les visions apocalyptiques dans l'art byzantin* (Arta si Arheologia, № 4 Bucarest, 1930, p. 1—12).

[11]) Xyngopoulos, Τὸ καθολικὸν τῆς μονῆς τοῦ Λατόμου ἐν Θεσσαλονίκῃ καὶ τὸ ἐν αὐτῷ ψηφιδωτόν, Athènes, Deltion 1929.

[12]) Liste dans Sirarpie der Nersessian, op. cit. p. 42—43.

liturgie, disposée sur le rouleau de telle manière que l'officiant ait la vision concrète du sens mystique des paroles qu'il prononce.[18]

Descriptions des peintures.

I. Le prêtre à l'autel et l'hymne de gloire (Pl. I,1). La peinture fait suite au dialogue entre le prêtre et les assistants et précède l'oraison (qui correspond à la préface romaine) ʽΟ ὢν, δέσποτα, κύριε Θεὲ Πάτερ Παντοκράτορ (Bright. p. 321, 1.15). A droite, l'autel drapé de tentures rouges à ornements verts et surmonté d'un ciborium qui se détache sur fond d'or; sur la nappe, la patène et le calice. Devant l'autel le célébrant lit l'oraison sur le rouleau déplié qu'il tient à la main; le costume liturgique et la tête sont endommagés. Derrière le célébrant se tient un diacre en dalmatique à larges manches, tenant de la main droite un rouleau plié. Suivent deux acolytes dont on ne distingue que les têtes. Il se détachent sur le fond d'un mur, percé de petite baies, qui doit être le revers de l'iconostase. Au dessus de ce groupe le Père céleste apparaît dans un arc-en-ciel entre deux théories d'anges profondément inclinés. Vieillard aux cheveux blancs, il a l'aspect de l'*Ancien des Jours* de la vision de Daniel. A droite et à gauche de l'arc se pressent les milices célestes en adoration.

La reproduction des divers moments de la liturgie, soit dans les manuscrits, soit dans la peinture monumentale, est assez fréquente dans l'art byzantin.[14] On la rencontre sur d'autre rouleaux liturgique illustrés.[15] Un des exemples les plus nets se trouvait dans le sanctuaire de l'église Saint-Sabbas à Trèbizonde. Sous la Deisis figurée dans la conque de l'abside, on voyait la reproduction de l'autel avec l'agneau sur la patène et deux évêques officiant et tenant des rouleaux sur lesquels on lisait les premiers mots de l'anaphore de la liturgie de Saint Jean Chrysostome.[16]

La figure de l'Ancien des Jours, telle que l'a vue le prophète Daniel (VII, 9), se rencontre surtout avant le XIV[e] siècle sur les monuments d'inspiration monastique et syrienne comme l'Evangéliaire grec № 74 de Paris,[17] les manuscrits des Homélies du moine Jacques,[18] les fresques de l'église de Néréditsi près Novgorod, datées

---

[13]) dom J. Moreau, *Les anaphores des liturgies de saint Jean Chrysostome et de saint Basile comparées aux canons romains et gallicans* (textes et traductions en français), Paris 1927.

[14]) Stefănescu, *L'illustration des liturgies dans l'art de Byzance et de l'Orient*, Bruxelles 1936,

[15]) Bordier, op. cit. Bib. Nat. Suppl. gr. 468 (XI[e] s.) et 578 (XIII[e] s).

[16]) G. Millet et Talbot Rice, *Byzantine Painting at Trebizond*, Londres 1937, p. 67—68, pl. XXIV, 2 et XXV, 1. — Dans une église de Strein (Transylvanie) les apôtres sont figurés célébrant la liturgie au dessus d'un Christ de pitié et, plus bas, on voit des évêques officiant (Stefănescu, *La peinture religieuse en Valachie et en Transylvanie*, Paris 1932, fig. 11—12, p. 213—218). Les évêques officiant et lisant sur les rouleaux liturgiques sont fréquents à Mistra (Millet, *Monuments byzantins de Mistra*, Paris 1910, pl. 84,4 — 93,3 — 133,3 — 142,1). Voir aussi la représentation du Melismos à Mateič (Serbie) (G. Millet, Mélanges Diehl, t. II, Paris 1930, p. 108, fig. 2). Le théme de la Divine Liturgie dépasse notre cadre.

[17]) Du XI[e] siècle (Reproductions des manuscrits de la Bibliothéque Nationale. Alb. 10, pl. I et CXLII) à côté des portraits des évangélistes.

[18]) Paris gr. 1208, fo 119 v.; Vatic. 1162, fo 119 v., XII[e] siècle (Stornajolo, *Codices e Vaticanis selecti*, Rome 1910, pl. 52).

2



4



3

de 1199, où son effigie domine le sanctuaire,[19] un livre d'ordination arménien de 1248, où il apparaît au dessus de la consécration d'un prêtre.[20] Par contre, à partir du XIV[e] siècle, on le voit assez fréquemment, à la Peribleptos de Mistra au dessus de la Divine Liturgie[21] et dans un grand nombre d'églises de l'Athos et des pays roumains et slaves.[22]

L'intérêt principal de la peinture du rouleau de Lavra est de faire ressortir la liaison mystique entre la liturgie terrestre et le monde céleste. Les exemples que nous avons cités nous montrent presque toujours l'Ancien des Jours dominant le sanctuaire où s'accomplit le Saint Sacrifice. C'est à la même idée que répond notre miniature, qui n'en constitue pas moins une création iconographique originale.

II. „Béni Celui qui vient au nom du Seigneur" (Pl. I,2). — La peinture fait suite au chant du Trisagion, (dont le texte n'est pas reproduit sur le rouleau) et précède la première oraison secrète Μετὰ τούτων τῶν μακαρίων δυνάμεων... (Bright. p. 324, 1.5), mais pour comprendre le sens de cette composition, à première vue énigmatique, c'est au texte même du Trisagion qu'il faut se reporter: Πληρὴς ὁ οὐρανὸς καὶ ἡ γῆ τῆς δόξης σου. Ὡσαννὰ ἐν τοῖς ὑψίστοις· εὐλογημένος ὁ ἐρχόμενος ἐν ὀνόματι Κυρίου.

En haut un arc-en-ciel environné des *puissances célestes* acclamant, à gauche des anges, á droite des figures sans ailes, qui pourraient être les saints ou les apôtres. L'un d'eux semble avoir la tête tonsurée. De l'arc-en-ciel descendait probablement un rayon (partie détériorée), qui venait se fixer sur la gloire ovale dans laquelle trône le Christ (*Celui qui vient au nom du Seigneur*). La gloire est soutenue par deux séraphins à trois paires d'ailes et des anges dont les têtes sont peu distinctes. De chaque côté de la gloire, deux chérubins à deux paires d'ailes. Et tout en bas, c'est la terre, ce sont toutes les générations humaines, tous les hommes vus en perspective, au dessus desquels plane la gloire du Christ, vision dont la grandeur épique contraste aves la naïveté de l'exécution. Au premier rang à gauche se détache une figure de femme qui semble poser ses mains sur les épaules de deux personnages en longs vêtements, dont celui de gauche (peut-être un empereur, bien qu'il soit tête nue), porte une tunique bordée d'un orfroi, tandis que celui de droite, plus jeune a sur sa tunique serrée à la taille un manteau agrafé au cou. Sous la gloire du Christ, des personnages de haute taille presque effacés. A droite une gracieuse figure de femme nimbée se détache de la foule indistincte.

Il est évident que ce théme, destiné a illustrer le chant du trisagion, qu'à ma connaissance on ne rencontre nulle part ailleurs, est une création originale, dont les éléments (arc-en-ciel, puissances célestes et même la foule des hommes) ont été empruntés à des modéles, mais dont la réunion constitue une véritable nouveaute.[23]

---

19) Ebersolt, *Fresques byzantines de Nérédilsi* (Monuments Piot XIII, 1906, p. 8).

20) Sirarpie de Nersessian, op. cit., p. 103 et pl. XL. De même la vision d'Isaie apparait au dessus de la consécration de Grégoire de Nazianze (Paris gr. 510, fo 67 v.).

21) Millet, *Monuments byzantins de Mistra*, pl. 113, 2.

22) Millet, *Monuments de l'Athos*, pl. 110, 3.

23) Stefanescu, *Illustration des Liturgies*, p, 84—87 et. pl. XXXVII, regarde comme une

III. La Création et la Chute de l'homme (Pl. II,1). — La prière secrète continue en rappelant l'oeuvre de Dieu: la création de l'homme, sa désobeissance et sa punition. Tels sont les thèmes des trois registres de la peinture placée immédiatement avant le rappel du récit de la Genèse: Πλάσας γὰρ τὸν ἄνθρωπον... (Bright. p. 324, 1.15).

On remarquera que dans toutes les peintures à plusieurs registres de notre rouleau la lecture doit commencer par le haut, dans le sens même que suivait l'officiant en déroulant le parchemin.

On assiste donc d'abord à la création d'Adam et Eve, confondus dans la même image, suivant le texte qui ne parle que de la création de l'homme en général, sans mentionner celle de la femme. Le Seigneur vient de gauche, marchant à une vive allure qui rappelle celle de certains personnages des manuscrits des Homélies du moine Jacques.[24] Dieu bénit le premier couple humain étendu sous un arbre et se soulevant à demi à la voix du Créateur. Une porte très haute sépare la scène en deux parties. C'est la porte du Paradis, dans lequel on distingue mal Adam et Eve que Dieu y a introduits, τέθεικας αὐτὸν ἐν τῷ παραδείσῳ (Bright. p. 324, 1.18), et dont on aperçoit les arbres.

Le second registre illustre la scène du péché.[25] A gauche l'arbre de la science au tronc énorme, aux branches vigoureuses. Le serpent, enroulé tout autour, darde sa tête jusqu'à l'oreille d'Eve, figurée nue, de face, d'une main cueillant le fruit et de l'autre le présentant à Adam, placé assez loin d'elle, mais qui avance les deux bras avec un geste de convoitise.

Au registre inférieur, l'expulsion du Paradis, dont la porte est représentée de nouveau à gauche. Un ange en sort à grands pas et pousse par les épaules Adam et Eve arrêtés et pleurant, portant les mains à leur visage, leur sexe étant caché par des feuillages. A droite, une sorte de monticule figurant un sépulcre dans lequel on aperçoit un cadavre étendu, interprêtation du texte: „trompé par le serpent, il est devenue sujet à la mort par ses propres fautes", νεκρωθέντα τε αὐτὸν τοῖς οἰκείοις αὐτοῦ παραπτώμασιν (Bright. p. 324, 1.27—31) et plus loin: ἀπέστρεψας αὐτὸν εἰς τὴν γῆν ἐξ ἧς ἐλήφθη „tu l'as ramené à la terre d'où il fut tiré" (Bright. p. 324, 1.31 — p. 325, 1.1).

Ainsi le récit figuré de la création et de la chute de l'homme est comme un décalque fidèle du texte de l'anaphore et il en résulte un certain nombre de variantes qui le distinguent de l'iconographie courante de ce thème, l'un des épisodes de l'Ancien Testament les plus souvent traités dans l'art byzantin. C'est d'abord la création simultanée d'Adam et d'Eve, interprêtation comme en raccourci du texte de la Genèse. Il y a là un effort d'abstraction qui rend bien le texte, où le nom

---

illustration du Trisagion une peinture datée de 1529 au monastère de Probota (Moldavie). L'Ancien des Jours apparait entre les puissances célestes portant des étendards timbrés de l'acclamation Mais cette peinture placée dans le narthex est en relation avec le Jugement Dernier. On y verrait difficilement une illustration de la liturgie.

[24]) Par exemple dans l'épisode des offrandes de Joachim au Temple. (Paris. gr. 1208, f. 11).

[25]) ἀλλὰ παρακούσαντα σου του ἀληθινου Θεου του κτίσαντος αὐτὸν καὶ τῇ ἀπάτῃ του ὄφεως ὑπαχθέντα... (Bright. p. 324, f. 24—27).

d'Adam n'est pas prononcé, mais où il est question de l'homme, c'est-à-dire de l'humanité.

Un autre détail assez rare est la porte du paradis que doivent franchir Adam et Eve après leur création. Elle figure bien dans la peinture byzantine, mais au moment de l'expulsion, fermée et gardée par le chérubin à l'épée flamboyante.[26] Par contre un monument occidental du XII^e siècle, le linteau du portail alsacien d'Andlau, la montre placée au même endroit que notre tableau, entre la naissance d'Eve et l'introduction du couple au paradis.[27] Cette rencontre est-elle due au hasard ou à l'emploi d'une source commune, probablement très ancienne? Cette dernière hypothese parait la plus probable. La porte figurée trés simplement sur le rouleau de Lavra est dressée de la même manière conventionnelle (porte isolée sans édifice) que la porte qui sépare les Vierges sages des Vierges folles sur la peinture du Codex Rossanensis (VI^e siècle). On peut songer à un rouleau de la Genèse de la même époque, où l'histoire du premier homme aurait été retracée dans le style continu si caractéristique de notre peinture.

Enfin sur la plupart des monuments Adam et Eve sont représentés de chaque côté de l'arbre de la science. Il en est ainsi dès l'origine de l'art chrétien comme le prouvent la peinture de la chapelle de Doura-Europos, la fresque du cimetière de Saint-Janvier à Naples, celles des catacombes romaines et cette tradition, qui répond à un souci décoratif, a été adoptée presque universellement. Sur le rouleau de Lavra au contraire, où prédomine le point de vue narratif, Adam et Eve sont du même côté de l'arbre, ce qui permet de reproduire le geste d'Eve, tendant le fruit à son époux et c'est encore dans l'art roman d'Occident qu'on retrouve ce détail, au porche d'Andlau et sur un chapiteau de l'église Notre Dame du Port à Clermont-Ferrand.

IV. La mission des prophètes (Pl. II,2). — Après avoir rappelé la création et la chute de l'homme, la prière secrète continuant à retracer l'oeuvre divine arrive à l'espoir du salut annoncé par les prophètes: „Tu nous a parlé par la bouche de tes serviteurs les prophètes, nons annonçant le salut futur; tu nous a donnē la loi comme un secours; tu as constituē les anges, nos gardiens" (Bright. p. 325, 1.12-17).

La peinture placée avant ce développement est divisée en trois registres qui en représentent les trois points: la loi, les prophétes, les anges.

Les trois registres de largeur inégale sont séparés par des bandeaux vermillons. Les personnages se détachent sur fond d'or. Au registre supérieur, dans le coin à droite, Dieu apparaît en buste dans un arc-en-ciel, le nimbe crucifère autour de la tête, avec le sigle X̄C, au dessus du mont Sinaï figuré plus bas, tendant les tables de la Loi à Moïse qui les reçoit en pliant le genou, la tête couverte d'une sorte de voile d'aspect bizarre. Derrière Moïse deux personnages de face, nimbés, tenant

---

[26]) Paris. gr. 510, f. 52 v. — Homélies du moine Jacques, Paris. gr. 1208 f. 50. Vatic. gr. 1162, f. 36. — Bas relief de la façade de Sainte-Sophie à Trébizonde (Alpatof, *Les reliefs de Sainte Sophie de Trébizonde*, Byzantion, IV, 1927, p. 407—418).

[27]) La même porte reparait au moment de l'expulsion. R. Jullian, *Le portail d'Andlau* (Mélanges d'Archéologie et d'Histoire XLVII, 1930) et J. Baum, *The porch of Andlau Abbey*, The Art Bulletin XVII, 1935, s'accordent pour reconnaitre dans cette oeuvre l'influence d'un modèle byzantin.

des rouleaux dépliés et à gauche un saint, la tête nimbée, en costume militaire, la lance sur l'épaule, la chlamyde attachée sur la cuirasse. La présence, à premiére vue énigmatique, de ces trois personnages pourrait s'expliquer par une phrase du texte qui suit le tableau: 'Εποίησας δυνάμεις διὰ ἁγίων σου... (Bright. p. 325, 1.9—10). „Tu as accompli des prodiges par tes saints".

Au second registre, dont la largeur dépasse celle des autres, apparaît la troupe des prophètes, vus en perspective et tenant des rouleaux dont les inscriptions sont effacées. En avant cinq d'entre eux dominent les autres par leur taille. A part celui de gauche, dont on aperçoit la grande barbe blanche, on ne peut plus distinguer leurs traits. Enfin, au registre inférieur sont les trois archanges vus de face, en costume militaire, portant alternativement la courte tunique rouge avec la chlamyde grise ou la tunique grise avec la chlamyde rouge. Derrière eux on distingue la multitude des anges.

V. La Nativité (Pl. II,4). — Puis „lorsque les temps furent accomplis", Dieu a parlé aux hommes par son Fils, qui s'est incarné dans le sein „de la Sainte Mère de Dieu et toujours Vierge Marie" (Bright. p. 325, 1.19—31, p. 326, 1.1—25). Au milieu de cette commémoraison de la venue du Christ, le peintre a placé la représentation de la Nativité.

La composition se présente suivant la perspective en hauteur. En haut, à droite l'Enfant emmailloté de bandelettes dans la crèche, que dépassent les têtes de l'âne et du boeuf. Plus bas, étendue sur un lit, de gauche à droite, la Vierge détournant la tête de la crèche, le regard absent, la main droite étendue tenant un linge. A la partie inférieure, saint Joseph assis à gauche et l'épisode apocryphe du Bain de l'Enfant entre les deux sages-femmes qui s'empressent autour de Jésus. Des anges volent dans le haut et l'ouverture de la grotte est marquée par des rochers.

Il n'est pas difficile de voir que ces détails iconographiques rattachent cette image à la tradition syrienne représentéé par les peintures des églises archaïques de la région d'Urgub en Cappadoce et par l'Evangéliaire de Paris (*gr. 79*, XI^e^ siécle).[28] Comme l'a montré G. Millet, c'est le geste de lassitude de la Vierge qui caractérise cette tradition, tandis que dans les oeuvres où règne franchement la tradition hellénique (et probablement théologique) de Constantinople, à l'époque des empereurs macédoniens et des Comnènes, la Vierge fixe ses regards sur le bain de l'Enfant et exprime même par des gestes sa tendresse maternelle.[29] A Saint-Luc en Phocide Marie contemple l'Enfant dans la crèche et approche gracieusement la main pour le caresser.[30] A la Chapelle Palatine de Palerme elle le soutient de ses deux mains pour le montrer aux bergers.[31] Il n'est pas jusqu'aux églises cappadociennes de cette époque, qui n'acceptent cette nouvelle version.[32]

---

28) G. de Jerphanion, *Les églises rupestres de Cappadoce*, 3 v. et 3 albums. Paris, 1926-1936: chapelle Saint-Eustathe (pl. 30, I); Qeledjar, où le geste de lassitude est encore plus marqué (pl. 46, I); Toqale-Kilisse, ancienne église, pl. 65, 2. — Evangeliaire (gr. 74) de Paris. Reproductions... pl. 6 et 95.

29) G. Millet, *Recherches sur l'iconographie de l'Evangile*, Paris 1916, chap. II, surtout p. 99-114,

30) Diehl, *Choses et gens de Byzance*, 1926, p. 107.

31) Diehl, *Manuel d'art byzantin*, 2e ed. t. II, p. 555, fig. 264.

32) G. De Jerphanion, op. cit.: Toqale-Kilisse, nouvelle église, pl. 74,2. — Qaranleq-Kilisse.

Puis, à partir du XIV[e] siècle, l'illustration byzantine „semble remonter à ses sources" comme le dit justement Millet. La tradition cappadocienne reparaît à Mistra.[83] La fresque de la Peribleptos en particulier rappelle tout à fait la peinture de notre rouleau. Le lit de la Vierge est disposé dans le même sens, de gauche à droite. Marie, qui semble accablée par la douleur, se détourne de la crèche et appuie sa tête sur son bras droit, soutenu lui-même par le bras gauche. Ainsi la Nativité de notre rouleau se rattache bien aux usages qui régnaient dans l'iconographie au XIV[e] siècle.

VI. Le Christ nous a purifiés par l'eau et délivrés par sa mort. — (Pl. II,3). Le texte de la prière secrète: καὶ καθαρίσας [ἡμᾶς, var. du rouleau de Lavra] ἐν ὕδατι... ἔδωκεν ἑαυτὸν ἀντάλλαγμα τῷ θανάτῳ... καὶ κατελθὼν διὰ τοῦ σταυροῦ εἰς τὸν Ἅιδην... (Bright. p. 326, 1.25 à la fin — p. 327, 1.1—5) justifie le rapprochement dans le tableau qui précède ces paroles, du Baptême et de la Sépulture de Jésus.

Au registre supérieur, saint Jean Baptiste, debout à gauche sur une berge du Jourdain, semble s'avancer avac la même précipitation que le Créateur (Pl. II,1). Il porte le costume antique avec le manteau flottant qui accentue le mouvement de son corps. Plus haut que le Christ, il pose ses mains sur sa tête comme pour l'enfoncer dans le fleuve. Jésus entièrement nu, vu de trois quarts, se dirige vers Jean, les bras tendus, la tête à la barbe courte légèrement inclinée. Les deux anges habituels se tiennent sur l'autre rive à droite, les mains sous leurs manteaux. Vues en hauteur, les berges du Jourdains dessinent bien la „cloche" des peintures syriennes, mais contrairement á cette tradition, elle sont figurées nettement et l'eau ne couvre pas le corps du Christ. Ici on ne voit pas la figure, si fréquemment représentée, du fleuve Jourdain, mais des nageurs, assez bien dessinés, qui prennent leurs ébats dans des poses très naturelles, l'un, étendu sur le dos, l'autre nageant rapidemment en se dirigeant vers Jésus, un troisième plongeant, la tête la première, les jambes en l'air. Ce sont les néophytes qui se font baptiser à la suite de Jésus, suivant le texte cité plus haut.

Ce thême des néophytes dans le Jourdain, se rencontre quelquefois, mais assez rarement dans l'iconographie du Baptême[84] et même quand on les y trouve, ce sont des figurines minuscules, dont la disproportion avec la taille des acteurs principaux est plus accentuée que sur notre miniature. Ici c'est la tradition hellénistique de Constantinople qui s'affirme dans la noblesse expressive du Christ, dont la démarche rappelle celle du Christ de l'Evangéliaire d'Iviron et surtout du Tétraévangile du Vatican (Urbain 2), où l'on voit aussi des figurines nageant dans le Jourdain.[85]

---

pl. 100,92, où la Vierge se soulève et étend sa main vers l'Enfant. — Tchareqle-Kilisse, pl. 127,2 (même attitude de la Vierge) — Chapelle Sainte-Barbe de Soghanlé (vers l'an mille) pl. 190,1.

[83]) Millet, *Recherches*... p. 91—99 et *Monuments byzantins de Mistra*, pl. 95 (Brontochion), pl. 118,1 (Peribleptos) pl. 139,2. La même inspiraton règne sur la mosaique de Kahrié-djami (Schmitt, *Kahrie-djami*, 1906, pl. XXXIII).

[84]) Millet, *Recherches*... chap. 3, p. 170—215 Evangéliaire d'Iviron.

[85]) G. de Jerphanion, *Epiphanie et Théophanie* (*La voix des monuments*, t. I, 1930, p. 182 pl. XXXVI).

Le commentaire du texte liturgique se poursuit au registre inférieur, où la grande croix à double traverse du Golgotha apparaît au dessus du sarcophage dans lequel on aperçoit le suaire entouré de bandelettes, avec la place de la tête, mais fendu dans toute sa longueur et vide, tandis que deux gardes assis, l'un au chevet, l'autre aux pieds, dorment d'un profond sommeil. Leur costume est celui de guerriers sarrasins. Ils portent la longue tunique blanche sur laquelle est jeté un manteau foncé, un petit bouclier rond et un casque conique avec pointe et gardes-joues. On sait que ce fut au X^e^ siècle que le suaire et le sarcophage apparurent dans l'iconographie de la Sépulture, mais parmi les nombreux monuments où ce thème est figuré, on ne peut en citer aucun qui corresponde exactement à la miniature de notre rouleau.[86]

VII. L'Anastasis (Résurrection et Descente aux Enfers) (Pl. III,1).— La prière secrète commémore ensuite la Résurrection du Christ le troisième jour: „Il a ainsi facilité à toute chair la résurrection d'entre les morts. Il est devenu comme les prémices de ceux qui sont ensevelis, le premier né d'entre les morts". Καὶ ἀναστὰς τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ, καὶ ὁδοποιήσας πάσῃ σαρκὶ τὴν ἐκ νεκρῶν ἀνάστασιν... ἐγένετο ἀπαρχὴ τῶν κεκοιμημένων, πρωτότοκος ἐκ τῶν νεκρῶν... (Bright. p. 327, 1.6-13). La peinture qui précède ce texte le commente par deux représentations: en haut le Christ rescussité monte au ciel, en bas il descend aux Enfers et délivre les justes.

Nous rappellerons que dans l'art byzantin la Résurrection est toujours figurée, soit par le tombeau vide qu'un ange montre aux Myrophores, soit par la descente du Christ aux limbes, thème connu sous le nom d'*Anastasis.*[87] Ici au contraire nous trouvons une représentation qui peut passer pour unique: le Christ trônant dans une gloire portée par deux anges en plein vol, tandis qu'au ciel, figuré par un arc-en-ciel, des anges, les mains voilées viennent le recevoir, commentaire du texte qui suit: καὶ ἀναστὰς τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ. Cette composition rappelle l'Ascension mais elle en diffère par l'absence de la Vierge et des apôtres et par le détail des anges venus à la rencontre du Christ. L'idée est la même que celle d'une très ancienne image d'art chrétien, l'ivoire de Munich (début du V^e^ siècle) qui montre le Christ sorti du sépulcre et porté sur les nuages jusqu'à l'arc céleste, d'où sort la main divine qui saisit la sienne,[88] mais cette interprêtation est restée sans lendemain et l'image de notre rouleau est due à l'initiative du peintre, préoccupé de donner une vision concrète des paroles liturgiques; à notre connaissance on ne la trouve pas ailleurs.

Le thème de la *Descente aux Limbes* est au contraire courant dans l'art byzantin. Bien que les détails essentiels ne varient guère, la disposition des personnages

---

[86]) Millet, *Recherches*... ch. VIII, p. 459—466 et ch. XI, p. 517—540.

[87]) Millet, *Recherches*... ch, XI, p. 516—540 (Saintes Femmes au tombeau), mais c'est par la Descente aux Limbes Η ΑΝΑΣΤΑΣΙΣ que la Résurrection est figurée sur les tableaux synoptiques des fêtes du Christ. (Millet. id. p. 16—25): Stéatite de Vatopédi XI^e^ s. (Bréhier, *Sculpture byzantine*, pl. XX), plaque lithographique de Tolède, icone en mosaïque de Vatopédi, mosaïque de l'Opera del Duomo à Florence etc.. La Résurrection décrite dans le Guide de la Peinture, trad. Didron, p. 200 est empruntée à l'art occidental.

[88]) Duthult, Volbach et Salles. *Art. byzantin*, Paris 1933, pl. 15 C.

comporte quelques divergences. La peintures de notre rouleau est d'ailleurs des plus médiocres. Au centre de la composition un Christ colossal, les pieds sur les portes de l'Enfer, dont on aperçoit l'ouverture; les pieds nus montrent la trace des clous. La figure de l'Hadès est absente. Le corps du Christ, vêtu d'une longue tunique est vu de face, mais il incline la tête vers Adam, vieillard à longs cheveux blancs, figuré en buste, tendant les mains vers le Sauveur, qui lui saisit le poignet droit, geste traditionnel dans l'iconographie de cette scène. Le visage d'Adam encadré par la barbe blanche est plein d'expression. Il n'en est pas de même de la figure placée à sa gauche: on hésite à y voir Eve, qui devrait se trouver à cette place, mais dont on ne distingue pas le geste. Le visage du Christ est également indistinct. Par sa taille disproportionnée et son attitude, il rappelle le Christ de la basilique de Torcello dans l'Anastasis située au dessus du Jugement Dernier,[39] mais, dans sa main gauche c'est un rouleau qui remplace la croix habituelle.[40] A droite on aperçoit les deux figures traditionnelles de David et de Salomon. Nous avons donc là une composition simplifiée de l'Anastasis, qui est loin d'offrir la richesse de détails qu'on trouve dans les chefs d'oeuvre de Saint-Luc, de Daphni et de Torcello. On peut remarquer l'absence de la gloire ovale dans laquelle le Christ est enfermé dans les peintures archaïques de tradition syrienne et qui, après un éclipse de plusieurs siècles, reparait dans les églises de Mistra.[41]

VIII. L'institution de l'Eucharistie (Pl. III,2). — Mais, avant de monter aux cieux, Jésus nous a laissés les souvenirs de sa passion salutaire, „que nous avons placés en ta présence suivant ses instructions." (Bright. p. 327, 1.18, κατέλιπε δὲ ἡμῖν... 1.22). La peinture, qui représente la Cène, précède la commémoraison de ce dernier repas, μέλλων γάρ ἐξιέναι... (Bright. p. 327, 1.22—30, p. 328, 1.1—25).

La représentation de la dernière Cène est un thème courant de l'iconographie chrétienne. L'art byzantin a conservé plus longtemps que l'Occident la forme primitive de la table en sigma, avec le Christ couché sur un lit à gauche (place d'honneur) et saint Pierre en face de lui à droite (seconde place d'honneur d'après la coutume antique).[42] Sur notre peinture, malheureusement très abîmée, la table a bien conservé sa forme semi-circulaire, Jésus occupe toujours la place d'honneur à gauche, mais il est assis ainsi, que saint Pierre qui lui fait face et que les autres convives. Dès le IX[e] siècle, les apôtres sont assis sur une peinture du psautier Chloudof, mais Jésus est toujours couché à gauche et cette position reparaît dans les fresque de Mistra.[43] Le Christ est seul nimbé, suivant une tradition

---

[39]) Diehl, *La peinture byzantine*, 1933, pl. XXXI.

[40]) Même détail dans le Petropolitanus XXI, X[e] s. (Morey, *Notes on East christian miniatures*, The Art Bulletin XI, 1, 1929, p. 54, fig. 63).

[41]) Sainte Barbe de Soghanlé, vers 1000 (de Jerphanion, op. cit., pl. CX, 2). — Paris, Evangel. gr. 74, Reproduct. pl. 89. — Millet, *Monuments byzantins de Mistra*, pl. 116,2 (Peribleptos), 136,4 (Evanguelistria).

[42]) Millet, *Recherches*... p. 293. L'ordonance de la Cène de Saint Apollinaire le Nouveau de Ravenne reparaît (avec la variante de Judas assis en avant) sur le Petropolitanus XXXI (X[e] siècle). Millet, op. cit. p 290, fig. 275.

[43]) Millet, *Monuments byzantins de Mistra*, pl. 67,2 (Métropole, table en sigma, apôtres nimbés sauf Judas), pl. 103,1 (Brontochion, table rectangulaire). Au contraire à la Peribleptos (pl. 120,2) Jésus est assis et porte seul le nimbe.

qui remonte à la mosaïque de Saint Apollinaire de Ravenne. Il tient de la main droite le pain rond qu'il va rompre. Sur la nappe drapée avec symétrie, on aperçoit le plat contenant le poisson mystique. Le groupe des apôtres est assez confus: les visages imberbes alternent avec les têtes blanchies. Le voisin de saint Pierre à droite, tête de face, barbe et cheveux bruns, qui avance son bras vers le plat, est Judas. Conformément à une tradition ancienne, suivie presque universellement, la table se détache sur un fond occupé par deux édifices de type hellénistique, avec des fenêtres grillées, qui ont ici des proportions plus grandes que dans la plupart des tableaux qui représentent ce sujet.[44]

IX. L'Anamnèse (Pl IV,1). — (Dernière commémoraison de la Passion et de la Résurrection): Τοῦτο ποιεῖτε εἰς τὴν ἐμὴν ἀνάμνησιν... (Bright. p. 328, l.19—24). Après avoir distribué le vin dans le calice le Christ ajoute: „Faites ceci en mémoire de moi. Chaque fois que vous mangez ce pain et que vous buvez ce calice, vous annoncez ma mort et confessez ma résurrection". La miniature, unique dans l'iconographie byzantine, est placée avant ces dernières paroles du Christ, mais pour en préciser le sens, il faut la rapprocher de l'oraison qui suit ces paroles: Μεμνημένοι οὖν, δέσποτα, καὶ ἡμεῖς τῶν σωτηρίων αὐτοῦ παθημάτων, τοῦ Ζωοποιοῦ Σταυροῦ τῆς τριημέρου ταφῆς, τῆς ἐκ νεκρῶν 'Αναστάσεως, τῆς εἰς οὐρανοὺς 'Ανόδου, τῆς ἐκ δεξιῶν σοῦ τοῦ Θεοῦ καὶ Πατρὸς καθέδρας... (Bright. p. 328, l.25 et suiv.). Cette prière précède l'Epiclèse dans laquelle l'Esprit Saint est supplié de bénir les dons. Elle comporte le rappel 1) de la Croix vivifiante, 2) du séjour dans le tombeau pendant trois jours, 3) de la Résurrection, 4) de l'Ascension, 5) du siège à droite du trône de Dieu, 6) du Second avénement.

Si nous regardons notre tableau, à part l'Ascension et la seconde Parousia, nous y retrouvons tous ces éléments; la croix du Golgotha, le sépulcre dressé avec le suaire, le Christ rescussité, debout, tenant une grande croix (endommagée, mais reconnaissable) enfin, à la partie inférieure, deux gloires ovales se coupant et portées par deux anges en plein vol. Dans celle de droite, on aperçoit deux personnages trônant et un seul dans celle de gauche, qui ne peut être que le Christ assis à la droite du Père, à la gauche duquel on devine la silhouette de l'Esprit Saint. Toute cette partie est malheureusement détériorée et l'on distingue mal les visages des trois personnes divines. La composition est d'ailleurs assez maladroite, mais l'ordre du texte est suivi rigoureusement.

Cette représentation des trois personnes de la Trinité sous la forme humaine et en majesté est tout à fait exceptionnelle, mais n'est pas isolée. On en trouve un remarquable exemple dans les deux manuscrits des Homélies du moine Jacques. Siégeant sur un même trône, les trois personnes, à la figure imberbe et jeune ordonnent à l'ange Gabriel de se rendre à Nazareth.[45] En Occident il faut attendre les peintures de Jean Fouquet pour trouver une figuration sembable. L'Orient byzantin

---

[44]) A la Peribleptos de Mistra les deux édifices sont reliés par une construction à coupole très développée.

[45]) Paris. gr. 1208, f. 153, v., Vatic. gr. 1162, f. 113 v. — L. Bréhier, *Les miniatures des Homélies du Moine Jacques*, Monuments Piot, t. XXIV. 1921 et pl. VIII,1. La peinture paraît dérivée d'un décor scénique.



1



2



3



4

s'en est tenu au thème symbolique des trois anges de l'*Hospitalité d'Abraham* pour représenter la Trinité.

Un autre détail de notre miniature, le Christ sorti du sépulcre, aux draperies stylisées et sèches, figuré en marche, dérive certainement de modéles antérieurs. On le trouve avec cette attitude dans le psautier Chloudof en face du psaume 43, 24—26, mais encore à moitie enveloppé du suaire, auprès de la tour au toit conique qui figure le tombeau; à côté de lui David, d'après l'inscription, προφητέυει περὶ τῆς ἀναστάσεως.[46] Sur l'Evangéliaire de Paris (gr. 74) il est dans la même position à côtê du sarcophage,[47] apparaissant aux disciples et il en est de même sur le psautier athonite du Pantocrator (№ 61), où on retrouve le tombeau au toit conique et David prophétisant.[48] Rien ne montre mieux que ces representations les analogies qui régnent entre la méthode d'illustration du rouleau liturgique de Lavra et celle des psautiers à décor marginal.

X. L'intercession des Saints ((Pl. IV,2). — Un tableau composé de cinq registres de personnages en bustes précède la dernière partie de l'Epiclèse, dans laquelle le prêtre demande au Seigneur „que tous ceux qui participent à ce pain unique et à ce calice soient unis dans la communion d'un même Esprit Saint... et trouvent la miséricorde et la grâce avec tous les saints" (Oraison Ἡμᾶς δὲ πάντας... τετελειωμένων Bright. p. 330, 1.13—29). Suit l'énumération des saints groupés en plusieurs classes, formant une hiérarchie céleste: 1. *Les Ancêtres* (ancêtres du Christ selon la chair); 2. *Les Pères* (Pêres de l'Eglise qui recoivent parfois la qualification de *hiérarques*); 3. *Les Patriarches* (de L'Ancien Testament); 4. *Les Prophètes*; 5. *Les Apôtres*; 6. *Les Hérauts* (prédicateurs de la foi, missionnaires); 7. *Les Evangélistes*; 8. *Les Martyrs*; 9. *Les Confesseurs*; 10. *Les Docteurs*, puis la multitude des Justes.

Seules les cinq premièrs catégories sont représentées dans notre tableau. Les personnages en bustes se suivent sans interruption dans chaque registre, disposés en frises monotones, les visages très abîmés, se distinguant par des traits individuels, les différences d'âge indiquées par la barbe et les cheveux. Les vieillards sont les plus nombreux. Toutes les têtes nimbées sont de face, conformément à la loi des icones. De haut en bas on voit successivement: Les ancêtres du Christ selon la chair au nombre de 7, les Pères de l'Eglise (même nombre), reconnaissables à l'omophorion épiscopal qui se croise sur leur poitrine et au livre qu'ils tiennent à la main, huit bustes des patriarches de l'Ancien Testament, autant de prophètes et neuf apôtres. A part les Pères de l'Eglise, tous portent le costume antique, drapé avec une assez grande variété. Le peintre a réuni en frises assez médiocres les bustes de saints de catégories diverses, répandus à profusion dans les églises depuis une haute antiquité, mais ces sortes de catalogues figurés deviennent de plus en plus fréquents dans la peinture monumentale à partir du XIV^e^ siècle.

---

46) Kostetskaia, *L'iconographie de la Résurrection du Christ d'après les miniatures du psautier Chloudof* (Semin. Kond. II, 1928, p. 63 et pl. VIII).

47) *Reproductions*... pl. 182.

48) Millet, *Recherches*... p. 543, fig. 581. Même thème sur une fresque de Volotov près Novgorod, datée dc 1360 (P. Muratoff, *La peinture byzantine*, Paris 1928, pl. CCXLIX).

A Gračanica (Serbie) les piliers minces qui soutiennent la coupole sont couverts sur toutes leurs surface de bustes de saints disposés en huit registres. A Nagoričino les bustes des Pères de l'Eglise, vus de face, occupent la courbe de l'abside principale.[49] On couvre même les ornements liturgiques de ces rangées de bustes, comme sur les magnifiques pièces du trésor de Poutna en Roumanie.[50] L'iconographie envahissante finit par éliminer toute autre espèce de décor et cette tradition date des églises rupestres de Cappadoce.

XI. L'intercession de la Vierge et du Précurseur (Pl. V,1). — L'intercession de la Vierge est immédiatement invoquée après celle des saints, puis vient la demande de l'intercession de saint Jean Baptiste, qui occupe ainsi une place d'honneur dans la hiérarchie des saints. Sur le rouleau de Lavra une grande icone de la Vierge suit les paroles d'invocation: 'Εξαιρέτως τῆς Παναγίας ἀχράντου... (Bright. p. 330, 1.31 et p. 331, 1.1—4) et précède immédiatement l'invocation du Précurseur: Τοῦ ἁγίου 'Ιωάννου [var. de Lavra τοῦ ἐνδόξου προφήτου] τοῦ προδρόμου... (Bright. p. 331, 1.5—10). Comme on l'a vu plus haut (Pl. V,1) le Précurseur est dessiné dans la marge tenant la tige qui figure l'initiale T.

La figure de la Vierge dépasse par ses dimensions toutes les autres miniatures du rouleau. Elle trône sous l'arc d'un ciborium, dont l'ornement, en losanges timbrés de feuilles tréflées, est assez courant dans la miniature byzantine,[51] employé dans les canons évangéliaires ou sur les baldaquins qui abritent les portraits des Evangélistes.

Le type iconographique de la Vierge est l'un des plus répandus qu'on trouve dans l'art chrétien, mais surtout en Occident. Se détachant sur un fond d'or et assise de face sur un trône sans dossier, Marie retient de ses deux mains l'Enfant assis en avant sur ses genoux, levant la main droite en bénissant et portant probablement un livre de la main gauche. Malheureusement on ne voit plus guère que ses contours, de même qu'on devine difficilement à droite de la Madone une tête d'ange. La position est absolument frontale et, suivant la loi de cette icone, les deux têtes sont dans le même plan. Ce type de majesté passe pour avoir été crée après le concile d'Ephèse (431) ou peut-être un peu auparavant. Il est empreint de la pensée des théologiens et forme un contraste saisissant avec les Madones des premiers temps, qui laissent éclater de mille manières gracieuses leur tendresse maternelle. Ceux qui ont crée ce type se proposaient avant tout d'affirmer que Marie est la Mère de Dieu, *Theotokos*. Toute pénétrée de cette auguste mission, elle ne se permet aucun geste familier et s'efface pour ainsi dire devant le Verbe incarné qu'elle présente à l'adoration des hommes. C'est la raison pour laquelle cette figure est réservée spécialement au thème de l'Adoration des Mages.[52]

---

[49]) Okunev, *Lesnovo* (L'art byzantin chez les Slaves, premier recueil, 1930) fig. 167, p. 258.

[50]) Tafrali, *Le trésor byzantin et roumain du monastère de Poutna*, 1925, pl. XLVII et L (étoles XVe s.), pl. LVII-LVIII (omophorion, XVIIe s.), pl LIX-LXX (phélonion).

[51]) Par exemple dans le Tétraévangile, Laurent. VI, 23, XIe s. Voir Alison France, *Byzantine illuminated Ornament* dans The Art Bulletin, XVI, I, 1934, pl. II, 23 et 25.

[52]) L. Bréhier, *L'Art Chrétien*, 2e ed. 1928, p. 84—86, 240—244. En Occident ce type a été adopté pour les statues-reliquaires de la Vierge originaires de l'Auvergne, mais répandues dans toute

La Vierge du rouleau de Lavra n'est donc pas exclusivement une création byzantine. Elle appartient à la chrétienté toute entière, elle est représentée à toutes les époques de l'histoire de l'art chrétien et dans les pays les plus divers et, du V[e] et XIII[e] siècle, elle a même été plus répandue en Occident qu'à Byzance, où l'on a préféré des images, dont quelques unes avaient été importées d'Orient, comme l'*Hodigitria*, attribuée à Saint-Luc, ou d'autres dont les icones passaient pour miraculeuses, *Blacherniotissa*, *Eleousa*, *Platytera* etc. La Vierge orante, sans l'Enfant Jésus, était particulièrement représentée dans les absides et on en possède de nombreuses icones sculptées en marbre et en ivoire.[53]

Cependant parmi les icones célébres de Constantinople, il en existait une qui reproduisait ce type de majesté. Elle était conservée dans une église fondée par le Préfet de la Ville, Cyrus (441—447), l'un des constructeurs de la Grande Muraille. On lui donnait le nom de *Panagia Kyriotissa* (non, comme on l'a dit, sans craindre un barbarisme, la Vierge de Cyrus, mais la Vierge Souveraine, Kyriotissa, venant de κυριότης ou la Vierge du Seigneur, comme le suggère la variante κυριότοκος la Mère du Seigneur). Or son image est représentée au revers d'un certain nombre de sceaux et en particulier sur ceux de plusieurs patriarches de Constantinople et dignitaires de Sainte-Sophie,[54] ce qui laisse supposer qu'une icone de la Kyriotissa était vénérée dans la grande Eglise, où Whittemore l'a retrouvée dans le vestibule du narthex[55] et où, d'après le témoignage de certains voyageurs, elle ornait la conque de l'abside.[56] Un détail est commun à toutes ces figurations et à notre miniature, c'est le trône sans dossier, qui a en Occident une forme différente et qui se trouve toujours sur les sceaux originaires de Constantinople. Bien qu'on ne puisse arriver à une certitude complète on peut supposer que la Madone de Lavra reproduit la célébre icone de la Kyriotissa.

XII. Commémoraison des ermites (Pl. III,4). — Les prières d'intercession sont suivies de la lecture des diptyques des morts et des vivants, de la mémoire de l'Eglise en général, de l'église particulière où se célèbre la liturgie, des donateurs et bienfaiteurs des églises, des ermites et des moines, des vierges consa-

---

l'Europe. La Vierge de Majesté trône souvent dans l'abside principale des églises: Parenzo (VI[e] s.), Sainte-Marie Antique (VIII[e] s.), Ste Sophie de Salonique (IX[e] s.), Saint-Luc en Phocide (X[e] s.) et plus tard, à la Peribleptos et à la Pantanassa de Mistra, enfin dans les églises de l'Athos au XVI[e] s. (Millet, *Mont-Athos*, pl. VIII, 1—CXVIII, 1—CLXIX, 2—CCXVIII, 1).

[53]) Ebersolt, *Sanctuaires de Byzance*, 1921. — L. Bréhier, *La Sculpture et les Arts Mineurs byzantins*, 1936, p. 17—18, pl. XI et XVII, 1. — Diehl, *Manuel d'art byzantin*, 2[e] ed., 1926, p. 625, fig. 315 — p. 654, fig. 316 — p. 669, fig. 329 — p. 672, fig 333. — Le témoignage des sceaux de dignitaires portant la Madone au revers est décisif. Le type de la Vierge de majesté est l'un des moins répandus. Voir Schlumberger, *Sigillographie byzantine*, 1884.

[54]) Schlumberger, op. cit. p. 125—126, 146, 730 (patriarches et dignitaires de Ste Sophie); p. 196, 421—422, 423, 700 (empereurs et dignitaires laïques). — Ebersolt, Revue de Numismatique, 1914, p. 207, 11, № 461, fig. 10.

[55]) Th. Whittmore, *The Mosaics of St Sophia at Istanbul. Second preliminary report*, Oxford, 1936 (illustré de XX planches) (Le trône de la Madone est aussi sans dossier).

[56]) Au témoignage de Guillaume Grelot, 1672 (Ebersolt, *Constantinople Byzantine*, 1918, p. 152). Cette mosaïque sera dégagés.

crées et des empereurs. L'illustration de notre rouleau n'a retenu que la commémoraison des ermites et celle des empereurs.

Au texte de la commémoraison des ermites qui „vivent dans les déserts, les montagnes, les cavernes, les trous de la terre" (Bright. p. 332, 1. 29—31), correspond un tableau représentant des montagnes rouges et vertes creusées de grottes, à l'entrée desquelles apparaissent les têtes barbues, vues de trois quarts, des solitaires, d'une grandeur ridiculement disproportionnée, tenant près de moitié de la hauteur des montagnes. Ces visages sont d'ailleurs assez expressifs, avec leurs longues barbes et leurs cheveux blancs encadrés par les ouvertures béantes des grottes. Une craquelure malencontreuse laisse croire que le tableau est partagé en deux registres, mais il n'en est rien. L'unité du paysage est complète, mais il est traité suivant la perspective en hauteur. Sur le fond du ciel se découpent les sommets arrondis de deux montagnes immenses, entre lesquelles et leurs contreforts, se creusent les gorges profondes percées des grottes où les ermites se sont établis. Au sommet de la montagne de droite on aperçoit un solitaire d'une taille démesurée, prosterné, les deux mains étendues à plat, ce qui est l'attitude de la *metanoia*, pénitence, telle qu'elle se pratique encore dans les couvents orthodoxes. Deux cavernes, à l'entrée desquelles se montrent deux grandes têtes, sont creusées symétriquement, l'une au milieu, l'autre au bas de cette montagne.

Au centre, entre les deux grandes montagnes, s'élève un rocher, dont le faîte est peu distinct, percé de deux grottes où apparaissent des têtes. La montagne de gauche, creusée aussi d'une caverne en son milieu, laisse subsister une véritable énigme par suite de la détérioration de la peinture. De son flanc gauche s'élève un curieux système de branches et de tiges semblables à des lianes. Tout en haut on aperçoit la tête à barbe et chevelure brunes d'un être qui semble arc-bouté entre les branches. Est-ce un solitaire qui renouvelle dans des conditions encore plus incommodes les exploits des stylites? Malheureusement le dessin est trop confus pour qu'on puisse l'affirmer.

L'intérêt de cette miniature est de nous avoir conservé un spécimen des paysages désertiques et montagneux assez répandus dans l'art byzantin, notamment dans les Ménologes,[57] les psautiers et les vies illustrées des saints, comme celle de Barlaam et Joasaph, dont les manuscrits nous montrent l'ascète et son disciple dans le désert et à l'entrée d'une caverne percée dans la montagne.[58] Sur la peinture de notre rouleau, on ne voit plus les montagnes taillées en gradins, exagération de détails pittoresques empruntés à des modèles antiques, fréquents dans les ménologes et les psautiers du XI[e] siècle,[59] mais les hauteurs aux sommets arrondis, semblables à celles des peintures du XIV[e] siècle, comme le manuscrit de Paris de la vie des saints Barlaam et Joasaph en conserve des exemples.

---

57) Scènes de martyres dans le Ménologe de Basile II ou, dans le même manuscrit, découverte du chef de saint Jean Baptiste (Ebersolt, *Les arts somptuaires de Byzance* 1923, p. 63, 72. — Orient et Occident 1, 1928, pl. IV, VIII, IX.

58) Sirarpie der Nersessian, *L'illustration du roman de Barlaam et Joasaph*, 1937, pl. XX, № 74—75 (manuscrits d'Iviron fin XII[e] — XIII[e] s.), pl. XCII—XCIII (Paris gr. 1128, XIV[e] siècle).

59) G. Millet et S. der Nersessian, *Le psautier arménien illustré*, Revue des Etudes Arméniennes, IX, 1929, p. 172.



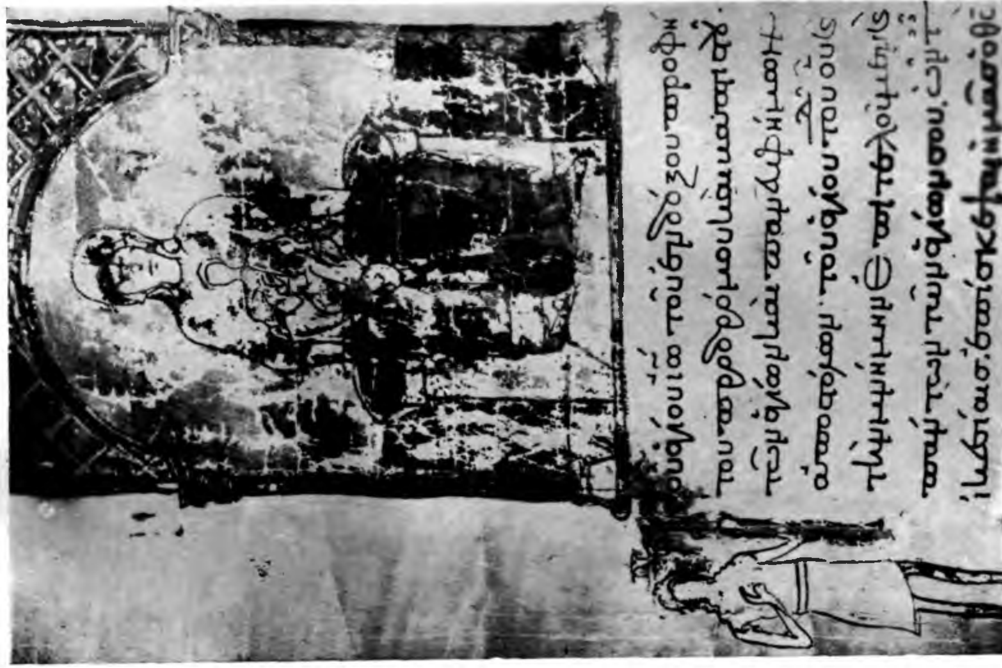
1



2



2



1

C'est d'ailleurs aux XIVe et XVe siècles que les paysages ont commencé à prendre une grande place dans les compositions iconographiques. On peut rappeler entre autres exemples les rochers pittoresques, au milieu desquels à la Pantanassa de Mistra, Jésus rescussite Lazare ou fait son entrée à Jérusalem.[60] La peinture du rouleau, si médiocre qu'elle soit, est un témoin de ces tendances, que le goût si vif de la société byzantine pour les travaux et les exploits des ascètes retirés au désert a pu favoriser. Non seulement on se plaisait à lire leurs histoires merveilleuses dans des oeuvres hagiographiques, dont plusieurs ressemblaient à des romans, mais les peintres aimaient à les représenter dans leurs solitudes, au milieu d'âpres paysages. On ne peut s'empêcher de rapprocher le tableau de Lavra des icones qui représentent les funérailles de saint Ephrem le Syrien, patron des ermites, au milieu d'un vaste panorama de montagnes creusées de grottes, où l'on voit les ermites se livrer à leurs occupations.[61] On retrouve dans ces icones avec plus d'ampleur et un art plus consommé, cependant avec la même naïveté et les mêmes invraisemblances de perspective et de proportion, la même inspiration et les mêmes thèmes que sur le rouleau de Lavra.

XIII. Prière pour les empereurs (Pl. III, 3). — A la suite de la prière pour les Vierges consacrées, un dernier tableau illustre et précède la prière pour l'empereur (s'il est seul sur le trône) ou, comme dans le texte de notre rouleau pour les empereurs, s'il y a une association au trône. Μνήσθητι κύριε τῶν εὐσεβεστάτων καὶ πιστῶν ἡμῶν βασιλέων... (Bright. p. 333, 1.4—25).

Sons un ciborium à deux arcs, dont l'ornement sommaire en losanges timbrés de feuilles tréflées est identique à celui du ciborium de la Madone (Pl. V,1) apparaissent debout, de face et dans la position frontale trois souverains et leur suite. On remarque à gauche une impératrice, dont la taille dépasse celle des autres personnages; elle est vêtue d'un ample manteau à larges manches, ouvert par devant et laissant voir la tunique talaire, bordée au bas d'un orfroi et, sur la poitrine, une sorte de collet d'où pend une large écharpe qui paraît enroulée autour de la taille et retombe par devant: c'est le *loros* réservé à l'empereur. A ses pieds on distingue à peine des chaussures brochées d'or. Sa tête est ceinte d'une couronne fermée. La main droite repliée sur la poitrine, de la gauche elle semble saisir un cordon attaché au bord de son manteau et ce geste rappelle assez celui de la sébastocratorissa Decislava sur une peinture de l'église bulgare de Boiana (datée de 1259), dans lequel A. Grabar voit un geste emprunté aux élégantes d'Occident.[62] A gauche, en arrière de l'impératrice, une femme non couronnée,

---

60) G. Millet, *Monuments byzantins de Mistra*, pl. 140, 3-141, 2.

61) L'icone la plus célèbre est celle du Musée Chrétien de la Bibliothèque Vaticane, dont Marc Eugenikos archevêque d'Ephèse, venu au concile de Florence avait composé une ἔκφρασις (Trad. en italien de Muñoz, *Les* Εκφράσεις *nella litteratura bizantina e il loro rapporto con l'arte figurato* dans Mélanges Kondakof, 1926, p. 140, pl. XIX). J'ai pu étudier une icone semblable au monastère d'Iviron. Le même sujet est traité en fresque au catholicon de Dochiariou et dans d'autres églises de L'Athos. Voir Millet, *Peintures de L'Athos*, pl. 252. De la même inspiration relève un tableau attribué à Gherardo Starnina (Florence, musée des Offices), début du XVe siècle, intitulé *La Tebaïde*.

62) A. Grabar, *L'église de Boïana*, Sofia 1924, pl. XXIV et *Un reflet du monde latin sur une peinture balkanique du XIIIe siècle* (Byzantion, I, 1924, p. 230—231).

lève la main droite qu'elle présente à plat et de la gauche tient aussi le bord d'un long manteau.[63] Elle fait probablement partie de la suite de l'impératrice, ainsi que la compagne placée derrière elle, dont on voit seulement la tête.

A la gauche de l'impératrice se trouve un empereur, la tête coiffée d'une couronne fermée, dont on distingue le bouton central. De la main droite il tient le sceptre, de la gauche le globe timbré d'une croix, qui a l'aspect du svastika avec ses branches recourbées. Son costume consiste en un vêtement de dessus à manches larges, qui ressemble au *saccos* des empereurs du XIV[e] siècle[64] et laisse voir aux poignets une tunique à manches étroites. La peintures du large orfroi qui en bordait le bas a disparu. Le loros, garni d'une frange est croisé sur la poitrine; l'un des pans retombe par devant, mais la retombée de l'autre pan sur le bras gauche, qui était de règle, est invisible. Une sorte de tablion placé à gauche et masquant le loros est d'autant plus difficile à expliquer que la peinture n'existe plus à cet endroit.

La figure placée à droite est celle d'une seconde basilissa, qui ne peut être que l'épouse du basileus contre lequel elle se serre. De taille plus petite que son époux, elle porte une couronne qui ne semble pas fermée. Autour de son cou on voit la même pélerine, κατωμαδόν que sur le portrait de l'impératrice placée à gauche. De cette pélerine pend une écharpe, sur laquelle est passée une large ceinture et qui rejoint la riche bordure de la robe à longues manches. Cette écharpe paraît différente du loros que porte la grande impératrice.

Ces costumes impériaux rappellent ceux des XIII[e] et XIV[e] siécles, conservés par les manuscrits.[65] C'est à cette époque que le costume impérial s'est transformé par l'adoption du saccos. Le seul détail qui paraisse un peu archaïque est le croisement du loros sur la poitrine, qu'on ne voit plus au XIV[e] siècle, mais que l'on trouve encore en 1259 à Boïana dans le costume, emprunté aux modes impériales, du tsar bulgare Assen.[66]

Il est difficile de déterminer l'identité des souverains représentés par notre miniature. Ils ne sont pas forcément contemporains de la rédaction du rouleau. Nous sommes évidemment en présence d'un couple impérial et d'une impératrice-mère, qui, à la différence de sa bru, se pare d'ornements réservés à l'empereur. Il n'y a guère qu'Irène qui se soit arrogé ce privilège du vivant de son fils. Or l'un des plus anciens manuscrits de la liturgie de saint Basile, celui de la bibliothèque Barberini a été copié sous le règne d'Irène, Constantin VI et l'impératrice Marie, entre 788 et 797. Les noms de ces souverains y sont commémorés.[67] Ne peut-on pas risquer l'hypothèse que la tradition s'établît de reproduire leurs portraits à la fin de l'anaphore dans les rouleaux liturgiques illustrés et que cette tradition se soit imposée au peintre du rouleau de Lavra? Quant à l'anachronisme des costumes, qui sont ceux du XIII[e] et XIV siècle, il n'y a là rien qui ne soit conforme aux usages de l'art byzantin.

[63]) Le geste n'est pas tout à fait le même que celui de la basilissa.

[64]) Potraits de Jean Cantacuzéne. Ebersolt, *Art Somptuaires...* p. 120—121 et fig. 55.

[65]) Lambros, Λεύκωμα Βυζαντίνων αὐτοκρατόρων. Athènes, 1930, pl. 73, 76, 77, 79, 81, 82, 83.

[66]) Grabar, *L'église de Boïana*, pl. XIX.

[67]) Bright, t. I, introduction, p. CI et ss.

Là s'arrête l'illustration de l'anaphore et nous devons maintenant essayer de déterminer l'intérêt qu'elle présente. La valeur des tableaux est très inégale, leurs caractères sont très différents. Cette illustration d'un rouleau liturgique, destiné à l'usage courant et qui porte les marques des services qu'il a rendus, ne peut passer pour une véritable oeuvre d'art. Sa valeur est celle d'un témoignage et c'est à ce titre qu'elle nous intéresse. Les thèmes dont elle se compose sont l'interprétation littérale et rigoureuse du texte liturgique. Ces images placent sous les yeux du célébrant la figuration concrète des paroles qu'il prononce. C'est là leur objet essentiel.

Cette méthode d'illustration, nous l'avons vu, est la même que celle des psautiers à peintures marginales. Il est naturel de ne pas retrouver sur notre rouleau la même verve, le même mordant que sur ces oeuvres célèbres qui sont un cours de morale pratique en images. Ici il s'agit du dogme et des paroles les plus augustes qu'il soit donné à un homme de prononcer. L'illustration doit donc être empreinte de plus de solennité, mais le procédé n'en est pas moins identique.

Comme sur ces psautiers, il est résulté de cette méthode des conséquences importantes. L'iconographie courante n'a pas semblé suffisante pour rendre le sens exact des paroles du texte. De là des créations tout à fait originales, comme celle de la Bonne Nouvelle annoncée aux hommes (Pl. I,2), comme celle de la Sépulture de Jésus (Pl. II,3) et l'interprêtation au moyen de figures symboliques de la mort, de la Résurrection de Jésus et de sa montée à la droite de Dieu (Pl. IV,1). De là aussi des rapprochements étrangers à l'iconographie monumentale: Baptême et Sépulture (Pl. II,3), Montée au ciet et descente aux limbes (Pl. III,1). Même lorsque le peintre a eu recours à l'iconographie traditionnelle (Création et Chute de l'homme, Nativité, Baptême, Cène, Anastasis) il a choisi les modèles qui pouvaient s'adapter le mieux au texte. C'est ainsi qne dans l'épisode du Baptême il a figuré les néophytes qui se jettent dans le Jourdain à la suite de Jésus, pour rappeler les paroles du texte: κτησάμενος ἡμᾶς... ἔθνος ἅγιον καὶ καθαρίσας ἐν ὕδατι.

Enfin ces peintures, dont l'exécution peut se placer au début du XIV[e] siècle, (nous en avons trouvé des preuves en chemin), nous conservent, malgré leur médiocrité, un témoignage sur le mouvement artistique de cette période. Je n'en veux comme preuve que le mélange qui y régne entre la tradition hellénique (Baptême) et le retour à des traditions syriennes ou orientales, comme l'attitude de la Vierge dans la Nativité (qui relie les thèmes cappadociens à ceux de Mistra), la figure de l'Ancien des Jours, les variantes iconographiques du tableau da la Création et de la Chute de l'homme et l'introduction des symboles des Evangélistes dressés, comme dans les manuscrits arméniens et occidentaux. Les tendances nouvelles de l'art se trahissent même par certaines physionomies expressives, par le traitement assez correct du costume hellénique, par le mouvement et l'animation de certaines scènes, par les efforts, naïfs sans doute, mais caractéristiques pour représenter le paysage montagneux au milieu duquel les ermites se livrent à l'ascèse. Tel est le grand intérêt que présentent ces peintures qui augmentent singuliérement notre connaissance de l'iconographie byzantine.

Clermont-Ferrand *Louis Bréhier*

TABLE DES ILLUSTRATIONS



2



1

GREEK REBINDING COLOPHONS IN CHICAGO MANUSCRIPTS

The publication of the unique Elizabeth Day McCormick Apocalypse[1] not only focuses attention on a singular cycle of Greek Revelation miniatures, but also on a superb example of Greek monastic bookbinding.[2] For two centuries and a third the Maximos Apocalypse cycle has been protected by Greek covers of excellent design and sound craftsmanship (Pl. IX), that can be dated about the year 1700, and can be reasonably localized at the Monastery of Douskos in the Peneios Valley in Thessaly.[3] Since practically nothing has been published to date concerning the Greek and the late Byzantine practise of the art of bookbinding, it seems important to record the items of information concerning the craft available from codices of the Greek New Testament included in the manuscript collection at the University of Chicago.[4] This record, it is hoped, will be serviceable to future researchers who undertake to co-ordinate available information into a comprehensive treatment of this most fascinating, but hitherto uninvestigated subject. The distinctive character of the present discussion is that it correlates data derived from notes regarding rebinding in Chicago manuscripts, with the phenomena presented by the bindings of the codices themselves.

I

Chicago Ms. 130 (Greg.-Dob. 2405), Tetraevangelion, Barnabas Gospels, XIII cen.[5]
Inside front cover:

1. μηχαηλ αδρια (νουπολεως)
2. ετους $\overline{\varsigma}\overline{\vartheta}\overline{o}\overline{\delta}$ ινδ(ικτιωνος) $\overline{\iota\delta}$

1. Michael of Andrianople
2. Year 1466, indiction 14

[1] Chicago Ms. 931, Greg.-Dob. 2402, Apocalypse of John in modern Greek with commentary, by Maximos the Most Wise, the Peloponnesian, ca. 1600.

[2] Willoughby and Colwell, *The Elizabeth Day McCormick Apocalypse*, 2 vols, Chicago, 1939.

[3] Op. cit., Vol. I, A Greek Corpus of Revelation Iconography, Chap. IV, „A Contribution to Knowledge of Greek Monastic Bookbinding".

[4] Kenneth W. Clark, *A Descriptive Catalogue of Greek New Testament Manuscripts in America* (Chicago, 1937), pp. 223—273; Goodspeed and Sprengling, *A Descriptive Catalogue of Manuscripts in the Libraries of the University of Chicago* (Chicago, 1912), pp. 47—64; De Ricci and Wilson, *A Census of Medieval and Renaissance Manuscripts in the United States and Canada* (New York, 1935), Vol. I, pp. 552–600.

[5] Clark, op. cit., pp. 233—235; De Ricci and Wilson, op. cit., Vol. I. p. 569, no. 130.

According to a note on folio 3 verso, this tetraevangelion once belonged to „the most holy bishop... Barnabas of Addalia", who thus became the eponym to the codex. Later it was presented to „Joseph, the most honored monk in the brotherhood". An inscription on the inside of the back cover discloses that as late as 1921 the manuscript was the property of the church of St. George, at Heraklitza in Greece.

Various indications of quire arrangement, sewing, marginal proportions, and cut inscriptions make it plain that the Barnabas codex was rebound in the late medieval period. The dim colophon inside the front cover, on the surface of the board itself, quite likely records the date when this was done, 1466; and also the name of the craftsman who did the work, Michael of Adrianople. The singular placement of the name, on the bare board of the front cover itself, certainly indicates an intimate relationship between the person named and the codex. He was either its owner or its binder. The location was more appropriate to the latter functionary than to the former. Moreover, the character of the covers and the style of their decoration are completely consistent with the recorded date, 1466.

Granting, then, the probability that Michael of Adrianople was the creator of the present extraordinary binding of Ms. 130, one must say that he was a master of his craft. Though the covers are in badly worm-eaten condition today, they are among the very choicest specimens of Greek bookbinding in all the Chicago collection (Pl. VI).

The materials are goatskin over boards, affixed with large brass studs. In color the goatskin is warm dark brown as it was originally. The wood, probably beech, is remarkably soft and easily workable.

One peculiarity of the construction was the use of a linen lining across the backbone, which overlapped on the boards also. The re-sewing was done with linen threads that were used to form cords, and as such were laced into the boards. Also the head-bands were sewn with linen and were then securely fastened into the boards. These are now playing the major rôle in keeping the book together at the backbone. On the front edge, the boards were held together by thongs of leather that were looped over two well-wrought brass pins, only one of which remains in place. This was a simple but effective method of keeping the book compact, thus providing some protection to the leaves from dust and moisture.

Two other strange features of the rebinding were these. On the inside of the board covers no paper or vellum lining was used. On the backbone, the binding was left entirely flat, without apparent formation of the leather against the raised cords.

There were five handsomely patterned brass studs on both the covers. The central boss in each case was a round shield with a skirl. Of the origin of that design Sir Flinders Petrie has this to say: „The skirl seems to be intended to indicate circular motion, as in the drawing of a chariot wheel".[6] The example Sir Flinders reproduces from Hittite Anatolia indubitably confirms his suggestion. In Greek use

[6] Sir Flinders Petrie, *Decorative Patterns of the Ancient World* (London, 1930), p. 7.

this pattern had a long pre-classical history, as is proved by examples from Mochlos, Crete, Thebes, Troy and Mycene.[7] Instances of its early Christian employment may be seen in Rome today in the churches of San Giorgio in Velabro, Santa Maria Antiqua, below the Palatine, and Santa Sabina on the Aventine.[8]

The four corner bosses were charming pieces of symmetrical and formalized floral work, developed around a heart or ivy-leaf nucleus. They approximate a schematized palmette, and thus recall the most important single decorative motif that Persia contributed to Byzantium.

The blind stamping of the covers, front and back, provided a singularly consonant background for the outstanding studs. This was accomplished in part by individual stamps, lozenges and concentric circles; and also in part by rolls or fillets which rendered straight lines and foliate friezes. Even the backbone of the codex was patterned with diagonal lines forming large diamonds, filled with concentric circular stamps. The two covers, back and front, were treated in identical ways, the layouts being well adjusted but not overcrowded.

Above and below the central shield were stamped the double-headed Byzantine eagle within a lozenge. This was the chief heraldic symbol of imperial Byzantium. It recalled the claims of the eastern emperors that they represented as well the western Roman empire. To this day it is continued in use by the ecumenical patriarchate in Istanbul. Concentric circles were stamped as space-fillers within the central area, and also as connecting units at the corners of the outer quadrangles.

The border immediately surrounding the inner panel was composed of heart-shaped repeats enclosing two half-palmettes. In vertical arrangement side by side, as here, this kind of a heart-shaped repeat presumably came into Byzantine formalization from Persian sources. Perhaps the most famous and strategic Sassanian example is that on a capital of the Chosroes arch at Tak-i-Bostan.[9] In Byzantine illuminated codices of the great period this was a favorite repeat pattern, that was reiterated with many variations and combinations.[10]

The outer foliate border was made to consist of rinceaux of the tendril type, characterized by a continuous undulating line, with alternating and multi-leaved space fillers growing from tendrils. In this impression the space fillers were made abstract and decorative, rather than naturalizing in quality. This vegetable repeat had a parallel history in Byzantine manuscripts to that of the heart-enclosed palmette. The centuries from the tenth to the fourteenth saw its most frequent repetitions.[11] Leningrad Ms. 362, dated 999, displays an early illuminated parallel that is remarkably close to the stamped rinceaux on the Barnabas gospels.

In general, more appropriate patterns could hardly have been found for blind stamping the covers of a Byzantine manuscript than those chosen by Michael of

---

[7] Op. cit., Pl. LI.

[8] Op. cit., Pl. LII.

[9] Petrie, op. cit., Pl. XVI; M. Allison Frantz, *Byzantine Illuminated Ornament*, Art Bulletin, Vol. XVI, № 1 (March, 1934), Fig. 11, pp. 62 f.

[10] Frantz, op. cit., Pls. XIV, XVII.

[11] Frantz, op. cit., p. 60, Pls. XIII, XVI.

Adrianople in decorating the Barnabas covers: the double Paleologian eagle, the heart-enclosed palmette, and the tendril rinceau. Favorite patterns from the well-developed Byzantine repertoire of ornament were here composed into a very harmonious and charming layout for a codex cover.

II

Chicago Ms. 131 (Greg.-Dob. 2394), Tetraevangelion, Chrysanthos Gospels, *ca.* 1030 [12]
Folio 2 verso:

1. τω παρον τετραβανγγε
2. λιον υπαρχη κα μου
3. π(α)πα χρυσανθου εκ τον
4. τουρκον τ(ην) χειρ(αν) εκ του
5. ηβερηας τα μερη μεγα
6. λι λοιμην ηγουν
7. τζηλτηρη και το ανα
8. καινησα με σταχομα
9. και κοπ(τ)ον τε δη κο(σ)μου
10. να μη το εξουσιαζη κανενας χορης το ε
11. μο θελημα και οπηος το αποξε
12. νοσι να εχυ τ(ην) αρ(αν) των τ — ι — και
13. — η θεοφωρον π(ατε)ρων εν ετε — αψ
14. χρυσανθος ιερομοναχος ελαχυστος

1. This tetraevangelion
2. belongs to me
3. the priest Chrysanthos. From
4. the hand of the Turk from
5. Iberia, in the region by the great
6. sea, I got it
7. at Tzeltere; and I myself re-
8. newed its binding
9. and trimming and even its decoration.
10. Let no one take possession of it without
11. my consent. Whoever steals it,
12. may he have the curse of the 318
13. God-inspired fathers. In the year 1700.
14. Chrysanthos the least of the hieromonks.

This monumental codex deservedly takes its name from the Greek priest who rescued it from the hand of the Turk and renewed its binding and embellishment

[12] Samuel A. Cartledge, *A Group of Gospel Manuscripts* (Chicago, unpublished), pp. 33—34; Clark, op. cit., pp. 235—38; De Ricci and Wilson, op. cit., Vol. I, p. 569, № 131.



in the year 1700. He was not a very neat scribe, as his crude and bold combination of uncials and minuscules demonstrates.[18] But he knew an impressive codex when he saw it. He was enough of an artist to make it a more interesting item than it was before; and he was enough of a craftsman to achieve a stable rebinding that would remain firm for at least two hundred and thirty-nine years and probably longer.

His restoration work was accomplished with red velvet over boards. The latter were solid, somewhat thick, and grooved along the fore edge. They were, in fact, the boards used in an earlier binding of the manuscript. This is clear from large worm holes in the boards that do not appear in the velvet covering; and also from two kinds of adhesives on the boards, matched by only one kind on the inside surface of the velvet.

At the 1700 rebinding the codex was resewn throughout. This was solidly done, even though one set of original cuttings in the folio unions was left unused. The reconstructed codex had two cords across its backbone; and these were carefully laced into the boards, as were the sewing threads also.

The colorful head-bands added at this time were a brilliant accomplishment. They were mainly red, to match the red velvet, but they included also two shades of green. The color strands were of slik, which were interlaced with linen threads that were carried down into the construction of the book by means of a special groove cut along the inside of the cover boards. Such anchoring of the head-band into a trench was a very unusual arrangement.

The chief addition made by Chrysanthos to the embellishment of the codex was the insertion of an entirely new set of evangelist portraits throughout. They were painted on unions cut to fit the size and „marked“ to suit the sewing of the existing codex. The portraits were proportioned to the page space, and were executed in the style of the period. Only three of them remain today: on folios 124 v, 194 v (Pl. VII), and 313 v. The original evangelist potraits of four hundred years earlier, already badly flaked, were appreciatively allowed to remain in place; but they were supplemented by this new series done in the best manner of the year 1700; the two portraits in each case being separated by a blank folio. There can be no doubt about the year. One of the inserted folios carries on a blank page (fol. 123 v) an adoration colophon by a pilgrim from Tzeltere with the precise date: „February 11, 1700“. The new portraits exhibited strongly the influence of the western Renaissance, and there was even a large and ill-proportioned gothic window in one building (fol. 124 v).

By far the best portrait in the new series was the Byzantine fourth evangelist, seated alone in a cave at the writing of his gospel, with the opening words sliding straight into his ear on a light-ray from heaven itself: ΕΝ ΑΡΧΗ ΗΝ Ο ΛΟΓΟΣ (fol. 313 v). The orthodox doctrine of the direct and verbal inspiration of the

---

[18] Imaginatively minded readers will appreciate knowing that the Chrysanthos colophon recently provided the main motif for a best-selling mystery story. See Edgar J. Goodspeed, *The Curse in the Colophon* (Chicago, 1935), pp. 5, 38, 178, 229.

writers of holy scripture could not be pictured any more realistically or literalistically than that!

All in all, one may admire both the artistry and the craftsmanship of the priest Chrysanthos. He was true to the tastes and ideas of his own period, and at the same time he was tolerant of the formulae of four centuries earlier. The cento he produced has enhanced importance today because he rebound and embellished it in the year 1700.

Ms. 131, folio 10 recto:[14]

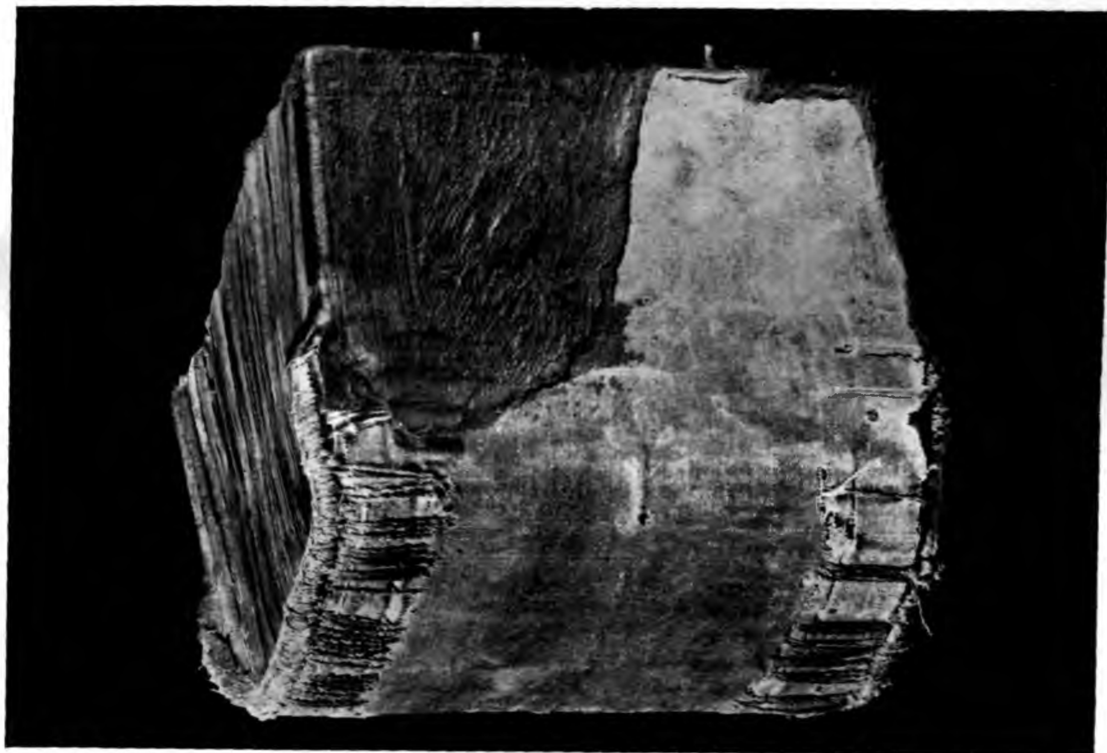
† азьеръмонахъ иадховныкь	1. I, hieromonk and priest,
косма · приидо вь полош	2. Cosmas, came to the region of Polotsk
ко вьхрамь стго геѡргіа	3. to the church of Saint George
ѿ стие гори хіландара	4. from the Holy Mountain of Khilandar,
нзаıстахь книжне ехар	5. and having found books of the Eucharistion
вало и поптщахсе сьоусрь	6. . . . ? and beginning with zeal
діевль исьтроудомь мои	7. and my labor
направи тетроевль	8. I repaired the four gospels,
ипраза апль итриѡь	9. and the Acts of the Apostles, and the Triodion,
и ѱалтрь · михаиль згу	10. and the Psalter. Michael
графа писа вьдапрости	11. the painter, amanuensis. May God grand forgiveness
козмоу	12. to Cosmas!

Cosmas from Chilandari, the great Serbian monastery on Mount Athos, could write Greek legibly enough. Immediately below the Slavonic record that Michael, the scribe and painter, made for him, he himself wrote down in Greek two paraphrastic expressions of his monkish humility, the first line in the words of the prodigal son in Lk. 15:21, and the second line in the words of the Apostle Paul (1 Cor. 4:9).

Judging from the amount of work recorded by Michael, and the quality of workmanship exibited on the Chrysanthos codex itself, Cosmas of Chilandari need not have been so excessively apologetic. The reasonable presumption is that the latter repairs were a part of the large total of renewals accomplished by him for the Church of St. George in the Slavonic milieu of Polotsk, in western Russia.

Not much reparation was required at this time to put the Chrysanthos gospels into good condition. However, the turn-in of the red velvet, over the fore-edge of the back board, had become loose. First of all, Cosmas used harmonious red thread to hold the velvet in place in its groove along the edge of the board.

[14] For both the transcription and the translation of the Cosmas colophon I am grateful to my learned colleague, Professor Matthew Spinka, Librarian of Chicago Theological Seminary.



2



1

Then, on the inside of the cover, he pasted a gay panel of parti-colored linen $2^1/_2$ inches wide, with diagonal stripes of varying width that were yellow, blue, and vermilion in color. To unite the velvet turn-in with this panel he pasted over the edges of them both three narrow strips of red ilk, snow much faded. It was a colorful piece of restoration work, that added to the interest of the covers.

More important decoratively was the painting of the edges of the leaves at the top and bottom with Slavonic designs. The fore-edge was merely colored in dark green, without decoration. But on the top edge a geometric and polychrome repeat pattern was elaborated as a symmetrical over-all, developed on either side of a central axis. On the bottom edge a gigantic floral pattern was worked out (Pl. VIII,1). It is a fair question whether Cosmas of Chilandari or Michael of Polotsk was responsible for these strongly characterized decorations. They are the only examples of the edge-painting of folios at the top and bottom to be found in the Chicago collection of Greek codices.

Three distinct stages in the binding history of Chicago Ms. 131 are thus plainly evident.

1. An early binding in boards, which are still in use on the codex, worm-eaten but solid.

2. The 1700 rebinding by Chrysanthos, when these boards were covered with red velvet, and a second series of evangelist potraits was inserted.

3. The Russian reparation accomplished by Cosmas of Chilandari at Polotsk, when the edges of the folios were colored and designs were painted at the top and bottom.

III

Chicago Ms. 133 (Greg.-Dob. 2396), Tetraevangelion, Exoteicho Gospels, XII cen.[15]
Flyleaf inside the back cover, verso:

1. αγιος ο θεος αγιος ισχυρος αγιος αθανατος ελεησον ημας
2. η αγια κ(αι) ιερα βιβλος αυτη ευριθη εν τω ιερω Ναω
3. του αγιου Ιω(αννου) του προδρομου των εξωτειχων τραπεζουντζι πε
4. παλαιωμενη μι φθαρμινα απο πολυ καιριαν κ(αι) χα
5. μενα φυλα ως φαινετε δια των αγραφων φυλλων ατι
6. να προσετεθησαν δια να γραφθη το ελλοιπις μερος κ(αι)
7. εδεθη ουτω εκ νεου κατα το 1860 σωτηριου ετος νο
8. εμβριου 6 κ(αι) τιθετε παλιν εν τω ηρημινυ θειω
9. Ναω ως ιδιοκτισια αυτου

1. Holy God, Holy Powerful One, Holy Immortal One, have mercy on us!
2. This holy and sacred book was found in the sacred church
3. of St. John the Forerunner, of Exoteicho at Trebizond,
4. an ancient volume with leaves ruined by old age and

---

[15] Clark, op. cit., pp. 241—43; De Ricci and Wilson, op. cit.. Vol. I, p. 569, № 133; David O. Voss, *A Study of the Isaac. Hyacinthus, and Exoteicho Gospels* (Chicago, unpublished), pp. 75—103.

5. lost, as appears from the blank leaves which
6. were added in order that the lost part might be written; and
7. it was thus newly bound in the year 1860 of our savior
8. November 6. It is put back in the previously mentioned divine
9. church as its own possession.

Also on the same flyleaf, but on its recto, is the following summary notation regarding the rebound leaves:

165 γιαπρακ τερι
34 κεατ
199 γιαπρακ γεκιουνου

These are Turkish words in Greek letters. They mean:

165 leaves leather
34 paper
199 leaves total

The count corresponds exactly to the number and character of the leaves between the covers of the codex at the present time. The Turkish language and the Greek letters of the record suggest that the one who finished the rebinding of the manuscript on November 6, 1860, was a Turkish-speaking Greek. In the rebinding itself it is noteworthy that he made use of Turkish materials in a Greek way.

The ownership of this codex by the Church of St. John Prodromos, outside the walls of Trebizond, is emphasized, because the rebinding of the manuscript in 1860 was an incident in the history of that interesting church.[16] In 1306 the original church of the Prodromos was constructed in a western suburb of Trebizond, called τα εξωτειχα because it was outside the city walls. The dedication inscription of that church was published over 40 years ago by G. Millet.[17] In 1856 this five-hundred-and-fifty year-old church was pulled down to give place to a modern church building. In connection with this process the church books were renovated, and the Exoteicho Gospels received their new covers, for rededication in the new church in 1860.

The covers were of black goatskin and green paper over thin boards. This was a striking combination — the more so because the goatskin was lacquered and the paper was both glazed and patterned all over with embossed floral repeats. Such obvious features marked these materials as of oriental and specifically Turkish-Persian character.

The original jute cords of the manuscripts were retained in the rebinding. These were five in number. They stand out on the backbone quite clearly and frankly. Fresh linen threads were utilized to sew the quires to the old cords. A muslin lining, not a part of the original binding, was employed to cover the entire backbone of the codex beneath the lacquered goatskin.

---

[16] ανηκι τω ιερω εκκλησια εξωτειχων is the ownership note on folio 1 recto of Ms. 133. The same hand using the same ink inscribed an almost identical note on folio 2 verso of Chicago Ms. 137, the Isaac Gospels.

[17] G. Millet, *Inscriptions byzantines de Trebizonde,* Bulletin de correspondence hellenique, XX (1896), 496—99.

The lost text of these gospels was never written on the paper folios so carefully inserted into the codex in 1860. These sheets were of western origin. Two watermarks are plainly visible in them: a shield charged with a half-moon, and the letters B G.

Thus, for a combination of occidental and oriental materials, wrought together skillfully by the methods of modern Greek craftsmanship, it would be difficult to find a codex to equal the tetraevangelion called natively „Exoteicho".

IV

Ms. 130, 131, and 133 in the Chicago collection constitute a group of Greek rebindings that are divertingly varied, widely distributed in date and place, and are unusually well documented. It is no small advantage in studying them to have at hand colophons that record the names of the craftsmen who rebound them, the date when the work was done, or even the place and the conditioning circumstances. Of the earliest and finest of them one can reasonably affirm: „Michael of Adrianople produced this masterpiece in the year 1466". Of the latest and most conglomerate of them one can say: „This was the property of the Church of St. John Prodromos, Outside the Walls, near Trebizond. It was rebound by a Turkish-speaking Greek for dedication in the new church of the Exoteicho suburb in 1860".

It is highly pertinent to compare these documented rebindings with other known examples of Greek monastic craftsmanship, to see how far they conform to type in material, structural, and decorative features. Fortunately the Chicago manuscript collection includes enough bindings of the Greek monastic category to make generalizations possible concerning the characteristics of the type. The following Chicago codices have Greek covers, ranging in date from ca. 1300 to ca. 1700, a very few of them being undoubtedly original bindings, and the great majority being old monastic rebindings:

Ms. 126, Greg.-Dob. 2404, Scott Brown New Testament
Ms. 130. Greg.-Dob. 2405, Barnabas Gospels
Ms. 132, Greg.-Dob. 2398a, Demetrius Gospels
Ms. 136, Greg.-Dob. 2407, Thomas Gospels
Ms. 137, Greg,-Dob. 2399, Isaac Gospels
Ms. 138, Greg. 2222a, Circle Gospels
Ms. 828, Greg.-Dob. 2411, Tetragram Gospels
Ms. 931, Greg.-Dob. 2402, McCormick Apocalypse

What emerges from the comparative study of these examples is primarily that they are all but uniform in their main features of ornamentation, construction, and materials. Occasional variations and exceptions there are in details, usually for obvious reasons; but in the main the following characteristics are really distinctive of this group of late-Byzantine and post-Byzantine covers.

Materially they are goatskin covers over beech boards. Both practically and decoratively a covering superior to goatskin could not have been found. It combined flexibility and toughness to an unusual degree; and it exhibited a naturally

bold grain that was itself highly decorative. Mr. Douglas Cockerell declares: „On the whole the most satisfactory skin for the binder is that of the goat".[18]

The use of beech boards by Greek binders is historically and philologically most interesting, because actually the beech tree gave its name to the modern „book".[19] Practically, beech boards were most useful for bindings, because they combined lightness and softness with real strength. They could easily be cut and handled; yet they were firm and tough.

The notable constructional features of this group of Greek covers are these (Pl. VIII,2). The sewing threads were laced directly into the cover boards, and thus gave the gatherings of folios the advantage of direct rather than indirect attachment to the covers. The backbone of the codex was covered with a coarse linen lining that extended over the boards on the outside, and so contributed to both the stability and the flexibility of the binding. The headbands were laced into the boards at their ends, and also down into the backbone construction as well. This double attachment served to hold the book together at the extremities of the back. The fore-edges of the covers were generally fitted with metal pegs and leather thongs to hold the book closed. In the earlier examples, the inside of the covers were left naked and unlined.

The typical decorative aspects of these Greek bindings to be noted are the grooving of the outer edges of the cover boards,[20] the blind stamping of the goatskin outside, and the use of gaily colored threads in the later head-bands.

The dramatic way to realize the typical uniformities of Greek monastic book-binding is to place side by side a number of old Greek covers, with an equal number of modern bindings, western or even Greek. The Chicago manuscript collection includes an abundance of modern specimens. From the New Testament section, the following examples are recorded for comparison. Most of them were made in the nineteenth or the twentieth century; and most of them are western, though some are documented as Greek:

Ms. 46, Greg. 1290, Haskell Gospels
Ms. 128, Greg.-Dob, L1599, Argos Lectionary
Ms. 129, Greg. 1152, Nicolaus Gospels
Ms. 133, Greg.-Dob. 2396, Exoteicho Gospels
Ms. 135, Greg. Dob. 2397, Hyacinthus Gospels
Ms. 715, Greg.-Dob. L1642, Serpent Lectionary
Ms. 727, Greg.-Dob. 2410, Georgios Gospels
Ms. 879, Greg.-Elt. L1663, Constantine Lectionary

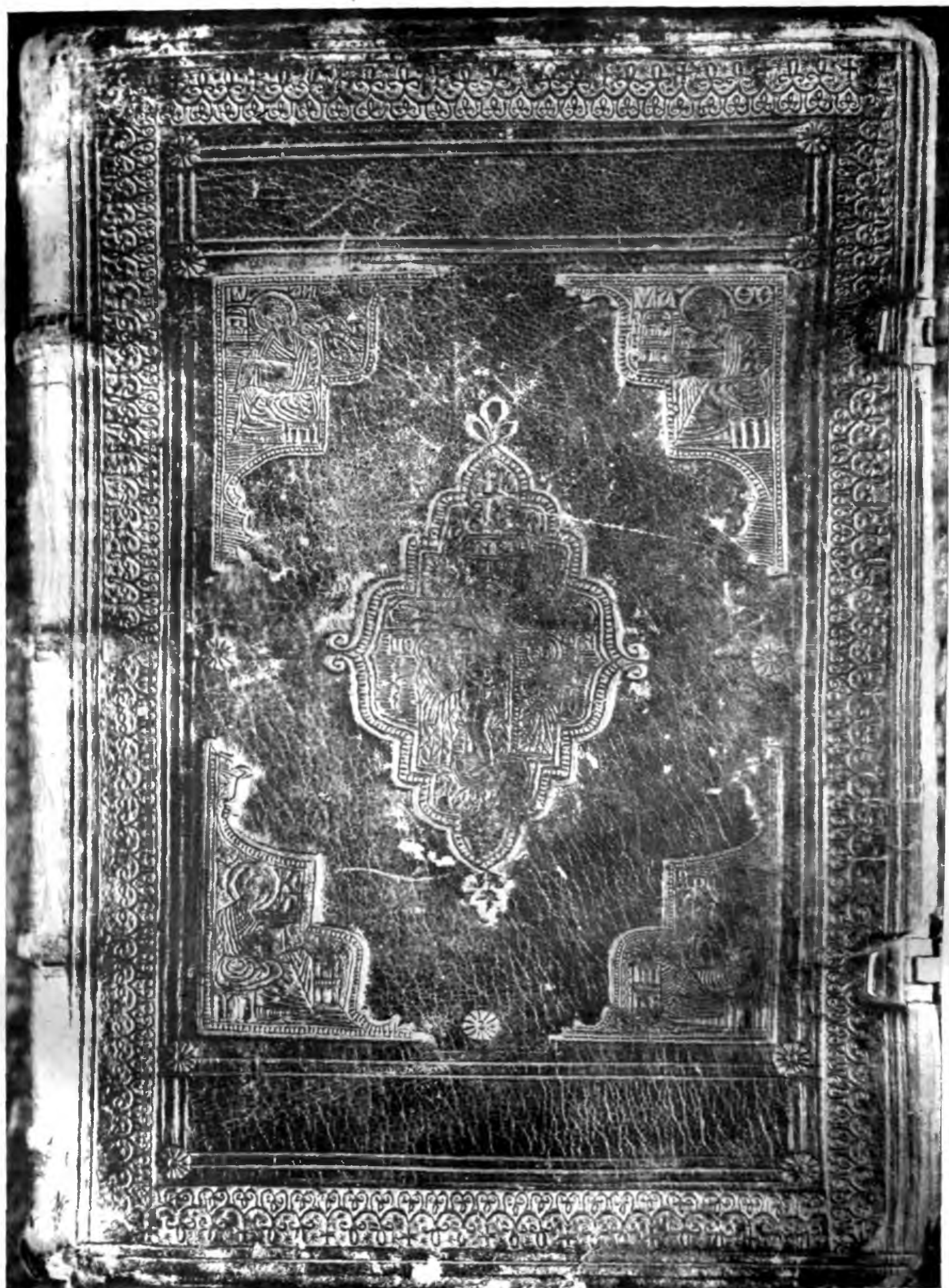
The material contrasts between these late covers and earlier Greek monastic bindings are great and numerous. Instead of soft beech boards, one finds oak or

[18] Douglas Cockerell, *Some Notes on Bookbinding* (Oxford, 1929), p. 46.

[19] Anglo-Saxon beoce German Buche. The probable explanation is that thin boards of beech wood were used as writing tablets.

[20] These grooves are currently explained as survivals from Coptic bookbinding, when folds of padded papyrus were used to make codex covers. See Lawrence C. Wroth (Ed.), *A History of the Printed Book* (New York, 1938), p. 450.

IX



fiber or straw boards. Instead of goatskin, one finds calfskin or sheepskin or marbled paper.

In the matter of construction there are equal contrasts. Cords, rather than sewing threads, are fastened to the covers. Sometimes they are merely pasted to the boards! Usually the backbone lining is eliminated; but sometimes it is of paper. Head-bands are omitted or only stuck on. If present they are not laced into the cover boards. Fore sheets edge fittings are generally absent. End papers or even vellum are usually pasted inside the covers. Cropped edges are frequently stained.

All this comparison and contrast adds up to the double point that Greek monastic bookbindings were constructed to last; while modern western rebindings are generally made to look neat, but not to endure. Two main impulses have chiefly stimulated men to devise bookbindings: the desire to provide protection for the book; and the craving for artistic expression. The former impulse typically dictated the methods employed by the Greek monastic binders. With them ornament and decoration, though not neglected, were yet secondary to sound construction. Modern rebinders, in practise, tend to reverse this emphasis. Generally they operate more for show, and less for lasting protection.

These generalized observations concerning Greek monastic bindings focus pertinently on the documented covers here discussed in detail. The earlier of them were the more sound in structure; and the latest of them, on the Exoteicho Gospels (Ms. 133), are the most ostentatious.

The binding to the McCormick Apocalypse (Ms. 931) stands chronologically about midway between the most contrasting groups: the old monastic Greek covers, and the modern occidental rebindings. At this medial point it still maintains the characteristic excellencies of the older codex covers. Structurally it is a *chef d'oeuvre* of Greek bookbinding for the period (ca. 1700) — the time when the hieromonk Chrysanthos operated effectively to renovate the binding of Ms. 131. Notwithstanding the oriental layout of the McCormick cover patterns (Pl. IX), almost every technical peculiarity of the Greek practise of the bookbinding craft finds good illustration in the construction of the covers themselves.[21]

The University of Chicago. *Harold R. Willoughby*

[21] *To Mr. Harold Tribolet, Director of the Extra Binding Department* of the Lakeside Press in Chicago, I am deeply grateful for technical information concerning the details of codex construction here discussed. He was so kind as to read this study in typescript and to make suggestions for its correction and improvement.

LIST OF ILLUSTRATIONS

JUWAINI'S VERSION OF CHINGIS KHAN'S YASA

I. Introductory Notes

The „History of the Conqueror of the World" (Tarīkh-i-Jahān-Gushā) by the Persian Chronicler Juwaini (d. 1283)[1] contains a chapter on the Yasa, or Code of Laws, of the great Mongol Emperor, Chingis Khan, to which, until recently, students of Mongol law have paid too little attention.

It is the information on the Yasa supplied by both Rashid ad-Din and Makrizi which has been traditionally used for reconstructing the contents of Chingis Khan's Code of Laws.[2] And yet it is but an incomplete idea of the Yasa which can be drawn from both Rashid's and Makrizi's versions. Makrizi's fragments contain chiefly norms of criminal law, while those of Rashid are casual and mostly quotations, probably, from a collection of Chingis Khan's sayings (Bilik, knowledge)[3] rather than from his Code of Laws.

As I have attempted to prove, it is only by studying Juwaini's version of the Yasa that we can form a more adequate notion of the contents and significance of the Yasa as a whole.[4]

For a better appreciation of Juwaini's version we have to approach it in connection with another important source, viz. synopsis of the Yasa given by the Syriac writer, Gregory Abu'l Faraj (1226—1286) in his „Chronography"[5]. Strangely enough,

---

[1] Juwaini's „History", ed. Mirza Muhammad, has been published in „The Gibb Memorial Series", vol. XVI (Leyden and London, 1912). The chapter on Yasa is in part I of this volume. pp. 16—25 of the Persian text. On Juwaini see G. Browne, *A Literary History of Persia*, II (Cambridge, 1928), p. 473; V. Bartold (W. Barthold), *Turkestan down to the Mongol Invasion* (London, 1928), pp. 39—41 (hereafter quoted as Bartold).

[2] See Bartold, p. 40; V. Riasanovsky, *Mongolskoe Pravo* (Harbin, 1931), *Fundamental Principles of Mongol Law* (Tientsin, 1937); C. Alinge, *Mongolische Gesetze* (Leipzig, 1934).

[3] On *bilik* see Bartold, p. 39.

[4] I presented a paper on the problem of the reconstruction of the Yasa to the XXe Congrès International des Orientalistes at Brussels, on September 6, 1938. See my article „*The scope and contents of Chingis Khan's Yasa*", Harvard Journal of Asiatic Studies III (1938), pp. 337—360; also, in Russian, Г. В. Вернадский, *О составе Великой Ясы Чингис Хана* (Bruxelles, 1938).

[5] Abu'l Faraj's „Chronography" was first published. with Latin translation, by P. J. Bruns and G. G. Kirsch (Leipzig, 1788). There is a new edition with English translation by E. A. W. Budge (London, 1932). On Abu'l Faraj see W. Wright, *A Short History of Syriac Literature* (London, 1894), pp. 265 ff.; A. Baumstark, *Geschichte der Syrischen Literatur* (Bonn, 1922), 312ff.

this source on the Yasa has also been until recently almost entirely neglected by students of Mongol law.[6]

The accounts of the Yasa of both Juwaini and Abu'l Faraj are closely connected and undoubtedly represent the same version of it. Whether Abu'l Faraj's account is but an abridgment of Juwaini's chapter is another question, which, however, I am inclined to answer negatively.[7] In my opinion, it is much more likely that Abu'l Faraj's account is independent of Juwaini's „History". They probably used written records of the Yasa that were of similar character.

While Abu'l Faraj's „Chronography" is available in two good translations, one Latin and the other English,[8] only excerpts from Juwaini's „History" have been published in European languages, and his chapter on the Yasa has not been among them. It is for this reason that I have found it necessary to publish both the Russian and the English translations of the chapter in question, an undertaking which I certainly would never have been able to complete without the friendly cooperation of Professor Minorsky.

While I was working on a paper on the Yasa to be presented to the Twentieth Congress of Orientalists, Professor Minorsky was kind enough to send me his manuscript Russian translation of Juwaini's chapter, which he made specially for my use. This enabled me to check the English translation which previously I had tentatively completed.

The present English translation is, therefore, a result of my collaboration with Professor Minorsky; it is his Russian version which chiefly guided me in preparing my English draft for publication. Professor Minorsky's translation will be published as an appendix to the Russian edition of my study on the contents of the Yasa.[9]

The chapter of Juwaini in question is entitled „Concerning the rules established by Chingis Khan after his appearance and the Yasas which he promulgated". In the original there is no division of the text in parts or sections. It is however, easy to see that the first part of the chapter (pp. 16—18) is not an account of the contents of the Yasa but a general introduction written in a rather pompous style. After that the contents of the Yasa are expounded (pp. 18—25), and there is a brief conclusion on the last page.

The first part of the introduction (pp. 16—17) is devoted to an explanation of the causes of Chingis Khan's general success. This part is written in a very elaborate style with an abundant use of quotations from both *hadiths* and sayings. The creative abilities of Chingis Khan in reference to his statesmanship and his military leadership are emphasized.

The second parts of the introduction (pp. 17—18) refers more directly to the origins of the Yasa. It contains important statements regarding the following three

[6] The reason for this is probably D'Ohsson's contemptuous reference to Abu'l Faraj's work. See D'Ohsson, *Histoire des Mongoles*, I (1834), p. XLV.

[7] See the Russian edition of my article on Yasa as quoted in Note 4, above.

[8] See Note 5, above.

[9] I am also indebted to Professor A. R. Bellinger of Yale University who has read both the manuscript and the proofs of my English translation.

items: (a) the role of Uigur scribes in writing down the rules of the Yasa; (b) state occasions, when Yasa must be produced; (c) the abrogation of some old Mongolian customs by Chingis Khan. After this there follows the exposition of the rules and ordinances of the Yasa.

For the sake of convenience I have thought it advisable to divide Juwaini's account into ten sections (there being no division into sections in the original text, as has been explained above). My division is based chiefly on that accepted by Abu'l Faraj' although there is a slight difference between the two accounts.

It should be understood that Juwaini's account of the Yasa is not a verbatim reproduction of the text of Chingis Khan's code. In order to approach better Juwaini's method of representation of the rules and ordinances of the Yasa, it seems essential to discuss it by sections.

Section I deals with the rules of diplomatic correspondence, particularly with regard to the declaration of war. It is apparently not a direct quotation from the respective rule of the Yasa but a free rewording of its contents. To this, in the last two sentences of the section, Juwaini adds his own philosophical comment.

It is interesting to compare this section with the corresponding section in Abu'l Faraj, the contents of which are closer to the style of a legal norm. Abu'l Faraj's own comment on the norm is very similar to that of Juwaini and might have been taken from the latter.

Juwaini's Section II is on religious tolerance and the immunity of the clergy. It is likewise edited in a narrative style. Its contents, however, are much more precise than those of Abu'l Faraj's corresponding section, the latter being rather vague.

Section III is devoted to the proper title of the Khan (compare Abu'l Faraj's Section III). It starts with the following clause: „and they have another commendable custom". The wording of this section is obviously much closer to the original rule of the Yasa than is the case with Sections I and II.

Section IV of Juwaini is an extensive discourse on the big winter chase which was an important social institution of the Mongol life. It is obviously an adaption from the Yasa's original Statute on the Chase. The latter apparently comprised both some general rule concerning the institution of the chase and more detailed instructions on how the chase had to be organized. Some of the former are probably quoted by Juwaini directly from the Yasa, as for example the following statement: „When the Mongols are unoccupied with war, they shall devote themselves to the chase" (compare Abu'l Faraj's Section IV).

As to the descriptive part of the statute of the Chase it might be surmised that Juwaini attempted to improve it from the point of view of literary style so as to make it more vivid. Thus, the quotation from the Koran, which we find in the descriptive part of Juwaini's Section IV, has certainly been inserted by Juwaini himself and could not have been present in the original text of the Yasa.

After the exposition of the Statute of the Chase, Juwaini adds an anecdote concerning the Khan Ugedey's kindness towards wild animals as well as an interesting piece of information regarding special reserved areas for the game set aside

by the same Khan. The final paragraph of the section is Juwaini's own comment on the similarity of war and chase as public institutions.

Juwaini's Section V is both a synopsis of and a commentary on Chingis Khan's Military Statutes. The first part is a general introduction extolling the qualities of the Mongol army and it ends in quotations from two Persian sayings.

The main part of the section consists of a rather erratic exposition of the duties of the Mongol soldiers, as well as of the organization of the Mongol army. The style is mostly narrative. It is obvious that this is not a specific or well balanced synopsis of the Yasa's military statutes but rather a discourse based on the materials of the Yasa in a general way.

The section closes with a humorous story of a herdsman called for an account of the number of sheep in his flock. This story is used as a proverb, or as an example in comparing Chingis' methods of army organization with those of other rulers. The story is certainly not a part of the Yasa but might have been part of the *Bilik*. More likely, however, it has been inserted by Juwaini himself.

Turning to the corresponding section in Abu'l Faraj's „Chronography" we see that he has paid attention only to the essentials of the army organization. It is interesting to note that Abu'l Faraj cites a rule on age requirements in enlisting recruits to the army[10] which is not mentioned by Juwaini.

A fragment of the Bound Service Statute is presented in Section VI (compare Abu'l Faraj's Section VII). It starts with the clause: „and there is another Yasa as follows". Thus, here again as in Section III, we have probably a direct quotation from the Yasa.

Section VII is concerned with the selection of girls for the Khan's household. There is no corresponding section in Abu'l Faraj's „Chronography". Section VIII deals with the organization of posthorse stations (yam) (compare Abu'l Faraj, Section VIII). Both these sections start with the notice: „and one more [Yasa]". They apparently have as close relation to the original text of the Yasa as Section III and VI.

Section IX of Juwaini is obviously a brief résumé of a fragment of the Yasa's Statute on Taxation. It does not seem to be a direct quotation, however. The fragment is not used by Abu'l Faraj in his Section VI where he attempts to summarize the duties of the Mongol nation.

Juwaini's Section X refers to inheritance law (compare Abu'l Faraj, Section IX). It starts with the clause: „and there is another custom among them", which suggests a direct quotation from Yasa in this case as well. Following the quotation Juwaini inserts an interesting personal note on his appointment to Bagdad by the Khan Hulagu to check laws and customs concerning inheritance.[11]

Combining the evidence of both Juwaini and Abu'l Faraj on the one hand and of Rashid ad-Din and Makrizi on the other, we have to come to the conclusion

---

[10] Section V in Abu'l Faraj's account on the Yasa, p. 354 of Budge's English translation.

[11] Hulagu appointed Juwaini governor of Bagdad in A. H. 657 (A. D. 1259). See E. G. Browne's introduction to Mirza Muhammad's edition of Juwaini, „Gibb Memorial Series", vol. XVI, I, p. XXVIII.

that the Great Book of Yasa[12] must have been a document of wide range and scope. It probably contained not only single laws and ordinances but lengthy statutes as well.[13]

In addition to the Military Statutes and the Statutes of the Chase as discussed by Juwaini, the Yasa probably contained also a Statute on the administrative offices of the Mongol Empire. It is probable that the patents of various offices as quoted by Muhammad Hindushah in his treatise on Government[14] reflect the old patterns of such Yasa Statutes.

The problem of the sources of Chingis Khan's Statutes cannot be discussed here. It certainly is worth investigation, but I have to limit myself here to brief remarks only.

The similarity in purpose between the Byzantine Ceremonial Book of Constantine Prophyrogenitus[15] and Chingis Khan's Statutes of the Chase is striking. By that I certainly do not imply that there was a direct connection between the two. The possibility of influence of the Sasanian Statutes on the Mongol is much more likely[16] but the question requires further investigation. Also, the probable Chinese background should not be disregarded.[17]

II. Juwaini's Chapter on Yasa
(Juwaini, I, pp. 16—25)

[16] Concerning the rules established by Chingis Khan after his appearance and the Yasa which he promulgated.

[Introduction]

Whereas the Allhighest [God] distinguished Chingis[18] Khan from his contemporaries with respect to his mind and intellect and placed him above all the kings of the world as to watchfulness and authority, he [Chingis Khan], solely from the depths of his own soul and without tiresome study of [historical] annals, without conforming in details with the [traditions of] antiquities, invented all the devices [of statemanship] known from the customs of the lofty Khusraus and recorded with respect to the practice of the Pharaons and the Caesars.

It was then from [the depths of] his own mind that he found out everything which

---

[12] *Yasa-nama-i-buzurg*. See Juwaini, p. 17.

[13] For the characterization of the scope of the Yasa as a legal document see my article on the Yasa in Harvard Journal of Asiatic Studies as quoted in Note 4, above.

[14] Hammer-Purgstall, *Geschichte der Goldenen Horde* (Pesth, 1840), pp. 463—516.

[15] I have particularly in mind the Treatise on Imperial Campaigns (the so-called „Appendix").

[16] *Ain nama*. See K. A. Inostrantsev, *Sasanidskie Etiudy* (St. Petersburg, 1909), pp. 42 ff. I am indebted to Dr. N. Toll for calling my attention to Inostrantsev's book.

[17] Compare V. Riasanovsky, *Fundamental Principles of Mongol Law*, p. 29.

[18] The spelling „Chingis" has been used throughout for the sake of uniformity; the exact transliteration of Juwaini's spelling would have been *Chengiz*.

was necessary to the establishment of his power as well as to the destruction of the strength of his enemies and to the elevation of the ranks of his subordinates.

Even if Iskander[19], with all his passion of conceiving new devices[20] and surmounting obstacles, had lived in the age of Chingis, he surely would have learned shrewdness and wisdom from him [17] and would not have thought of better devices for conquering strongholds, than obedience to him.

A clear proof and definite indication of this is the fact that [Chingis Khan], in spite of the existence of so many strong and numerous adversaries and so many well supplied and mighty enemies who were [so to say] Emperors of China and Khusraus of their age, [and he] being alone with small following and without supplies, arose and fought and conquered the proud of the whole horizon from East to West, and those who met him with resistance and war were destroyed by him in accordance with his Yasa and ordinances, wholesale, with their subjects, children, associates, troops, provinces and cities.

There is a *hadith* transmitted from the Divine traditions which runs as follows: „They are my horsemen, and by them I shall avenge the rebels"; there is no doubt that here we have a reference to Chingis Khan's horsemen.

While the world was still agitated by diverse creatures and while the neighboring kings and noblemen, because of their self-admiration and haughtiness were still in the zenith of what has been described by the saying: „Pride is my vestment, glamour is my cloak", Chingis' people, by virtue of the previous prophesy, gave to him the strength of might and the victory of a [genuine] power [by virtue of the saying] „truly the might of thy Lord is strong".

And since, due to their infatuation with their wealth and glory, most of the cities and provinces met him with insurrection and hatred and turned their heads from obedience to him, especially the Moslem lands from the boundary of Turkestan to the extreme Syria, wherever there was a king or a ruler of the land, or a chief of the city, who would show him resistance, he destroyed them wholesale with their families, clients, relatives and strangers. So that where was one hundred thousand of population, there remained, without any exaggeration, no more than one hundred, and this can be proved by the fate of the cities, as it will be registered in due course concerning each of them.

In accordance and agreement with his opinion he issued laws for every case and rules for every circumstance, and for each crime did he establish a retaliation. Whereas the Tatar tribes were illiterate he ordered the Uigurs to teach writing to the Mongol children, and so the Yasa and ordinances were written into rolls, and they are known as the Great Book of Yasa. And it is kept in the treasury [of each] of the noble princes [descendants of Chingis Khan], and when [18] a new Khan would ascent to the throne, or [the Khan] would order the troops to set forth for a campaign, or the princes would gather in order to hold council with regard to state interests and administration, [on all such occasions] they produce the [Yasa]

---

[19] Alexander the Great.

[20] Literally: talismans.

rolls and settle matters in conformity with them, be it the disposition of the army or the destruction of the [enemy] provinces and cities, they act in the sense [of the Yasa].

At the time when Chingis' work was just starting and the Mongol tribes joined him, he abolished some bad customs which were kept by these tribes and were recognized as valid by them; and he established new good customs, praiseworthy from the point of view of Reason. There are many among these [new] ordinances which correspond to the Shariat.

[Contents of the Great Yasa]

I.

In those messages which he [Chingis Khan] used to send to neighboring countries urging their obedience to him he never used intimidation and threats, although it was customary for [other] rulers to threaten [their enemies] with the size of their respective countries and the extent of their might and supplies. On the contrary, by way of extreme warning, he wrote them that if they would not submit to him, „What do we know? The Ancient God, he knows". On that occasion we should consider the saying concerning those who trust God: „Thus spoke God the Allhighest: whoever trusts God, this is enough to him"; and surely they found and obtained whatever they had in their heart and were asking for.

II.

Whereas Chingis Khan did not belong to any religion and did not follow any creed, he avoided fanaticism and did not prefer one faith to the other or put the ones above the others. On the contrary, he used to hold in esteem beloved and respected sages and hermits of every tribe considering this as a procedure to please God. Thus he respected the Moslems and favored both the Christians and Idolaters.[21] As to his sons and grandsons, a number of them chose some definite creed for themselves: some imposed Islam on their necks, others followed the Christian community, some selected Idolatry;[22] some others kept the old customs of their fathers and grandfathers and did not bend their mind to any side, but these are now few.

In spite of the fact that they have adopted [different] religions, they [still] avoid fanaticism and do not swerve from Chingis Khan's Yasa which enjoins [them] to respect all of the creeds equally [19] and makes no difference between them.

III.

And they have another commendable custom by virtue of which they have closed doors on ceremonies, boasting about titles, and self-glorification and snobbishness which are customary with the favorites of Fortune and sovereigns. Whoever sits

[21] Probably Buddhists are meant.
[22] Probably Buddhism is meant.

upon the throne, he shall only add one names, viz. Khan or Qaan, and that is all. As to his sons and brothers men call them by their names given to them at their birth, be it in personally addressing them or mentioning them in their absence, [and this refers] equally to commoners and noblemen. In addressing letters, they also write one name only and make no difference between a Sultan and a commoner. They write only of the business in hand and neglect all superfluous titles and expressions.

IV.

Chingis Khan gave particular attention to the chase, since in his opinion chase was an occupation particularly fit for commanders. Whoever has to fight shall be trained in arms. He should be familiar with chase [in order to know] how the hunters must approach the game, how they must keep order, and how they have to encircle the game, depending on the number of hunters. When they start for a chase let them first send scouts who shall obtain information about the kind and the multitude of the game. When [the Mongols] are unoccupied with war, they shall devote themselves to the chase and accustom their army to that. The objective is not as much the chase itself as the training of the warriors who should acquire strength and become familiar with drawing the bow and other exercise.

The beginning of the winter is the season of the [great] chase. As soon as the Khan is ready to start for the chase, he sends orders to the troops located near his headquarters and in the neighborhood of the hordes [corps], to prepare themselves for the chase. A certain number of men from each unit of ten shall be assigned to start on horseback and in accordance with the [proposed] location of the chase they shall have arms and accessories, etc. ready. Then he [the Khan] designates the right and the left wings and the center [of the army] and distributes [the command over the corps] between the great amirs, and [after that] sets forth himself with the Royal Dames, concubines, supplies of drinkables and food. A [wide] ring of the battue is first formed and [then] during the period from one to three months, slowly and gradually they drive the game taking care that it [20] shall not pierce the ring and escape. And if some game escapes, they shall investigate thoroughly and the [guilty] chiliarchs, centurions and decurions are punished by beating; sometimes they even kill them.

If, for example, somebody has not kept his place in the line which they call *nerge*[23] and has either gone inside the ring or outside of it, [to such man] a strict punishment shall be administered; he cannot expect to be excused. In this way they drive [the game into the hunters' arms like a] herd of sheep, day and night, during two or three months and [all the time] inform the Khan by messengers concerning the location and multitude of the game, that is, how far they have driven it and from where it was started, until finally the ring of the battue is locked. Then, for the length of two or three *farsakh*[24] they will bind ropes and throw felt over

[23] *Nerge* is probably a parallel form of *yerge*, cf. the Turkish *cerge* (from Persian?) which means „ring" (formed by men).

[24] *Faršakh*, παρασάγγης, a Persian measure of length, about four miles.

them. And the warriors keep their position, shoulder to shoulder, and the game inside the ring roars in excitement and different kinds of animals by their bellowing and howling show that announced time „when all of the animals have gathered together"[25] has come. Tigers become used to wild asses, hyenas become friends with foxes, and wolves converse with hares. As soon as the ring is converged to the limit, so that wild animals have no way to move, first the Khan with several associates enters the ring and for about one hour shoots arrows and bags the game, and when he is tired, he stays on a high point inside the *nerge* in order to enjoy watching how the princes and then the army leaders and following them the privates, each in turn, enter the ring. In this manner several days will be spent until but few animals, single and in couples, are left, and those [mostly] wounded and broken. Then old men burdened with age approach the Khan and humbly implore him to grant a term of life for the remainder of the game, to let the animals out [of the ring] in the direction of the nearest water and grass. Then they gather all the game bagged and count it and if [it is too numerous] for counting, they register only beasts of prey and wild asses.

[21] A friend has told me that at the time of the reign of the Qaan [Ugedey] a chase was taking place in the described way, in winter time, and the Qaan was sitting on the top of a hill in order to enjoy and entertain himself, and lo! beasts of all kinds rushed to the bottom of the hill before his throne and raised their voices as imploring him for mercy. And the Qaan ordered all of the beasts to be set free and to be saved from violence. He also ordered that in the midst of the country of Khatay in a place fit for winter abode a wooden wall be built with gates in order that multitudes of beasts should gather there, so that [the Mongols] could have a good hunting ground. He likewise made a similar hunting ground in Almalyq and Quyash of the Jagatay's [*ulus*].

Cannot the customs of war be likened to those [of the chase]? They kill, they count those killed, they give mercy to the remainder. Surely, [war and chase] are similar. Those left alive in the [conquered] countries are but a handful of the poor who are few and broken.

V.

With regard to the organisation of the army, [it is necessary to say] that from the times of Adam until these days when the majority of the climates have been subjected to the domination of and obedience to the clan of Chingis Khan, you can read in no history, and in no book has it been written that any of the kings, lords over their peoples, succeeded in having an army like the Tatar army, one which is steadfast in hardships, grateful in peacetime and which both in happy circumstances and in the adverse ones is equally loyal to its chief; it is so not because of [good] wages and allotments of land[26] not because of any income. Such loyalty secures the best [22] foundations for an army. The lions do not start hunting and attack other animals until they become hungry. There is a Persian

[25] Cf. Qoran, VI. 38.

[26] *Iqta*, allotment of land (in fief).

saying that „you cannot expect good hunting from an overfed dog"; and it also is said: „Urge your dog by hunger so that it follows you".

There is no other army in the world like that of the Tatars; in war time it hunts as it were for victory over the wild beasts of prey; in peace time it is like a flock of sheep contributing milk and wool and many other useful things; among labors and calamities it is free from any division or opposition. It is an army of serfs who are liable to diverse contributions and show no annoyance with what has been ordered be it *qopchur*[27] or *avāriz*,[28] any expenditure for travelers, keeping post stations [*yam*], supplying transport or fodder.

Inded, they are both serfs and soldiers. In time of war they all, young and old, noble and commoner, fight with swords, shoot from bows, pierce with lances and do everything that is required. As soon as there is a menace of war or insurrection they make ready everything which is necessary: arms and tools, including banners and needles and ropes, saddle and burden animals, donkeys and camels. Each does his duty in the ten or the century [to which he is ascribed]. They show their equipment on the day of inspection and if even a little thing is lacking, the man [who is responsible for that] is called to account and subjected to a severe punishment.

And even during a campaign, they have to provide for any needs. As to the women folk and other people left in charge of the baggage or of the home, [it has to be noted that] all of the liabilities[29] rendered when the man [i.e. head of the family] used to be at home are still required to such an extent that if some personal labor service[30] was required from the man and he is not there, his wife is liable to appear and to do his work.

The inspection of the army is so organised that [23] there is no need for the existence of a special inspection Department and no need to employ special officials and clerks for it. All of the men are divided into units of ten, and among each ten one man is appointed chief of the other nine; and among ten chiefs of the ten units one is called centurion and the whole century is under his command. And so it goes through the unit of one thousand up to the unit of *tuman* [ten thousand], and the chiefs are called chiliarch [and myriarch, respectively].

In accordance[31] with this arrangement, as soon as there is some matter to be settled and there is need of any man or thing, the matter is referred to the myriarch, and by him to a chiliarch and so on down to the decurion.

There is equality. Each man works as much as the other; there is no difference. They do not pay attention to wealth or importance of a man. In case soldiers are needed, an order is issued: „so many men [have to report] at such and such an hour"; and on the day or evening appointed they do appear in the place [appointed].

---

[27] On *qopchur* see Г. В. Вернадский, *О составе Великой ясы Чингис Хана* (Брюссель, 1939), прим. 46.

[28] Cf. the Caucasian-Russian *evrez*, additional taxes.

[29] *Muan*, contributions.

[30] *Bigar-i nafsi*.

[31] *Qiyas*, analogy.

„They come neither earlier nor later than the hour [appointed]". There is never any haste or delay.

Their discipline and obedience are such that if a myriarch, be he at [immense] distance from the Khan, like East and West, commits a fault, the Khan sends a messenger on horseback with an order to punish him as indicated. If the order be: „his head" — they will take his head; if it be: „gold"; they will take gold from him. What a difference from other kings who must speak reverentially to their own slave, bought for their own money, as soon as he has but ten horses in his stables, not to mention the case when this same slave is made commander-in-chief of their whole army and obtains riches and following! They are unable to dismiss him, and more often than not he rebels and rises against his lord. And when these kings start a campaign against a foe, or their enemies intrigue against them, months and years are required to gather the army and a treasury full to the brim is needed as well to pay salaries and give allotments of land,[82] to the army chiefs. When it is time for the soldiers to draw their salaries and bonuses,[83] their number grows by hundreds and thousands, and when it is time to meet the enemy, the army ranks are empty throughout and nobody appears in the battlefield.

Thus they once called for an account from a herdsman. „How many sheep are there?" asks the accountant. And the herdsman answers by another question: „Where?" They explain to him: „In the office records". The herdsman answers: „It is just for that reason [24] that I put my question: [the sheep are all right in the records] but there are none in the flock". This is a good parable to be applied to the armies [of the kings as mentioned above]. Each chief in order to increase appropriations for the soldiers' salary would report: There are so many men in my lists; and when there was an inspection, he would show the same man twice in order that the total amount would seem correct.

VI.

And there is another Yasa as follows. Let no one shift from the thousand, century and the unit of ten to which he has been ascribed, to another unit, or try to take refuge in another unit. And no [chief of some other unit] shall admit this man [to his unit]. And if anybody violates this order let the man who would shift [from one unit to another] be publicly executed and the [chief of the other unit] who would give him refuge imprisoned and punished. Therefore nobody shall accept a stranger [to his unit]. If for example, [the chief] be a prince, he [still] has no power to admit the lowest ranking man [to his unit] and shall restrain himself from any violation of the Yasa. Indeed, no one shall be conceited with his chief, and other [chiefs] shall not entice him.

VII.

And one more [Yasa]: if there be found in the horde moonlike girls, they collect them and pass them from the tens to the centuries and each chief makes his

[82] *Iqta*. Cf. above, Note 9.

[83] *Rusum:* so much to the dinar (of additional pay).

choice up to the myriarch. After that selection the girls are brought in to the Khan or the princes, and they make their choice again. To the girl who proves fit and beautiful the announcement is made: „To be kept according to the laws"; and to the others: „To be dismissed with kindness", and they are appointed as maids for the *Khatuns* (Royal Dames). If the Khan or the princes like they will present them as gifts [to their associates]; [and again] if they like, they will sleep with them.

VIII.

And one more [Yasa]. When the [Mongol] Kingdom expanded itself widely, and important events began to take place, obtaining news about the location of the enemies became essential. Also, valuables[84] had to be sent from the West to the East and from the Far East to the West. Therefore, post-horse stations *[yam]* were established across the countries, and provisions were made for supplies and expenditures[85] of each *yam*; a fixed [number] of men and beasts [was ascribed to each *yam*], also supplies of food, drinkables and other necessities [were provided for], and adjusted to the taxation per *tumans* (ten thousands): each two *tumans* had to provide for one *yam*,[86] the expenditures being apportioned and collected accordingly; and the stations[87] had to be so located, that there would be no [unnecessary] detours for the envoys [and messengers], [25] and, on the other hand, that neither the soldiers nor the serfs would be constantly annoyed [by excessive demands].

And he [Chingis Khan] gave strict orders to the envoys and messengers to spare the mounts and everything else. It would be too long to discuss it in detail. Each year there is an inspection of the *yams*. In case of some deficiency, the serfs have to make it good.

IX.

And when the countries and the peoples were subjected to the [Mongol] domination, statutes were issued with regard to the census and the denominations of tens, centuries, and thousands were introduced; and [liabilities] were fixed, such as: conscription of the army, the *yam* service, expenditure [for travelers?] and fodder, not to speak of taxes in money, and in addition to all that, the *qopchur*[88] was imposed.

X.

And there is another custom among them, that when an officer or a commoner dies and leaves an estate, be it much or little, they make no difficulties and

[84] Probably, goods and the tax contributions.

[85] *Ikhrajat.*

[86] Probably: „for a certain group of *yams*". The total number of the *yams* was certainly much greater than one per two *tumans*. Abu'l Faraj version of the *yam* ordinance is as follows: „From every two ten thousands, horses shall be stationed at the road-side as mounts for ambassadors". Cf. Abu'l Faraj's *Chronicle*, ed. Budge, I, 355.

[87] *Ulagh.*

[88] See Note 10, above.

nobody shall interfere with it. In case the dead man has no heir, his estate is given to his pupil or his slave, and in no case is his estate confiscated to the Khan's treasury, they do not consider it auspicious.

Hulagu sent and appointed me to Bagdad. The inheritance institutions were in existence in the whole of that region. And I cancelled that order and abolished the inheritance taxes which had been ages long in use in Shushtar and Bayat lands.

[Conclusion]

There are many more similar Yasas. It will be too long to report each of them. So we end here.

Yale University. *G. Vernadsky*

L'EXPÉDITION DU PRINCE OLEG CONTRE CONSTANTINOPLE EN 907

Il semble que nous entrons dans une nouvelle époque d'hypercriticisme naïf et exagéré et que les monuments historiques russes deviennent l'objet le plus recherché de cet esprit hypercritique. C'est ainsi que nous rencontrons de nouveau cette opinion que le Chant d'Igor est un faux, bien que l'authenticité de ce poème du XII^e siècle soit une évidence historique et philologique et qu'elle soit au surplus démontrée d'une manière définitive. De même on rejette avec une légèreté singulière telle ou telle partie de la Chronique dite de Nestor, sans s'inquiéter des recherches compétentes et nombreuses dont cette vieille chronique russe fut l'objet.

Le sort a voulu que le prince Oleg de Kiev devînt la victime d'un hypercriticisme particulièrement radical et des hypothèses les plus hardies. En effet, on est allé jusqu'à nier l'existence même du fondateur de l'état de Kiev. Un de nos byzantinistes les plus illustres, M. Henri Grégoire, a dernièrement établi toute une théorie pour expliquer ce qu'il appelle „la légende d'Oleg".[1] Et ce qui est peut-être le plus surprenant, c'est que M. Grégoire commence son article par l'affirmation que „la plupart des spécialistes n'admettent pas l'historicité du prince que la vieille chronique russe, dite Chronique de Nestor, considère comme le successeur du Varègue Rurik, et appelle Oleg le Devin ou le Prophéthique, veščij Oleg".[2] De même un autre byzantiniste estimé, M. Steven Runciman, affirme que „the whole of the early part of Nestor's story has been called mythical, including the lives both of Oleg and Igor".[3] Je ne pourrais dire où M. Grégoire et Runciman ont puisé ces renseignements bien surprenants et qui étonneront tous ceux qui connaissent un peu l'historiographie russe. Il est vrai que déjà Kostomarov a commis l'imprudence de dire qu'Oleg est „un personnage de légende et non de l'histoire", mais aucun vrai spécialiste de l'histoire russe n'a jamais exprimé le moindre doute

---

[1] H. Grégoire, *La légende d'Oleg et l'expédition d'Igor*, Bull. de l'Acad. royale de Belgique 23 (1937) 80—94.

[2] Op. cit. 80. De même p. 82: „Je doute, comme beaucoup de critiques qu' Oleg ait réellement existé". V. aussi la courte communication publiée sous le titre „La légende d'Oleg" dans Byzantion XI (1936) 601—604. Dans cette communication „en quelque sorte improvisée" on lit entre autres: „Il faut donc le redire, avec l'immense majorité des critiques(!), la personnalité même d'Oleg . . . est entièrement légendaire".

[3] St. Runciman, *The Emperor Romanus Lecapenus and his Reign* (Cambridge 1929) 110, note.

au sujet de l'existence historique du prince Oleg. D'ailleurs, il suffit de relire le traité russo-byzantin de 911 ainsi que les parties de la vieille chronique russe concernant l'histoire d'Oleg pour se persuader immédiatemment de l'impossibilité absolue d'un tel doute. Je ne m'étendrai donc pas sur la théorie de la non-historicité d'Oleg qui ne repose que sur un malentendu.

Je me contenterai d'élucider ici une question spéciale, celle de l'expédition d'Oleg contre Constantinople. Le récit qu'en fait la chronique dite de Nestor, sous l'année 907, est considéré par les représentants de l'hypercriticisme moderne comme purement légendaire et comme une preuve manifeste de la prétendue inexactitude de la vieille chronique russe. Du fait que l'expédition d'Oleg contre Constantinople n'est pas mentionnée dans les sources byzantines et ne nous est connue que par le récit de la chronique russe, on se croit obligé de conclure que le récit de cet exploit n'est qu'une légende que le chroniqueur russe a incorporée dans son oeuvre pour des raisons patriotiques. Disons immédiatement que cette conclusion et ce scepticisme envers la chronique russe ne sont point fondés. Mais tandis que la question de l'existence historique du prince Oleg ne peut pas même être posée sérieusement, la question de l'historicité de l'expédition de 907 mérite une discussion plus détaillée. En effet, s'appuyant sur le silence des sources byzantines, les historiens modernes se rangent de plus en plus à la thèse de la non-historicité de l'expédition d'Oleg contre Constantinople. Sans doute, M. Grégoire exagère un peu, en disant que „sur la non-historicité de l'expédition d'Oleg il n'y a aujourd'hui qu'une voix". Mais il est vrai qu'au moins parmi les historiens occidentaux le nombre des adhérents de cette théorie s'accroît rapidement, en sorte qu'il est lieu à craindre que cette théorie erronée ne devienne une sorte de communis opinio, pour la bonne raison que, jusqu' à présent, personne ne s'est chargé d'une investigation plus détaillée du problème.

Dans le présent mémoire, je me propose donc de démontrer que la théorie de la non-historicité de l'expédition d'Oleg contre Constantinople est dépourvue d'un fondement solide et que l'attaque d'Oleg contre la capitale byzantine a sans aucun doute eu lieu. Je pense que ce fait vaut la peine d'être élucidé, puisqu'il s'agit d'un des événements les plus importants de l'histoire des anciennes relations russo-byzantines. En outre, notre examen permettra peut-être de mieux apprécier l'exactitude historique de la vieille chronique russe en montrant que même son récit sur l'expédition d'Oleg, ce récit que beaucoup de critiques croyaient inventé de toutes pièces, est non seulement dans le fond mais aussi dans plusieurs de ses détails d'une exactitude vraiment frappante.

On sait que d'après la chronique russe, le prince Oleg, devenu maître de la „route qui mène des Varègues chez les Grecs", entreprit en 907 une expédition contre Constantinople, à la tête d'une grande armée formée de Russes, de Slaves et de tribus finnoises. Ayant traversé la Mer Noire, Oleg et ses guerriers débarquèrent sur la rive du Bosphore et dévastèrent les faubourgs de Constantinople. Les Grecs fermèrent la ville et barrèrent l'entrée de la Corne d'Or. Mais les Russes tirèrent leurs voiliers hors de l'eau, les mirent sur des roues et les firent pousser par le vent vers les murailles de la ville. Alors les Grecs entamèrent des pour-

parlers et consentirent à payer au prince russe le tribut qu'il exigeait. Une paix préléminaire fut conclue dont les conditions sont, au moins en partie, notées dans le texte de la chronique. Les deux adversaires prêtèrent serment, chaqun selon ses coutumes: les empereurs byzantins Léon et Alexandre baisèrent la croix, tandis qu'Oleg et sa suite jurèrent sur leurs armes au nom de leurs dieux païens. Oleg fixa son bouclier sur la porte de Constantinople et quitta Byzance en vainqueur, après avoir reçu de riches cadeaux.[4]

Comme nous l'avons déjà dit, le fait que cette attaque des Russes contre Constantinople n'est pas mentionnée dans les sources byzantines a conduit les savants modernes à douter de l'historicité de cet événement. Déjà Ilovajskij avait déclaré que l'expédition d'Oleg contre Constantinople, racontée par la chronique russe, n'était qu'une légende.[5] En antinormaniste fervent, Ilovajskij se plaisait à mettre en doute les données de la chronique dite de Nestor. Cependant sa thèse ne fut point adoptée par l'historiographie russe. Ce sont surtout les historiens occidentaux qui ont repris, à une date relativement récente, cette thèse sceptique d'Ilovajskij, sans se douter de la parenté qui les relie ainsi au fameux antinormaniste. Il est vrai d'ailleurs qu'un auteur russe, M. Brian-Chaninov (Brjančaninov), insiste, lui aussi, sur le caractère apocryphe de l'expédition d'Oleg,[6] mais ses écrits sont d'une valeur bien médiocre. Pourtant l'historien allemand Gerhard Laehr, qui semble ne pas s'être rendu compte de la différence de valeur qui existe entre les écrits de cet auteur et les ouvrages des véritables spécialistes de l'histoire russe, fut impressionné par les raisonnements de M. Brian-Chaninov. Dans son livre connu sur les débuts de l'etat russe il a rédigé tout un „excursus" spécial pour prouver que l'expédition d'Oleg contre Constantinople n'est qu'une légende.[7] A peu près en même temps, l'historicité de l'expédition de 907 fut contestée par St. Runciman qui, comme nous l'avons vu, tout en étant un excellent byzantiniste, a en ce qui concerne l'histoire russe des conceptions bien singulières. Nous avons aussi mentionné l'article de M. H. Grégoire, intitulé „La légende d'Oleg et l'expédition d'Igor", et il nous reste, enfin, à signaler encore le communiqué fait au congrès de Rome par Mme G. Da Costa-Louillet qui paraît, elle aussi, se ranger à l'opinion de Laehr.[8]

Parmi les savants cités, c'est sans doute Laehr qui a traité le sujet en question de la manière la plus détaillée. Aussi son livre qui, malgré toutes ses faiblesses, a des mérites incontestables,[9] devient de plus en plus pour les historiens occidentaux la source principale d'information sur l'histoire de la Russie ancienne. Le principal

---

[4] *Polnoe Sobranie Russkich Letopisej* I (1928) 29 squ. V. aussi la traduction française de L. Leger, *Chronique dite de Nestor* (1884), la traduction allemande de R. Trautmann, *Die Nestorchronik* (1931) 17 squ.

[5] D. I. Ilovajskij, *Istorija Rossii* (Moscou 1876—80) 289 et *Razyskanija o načale Rusi* (Moscou 1882) 6.

[6] N. Brian-Chaninov, *Histoire de la Russie* (Paris 1929) 19 et Revue des questions hist. 3e série, VI (1925) 311 squ.

[7] G. Laehr, *Die Anfänge des russischen Reiches* (Berlin 1930) 95—99.

[8] G. Da Costa-Louillet, *Y eut-il des invasions russes dans l'Empire byzantin avant 860?* V Congresso Internazionale di Studii Bizantini (Rome 1936) 21 squ.

[9] V. notre compte rendu dans Deutsche Literaturzeitung 1931, Heft 4, p. 170 squ.

et même l'unique argument sérieux de Laehr contre l'historicité de l'expédition de 907 est toujours le fait que cette expédition n'est pas mentionnée dans les sources byzantines. Il n'y a pas une seule source grecque, nous disent Laehr et ses partisans, qui mentionne une expédition d'Oleg contre Constantinople, tandis que plusieurs sources byzantines parlent des attaques russes contre Constantinople en 860 et en 941.

Au premier abord, cet argument paraît bien fort. Mais en vérité, il ne peut impressionner que celui qui ne se rend pas compte de l'état actuel des sources byzantines de l'époque en question. Quand on insiste sur le fait qu'aucune chronique byzantine ne mentionne l'expédition d'Oleg on se réfère tantôt au Continuateur de Théophane, tantôt au Continuateur de Georges le Moine ou à Léon le Grammairien et à Théodose de Mélitène ainsi qu'au Pseudo-Syméon Magistre. Sans doute, si nous avions pour le règne de Léon VI cinq chroniques indépendantes et qui garderaient toutes le silence sur l'expédition d'Oleg, le fait serait extrêmement suspect. Même si nous n'avions que deux chroniques indépendantes l'une de l'autre, on ne pourrait pas sousestimer la gravité de leur silence commun. Or il n'en est rien. Nous ne possédons pour l'époque de Léon le Sage qu'une seule chronique, celle de Syméon Logothète qui est la base réelle de tous les textes cités plus haut. Ce fait, établi déjà par Vasiljevskij[10] et renforcé par les recherches récentes,[11] est depuis longtemps admis par tous les spécialistes. Pourtant nos historiens, par suite d'une mauvaise habitude, continuent à citer tous ces textes l'un à côté de l'autre comme si c'étaient des sources indépendantes. En vérité, parmi les cinq „chroniques" mentionnées qui se présentent dans nos éditions vieillies sous des noms particuliers, trois, c'est à dire le Continuateur de Georges le Moine, Théodose de Mélitène et Lèon le Grammairien, ne sont que des copies plus ou moins altérées de la chronique de Syméon Logothète; le Pseudo-Syméon Magistre n'est, au fond, qu'un remaniement abrégé du Logothète, et l'oeuvre compilative de Théophanes Continuatus est pour l'époque de Léon VI, ce qui est d'ailleurs également connu depuis longtemps, presque littéralement identique à cette même chronique du Logothète que nous connaissons d'après plusieurs manuscrits inédits et d'après une traduction en vieux slave éditée par Sreznevskij.[12] Ainsi nous ne disposons pour le règne de Léon le Sage que d'une seule chronique. Cette chronique, écrite dans la seconde moitié du X[e] siècle et dont les informations sur l'époque de Léon VI sont loin d'être abondantes, ne mentionne pas l'expédition d'Oleg. Et voilà tout. Comme on peut le constater, c'est tout autre chose que d'affirmer que pas une seule chronique byzantine ne souffle mot d'une expédition d'Oleg.

Cependant, outre le silence de la chronographie grecque (en vérité d'une seule chronique) nos critiques signalent aussi le silence des autres sources byzantines,

---

[10] V. G. Vasiljevskij, *Chronika Logofeta na slavjanskom i grečeskom,* Viz. Vrem. II (1895) 78—151.

[11] V. dernièrement G. Ostrogorskij, *Slavjanskij perevod chroniki Simeona Logofeta,* Sem. Kond. V (1932) 17 et s.

[12] V. sur les manuscrits inédits Šestakov, *Parižskaja rukopis chroniki Simeona Logofeta,* Viz. Vrem. IV (1897) 167 s. et *O rukopisjach Simeona Logofeta,* Viz. Vrem. V (1898) 19 et s.

telles que les lettres du patriarche Nicolas le Mystique, la correspondance diplomatique de Léon Magistre Choirosphactès et les Tactica de Léon VI lui-même qui nous parlent des guerres avec les Bulgares, les Hongrois, les Sarrasins et ne mentionnent nulle part une guerre avec les Russes. On ne peut s'empêcher de dire que toutes ces références sont assez naïves. Bien que les sujets de Léon VI lui aient attribué le don prophétique, je ne vois pour ma part rien d'étonnant dans le fait que les Tactica composés selon toute vraisemblance à une date de beaucoup antérieure à 907, ne disent rien de l'expédition d'Oleg, et parlent des expéditions militaires de la première période du règne de Léon le Sage. En effet, J. Kulakovskij qui a analysé le problème chronologique des Tactica, est arrivé à la conclusion que cet ouvrage fut composé en 890 ou en 891.[13] Ses arguments bien ingénieux ne sont peut-être pas tout à fait décisifs[14] mais en tout cas nous n'avons aucune raison de supposer que les Tactica furent écrits après 907 et, que je sache, personne n'a encore osé l'affirmer. Donc la référence aux Tactica est absolument téméraire. La référence à la correspondance du patriarche Nicolas n'est pas meilleure. Sans doute, Nicolas le Mystique nous a laissé beaucoup de lettres qui nous donnent une quantité de renseignements précieux sur la guerre avec Syméon de Bulgarie. Mais, tout naturellement, toutes ces lettres appartiennent à l'époque où Nicolas occupait la chaire patriarcale. Or, il fut déposé en février 907 et ne fut restitué qu'après la mort de Léon VI, en mai 912. Dans ces circonstances, doit on s'attendre à trouver dans sa correspondance des informations sur l'expédition qui date de l'été 907? De même, doit on s'étonner que la correspondance diplomatique de Léon Choirosphactès se rapporte aux Bulgares et aux Sarrasins et non pas aux Russes, puisqu'on sait que Léon était ambassadeur byzantin aux pays des Bulgares et des Sarrasins et qu'il l'était au surplus avant 907?[14a]

Ainsi, l'affirmation imposante qu'aucune source byzantine ne connaît l'expédition d'Oleg se limite à ce fait bien modeste que la seule chronique byzantine dont nous disposons pour l'époque en question a omis de mentionner l'attaque du prince russe. Il faut bien se garder de surestimer l'importance de ce fait, d'autant plus que les informations de la dite chronique sur l'époque de Léon VI sont assez fragmentaires et qu'elle garde le silence sur beaucoup d'événements importants, dont l'historicité n'est contestée par personne. Du reste, il est bien connu, et je suis même un peu gêné de devoir le répéter aux lecteurs d'une revue byzantinologique, que même pour des époques pour lesquelles l'état de nos sources est plus favorable, toute une quantité d'événements très importants et touchant directement l'Empire byzantin ne nous est connue que par des sources non byzantines, tantôt occidentales, tantôt orientales, tantôt slaves. Pour l'histoire des relations russo-byzantines, il suffit de rappeler ce fait vraiment étonnant que le baptême des Russes sous Vladimir n'est mentionné dans aucune source byzantine. Et pour les relations arabo-byzantines, M. Grégoire n'a-t-il pas lui-même établi dans ses excellentes recherches, uniquement d'après des sources arabes, toute une série d'événements

---

[13] J. Kulakovskij. *Lev Mudryj ili Lev Isavr byl avtorom „Taktiki"?* Viz. Vrem. (1898) 398 squ.

[14] Cf. M. Mitard, *Etudes sur le règne de Léon VI*, Byz. Z. XII (1903) 592, n. 1.

[14a] Cf. le travail récent de G. Kollas, *Léon Choerosphactès*, Athènes 1939, p. 47, n. 2.

bien importants et sur lesquels les sources byzantines gardent un silence absolu? N'a-t-il pas lui même consacré des pages brillantes à l'attaque byzantine contre Damiette en 853?[15] Cet exploit héroique ne nous est connu que grâce aux écrivains arabes: les Byzantins ne le mentionnent nulle part, bien que cette attaque hardie contre une ville située à l'embouchure du Nil ait dû produire une immense impression. M. Grégoire explique ce silence par l'aversion tendencieuse de la chronographie byzantine à l'égard de l'empereur Michel III. De même on pourrait expliquer le silence du Logothète au sujet de l'attaque victorieuse d'Oleg par des raisons patriotiques.[16] Quoiqu'il en soit, une chose est certaine et bien évidente pour tous les byzantinistes: nos connaissances au sujet de l'histoire byzantine seraient extrêmement parcimonieuses, si elles ne s'appuyaient que sur des sources byzantines, et on en arriverait à mutiler complètement l'histoire de l'Empire byzantin, si on voulait en exclure tels ou tels faits pour la seule raison qu'ils ne sont pas mentionnés par les auteurs byzantins. Cela est vrai même pour les époques qui peuvent se vanter d'une historiographie relativement riche; à fortiori pour une époque pour laquelle nous ne disposons que d'une seule chronique assez fragmentaire. On peut s'en rendre compte très facilement, en examinant les Regestes de M. Dölger. On verra que des faits concernant l'histoire extérieure du règne de Léon VI qui y sont cités, il n'y en a que 17 qui soient tirés des sources grecques (pour la plupart de la correspondance de Nicolas le Mystique et de Léon Choirosphactès ainsi que du De administrando imperio, et 3 seulement de la Chronique) sur 13, tirés des sources orientales, latines et slaves.

Après tout ce que nous venons de dire, il paraît bien claire que le silence des sources byzantines (au fond d'une seule source byzantine) sur l'expédition d'Oleg ne nous donne pas le moindre droit de nier l'historicité de cet événement. Pour des questions de ce genre, dans la majorité des cas, on serait obligé de se contenter d'une telle conclusion négative. En effet, il est bien facile de mettre en doute l'historicité d'un fait ou l'authenticité d'un document, tandis que c'est une oeuvre ingrate et beaucoup plus difficile de prouver l'historicité ou l'authenticité des faits et des documents soupçonnés.

Cependant, dans le cas présent, on peut aller plus loin et prouver d'une manière incontestable que le fait en question a réellement eu lieu. On peut démontrer que le prince Oleg a vraiment attaqué Constantinople, comme le raconte la vieille chronique russe.

Rappelons que d'après le récit de cette dernière l'attaque d'Oleg contre Constan-

---

[15] H. Grégoire, Byzantion VIII (1933) 515 squ.

[16] En effet, des deux expéditions d'Igor contre Byzance que connaît la chronique russe, les sources grecques ne mentionnent que celle qui a abouti à la victoire des Byzantins (et il va sans dire que plusieurs savants — et, parmi eux, même V. M. Istrin, Izv. otd. russk. jazyka i slov. 21,2 (1916) 215 sq. — se sont préssés d'en conclure que le récit de la seconde expédition d'Igor était apocryphe). L'attaque russe de 860 aboutit d'après la chronographie byzantine (ainsi que d'après la chronique russe, puisqu'elle suit ici tout simplement le récit du Continuateur de Georges Hamartole) à un échec complet des assaillants, tandis que d'après le témoignage indépendant et impartial d'un auteur occidental les Russes retournèrent *cum triumpho* (Joh. Diacon, MGH. SS VII, 18).

tinople obligea les Grecs à entamer des pourparlers et qu'une paix préliminaire fut conclue à certaines conditions. Plus tard, en septembre 911, on élabora un traité formel qui, comme on l'a déjà souvent signalé, n'est autre qu'une confirmation et une ratification de l'accord préliminaire, conclu sous les murailles de Constantinople en 907.[17] Et voilà que dans le traité de 911 on trouve un article qui accorde aux Russes le droit d'être enrôlés dans l'armée impériale. Comme déjà M. Vasiliev l'a signalé à bon droit,[18] ce règlement avait été très probablement fixé par l'accord de 907, qui octroyait aussi aux marchands russes le privilège d'un séjour prolongé à Constantinople.[19]

Cela dit, il n'est pas difficile d'apprécier la signification et l'importance du fait que les guerriers russes apparaissent pour la première fois dans l'armée byzantine en 910. Le Livre des Cérémonies de Constantin Porphyrogénète donne une description détaillée de la composition de la grande escadre que le logothète Himérios mena en 910 contre la Crète.[20] Et voilà qu'on y rencontre un détachement de 700 guerriers russes, enrôlés dans la flotte byzantine et recevant un appointe-

---

[17] Cf. A. Dimitriu, *K voprosu o dogovorach russkich s grekami*, Viz. Vrem. II (1895) 541 et s. V. aussi V. M. Istrin, *Dogovory russkich s grekami* X veka, Izv. Ross. Akad. Nauk XXIX (1924) 383 et s., qui contient une courte revue des principaux travaux sur les traités russo-byzantins. Les observations d'Istrin sur la langue des traités semblent d'ailleurs prêter matière à discussion. Du reste beaucoup de problèmes évoqués par les traités russo-byzantins ne sont pas encore éclaircis et exigeraient de nouvelles recherches. Mais il y a quelques points qui sont absolument sûrs. C'est tout d'abord le fait prouvé déjà par M. Lavrovskij, *O vizantijskom elemente v jazyke dogovorov russkich s grekami* (1853), que les textes des traités conservés par la chronique russe, sont des traductions authentiques faites d'après les originaux grecs. Aucun spécialiste ne conteste et ne peut contester l'authenticité des traités conclus avec Oleg en 911, avec Igor en 944 et avec Svjatoslav en 972. Il n'existe non plus, malgré A. A. Šachmatov, Zapiski Neofilol. Obšč. VIII (1914) 16 et Laehr, op. cit 98, aucune raison de soupçonner l'historicité du traité préliminaire de 907, d'autant moins que le traité de 911 se réfère expressément à un accord antérieur. Mais on a bien lieu de croire, comme on l'a démontré déjà depuis longtemps, que le chroniqueur a abrégé les textes des traités de 907 et de 911, en éliminant tantôt de l'un, tantôt de l'autre les articles répétés dans tous les deux traités. Cela explique le fait, surprenant et suspect d'après Laehr, que dans l'état actuel de nos textes, le traité de 944 est, dans certaines parties, plus proche du traité de 907 que de celui de 911: originairement les textes des traités de 907 et de 911 ainsi que ceux de 911 et de 944 étaient sans doute plus proches l'un de l'autre qu'ils ne le sont dans leur état actuel. Et cela nous donne aussi le droit de supposer que certains articles du traité de 911 étaient déjà fixés par l'accommodement de 907, bien qu'on ne les y trouve plus dans le texte dont nous disposons aujourd'hui.

[18] A. A. Vasiliev, *Vizantija i Araby* II (1902) 155 et s.

[19] A son tour, cet article est omis dans notre texte du traité de 911, mais il réapparaît dans le traité de 944.

[20] De caerim. p. 651. Sur la chronologie cf. A. A. Vasiliev, op. cit. 153 squ. et V. Grumel *Notes Chronologiques*, Echos d'Orient XL (1937) 202 squ. Les deux auteurs ne sont pas d'accord sur la date de la première expédition (victorieuse) d'Himérios contre les Arabes. D'après Vasiliev elle a eu lieu en 908, d'après les nouvelles observations de Grumel qui me paraissent être bien convaincantes, elle est à placer dans l'année 906. Mais pour la seconde expédition d'Himérios, qui nous interesse en ce moment et à laquelle les guerriers russes ont pris part, l'année 910, établie par Vasiliev, n'évoque pas les moindres doutes. L'opinion d'Ilovajskij d'après laquelle cette expédition daterait de 902 (opinion qui le renforçait dans son scepticisme à l'égard des données de la chronique russe) ne peut plus être prise en considération.

ment déterminé. Il est clair, et M. Vasiliev l'a déjà remarqué, que l'apparition des guerriers russes au service de Byzance justement en 910 doit être mise en connexion avac le règlement cité qui fut sans doute fixé déjà par l'accord de 907 et d'après lequel les Russes obtenaient le droit d'être enrôlés dans l'armée impériale. Or, cet accord est, d'après la chronique russe, le résultat direct de l'attaque d'Oleg contre Constantinople. On voit donc que le Livre des Cérémonies, qui mentionne des guerriers russes dans l'armée byzantine en 910, confirme les informations de la chronique russe d'une manière indubitable.

Mais il existe aussi une indication directe sur l'expédition d'Oleg contre Constantinople. Cette indication se trouve dans le texte même du traité de 911 dont l'authenticité, comme nous venons de le dire et comme tout le monde le sait d'ailleurs, est indiscutable. Il est étrange que Laehr, qui insiste beaucoup sur le fait que l'introduction de ce traité parle de l'amour et de l'ancienne amitié entre les Grecs et les Russes et qui croit même que ces phrases bien conventionelles excluent la possibilité d'une guerre récente entre les deux peuples, n'a pas remarqué que la partie principale du traité commence par ces mots bien clairs et très significatifs: „En premier lieu, reconcilions nous avec vous, Grecs". (Po pervomu slovu da umirimsja s vami greky). Voilà une indication qui prouve à évidence que la conclusion du traité fut précédée par une guerre. En effet, pourquoi se reconcilier, pourquoi faire la paix (da umirimsja), si on n'était pas en guerre? Et on n'a qu'à lire quelques lignes plus loin pour savoir aussi ce qu'il faut penser des phrases citées sur l'ancienne amitié entre les Grecs et les Russes, qui ont tant impressioné Laehr. Le traité revient sur ce point et dit que les Russes conserveront sans relâche l'amitié qui les unit aux Grecs et qui fut assurée par des pourparlers oraux et des serments fixés par écrit. Donc cette amitié, bien qu'elle soit qualifiée d'ancienne, ne date que des négociations et des accords, qui d'après la chronique russe, furent le résultat de l'attaque d'Oleg en 907.

Il faut faire attention à ce fait que le traité de 911 se réfère expressément à des pourparlers et des accords préliminaires, en pleine conformité avec le récit du chroniqueur qui connaît bien ces pourparlers et les accords, survenus après l'expédition de 907, et qui en cite quelques points. Cette conformité entre les données du traité de 911 et le récit de la chronique russe est si manifeste que même Laehr n'a pas manqué de la remarquer. Il reconnaît que le traité de 911 fut précédé par un accord provisoire, comme l'atteste aussi la chronique russe. En dépit de cela, il s'obstine à croire que le texte de cet accord, cité par la chronique, est tout simplement fabriqué d'après les traités de 911 et de 944, comme il s'obstine aussi à nier l'historicité de l'expédition, qui d'après les indications précises et très logiques de la chronique fut la cause des négotiations entre les Grecs et les Russes et aboutit à la conclusion de l'accord en question. Il serait inutile d'insister davantage sur la faiblesse du système de Laehr qui s'est visiblement embrouillé dans ses propres théories. Récapitulons les résultats de notre enquête.

Nous avons un texte qui représente une traduction fidèle (parfois même trop littérale) faite d'après une copie de l'original grec du traité, conclu en 911 entre les ambassadeurs d'Oleg et le gouvernement byzantin. Ce texte donne 1) une indica-

tion directe au sujet d'une guerre récente entre Russes et Grecs. Il mentionne 2) des pourparlers préliminaires qui furent évidemment le résultat de cette guerre. Enfin il contient 3) un article, accordant aux Russes le droit de se faire enrôler dans l'armée impériale, tandis qu'une source byzantine, le Livre des Cérémonies, montre qu'à ce temps là, en effet, les Russes servaient dans l'armée byzantine. En d'autres termes, nous voyons qu'il a bien eu une guerre entre les Grecs et les Russes avant 911, que cette guerre fut suivie par des négociations et même que les règlements, fixés par ces négociations, furent immédiatement appliqués.

Après tout cela, peut-on encore douter de l'exactitude du récit relatif à l'expédition d'Oleg contre Constantinople? Il me semble qu'on ne peut même plus poser cette question: les indications de la vieille chronique russe se sont montrées tout à fait exactes, l'expédition d'Oleg contre Constantinople est sans aucun doute un fait historique.

Il nous reste à dire quelques mots sur les détails historiques ou légendaires que nous trouvons dans le récit du chroniqueur russe concernant l'expédition d'Oleg et à élucider la question de la chronologie de cette expédition que le chroniqueur place en 907. D'après Šachmatov, il semble bien que plusieurs dates que nous trouvons dans le texte de la chronique russe, et parmi elles aussi l'année 6415(=906/7) en tête du récit de l'expédition d'Oleg, sont des additions postérieures. Quelques savants se sont pressés d'en conclure que la chronologie de la chronique est tout à fait incertaine et qu'on peut à son gré modifier les indications chronologiques du chroniqueur, en les déplaçant de quelques dizaines d'années.[21] Or un tel nihilisme chronologique n'a aucun fondement.[22] Ce qui concerne en particulier l'époque

---

[21] C'est ainsi que V. A. Parchomenko, *K voprosu o chronologii i obstojatelstvach žizni letopisnago Olega*, Izv. Imp. Akad. Nauk. XIX (1914) 220—236, a construit une chronologie et une histoire toute nouvelle du prince Oleg de Kiev, en l'identifiant avec le prince Helgu du fameux document Khazare de Cambridge et en le faisant mourir en Perse après 920. Dans cet article Parchomenko ne s'est pas encore aperçu que l'Helgu du document khazare était contemporain non seulement de l'empereur Romain Lacapène (920—944) mais aussi du roi khazare Joseph (après 932) et qu'il faudrait prolonger la vie d'Oleg bien davantage pour sauver sa théorie fantaisiste. C'est ce qu'il fait dans un nouvel article intitulé *Kogda žil veščij Oleg?* Slavia XIV (1936) 170—171, où il se montre encore plus libre en ce qui concerne les modifications chronologiques. Tout en s'appuyant sur les prétendus résultats de Šachmatov, il déclare qu'„une inéxactitude de 20—30 ans n'est pas grande chose pour notre chronique". Déjà le livre de Parchomenko, *Načalo christianstva Rusi* (Poltava 1913) a donné occasion à A. M. Priselkov de montrer dans un compte rendu sévère mais juste (Izv. Imp. Akad. Nauk XIX, 358—369) que Parchomenko n'a pas toujours bien compris les idées de Šachmatov et que ses méthodes sont en général bien arbitraires.

[22] L'énigme de Helgu du document khazare se résoud d'une manière satisfaisante, si on suppose qu'il s'agit d'un prince non-kievien. Cette possibilité, envisagée par Parchomenko lui-même (Izv. Tavr. Obšč. Ist. II, 1928, et Slavia XIV, 1936), fut déjà, ce que Parchomenko paraît de ne pas savoir, défendue par V. A. Mošin, Sbornik Russk. Archeol. Obšč. v Korolevstve S. H. S. I (1927) 41—60; Byzantion IV (1931) 309—325 et dernièrement Slavia XV (1938) 191—200. M. Mošin a démontré l'impossibilité d'une identification de Helgu du document khazare non seulement avec Oleg de Kiev mais aussi avec son successeur Igor et il a cité des arguments bien forts en faveur de son opinion que le récit de l'Anonyme de Cambridge a en vue un prince de Tmutorakan. Cette opinion que M. Grégoire, Bull. de l'Acad. de Belgique XXIII, 81 qualifie de naïve, ne paraîtra pas l'être à ceux qui connaissent la vaste littérature russe consacrée au problème de la „Russie de la Mer Noire".

d'Oleg, le traité russo-byzantin de 911, conclu entre les ambassadeurs d'Oleg et le gouvernement byzantin, nous donne une base chronologique tout à fait sûre. Il importe de souligner que le traité est daté d'une façon très exacte, du 2 septembre, de la 15e indiction et de l'année 6420. On sait que dans les documents médiévaux les chiffres de l'indiction et de l'année du monde sont très souvent en désaccord. Cependant dans notre traité (malgré M. F. Dölger, Reg. Nr. 556) ces éléments chronologiques s'accordent parfaitement en indiquant en pleine harmonie le 2 septembre 911. Mais il y a plus. On lit dans le texte du traité que le pacte fut conclu sous „les grands autocrates, les empereurs grecs Léon, Alexandre et Constantin". Or la corégence de ces trois empereurs ne dura que du 9 juin 911 (le jour du couronnement de Constantin VII) jusqu'au 11 mai 912 (le jour de la mort de Léon VI), et c'est justement dans cette courte période que se place notre traité, conclu le 2 septembre 911. Donc les dates et les noms des empereurs sont indiqués dans le traité avec une exactitude absolue.

Comme nous le savons, le traité se réfère à des négociations préliminaires et le chroniqueur les place immédiatement après l'attaque d'Oleg contre Constantinople, en connexion directe avec cette attaque, donc en 907. Mais, tandis que le traité lui-même cite les empereurs Léon, Alexandre et Constantin, le récit de l'attaque et des négociations préliminaires mentionne à plusieurs reprises seulement les deux empereurs: Léon et Alexandre. Cela est de nouveau absolument exact, car pendant les années qui précédèrent le traité jusqu'au 9 juin 911 il n'y avait à Byzance que ces deux empereurs. Il vaut aussi la peine de signaler la conformité des noms des ambassadeurs russes, cités dans le traité d'une part et dans l'accord préliminaire de l'autre. Il est singulier que cette conformité semble suspecte à Laehr. En vérité elle confirme une fois de plus l'exactitude des indications de notre chroniqueur. Les négociations furent menées par Karl, Farlof, Velmud, Rulav et Stemid. Tous les cinq réapparraissent parmi les 14 ambassadeurs, cités au début du traité de 911. Mais ils n'ont point été transplantés mécaniquement du traité dans les procès-verbaux des négociations préliminaires, comme Laehr paraît le croire. Dans le texte du traité Karl occupe la première place, Farlof la troisième, Velmud la quatrème, Rulav la cinquième et Stemid la quatorzième qui est aussi la dernière.

Donc toutes les indications de la chronique concernant les dates et les noms

---

Comme on le voit déjà par ce que nous venons de dire, nous ne partageons pas l'avis de M. Grégoire, *Le „Glozel" Khazare*, Byzantion XII (1937) 225—266 (et de P. Peeters, Analecta Bollandiana LII, 1934, 21—56) que l'Anonyme de Cambridge soit un faux, fabriqué au XXe siècle. Sans pouvoir nous étendre ici sur cette question, disons seulement que justement l'apparition d'un prince Oleg (Helgu) dans ce document est la meilleure preuve de son authenticité, étant donné qu'il s'y agit d'une guerre khazaro-russe datant assurément d'après 932 et, selon toute vraisemblance même, de l'année 943 (v. Mošin, op. cit.). Un faussaire du XXe siècle, et encore un faussaire qui connaissait bien la chronologie byzantine et même khazare, aurait sans aucun doute cité Igor et non Oleg. Tout récemment le problème a été discuté par M. Landau, *Beiträge zum Chazarenproblem* (Breslau 1938), qui non seulement défend l'authenticité du document de Cambridge, mais qui le date même — malgré Kokovcev, *Evrejsko-chazarskaja perepiska v X veke* (1932) — du Xe siècle. Mais c'est à tort, il me semble, que M. Landau reprend, en suivant J. Brutzkus, *Pismo chazarskago evreja ot X v.* (1924), l'identification de Helgu avec Igor.

sont très exactes. Sans doute, on ne peut pas prouver que l'expédition contre Constantinople a eu lieu justement en 907 et non une ou deux années plus tard. Mais comme on n'a pas non plus de raisons qui s'opposeraient à l'année 907 ou qui parleraient plutôt en faveur d'une autre année, il est sans doute plus juste, du point de vue de la méthode, de s'en tenir à la date que nous trouvons dans notre source et d'admettre que l'expédition d'Oleg a eu lieu en 907, donc quatre ans avant la conclusion du traité définitif. De même l'attaque d'Igor contre Constantinople a eu lieu au mois de juin 941, tandis que le traité entre Igor et Byzance fut conclut à la fin de 944.

On voyait aussi une raison de soupçonner l'historicité de l'expédition d'Oleg dans le fait que d'après la chronique russe Oleg avait entrepris son attaque avec 2.000 bateaux. Or, pour l'attaque des Russes contre Constantinople en 860 une chronique byzantine mentionne 200 bateaux.[23] De cette ressemblance des chiffres Laehr croyait pouvoir conclure que la description de l'expédition de 907 était fabriquée d'après celle de l'expédition de 860.[24] Cette conclusion est bien téméraire. Il suffit de dire que, d'après Šachmatov, le texte original de la chronique donnait le chiffre de 100 bateaux.[25] Du reste, quiconque a étudié un peu les sources anciennes sait que les erreurs dans les chiffres se rencontrent particulièrement souvent. Il serait vraiment absurde de rejeter en bloc un récit parce qu'il contient un chiffre erronné ou exagéré, et je ne sais pas où nous aboutirions avec de telles méthodes. Pour l'expédition d'Igor de 944 les sources byzantines elles-mêmes donnent le chiffre fantastique de 10.000 bateaux. Cependant personne ne doute de l'historicité de cette expédition.

De même personne ne pourrait nier que le récit de la chronique russe sur l'expédition d'Oleg contient quelques traits fabuleux. Ainsi la chronique raconte qu'ayant renoncé à la lutte, les Grecs offrirent à Oleg des mets et des boissons. Mais Oleg n'y toucha pas parce qu'il devina qu'ils étaient empoisonnés. Alors les Grecs, épouvantés par son don divinatoire, s'écrièrent: „Ce n'est pas Oleg, c'est saint Démétrius en personne". Déjà Šachmatov a signalé très spirituellement que cette légende n'est même pas d'origine russe.[26] Certes, elle n'a pu naître que dans un milieu où la vénération de saint Démétrius de Salonique était particulièrement répandue. Šachmatov la considère comme bulgare. Il serait peut-être plus prudent de dire que la légende est bulgare ou grecque. En effet, l'un et l'autre est possible; quant à la théorie de Šachmatov d'une chronique bulgare utilisée par le chroniqueur russe, elle n'est au fond qu'une hypothèse. Quoi qu'il y en soit, Šachmatov, dont les théories souvent trop hardies furent exploitées avec tant d'extravagance par les hypercritiques modernes n'a, cela va sans dire, jamais douté de l'existence d'Oleg ni de l'historicité de son expédition contre Constantinople. Tout au con-

---

[23] Pseudo-Symeon Mag. 674.

[24] G. Laehr, op. cit. 98.

[25] A. A. Šachmatov, *Razyskanija o drevnejšich russkich letopisnych svodach* (St. Pétersbourg 1908) 335 et 542.

[26] Šachmatov, op. cit. 466 et s.

traire, il a consacré beaucoup d'efforts à prouver qu'Oleg n'était point un voïvode d'Igor mais un prince plénipotentaire et le prédécesseur d'Igor.[27]

Mais revenons à l'épisode des mets empoisonnés. Comme nous venons de le dire, c'est une légende, et en général, on le sait bien, la personne d'Oleg le Devin a fait naître beaucoup de légendes. Mais cela signifie seulement que sa personne et ses exploits ont impressionné les contemporains et la postérité d'une façon particulièrement profonde. Ce sont justement les personnages et les événements proéminents qui deviennent l'objet d'enjolivements légendaires. Et c'est ainsi que l'expédition d'Oleg contre Constantinople fut ornée de légendes et cela non seulement en Russie mais aussi hors de ses frontières.

Il va sans dire, et la faute n'est pas à moi si je suis obligé de répéter cette banalité, qu'un fait, raconté avec des particularités fabuleuses et même avec des erreurs dans certains détails, peut néanmoins être historique dans le fond. Mais pour l'expédition d'Oleg contre Constantinople, j'affirme que non seulement le fait même de cette expédition mais aussi presque tous les détails que donne la chronique russe sont historiques. Cela est vrai même pour les détails qu'on est enclin au premier abord à considérer comme légendaires. Après une investigation historique plus att ntive on parvient à voir qu'ils sont tout à fait dignes de foi. C'est ce que savait déjà le vieux Kruse, l'auteur du livre magnifique mais presque oublié: Chronicon Nortmannorum, Wariago-Russorum nec non Danorum, Sveonum, Norwegorum etc. (Hamburgi et Gothae 1851). A la fin de ce livre Kruse a fait, il y a presque 90 ans, une courte enquête extrèmement intéressante, en comparant les informations de la chronique russe sur l'expédition d'Oleg avec les donnés des sources occidentales qui parlent de coutumes normandes tout à fait semblables.[28] Presque chaque détail cité par la chronique russe au sujet des actions des Normands russes sous les murailles de Constantinople en 907 est confirmé dans le livre de Kruse par des analogies tirées de l'histoire des expéditions normandes en Europe occidentale. Les recherches récentes ont multuplié ces analogies. Il serait bien naïf de vouloir les expliquer par des emprunts littéraires.[29] Comme on le verra par ce que suit, il ne s'agit point de soi-disant sujets littéraires itinérants mais d'analogies historiques qui s'expliquent par la ressemblance toute naturelle des coutumes normandes dans tous les domaines de leur activité, en Russie comme en Occident.

Dans le récit de la chronique russe relatif à l'expédition d'Oleg le détail le plus intéressant, peut être, est le fait que le prince russe fixe son bouclier à la porte de la capitale byzantine. On sera tout d'abord enclin à croire que cet épisode fameux et pittoresque, chanté par Puškin, n'est qu'une légende inspirée par le patriotisme russe. Cependant il s'agit bien d'un trait historique confirmé par ce que nous savons aussi des coutumes normandes en Europe occidentale. C'est ainsi que

---

[27] Šachmatov, op. cit. 315 et s.

[28] Fr. Kruse, *Chronicon Nortmannorum* 451. Je remercie mon ami Alexandre Soloviev de m'avoir prêté ce livre rare et de m'avoir fait aussi d'autres indications importantes.

[29] C'est la méthode de Ad. Stender-Petersen, *Die Warägersage als Quelle der altrussischen Chronik*, I Aarhus-Leipzig 1934. V. chap. IV (p. 91—104) consacré à l'histoire d'Oleg où on trouve à chaque page des affirmations arbitraires et peu logiques.

d'après les Annales de Fulda, en 882, Godefroy, le neveu de Rurik de Youtland, ayant conclu une paix favorable avec l'empereur Charles III., fixa son bouclier à la muraille de la ville d'Aschlocha (non loin du Rhin et de la Moselle). Et comme les Annales nous le disent expressément, il le fit suivant la coutume de sa nation, pour démontrer ses intentions pacifiques: Et ut pax ex illorum parte rata non dubitaretur, clipeum iuxta morem suum in sublime suspenderunt.[80] Voici donc, à un endroit bien éloigné de la Russie et de Byzance, un autre prince normand, un contemporain de notre Oleg, agissant de la même manière que celui ci. Il est inutile de dire que le récit sec des Annales de Fulda ne ressemble guère à une légende et qu'un emprunt littéraire qui expliquerait la conformité des gestes de Godefroy et d'Oleg ne peut être pris en considération.

La même coutume nous est attestée par un passage de la légende de Fritiof, sur lequel Ljaščenko a récemment attiré l'attention.[81] On sera sans doute d'accord avec Ljaščenko que le passage en question est très instructif pour l'histoire d'Oleg, bien qu'on ne puisse pas accepter certaines conclusions de cet auteur qui ne connaît pas le récit des Annales de Fulda, signalé déjà par Kruse. La légende de Fritiof, héros du VIII^e^s., fut rédigée à la fin du XIII^e^ ou au commencement du XIV^e^s., mais on sait qu'elle est fondée sur des faits historiques.[82] Or, cette légende raconte, entre autres, comment Fritiof a remporté une victoire sur le Konung Helga. Et „alors Fritiof fit lever le bouclier de paix, et la guerre cessa".[83] Comme on le voit, c'était une coutume normande de lever le bouclier ou de le fixer à un endroit en vue, pour signifier que la paix est conclue et qu'on n'a plus besoin de se défendre contre l'ancien adversaire. Il ne s'agit pas d'un bouclier de victoire, comme le pensait le chroniqueur russe, mais d'un bouclier de paix (clipeus pacis des Annales de Fulda). Et c'est sans doute dans cette intention pacifique que le prince Oleg fixa son bouclier à la porte de Constantinople, après avoir conclu la paix avec les Grecs.[84] Le chroniqueur russe a donc fidèlement rapporté le fait, mais comme il ne connaissait plus cette ancienne coutume normande et n'en comprenait pas le vrai sense, il a transformé le bouclier de paix en bouclier de victoire.[85]

---

[80] Annales Fuldenses,, MGH. SS I, p. 396. F. Kruse, loc. cit.

[81] A. I. Ljaščenko, *Letopisnyja skazanija o smerti Olega Veščago*, Izv. Ross. Akad. Nauk. XXIX (1924) 285 et s.

[82] J. K. Grot, *Iz skandinavskago i finskago mira = Trudy* I (St. Petersbourg) 752 squ.

[83] Grot, op. cit. 894.

[84] Ad. Stender-Petersen, op. cit. 94 et. s. qui ne connait ni le récitd es Annales de Fulda ni le passage de la légende de Fritiof a la singulière idée de comparer le bouclier d'Oleg à la lance que Krum voulait enfoncer dans la Corne d'Or... Et pour le bouclier il ne cite qu'un récit de provenance incertaine et tout à fait fabuleuse qui n'a aucune valeur historique (il l'emprunte à un article de Rydzevskaja qui malheureusement ne m'est accessible).

[85] La plupart des rédactions de la vieille chronique russe disent: i poveša ščit svoj na vratěch pokazua pobědu. Cependant la Chronique Ipatijevskaja donne cette lecture: i pověsišu ščity svoja v vratěch, pokazujušče pobědu. D'après ce texte, ce ne fut pas seulement Oleg lui-même, mais aussi certains de ses guerriers qui fixèrent leurs boucliers à la porte de Constantinople. Ljaščenko, op. cit. 286 rejette cette version. Pourtant le récit des Annales de Fulda semble la confirmer, et il serait peut-être plus prudent de ne pas prononcer là-dessus un jugement définitif.

Au moment de l'attaque des Russes les Byzantins ferment l'entrée du „Sud" (Corne d'Or), mais les Russes mettent leurs bateaux sur des roues et les font pousser par le vent, afin de pénétrer dans la Corne d'Or du côté du Nord et cela force les Grecs à entamer les pourparlers de paix. Les méthodes de lutte employées par les deux parties, les Byzantins et les Russes, n'ont rien d'extraordinaire et leur usage est confirmé par beaucoup d'exemples historiques. Le système qui consiste à traîner les bateaux par la terre ferme fut souvent appliqué, surtout par les Normands. Ce fut, comme Kruse le dit, „hic loci res inaudita, Nortmannis consueta". Pour les Normands occidentaux, Kruse cite un passage analogue de la chronique de Regino[36] et Ljaščenko un autre du Saxon Grammaticus où on voit aussi les Normands mettre leurs bateaux sur des roues.[37] Ce dernier auteur rappelle également ce fait bien connu que justement les Normands russes étaient particulièrement versés dans l'art de traîner leurs bateaux par la terre ferme („volokom"), il rappelle de même les actions très semblables des Grecs d'une part et des Turcs de l'autre pendant le siège de 1453 et il conclut à bon droit „qu'on doit complètement rejeter l'opinion d'après laquelle le transport des bateaux d'Oleg n'est qu'une légende".[38] D'ailleurs déjà Kunik a dit, en s'appuyant sur les investigations de Ph. Krug, qu'il était „bien téméraire de mettre en doute le fait de la clôture du port par une chaîne car on le fit plus d'une fois à Byzance". De même, continue Kunik, Krug a confirmé par les exemples historiques assez nombreux le fait du transports des bateaux maritimes d'Oleg sur des roues. Le but était évidemment de relancer ces bateaux à la mer, c'est-à-dire au Sud, au delà de l'endroit barré par la chaîne... Après cela les Grecs, en effet, entamèrent immédiatement les pourparlers".[39]

En concluant la paix, Oleg et ses guerriers prêtent serment sur leurs épées. Le même mode de serment est attesté en 811 pour les Normands danois dans les Annales d'Einhard, et c'est encore Kruse qui a signalé ce fait instructif: „Condicta inter imperatorem et Hemmingum Danorum regem pax, in armis tantum iurata".[40]

Le récit de la chronique russe relatif à l'expedition de 907 finit par un petit épisode raconté d'une façon qui n'est pas tout à fait claire. Oleg exigea qu'on donnât à ses guerriers des voiles, d'une sorte aux Russes et d'une autre aux Slaves. Le vent déchira les voiles des Slaves qui étaient de soie, d'après les uns, de mousseline, d'après d'autres commentateurs (le texte donne: kropinnye). Et alors ils dirent: „Tenons-nous en à nos voiles compactes, les voiles fines ne sont pas faits pour les Slaves". On n'a pas jusqu'ici réussi à deviner le sens exacte de ce passage, bien qu'on ait souvent essayé de le faire et qu'on ait tout récement renouvelé ces tentatives. L'interprétation la plus récente de Stender-Petersen est tout à fait superficielle et manque de logique,[41] tandis que l'analyse de E. Rydzevskaja est obscurcie par le fameux point de vue de la lutte des classes sociales, obliga-

---

36 Regin. Chron. MGH., SS I, 599.
37 Ljaščenko, op. cit. 283.
38 Op. cit. 283—285.
39 A. Kunik, *Izvestija Al-Bekri i drugich avtorov o Rusi i slavjanach II* (1903) 66.
40 Einhardi Annales, MGH, SS I, 198.
41 Stender-Petersen, op. cit. 93.

toire dans l'USSR.[42] Néanmoins Rydzevskaja a apporté, dans son article soigné, quelques renseignements intéressants. Elle a signalé des analogies scandinaves pour la coutume des chefs normands d'exiger des adversaires vaincus des voiles pour leurs bateaux, et c'est à bon droit qu'elle insiste sur l'impossibilité d'expliquer de telles analogies par des emprunts littéraires ou par des soi-disant sujets itinérants.

Šachmatov[43] s'est pressé de déclarer que le récit obscur sur les voiles était une addition postérieure, ce qu'il faisait toujours de grand coeur. Cependant la distinction rigoureuse entre les Russes et les Slaves que contient ce passage et qui fait penser à la célèbre description de Constantin Porphyrogénète dans De administrando imperii, ne semble point confirmer la supposition de Šachmatov. L'obscurité même de ce passage se laisse expliquer le mieux par le fait que le chroniqueur s'est servi d'une source très ancienne: évidemment il ne comprenait pas très bien tous les détails qu'il trouvait dans cette source, ne connaissant pas les anciennes moeurs normandes dont il s'agissait. C'est au fond la même chose que nous avons déjà constatée pour le récit du bouclier d'Oleg. Le chroniqueur ne connaissait plus la coutume normande d'élever le bouclier en signe de paix et il ne comprit pas le geste symbolique d'Oleg, en transformant le bouclier de paix en bouclier de victoire.

Tout cela prouve évidemment non seulement que le récit de la chronique russe sur l'expédition d'Oleg n'est point un apocryphe postérieur, mais qu'il repose sur une source très ancienne, peut-être, sur des notices contemporaines à l'événement lui-même. Cette constatation est confirmée par ce que nous avons dit plus haut au sujet de la précision chronologique et de l'exactitude parfaite dans la citation des noms des empereurs byzantins dans le récit de la chronique russe.

Nous arrivons donc à cette conclusion: Oleg a non seulement existé, mais il a aussi attaqué Constantinople et, même, il a vraiment fixé son bouclier à la porte de Carigrad.

Mais outre cela il nous paraît qu'on pourrait faire aussi une conclusion d'un caractère général: Il me semble que notre analyse a montré que les données de l'ancienne chronique russe sont beaucoup plus exactes et plus dignes de foi qu'on ne le croyait d'habitude en ce dernier temps et que ce n'est qu'avec la plus grande prudence qu'il faudrait aborder la critique de cette source. Il me semble qu'en marchant dans les traces du génial mais fantastique Šachmatov, notre historiographie moderne s'est avancée trop loin dans son scepticisme et qu'elle risque tout simplement de se perdre dans des hypothèses arbitraires. Il est donc temps de dire bien résolument: il faut en finir. Revenons à l'étude sérieuse et attentive du texte de notre chronique, à une étude critique, bien entendue, mais libre de toutes exagérations hypercritiques et de toute fantaisie.

Beograd. *G. Ostrogorsky.*

---

[42] E. A. Rydzevskaja, *K letopisnomu skazaniju o pohode Rusi na Cargrad v 907 g.*, Izv. Akad. Nauk. SSSR 1932, Nr. 6, 471—479.

[43] Šachmatov, *Razyskanija* 334 et s.

Note additionelle.

Notre étude était déjà sous presse, quand nous avons reçu le dernier ouvrage du regreté N. de Baumgarten, Aux origines de la Russie, Orientalia Christiana Analecta 119 (1936). Ce livre est un curieux exemple de l'hypercriticisme dont nous avons parlé plus haut. D'ailleurs, le savant auteur tombe d'une contradiction à l'autre, car les faits qu'il cite abattent sans pitié ses affirmations ou, plutôt, ses négations. En effet, a-t-on une raison quelconque de rejeter le traité de 907, si on est obligé d'avouer ensuite que des pourparler eurent lieu en 907 pour le règlement des relations byzantino-russes (cf. p. 41 et 44)? Et à quoi bon nier l'historicité de l'expédition „fantastique" d'Oleg en declarant qu'aucun conflit antérieur au traité de 911 n'a troublé les relations des Grecs avec les Russes et nous faire apprendre deux pages plus loin qu'il est „hors de doute qu'en 911 il y avait dans la Mer Noire une concentration de forces scandinaves très puissante" (p. 41 et 43)?

DEUX „COURONNES DE VIE“ A GRAČANICA

L'offrande des couronnes par les vingt quatre vieillards, par les apôtres, les saints, les martyres ou les vièrges, à Jésus trônant ou à quelque symbole qui le représenterait, est un sujet bien connu de l'iconographie byzantine, sujet que Mr A. Grabar fait dériver, avec raison, de l'iconographie impériale.[1]

Nous ne sommes pourtant pas toujours sûrs si le moment, fixé par le peintre, ou le sculpteur, représente l'offrande des couronnes au Seigneur, ou bien la donnation des couronnes par le Seigneur à ceux qui les ont méritées.

Ainsi à Baoûit par exemple, dans la célèbre chapelle XVII, plusieurs saints cavaliers portent dans leurs mains une couronne. Or, derrière chacun d'eux, on voit un ange qui en porte une aussi.[2] Ces couronnes ne peuvent être autre chose que les „couronnes de vie“, envoyées par le Seigneur aux justes, ce qui est expliqué par plusieurs passage de l'Ancien Testament,[3] et surtout par un passage de l'Apocalypse.[4]

Nous trouvons une composition de même genre dans une église serbe du commencement du XIV^{e} siècle, à Gračanica: sur les côtés très étroits du passages entre le narthex intérieur et le naos on voit en entrant, à droite, le beau portrait du fondateur de l'église, du roi Milutin[5], et vis-à-vis de lui, à gauche, celui de sa quatrième femme, Symonide (fig. 1).[6] Dans le sommet de l'arc, au desus du même passage, le peintre a représenté le buste de Jésus bénissant, encadré dans des losanges, portés par des chérubins. Des deux côtés du Christ descendent deux anges, portant chacun une couronne, vers le roi et la reine, qui en ont déjà une sur la tête. Il est évident que les couronnes portées par les anges ne sont pas des couronnes royales, mais bien les „couronnes de vie“, envoyées par le Seigneur au fondateur de l'église et à sa femme. Nous sommes d'autant plus sûrs que c'est ainsi qu'il faut comprendre cette peinture, que sur les murs du narthex intérieur, lié directement au passage qui conduit au naos et par cela même à la composition de

---

[1] *L'Empereur dans l'art byzantin*, p. 230.

[2] Clédat, *Le monastère et la nécropole de Baouit*, Le Caire, 1906, pl. XXXIX, LIII, LIV, p. 75, 80.

[3] La Sagesse, V, 17. Deuxième Epitre de Saint Paul à Thimothée, IV, 8; Epitre catholique de Saint Jaques, I, 12; Première Epitre de l'Apôtre Saint Pierre, V, 4.

[4] „...Esto fidelis usque ad mortem et dabo tibi coronam vitae“, Apocalypse, II, 10.

[5] G. Millet, *L'Ancien art serbe*, planche du frontispice; Vlad. Petković, *La peinture serbe du Moyen-Age*; I, pl. 44a.

[6] Ibid, pl. 44b.

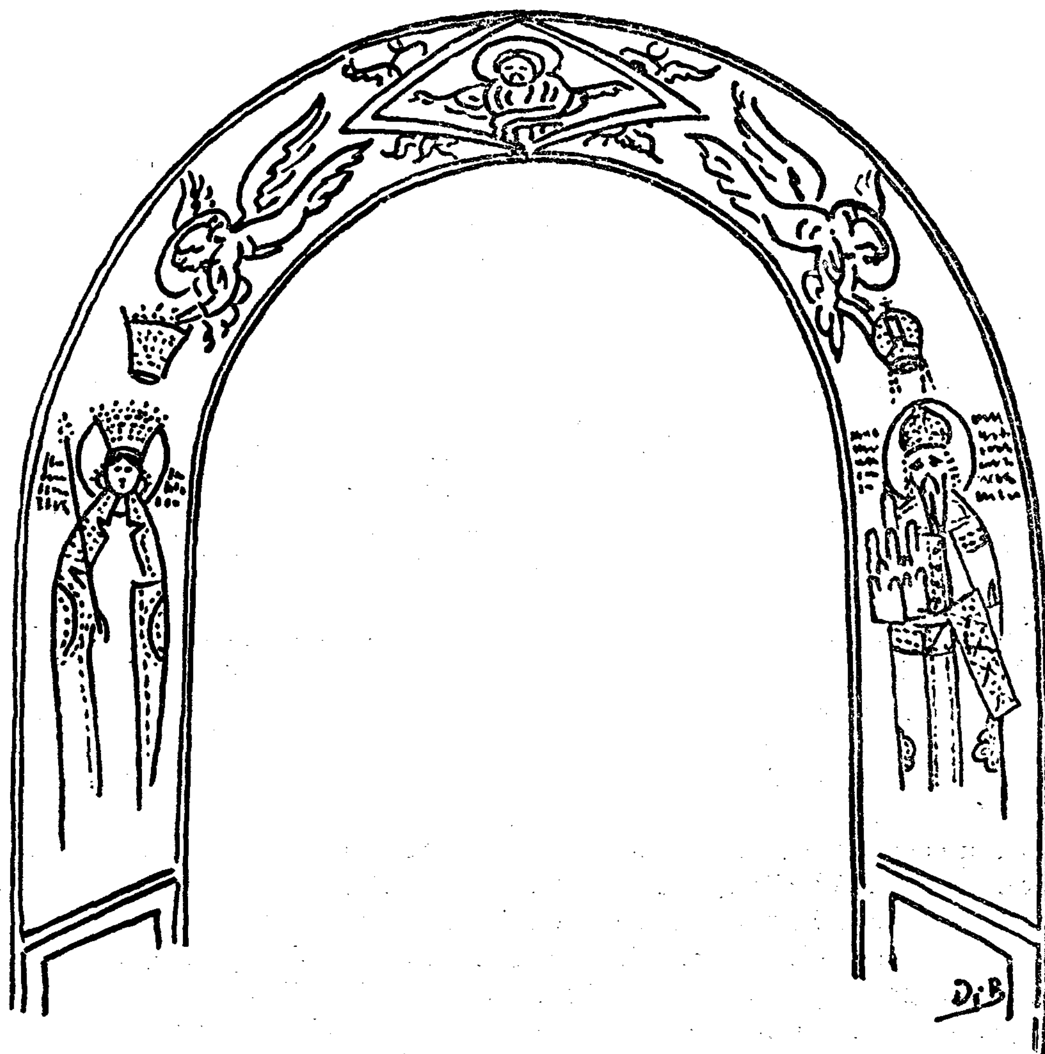


Fig. 1. Composition de la donnation des couronnes à Gračanica*

la donnation des couronnes, se trouvent représentées les scènes du Jugement Dernier.[7] Or le rapport entre la Nouvelle Venue de Jésus et le couronnement des justes est surtout souligné dans l'Apocalypse. C'est d'ailleurs par son texte qu'aurait pu être expliqué un certain nombre de compositions dans l'iconographie du Moyen-Age, dont la signification ne nous a pas toujours été assez claire.[8]

Beograd

Dj. Bošković

---

* Dessin fait d'après les photographies de Mr Vlad. Petković.

[7] Vlad. Petković, op. cit. II, p. 31.

[8] Ce sujet, assez complexe, sera traité autre part.

L'EXPANSION DE LA PEINTURE RUSSE AUX XVI[e] ET XVII[e] SIÈCLES

Le titre de cet article promet peut-être plus que notre essai ne peut offrir au lecteur. On ne saurait, en effet, dresser le bilan de l'expansion de la peinture russe, aussi longtemps que les archives de Moscou ne seront pas dépouillées d'une manière systématique et qu'on ne disposera pas d'un inventaire des oeuvres de l'art russe conservées dans les églises et les monastères du Proche Orient. Mais comme cette enquête générale, qui certes aurait pu conduire à des conclusions définitives, risque fort de ne pas se réaliser prochainement, notre essai — si incomplet qu'il soit — rendra peut-être quelques services.

Ce sont les recherches récentes sur l'art balkanique et roumain du XVI[e] et XVII[e] siècles qui nous ont surtout incité à soulever la question des influences russes. La part qui leur revient, dans l'oeuvre complexe des ateliers orthodoxes de cette époque n'est point négligeable, et pourtant les historiens de l'art peu familiarisés avec les ouvrages d'érudition russes, ont quelque peine à dégager ces influences et à les circonscrire. Il est vrai, d'ailleurs, que les autres éléments nouveaux dans l'art postérieur à la chute de Byzance ne sont guère mieux connus. Dans l'art de tous les pays de l'Europe Orientale ils ont été moins étudiés que les survivances des traditions byzantines anciennes. On ne saurait pourtant expliquer l'art des XV[e]-XVII[e] siècles, dans l'Est Européen, sans avoir déterminé ce qu'il doit aux infiltrations de l'art gothique et de celui de la Renaissance, ainsi qu'à l'apport des arts musulmans et aux influences réciproques des arts „nationaux" de l'Europe Orientale. C'est là-dessus, croyons-nous, que devrait se porter aujourd'hui le principal effort des critiques.

Les historiens de l'art russe n'ont fait qu'effleurer le problème de son expansion hors des frontières politiques de la Russie, et M. Aïnalov est, à notre connaissance, le seul auteur, qui en ait vraiment entrevu l'intérêt et qui ait essayé de réunir, dans son récent Manuel, un certain nombre de témoignages sur l'art russe hors de Russie.[1] Il a eu tort, toutefois, — ainsi que d'autres critiques russes — d'attribuer à une influence novgorodienne le groupe des peintures murales „byzantinisantes" conservées dans certaines églises de Pologne. Ces oeuvres du XV[e] siècle dues à des praticiens russes locaux n'offrent en réalité qu'une très lointaine ressemblance avec les peintures des ateliers qui travaillaient à l'intérieur de l'État russe de ce temps.

[1] Demetrius Aïnalov, *Geschichte der russischen Monumentalkunst zur Zeit des Grossfürstentums Moskau*, Berlin-Leipzig, 1933, p. 133—136 (bibliographie).

Par contre, l'influence russe est évidente dans plusieurs autres pays et notamment en Roumanie. C'est en voulant éclaircir les origines et le caractère de cette influence, en Roumanie, que nous avons entrepris la petite enquête dont on verra plus loin les résultats.

Nous nous sommes bornés presqu'exclusivement à l'étude de la période de cent ans qui va du milieu du XVI[e] au milieu du XVII[e] siècle, limites imposées par les documents que nous avons pu atteindre. D'ailleurs, aucun témoignage sérieux ne permet de supposer une expansion tant soit peu considérable de l'art russe, pendant les deux siècles antérieurs qui correspondent à la décadence politique de la Russie, après l'invasion tatare (XIII[e]-XV[e] s.): les premières oeuvres russes, dont la présence au delà des frontières est certifiée par les monuments et les textes, datent bien de l'époque où Ivan IV le Terrible acheva le „rassemblement" des terres russes sous le pouvoir des princes de Moscou et prit le titre de tsar de Russie (1547). Certes, avant l'invasion tatare, et notamment entre le XI[e] et le XIII[e] siècles, l'art russe semble avoir dépassé une première fois les frontières. On se rappelle, en effet, les églises et les fresques de Visby, sur l'île de Gotland, inspirées par des monuments de Novgorod,[2] et ces monnaies polonaises du XI[e] siècle, avec légendes en caractères cyrilliques, qui imitent des émissions de Kiev.[3] Mais il est plus raisonnable, sans doute, de ne pas insister sur ces quelques données fragmentaires, en attendant qu'une étude plus serrée de l'art des XI[e]-XIII[e] siècles, dans les pays voisins de la Russie d'alors (Pologne, Hongrie, etc.), ne nous permette de mieux définir les grands courants d'influences qui traversaient, à cette époque, l'art de l'Europe Orientale.

On voit ainsi la raison pour laquelle nous commençons notre recherche aux environs de l'an 1550. L'autre date-limite nous a été également imposée par la plupart des documents que nous avons pu utiliser. Certains des faits que nous citons se rapportent povrtant à une époque un peu postérieure à 1650, et nous sommes prêt à admettre, d'une façon générale, que l'expansion de l'icone russe à l'étranger a pu se poursuivre jusqu'à la fin du XVII[e] siècle dans les mêmes conditions qu'auparavant, et que ce soit le hasard qui ait placé aux cinq premières décades de ce siècle la grande majorité de nos documents relatifs à cette étude. On pourrait toutefois, à titre d'hypothèse, invoquer, d'une part, l'essor nouveau, au XVII[e] siècle, de l'art religieux grec, qui a peut-être empêché la peinture russe de se maintenir dans les pays danubiens et balkaniques, ses principaux clients jusqu'alors. Tandis que les troubles religieux qui en Russie même marquèrent le troisième quart du XVII[e] siècle (réformes du patriarche Nicon et sa déposition, schisme des „Vieux Croyants") ont pu conduire au même résultat, sans parler

---

[2] T. I. Arne, *Rysk-byzantiniska malningari en Gothlandskyrka*, dans: Meddelanden från k. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademien, fasc. 2–4, p. 57–64, Stockholm, 1912. — A. L. Romdahl et N. J. Roosval, *Svenck Konsthistorie*, Stockholm, 1913. — D. Aïnalov, *Geschichte der russischen Monumentalkunst der vormoskovitischen Zeit*, Berlin-Leipzig, 1932, p. 47. — M. Alpatov et N. Brunov, *Russische Kunst*, Augsburg, 1932, p. 274.

[3] Le comte I. I. Tolstoï et N. P. Kondakov, Русскія древности, St. Petersbourg, 1899, fig. 163, p. 170.

du mouvement grécophile (en matière de rites et d'usages religieux) qui avait pour protagoniste le même patriarche Nicon et qui, dans le domaine de l'art, devait favoriser moins l'exportation d'oeuvres russes que l'importation de peintures grecques.[4] La critique, par les Russes eux mêmes, de leur art religieux qu'une partie de l'opinion publique accusait de ne plus observer avec assez de rigueur la pureté de la tradition orthodoxe, a pu diminuer, à son tour, les chances de succès des icones russes, dans les pays coreligionnaires: nous savons qu'au début du XVIII^e siècle, dans certains monastères du Mont-Athos, ces peintures étaient soupçonnées de refléter l'„hérésie latine" (surtout les Icones ukrainiennes).[5]

Il n'est pas dans nos intentions d'exagérer la portée du rayonnement de l'art russe, aux XVI^e et XVII^e siècles. A une exception près, on le verra, nulle part l'influence russe n'a imposé de direction nouvelle à l'évolution des arts nationaux des pays où elle pénétrait. Une influence plus prononcée nous aurait d'ailleurs étonnés, dans un milieu où l'on tenait par-dessus tout à conserver intactes les traditions héritées. Et ce principe, auquel la Russie elle-même était attachée (malgré toutes les innovations, volontaires ou inconscientes des iconographes) autant que les autres pays orthodoxes, diminuait singulièrement les possibilités d'une influence de son art. Néanmoins, la pénétration de celui-ci dans beaucoup depays ne fait pas l'ombre d'un doute, et il va falloir désormais qu'on en tienne compte en parlant de la dernière floraison de l'art religieux, en Europe Orientale.

L'autorité dont jouit, aux XVI^e et XVII^e siècles, l'art russe tient en partie à la place prédominante de la Russie, dans la famille des peuples orthodoxes, à cette époque. Si l'art russe pénètre dans tous ces pays, il ne se répand que dans les pays orthodoxes et en tant qu'art orthodoxe. On admire ou on repousse les icones russes en pensant surtout à leur valeur religieuse, et si la nouvelle iconographie créée en Russie au XVI^e siècle semble avoir favorisé leur expansion, c'est parce qu'elle devait offrir aux fidèles des images sacrées plus conformes à l'ésprit de l'époque. Nous verrons plus loin, en parlant des icones russes en Grèce, comment l'icone russe a été jugée à l'étranger au XVII^e siècle, et jusqu'à quel point ses particularités esthétiques et la perfection de sa technique ont pu contribuer à son succès. Par contre, relevons tout de suite un fait général et assez nouveau, que cette étude nous a fait apparaître: le gouvernement de Moscou exerça un contrôle effectif sur l'activité des ateliers d'art religieux. Qu'il s'agisse de fondations monumentales et de travaux de décoration en pays conquis et amis, ou d'envois d'artistes hors de Russie, ou de commandes d'icones pour l'étranger, partout le pouvoir central de

---

[4] Un *oukaze* du tsar, rendu en 1669 env., invitait des peintres grecs de venir en Russie. Sur l'arrivée à Moscou, en cette année précisément, du peintre d'icones Georges (Iourii), originaire d'Athènes (qui porta la titre de „peintre du tsar"), voy. A. I. Ouspenskii, dans Древности, Труды Имп. Моск. Археол. Общ., XIX, 2, Moskou, 1901, p. 78 et suiv.

[5] *Странствованія Василія Григоровича-Барскаго по святымъ мѣстамъ Востока съ 1723 по 1747 г.*, Partie III, St. Petersbourg, 1887, p. 263. Au monastère Zographou: „Иконамъ малороссійскимъ кланяться не хощутъ, безстудное изображеніе ихъ бысты глаголюще, и пригвождаютъ я на стѣнахъ високо, точію ради украси, а не для прилаганія. Ревностнѣйшіи же отъ ныхъ, или паче безумнѣйшіи, и великороссійскими гнушаются; греческія же или болгарскія иконы, криворуки и кривоносы, зѣло почитаютъ ..."

Moscou, et notamment le tsar, intervient directement: il se charge lui-même de la commande des oeuvres, ou bien il en autorise l'exécution, ou bien encore il met son veto sur l'exportation d'une peinture jugée imparfaite. Dans certains cas, on le voit, le gouvernement de Moscou se sert de l'icone, comme d'un instrument d'action politique.

1. L'EXPANSION DE L'ETAT RUSSE ET LE RAYONNEMENT DE L'ART DE MOSCOU.

a) Pays arrachés à l'Islam et Sibérie.

A l'époque qui précède immédiatement le rayonnement de l'art russe à l'étranger, les ateliers de Moscou et de la province russe ont eu à pourvoir en oeuvres d'art les vastes territoires à l'Est de la frontière ethnographique russe, que les victoires d'Ivan IV le Terrible sur les Tatars venaient de rattacher à la Russie. Conquis sur l'Islam, les pays au-delà du Volga, puis la Sibérie, se couvrirent d'une parure d'églises et de monastères que le gouvernement de Moscou fit élever à grands frais et en faisant appel aux meilleurs artistes. Dans cette oeuvre considérable, l'action gouvernementale et la mission chrétienne allaient de pair, et l'effort qu'on demanda aux artistes et aux praticiens russes, dès le début de la colonisation des provinces orientales, a dû les habituer à travailler pour l'exportation.

Quelques faits précis permettront de juger de ce mouvement d'expansion vers l'Est. A Kazan, capitale tatare conquise, la première église est fondée le jour même du sac de cette ville (2 Octobre 1552).[6] Les plus anciens sanctuaires de Sviajsk, Tcheboksary, Tetiouchy, Astrakhan, etc., datent des années qui suivent immédiatemment la conquête du pays tatare.[7] De sorte que dès le XVII[e] siècle, toute cette région est entièrement acquise à l'art russe. Les monuments de Sviajsk sont surtout instructifs.[8] Moscou soigne particulièrement les oeuvres d'art destinées à cette ville, première colonie russe en terre tatare. Dès 1555, le gouvernement y envoie des maîtres d'oeuvre de marque qu'il fait venir de l'extrême Nord-Ouest de la Russie, du lointain Pskov. En effet, les ateliers de cette ville étaient les plus réputés, à cette époque, dans le pays tout entier: vers 1480, on leur confie la construction de la cathédrale de l'Annonciation et l'église de la „Déposition de la Tunique de la Vierge“, les deux au Kremlin de Moscou; au milieu du XVI[e] siècle ils élèvent l'église princière d'Ostrov, dans les environs de la capitale russe; des peintres de Pskov sont chargés de l'exécution d'une partie des icones, pour les principales églises du Kremlin ravagées par l'incendie de 1547. L'envoi de praticiens pskovites

---

[6] „Le Chroniqueur de Kazan“ (Казанскій Лѣтописецъ), éd. Commission Archéologique, p. 469.

[7] Ainalov, *Geschichte... Grossfürstentums Moskau*, p. 134—135. Le même, dans Drevnosti, XXI, 1 (1906), (voy. note suivante).

[8] Ainalov, *Фресковая роспись храма Успенія Богородицы въ Свіяжскомъ мужскомъ Богородицкомъ монастырѣ*, dans *Drevnosti*, XXI, 1 (1906), pl. 1 et suiv. — Nekrąsov, *Древнерусское изобраительное искусство*, Moscou, 1937, p. 292.

à Svijask, puis à Kazan, où ils construisent les nouveaux murs d'enceinte (1555) et la cathédrale (1562)[9], prouve évidemment qu'à Moscou on attachait une grande importance à la qualité des oeuvres d'art qu'on introduisait dans le pays conquis. Et nous savons, grâce aux peintures murales conservées à l'église de la Dormiton de Sviajsk (1558), que cet art joignait aux qualités techniques un effort remarquable d'inovation: dans l'histoire de la peinture monumentale russe, le cycle et les thèmes iconographiques nouveaux de Sviajsk ont la même importance que les icones, si originales, dont les églises du Kremlin s'enrichirent après 1547.[10] C'est un art d'avant-garde, si j'ose dire, que Moscou introduisit au milieu du XVI[e] siècle, dans l'ancien royaume tatare du Volga.[10 a]

Sous le règne du même Ivan le Terrible, commence la conquête de la Sibérie. Les premières villes russes sont fondées, dans la deuxième moitié du XVI[e] siècle en Sibérie Occidentale (Tobolsk, 1589), et au siècle suivant, en Sibérie Orientale (Irkutsk, 1661). De nombreuses paroisses, plusieurs évêchés y sont établis (évêché de Tobolsk, 1621), et à la fin du XVII[e] siècle on ne compte pas moins de trente-sept monastères, dans ces provinces nouvelles.

Les églises, les cathédrales, les monastères qu'on construit en Sibérie répandent en Asie les formes de l'architecture russe, tandis que des icones et des iconostases, indispensables pour le culte, sont importés de Russie ou exécutés sur place par des praticiens formés aux ateliers russes. L'art russe pénètre ainsi jusqu'au coeur de l'Asie, et nous apprenons même, par hasard, qu'en 1676, une icone russe de l'archange Michel est déposée dans une chapelle catholique de Pékin. C'est un ambassadeur du tsar Alexis qui l'offre, sur leur demande, aux Jésuites de la mission de Chine. Ils la déposent dans leur oratoire, et la destinent à la piété des commerçants russes qui fréquentent la capitale du Céleste Empire.[11] Quelques années plus tard (1695), les Russes construisent leur propre église à Pékin, et la dédient à la Sagesse Divine. On y vénère une icone de saint Nicolas,[12] et il n'est pas douteux que, dans cette église, comme dans tous les sanctuaires russes placés sous le vocable de Sainte-Sophie, on devait admirer une reproduction de l'une des

---

[9] K. K. Romanov, *Псков, Новгород и Москва в их культурно-художественных взаимоотношениях*, dans Известия Росс. Акад. Ист. Матер. Культуры, IV. — M. K. Karger, *Успенский собор Свияжского монастыря как архитектурный памятник*, Kazan, 1928 p. 15 et suiv.

[10] Sur ces icones, voy. F. I. Bouslaev, Сочиненія, II, p. 287 et suiv. — N. V. Pokrovskii, *Памятники христіанской иконографіи и искусства*, St. Petersbourg, 1900, p. 335 et suiv. — P. P. Mouratov, dans Igor Grabar, *Исторія русскаго искусства*, VI, p. 319 et suiv. et surtout N. E. Andreev, dans Seminarium Kondakovianum, V, 1932, p. 191 et suiv.

[10 a] Cf. les nombreux travaux d'art religieux entrepris à Novgorod après la conquête de cette ville par Moscou (après 1510 et surtout vers 1530). Le tsar et d'autres Moskovites passent des commandes aux praticiens locaux ou bien font venir des maitres d'oeuvre de Moscou. Le rayonnement de l'art moscovite accompagne l'avance du nouveau royaume unifié, aussi bien vers l'ouest, comme vers l'est. Voy. Andreev, dans Seminar. Kondakovianum, VII, 1935, p. 230—231.

[11] S. Soloviev, Исторія Россіи, III, p. 600.

[12] N. Bantych-Kamenski, *Дипломатическое собраніе дѣлъ между Россійскимъ и Китайскимъ государствами съ 1619 по 1712 годъ*, Kazan, 1882, p, 172—173, 195, 198. Le P. Nicolas Adoratskii, *Православная миссія въ Китаѣ за 200 лѣтъ существованія*, dans Православный Собесѣдникъ, 1887, Mars, p. 347—348; Mai, p. 119—122. Soloviev, l. c., p. 225.

images symboliques de la Sagesse Divine, créées en Russie, entre le XV[e] et XVII[e] siècle.[13]

b) Ukraine et Lithuanie

Sans toucher au problème général de l'art orthodoxe de la fin du moyen-âge et du XVII[e] siècle, dans les pays soumis alors aux rois de Pologne (voy. supra, p. 65) je ne réunis ici que quelques faits isolés de la pénétration de l'art de Moscou, soit à Kiev, soit à Smolensk et à Vilno, avant le retour ou la réunion de ces villes à la Russie.

Lorsque le métropolite Pierre Mogila entreprit de restaurer la cathédrale Sainte-Sophie de Kiev, tombée dans un état de délabrement extrême, il demanda le concours de praticiens moscovites. Nous apprenons ainsi qu'un maître doreur, Akim Evtichiev, travailla à Kiev, au service du métropolite, en 1644-45,[14] et que les icones de la cathédrale avaient été „embellies" sur ordre du tsar. „Actuellement, dit Pierre Mogila dans une lettre au tsar Alexis, la grâce généreuse de votre majesté royale a embelli (украси) les icones de l'èglise Sainte-Sophie d'une manière si splendide que tous s'étonnent en voyant cette oeuvre magnifique, et remercient votre majesté royale"[15]. Le terme украси est imprécis: s'agit-il de la peinture même des icones ou de leur revêtement?

Quoiqu'il en soit, les icones moscovites de cette époque ont dû pénétrer en grand nombre à Kiev, vers le milieu du XVII[e] siècle et peut-être surtout après l'annexion de l'Ukraine (1659). A preuve, la grande *Déisis* en triptique, offerte á la Lavra de Kiev par le „hetman" Samoïlovitch, entre 1672 et 1687. Cette oeuvre, qui est considérée comme l'un des meilleurs exemples de la peinture ukrainienne du XVII[e] siècle, s'inspire visiblement des icones de Simon Ouchakov († 1686), l'un des „maîtres du tsar" les plus réputés de l'époque[16]. Et ce courant d'influences de l'art moscovite, en Ukraine, ne devait pas se limiter à la peinture: il suffit de rappeler le cas du célèbre „hetman" Mazepa, grand constructeur d'églises, qui confia les plus importantes de ses fondations à un architecte de Moscou, Startsev. L'art de Startsev rayonna en Ukraine.[17].

---

[13] Sur ces icones, voy. plus loin, le chapitre consacré à la Moldavie.

[14] Акты Южной и Западной Россіи, III, p. 65—66.

[15] Ibid., cit. dans I. I. Smirnov, *Рисунки Кіева*, Moskou, 1908, p. 456, note 4. — Des peintres grecs ont travaillé pour le même métropolite à l'église Spas-na-Berestove, à Kiev, en 1644—1645 (ibid).

[16] M. Kouzmine, dans Igor Grabar, l. c.. VI, p. 466 et fig. sur p. 469.

[17] G. Pavloutskii, dans Igor Grabar, l. c. II, p. 397—398, 400—402. — On conserve une lettre de Mazepa, datée du 21 Mai 1693 et adressée aux tsars Jean et Pierre, où il prie les souverains de Moscou d'ordonner à Startsev de se rendre à Kiev, au lieu de partir pour Smolensk (Startsev aurait formé le projet de faire un séjour dans cette dernière ville, où l'appelait une autre commande). Dans leur réponse du 12 Septembre de la même année, les tsars informaient Mazepa de l'envoi de Startsev qui recevait l'ordre de ne pas quitter Kiev, avant d'avoir terminé les deux églises fondées par le „hetman" (ibid. p. 397—398). — Nous savons, par ailleurs, que c'est un maitre-d'oeuvre moscovite qui dirigea la restauration de St. Sophie de Kiev, en 1705—1706, et que ces travaux furent conduits avec des fonds fournis par le tsar de Moscou (ibid. p. 400—402: voy. aussi p. 394 note 2).

L'art orthodoxe du XVII[e] siècle, au Nord-Est de la Pologne d'alors, dans les anciennes provinces de la Lithuanie, nous est à peu près inconnu. Signalons ce simple renseignement contenu dans un texte de 1664 qui nous informe que le „peintre attitré" du tsar (жалованный живописецъ) Stepan Resanets (Etienne de Riasan) travailla à Vilno et à Smolensk et y exécuta des icones.[18]

c) Caucase. Transcaucasie. Perse.

Géorgie. En 1590, les ambassadeurs du tsar Théodore Ivanovitch auprès du roi Alexandre de Géorgie signalent, dans l'un de leurs rapports, que ce prince s'opposait formellement au départ d'un groupe de peintres russes, dont un certain Dermine.[19] Le même document nous apprend que ces peintres avaient été envoyés à la suite d'une démarche du roi Alexandre auprès du tsar, et qu'en 1590 ils travaillaient aux peintures murales et aux iconostases des églises du village Togou (Togu) et du monastère Saint-Georges à Alaverdy. Or, non seulement le roi de Géorgie ne voulait laisser partir ces peintres moscovites, mais, se référant à son vaste projet de restaurations et d'embellissements des églises de son pays, détruites ou endommagées par les infidèles, il suppliait le tsar — par l'intermédiaire des ambassadeurs russes et de ses propres envoyés à Moscou — de renforcer l'équipe des peintres russes par l'envoi de nouveaux artistes. Le Conseil des Boiards, par un arrêté rendu le 18 Avril 1591, donna une suite favorable à cette demande royale et, leur ayant avancé la somme de trente roubles, ordonna aux peintres Maxime Terentiev, Jourii Minine et Chigalei Vasiliev de se rendre en Géorgie. Le gouvernement de Moscou tenait pourtant à ne pas laisser les artistes russes s'éterniser en Géorgie. Aussi, en Juin 1596, le tsar ordonnait-il à son ambassadeur Savine d'exiger du roi le renvoi de tous les peintres, en promettant de lui en fournir d'autres, au besoin, mais à la condition expresse du retour préalable de tous ceux qui, à cette date, se trouvaient encore en Géorgie...

Mingrélie. En 1639 et 1640, une ambassade russe avait parcouru un pays situé au coeur du Caucase, la Mingrélie (la „Dadianskaia Zemlia" des textes russes).[20] Menacé par les Turcs, le roi Léonce de Mingrélie avait exprimé le désir de se soumettre au tsar de Moscou, et la mission de Fedor Elgine et de Paul Zachariev était chargée d'une enquête générale sur son pays. Les envoyés de Moscou devaient surtout se rendre compte, si Léonce et son peuple étaient authentiquement

---

[18] D. A. Rovinski *Обозрѣніе иконописанія въ Россіи*, St. Petersbourg, 1903, p. 158. — Par contre au XIV[e] siecle, une chronique russe signale un cas d'importantion de „merveilleuses icones" de Smolensk (alors en Lithuanie) à Moscou: elles furent apportées, en 1399, par la princesse Sophie, fille du grand-duc de Lithuanie Vitovt, devenue femme du grand-duc de Moscou, Basile III: Chronique dite de Nicon, IV, p. 278. Cité par Rovinski, l. c., p. 7. C'est en Volynie, d'où il était originaire, qu'à la même époque, le futur métropolite saint Pierre de Moscou apprit l'art de peindre les icones; il continua plus tard à pratiquer cet art, en faisant connaître ainsi, en Moscovie, la peinture telle qu'on la faisait en Volynie vers 1300. Cf. Rovinski, l. c., p. 156.

[19] A. I. Ouspenski, *Царские иконописцы и живописцы*, I, Moskou, 1913, p. 2.

[20] Voy. les raports de ces ambassadeurs, dans *Чтенія* de la Soc. Imp. d'Histoire et des Antiquités Russes auprès de l'Université de Moskou, 1887, 2, p. 257—376.

orthodoxes, comme ils le prétendaient, car l'orthodoxie était la condition essentielle de l'admission des Mingréliens parmi les sujets du tsar.

En tant que manifestation de la religion orthodoxe l'art ecclésiastique de ce pays intéressa les envoyés du tsar, et dans leur rapport, ils signalèrent, entre autres, plusieurs peintures dans les sanctuaires mingréliens: un „Sabaoth", dans la coupole d'une église, des images „de fêtes et de saints", dans une autre, et au couvent „du Sauveur", une icone de la Vierge et des „grandes fêtes". Mais, d'après eux, les peintures étaient rares, en Mingrélie. Les Russes avaient été frappés par le peu de place qu'elles tenaient dans les églises caucasiennes: „il n'y a pas de peintures murales, et ils (les Mingréliens) fixent les cierges allumés, non pas devant les icones, mais devant les murs nus". On comprend donc le roi Léonce qui demanda au tsar, par l'intermédiaire de ses ambassadeurs, de lui envoyer des peintres: „Et maintenant que votre envoyé a vu que nos églises manquent de peintures murales, veuillez nous envoyer des peintres d'images religieuses, munis de différentes couleurs, d'or et d'argent, pour décorer ces églises, et votre royauté en sera récompensée".

J'ignore la suite de cette affaire. Les peintres moscovites ont-ils décoré les églises mingréliennes, comme leurs confrères l'avaient fait en Géorgie? Je note simplement cet appel aux peintres russes parti du Caucase, en 1640.

Par l'intermédiaire des pays chrétiens de la Transcaucasie, les icones russes pénétrèrent jusqu'en Perse où à Ispahan, alors capitale du royaume, un marchand moscovite Fedor Kotov en aperçut quatre exemplaires suspendus aus murs d'une mosquée (1623—1624): „et en face de cette mosquée, à gauche du jardin, il y a une autre mosquée en pierre avec une décoration polychrome (красками выписана); quatre icones russes y sont fixées sur le mur: une Nativité, une Entrée à Jérusalem, — et de l'autre côté, une Transfiguration et une Théophanie (=Baptême), et les titres sont en russe. Ces icones sont peintes avec des couleurs, elles sont hautes d'un pied (пядница) et sont fixées plus haut que la taille d'un homme, à la hauteur du bras tendu. On dit qu'elles ont été apportées de la Géorgie".[21] C'est à titre de trophées, probablement (après une victoire sur les Géorgiens?), que ces icones étaient conservées dans l'une des deux principales mosquées de la capitale persane. Fins amateurs de la peinture, les chahs toléraient-ils ces oeuvres chrétiennes pour des raisons esthétiques? Une chose paraît vraisemblable: ces icones, si effectivement elles avaient été apportées de Géorgie, devaient provenir du lot des peintures que les peintres moscovites invités par le roi Alexandre de Géorgie avaient exécutées, vers 1590, pendant leur séjour dans ce pays. Si fortuite que soit cette pénétration de peintures russes en Perse, leur présence, à l'endroit où Kotov les aperçut, en 1623 — 1624, montre l'intérêt qu'on leur témoigna dans la capitale persane.

---

[21] Voy. la relation de voyage de Fedor A. Kotov, dans Временникъ Имп. Общ. Ист. и Древн. Рос. при Москов. Унив. 15, 1852, p. 13 (pagination spéciale pour chaque article).

2. L'ICONE RUSSE DANS LES BALKANS ET EN ORIENT CHRÉTIEN.

a) Pays grecs

Aujourd'hui encore les monastères du Mont-Athos et du Mont-Sinaï, et peut-être d'autres monastères grecs possèdent des anciennes icones russes. Leur provenance exacte et la date à laquelle elles furent apportées de Russie, restent généralement inconnues. Mais quelqus-unes au moins s'y trouvaient dejà vers 1700 puisque le voyageur français Paul Lucas et le pélerin russe Basile Grigorovitch-Barski, en trouvèrent de nombreux exemples, dans les églises du Mont-Athos, au début du XVIII[e] siècle.[22] En attendant qu'on dresse un inventaire de ces icones importées de Russie, et qu'on les étudie sur place, signalons quelques textes qui nous expliquent la voie de pénétration de l'art moscovite dans les sanctuaires grecs.

Aux XVI[e] et XVII[e] siècles, d'innombrables représentants du clergé grec, patriarches, métropolites, évêques, hégoumènes, prêtres et moines, prenaient fréquemment le chemin de Moscou. Quelques-uns y venaient invités par les autorités russes, comme conseillers et arbitres dans les affaires religieuses; la plupart se rendaient en Russie pour y quêter l'aumône et demander des subsides pour leurs églises, privées de ressources depuis la conquête turque. Ces expéditions étaient si fréquentes qu'on vit s'établir à Moscou des usages „protocolaires", pour les réceptions officielles des ecclésiastiques étrangers. C'est ainsi qu'au moment de leur départ, le patriarche de Moscou leur remettait, en „bénédiction", une icone qu' ils emportaient avec eux, dans leur ville ou leur monastère. Parfois, le tsar leur en offrait une autre. Et dans certains cas, plus rares semble-t-il, les membres de la famille royale et les archimandrites des grands monastères moscovites joignaient d'autres icones encore aux cadeaux du patriarche et du tsar.

Ainsi, par exemple, en 1592, le métropolite grec de Tirnovo reçoit du tsar une magnifique icone de la Vierge revêtue d'une gaîne en metal précieux, et de la fille de Boris Godounov, une autre image de la Théotocos.[23] En 1607, le patriarche offre à trois évêques grecs des icones revêtues d' argent[24]. En 1523, plusieurs évêques grecs et les archimandrites de Chilandari et de Vatopédi reçoivent du patriarche des icones du Christ, de la Vierge et de l'Ascension, toutes revêtues d'argent.[25] L'envoyé du célébre Patriarche oecuménique Cyrille Loukaris, emporte une icone donnée par le patriarche de Moscou, en 1632.[26] L'archimandrite de la

---

[22] *Voyage du sieur Paul Lucas fait par ordre du Roi, dans la Grèce, l'Asie Mineur, La Macédoine et l'Afrique*, I, Amsterdam, 1714, p. 209: „Il y a outre cela plusieurs beaux tableaux venus la plupart de Moscovie, où l'on a pour la peinture un assez bon goût, et surtout bien meilleur que dans la Grèce". — *Странствованія Василія Григоровича-Барскаго по святымъ мѣстамъ Востока съ 1723 по 1747 годъ*, III, St. Petersbourg, 1887, 129, 130, 205, 263, 352, 367, 391.

[23] Mouraviov (Муравьевъ), *Сношенія Россіи съ Востокомъ по дѣламъ церковнымъ*, I, St. Pétersbourg, 1858, p. 245, Cf. N. Kapterev, *Характеръ отношеній Россіи къ православному Востоку въ XVI и XVII ст.*, Moscou, 1885, p. 136, note 1.

[24] Mouraviov, l. c., p. 295.

[25] Ibid., II, 1860, p. 12.

[26] Ibid., II, p. 140.

Lavra de Saint-Serge, près Moscou, remet au patriarche Joachim d'Antioche trois précieuses icones à l'occasion de son pélérinage dans ce grand couvent russe, en 1586.[27]

Un grand nombre d'icones russes importées en pays grecs devaient provenir de ces cadeaux protocolaires aux ecclésiastiques en quête de subsides. Mais il y en avait d'autres que les tsars transmettaient aux évêques grecs, par l'intermédiaire de leurs propres envoyés ou à l'occasion d'une ambassade russe. Ainsi, en 1557, le tsar fait porter au patriarche de Constantinople une Déisis brodée, encadrée d'images de prophètes et d'apôtres, tandis que le tsarevitch lui envoie une „Panaghia" en argent doré sertie de perles.[28] Vers 1632, Cyrille Loukaris, patriarche de Constantinople reçoit du tsar quatre icones richement décorées et l'année après, plusieurs autres icones[29]. Les premières sont déposés à l'église du patriarcat, où Paul d'Alep les admire en 1652[30]; tandis qne les peintures du deuxième envoi, destinées à l'usage personnel du patriarche, sont fixées dans ses „cellules". Dans une lettre de remerciement au tsar (1633), où il ne ménage pas les termes pour exprimer son enthousiasme, Cyrille fait connaitre au tsar que de „grands personnages" de Constantinople lui avaient demandé de faire porter ces icones à leur domicile, mais qu'il n'accorda à personne cette faveur: c'est dans ses „cellules secrètes" qu'il les adore et les embrasse, sans refuser d'ailleurs à de nombreux Grecs, voire à certains Turcs, d'y venir admirer les remarquables peintures moscovites.[31]

La troisième catégorie d'icones exportées est la plus curieuse. Je pense aux peintures commandées par le haut clergé grec dans les officines de Moscou. En 1640, le métropolite de Sébaste, Joseph, se rend à Moscou, pour y acquérir des icones et des objets rituels qu'il destine à une église qu'il venait de construire à Esphigménou (Athos)[32]. Trois ans plus tard (1643), Théophane. patriarche de Jérusalem, envoie auprès du tsar l'archimandrite Anthyme, porteur d'une lettre où le patriarche sollicite du tsar la confection de dix icones, pour l'église du Saint-Sépulcre.[33] Le tsar transmet la commande aux ateliers de Moscou, et pour la somme de 637 roubles (dont 120 payés aux artistes) ceux-ci livrent aux Grecs les dix icones demandées (dont quatre plus petites, — hauteur: 2 archines 2 verchoks, largeur: 1 archine 4 verchoks; et six plus grandes, — hauteur: 2 archines 5 verchoks). Les premières repérsentent un Christ-Pantocrator trônant, une Vierge „de la Passion" entourée d'archanges, un saint Jean-Baptiste et un groupe de Constantin et Hélène. L'autre série comprend une Vierge Hodigitria, une Résurrection, un archange Michel, une deuxième image de Constantin et Hélène et saint Jacques

[27] Ibid., I, p. 178.

[28] Ibid., I, p. 75.

[29] Ibid., II, p. 140, Kapterev, l. c., p. 127—128.

[30] Traduction russe (du texte original arabe) par G. A. Mourkos, sous le titre *Путешествіе антіохійскаго патріарха Макарія въ Москву въ XVII вѣкѣ*, I, p. 19 (Чтенія въ Имп. Общ. Ист. и Древ. Росс., 1897, 4).

[31] Mouraviov, l. c. II, p. 143.

[32] Ibid., II, p. 212—213.

[33] Ibid., II, p. 253—254. Kapterev, l. c., p. 126.

frère de Jésus. On voit que le choix des sujets est en rapport avec le lieu de destination des icones: les thèmes de la Résurrection, de Constantin et Hélène, de Jacques — premier évêque de Jérusalem, conviennent on ne peut mieux à l'église du Saint-Sépulcre.

En 1644, les icones sont remises au patriarche qui remercie le tsar, dans une lettre grandiloquente.[34] D'ailleurs, le succès de ces icones russes auprès du clergé grec a dû être considérable, puisque l'année suivante (1645) deux patriarches d'Alexandrie, Nicéphore et Joannikios, qui se succédèrent à quelques mois de distance sur le trône de saint Marc, s'adressèrent à leur tour au tsar, pour lui demander l'autorisation de commander des icones à Moscou.[35] Et le patriarche de Constantinople (Jacques?), fit une demande toute semblable, en 1682.[36] Dans l'espace de quarante ans, toutes les patriarchies grecques s'étaient enrichies d'icones commandées à Moscou.

Tout compte fait, il semble manifeste que dès la fin du XVI^e et surtout au XVII^e siècle, les icones russes avaient pénétré en grand nombre dans les pays grecs et y jouissaient d'un succès certain. Sans doute, ne faut-il pas prendre à la lettre toutes les expressions d'enthousiasme chez les correspondants grecs des tsars de Moscou. Une bonne partie de cette rhétorique traditionnelle s'explique par l'intérêt qu' avait le clergé grec de flatter l'amour-propre des puissants souverains de la Russie. Nous savons, d'autre part, par le rapport d'un moine de Moscou[37] et par Barskiï[38], que tel „caloger" athonite, indifférent à la qualité d'art, préférait à la meilleure icone russe la plus médiocre image locale: se méfiant d'une oeuvre étrangère, il n'attendait que l'occasion pour s'en débarrasser. Mais l'attitude du haut clergé ou du moins d'une partie des prélats grecs, a été toute différente. Ce sont les évêques qui réservaient aux icones russes un acceuil chaleureux, les fixaient aux places d'honneur (cf. la patriarchie de Constantinople et le Saint-Sépulcre) et — non contents d'en faire venir des exemples d'un pays aussi lointain — les payaient argent comptant et au prix fort.

Le facteur esthétique a-t-il joué un certain rôle dans le jugement qu'on portait, en pays grecs, sur les icones russes? Nos documents n'autorisent aucune réponse catégorique. Il semble pourtant qu'en Russie même, aussi bien que chez les Grecs et les autres Orthodoxes, lorsqu'il s'agissait d'apprécier une icone étrangère on songeait surtout à sa valeur mystique ou à l'effet décoratif et somptueux de son revêtement ou de son cadre. Tandis que les icones grecques apportées en Russie, y arrivaient dans une auréole d'„antiquité" et par conséquent d'„authenticité", sinon de leurs vertus miraculeuses[39], beaucoup d'icones russes qui pénétraient dans les pays de l'Orient

---

[34] Kapterev, l. c., p. 129.

[35] Mouravlov, l. c., II p. 341, 349.

[36] Kapterev, l. c. 465.

[37] Rapport adressé au tsar, en 1650: Kapterev, l. c., p. 331.

[38] Grigorovitch-Barskiï, l. c., p. 263.

[39] Les document réunis par Mouravlov et Kapterev (voy. ci-dessus) parlent souvent d'icones grecques et serbes apportées en Russie par le clergé de ces pays, aux XVI^e et XVII^e siécles.

chrétien y recueillaient l'admiration traditionnelle du clergé et des foules pour les dons royaux, avec leurs gaines d'or et d'argent, les perles et les pierres de couleur de leurs revêtements. On se tromperait sûrement en interprétant ce sentiment comme une simple manifestation de cupidité et d'un goût barbare pour l'objet coûteux et brillant. Les Grecs surtout qui, sous le régime turc, se souvenaient fort bien de la magnificence des empereurs et de leurs offrandes somptueuses, devaient apprécier des objets précieux envoyés de Moscou comme des éléments presque indispensables à l' εὐταξία normale de l'Église. Momentanément privée de cet apport princier, depuis la chute de l'Empire, l'Église grecque retrouvait ainsi, grâce aux tsars russes et aux gospodars roumains, ces protecteurs séculiers auxquels l'avait habituée la tradition byzantine. Les envois des souverains russes et roumains venaient ainsi remplir un rôle consacré par un usage qui remontait bien au règne de Constantin, et c'est pourquoi ces oeuvres d'art étrangères, et les icones en particulier, devaient jouir ipso facto d'une attention toute spéciale.

Telle a été, semble-t-il, l'attitude générale des Grecs vis-a-vis des peintures qui leur venaient de Moscou, sous formes d'offrandes plus ou moins somptueuses. Les commandes du haut clergé, par contre ne s'expliqueraient guère, si on excluait toute intervention du facteur esthétique: sinon les données purement picturales, ce sont du moins les qualités du mêtier et de la technique des oeuvres moscovites des XVI^e^ et XVII^e^ siècles qui ont dû déterminer les évêques grecs de confier des commandes d'icones aux ateliers russes. Et ceci est d'autant plus vraisemblable que les praticiens grecs de leur temps se procuraient, à l'occasion, les recettes techniques de leurs confrères de Moscou. On les avait même résumées, à l'usage des peintres grecs, dans un *Manuel* courant de l'art religieux du XVII^e^ siècle. Denys de Phourna, on se rappelle, leur consacre un chapitre spécial: Πῶς νὰ δουλεύῃς Μοσχόβικα.[40]

b) Serbie.

On connaît l'influence que la littérature serbe a exercée en Russie aux XIV^e^ et XV^e^ siècles. Il est possible que les architectes et les peintres russes de la même époque aient également connu des oeuvres d'art serbes.[41] Un Serbe nommé Lazare érigea, en 1404, un clocher au Kremlin de Moscou.[42] Cent ans plus tard, un peintre serbe Nektariï exécuta des icones au monastère orthodoxe de Souprasl, situé dans la Lithuanie d'alors.[43] Et aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, de nombreuses icones des saints

[40] Ἑρμηνεία (éd. Papadopoulos-Kerameus), § 33 et 34.

[41] Cette thèse a été soutenue, pour l'architecture, par Alpatov et Brunov, *Russische Kunst*, Augsburg, 1932, p. 83, 232.

[42] Alpatov et Brunov, l. c., p. 83.

[43] L'archimandrite Nikolas (Dalmatov), *Супрасльскій Благовѣщенскій монастырь*, St Pétersbourg, 1892. P. Pokrychkin, *Благовѣщенская церковь въ Супрасльскомъ монастырѣ*, 1911. — Soultanov, dans Извѣстія Археологической Коммиссіи, 26 протоколъ, p. 25—26. — I. Iodkovski, *Церкви приспособленныя къ оборонѣ Литвы и Литовской Руси.* Dans Древности. Труды Комиссіи по сохраненію древнихъ памятниковъ, VI, Moscou, 1915, p. 264 et suiv.

X



nationaux de la Serbie, saint Siméon et saint Sava, étaient apportées en Russie par des quêteurs d'aumône serbes qui les offraient au tsar.[43a]

Mais, d'une manière générale, à partir de la fin du XV^e^ siècle, le caractère des rapports artistiques et littéraires entre la Serbie et la Russie change radicalement, et cela s'explique sans difficulté: la Serbie vient de tomber sous le joug turc; la Russie, au contraire, affirme sa puissance et se trouve en pleine prospérité. Aussi, aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, c'est Moscou qui importe en Serbie quelques-uns de ses produits, les livres ecclésiastiques surtout, [43b] mais aussi des oeuvres de l'art religieux. L'influence des manuscrits russes — puis des livres imprimés — y a été durable: à preuve, la prononciation russe du slavon d'Église qui jusqu'à ces temps derniers était prépondérante dans le culte serbe. Beaucoup moins importante, la pénétration de la peinture russe en Serbie, à la même époque, y a laissé cependant quelques traces qui méritent d'être relevées.

Depuis le début de la domination turque, les tsars russes eurent souvent à subvenir aux besoins les plus urgents des monastères serbes, en remettant à leurs envoyés des subsides pécunières. Mais parfois leur aide prenait une autre forme. Nous apprenons ainsi qu'en 1585 un patriarche de Petch demanda au tsar de „renouveler" l'iconostase et les icones d'une église serbe (notre texte n'en donne pas le nom).[44] Nous ignorons la réponse du tsar: envoya-t-il en Serbie des icones de son pays ou se contenta-t-il — à la manière des princes roumains — de fournir les fonds qui auraient permis d'acquérir ailleurs les peintures indispensables? Quoiqu'il en soit, on notera cette demande d'icones adressée au tsar du fond de la Serbie.

Or, deux fragments de peintures murales du XVI^e^ siècle, dans une église serbe, nous prouvent que des demandes de ce genre *suivies d'envois* d'icones russes devaient être plus fréquentes qu'on ne l'aurait cru, ou du moins que les peintures russes pénétraient en nombre suffisant en Serbie, pour y susciter des imitations. On voit en effet, parmi les peintures qui décorent le narthex de 1570 de la célèbre église de Gratchanitsa, deux grandes compositions qui reproduisent en les agrandissant deux icones russes, un Pokrov de la Vierge (pl. X) et une illustration de l'hymne mariologique: „Tu fais la joie" (ἐπί σοι χαίρει...), (pl. XI). Malgré l'état de conservation lamentable de ces deux peintures, dont il ne reste que des fragments dans la voûte centrale du narthex, au dessus de l'entrée principale, l'origine de leurs modèles paraît évidente. Le thème iconographique du Pokrov a été créé en Russie, et les divers types de l'image — dont celui qui fut reproduit à Gratchanitsa — appartiennent tous aux différentes traditions locales de l'art russe.[45] Le thème de „Tu

---

[43a] Voy. dans les recueils Mouraviov et Kapterev.

[43b] St. Dimitrijević, *Одношаји пећских патријарха са Русијом у XVII веку,* dans Глас Српске Краљ. Академије, LVIII, 1900, p. 217 et suiv. — On voit, d'autre part, encore au XVI^e^ siècle, un moine serbe chargé par des Russes de composer la „Vie" des deux saints fondateurs du fameux monastère de Solovki (sur une île de la Mer Blanche), Ibid. p. 217. — Je n'ai pu consulter l'ouvrage de Kapterev: *О прiѣздахъ въ Россiю за милостынею сербскихъ iерарховъ въ 16—18 вѣкахъ* (Прибавленiе къ изданiю Творенiй Святыхъ Отцовъ, томъ 48).

[44] Dimitrijević, l. c., p. 222—223.

[45] Golubinskii, Исторiя русской церкви, 1, 2, p. 400. Kondakov, dans Журналъ Министерства Народнаго Просвѣщенiя, 1907. Le même, *Иконографiя Богоматери*, II, 1915, p. 55 et suiv.

fais la joie" est commun à tout l'art ortodoxe tardif, mais le type iconographique adopté à Gratchanitsa est particulier aux peintures russes des XV^{e} et XVI^{e} siècles: disposition des groupes, attitude de la Vierge. emplacement de l'architecture symbolique du fond, — tout correspond ici aux poncifs des icones russes. Le detail de l'architecture surtout (fig. 1) enlève les derniers doutes: les toits ondulés, les minces colonnettes engagées qui ordonnent la façade, et enfin, une feuille ornementale placée en acrotère, se retrouvent trait pour trait, dans les images russes du même sujet, et n'apparaissent qu'en peinture russe.[46] On sait d'ailleurs que ce genre de toits ondulés et ce type de colonnettes engagées, chers aux iconographes russes, comptent parmi les traits originaux de l'art monumental, en Russie, dequis l'époque pré-mongole (pl. XII).



Fig. 1. Gratchanitsa. Détail de la pl. XI.

En dehors de Gratchanitsa, je ne connais pas d'autres exemples conservés d'imitations de peintures russes anciennes en Serbie. Il est vrai que la peinture serbe du XVI^{e} siècle n'a guère été étudiée jusqu'ici, et des découvertes ne sont pas impossibles dans ce domaine. Mais je ne pense pas que l'imitation d'icones russes, dans l'art monumental serbe de cette époque, ait pu prendre de l'extension. L'immense majorité des peintures serbes des XVI^{e} et XVII^{e} siècles décore de toutes petites églises où l'on se bornait à reproduire un *minimum* de thèmes indispensables, d'après des vieux types locaux. En règle générale, cet art balkanique tardif, si pauvre, se refusait même à traiter de nombreux thèmes iconographiques du répertoire local du XIV^{e} siècle. Indifférents à ces modèles, qu'ils avaient pourtant sous les yeux, rares devaient être les peintres serbes de l'époque turque qui pouvaient se laisser tenter par les compositions particulières de l'iconographie russe. L'exemple de Gratchanitsa est d'autant plus suggestif: malgré la disparition de toutes les icones russes importées naguère en Serbie, il nous permet d'entrevoir leur action, dans ce pays, au milieu du XVI^{e} siècle.

Le même *Russian Icon*, Oxford, 1927, p. 114—118, pl. XXXVI. Lihatchev, *Матеріалы для исторіи русскаго иконописанія*, I, fig. 234 et suiv. Kondakov et Tolstoï, *Русскія Древности*, VI, p. 70—71, fig. 103. Alpatov et Brunov, l. c., fig. 234. Ph. Schweinfurth, *Geschichte der russischen Malerei im Mittelalter*, La Haye, 1930, fig. 138—39. Le P. Lathoud, *Le thème iconographique du „Pokrov" de la Vierge*, dans Recueil à la mémoire de Th. Uspenskiï, II, 2, p. 302 et suiv.

[46] Lihatchev, Матеріалы, I, fig. 206, 245. E. Georgievski-Družinin, *Les fresques du monastère de Thérapon*, dans Recueil à la mémoire de Th. Uspenski, II, 1. p. 122 et suiv., pl. XV.— Kondakov, *Russian Icon*, p. 111, Schweinfurth, l. c., fig. 138, 139. Alpatov et Brunov, l. c., fig. 235, 304. — J. Myslivec, *Liturgické Hymny jako náměty ruských ikon*, dans Byzantinoslavica, III, 2, 1931, p. 30 du tirage à part.



Un curieux témoignage qui date de la deuxième moitié du siècle suivant prouve qu'à cette époque encore les icones russes restaient en faveur auprès des Serbes. Nous apprenons, en effet, par une lettre du peintre russe Joseph Volodimirov, qu'un archidiacre serbe, Jean Plechkovitch, aurait soutenu devant lui que l'art de peindre les icones était donné aux seuls Russes. Esprit critique et peintre novateur, Volodimirov lui répondit sentencieusement: „Ce qui importe ce n'est pas la question à savoir *qui* est l'auteur de telle oeuvre d'art, mais seulement si elle est belle ou disgracieuse..." [47]

c) Moldavie et Valachie.

Les rapports entre l'art russe et l'art moldave et valaque ont été moins suivis que ne le croyait Kondakov qui, dans plusieurs de ses livres et notamment dans son „Icone Russe" posthume, assignait aux arts roumains le rôle d'intermédiaire entre les oeuvres russes et leurs prototypes supposés, grecs et italiens.[48] Aujourd'hui, nous connaissons assez bien les monuments roumains du moyen-âge, et nous sommes en mesure de rejeter cette hypothèse que Kondakov avait d'ailleurs formulée à une époque où les oeuvres moldavo-valaques étaient à peu près ignorées. Il semble, en effet, que l'art roumain et l'art russe ne doivent que très peu l'un à l'autre, et qu'ils soient rarement entrés en contact immédiat. Rien, en tout cas ne permet de reconnaître, dans l'oeuvre roumaine, cet agent de liaison entre les écoles occidentales et les ateliers russes, que présumait Kondakov. On y trouve, par contre, des indices évidents d'une influence russe qui, sans avoir déterminé l'évolution de l'art médiéval, en Roumanie, y a bien laissé son empreinte.

Ce cas de contact immédiat est sans doute unique dans l'histoire des rapports artistiques russo-roumains. Mais sur un autre plan une affinité curieuse rapproche certainement l'oeuvre russe et l'oeuvre moldavo-valaque des XV^e^, XVI^e^ et XVII^e^ siècles. A certains égards, ils semblent même plus proches l'un de l'autre que des oeuvres balkaniques, antérieures et contemporaines. Je compte revenir ailleurs sur les caractères généraux de l'art roumain qui, de même que l'art russe, n'appartient pas entièrement à la tradition „méditerranéenne". Il y a là un problème que, dès 1911, avait entrevu l'archéologue polonais Ladislas Podlacha, et que les critiques d'après-guerre de l'art roumain ont eu tort de négliger.[49]

Je me bornerai donc ici à citer les exemples de la pénétration de l'art russe en Roumanie, et notamment de l'expansion de la peinture russe, dans les deux principautés danubiennes.

En 1653, le patriarche d'Antioche, Macaire, fit un séjour en Moldavie et en Valachie et visita les sanctuaires de ce pays. Son neveu, le diacre Paul d'Alep, dans

---

[47] *Матеріалы для исторіи раскола.* Изданіе под ред. Н. И. Субботина, V, Moscou, 1879, p. 291 et suiv. Cf. un extrait dans Igor Grabar, l. c., VI, p. 424.

[48] Kondakov, *Russian Icon*, p. 83, 105, 111, 122 etc. Le même, *Icone Russe*, II, Prague, 1933, p. 203, 272 etc.

[49] Ladislav Podlacha, *Abendländische Einflüsse in den Wandmalereien der griechisch-orientalischen Kirchen in der Bukowina*, dans Zeitschrift für christliche Kunst (Düsseldorf), 1911, nos 7, 8, 9, p. 199—201, 243 et suiv.

sa célèbre relation de ce voyage, signale la présence d'icones et même d'iconostases russes, dans les églises roumaines les plus importantes, et à propos de quelques-uns de ces sanctuaires, il ne note que ces peintures moscovites. La capitale de la Moldavie, Jassy, abondait en oeuvres russes. A la cathédrale dédiée aux „Trois Hiérarques", Paul d'Alep admire un iconostase à quatre rangées d'images (dont un Christ, une Vierge, un saint Nicolas et un groupe des Trois Hiérarques, c.-à-d. Jean Chrysostome, Basile le Grand et Grégoire de Nazianze), toutes „faites à Moscou, en argent et en or".[50] Toujours à Jassy, au monastère Galata, il note „derrière le trône du prince", deux icones russes bilatérales (peintes sur les deux côtés), l'une figurant saint Georges et la Nativité, l'autre, saint Démétrios čavalier (foulant le cheval de „Lios") et une illustration de l'hymme liturgique „Fils unique Verbe de Dieu", „choses trop subtiles, pour que l'intelligence puisse les embrasser".[51] Au monastère de Barnovski, dans les environs immédiats de Jassy, il apprend que l'iconostase" très grand et les icones sont entièrement moscovites, d'une grande valeur".[52] Et il en est de même, au monastère Sainte-Paraskévi, où une icone de sainte Catherine qu'il admire et „toutes les autres icones, avec l'iconostase tout entier et ses portes, ainsi que les icones des apôtres, tout ceci (est) de travail russe".[53]

De même que dans la capitale moldave, dans celle de la Valachie, Tărgoviște, Paul d'Alep note dans une église, un iconostase exécuté en Russie.[54]

Les sanctuaires où les voyageurs syriens de 1653 virent des icones et iconostases russes, étaient des fondations princières de la première moitié du XVII^e^ s., oeuvres des gospodars de Moldavie, Miron Barnovski et Vasile Lupu, et du gospodar de Valachie, Matthieu Bassarab. Il semble donc que c'est à l'initative de ces trois princes qu'il faut attribuer l'importation en série de peintures russes. Et de fait une correspondance entre les gospodars roumains et les autorités russes le confirme entièrement. Ces documents, conservés aux anciennes Archives du Ministère des Affaires Etrangères à Moscou, ne semblent pas avoir été utilisés jusqu'ici par les critiques de l'art russe. Et loin de ces Archives, nous n'avons pu nous en servir nous-même que d'après les textes publiés, à savoir une lettre de Matthieu Bassarab, éditée par Mouraviov[55] et la correspondance entre Jassy et Moscou publiée par M. Dragomir, dans les *Annales* de l'Académie Roumaine.[56]

En 1646, le gospodar de Valachie Bassarab commande des icones à Moscou, et écrit à ce propos au tsar: „ ... voici pourquoi, glacés dans notre pays à cause de l'absence de l'art chaud et saint des peintures de sainteté, et désireux de posséder certaines icones, nous accourons auprès de votre puissante et magnifique royauté, pour assouvir notre soif par ta (sic) générosité bienvenue".[57] Il fait

[50] Paul d'Alep, trad. Mourkos, p. 63—65.

[51] Ibid., p. 66—67.

[52] Ibid., p. 68.

[53] Ibid., p. 79.

[54] Ibid., p. 114.

[55] Mouraviov, l. c., II, p. 284 . 285. Cité par Dragomir, p. 27 (voy. note ci-dessous).

[56] Dr. Silviu Dragomir, *Contribuții privitoare la relațiile bisericii românești in Rusia in veacul XVII*, dans Analele Academiei Române, Série III, vol. XXXIV (Memoriile secțiuii istorice), Bucarest, 1912.

savoir au tsar qu'il envoie à Moscou un archimandrite russe du Mont-Athos, et prie le souverain „d'ordonner à ses peintres de marque d'aider le révérend archimandrite dans l'exécution de la commande que nous faisons dans ton saint royaume".[57]

L'iconostase exécuté en Russie que Paul d'Alep vit à Tărgovişte en 1653,[58] est peut-être l'oeuvre que Matthieu Bassarab commanda à Moscou, en 1646.

Les lettres publiées par M. Dragomir — elles s'échelonnent de 1628 à 1642 — ont pour objet deux commandes d'icones à Moscou, ainsi que l'envoi d'un groupe d'artistes russes à Jassy, où ils décorèrent de peintures murales la nouvelle cathédrale des Trois Hiérarques. Il y est question, d'autre part, de plusieurs praticiens moldaves envoyés à Moscou par le gospodar et chargés de collaborer à l'exécution de l'iconostase destiné à la même église de Jassy.

Un premier groupe de documents se rapporte à la commande de deux icones. En 1628, le gospodar Miron Barnovski venait d'achever la construction de plusieurs églises — dont celle de Dragomirna — et, préoccupé de leur décoration intérieure, il s'adressa au tsar Michel Feodorovitch, pour lui demander de faire exécuter à Moscou deux grandes icones. Cette comamnde date du 9 Décembre 1628: „... voyant que les très belles icones provenant du pays de ta royauté servent d'ornement à la foi orthodoxe toute entière, et que de lui viennent aide et protection à toutes les divines églises, j'ai pris le soin de faire chercher des honnêtes et très belles icones chez ta royauté éprise de bien, en te priant de récompenser et d'exaucer notre désir..."[59] Les icones commandées devaient représenter quatre saints militaires entourés des scènes de leurs „vies". Trois de ces saints, Georges, Procope et Mercure, sont parmi les plus fréquents dans l'iconographie orthodoxe. Par contre, le quatrième saint, saint Jean le Nouveau, est un saint local, vénéré spécialement en Moldavie, et qui, quoique d'origine grecque, est considéré en Roumanie comme un saint national. Il est d'autant plus curieux de voir un gospodar commander à Moscou une icone de Jean le Nouveau, que dès le début du XVI[e] siècle l'art roumain avait arrêté un type iconographique de ce saint,[60] tandis que les Russes ne semblent avoir appris son existence qu'à l'époque même où se place la commande de Miron Barnovski.[61]

---

[57] Mouraviov, p. 284—285. Cf. Dragomir, l. c., p. 27.

[58] Paul d'Alep (trad. Mourkos) p. 68.

[59] Dragomir, l. c., p, 82,

[60] Les premières images de ce saint, dans la peinture romaine, datent de 1498 (décoration murale d'une chapelle au monastère de Bistriţa, en Moldavie. Une représentation à grande échelle de saint Jean le Nouveau est en quelque sorte obligatoire dans les églises moldaves, à partir de 1530 environ (p. éx. à Humor, Moldavişta, Voroneţs, Suceviţsa).

[61] En 1635, deux autels furent consacrés, dans les églises de Moscou, à saint Jean-de-Belgorod (Belgorod=Cetatea Alba=Akkerman, — ville où ce saint a subi le martyre): le premier, dans une dépendance (придѣлъ) de l'église du Saint-Mandylion, au Kremlin; l'autre, en l'église de la Vierge — „Grebnevskaïa": Zabelin, *Домашній бытъ русскихъ царей*, I, 1862, p. 58. M. I. Aleksandrovskiï, *Указатель московскихъ церквей*, Moscou, 1919, № 30 (publ. lithographique). Cette brusque éclosion du culte de saint Jean le Nouveau à Moscou, s'explique lorsqu'on apprend qu'il a été le saint patron du fils du tsar Michel, le tsarevitch Ivan (qui devait mourir bientôt après, en 1639); ce qui, d'ailleurs, prouve que le saint des Moldaves figurait sur le Calendrier de l'Église russe de ce temps. A quel moment y fut-il inscrit? N'est-ce pas à l'occasion de la commande de l'icone? Comme

En 1636, huit ans après la première lettre de Barnovski, les icones ne sont toujours pas livrées à Jassy, et son successeur sur le trône de Moldavie, Vasile Lupu, s'empresse d'envoyer à Moscou un archimandrite du nom de Barlaam, qui n'a d'autre mission que de „rapporter les saintes icones". Une lettre du nouveau gospodar (février, 1636) nous apprend, entre autre, que les icones en question „furent exécutées et peintes par ordre de votre royauté par le zôgraphe Nazaire, et leur prix lui fut remis dans sa main. Mais n'ayant pu être emportées, elles restèrent là, chez Nazaire. Ordonne, ô tsar, de remettre ces icones à nos boïars et de nous les apporter."[62] Ainsi, les icones furent bel et bien exécutées en temps normal, mais retenues à Moscou. Pourquoi?

Une missive du tsar Michel Feodorovitch, du 8 Juin de la même année, nous fait entrevoir la raison de cet „embargo" inattendu. S'étant fait renseigner, le tsar répond à Vasile Lupu: „Et nous, grand souverain, avons fait dire à tes envoyés que ces icones avaient été peintes lors du séjour à Moscou de l'archimandrite Barlaam, envoyé par l'ancien seigneur de la Moldavie, Miron Barnovski. Mais elles ne furent pas expédiées, parce que ces icones avaient été peintes, sur l'ordre de l'archimandrite, d'une manière indigne (не по достоинству). C'est la raison pour laquelle, à cette époque, elles ne furent pas remises à l'archimandrite et à ses camarades. Et aujourd'hui, sur notre ordre, tes envoyés sont avisés que les icones ne pourront pas être envoyées avec eux, parce qu'elles sont peintes d'une manière indigne"[63].

Pourquoi l'art de ces icones fut-il jugé „indigne"? Le tsar ne le dit point, mais il semble que les autorités ecclésiastiques de Moscou avaient été arrêtées par un type iconographique qu'elles condamnèrent. Un document nous apprend, en effet, (Actes moldavo-valaques, n° 7144, aux Archives Min. Aff Etr., Moscou[64]) que les saints guerriers des icones destinées à Jassy y figuraient assis sur un banc, et non pas debout, comme le voulaient, semble t-il, les contrôleurs moscovites. C'est l'archimandrite moldave qui aurait choisi ce type iconographique, après avoir admiré, au Kremlin, une icone de saint Démétrios représenté dans cette attitude.

J'avoue ne pas comprendre très bien ces contrôleurs qui s'opposaient à admettre une iconographie inspirée par une icone du Kremlin. Du moment qu'on gardait cette oeuvre à un endroit aussi officiel, pouvait-on douter de la bonne tenue de son iconographie? N'y a-t-il pas lieu d'admettre plutôt que le document que je viens de citer nous renseigne mal sur la cause réelle de la condamnation des icones? Car si rien n'est plns vraisemlable qu'une contestation de „l'orthodoxie" de quelque type iconographique, à Moscou (depuis le milieu du XVI^e siècle, on s'y passionait pour des questions iconographiques, et un contrôle des peintres y était

---

à Byzance, du temps des Macédoniens et des Comnènes, on avait cette tendance, en Russie aux XVI^e et XVIII^e siècles, de rattacher à Moscou les cultes du plus grand nombre possible de saints de l'Orthodoxie. — On est surpris par contre, de ne trouver aucune église ancienne dédiée à saint Jean le Nouveau, en pays moldave. Ses reliques reposent à Suceava, dans une église de St. Georges.

[62] Dragomir, l. c., p. 86—88.

[63] Ibid., p. 88—89.

[64] Ibid., p. 22.

exercé depuis le Concile de 1551), le type du saint guerrier assis n'aurait guère pu être rejeté en Russie, où on le trouve sur des icones célèbres, depuis le XIII^e siècle [65]. On comprendrait mieux, si les difficultés avaient surgi à propos de l'image du saint roumain Jean le Nouveau, les contrôleurs russes ayant pu ignorer son type iconographique normal. N'est-ce pas pour les rassurer que l'archimandrite Barlaam, élevé entre temps au grade de métropolite de Moldavie, envoya au tsar, un an plus tard (1637), une icone de ce saint exécutée dans son pays? [66] Il fournissait ainsi, semble-t-il, aux autorités ecclésiastiques russes un modèle „canonique" de l'image, pour faciliter peut-être la tâche des iconographes moscovites officiels. Nous ignorons toutefois, si les fameuses icones des saints militaires ont jamais atteint Jassy.

Peu de temps aprés, le même gospodar moldave, Vasile Lupu, confia aux ateliers de Moscou l'exécution des *peintures de l'iconostase* de la nouvelle cathédrale des Trois-Hiérarques, à Jassy. Il envoya en même temps des praticiens moldaves à Moscou, en les chargeant de faire le *catapetasme* (τὸ καταπέτασμα ou rideau de l'iconostase), ainsi que le crucifix qui surmonte le mur des icones. On notera ce procédé curieux, de collaboration de spécialistes de deux pays différents, les uns travaillant aux peintures, les autres aux parties qui devaient être exécutées selon l'usage du pays de destination de l'oeuvre collective. On remarquera aussi le soin extrême apporté par le gospodar de Moldavie, pour assurer à l'iconostase une harmonieuse unité: c'est le but qu'il poursuivait évidemment en faisant travailler les maîtres roumains auprès des peintres russes, dans les ateliers de Moscou. Vasile Lupu ne manquait certes ni de largesse ni de sens esthétique, et on regrette d'autant plus la perte de l'iconostase russo-moldave de la cathédrale de Jassy, que Paul d'Alep admira en 1653.

Les lettres échangées à ce sujet, entre Jassy et Moscou, en 1638 et 1639, ne sont pas moins suggestives que les précédentes. Le 13 Septembre 1638, le gospodar écrit à un haut fonctionnaire de Moscou (Fed. Fed. Lihatchev): „... C' est pourquoi nous envoyons... (auprès du tsar) et auprès de ta seigneurie notre fidèle chambellan Isaïe Istatievitch, pour vous adresser la même prière de nous fournir des peintres d'icones, car dans notre pays on n'en trouve point.. sollicite donc Michel Feodorovitch, tsar de toutes les Russies, couronné par Dieu, de nous donner de bons et habiles peintres d'icones et d'autoriser nos artisans (хитрьци) à faire le *catapetasme* et le crucifix, conformément à notre usage." [67].

On ne tiendra pas trop rigoureusement compte du passage sur l'absence totale de peintres en Moldavie (cf. plus haut, une déclaration identique de Matthieu Bassarab, pour la Valachie). Des peintures murales conservées de nos jours, à Jassy et ailleurs, nous prouvent, en effet, que des fresquistes autres que des Russes ont bien travaillé en Roumanie, dans la première moitié du XVII^e siècle. Mais ces oeuvres, généralement médiocres, sont peut-être dues à des étrangers, et les inscriptions grecques qui les accompagnent souvent, et plus encore la rupture avec les

[65] Вопросы Реставрации, II, 1928, fig. sur p. 138. Schweinfurth, l. c., fig. 65.
[66] Dragomir, l. c., p. 91.
[67] Ibid., p. 92—93.

traditions artistiques antérieures qu'on remarque en comparant les oeuvres du XVII[e] siècle aux peintures murales roumaines du siècle précédant, semblent corroborer cette hypothèse. Il n'y aurait pas de contradiction, dans ce cas, entre l'affirmation répétée des princes roumains (en admettant qu'ils se plaignaient de l'absence de peintres *locaux*), et la présence de plusieurs ensembles de peintures murales contemporaines, dans les églises roumaines. Indirectement l'importation massive d'oeuvres balkaniques, grecques se trouverait même expliquée par nos textes.

Mais il est plus probable que les gospodars ont manqué de spécialistes de la peinture *sur bois*, de peintres d'icones proprement dites. Quoique le mot de иконописцы employé par Vasile Lupu (les termes de la lettre de Matthieu Bassarab ne sont pas traditionnels, mais lui aussi parle de святыхъ иконъ) désigne quelquefois les peintres d'images murales, il s'applique avant tout aux praticiens qui confectionnent des icones.[68]

Mais pour revenir à l' iconostase commandé à Moscou, voici le gospodar Vasile Lupu qui intervient auprès du tsar en faveur des artisans roumains qui continuaient leur besogne en Russie. Il écrit le 12 Juillet 1639: „... En second lieu nous prions et supplions ta grande royauté au sujet de ceux de nos hommes qui sont en train de travailler à cette oeuvre d'église, de les autoriser, leur besogne une fois terminée, de retourner ici, chez nous. Car par la miséricorde de Dieu, l'église (des Trois-Hiérarques) est terminée, (et) nous n'attendons qu'à la décorer de l'ornement qu'on est en train d'exécuter chez ta très claire royauté orthodoxe...".[69]

A la fin de la même année, l'iconostase est transporté à Jassy, dans la nouvelle cathédrale. La correspondance se termine sur une lettre de remerciement de Vasile Lupu (29 Décembre 1639: „... à ce qui concerne la confection des saintes icones, une oeuvre parfaite et belle a été exécutée par ordre de votre pouvoir et le nom de votre royauté sera loué à toute époque et par tout le clergé de la sainte église, tant que restera cette terre (c. à. d. la Moldavie)".[70]

La cathédrale de Jassy possédait ainsi, à partir de 1639, un bel iconostase. Mais ses murs restaient nus, et lorsque, deux ans plus tard, Vasile Lupu entreprit de les couvrir de fresques, c'est encore à Moscou qu'il demanda des spécialistes de la peinture murale. Le 7 Mai, il écrivit au tsar: „... Et encore prions nous ta très claire et grande royauté au sujet de quelques maîtres en peinture, et exprimons-nous le désir que tu accueilles avec bienveillance notre pétition rélative à la décoration de l'église des très saints évêques et docteurs catholiques, Basile le Grand, Grégoire le Théologien et Jean Chrysostome, que nous venons de construire... Aussi prions-nous avec insistance ta royauté de faire venir auprès de nous quelques peintres de ton royaume orthodoxe. De notre côté, nous donnerons aux peintres de bons gages, et je donne la plus grande assurance que je prendrai soin d'eux en toute chose, lorsqu'ils auront à rentrer chez eux...".[71]

[68] En parlant de spécialistes des peintures murales, les mêmes textes emploient d'autres termes, voy. ibid., p. 96, 97: „іконного стенного писма дву человѣкъ іконниковъ"; „иконники стѣны святѣй церкви писмо ради".

[69] Dragomir, l. c., p. 94.

[70] Ibid., p. 94.

[71] Ibid., p. 95.

Le tsar répond avec empressement à Vasile Lupu. „... Comme suite à ta lettre et à ta demande, nous t'avons envoyé deux peintres d'icones, Sidor Pospeev et Jakob Gavrilov, pour l'exécution de peintures murales religieuses..."[72] Et le 10 Juillet (1641), Vasile Lupu signale au tsar leur arrivée dans sa capitale, et le remercie de sa sollicitude: „... grâce à ta libéralité royale, notre prière se trouve entièrement exaucée et les peintres Sidor et Jakob sont arrivés ici chez nous, pour décorer les murs de la sainte église..."[73]

Les deux peintres se mettent au travail. Mais bientôt l'un d'eux meurt à Jassy, et une fois de plus Vasile Lupu s'adresse à Moscou, pour lui trouver un remplaçant. A cette nouvelle pétition, le tsar répond (7 Janvier 1642): „... A nous, grand souverain, tu nous as écrit également de t'envoyer encore un spécialiste de la peinture murale, et de le faire partir, avec ton ambassadeur Michel... Et avec lui nous avons laissé partir chez toi, pour qu'ils se joignent à nos peintres Sidor et Jakob, envoyés précédemment, les deux peintres d'icones Deiko Jakovlev et Pronka Mikitin..."[74]

Aucune oeuvre de ces artistes n'est conservée, ni en Russie ni en Roumanie. Mais nous savons que l'un d'eux, Sidor Pospeev, a été un „maître du tsar" attitré:[75] de même qu'au Caucase et dans les provinces conquises sur l'Islam, le gouvernement russe envoya en Roumanie des spécialistes de premier ordre.

Les peintures murales de la cathédrale des Trois-Hiérarques de Jassy ont été détruites lors de la désastreuse „restauration" de Lecomte du Noüy (début du XX^e^ siècle), et, sauf erreur, on n'en possède aucune description, en dehors des lignes que leur consacra Paul d'Alep, en 1653. Si brèves qu'elles soient, ses notes projettent quelque lumière sur cette décoration disparue.[76] „Dans le haut, dit Paul d'Alep, il y a une image de la Trinité". Ce thème semble assez inattendu au sommet de la coupole, où l'on trouve d'habitude une figure du Pantocrator. Mais nous savons que, en 1558, cette substitution avait été faite, une première fois, par des peintres russes, à l'église du monastère de Sviajsk, près de Kazan.[77] A Jassy, les artistes moscovites se sont souvenus de cette innovation de leurs prédécesseurs du XVI^e^ siècle, et le raprochement avec Sviajsk nous fait entrevoir l'iconographie probable de cette scène à Jassy. En effet, la Trinité de la coupole de Sviajsk figure le type iconographique qu'on appelait en Russie: *La Paternité* (Отечество), c'est-à-dire Sabaoth trônant avec le Fils *dans ses bras* et la Colombe du saint Esprit planant entre les têtes des deux figures divines. Dans le cadre de la peinture orthodoxe tardive, c'est un type particulier à l'iconographie russe.

Paul d'Alep mentionne ensuite une Vierge dans l'abside, une image des saints

[72] Ibid., p. 96—97.

[73] Ibid„ p. 96.

[74] Ibid., p. 98. Cette décoration murale est signalée dans G. Bals, *Bisericile moldoveneşti din veacurile al XVII-lea şi al XVIII-lea,* Bucarest, 1933, p. 142—143.

[75] A. I. Ouspenskiĭ, *Царские иконописцы и живописцы XVII вѣка,* I, Moskou, 1913, p. 221 Sidor Pospeev avait travaillé précédemment à Moscou, à la cathédrale de la Dormition et peut-être à celle de l'Archange Michel (dite Archangelskiĭ).

[76] Paul d'Alep (trad. Mourkos), p. 63—65.

[77] Aïnalov, dans Древности, XXI, 1906.

patrons de cette église, les Trois Hiérarques, au dessus de la porte d'entrée, et des portraits des fondateurs. Mais tous ces sujets qui se voient dans n'importe quelle église grecque, slave et roumaine, n'ajoutent rien à la caractéristique de la décoration de Jassy. En revanche, les trois compositions qu'il cite plus loin semblent plus suggestives: „Sur les autres murs, il y a des peintures de *Tout ce qui respire* (Psaume 150), et toutes les créatures du monde entier, depuis l'homme jusqu'aux animaux domestiques, bêtes sauvages, oiseaux, arbres et toutes les plantes; de quoi émerveiller les visiteurs. Ensuite, *Glorifiez Dieu dans ses saints* (Psaume 148-149), avec les cymbales et les fifres, des jeunes hommes et des jeunes filles, et tout le genre humain, et les musiciens, selon leur rang; et *Tu fais la joie* (hymne mariologique), les jeunes filles et les rois et les juges, d'après leur rang. Tout est en or et en lapis-lazuli".

Dans ce passage, deux points méritent d'être retenus. C'est, d'une part, la place d'honneur résérvée aux images des *Laudationes*, dans cette décoration monumentale (Paul d'Alep ne mentionne aucun autre sujet en parlant des peintures de la nef). Le trait est suggestif, car cette particularité caractérise les peintures murales russes des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, en commençant par Sviajsk (1558).[77] C'est, d'autre part, la composition illustrant l'hymne *Tu fais la joie* qui figure parmi les sujets préférés des iconographes russes, depuis le XV^e^ siècle.[78]

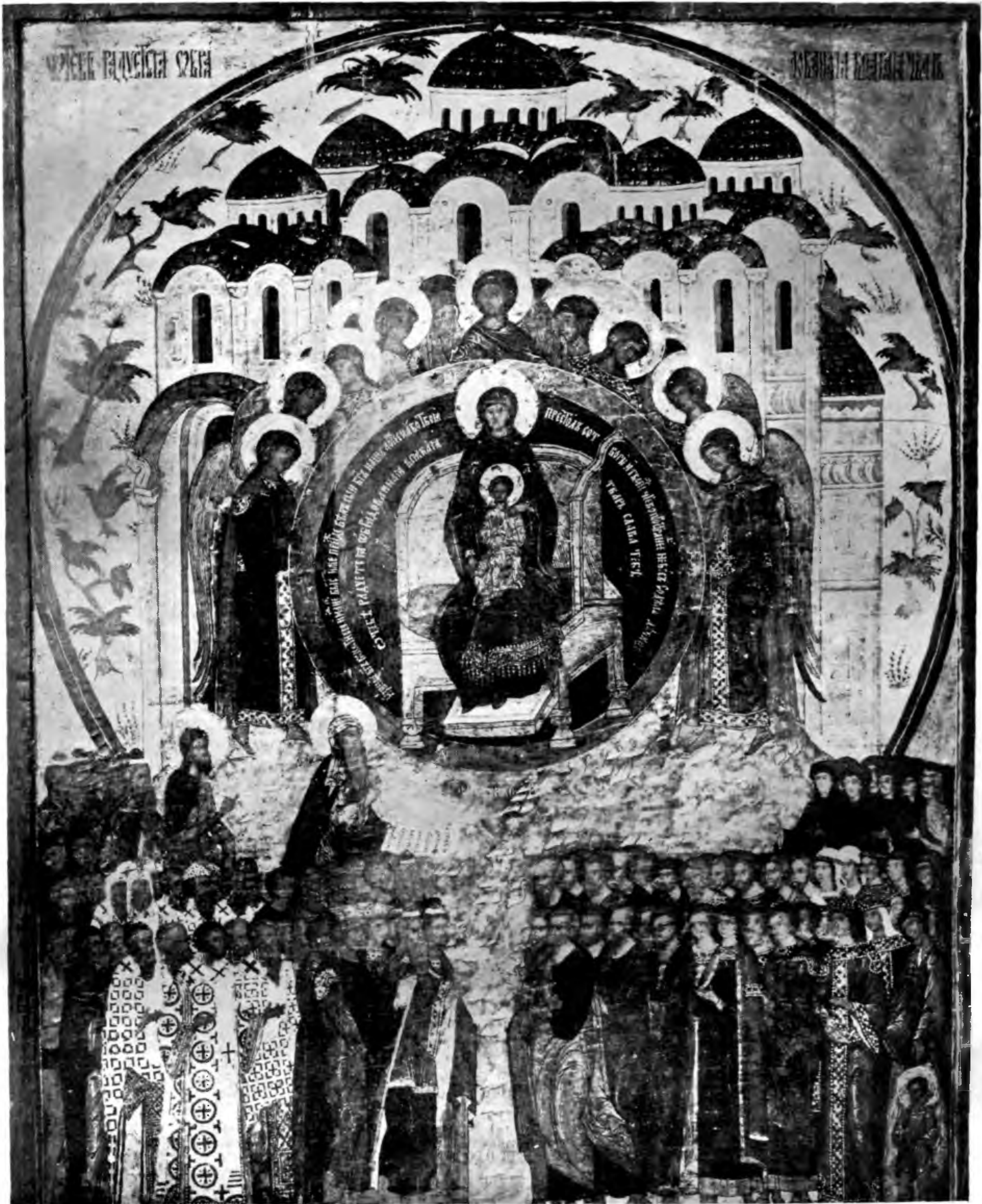
Paul d'Alep signale, enfin, sur le mur occidental de la cathédrale de Jassy, une image du Jugement Dernier, et dans le cadre de ce thème général, „des Turcs avec leurs vêtements de differentes couleurs coiffés de leurs turbans et de leurs hauts bonnets". Nous connaissons bien des représentations de ce genre, mais non pas dans l'art russe de cette époque, mais sur les murs des églises moldaves des XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Les groupes pittoresques des damnés, parmi lesquels les Roumains ne manquent jamais de figurer les Turcs, font l'originalité du Jugement Dernier de l'art moldave.[79] Les peintres russes appelés à Jassy leur auraient-ils emprunté ce motif, qui devait être cher à la foule roumaine? Nous sommes prêts à l'admettre: comme tant d'artistes travaillant pour une clientèle étrangère, les peintres russes se seraient adaptés au goût local.

Il ressort ainsi de l'étude de tous ces textes du XVII^e^ siècle qu'à cette époque la peinture russe jouissait d'une faveur spéciale, dans les principautés roumaines. L'importation d'icones russes, l'appel de peintres russes, y avaient pour initiateurs les princes régnant de Valachie et surtout de Moldavie. Des peintures moscovites faisaient le principal ornement des fondations du gospodar Vasile Lupu et de son prédécesseur Miron Barnovski, dans leur capitale Jassy.

Tous les textes que nous avons pu utiliser se rapportent à la première moitié du XVII^e^ siècle. Mais une phrase du gospodar Miron Barnovski, dans sa lettre de 1628, nous avertit que l'art russe a été connu en Roumanie dès une époque antérieure. Je rapelle ce passge (voy. p. 81): „... voyant que les très belles icones pro-

[78] Voy. note 46.

[79] Les meilleurs exemples sont à Humor, Moldovița et Voroneț.



venant (de Russie) servent d'ornement à la foi orthodoxe tout entière..." Miron Barnovski a eu donc l'occasion de voir des peintures russes, avant de passer sa première commande à Moscou. Et de fait, l'étude des décorations murales moldaves du XVI^e siècle prouve que des icones russes avaient été importées en Roumanie dès avant 1600. Comme en Serbie au XVI^e siècle, mais bien plus souvent, elles y servirent de modèles pour les peintures murales.

L'influence des icones russes est certaine, en Moldavie dans la deuxième moitié du XVI^e et au début du XVII^e siécle. Elle me paraît vraisemblable, en outre, dans certaines oeuvres de l'époque antérieure.

Les peintures murales de l'église du faubourg Papauţi de la petite ville de Botoşani (1496) offrent de curieuses ressemblances avec les peintures russes du XV^e siècle. Cette parenté apparaît, avant tout, dans l'emploi d'une gamme de couleurs, claires et vives, et de contours plus ou moins accusés. La coloration des architectures décoratives, dans les scènes historiques, rappelle singulièrement des oeuvres novgorodiennes: ce sont les mêmes nuances délicates de rose, de vert-clair, de jaune-pâle. Le dessin des figures est également analogue: de part et d'autre, ce sont des personnages semblables, minces et allongés, aux membres grêles, aux pieds minuscules. D'une manière générale, l'auteur de cette oeuvre roumaine a une certaine façon de „styliser" les images et surtout les figures, qui les fait ressembler aux visions idéalisées et presque abstraites des peintures novgorodiennes.

Deux motifs plus précis semblent confirmer cette impression générale. Dans la *Cène*, c'est une architecture de fond aux formes suggestives (série de frontons arrondis; minces colonnettes engagées) qui rappellent les architectures décoratives des icones russes. — Ce sont, d'autre part, les images de deux martyrs, au-dessus de l'iconostase. Admirablement conservées, elles gardent intactes leur facture initiale et la fraicheur du coloris en permettant d'observer, mieux qu'ailleurs, les procédés techniques du peintre de Papauţi qui „dématérialise" le corps, néglige la forme plastique et accuse les contours. Les images idéales de saints ainsi obtenues se rapprochent singuliérement des visions analogues, sur les icones et les fresques russes des XV^e et XVI^e siècles. Et un détail extérieur mais significatif, donne une valeur certaine à ce rapprochement: les deux martyrs de Papauţi apparaissent à mi-corps sur un fond de couleur qui imite une icone sur bois, avec son cadre surélevé et son champ du milieu réservé à l'image (pl. XIII,1). Or — détail qui semble particulier aux icones russes — les nimbes des deux saints dépassent le bord du champ central et se prolongent sur le cadre supérieur. On observe le même parti sur des images analogues, à l'église moldave de Roman.

Les formes et les motifs plus particuliers des fresques de Papauţi qui nous ont permis de les rapprocher des peintures russes contemporaines, ne se retrouvent guère dans les autres décorations murales roumaines de la même époque. Comment expliquer, dans ce cas, la parenté de Papauţi et des oeuvres russes? S'agit-il de deux expériences parallèles ou bien d'une influence russe? La seconde solution me paraît plus vraisemblable, mais je ne me sens pas en mesure de l'affirmer, et encore moins d'indiquer la voie exacte par laquelle une influence russe aurait pu pénétrer en Moldavie, à la fin du XV^e siècle. Normalement, l'art orthodoxe de

la Grande Lithuanie d'alors aurait pu servir d'intermédiaire, mais je renonce à traiter ici des rapports artistiques roumaino-„lithuaniens“, en me réservant de revenir là-dessus, dans une autre étude.

Rien de définitif ne peut être dit, par conséquent, au sujet de la pénétration possible de l'art russe en Roumanie, à la fin du XV^{e} siècle. Par contre, dans la deuxième moitié du XVI^{e} et au début du XVII^{e} siècle, une influence russe sur la peinture moldave est évidente. Nous pouvons même définir ses moyens d'action et ses limites, ainsi que l'origine des modèles russes utilisés par les peintres des églises moldaves.

---

1. L'exonarthex de l'„église épiscopale“ de Roman, en Moldavie, conserve un ensemble de peintures pour la plupart inédites. Quoique malmenées par des restaurateurs modernes, elles méritent certainement plus d'attention que ne leur avaient accordée jusqu'ici les critiques de l'art roumain. Aucune inscription ne nous fournit la date exacte de ces peintures. Mais une étude comparative de leur style nous invite à les situer dans la deuxième moitié du XVI^{e} siècle, entre 1550, date de la construction de l'église de Roman, et 1600, date approximative des peintures de Sucevița qui ressemblent aux fresques de Roman, mais leur sont sûrement postérieures.

Les peintures de Roman offrent plusieurs exemples étonnants d'influences de l'art occidental; nulle peinture orthodoxe ancienne, à ma connaissance, n'est allée plus loin dans la voie de l'imitation des modèles latins du XV^{e} siècle, et c'est ce qui fait le prix de ces fresques roumaines. Mais on y reconnaît aussi des souvenirs évidents de l'iconographie russe contemporaine qu'il nous importe d'autant plus de relever ici que tous les autres exemples analogues et certains me semblent postérieurs. Retenons, d'une part, une image qui ne nous est connue que par des peintures moscovites, à savoir, *La déposition de la ceinture de la Vierge* (pl. XIII,2). Quoique l'événement qui a donné lieu à ce thème iconographique se place à une époque très ancienne et au monastère des Blachernes, ce n'est qu'en Russie, à la fin du moyen-âge, qu'on le voit illustré par des images[80]. A ce titre, le thème de la *Déposition de la ceinture* est à rapprocher de celui du *Pokrov* qui est une composition du cycle mariologique créée en Russie, bien qn'elle commémore également un épisode de l'historie du sanctuaire des Blachernes.

Notons en outre, dane cette même peinture de Roman, un détail qui vient confirmer les origines russes de son iconographie: je pense à l'église représentée derrière les personnages du premier plan. Avec le groupe de ses coupoles bulbeuses et ses toits qui épousent la forme demi-circulaire de plusieurs arcs-frontons rapprochés sur les façades, cet édifice aux formes massives appartient à l'architecture russe.[80 bis] A quelques détails près, les fresques de Roman offrent deux autres exemples

---

[80] Un exemple: Lihatchev, *Материалы*, II, fig. 442.

[80 bis] Peu familiers avec cette architecture, les restaurateurs des peintures de Roman, ont quelque peu altéré les formes habituelles des monuments russes.



1



2



3



4



1



2

de la même église, dans les scènes de la *Translation des reliques de sainte Paraskevi* et de la *Mort de saint Nicolas.*

Les emprunts à l'iconographie russe, à Roman ne se limitent peut-être pas aux cas que je puis citer en ce moment. J'ai l'impression, en effet, que certains motifs d'origine occidentale ont pu pénétrer dans l'art de Roman par l'intermédiaire de modèles russes. Mais on ne saurait résoudre ce petit problème, avant une étude attentive des peintures russes analogues du XVI[e] siècle où de tels motifs abondent.

2. A Sucevița, l'influence des icones russes a laissé le plus de traces. Parmi les nombreuses images de cette décoration, si riche en enseignements de tous genres, on a la surprise de voir la reproduction pure et simple d'une série d'icones russes contemporaines, et plusieurs autres emprunts à l'iconographie et au métier des peintres moscovites.

Ainsi, une image de *Sainte-Sophie-Sagesse-Divine* (pl. XIII, 3), sur le mur Nord du sanctuaire de Sucevița, reproduit jusque dans les détails — et jusque dans la langue (СОѲѢА) de la légende — la fameuse composition mystique créée pour la cathédrale de Novgorod, à la fin du XV[e] siècle et souvent reproduite, en Russie, au cours des siècles suivants (pl. XIII, 4). Aucune oeuvre iconographique assurément n'est plus intimement liée à l'histoire religieuse de la Russie où depuis le XVI[e] siècle et jusqu'à nos jours elle n'a cessé d'éprouver la sagacité des commentateurs. [81] — Une autre icone reproduite à Sucevița — celle-ci dans la conque de l'abside latérale Sud — a également une place marquée dans l'histoire de l'art et même de la civilisation russe. Cette image complexe et abstraite est une illustration de la prière „justinienne" du *Fils unique Verbe de Dieu* (pl. XIV, 1). Créée vers 1550-1554, pour un iconostase de la cathédrale de l'Annonciation au Kremlin de Moscou, elle fit sensation à cause de l'originalité de son iconographie. Aussi, la voit-on citée, à côté de plusieurs autres types iconographiques nouveaux, dans les procès-verbaux du fameux procès de Viskovatiï qui protesta en vain contre le „modernisme" de cette iconographie (1554). A partir de cette date, le thème du *Fils Unique* figure souvent sur les icones russes tardives (pl. XV, 2)[82]. — Au bas de la même abside, dissimulée aujourd'hui par le haut dossier du siège de l'archimandrite de Sucevița, une autre peinture encore reproduit une icone russe. Cette fois c'est une composition mystique que les iconographes russes désignent sous le nom de *Vierge du Buisson Ardent* (pl. XV, 3). Comme sur une page de la *Bible des Pauvres*, de petites images typologiques y encadrent le groupe central. Particulière à la Russie, cette iconographie y apparaît au XVI[e] siècle. Le peintre de Sucevița en reproduit consciencieusement l'ordonnance originale et complexe et tous les détails, si impor-

[81] Ibid., I, fig. 210; II, fig. 487. La meilleur étude de ce thème par G. D. Filimonov, *Очерки русской и христіанской иконографіи Софіи Премудрости Божіей,* Вѣстникъ общества друзей русскаго искусства, Moskou, 1874—1876, vol. I, Cf. Kondakov, *Russian Icon,* p. 154—155. Le P. G. Florovskiï fera paraître incessamment une recherche très complète sur l'iconographie de sainte Sophie-Sagesse-Divine.

[82] Exemples: Lihatchev, l. c., I, 172. Alpatov et Brunov, l. c., f. 289. Pour les, commentaires du XVI[e] siècle, voy. le comte Ouvarov, dans Древности, XXI, 1907, p. 13 et suiv. Sur le procès de Viskovatiï, dernièrement N. E. Andreev, dans Seminarium Kondakovianum, V, 1932, p. 191 et suiv. (bibliographie).

tants pour l'iconographie des anges (pl. XV, 4)[83]. — Dans la conque de l'abside Nord la grande composition qui fait pendant au *Fils Unique* est encore une reproduction d'une icone russe (pl. XIV, 2). Cette image inspirée par l'hymne mariologique *De quel nom t'appelerons-nous?...* („Что Тя наречемъ...") ne nous est connue que par les icones russes (pl. XV, 1). Et un détail, sur la peinture de Suceviţa, ne laisse subsister aucun doute quant à l'origine russe du motif de la fresque: à la „Porte du Paradis", au bas de l'image, les colonnes en forme de balustres ou de candélabres appartiennent à l'architecture russe contemporaine.[84]

D'autres icones russes ont inspiré certaines peintures des façades. Ainsi, autour des images du cycle de l'Acathiste, on voit une immense composition du *Pokrov* de la Vierge (pl. XVI, 2) et une autre qui représente la *Vision de la Vierge par saint Serge* (pl. XVI, 3). Dans les deux cas, le sujet et l'iconographie appartiennent exclusivement à l'art russe, où le type iconographique du *Pokrov*, reproduit à Suceviţa, est connu depuis le XIVe[85] (pl. XVII), et celui de la *Vision*, depus le XVIe siècle[86] (pl. XVI, 4). La présence du second est surtout curieuse puisqu'il s'inspire d'un épisode de l'histoire du grand monastère des environs de Moscou, la Lavra de la Trinité fondée par saint Serge. La peinture de Suceviţa retient tous les éléments de l'iconographie habituelle de ce sujet: la Vierge devant le disciple de saint Serge, Nicon; les trois anges de la „Trinité de l'Ancien Testament", qui font allusion au nom du monastère; enfin, saint Serge lui-même auprès de son disciple. La légende retient la forme russe de son nom: СЕРГЕЮ (au lieu de: СЕРГИЮ). Sur la plupart des icones du même sujet, saint Serge est représenté à genoux devant la Vierge, mais en le figurant debout, le peintre de Suceviţa n'a point innové. Il a suivi un autre type que nous connaissons d'après une icone que Boris Godounov a offert à un monastère de Kostroma, à l'èpoque même où l'on décorait Suceviţa.[87]

Ainsi, six icones russes des plus typiques ont été reproduites sur les murs d'une même église moldave, et comme nous venons de le voir, la plupart des thèmes transmis ainsi à la peinture roumaine sont étroitement liés à l'histoire religieuse de la Russie et à l'histoire de son art. De nombreux textes et des icones anciennes nous permettent de fixer le moment et de connaître des circonstances de la création de ces types et de suivre leur histoire ultérieure. Dans aucun des six cas précédents, on ne peut douter par conséquent de l'origine russe des modèles utilisés par les peintres de Suceviţa.

L'influence de la peinture russe s'y manifeste, en outre, de plusieurs autres manières. On la reconnaît, par exemple, en observant certains détails iconographiques dans des compositions qui par ailleurs n'ont rien de particulièrement russe. C'est ainsi que, au dessus de l'entrée, deux angelots porteurs du Soleil et de la Lune (l'image illustre le premier verset de la Genèse) s'inspirent des deux figures angéliques sem-

---

[83] Exemples: Lihatchev, l. c, II, fig. 398, 476, 610. Étude du thème iconographique, par A. N. Vinogradov, dans Извѣстія Имп. Рус. Археологическаго Общества, IX, 1, 1880, p. 2. et suiv.

[84] Voy. un exemple, dans Kondakov, *Русская Икона*, II, pl. 96, à gauche.

[85] Voy. note 45.

[86] Lihatchev, l. c., I, fig. 215, 631.

[87] Ibid., fig. 631. Alpatov et Brunov, l. c., fig. 244.



1



2



3



4



1



2



3



4

blables, dans la composition du *Fils Unique*.[88] — Ailleurs, ce sont plusieurs images de saints russes qu'on s'étonne de trouver dans une décoration moldave. Elles s'y trouvent même à une place d'honneur, sur l'intrados de l'arc qui précède la voûte du sanctuaire. Huit figures de saints et de saintes se partagent cette surface, mais il n'y a que cinq dont les noms se laissent déchiffrer entièrement ou en partie: Basile le Grand et „Basile le Nouveau" (ВАСИЛИЕ НОВЫ); Zocime (ЗОСИМА) et, à côté de lui... ТИЄ; enfin, Paraskevi désignée par le nom ПАТНИЦА. On voit l'intérêt de ces images et de leurs légendes, pour notre étude. ПАТНИЦА est la forme russe du nom de la sainte que les Slaves du Sud — et à leur exemple les inscriptions roumaines antérieures — appellent: Петка. „Basile le Nouveau", représenté tout nu, n'est autre que le saint de Moscou, Basile „le Fou" (commém. 2 Août) que l'iconographie russe (icones et Podlinniks) figure nu, comme à Suceviţa. Enfin, le dernier couple de saints représentés côte-á-côte — ce sont deux moines — reproduit à n'en pas douter les traits des saints fondateurs du célèbre monastère des Solovki, sur la Mer Blanche, Zocime et Savatiï. Le nom du premier se lit facilement, celui de son compagnon se termine par ТИЄ que je complète (САВВА)ТИЄ. En effet, aucun compagnon d'aucun saint Zocime — moines tous les deux — ne porte le nom en ТИЄ. On sait, d'autre part, que l'iconographie russe figure toujours les deux saints des Solovki, côte-à-côte, comme à Suceviţa. Enfin, le voisinage de saint Pierre le Nouveau et de la ПАТНИЦА dissipe les derniers doutes que pourrait soulever ma lecture. Suceviţa possède bien les images commémoratives des deux fondateurs du grand monastère arctique. Il reste à savoir pourquoi ces saints étrangers et lointains — et précisément ceux-lá et non pas d'autres — ont été figurés à l'une des places centrales du grand sanctuaire moldave?

Mais il y a autre chose encore, un emprunt d'un caractère plus général qui suppose une familiarité assez grande avec le métier des peintres russes contemporains et que la présence en Moldavie de quelques icones isolées ne saurait expliquer d'une manière satisfaisante. Nous pensons à la palette des peintres de Suceviţa qui ne ressemble pas à la gamme habituelle des fresques moldaves du XVI^e^ siècle. Suceviţa abandonne sur ce point une tradition établie dans le pays depuis plus d'un siècle et adopte une gamme où dominent un vermillon assez vif et un bleu azur ainsi que l'or des nombreuses tâches et hâchures qui rehaussent l'effet des autres tons. Or cette gamme, nouvelle en Moldavie, coïncide avec la palette habituelle des peintures russes sorties des ateliers de *Moscou* au XVI^e^ siècle.

On le voit, l'influence de la peinture russe sur l'art de Suceviţa a été aussi profonde que variée: thèmes, types iconographiques, inscriptions, couleurs, c'est-à-dire tous les éléments d'une tradition particulière ont été imités par les peintres de l'église moldave. Comment ceux-ci, avaient-ils procédé? Je pense qu'á côté de

---

[88] Angelots vus de profil (voy. pl. XIV, 1, les angelots volant à côté de l'Ancien des Jours. Cf. pl. XV, 2, XVI, 1). Leur dessin particulier qui, je crois, remonte à des modèles gothiques, est fréquent dans la peinture russe des XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Par contre, on ne le trouve, ni dans les monuments balkaniques, ni en Moldavie, en dehors de Suceviţa et de Dragomirna (voy. infra).

quelques icones importées, ils ont dû se servir d'un de ces „Manuels" de peinture d'origine moscovite, un *Podlinnik* illustré, si fréquents en Russie à cette époque.[89]

3. Le dernier monument moldave qui nous intéresse ici, *Dragomirna* (1602-1606), ne nous retiendra pas longtemps. En ce qui concerne les reflets de l'art russe, il s'inspire *grosso modo* de Sucevița. Les deux oeuvres se suivent d'ailleurs, à quelques années de distance. A Dragomirna, on retrouve notamment, dans l'abside latérale Sud, la composition russe du *Fils Unique*,[90] et — au dessus du passage de la nef dans le narthex — les anges porteurs du Soleil et de la Lune, représentés comme à Sucevița (pl. XVI, 1)[91]. Enfin la palette de Dragomirna retient le rouge, le bleu et l'or des icones russes du XVI[e] siècle que nous venons de rencontrer à Sucevițsa.

Dragomirna nous rapproche du règne de Miron Barnovski; une vingtaine d'années seulement séparent ces fresques de la première de ses commandes d'icones à Moscou et de la lettre où ce gospodar de Moldavie laissait entendre qu'il n'ignorait pas les oeuvres de l'art russe. Les décorations murales moldaves que nous avons étudiées expliquent cette allusion: bien avant le règne de Miron Barnovski, et notamment depuis la deuxième moitié du XVI[e] siècle, sinon avant, les icones russes avaient pris le chemin de la Moldavie. Dès cette époque, on les imita dans les décorations murales roumaines, où l'influence de la peinture russe avait pris une ampleur considéralbe.

Strasbourg, 1938. *A. Grabar.*

---

[89] Il y aurait lieu de signaler, en outre, l'apparition, dans les peintures de Sucevița, de deux cycles d'images qui jusq'alors n'avaient point été traités, dans les peintures murales moldaves (ni valaques, ni balkaniques), mais que les artistes de Moscou avaient introduits, dans leurs décorations murales, sous Ivan le Terrible, c-à-d. au milieu du XVI[e] siècle. C'est le cas du cycle des Six Jours de la Création et celui de l'Histoire de Moïse et de Josué. Le premier des ces cycles apparaît dans la décoration novatrice de Sviajsk (voy. supra) où on le fixe déjà sur les murs de la nef, comme plus tard à Sucevița (et non pas dans le narthex, où la tradition du moyen-âge reléguait volontiers les images de l'Ancien Testament). Quant au cycle de Moïse et Josué, le pendant russe aux peintures de Sucevița décorait les murs de la „Salle d'Or", au Kremlin. A Moscou, ces scènes de la vie des deux chefs du Peuple Élu appartiennent à un ensemble de peintures palatines; en Moldavie, elles figurent dans cette pièce étroite, entre la nef et le narthex, qu'on appelle, en Roumanie, „la chambre des tombeaux" princiers et qui semble avoir servi de mausolée à la famille du fondateur de l'église; mieux que toute autre partie d'une église moldave, cette petite salle pouvait être désignée, pour des peintures d'inspiration princière. Pour les deux monuments russes, voy. Arnalov, dans Древности, XXI, I, 1906. Kondakov, *Russian Icon*, p. 147.

[90] Voy. supra, p. 89.

[91] Voy. supra, p. 90. Les icones russes modernes (XVIII[e] et XIX[e] siècles) ont pénétré en très grand nombre, en Roumanie. J'ai eu l'occasion d'en voir des exemples, dans les églises et les musées, aux expositions et dans le commerce (Bucarest). La collection de la Commission des Monuments Historiques de Bucarest en conserve une trentaine (voy. V. Dragnlceanu, *Catalogul colecțiunilor Comisiunii Monumentelor Istorice*, Bucarest, 1913), parmi lesquelles trois portent des inscriptions qui nous renseignent sur leur origine: n° 97, en 1795 à Moscou, par Michel Ivanovitch; n° 170, en 1658, à Moscou; n° 202, en 1723, à Néjin, par Vasilii Iouriev.

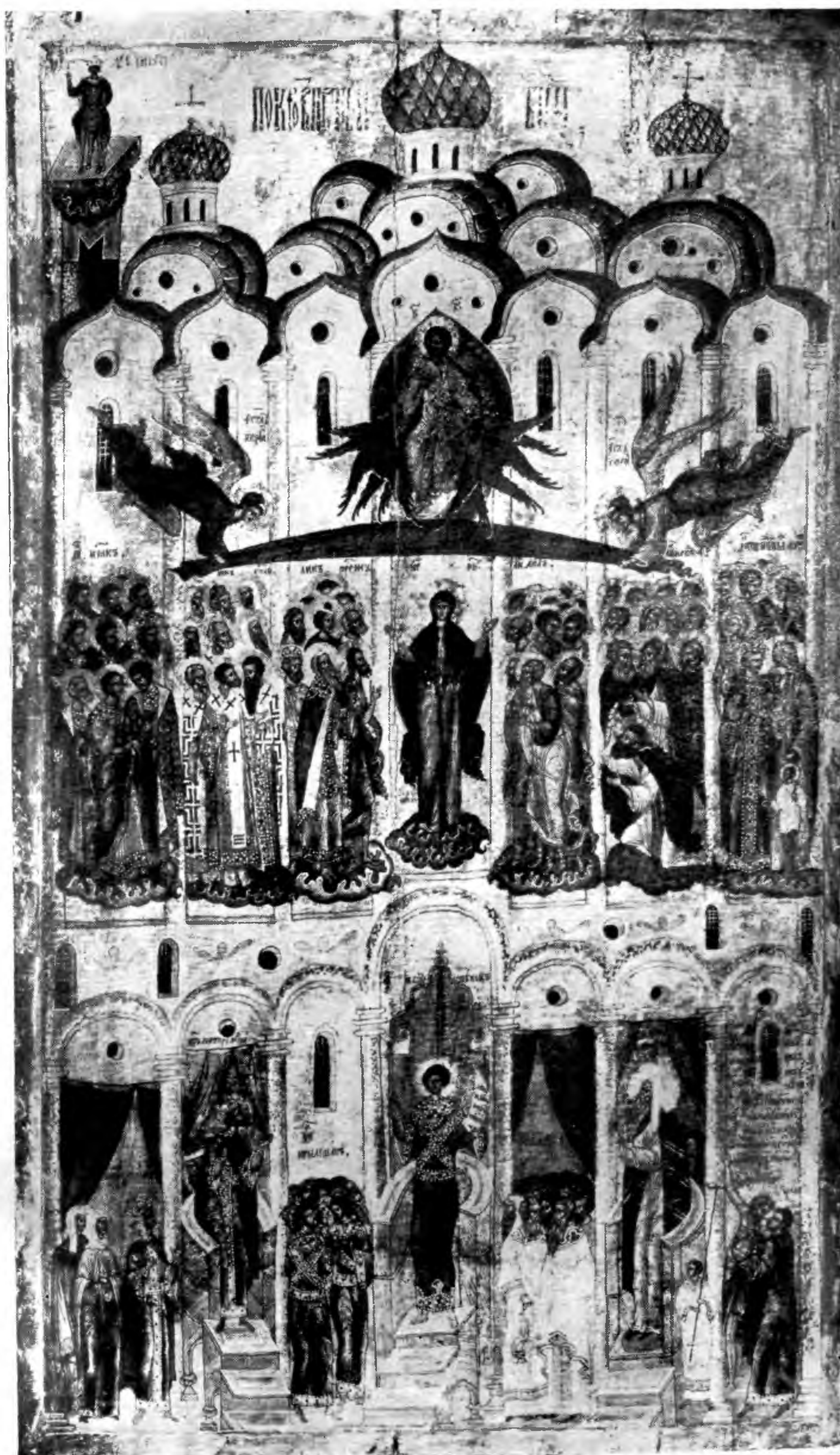


TABLE DES ILLUSTRATIONS:

Les photographie, inédites des pl. X et XI ont été mises à ma disposition par M. Millet qui a bien voulu les faire exécuter pour moi, lors de sa dernière mission en Yougoslavie. Je saisis cette occasion, pour lui exprimer ma reconnaissance. — Les photographies pl. XIII, 1, 2, 3; XIV, 1. 2; XV, 4; XVI, 1, 2 3 ont été prises pour moi, pendant mes missions en Roumanie, en 1929 et 1930. Les clichés appartiennent à la Commission des Monuments Historiques Roumaine.

ПОЛОВЦЫ.

IV.

ВОЕННАЯ ИСТОРІЯ ПОЛОВЦЕВЪ.

„Да лоучше есть на своеи землѣ костью лечи,
нежели на чюжеи славноу быти...“
Слова хана Отрока (Ипатьевская лѣтопись).

Исторія Половцевъ не можетъ считаться столь же интересной, столь же творческой, какъ исторія другихъ турецкихъ народовъ, напримѣръ, южно-огузскаго (сельджукскаго) или османскаго, которые, будучи кочевниками, выходили изъ своихъ степей, пробивали себѣ путь въ страны съ осѣдлымъ населеніемъ, покоряли эти страны и создавали тамъ новую государственность, сперва полу-кочевую, затѣмъ переходившую въ чисто-осѣдлую. Половцы въ этомъ отношеніи походили на своихъ ближайшихъ собратьевъ — Печенѣговъ, которые также за всю свою историческую жизнь не выходили за предѣлы степей и внѣ ихъ не создали никакого государства. Половцы съ Печенѣгами какъ бы слѣдовали завѣтамъ великихъ турецкихъ кагановъ Срединной Азіи, заклинавшихъ въ VII—VIII вѣкахъ Турокъ не измѣнять роднымъ степямъ и не поддаваться соблазну болѣ близкаго соприкосновенія съ заманчивой, роскошной, но и изнѣживающей культурой осѣдлыхъ народовъ.

Не разъ половецкимъ ханамъ представлялась возможность радикально измѣнить ходъ исторіи въ причерноморскомъ бассейнѣ. Въ 1091 г. они держали въ своихъ рукахъ судьбы византійской имперіи; но послѣ того какъ они помогли Византійцамъ разбить своихъ сородичей Печенѣговъ, половецкіе ханы и не подумали использовать свое положеніе побѣдителей; удовлетворившись византійскими подарками, они вернулись въ свои степи. Съ силами, значительно преобладавшими въ численности своихъ союзниковъ — Русскихъ, Половцы не разъ вступали въ столицу южной Руси, Кіевъ; однако они никогда не пытались воспользоваться своимъ преобладающимъ положеніемъ, чтобы создать здѣсь свою, новую, государственность. Будучи главной опорой въ арміи грузинскаго царя Давида Возстановителя, Половцы всегда оставались послушнымъ вспомагательнымъ войскомъ, не стремясь создать на Кавказѣ независимое турецкое ханство. Съ Кавказа и изъ-за Балканскихъ горъ, изъ Кіева и изъ еще болѣе далекаго Владиміра-на-Клязьмѣ, Половцы неизмѣнно возвращались въ причерноморскія степи и, въ этомъ отношеніи, вошедшія въ эпосъ слова

одного изъ виднѣйшихъ половецкихъ хановъ, Отрока, о томъ, что „лучше на своей землѣ лечь костьми, нежели на чужой славнымъ быть“ могутъ, дѣйствительно, служитъ эпиграфомъ ко всей двухвѣковой исторіи Половцевъ.

Сколько Византійцы не стремились разселить на пограничьи имперіи своихъ безпокойныхъ степныхъ сосѣдей, изъ этого, по свидѣтельству самихъ Грековъ, ничего не получалось. Никита Хоніатъ во второй половинѣ XII в. долженъ былъ признать, что только Половцевъ убитыхъ въ сраженіяхъ, Греки могли навсегда прикрѣпить къ своей землѣ: „по частямъ, по отрядамъ, по цѣлымъ ордамъ и легіонамъ они падаютъ отъ оружія императора, покрывая землю, на которую они сдѣлали набѣгъ: только этимъ путемъ они прикрѣпляются къ землѣ...“ Въ степяхъ Половцы и нашли свой конецъ. Когда „полемъ половецкимъ“ завладѣли Татары, то большинство Половцевъ или осталось на своихъ прежнихъ мѣстахъ, но уже въ положеніи невольниковъ у новыхъ завоевателей, или ушло въ другія степи, паннонскія, чтобы тамъ промѣнять татарское рабство на службу венгерскимъ королямъ.

Такой степной консерватизмъ Половцевъ обуславливался двумя причинами: безусловнымъ предпочтеніемъ кочевническаго строя жизни передъ осѣдлымъ и особо благопріятными условіями, сложившимися для Половцевъ въ причерноморскихъ и средне-азіатскихъ степяхъ въ тѣ два столѣтія, въ которыя они занимали эти степи: въ продолженіи XI—XII в.в., до самаго нашествія Татаръ, у Половцевъ не было побудительныхъ причинъ къ выселенію изъ степей подъ давленіемъ какихъ либо враговъ. Сосѣднія же лѣсо-степныя или сплошь лѣсныя области, занятыя осѣдлыми государствами, для кочевой орды не представляли интереса.[1]

Если мы отмѣтимъ эту чрезвычайную привязанность Половцевъ къ степямъ и равнодушіе къ другимъ географическимъ зонамъ, намъ станетъ понятна и вся исторія Половцевъ, въ основѣ своей лишенная какой-либо серьезной большой агрессіи, стремленій къ завоеваніямъ внѣ степей. Но Половцамъ, которые сознавали себя хозяевами всѣхъ степей отъ Средней Азіи до Дуная, было трудно отказаться отъ тѣхъ небольшихъ степныхъ пространствъ, которыя еще до ихъ прихода были колонизованы осѣдлыми народами. Половцы, занимая степи, тотъ часъ же завязали борьбу съ этими народами. Они не вышли изъ нея побѣдителями: у нихъ не хватало умѣнія или силъ отобрать отъ осѣдлыхъ государствъ эти степныя окраины и включить ихъ въ „половецкое поле“. Осѣдлые народы сумѣли прочно закрѣпить за собой свои степные форпосты, причемъ это было сдѣлано, въ значительной степени, съ помощью кочевниковъ же, тѣхъ, которые бѣжали отъ Половцевъ, когда послѣдніе заняли причерноморскія степи. Печенѣги, Торки и Берендѣи, спасаясь отъ По-

[1] Даже паннонскія степи, это естественное продолженіе средне-азіатскихъ и черноморскихъ степей, остались внѣ половецкихъ устремленій. Въ началѣ своего разселенія половецкая орда на крайнемъ западѣ была недостаточно многолюдна, чтобы предпринять серьезныя попытки къ освоенію Панноніи. Въ придунайской области Половцы начинаютъ утверждаться лишь съ середины XII вѣка. Отдѣльныя же попытки проникнуть за Карпаты въ XI в. встрѣтили отпоръ со стороны Мадьяръ.

ловцевъ, искали убѣжища на границахъ лѣса и степи. И Болгарскій каганатъ, и Русь, и Угрія, и Византія создали на своихъ степныхъ границахъ прочные заслоны изъ этихъ турецкихъ бѣглецовъ, „Черныхъ Клобуковъ", какъ называли ихъ на Руси. Эти Черные Клобуки еще лучше чѣмъ искусственныя укрѣпленія оберегали границы отъ Половцевъ, съ которыми Черные Клобуки были непримѣримы изъ-за изгнанія ихъ изъ родныхъ степей.

Половцамъ, которые не имѣли возможности вернуть себѣ эти степныя пространства, оставалось лишь „изгономъ" нападать на нихъ и грабить. Таково возникновеніе тѣхъ чрезвычайно безпокойныхъ, хаотическихъ пограничныхъ войнъ, которыя Половцы вели на протяженіи всей своей двухвѣковой исторіи съ Хорезмомъ, Волжскими Болгарами, съ русскими княжествами отъ Рязанскаго до Переяславскаго и Кіевскаго, съ Византіей на ея дунайскомъ пограничьи.

Изъ этихъ пограничныхъ областей, расположенныхъ въ степяхъ, Половцы научились проникать и въ лѣсо-степныя или сплошь лѣсныя области. Но цѣли подобныхъ наѣздовъ оставались по прежнему примитивными: они сводились къ грабежамъ городовъ, захвату плѣнныхъ (для полученія рабской рабочей силы и для продажи на иностранные рынки), уводу скота. Все это было далеко отъ попытокъ настоящаго завоеванія. Въ нѣкоторыхъ случаяхъ, какъ напримѣръ, въ отношеніи къ Руси или къ городамъ Крымской Готіи, Половцы стремились получать систематическіе откупы — золотомъ, драгоцѣнными матеріями, но и это имъ не всегда удавалось. Единственно, кого они полностью подчинили себѣ экономически, заставивъ платить дань мѣхами, — были Буртасы, жившіе въ глухихъ лѣсахъ мѣжду Волгою и Дономъ. Но область Буртасовъ скорѣе не сосѣдила съ „полемъ половецкимъ", а входила въ его территорію, такъ какъ лѣтовища Половцевъ обходили съ сѣвера буртасскіе лѣса.

Борьба Половцевъ съ Кіевскою Русью, разыгравшаяся на рубежѣ XI и XII столѣтій и повторившаяся во второй половинѣ XII в., сводилась, со стороны Половцевъ, все къ тому же грабежу и къ попыткамъ захватить нѣкоторыя пограничныя русскія пастбища въ Кіевскомъ и Переяславскомъ княжествахъ. Русь же, втянутая Половцами въ эту борьбу, стала стремиться совершенно вытѣснить кочевниковъ изъ степей и снова укрѣпиться на черноморскомъ побережьи. И хотя въ этой двухвѣковой борьбѣ „лѣса и степи", несмотря на временные успѣхи той и другой стороны, ни одна изъ нихъ ничего не достигла, мы все же можемъ наблюдать совсѣмъ разные способы борьбы, причемъ оцѣнка этихъ способовъ борьбы будетъ не въ пользу кочевниковъ. Русь дѣйствовала и болѣе организовано и болѣе дальновидно, мы можемъ, хотя и смутно, различить у нея опредѣленную п о л и т и к у, чего совсѣмъ не видимъ у Половцевъ (вотъ почему я воздерживаюсь отъ названія настоящей главы: „Политическая исторія Половцевъ"). Русь дважды проводила компанію большихъ объединенныхъ походовъ въ степь, явно давшихъ положительные результаты. Кромѣ чисто-военныхъ мѣръ, Русь, повидимому, устраивала и политическіе союзы противъ степняковъ съ тѣми осѣдлыми христіанскими народами, которые жили у южныхъ окраинъ половецкаго поля — Аланами и

Грузинами. Чѣмъ инымъ объяснить это настойчивое желаніе русскихъ князей родниться съ грузинскими и аланскими династами черезъ голову Половцевъ? Было бы трудно найти объясненіе этому факту только въ общности христіанской вѣры, такъ какъ извѣстно насколько плохими христіанами были, напримѣръ, Аланы, почти забывшіе къ этому времени и вѣру и обрядъ христіанъ. Роднились же съ Аланами и Грузинами какъ-разъ тѣ изъ русскихъ князей, которые принимали дѣятельное участіе въ борьбѣ съ Половцами. Политика окруженія кочевниковъ одновременно и съ сѣвера и съ юга была традиціонной политикой Русскихъ, начало которой лежитъ еще въ дѣятельности кіевскаго Святослава противъ Печенѣговъ. Противъ этой политики Руси Половцы ничего не противупоставляли и въ этомъ, на нашъ взглядъ, заключается примитивность кочевниковъ и ихъ безпомощность организовать борьбу съ сосѣднимъ осѣдлымъ міромъ.

Русская исторіографія нѣсколько преувеличила значеніе боевой встрѣчи Руси и Половцевъ и въ безплодныхъ и, въ сущности, безопасной для существованія Руси войнахъ ея съ Половцами, видѣла серьезный натискъ азіатскаго Востока на форпостъ европейской цивилизаціи, на европейскую украйну, какъ называла она южную Русь; эти войны русскіе историки (Соловьевъ, Ключевскій, Прѣсняковъ, Випперъ, Шмурло) ставили въ связь съ крестовыми походами, считая южную Русь лѣвымъ флангомъ обще-европейской борьбы христіанской Европы съ мусульмано-языческимъ Востокомъ.

Взглядъ этотъ ошибоченъ. Если въ Византіи или на Ближнемъ Востокѣ велась со стороны кочевниковъ дѣйствительно борьба наступательная, борьба за цѣлыя области, то этого вовсе не было на „лѣвомъ флангѣ“ этой борьбы. За мелкими пограничными войнами не было замѣчено, что настоящаго наступательнаго движенія на Русь у Половцевъ никогда не было и, добавимъ сейчасъ же, быть не могло изъ-за нежеланія Половцевъ, какъ мы только-что упомянули, выходить изъ степей и расширять свою территорію за счетъ лѣсо-степной или лѣсной областей. Половецкія войны были статическими, а потому и не могли серьезно угрожать Руси, которая въ эти вѣка почти вся находилась въ лѣсной полосѣ. Страдать могли лишь тѣ, сравнительно незначительныя части Руси, которыя вклинивались въ степи и оставались открытыми для половецкихъ нападеній. Но такія земли составляли не болѣе одной пятнадцатой всего пространства, занимаемаго тогда Русью.

Какъ на примѣръ опустошительныхъ наступательныхъ дѣйствій Половцевъ не разъ указывалось на ихъ глубокіе набѣги на сосѣднія осѣдлыя государства. Однако, при этомъ упускалось изъ вида, что эти набѣги въ большинствѣ случаевъ совершались Половцами не по ихъ собственной инициативѣ, а по призыву самихъ осѣдлыхъ государствъ, безъ помощи которыхъ врядъ ли были возможны далекіе походы половецкой конницы черезъ горы и лѣса. Всѣ самыя далекія экспедиціи Половцевъ внутрь Руси всегда совершались ими съ помощью какого-нибудь изъ русскихъ князей, приглашавшихъ половецкихъ хановъ то, какъ своихъ родственниковъ, то, какъ просто платныхъ наемниковъ. Тоже относится и къ проникновенію Половцевъ на Балканскій

полуостровъ, где *ихъ проводниками были* претенденты на византійскій престолъ или болгарскіе Асѣни.

Единственно въ чемъ можно видѣть болѣе или менѣе систематическую половецкую политику—это нападеніе Половцевъ на Черныхъ Клобуковъ Кіевской Руси, которыхъ Половцы домогались угнать обратно въ степи, такъ какъ продолжали считать ихъ своими рабами. Это — обще-кочевническая тенденція, которую стремились осуществлять не одни Половцы; особенно же настойчиво это проводили, между прочимъ, Татары. Но Половцамъ не удалось достигнуть и этой цѣли: несмотря на временный разгромъ ими русскихъ черноклобукскихъ поселеній на рубежѣ XI и XII вѣковъ, эти поселенія все же остались за Русью, которая сумѣла отстоять своихъ Черныхъ Клобуковъ и въ теченіе всего XII в. и первой половины XIII в., вплоть до татарскаго нашествія, они продолжали быть оплотомъ южно-русскаго степного пограничья.

За два столѣтія независимой жизни Половцы только разъ, въ самомъ началѣ XII в., испытали серьезный ударъ, такъ что даже возможность дальнѣйшаго существованія ихъ въ причерноморскихъ степяхъ стала подъ сомнѣніе: это было въ тѣ годы, когда кіевскимъ князьямъ Святополку II († 1113), Владиміру Мономаху (1113—1125) и Мстиславу Великому (1125—1132) удалось вытѣснить изъ причерноморскихъ степей донецко-донскую группу Половцевъ. Но вернувшись въ степи послѣ того, какъ Русь, занятая внутренними усобицами, перестала имъ быть страшна, Половцы оставались уже въ степяхъ безъ перерыва до прихода Татаръ; во все это время, то-есть съ середины XII в. и до середины XIII-го, военная мощь орды оставалась неизмѣнной. Я подчеркиваю это потому, что въ русской исторіографіи по этому поводу существуетъ два діаметрально противуположныхъ взгляда: Ключевскій считалъ, что силы Половцевъ, сила ихъ напора на Русь со второй половины XII в. неуклонно возрастала; Грушевскій же утверждалъ обратное, что сосѣдство съ болѣе культурной осѣдлой Русью *разлагало* орду, что съ середины *XII* в. *сила* Половцевъ идетъ на убыль и что отдѣльные роды ихъ даже начинаютъ переходить на осѣдлый образъ жизни, разселяясь на границахъ Приднѣпровской Руси. Невозможно согласиться ни съ однимъ изъ этихъ взглядовъ. Если Половцы порою отнимали у Руси „и Греческій путь и Соляной и Залозный", то это было явленіемъ временнымъ, не измѣнявшемъ испоконъ вѣковъ налаженнаго товарообмѣна между степью и причерноморскими портами съ одной стороны и Русью — съ другой; сѣверные предѣлы половецкихъ кочевій и южныя границы приднѣпровскихъ русскихъ княжествъ оставались неизмѣнными со второй *половины XII* в. *и* до конца *существованія половецкой независимости*; если Половцы захватывали южно-русскіе степные города и села, то у кочевниковъ, все же, никогда не хватало силъ включить ихъ въ кругъ жизни „половецкаго поля"; подобныя завоеванія не длились болѣе нѣсколькихъ лѣтъ, послѣ чего все возвращалось къ исходному положенію. Но если нельзя видѣть какого-либо усиленія Половцевъ въ отношеніи своего главнаго противника — Руси, то также нельзя подмѣтить и какого-либо ослабленія и разложенія половецкой орды за это же время. Въ войнахъ съ Русью въ 70—80-хъ

годахъ XII ст. Половцы обнаруживаютъ еще много силъ и большую сопротивляемость. Утвержденіе же, что подъ воздѣйствіемъ осѣдлой русской культуры, Половцы съ середины XII ст. стали поселяться въ русскихъ пограничныхъ областяхъ, есть, какъ увидимъ ниже, просто недоразумѣніе, основанное на недостаточно внимательномъ чтеніи источниковъ. Вѣрные своему степному быту, Половцы до конца своей независимости оставались настоящими кочевниками и не выходили за предѣлы „поля". Лучшимъ примѣромъ равенства силъ Половцевъ и Приднѣпровской Руси во второй половинѣ XII в. могутъ служить слова представителей одного половецкаго рода, пришедшихъ въ 1169 г. договариваться о мирѣ съ кіевскимъ княземъ: „мы хотимъ заключить, сказали Половцы князю, обоюдный миръ, чтобы ни ты не боялоя насъ, ни мы не боялись тебя".

Послѣ этой общей характеристики военной исторіи Половцевъ, перейдемъ къ послѣдовательному и болѣе детальному разсмотрѣнію военныхъ отношеній Половцевъ со своими осѣдлыми сосѣдями.

Наши свѣдѣнія объ этомъ далеко не равномѣрны. Мы чрезвычайно мало знаемъ объ отношеніи Половцевъ къ Волжскимъ Болгарамъ, къ Хорезму, Крыму, Иконіи; немного больше сохранилось извѣстій объ отношеніи къ Византіи, Грузіи, Угріи; лучше же всего мы знаемъ, благодаря русскимъ лѣтописямъ, объ отношеніи Половцевъ къ Руси, и то, главнымъ образомъ, къ Руси Приднѣпровской, но не Галицко-Волынской, Суздальской или Рязанской.

1.

Начало войнъ съ сосѣдями (30-ые — 80-ые гг. XI в.).

Половцы, ставъ господами степей отъ Иртыша до Дуная, прежде всего начали стремиться полностью освоить все степное пространство, до ея естественной границы, то-есть до лѣсной полосы. Поэтому они сразу же вступили въ конфликты съ тѣми осѣдлыми государствами, которыя сосѣдили со степями и владѣнія которыхъ вклинялись въ самыя степи.

Первыми, кого встрѣтили Половцы на пути своего разселенія, были Хорезмійцы, владѣвшіе степнымъ нижнимъ теченіемъ Сыръ-Дарьи. До насъ дошли лишь отрывочныя свѣдѣнія о томъ, какъ уже въ 30-ыхъ гг. XI в. Половцы начали свои нападенія на Хорезмъ. Однако это полу-осѣдлое мусульманское государство было достаточно крѣпко, чтобы съ успѣхомъ отражать нападенія.[1] Преобладаніе его надъ кочевниками выразилось еще и въ томъ, что хорезмійскіе шахи стали принимать къ себѣ на службу цѣлые отряды Половцевъ[2] — что свидѣтельствуетъ о серьезномъ разгромѣ кочевниковъ. Анологичные случаи отказа отъ самостоятельной жизни извѣстны также въ исторіи причерномор-

[1] Байхаки, изд. Morley, с. 91, по В. Бартольду, *Туркестанъ въ эпоху монгольскаго нашествія*, II, СПБ, 1900, с. 313.

[2] Байхаки, с. 398 и 859, по Бартольду, ц. с. II, с. 314.

скихъ Половцевъ (напр. служба у Грузинъ); явленіе это всегда было связано съ тяжелыми моментами въ жизни половецкаго народа.

Вторымъ государствомъ на пути изъ Азіи въ Европу, съ которымъ Половцы вошли въ конфликтъ, былъ Болгарскій каганатъ на Волгѣ. Къ сожалѣнію, объ этихъ конфликтахъ мы знаемъ такъ же мало, какъ и объ отношеніяхъ Половцевъ къ Хорезму. Свѣдѣнія наши ограничиваются отдѣльными эпизодами. Южные предѣлы Болгарскаго каганата вклинялись въ приволжскія степи и это обстоятельство неминуемо приводило къ столкновеніямъ Половцевъ съ Болгарами, тѣмъ болѣе, что во время лѣтнихъ кочеваній Половцы подходили къ самымъ границамъ каганата.[4] Очевидно, изъ-за вторженій Половцевъ въ болгарскія области и начались у нихъ конфликты съ Болгарами.

Первое по времени изъ извѣстныхъ намъ столкновеній относится къ 1117 г. въ лаконической передачи кіевскаго лѣтописца: „тогда же пріидоша Половци къ Болгаромъ. и высла имъ кнѧзь Болъгарьскыи пити съ отравою и пивъ Аепа и прочии кнѧзи. и вси помроша.“[5] Это не было мелкой пограничной стычкой: на это указываетъ и количество хановъ, подступившихъ къ Болгарскому каганату и имя единственнаго изъ названныхъ хановъ — Аепы. Въ это время извѣстно два хана съ этимъ именемъ, оба виднѣйшіе среди Половцевъ и принадлежавшіе къ донецко-донской группѣ, а не къ приволжской, въ области которой разыгралось это событіе. Слѣдователно, сюда явились ханы и изъ дальнихъ улусовъ.

Третьимъ осѣдлымъ государствомъ, на которое Половцы начали нападать,— была Русь. Войны съ нею велись не только на пограничьи Кіевскаго, Переяславскаго и Черниговскаго княжествъ, о чемъ у насъ достаточно свѣдѣній въ русскихъ лѣтописяхъ, но и на рязанскомъ пограничьи, о чемъ у насъ сохранилось крайне мало данныхъ.

Столкновенія Половцевъ съ Русью у рязанскихъ предѣловъ были такъ же неминуемы, какъ у южныхъ границъ Болгарскаго каганата: Русскіе колонизовали небольшую полосу степного пространства по правому берету Прони; во время своихъ лѣтнихъ кочеваній до этихъ мѣстъ доходили и Половцы. Самое возникновеніе города Рязани изслѣдователи ставятъ въ связь съ началомъ половецкихъ нападеній и объясняютъ постройку этого города-укрѣпленія необходимостью защитить окскій водный путь отъ кочевниковъ.[6]

Впервые Рязань упоминается въ 1096 г.,[7] но основаніе ея историки относятъ

---

[4] О южныхъ границахъ Болгарскаго каганата см. главу II, с. 25—26 отд. оттиска (с. 167—8 въ VIII т. Seminarium Kondakovianum); о кочеваніи въ этихъ областяхъ Половцевъ см. гл. III, с. 45—47 (с. 75—77 IX-го тома Анналовъ Института им. Н. П. Кондакова).

[5] Полное Собраніе Русскихъ Лѣтописей, т. II², СПБ, 1908, с. 285. Объ областяхъ, занимаемыхъ донецко-донской и волжской группами Половцевъ см. гл. III, с. 69—76 (Анналы Института, X, с. 167—174).

[6] Д. Иловайскій, *Исторія Рязанскаго княжества*, М. 1858, с. 22—24; П. Голубовскій, *Исторія Сѣверской земли до пол. XIV ст.*, Кіевъ, 1881, с. 97, пр. 2.

[7] П.С.Р.Л. I², Л. 1926, с. 231.

къ шестидесятымъ годамъ XI в.[8] Возможно, что къ этому времени, т.-е. ко второй половинѣ XI в., относится начало укрѣпленія отъ Половцевъ и лѣваго берега Прони, гдѣ былъ построенъ Пронскъ и воздвигнуты валы по берегу Прони[9]. Все это свидѣтельствуетъ о томъ, что половецкіе набѣги на рязанское пограничье начались сразу же по занятіи Половцами причерноморскихъ степей, то-есть уже со второй половины XI в., на чемъ сходятся и историки Рязанскаго княжества.[10]

Несравненно интенсивнѣе и значительнѣе были нападенія Половцевъ у Приднѣпровья, на окраинахъ Кіевскаго, Переяславскаго, Черниговскаго и Новгородъ-Сѣверскаго княжествъ, куда Половцевъ могла притягивать, помимио богатства этихъ степныхъ областей, еще и специальная цѣль — вернуть бѣжавшихъ изъ степей Печенѣговъ и Торковъ, которыхъ Русь приняла и разселила на своемъ пограничьи. Половцы же считали этихъ кочевниковъ, какъ я уже упоминалъ, своими бѣглыми рабами.

Впервые Половцы вошли въ соприкосновеніе съ Русью у Приднѣпровья въ 1055 г. Въ этомъ году, подъ предводительствомъ хана Болуша, они подступили къ самому окрайнему изъ русскихъ княжествъ, Переяславскому, цѣликомъ расположенному въ степи. Переяславскій князь Всеволодъ Ярославичъ „створи ... миръ съ ними“, какъ выражается русская лѣтопись, то-есть постарался откупиться отъ нихъ подарками, послѣ чего Половцы „возвратишася вспять, отнюду же пришли“.[11] Но въ 1062 г. Половцы съ другимъ ханомъ, Сакаломъ, пришли на этотъ разъ уже „воевать“ Русскую землю и 2 февраля разбили переяславскаго князя и разорили его область.[12] Спустя шесть лѣтъ, осенью 1068 г., Половцы явились еще въ большемъ количествѣ („придоша... Половьци мнози“), вторглись въ Переяславское княжество и на рѣкѣ Альтѣ, близъ самого Кіева, разбили вышедшее имъ навстрѣчу войско всѣхъ трехъ южно-русскихъ князей и разсыпались грабить Приднѣпровскую Русь. Изъ Переяславскаго княжества Половцы перебрались на правый берегъ Днѣпра, въ Кіевское княжество, а на лѣвобережьи прошли до Черниговскаго княжества, къ Сновску.[13] Это было первое большое вторженіе Половцевъ въ русскіе предѣлы. Оно совпало по времени съ принятіемъ Русью большого количества

---

[8] Д. Иловайскій, ц. с., с. 24; ср. А. В. Экземплярскій, *Великіе и удѣльные князья сѣверной Руси въ татарскій періодъ съ 1238 по 1505 г.*, т. II, СПБ. 1891, с. 560—1.

[9] Арх. Макарій, *Сборникъ церковно-историческихъ и статистическихъ свѣдѣній о Рязанской епархіи*, Чтенія въ И. Общ. Ист. и Древн. 1873, II, с. 8; Н. П. Милонов *Славянские жилища по данным археологических раскопок пронского городища*, Рязань, 1931 (Рязанский Средне-Окский Музей. Исследования и материалы, вып. VIII), с. 41, 44; А. А. Мансуров, *Археологическая карта река Прони*, Советская Археология, т. IV, М. — Л. 1937, с. 221 и сл.; Д. Иловайскій, ц. с., с. 27, предполагалъ основаніе г. Пронска ок. 1096 г.

[10] Арх. Макарій, ц. с., с. 37; Д. Иловайскій, ц. с., с. 24, 109.

[11] П.С.Р.Л. I, с. 162, 1054 г. Хронологію см. у М. Грушевскаго, *Історія України-Руси*, II[a], Львовъ, 1905, с. 54.

[12] П.С.Р.Л. I. с. 163, 1061 г. Ср. М. Грушевскій, ц. с. II, с. 56.

[13] П.С.Р.Л. I, с. 167—172. Ср. М. Грушевскій, *Очеркъ Исторіи Кіевской земли.* К. 1891, с. 68, 71; его же, *Іст. Укр.-Руси*, II, с. 56—7.

бѣжавшихъ изъ-подъ власти Половцевъ Торковъ. Оба событія находились между собою въ связи. Половцы и впослѣдствіи не разъ предпринимали набѣги на Русь со спеціальною цѣлью возвратить себѣ бѣглецовъ. Таковы были причины половецкихъ нападеній въ 1093, 1105, 1125 годахъ.[14]

Узнавъ дорогу въ южную Русь и познакомившись съ ея богатствами, Половцы, помимо нападеній на русскихъ Черныхъ Клобуковъ, стали стремиться возможно чаще производить набѣги на южно-русскія княжества дабы обогащаться плѣнниками, стадами, табунами и вообще всѣмъ тѣмъ, что можно было увести обратно въ степи.

Не всегда рѣшаясь встрѣтиться съ силами Русскихъ, Половцы предпочитали примѣнять излюбленный кочевническій пріемъ нападенія „изгономъ", что позволяло имъ проникать далеко вглубь русскихъ земель и производить короткіе и быстрые опустошительные наѣзды. Не надо, однако, думать, что подобные наѣзды совершались небольшими отрядами; наоборотъ, численность ихъ доходила до многихъ тысячъ; лѣтопись одинъ разъ упоминаетъ восьмитысячный отрядъ, другой разъ — двѣнадцатитысячный. Въ 1071 г. они воюютъ на правобережьи, у Ростовца и Неятина,[15] въ 1078 г. — въ Переяславскомъ княжествѣ,[16] въ 1080 г. Половцы проникаютъ въ глубь Новгородъ-Сѣверской земли, заходя въ лѣсныя области: здѣсь они раззоряютъ Стародубъ, тогда какъ другая орда грабила по Деснѣ, въ области Новгородъ-Сѣверскаго;[17] въ 1083 г. они берутъ Горошинъ, — посульское укрѣпленіе на переяславскомъ пограничьи;[18] въ слѣдующемъ 1084 г. восьмитысячный отрядъ Половцевъ хозяйничалъ у Прилука, въ Переяславскомъ княжествѣ,[19] въ 1085 г. — они снова появляются на правобережьи — у Святославля, Юрьева и Красна въ Кіевщинѣ;[20] въ 1092 г. берутъ переяславскіе города Песоченъ и Переволоку и воюютъ на правомъ берегу Днѣпра.[21] Съ 90-хъ годовъ XI ст. войны съ Русью вступаютъ въ новую фазу — болѣе широкой и упорной борьбы.

Уже и къ 90-ымъ годамъ XI ст. Половцы успѣли основательно разорить русское степное княжество — Переяславское, болѣе другихъ страдавшее отъ

---

[14] П.С.Р.Л. I, с. 218—222 (1093 г.), II, с. 257 (1105 г.), I, с. 295 (1125 г.), послѣдній набѣгъ въ Ипат. сп. подъ 1126 г. (II, с. 289—290); ср. В. Ляскоронскій, *Исторія Переяславльской земли*, К. 1903, с. 241; М. Грушевскій, *Іст. Укр.-Руси* II, с. 530. Д. Расовскій, *Печенѣги, Торки и Берендѣи на Руси и въ Угріи*, Seminarium Kondakovianum, VI, 1933, с. 13—14.

[15] П.С.Р.Л. I, с. 174, В. Ляскоронскій, (*Ист. Переяславльск. земли*, с. 243) считалъ, что Половцы въ 1071 г. кромѣ Кіевской области разоряли также и Черниговскую (по Деснѣ). Однако въ лѣтописи объ этомъ нѣтъ свѣдѣній. Очевидно Карамзинъ (*Ист. Гос. Росс.*, изд. Эйнерлинга, т. II, с. 46), на котораго ссылается Ляскоронскій и у котораго ничего не говорится о разорѣніи Кіевщины, ошибочно считалъ города Неятинъ и Ростовецъ расположенными на лѣвобережьи, по Деснѣ. О мѣстонахожденіи этихъ городовъ см. у М. Грушевскаго, *Очеркъ исторіи Кіевской земли*, с. 37—8.

[16] П.С.Р.Л. I, с. 248 (Поученіе Мономаха).

[17] Тамъ же, с. 248.

[18] Тамъ же, с. 248.

[19] Тамъ же, с. 248.

[20] Тамъ же, с. 249.

[21] П.С.Р.Л. I, с. 215.

нападеній кочевниковъ. Половцы настолько не боялись здѣсь Русскихъ, что располагались даже съ вежами, т.-е. съ кибитками и скотомъ, на сезонное кочеваніе въ самомъ Переяславскомъ княжествѣ: въ 1086 г. ихъ вежи видимъ на р. Удаѣ у г. Варина.[22]

Помимо самостоятельныхъ нападеній на Русь, Половцы стали проникать въ нее благодаря приглашеніямъ самихъ русскихъ князей, искавшихъ военной силы для своихъ междоусобныхъ войнъ. Это давало Половцамъ возможность безвозбранно грабить русскія области. Съ 1078 г. такіе походы становятся обычнымъ явленіемъ.[23]

Сознавая свою силу, Половцы начинаютъ предъявлять русскимъ князьямъ требованія откуповъ — золотомъ, цѣнными матеріями, скотомъ. Владиміръ Мономахъ въ своемъ „Поученіи“ вспоминаетъ, какъ онъ заключилъ за свою жизнь 19 „мировъ“, и „даѧ скота много и многы порты своѣ“, т. е. драгоцѣнныя одежды[24]. Какъ только въ Кіевѣ садился новый великій князь, Половцы тотчасъ же являлись къ нему для заключенія новаго договора, который, въ сущности, сводился къ полученію подарковъ. Это не была та дань, которую позже будутъ регулярно собирать съ Русскихъ Татары, но это былъ какъ бы откупъ отъ раззореній, „покупка мира“ на нѣкоторое время,—обычный способъ всѣхъ кочевниковъ поживиться за счетъ осѣдлыхъ государствъ. Отказъ со стороны Руси въ такихъ подаркахъ, велъ, какъ увидимъ ниже, часто къ открытому разрыву и войнѣ.

При болѣе серьезномъ желаніи сохранить мирныя и даже дружескія отношенія съ русскими князьями, половецкіе ханы роднились съ Рюриковичами и, какъ еще болѣе дѣйствительное средство, — обмѣнивались заложниками. Въ 1095 г. впервые видимъ у черниговскаго князя Олега Святославича сына хана Итлара, по всей вѣроятности, въ качествѣ такого заложника[25]. Олегъ Святославичъ былъ однимъ изъ первыхъ русскихъ князей, который стремился установить, въ противуположность кіевскому Святополку II и переяславскому Владиміру Мономаху, мирныя отношенія съ Половцами и даже искалъ въ нихъ поддержки для осуществленія своей черниговской политики. Поэтому, не удивительно, что именно у него мы впервые видимъ половецкаго заложника[26].

[22] П.С.Р.Л. I, с. 249 (Поученіе Мономаха). О мѣстоположеніи Варина см. Грушевскаго, *Іст. Укр.-Руси*, II, с. 606.

[23] Въ 1078 г. Половцевъ наводятъ на Русь князья-изгои Олегъ и Борисъ (подъ Черниговъ); въ слѣд. году то же дѣлаетъ другой изгой, Романъ (онъ приходилъ къ Воину на Переяславской границѣ); въ 1094 г. Половцевъ снова наводитъ Олегъ „Гореславичъ“ (въ Черниговское княжесково), а въ 1097 г. — Давидъ Игоревичъ (подъ Луцкъ, въ Волынское княжество). Владиміръ Мономахъ провелъ Половцевъ до Минска, въ которомъ, по его собственному признанію, съ помощью половецкаго рода Читѣевичей, онъ не оставилъ въ городѣ „ни челядина, ни скотины“.

[24] П.С.Р.Л. I, с. 250.

[25] П.С.Р.Л. I, с. 228. Ср. Багалѣй, *Исторія Сѣверской земли*. К. 1881, с. 172; другой историкъ Сѣверской земли П. Голубовскій, считалъ, что Итларевичъ находился у Олега „на воспитаніи“ (*Исторія Сѣверской земли*, К. 1881, с. 94 и пр. 2).

[26] Этотъ „союзникъ“ Половцевъ въ глазахъ русскихъ князей былъ измѣнникомъ Руси: Владиміръ Мономахъ, идя въ 1095 г. въ походъ на Олега, мотивируетъ этотъ походъ такъ: „И Стародубу идохомъ на Олга, зане ся бяше приложилъ к Половцемъ“ (Поученіе Мо-

Къ этому же времени, то есть къ 70—80-ымъ годамъ XI ст. относятся и первыя проникновенія Половцевъ въ Византію и Угрію. Свои нападенія Половцы совершали, какъ я уже упомянулъ, не по собственной иниціативѣ, но вслѣдствіе призывовъ со стороны Грековъ и Мадьяръ.

Въ 1078 г. византійская хроника впервые упоминаетъ Половцевъ, какъ участниковъ вмѣстѣ съ Печенѣгами похода на Адріанополь. Кочевники явились въ Византію, позванные однимъ изъ претендентовъ на престолъ — Никифоромъ Василаки.[27] Въ это время, въ концѣ 70-ыхъ годовъ, богомильскіе дѣятели въ Месемвріи также подстрекали Печенѣговъ и Половцевъ противъ Византіи. Результаты богомильскихъ интригъ намъ не извѣстны.[28]

Въ 1086 г. угорскій король Соломонъ призвалъ къ себѣ причерноморскихъ Половцевъ, чтобы съ ихъ помощью вернуть себѣ престолъ. Они явились къ нему во главѣ съ ханомъ Кутеской, но не принесли королю успѣха.[29] Въ слѣдующемъ 1087 г. Соломонъ, потерявъ надежду на возвращеніе себѣ Угріи, вновь призвалъ Половцевъ, на этотъ разъ вмѣстѣ съ Печенѣгами, и повелъ ихъ всѣхъ подъ Константинополь. Соломону не посчасливилось и здѣсь: вблизи Константинополя онъ былъ убитъ; Половцы же основательно пограбили сѣверныя предѣлы Имперіи.[30] Еще годъ спустя приднѣпровскихъ Половцевъ призвалъ къ себѣ на помощь въ его борьбѣ съ Византіей печенѣжскій ханъ Татушъ. Но Половцы явились слишкомъ поздно, когда Печенѣги уже заключили миръ съ императоромъ. Не взирая на это они, все же, потребовали себѣ отъ Печенѣговъ части добычи. Послѣдніе отказали. Ссора кончилась тѣмъ, что Половцы напали на Печенѣговъ, перебили ихъ въ несмѣтномъ количествѣ, а остатки загнали въ низовья Дуная.[31] Этимъ воспользовалась Византія, и сдѣлала изъ Половцевъ своихъ союзниковъ. Со слѣдующаго 1089 г. мы видимъ Половцевъ уже на службѣ у Грековъ. Съ этого времени Половцы прочно входятъ въ обиходъ византійской политики, какъ силы, направляемой Византіей противъ Печенѣговъ.[32]

номаха). Ср. П. Голубовскій, *Печенѣги, Торки, Половцы до нашествія Татаръ* Кіевск. Унив. Изв., 1883, № 6, с. 329; его же, *Исторія Сѣверской земли*, с. 93—94.

[27] Attaleiates, ed. Bonn., II, p. 300—301; Skylitzes, II, 739—741; В. Г. Васильевскій, *Византія и Печенѣги*, Труды, I, СПБ, 1908, с. 37.

[28] Attaleiates, II, p. 302, Skylitzes, II, p. 741—4; Васильевскій, ц. с., с. 43, В. Н. Златарски, *История на Българската държава презъ срѣднитѣ вѣкове*, II, София 1934, с. 162—3 и 495—6.

[29] Васильевскій, ц. с., с. 48.

[30] Anna Komnena, Alexias, ed, Bonn., I, p. 330—2; Васильевскій, ц. с., с. 48—50.

[31] Anna Komnena, I, p. 352—5; ср. Васильевскій, ц. с., с. 53, 56—7.

[32] Anna Komnena, I, p. 355 и слѣд.; Васильевскій, ц. с., с. 62—3.

2.

Великое двадцатилѣтіе (1090—1110 годы). Катастрофа 1100—1120-ыхъ годовъ.

Девяностые годы XI вѣка и первое десятилѣтіе XII-го являются временемъ наивысшей силы Половцевъ и наибольшаго значенія ихъ въ міровой исторіи. Подъ водительствомъ своихъ великихъ хановъ — Боняка, Тугоркана, Шаруканя Стараго, Алтунопы, — они принимаютъ дѣятельное участіе въ судьбахъ сосѣднихъ осѣдлыхъ государствъ: они спасаютъ Византію отъ Печенѣговъ, вторгаются въ Угрію, помогаютъ Русскимъ нанести страшное пораженіе Мадьярамъ, проникаютъ въ Польшу; центральнымъ же моментомъ ихъ исторіи являются ихъ войны съ Русью. Войны съ русскими приднѣпровскими княжествами привели къ тому, что Половцы были совершенно разгромлены Русью, частью даже вытѣснены изъ степей и отброшены къ Кавказу, гдѣ вынуждены были искать пріютъ у грузинскихъ царей. Таковы главныя событія въ жизни половецкаго народа въ 1090—1120-ыхъ годахъ.

Обратимся къ разсмотрѣнію этихъ событій.

Въ 1091 г. придунайскіе Печенѣги грозили существованію Византійской имперіи. Императоръ Алексѣй Комненъ рѣшилъ спасти Византію съ помощью Половцевъ. Онъ послалъ въ приднѣпровскія степи грамоты къ половецкимъ ханамъ съ призывомъ придти къ нему противъ Печенѣговъ. Прельщенные обѣщанной наградой, Половцы во главѣ съ ханами Бонякомъ и Тугорканомъ въ количествѣ сорока тысячъ перешли Дунай и явились къ императору въ долину рѣки Гебра (Марицы). Здѣсь и произошла кровопролитнѣйшая битва, въ которой Византійцы вмѣстѣ съ Половцами почти совершенно уничтожили шестисоттысячную печенѣжскую орду. Послушайся Половцы голоса крови и соединись они съ одноязычными имъ Печенѣгами — судьба христіанскаго міра была бы совсѣмъ иной. Однако, они предпочли уничтожить предшествовавшихъ имъ хозяевъ степей и тѣмъ спасти Византію.[88]

Въ томъ же 1091 г. Половцы совершили смѣлый и далекій походъ вглубь Угріи; предводительствовалъ ими ханъ Капулчъ. Венгерскій лѣтописецъ приписываетъ этому хану желаніе завоевать Угрію, но въ дѣйствительности походъ носилъ черты обычнаго грабительскаго набѣга, правда, исключительно большого и далекаго. Капулчъ — вѣроятно изъ приднѣпровскихъ степей — переправился черезъ карпатскіе горные проходы, спустился въ бигарскую область, перешелъ Тиссу и здѣсь, на правой ея сторонѣ, принялся грабить и захватывать плѣнныхъ. Но тутъ онъ былъ настигнутъ королемъ Владиславомъ, разбитъ и взятъ въ плѣнъ вмѣстѣ съ большинствомъ своего войска. Это вызвало приготовленія Половцевъ къ новому походу на выручку Капулча. Однако Владиславъ предупредилъ Половцевъ: онъ выступилъ къ Дунаю и

[88] Anna Komnena, I. p. 396; Васильевскій, ц. с., с. 76—77 и 98—97; Златарски ц. с., II, 204—209; ср. A. A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire Byzantine*, II, Paris, 1932, p. 14—15; *G. Ostrogorsky*, *Geschichte des bysantinische Staates*, S. 253 (книга находится въ печати; я приношу благодарность автору за возможность ознакомленія съ нею въ корректурѣ).

тамъ разбилъ половецкихъ хановъ Акоша (Акочай?) и Ензема, а плѣнныхъ разселилъ по Угріи и крестилъ.[84]

Въ слѣдующемъ 1092 г. Половцы впервые проникаютъ въ далекую отъ „половецкаго поля" Польшу, путь въ которую лежалъ черезъ Русь. Туда повелъ ихъ галицкій князь Василько; лѣтопись сообщаетъ, что „в се же лѣто (1092) воюваша Половцы Ляхы с Василькомь Ростиславичемь".[85]

Въ эти же годы (1092—1095) Половцы втягиваются въ авантюру противъ Византіи. Ихъ повелъ на нее бѣжавшій въ степи изъ херсонесской тюрьмы „Лже-Діогеновичъ", выдававшій себя за сына императора Романа IV Діогена. Во главѣ двѣнадцатитысячной орды Половцевъ былъ извѣстный уже намъ ханъ Тугорканъ. Половцы перешли балканскія горы, взяли Голою, Діамполь и осадили Адріанополь. Это вызвало большую тревогу въ имперіи и самъ императоръ Алексѣй выступилъ въ походъ противъ претендента на византіскій престолъ и его союзниковъ. Въ одну изъ вылазокъ изъ осажденнаго Адріанополя, Никифоръ Вріенній, которому императоръ поручилъ оборону города, напалъ на орду Тугоркана и разбилъ ее на-голову; при этомъ было убито семь тысячъ Половцевъ. Самозванецъ былъ захваченъ въ плѣнъ, а остатки Половцевъ съ ихъ ханомъ едва ушли черезъ горные проходы Балканъ обратно въ степи. Три тысячи плѣнныхъ тугоркановой орды были разселены Византіей въ районѣ Ниша и стали нести здѣсь военную службу имперіи.[86]

Но самая напряженная борьба завязалась въ 90-ыхъ гг. XI ст. у Половцевъ съ Русскими. Велась она, главнымъ образомъ, силами днѣпровско-донской группы сперва въ Приднѣпровьи, а затѣмъ въ самомъ половецкомъ полѣ. Трудно опредѣлить, кѣмъ была вызвана эта война. Мы уже видѣли, какъ въ 80-ыхъ гг. XI ст. Половцы стали нападать на Переяславское, Новгородъ-Сѣверское и Кіевское княжества. Владиміръ Мономахъ, сперва черниговскій, а затѣмъ переяславскій князь, проявлялъ исключительную энергію, что бы не оставлять безнаказанными нападенія Половцевъ на лѣвобережье, выходилъ имъ навстрѣчу и удачно отражалъ ихъ набѣги, захватывалъ цѣлыя вежи, бралъ въ плѣнъ хановъ. Но съ 90-ыхъ гг. нападенія Половцевъ на южныя русскія княжества настолько усилились, что Русь стала терпѣть пораженіе за пораженіемъ. 13 апрѣля 1093 г.

---

[84] Gyárfás Istvan, *A Jácz-Kúnok története*, II, Kecskemet, 1873, c. 184—5, П. Голубовскій, *Половцы въ Венгріи*, Кіевск. Унив. Изв. 1889, декабрь; Васильевскій, ц. с., с. 102, 106. Еще въ 1070 г, тѣмъ же путемъ черезъ Карпаты въ бигарскую область проходилъ ханъ Озулъ, не то Печенѣгъ, не то Половецъ. Очевидно, это былъ протореный путь кочевниковъ. Ср. *Печенѣги, Торки и Берендѣи на Руси и въ Угріи*, Seminarium Kondakovianum, VI, 1933, с. 17.

[85] П.С.Р.Л. I, с. 215. Польская хроника Галла знаетъ только о нашествіи Половцевъ и не упоминаетъ о Русскихъ. По Галлу Половцы были разбиты Болеславомъ Кривоустымъ (Monum. Poloniae Historia, t. I, p. 441, Gallus, lib. II, cap 19). Ср. Д. О. Семанюкъ, *Отношенія Польши и Венгріи къ Галицкой Руси въ XII—XIII вв.* (рукопись, Прага, 1927, с. 10).

[86] Anna Komnena, II, p. 7 и слѣд.; Васильевскій ц. с. с., 109—117, Златарски, II, с. 210—218 и 230. Васильевскій предполагалъ, что походъ Половцевъ подъ Адріанополь былъ дѣломъ ихъ собственной инищіативы. Не естественнѣе ли видѣть иниціаторомъ этого предпріятія самого самозванца?

умеръ вел. князь кіевскій Всеволодъ Ярославичъ. Половцы сейчасъ же прислали новому кіевскому великому князю Святополку II посольство, очевидно, съ требованіемъ традиціоннаго откупа; на языкѣ русскаго лѣтописца Половцы „послаша... сълы... ѡ мирѣ“.[37] Но Святополкъ, неопытный еще въ дѣлахъ съ кочевниками, не только отказалъ въ „мирѣ“, но и арестовалъ пословъ. Половцы двинулись въ Кіевскую область и прежде всего осадили черноклобукскій центръ — гор. Торчевскъ. Святополкъ рѣшилъ уступить, освободилъ пословъ и соглашался на миръ, но было уже поздно: Половцы „не восхотѣша“ мира и начали разорять русскую землю. Ихъ было около тьмы (т.-е. десяти тысячъ). 29 мая Половцы разбили Святополка II и Владиміра Мономаха у Треполя на берегу Стугны, а 23 іюня на р. Желани, сѣвернѣе Кіева, нанесли еще большее пораженіе Святополку. Вскорѣ послѣ этого Половцы взяли Торчевскъ, который они держали въ девятинедѣльной осадѣ и увели въ степи огромное количество плѣнныхъ.[38] Въ слѣдующемъ году былъ заключенъ миръ между Половцами и Русью — вѣроятно одинъ изъ самыхъ выгодныхъ мировъ, заключенныхъ Половцами за всю ихъ исторію. Со стороны Половцевъ его заключалъ вмѣстѣ „со инѣми кнѧзи половечьскими“ все тотъ же ханъ Тугорканъ, со стороны Русскихъ — Святополкъ II и Владиміръ Мономахъ. Миръ былъ закрѣпленъ бракомъ дочери Тугоркана съ самимъ Святополкомъ. Впервые половецкая хатунь становилась великой княгиней кіевской.[39].

Но уже въ слѣдующемъ году миръ былъ нарушенъ — не ясно по чьей винѣ. Повидимому, сперва Половцы явились въ Поросье, осадили Юрьевъ;[40] послѣ этого пришли къ Владиміру Мономаху подъ Переяславль два половецкихъ хана — Итларь и Кытанъ для переговоровъ о „мирѣ“. Владиміръ, извѣрившійся въ договоры съ Половцами, велѣлъ умертвить обоихъ хановъ и всю ихъ дружину. Послѣ этого половецкія нападенія начались снова.[41] Въ 1097 г. знаменитый Бонякъ, воспользовавшійся усобицами на Руси, когда и кіевскій и переяславскій князья были на сѣверѣ Черниговскаго княжества, быстрымъ набѣгомъ прошелъ до самого Кіева и пожегъ его предмѣстья, а другой ханъ, Куря, сжегъ окрестности Переяславля. Вслѣдъ за Курей подъ Переяславль явился съ цѣлымъ рядомъ другихъ хановъ тесть Святополка II — Тугорканъ, и началъ осаду города; здѣсь счастье измѣнило Тугоркану: едва спасшись отъ меча Никифора Вріеннія подъ Адріанополемъ, онъ нашелъ смерть подъ русскимъ Переяславлемъ: его тесть Святополкъ II Кіевскій вмѣстѣ

[37] П.С.Р.Л. I, с. 218.

[38] П.С.Р.Л. I, с. 218—225.

[39] П.С.Р.Л. I, с. 226, 1094 г. См. еще Поученіе Мономаха, тамъ же с. 249. Ср. М. Грушевскій, *Очеркъ исторіи Кіевской земли*, 102—3, его же *Історія України-Руси*, II, с. 85.

[40] П.С.Р.Л. I, с. 229, 1095 г.

[41] П.С.Р.Л. I, с. 227—8, 1095 г.; I, с. 243 (Поученіе Мономаха). Еще М. П. Погодинъ считалъ, что сперва происходила осада и сожженіе Половцами Юрьева (лѣто 1095 г. по Погодину) и лишь въ февралѣ 1096 г. — избіеніе Мономахомъ Итларя и Кытана (*Хронологическій указатель древней русской исторіи* въ Учен. Запискахъ втор. отд. И. Акад. Наукъ, VII, 2, СПБ, 1863, с. 51, 70—72). Ср. М. Грушевскій, *Очеркъ исторіи Кіевской земли*, с. 103—104 и его же *Іст. України-Руси*, II, с. 85—6, 88 и пр. 3.

съ Владиміромъ Мономахомъ разбили Половцевъ; въ этой битвѣ Тугорканъ, его сынъ и рядъ другихъ половецкихъ хановъ были убиты. Зато въ это же время Бонякъ, отогнанный-было за Бугъ, вторично напалъ на Кіевъ, ограбилъ и сжегъ его окрестности и загородные монастыри, водрузилъ свои стяги передъ воротами Печерской обители, едва не ворвался въ самый Кіевъ, а затѣмъ благополучно ушелъ обратно въ степи.[42] Только въ 1101 г. въ Саковѣ былъ снова заключенъ общій миръ между всѣми половецкими ханами (днѣпровско-донской группы) и князьями кіевскимъ, переяславскимъ и черниговскимъ; обѣ стороны обмѣнялись заложниками.[43]

Приблизительно къ этому же времени относится женитьба князя Олега Святославича на дочери хана Осолука (Узлука).[44] Такъ на протяженіи меньше чѣмъ десятилѣтіе, и во второмъ по значенію русскомъ княжествѣ, черниговскомъ, княгинею стала половецкая хатунь.

Въ эти же годы Половцамъ суждено было сыграть существенную роль въ борьбѣ западно-русскихъ княжествъ съ Угріей. Въ 1099 г. князь Давидъ Игоревичъ Волынскій обратился къ Боняку за помощью для похода вмѣстѣ съ галицкими князьями противъ угорскаго короля. Въ знаменитой битвѣ у Перемышля на р. Санѣ именно Половцы способствовали пораженію Угровъ; они въ теченіе двухъ дней послѣ сраженія преслѣдовали остатки мадьярскаго войска, производя тѣмъ окончательный разгромъ Угровъ.[45]

Миръ, заключенный между Половцами и Русью въ Саковѣ, продолжался недолго: уже черезъ два года, въ мартѣ 1103 г., русскіе князья, во главѣ со Святополкомъ II и Владиміромъ Мономахомъ, рѣшили предпринять большой походъ вглубь половецкихъ степей, дабы обеспечить Русь отъ безпрестанныхъ разореній Половцевъ. Повидимому, Половцы и послѣ саковскаго мира, не переставали нападать на Русь. Владиміръ Мономахъ, взявъ въ этомъ походѣ въ плѣнъ хана Белдюзю, вѣроятно одного изъ участниковъ саковскаго мира, сказалъ ему: „то вѣдѣ ꙗла вы рота. многажды бо ходивши ротѣ воевасте Русскую землю, то чему ты не казаше сыновъ своихъ и роду своѥго не преступати роты, но проливашеть кровь христьꙗньску? дасе буди кровь твоꙗ на главѣ твоеи"; и повелѣ убити й..."[46] Кромѣ того, и знаменитыя слова Мономаха на добольскомъ съѣздѣ (гдѣ было рѣшено предпринять походъ) о томъ, что

---

[42] П.С.Р.Л. I, с. 231—4 (подъ 1096 г.); Поученіе Мономаха (тамъ же, с. 249). Ср. М. Грушевскій, *Іст. Укр.-Руси*, II, с. 88—89.

[43] П.С.Р.Л. I, с. 275, 1101 г.; П. Голубовскій, *Исторія Сѣверской земли*, с. 92—3, М. Грушевскій, *Іст. Укр.-Руси*, II, с. 102.

[44] N. de Baumgarten, *Généalogies et mariages occidentaux des Rurikides Russes du X^e au XIII^e siècle*, Orientalia Christiana, № 35, Roma, 1927, таблица IV и стр. 20 (№ 4); ср. с. 69 съ опечаткой даты выхода замужъ дочери хана Осолука. Объ этомъ бракѣ Н. Баумгартенъ заключаетъ на основаніи того, что половецкіе ханы Тюнракъ и Камосъ Осолуковичи названы въ Ипатьевской лѣтописи (П.С.Р.Л. II, с. 334, подъ 1146 г.) уями Святослава Новгородъ-Сѣверскаго. Уй — дядя по матери (ср. И. Срезневскій, *Матеріалы для словаря древне-русскаго языка*, т. III, с. 1175).

[45] П.С.Р.Л. I, с. 270—1; Грушевскій, *Іст. Укр.-Руси*, II, с. 96—97.

[46] П.С.Р.Л. I, с. 279.

„ѡже начнеть орати смердъ, и приѣхавъ Половчинъ ударить й стрѣлою, а лошадь его поиметь, а в село его ѣхавъ иметь жену его и дѣти его, и все имѣнье...", рисуютъ безнадежное положеніе въ русскихъ пограничныхъ княжествахъ и послѣ саковской „роты".[47] Я остановился на этомъ подробнѣе потому, что въ русской исторіографіи высказывалось предположеніе, что не Половцы, а Русскіе „безъ всякаго повода со стороны первыхъ" нарушили саковскій миръ.[48]

Большія соединенныя силы русскихъ князей на-голову разбили Половцевъ на р. Сутѣни (вѣроятно нын. Молочная);[49] въ этомъ сраженіи пало до двадцати половецкихъ хановъ, въ томъ числѣ прославленный своею храбростью Алтунопа, помощникъ Боняка въ перемышльской битвѣ съ Уграми. Значительное количество Печенѣговъ и Торковъ, порабощенныхъ Половцами, были теперь выведены Русскими изъ степей.[50] Это былъ первый большой походъ Руси въ отвѣтъ на безпрерывныя половецкія нападенія послѣднихъ лѣтъ.

Этотъ первый разгромъ Половцевъ еще не ослабилъ ихъ силъ: въ 1105 г. мы видимъ Боняка дважды разоряющимъ Кіевскую область;[51] въ 1106 г. Половцы воюютъ на Погорыни, въ Волыни,[52] а въ 1107 г. тотъ же Някъ опять нападаетъ на Русь: сперва подъ Переяславль, а затѣмъ предпринимаетъ большой походъ „со всѣми Половци" вмѣстѣ съ ханомъ Шаруканемъ Старымъ и многими другими ханами; но на этотъ разъ Половцы на Сулѣ потерпѣли серьезное пораженіе: былъ убитъ братъ Боняка, а Шарукань едва спасся бѣгствомъ.[53] Послѣ этого наступило недолгое примиреніе, подкрѣпленное новыми браками русскихъ князей съ половецкими хатунями: два хана Аепы, одинъ сынъ Асѣна, другой сынъ Гергени, выдали своихъ дочерей: за младшаго сына Мономаха — Юрія и за старшаго сына Олега Черниговскаго — Святослава.[54] Однако, дру-

[47] П.С.Р.Л. I, с. 277; II, с. 252—3. Вспомнимъ еще сказанное въ 1095 г. дружиною Владиміра Мономаха въ связи съ убійствомъ половецкихъ пословъ — хановъ Итларя и Кытана: „кнѧже, нѣсть ти в томъ грѣха (убить пословъ): привелъ ти ѣ Богъ в руцѣ твои. чему ѡнѣ к тобѣ всегда ротѣ ходѧше губѧть землю Рускую. и кровь хрестьıаньскоую проливають беспрестани" (П.С.Р.Л. I, 227—8, 249, II, 218).

[48] П. Голубовскій, *Исторія Сѣверской земли*, с. 93, 102.

[49] См, III-ю главу, с. 72—3 отд. оттиска (с. 170—1 X-го тома Анналовъ Института).

[50] П.С.Р.Л. I, с. 277—280; II, с. 246, 254.

[51] П.С.Р.Л. II, с. 257; I, с. 250 (Поученіе Мономаха); ср. М. Грушевскій, *Очеркъ исторіи Кіевской земли*, с. 116; его же, *Іст.-Укр.-Руси*, II, 103—4.

[52] П.С.Р.Л. I, с. 281 II, с., 257; М. Грушевскій, *Очеркъ ист. Кіевск. з.*, с. 116; *Іст.-Укр.-Руси*, II, 104.

[53] П.С.Р.Л. I, с. 281—2; 250 (Поученіе Мономаха); М. Грушевскій, *Очеркъ ист. Кіевск. з.* с. 116; *Іст. Укр.-Руси* II, с. 104.

[54] П.С.Р.Л. I, с. 282—3, II, с. 259; ср. Поученіе Мономаха, П.С.Р.Л. I, 250. Н. Баумгартенъ понялъ выраженіе Мономаха „створихомъ миръ съ Аепою и поимъ у него дчерь" въ томъ смыслѣ, будто Владиміръ самъ женился на дочери Аепы и поэтому считалъ, что Аепы выдали за русскихъ князей въ 1107 трехъ дочерей: одну за Мономаха, другую за его сына Юрія и третью за Святослава Ольговича. Баумгартена ввела въ заблужденіе лапидарность стиля Мономаха, который не дописалъ, что онъ „поимъ... дчерь" для своего сына. Лѣтопись въ тѣхъ же выраженіяхъ пишетъ объ этомъ бракѣ, но объясняемъ, для кого „поялъ" Мономаха дочь Аепы: „и поıа Володимеръ за Георгіıа Епиѡпиву (Аепину) дщерь Асеноу внука" (N. de

гіе ханы не переставали воевать съ Русью;[55] этимъ, вѣроятно, объясняется то, что уже въ 1109 г. Мономахъ послалъ свои войска вглубь степей, къ Дону, гдѣ Русскіе захватили до тысячи вежъ,[56] а въ 1111 г. соединенныя силы русскихъ приднѣпровскихъ князей совершаютъ новый большой походъ вглубь половецкихъ степей, на этотъ разъ къ Донцу, ниже устья Оскола, гдѣ дважды на-голову разбили Половцевъ и взяли огромное количество плѣнныхъ и скота.[57]

Перевѣсъ силъ началъ явно клониться на сторону Руси. Когда въ 1113 г. умеръ Святополкъ II Кіевскій и Половцы стали собираться подъ Выремъ, очевидно, съ цѣлью идти на Кіевское княжество и требовать новаго „мира" и „подарковъ" отъ новаго великаго князя Владиміра Мономаха, то послѣдній, собравъ большое войско, выступилъ навстрѣчу Половцамъ и кочевники бѣжали.[58] Въ 1116 г. войска кіевскаго и черниговскаго князей снова идутъ въ глубокій походъ въ степи, на низовья Дона, и русскіе князья входятъ въ сношенія съ Аланами, жившими на окраинѣ „половецкаго поля", возможно, ища въ нихъ опоры противъ общаго врага — Половцевъ.[59] Эти походы расшатали силу половецкой орды, появились признаки разложенія: вслѣдъ за походомъ Русскихъ 1116 г., остатки Торковъ и Печенѣговъ, жившихъ среди Половцевъ, возстали противъ своихъ поработителей: два дня и двѣ ночи длилась рѣзня, въ результатѣ которой Торки и Печенѣги ушли изъ степей; они явились на русское пограничье и здѣсь были разселены Русскими.[60] М. Грушевскій расцѣнивалъ это событіе, какъ неудачную попытку положить конецъ половецкой гегемоніи и вынужденный уходъ возставшихъ изъ степей.[61] Однако, трудно себѣ представить, чтобы подчиненные Половцамъ турецкіе народности могли расчитывать на полное уничтоженіе власти Половцевъ въ степяхъ. Не надо забывать, что половецкая орда жила не только въ причерноморскихъ степяхъ, но и далѣе за Дономъ, до самаго Иртыша и врядъ ли прикаспійскіе и средне-азіатскіе Половцы остались бы равнодушными къ такому изничтоженію своихъ сородичей. Поэтому въ возстаніи 1116 г. скорѣе надо видѣть удачное освобожденіе изъ-подъ половецкаго владычества покоренныхъ Половцами другихъ кочевниковъ, чѣмъ неудачную попытку свергнуть половецкую власть въ степяхъ. Хотя и ослабленные, Половцы даже и въ эти годы не отказываются

Baumgarten, *Généalogies et mariages occidentaux des Rurikides Russes*, с. 24, къ табл. V, и с. 69). Ошибку Баумгартена повторилъ Л. М. Сухотинъ, въ статьѣ *„Брачные союзы ближайшихъ потомковъ святого князя Владиміра"*, Владимирскій Сборникъ, Бѣлградъ [1939], с. 182.

[55] П.С.Р.Л. I, с. 250; ср. М. Грушевскій, *Очеркъ исторіи кіевской земли*, с. 116.

[56] П.С.Р.Л. I, с. 283—4.

[57] П.С.Р.Л. I, с. 289, II, с. 264—273. Ср. М. Грушевскій, *Іст. Укр.-Руси*, II, с. 104—105. О направленіи этого похода см. въ III-ьей главѣ, с. 74 оттиска (с. 172 X-го тома Анналовъ Института).

[58] П.С.Р.Л. II, с. 276.

[59] П.С.Р.Л. I, с. 291, II, с. 284. См. III-ю главу, с. 70 отд. отт. (Анналы Института, т. X. с. 168 и пр. 72).

[60] П.С.Р.Л.II, с. 284.

[61] *Очеркъ исторіи кіевской земли*, с. 129; *Історія Украïні-Руси*, II, с. 535.

отъ активности и мы видимъ ихъ то нападающими на дунайское пограничье Византіи (въ 1114 г. у Браничево и Видина),[62] то вступающими въ какой-то конфликтъ съ Волжскими Болгарами (въ 1117 г.),[63] о которомъ я уже говорилъ выше (с. 101). Не имѣй Половцы въ эти годы никакого значенія, врядъ ли великій князь кіевскій Владиміръ Мономахъ въ 1117 г. женилъ бы своего сына Андрея на внучкѣ знаменитаго Тугоркана.[64]

Все же, главныя силы днѣпровско-донецкихъ Половцевъ были подорваны. Это совпало со смертью наиболѣе знаменитыхъ и сильныхъ хановъ этого времени. Еще въ 1096 г. былъ убитъ Тугорканъ, въ 1103 г. убитъ Алтунопа; въ 1107 г. въ послѣдній разъ слышимъ о Шаруканѣ Старомъ;[65] Бонякъ упоминается въ послѣдній разъ въ 1109 г.[66] Съ именами этихъ хановъ связано славное въ исторіи Половцевъ двадцатилѣтіе 1090—1110-ыхъ годовъ. Бонякъ съ Тугорканомъ были сокрушителями печенѣжской орды и спасителями Византійской имперіи. Но тотъ же Тугорканъ заставлялъ трепетать Византію, когда онъ, вмѣстѣ съ претендентомъ на византійскій престолъ, пробивался до Адріанополя, а великій князь кіевскій взялъ себѣ въ жены его дочь. Бонякъ разбилъ Угровъ на Санѣ и дважды подступалъ къ Кіеву, водружая свои знамена передъ воротами Печерскаго монастыря. Половецкій эпосъ создалъ легенду, что Бонякъ своимъ мечомъ разсѣкъ Золотыя ворота Кіева.[67] Въ борьбѣ съ Кіевской Русью оба великихъ хана сложили свои головы: Тугорканъ, вмѣстѣ съ сыномъ — на р. Трубежѣ, близъ Переяславля, Бонякъ — гдѣ-то въ кіевскихъ предѣлахъ.[68] Память о Бонякѣ долго жила среди Половцевъ и желаніе отомстить Русскимъ за его смерть еще была жива у кочевниковъ и шестьдесятъ-семьдесятъ лѣтъ спустя.[69] На Руси же Бонякъ сталъ персонажемъ страшныхъ легендъ и сказокъ. Шаруканъ Старый считался современной ему грузинской лѣтописью „самымъ выдающимся изъ кыпчакскихъ хановъ".[70] Его главнымъ противникомъ былъ Владиміръ Мономахъ, съ которымъ онъ безпрестанно воевалъ и отъ котораго ему пришлось претерпѣть много уни-

---

[62] Anna Kamnena, Alexias, ed. Bonn., II p. 295—7; ср. F. Chalondon, *Essai sur le règne d'Alexis I Comnènes*, Paris 1900, p. 266—7; В. Златарски, *История на Българската държава*, II, с. 218—9.

[63] П.С.Р.Л. II, с. 285.

[64] П.С.Р.Л. II, с. 285.

[65] Шаруканя уже не было въ живыхъ въ 1118 г., когда его орда ушла на Кавказъ. Ее велъ тогда сынъ Шаруканя, Отрокъ.

[66] Впрочемъ, слова полоцкихъ князей „БонѧкоВи шелоудивомоу во здоровье", относящіяся къ 1127 г., какъ будто указываютъ на то, что Бонякъ еще былъ живъ въ это время. Но запись этихъ словъ въ лѣтописи сдѣлана въ 1140 г. (П. С. Р. Л. II, с. 303). О времени, къ которому относятся слова полоцкихъ князей и самый смыслъ ихъ см. у Грушевскаго, *Іст. Укр.-Руси*, II, с. 124 и пр.

[67] П.С.Р.Л. II, с. 432, 1151 г.

[68] Въ 1185 г. ханъ Кончакъ, идя на Русь, говорилъ другому хану, Козѣ (Гзѣ): „пойдемъ на Києвьскоую стороноу гдѣ соуть избита братьꙗ наша и великыи кнѧзь нашъ Бонѧкъ" (П.С.Р.Л. II, с. 646).

[69] П.С.Р.Л. II, с. 432, 1151 г., 646, 1185 г.

[70] Histoire de la Géorgie изд. и перев. Brosset, 1-e partie, S. Pet. 1849, p. 362.

женій: онъ былъ взятъ въ плѣнъ Мономахомъ и сидѣлъ въ плѣну въ оковахъ, пока переяславскій князь не отпустилъ его обратно въ степи.[71] И сами Половцы долго помнили великія униженія стараго Шаруканя: еще спустя полъвѣка въ приазовскихъ вежахъ пѣли пѣсни, въ которыхъ „лелѣяли" месть за Шаруканя.[72]

Мѣсто Шаруканя Стараго въ его родѣ занялъ сынъ его Отрокъ (или Атракъ). Еще на рубежѣ XI и XII в.в. дочь Отрока была выдана за грузинскаго царя Давида II. Отроку пришлось принять на себя послѣдніе удары Владиміра Мономаха и уйти изъ степей за Желѣзныя Ворота Кавказа. Русская лѣтопись прямо говоритъ, что Мономахъ погубилъ „поганыѩ Измаилтѧны рекомыѩ Половци, изгнавшю Ѡтрока во Ѡбезы за Желѣзнаѩ врата... тогда Володимерь Мономахъ пилъ золотымъ шеломомъ Донъ приемшю землю ихъ всю и загнавшю ѡканьныѧ Агарѧны"...;[73] другой лѣтописецъ, болѣе близкій времени Мономаху, добавляетъ, что онъ, Мономахъ, „наипаче же бѣ страшенъ поганымъ."[74] Дѣйствительно, съ 1118 г. видимъ Отрока со всей своей ордой принятымъ Грузіей, и изъ Половцевъ грузинскій царь организовалъ отборную конную армію по однимъ извѣстіямъ въ сорокъ, по другимъ — въ пятьдесятъ тысячъ человѣкъ.[75] Грузинская лѣтопись уточняетъ нѣсколько стилизованный эпическій отрывокъ, включенный въ русскую лѣтопись и поясняетъ, что передъ 1118 г. Половцы жили по сосѣдству съ Грузіей, находились въ бѣдственномъ состояніи, а Давидъ II, нуждавшійся въ это время въ войскѣ, пригласилъ своего тестя Отрока со всей его ордою въ Грузію.[76] Слѣдовательно, Владиміръ Мономахъ только отбросилъ днѣпровско-донскихъ Половцевъ въ предкавказскія степи, а уже отсюда грузинскій царь призвалъ ихъ къ себѣ на Кавказъ. Здѣсь орда Отрока была разселена въ удобныхъ для нея мѣстахъ и съ нею, въ теченіе двадцатыхъ годовъ XII ст.,

---

[71] Поученіе Мономаха, П. С. Р. Л. I, с. 250.

[72] Слово о полку Игоревѣ, фотографич. изд. Сабашниковыхъ, М. 1920, с. 26. Ср. В. Перетц, *Слово о полку Ігоревім*, К. 1926, с. 265. Въ 1068 г. Половцы, во время набѣга на Черниговское княжество были разбиты кн. Святославомъ Ярославичемъ, „а князя ихъ яша рукама". Такъ — въ Лаврентьевскомъ спискѣ Начальной лѣтописи (въ Ипатьевскомъ спискѣ — „а кнѧзѧ ихъ рукама ѩша"). Но въ 1-ой Новгородской лѣтописи стоитъ: „а князь ихъ яша Шарокана" (не имѣя въ Бѣлградѣ подъ руками второго изданія 1-ой Новгородской лѣтописи, цитирую по Перетцу, *Слово о полку Ігоревім*, с. 264.) Если послѣднее чтеніе вѣрно, то Шаруканъ сражался еще съ дѣдами Мономаха — Изяславомъ и Святославомъ Ярославичами и уже въ 1068 г. извѣдалъ русскаго плѣна. Въ такомъ случаѣ вполнѣ объяснилось бы прозвище Шаруконя — „старый", приводимое въ русской лѣтописи подъ 1107 г. Въ этомъ году ему могло быть около семидесяти лѣтъ.

[73] П. С. Р. Л. II, с. 716, 1201 г.

[74] П. С. Р Л. II, с. 289, 1126. г.

[75] Brosset, ц. с. I, с. 362—3 (упоминаніе о 40.000 Половцахъ на службѣ у Давида), с. 368 (упоминаніе о 50.000 человѣкъ). У Матвѣя Эдесскаго, не очень точно передающаго грузинскія событія этой поры (у него, напр., жена Давида II названа армянкой, а не половчанкой), упоминается всего лишь разъ 15.000-ый отрядъ Половцевъ на службѣ у Давида (ib. с. 363, пр. 3).

[76] Brosset, ц. с. 362.

Давидъ II Возстановитель совершилъ свои побѣдоносные походы на Ширванъ, Персію, Великую Арменію, и на сельджукскихъ Турокъ.[77]

Уходъ части Половцевъ изъ Причерноморья въ Закавказье косвенно подтверждается еще походомъ 1120 г. переяславскаго князя Ярополка, сына Мономаха, который „ходи на Половци за Донъ и не обрѣте ихъ, воротися вспять",[78] — въ этомъ можно видѣть указаніе на то, что Половцы оставили мѣста своихъ прежнихъ кочевокъ и ушли куда-то дальше отъ Руси.[79]

Когда въ 1125 г. умеръ Мономахъ, вѣсть объ этомъ сразу разнеслась по половецкимъ степямъ. И тѣ, очевидно, болѣе мелкіе орды, которыя не покидали степей и даже продолжали кочевать поблизости отъ русскихъ предѣловъ, тотчасъ же ворвались въ Переяславское княжество „повоевати Русску землю";[80] другіе же ханы, изъ оставшихся въ степяхъ, послали гонцовъ въ Грузію къ Отроку, зовя его вернуться въ родныя степи.[81] Отрокъ вернулся, но далеко не со всей своей ордой: онъ и самъ, по эпическому отрывку, какъ-будто колебался съ возвращеніемъ,[82] да и изъ грузинскихъ источниковъ мы знаемъ, что часть Половцевъ навсегда осталась жить на Кавказѣ и служить грузинскимъ царямъ.[83]

Собравшись въ причерноморскихъ степяхъ, Половцы попытались-было снова начать набѣги на Русь, чему благопріятствовало еще и то обстоятельство, что въ 1128 г. начались на Руси усобицы и черниговскій князь, самъ сынъ половецкой хатуни, пригласилъ семитысячную половецкую орду своихъ двухъ дядей, хановъ Тюнрака и Камоса Осолуковичей къ себѣ на помощь противъ другихъ русскихъ князей.[84] Намекъ на половецкія нападенія и на войны съ Половцами преемника Мономаха, его сына Мстислава, находимъ въ словахъ лѣтописца, что „бѧху бо тогда (въ 1126—1127 гг.) налегли Половци на Роусь. и то-

---

77 Brosset, ц. с., с. 363.

78 П.С.Р.Л. I, с. 292, 1120 г.

79 М. Грушевскій, *Іст. Укр.-Руси*, II, с. 107.

80 П.С.Р.Л I, с. 295—6, 1125 г; ср. II, с. 289—290, 1126 г.

81 Эти два примѣра показываютъ, что далеко не всѣ Половцы ушли изъ причерноморскихъ степей въ Закавказье.

82 П.С.Р.Л. II, с. 155, 1201 г.: Романъ, кн. волынскій, праправнукъ Мономаха „ревноваше бо дѣдоу своемоу Мономахоу, погоубившемоу поганыѩ Измаилтѧны рекомыѩ Половци, изгнавшю Ѿтрока во Ѡбезы за Желѣзныѩ врата. Сърчанови же ѡставшю оу Доноу рыбою ѡживъшю тогда Володимерь Мономахъ пилъ золотымъ шоломомъ Донъ и преимшю землю ихъ всю. и загнавшю ѡканьныѧ Агаряны. По смрти же Володимери ѡставъшю оу Сырьчана единомоу гоудьцю же Ѡреви посла и во Ѡбезы река: Володимеръ оумерлъ есть. а воротисѧ брате поиди в землю свою молви же емоу моѩ словеса. пои же емоу пѣсни половѣцкиѩ. ѡже ти не восхочеть даи емоу пооухати зельѩ именемь евшанъ. ѡномоу же не восхотѣвшю ѡбратитися ни послоушати. и дасть емоу зелье. ѡномоу же ѡбоухавшю и восплакавшю рче да лоуче есть на своеи землѣ костью лечи нежи на чюжеи славноу быти. и приде во свою землю". Д. Иловайскій, очевидно на основаніи обращенія Сырчана къ Отроку „а воротисѧ, брате", предполагалъ, что Сырчанъ былъ братомъ Отрока (*Исторія Россіи*, I, М. 1876, с. 261).

83 Brosset, I, р. 437. Въ эпоху царицы Тамары (1184—1212) различали въ Грузіи Половцевъ „старыхъ" и „новыхъ", то-есть, очевидно, поселенныхъ еще Давидомъ II и въ послѣдующее время, вѣроятно, въ эпоху Тамары.

84 П.С.Р.Л. II, с. 290—1, 1128 г. Ср. выше, прим. 44 с. 109.

моу стоюашеть. бьюся с ними ся и перемагаюся. Се бо Мьстиславъ великыи наслѣди отца своего потъ Володимера Мономаха великаго. Володимиръ самъ собою постоя на Доноу. и много пота оутеръ за землю Роускоую...“[85] Что войны снова начали принимать широкіе размѣры видно изъ того, что Мстиславъ Кіевскій пытался собрать вокругъ себя для войны съ Половцами князей всей Руси, вплоть до отдаленныхъ Полоцкихъ.[86] Результатъ этой новой короткой вспышки половецко-русскихъ войнъ былъ для Половцевъ неблагопріятенъ: натискъ ихъ былъ отбитъ и великій князь кіевскій, подобно своему отцу, сталъ посылать въ степи своихъ „мужей“ и по нѣсколько гиперболическому слову лѣтописца „загна Половци за Донъ и за Волгоу за Гиикъ (Яикъ) и тако избави Богъ Роускоую землю отъ поганыхъ.[87] Дѣйствительно, до смерти Мстислава мы не слышимъ больше о половецкихъ нападеніяхъ на Русь.

Къ этому же времени, то-есть къ началу 30-ыхъ годовъ XII в., относятся первыя свѣдѣнія о половецкихъ военныхъ отрядахъ на службѣ у государей Средней Европы. Въ 1132 г. чешскій король даетъ германскому императору вспомогательный отрядъ Половцевъ для его итальянскаго похода.[88] Такъ какъ въ Чехіи никогда не было половецкихъ поселеній, то справедливо предположеніе, что король Богеміи попросилъ этотъ отрядъ у своего родственника и союзника — короля угорскаго.[89] Какъ разъ въ Угріи до татарскаго нашествія извѣстенъ цѣлый рядъ поселеній Половцевъ.[90] Знаетъ „Палочъ-гору“ въ Угріи (Палочъ, Palócz — мадьярское названіе Половцевъ) и русская былина о Дюкѣ Степановичѣ. Въ этой „Палочъ-горѣ“, по объясненію А. И. Лященко, надо видѣть Матранскія горы, гдѣ было особенно много половецкихъ поселеній.[91] Если вѣрно утвержденіе Лященко, что историческимъ зерномъ былины о Дюкѣ Степановичѣ было посѣщеніе въ 1151 г. Кіева венгерскимъ королевичемъ дукомъ Стефаномъ (будущимъ королемъ Стефаномъ IV), то, въ такомъ случаѣ, у насъ было бы свидѣтельство о жизни Половцевъ въ сѣверной Угріи уже въ серединѣ XII в. Все это говоритъ за то, что еще до тридцатыхъ годовъ XII в. Половцы, то ли вслѣдствіе какого-то, неизвѣстнаго намъ, пораженія и плѣненія Мадьярами, то ли, можетъ быть, вслѣдствіе добровольнаго прихода въ Угрію послѣ разгрома ихъ главныхъ силъ Русскими въ 1110—1120-ыхъ годахъ, — были поселены въ Угріи и служили въ войскахъ венгерскихъ королей. Семьдесятъ лѣтъ спустя, въ 1203 г. мы снова слышимъ о половецкихъ отрядахъ въ качествѣ вспомогательнаго войска им-

---

[85] П.С.Р.Л. II, с. 303, 1140 г.
[86] П.С.Р.Л. II, с. 303, 1140 г.
[87] П.С.Р.Л. II, с. 303—304. Ср. М. Грушевскій, *Очеркъ исторіи Кіевск. земли*, с. 140.
[88] Ph. Jaffé, *Bibliotheca Rerum Germanicarum*, V, 1869, p. 446—7.
[89] V. Novotný *České dějny*, I, 2, Praha, 1913, c. 621.
[90] *Печенѣги, Торки и Берендѣи на Руси и въ Угріи*, с. 37—8.
[91] А. И. Лященко, *Былина о Дюке Степановиче*, Изв. отд. русск. яз. и слов. Академии Наук., т. XXX, 1925, с. 68, 70, 105.

ператора Оттона IV въ Тюрингіи.[92] Этотъ отрядъ былъ, очевидно, также венгерскаго происхожденія.

3.

1130—60 г.г.: Набѣги на сосѣдей и участіе въ русскихъ усобицахъ.

Середина XII-го вѣка не ознаменовалась въ исторіи Половцевъ какими-либо выдающимися событіями; это время было полно лишь мелкими набѣгами на Русь. Половцевъ призывали къ себѣ на помощь русскіе князья, безпрестанно враждовавшіе между собою. Это давало Половцамъ возможность безпрепятственно грабить русскую землю и, кромѣ того, получать „дары многы" (главнымъ образомъ въ видѣ золота) отъ призывавшихъ ихъ князей. Среди послѣднихъ у половецкихъ хановъ было немало родственниковъ и свойственниковъ черезъ браки князей съ половецкими хатунями. Эти-то русскіе родичи и обращались къ своимъ половецкимъ дядьямъ, двоюроднымъ братьямъ и своякамъ за военною помощью, которую Половцы всегда очень охотно предоставляли. Виднѣйшіе участники русскихъ усобицъ 1130—1160-ыхъ годовъ— Юрій Суздальскій, Святославъ Ольговичъ Новгородъ-Сѣверскій и Изяславъ Давидовичъ Черниговскій были: первый — мужемъ, второй сыномъ и мужемъ половецкихъ хатуней, а третій — свoякомъ одного изъ сильнѣйшихъ хановъ черезъ свою невѣстку, ставшую послѣ смерти мужа женою половецкаго хана Башкорда.

Двадцатилѣтіе 1132—1152 гг. было для Половцевъ особенно выгоднымъ для дѣйствій на Руси. Послѣ смерти въ 1132 г. послѣдняго могущественнаго и почти единодержавнаго Мстислава I, Русь впала въ хроническія усобицы и и князья, въ борьбѣ другъ съ другомъ, безпрестанно призывали Половцевъ. Сами же Половцы, приэтомъ, не проявляли никакой наступательной иниціативы и вполнѣ удовлетворялись ролью послушныхъ союзниковъ русскихъ князей.[93] Особенно ярко это выразили они сами устами своихъ пословъ, явившихся къ новгородъ-сѣверскому родственнику: „когда велишь намъ къ себѣ съ силою прiити, и се готовы есмы".[94] Такое отсутствіе собственной ини-

[92] Arnoldi Chronica Slavorum, VI, 5, въ Monum. Germ. Hist. Script. XXI, p. 216. Ср. А. В. Флоровскій, *Чехи и восточные славяне*, I, v Praze, 1935, с. 83.

[93] Въ недавно вышедшей небольшой статьѣ В. П. (Владиміра Пархоменко?) *„Половцы и Русь"*, Slavia, XVI, 4, Прага, 1939, с. 598—601, изобилующей неточностями и совершенно необоснованными утвержденіями, высказывается, между прочимъ, мнѣніе, что занятіе Кіева въ 1139 г. княземъ Всеволодомъ Ольговичемъ было дѣломъ Половцевъ, которые стремились посадить въ Кіевѣ своего союзника (с. 599). Нѣтъ рѣшительно никакихъ данныхъ, что бы утверждать такое мнѣніе. Извѣстно только, что Всеволодъ Ольговичъ часто пользовался половецкою помощью въ войнахъ съ другими русскими князьями. Кіевъ же онъ занялъ безъ участія Половцевъ. Мнѣ уже неоднократно приходилось подчеркивать, что Половцы не проявляли собственной иниціативы когда принимали участіе въ русскихъ дѣлахъ, а были всегда послушными исполнителями приказаній русскихъ князей. Приводимая ниже цитата подтверждаетъ это положеніе. Къ статьѣ В. П. мнѣ еще придется вернуться.

[94] Воскресенская лѣтопись, 1147 г. (П.С.Р.Л. VII, с. 39). Въ Ипатьевской лѣтописи (П.С.Р.Л. II, с. 341) текстъ короче.

ціативы объясняется тѣмъ, что это время не выдвинуло такихъ энергичныхъ хановъ-воителей, какихъ дала предшествовавшая и послѣдуюшая эпохи половецкой исторіи.

Легендою овѣяно имя только одного хана Севенча, сына знаменитаго Боняка. Онъ не разъ подступалъ къ Кіеву, но не такъ, какъ нѣкогда его отецъ, а въ качествѣ союзника сына Мономаха, и выражалъ хвастливое намѣреніе: „хощю сѣчи в Золотаꙗ ворота ꙗко же и ѡтець мои". Но ему не удалось осуществить свои желанія: въ происшедшей подъ Кіевомъ въ 1151 г. битвѣ онъ погибъ, а весь его отрядъ, пришедшій на помощь Юрію Суздальскому, былъ перебитъ противною русскою стороною.[95]

Въ эти годы Половцы, пользуясь призывами русскихъ князей, грабили и жгли не только русскія области, пригграничныя со степью, но проникали далеко вглубь Руси, куда они еще никогда не доходили въ предшествующія времена.

Половцамъ въ двадцатилѣтіе 1130—1150 гг. не разъ представлялся случай разорять Переяславское княжество, гдѣ они грабили города и по Сулѣ,[96] и по Удаю (Пирятинъ,[97] Прилукъ[98]), и по Трубежу (Баручъ,[99] Нѣжатинъ[100]), опустошали окрестности Переяславля,[101] доходя до Альты;[102] они хозяйничали также и въ Кіевской области: жгли кіевскій Городецъ (на лѣвой сторонѣ Днѣпра),[103] перебирались на правобережье, гдѣ предавали огню и опустошенію окрестности Треполя,[104] Халѣпа,[105] Красна,[106] Васильева,[107] воевали подъ Бѣлгородомъ,[108] располагались подъ Кіевомъ, у его предмѣстій,[109] обходили Кіевъ съ сѣвера, подступая къ Вышгороду[110] и заходя до „Деревъ" — сѣверной части кіевскаго княжества,[111] гдѣ они достигали Брягина.[112]

---

[95] П.С.Р.Л. II, с. 432.

[96] П.С.Р.Л. II, с. 301, 1139 г. (въ Лаврентьевск. лѣт. подъ 1138 г.).

[97] П.С.Р.Л. II, с. 359, 1147 г. См. еще въ Лаврентьевск. лѣт. подъ 1154 г.

[98] П.С.Р.Л. II, с. 301, 1139 г. (въ Лаврентьевск. лѣт. подъ 1138 г.).

[99] Лаврентьевская лѣт. подъ 1135 г.; ср. Воскресенскую лѣт. (П.С.Р.Л. VII, с. 30).

[100] Лаврентьевская и Воскресенская лѣт. подъ 1135 г.

[101] Ипатьевская лѣт. подъ 1136 г. (П.С.Р.Л. II, с. 297—8), 1150 г. (тамъ же, с. 404), 1154 г. (тамъ же, с. 472, 476). Ср. Лаврентьевск. лѣт. подъ 1136 и 1154 гг.

[102] П.С.Р.Л. II, с. 476, 1154 г. Общія упоминанія о разореніи Половцами селъ и городовъ Переяславской области см. еще подъ 1135 г. (П.С.Р.Л. II, с. 296).

[103] П.С.Р.Л. II, с. 296, 1135 г. Ср. Лаврентьевск. лѣт. подъ тѣмъ же годомъ.

[104] П.С.Р.Л. II, с. 299, 1137 г. Ср. Лаврентьевскую лѣт. подъ 1136 г. При этомъ былъ взятъ и самый городъ Треполь.

[105] П.С.Р.Л. VII, с. 30, 1136; ср. Лаврентьевск. лѣт. подъ тѣмъ же годомъ. Халѣпъ приэтомъ былъ также взятъ Половцами.

[106] П.С.Р.Л. II, с. 299, 1137 г.

[107] П.С.Р.Л. II, с. 299, 1137 г.

[108] П.С.Р.Л. II, с. 299, 1137 г.

[109] П.С.Р.Л. II, с. 431, 1151 г.

[110] П.С.Р.Л. II, с. 299, 1137 г.

[111] П.С.Р.Л. II, с. 299, 1137 г. О Деревской области см. у Грушевскаго, *Іст. Укр.-Руси* II, с. 258.

[112] П.С.Р.Л. II, с. 359, 1148 г.

Изъ Кіевской области русскіе князья посылали Половцевъ на сѣверъ воевать Туровское,[113] а на востокъ — Галицкое княжество. Кочевники участвовали во взятіи галицкихъ городовъ Ушицы и Микулина и въ осадѣ Звенигорода.[114]

На лѣвобережьи Половцы разоряли не только Переяславское княжество, но и Черниговское и Новгородъ-Сѣверское, проникали въ Вятичевскую землю, и еще сѣвернѣе — въ Смоленское княжество. Русскіе родичи приводили половецкихъ хановъ подъ Черниговъ, давая имъ возможность жечь его окрестности[115] и разорять все Посемье между Черниговомъ и Путивлемъ.[116] Большія силы Половцевъ — „вся половецьская земля, что же ихъ межи Волгою и Днѣпромъ" — дважды совершаютъ глубокіе набѣги въ Вятичевскую землю Новгородъ-Сѣверскаго княжества, гдѣ Половцы вмѣстѣ съ Русскими берутъ Кромы, Мценскъ, Воробининъ, Домагощъ,[117] а съ верховьевъ Оки Половцы посылаются Русскими на верховья Угры, въ предѣлы Смоленскаго княжества.[118]

Разъ Русскіе повели Половцевъ даже противъ Пскова, очевидно черезъ Сѣверскую, Смоленскую и Новгородскую земли; дойдя до Дубровны, деревни на р. Шелони въ 70-ти верстахъ на востокъ отъ Пскова, союзное войско вынуждено было повернуть обратно.[119]

Въ 1154 г. въ одно изъ русскихъ междоусобій, Половцамъ удалось взять въ плѣнъ русскаго князя противной стороны — Святослава Всеволодовича Черниговскаго и значительную часть кіевской дружины. Лишь за богатый выкупъ они выдали Руси своихъ плѣнныхъ.[120]

Половцамъ такъ пришлись по вкусу грабежи русской земли, съ уводомъ плѣнныхъ и съ угономъ скота, что даже тогда, когда русскіе князья побивали ихъ и затѣмъ хотѣли съ ними мириться, Половцы не шли на миръ: „Половцы не восхотѣша (мира) — писалъ о нихъ въ 1151 г. русскій лѣтописецъ, — но восхотѣша кровь пріяти".[121] Не очень стѣснялись Половцы и со своими союзниками, тѣми русскими князьями, которые звали ихъ на Русь: Половцы иногда грабили волости и этихъ союзниковъ, такъ что по-

---

[113] П.С.Р.Л. II, с. 304—6, 1140 г. Ср. М. Грушевскій, *Очеркъ исторіи Кіевской земли* с. 156—7 и 163.

[114] П.С.Р.Л. II, с. 319—320 подъ 1146 г., т. VII, с. 34, подъ 1144. Ср. Лаврентьевск. лѣт. подъ 1144 г. См. Грушевскій, ц. с., с. 163.

[115] П.С.Р.Л. II, с. 456—7, 1152.

[116] П.С.Р.Л. II, с. 458, 1152 г.

[117] П.С.Р.Л. II, с. 341—2, 1147 г., с. 455, 1152 г.

[118] П. С. Р. Л. II, с. 342, 1147 г. Спустя двѣнадцать лѣтъ Смоленская область будетъ еще болѣе жестоко разорена Половцами. Объ этомъ ниже.

[119] П.С.Р.Л. III, с. 8, V, с. 158, VII, с. 31, IX, с. 161, XV, с. 200, 1137 г. О мѣстоположеніи Дубровны (которую не надо смѣшивать съ Дубровной Торопецкой волости Смоленскаго княжества) см. Н. М. Карамзинъ, *Исторія Госуд. Россійск.*, изд. И. Эйнерлинга, кн. I, СПБ, 1842, т. II, с. 110 и прим. 266, а также *Учебный атласъ по русской исторіи* Е. Замысловскаго, изд. 3-ье, СПБ, 1887, карта третья.

[120] П.С.Р.Л. II, с. 475—6, 1154 г,

[121] П.С.Р.Л. VII, с. 54, 1151 г.

слѣднимъ приходилось „укрощать" и „умирять" ихъ, а то и просто „отпускать прочь".[122]

Въ результатѣ подобнаго хозяйничанія Половцевъ на Руси было то, что степныя области трехъ русскихъ княжествъ — Переяславскаго, Черниговскаго и Новгородъ-Сѣверскаго и даже нѣкоторые лѣсо-степные районы, пограничные со степью, напримѣръ, Орогощскій и Любечскій, были въ эти десятилѣтія такъ опустошены, что въ нихъ почти не осталось населенія.[123]

---

[122] П.С.Р.Л. II, с. 404, VII, с. 49, 1150 г.

[123] Въ 1161 г. князь изъ черниговской семьи, Изяславъ Давидовичъ, заявлялъ, что онъ не желаетъ „голодомъ мерети" „оу Выри" (черниговскомъ городѣ, въ степи, близъ переяславскаго пограничья — П. С. Р. Л. II, с. 517); другой князь, Святославъ Ольговичъ, жаловался въ 1159 г., что въ Моровійскѣ, Всеволожѣ, Орогощѣ, Любечѣ, (южно-черниговскихъ городахъ, на переяславскомъ пограничьи, первые два — въ степи, вторые два — въ лѣсной области) жили лишь княжескіе „псари". Лѣтописное извѣстіе 1159 г. послужило ряду историковъ для утвержденія того, что съ середины XII в. въ приграничныхъ со степью русскихъ городахъ появляются поселенія „замиренныхъ" Половцевъ. Но такое утвержденіе — лишь результатъ невнимательнаго чтенія даннаго мѣста лѣтописи. Въ Ипатьевской лѣтописи стоитъ: „и рече Святославъ (Ольговичъ Новгородъ-Сѣверскій): Господи, виждь мое смиреніе, колико на сѧ поступахъ, не хотѧ крови пролити хрестьꙗньски и отчины своеѩ погубити, взяти Черниговъ съ седмью городъ пустыхъ: Маровиескъ, Любескъ, Ѡргощь, Всеволожь, а въ нихъ сѣдѧть псареве же (и) Половци" (П. С. Р. Л. II, 500; „и" — лишь въ Ипатьевск. спискѣ, въ Хлѣбниковск. и Погодинск. спискахъ „и" отсутствуетъ). Ипатьевскій списокъ явно сокращаетъ основной текстъ лѣтописи. Это очевидно какъ изъ того, что изъ семи городовъ, о которыхъ идетъ рѣчь, перечислено лишь четыре, такъ и изъ сравненія съ Воскресенскимъ спискомъ, который даетъ болѣе полный и болѣе осмысленный текстъ: „а въ нихъ сѣдятъ псареве и то же Половци выпустошили" (П. С. Р. Л. VII, с. 69). Смыслъ словъ князя тотъ, что въ семи городахъ, опустошенныхъ Половцами, живутъ лишь княжескіе ловчіе. М. Грушевскій въ *Історіи Украіни-Руси*, т. II, с. 534, основываясь лишь на Ипатьевской лѣтописи и не учитывая варіанта Воскресенской, утверждалъ, что въ XII в. появляются на русской почвѣ поселенія Половцевъ, находившихся подъ русской властью, подобно тому, какъ были поселенія Торковъ и Печенѣговъ. Начало половецкихъ поселеній Грушевскій ставилъ въ связь съ появленіемъ съ 40-ыхъ годовъ XII в. въ русской лѣтописи новаго термина „дикіе Половцы", которымъ лѣтописцы, по мнѣнію Грушевскаго, стали обозначать степныхъ Половцевъ, противупоставляя имъ не-дикихъ, „своихъ поганыхъ", осѣвшихъ на Руси. Въ переходѣ Половцевъ на осѣдлый бытъ Грушевскій видѣлъ результатъ ослабленія половецкой орды послѣ разгрома ея въ нач. XII в. Владиміромъ Мономахомъ. Еще ранѣе Грушевскаго, Д. И. Иловайскій также считалъ, что въ упомянутыхъ черниговскихъ городахъ были разселены плѣнные Половцы (*Исторія Россіи*, т. I, ч. 2 М. 1880, с. 56 и 65). Позже то же мнѣніе находимъ у В. О. Ключевскаго, считавшаго, что въ этихъ городахъ сидѣли „мирные Половцы, перешедшіе на Русь" (*Курсъ русской исторіи*, ч. I, М. 1911, с. 349). О „дикихъ" Половцахъ и моихъ возраженіяхъ Грушевскому см. въ III-ьей главѣ (с. 59—60 и примѣч. 14 оттиска или с. 157—8 X-го тома Анналова Института). Иловайскій скептически относился къ словамъ князя Святослава Ольговича о бѣдности и разоренности разсматриваемыхъ черниговскихъ городовъ (Иловайскій ошибочно приписалъ эти слова князю Изяславу Давидовичу), мотивируя свои сомнѣнія тѣмъ, что еще въ 1148 г. любечскій округъ былъ полонъ всевозможною „жизнью" черниговскихъ князей (П. С. Р. Л. II, 361). Но какъ-разъ въ промежутокъ времени 1148—1159 г.г. и было разорено черниговское княжество изъ-за междоусобныхъ войнъ и призывовъ Половцевъ. Грушевскій даже высказалъ предположеніе, что въ упоминаемомъ въ 1159 г. гор. Любечѣ можетъ-быть надо видѣть не древній и богатый Любечъ на Днѣпрѣ, а какой-то другой городъ, такъ какъ въ Ипатьевской лѣтописи есть варіантъ: „Любескъ" (*Іст. Укр.-Руси*, II, с. 336).

Видя слабость русскихъ князей, Половцы не переставали являться къ нимъ „на миръ", то-есть съ требованіемъ „подарковъ" или откупа. Какъ только на кіевскомъ или переяславскомъ столѣ утверждался новый князь, Половцы приходили „всей землей" за такими „подарками". Въ 1139 г. они съ подобными требованіями подступили къ Малотину, въ Переяславскомъ княжествѣ: изъ Кіева и изъ Переяславля пріѣхали къ нимъ русскіе князья „и створиша миръ с ними".[124] Какъ только въ 1146 г. въ Кіевѣ былъ убитъ Игорь Ольговичъ и на великокняжескомъ столѣ утвердился Изяславъ Мстиславичъ, то „слышавше половецьстии кнѧзи створившееся надъ Игоремъ, прислашасѧ ко Изѧславоу мира просѧче";[125] но уже въ слѣдующемъ 1148 г., неизвѣстно, тѣ же или другія колѣна Половцевъ, опять явились „творити миръ" съ тѣмъ же Изяславомъ, — на этотъ разъ у г. Воиня.[126]

Къ тридцатымъ годамъ относятся нападенія Половцевъ и на Польшу, въ Повисліе, которое они разграбили въ 1135 г.,[127] а въ сороковыхъ и пятидесятыхъ годахъ извѣстно два нападенія Половцевъ на дунайское пограничье Византійской имперіи. Въ 1148 г. они перешли Дунай, взяли городъ Демничикъ и пограбили сѣверо-восточную Болгарію до балканскихъ горъ.[128] Шесть лѣтъ спустя, въ 1154 г., Половцы снова проникли за Дунай, разорили рядъ греческихъ крѣпостей вдоль Дуная и разбили на-голову высланный противъ нихъ византійскій отрядъ. Возможно, что этотъ разъ Половцы дѣйствовали въ согласіи съ Мадьярами, которые въ это время воевали съ Византіей.[129] Участившіеся набѣги Половцевъ на греческое пограничье стоятъ въ связи съ окончательнымъ освоеніемъ ими въ серединѣ XII в. придунайскихъ степей, куда они до того прикочевывали лишь на время.[130]

Когда въ началѣ пятидесятыхъ годовъ нѣсколько притихаютъ на Руси усобицы и у Половцевъ отпадаетъ возможность безпрепятственно поживиться въ русской землѣ, столкновенія Половцевъ съ Русью принимаютъ опять болѣе

---

[124] П.С.Р.Л. I, с. 308 (подъ 1139 г.); II, с. 308 (подъ 1140 г.).

[125] П.С.Р.Л. I, с. 314, II, с. 328.

[126] П.С.Р.Л. I, с. 315 (подъ 1147 г.).

[127] Monum. Polon. Hist. II, p. 832, 875. Ср. П. Голубовскій, *Печенѣги, Торки, Половцы до нашествія Татаръ*, Кіевск. Унив. Изв. 1883, № 10, с. 552—3; Ѳ. Успенскій, Образованіе второго Болгарскаго царства, с. 208 и пр. 2. Голубовскій почему-то считалъ, что Половцы были наведены на Польшу галицкимъ княземъ Владиміркой, однако для такого предположенія у насъ нѣтъ никакого основанія. С. М. Соловьевъ, *Исторія Россіи*, кн. I, т. II, с. 353, Голубовскій, ц. с., с. 552 и Грушевскій, *Іст. Укр.-Руси*, с. 112—3 полагали, что походъ 1120 г. сына Мономаха Андрея „с погаными на Лѧхы" былъ совершенъ вмѣстѣ съ Половцами (П. С. Р. Л. II, с. 286). Однако, подъ „погаными" лѣтописецъ могъ подразумѣвать не обязательно Половцевъ, но также и Черныхъ Клобуковъ, — „своихъ поганыхъ".

[128] Niketas Choniates, ed. Bonn,, I, p. 103—4, I. Kinnamos, ed. Bonn., p. 93—5; В. Г. Васильевскій, *Изъ исторіи Византіи въ XII в.. Союзъ двухъ имперій*, Труды, т. IV, Л. 1930, с. 28—31; F. Chalondon, *Jean II Comnène et Manuel I Comnène*, Paris, 1912, p. 323—5; В. Н. Златарски, *История на Българската държава*, II, с. 384—6.

[129] Niketas Choniates, I, p. 123—4; Васильевскій, ц. с., с. 71—72; Chalondon, ц. с., с. 413—4; Златарски, ц. с. II, с. 394—5.

[130] См. III-ью главу, с. 60 отд. оттиска или с. 158 X-го тома Анналовъ Института.

серьезныя формы. Въ 1152 г., въ княженіи въ Кіевѣ Изяслава Мстиславича, Русскіе снова начинаютъ наступательные походы въ степи: сынъ Изяслава разбиваетъ Половцевъ на рр. Углѣ (Орели) и Самарѣ и производитъ основательный разгромъ ихъ вежъ.[181] Приграничныя нападенія Половцевъ теперь не остаются безъ реакціи со стороны Русскихъ: въ слѣдующемъ 1153 г., когда Половцы „пакостѧхуть" по Сулѣ, тотъ же Изяславъ опять послалъ противъ нихъ свои войска.[182] Интересно отмѣтить, что эти нападенія Руси на Половцевъ происходятъ какъ-разъ въ то время, когда кіевскій великій князь входитъ въ сношенія не то съ Аланами, не то съ Грузинами, слѣдствіемъ чего въ 1154 г. былъ бракъ Изяслава Мстиславича на „царской дочери" „изъ Ѡбезъ".[183] Бракъ русскаго князя на царевнѣ изъ столь отдаленной земли, но находившейся какъ-разъ въ тылу половецкихъ причерноморскихъ кочевій — не указываетъ ли на желаніе Мономаховичей охватить Половцевъ съ двухъ сторонъ, дѣйствуя одновременно въ союзѣ съ Аланами или Грузинами? Къ сожалѣнію, у насъ нѣтъ никакихъ извѣстій о томъ, что въ это время происходило въ предкавказскихъ степяхъ.[184]

---

[181] П.С.Р.Л. II, с. 460.

[182] П.С.Р.Л. II, с. 465, 1153 г., с. 470, 1155 г.

[183] Въ началѣ 1153 г. Изяславъ послалъ своего двоюроднаго брата и сына (это былъ второй бракъ Изяслава) встрѣтить невѣсту на устье Днѣпра, но она въ тотъ годъ не пріѣхала; лишь въ слѣдующемъ 1154 г. Мстиславъ Изяславичъ, вторично посланный отцомъ, встрѣтилъ свою будущую мачеху на днѣпровскихъ порогахъ, на пути въ Кіевъ: „посла Изѧславъ второе сына своего Мьстислава противу мачесѣ своеи бѣ бо повелъ изъ Ѡбезъ жену собѣ цареву дщерь и срѣте ю в порозехъ приведе ю Киеву..." (П.С.Р.Л. II, с. 468). Обезами лѣтописцы, очевидно, называли и Аланъ и Грузинъ: еще П. Бутковъ въ 1825 г. въ статьѣ „*О бракахъ князей Русскихъ съ Грузинками и Ясынями въ XII вѣкѣ*" (Сѣверный Архивъ, 1825 г., № IV, с. 318—322) обратилъ вниманіе на то, что въ поэтическомъ отрывкѣ, включенномъ въ лѣтопись, объ изгнаніи Половцевъ Владиміромъ Мономахомъ „во Ѡбезы за Желѣзнаѧ врата" (П.С.Р.Л. II, с. 716) подъ Ѡбезами надо понимать Грузію. Въ грузинскомъ происхожденіи невѣсты Изяслава Мстиславича убѣждало Буткова и выраженіе лѣтописи „цареву дщерь". Онъ, поэтому, считалъ ее дочерью царя Георгія III. Н. Баумгартенъ, ссылаясь на недоступную мнѣ статью Brosset, считалъ невѣсту Изяслава дочерью царя Димитрія I (*Généalogies et mariages occidentaux des Rurikides Russes*, табл. V и с. 25; ср. с. 70). По Карамзину (*Исторія Государства Россійскаго*, кн. I, т. II, с. 159 и пр. 354) и Иловайскому (*Исторія Россіи*, т. 1, ч. 2, с. 239)— Абхазска, по Соловьеву (*Исторія Россіи*, I, с. 444) — Грузинка.

[184] М. Грушевскій первоначально видѣлъ цѣль похода Мстислава Изяславича 1152 года въ желаніи помѣшать Половцамъ придти на помощь своему постоянному союзнику—Святославу Ольговичу Новгородъ-Сѣверскому, на котораго въ это время Изяславъ пошелъ въ походъ (*Очеркъ исторіи Кіевской земли*, с. 190), позже же Грушевскій считалъ, что посылка Мстислава въ половецкія степи была актомъ мести Изяслава Половцамъ за то, что они передъ тѣмъ держались стороны противниковъ Изяслава — Юрія Суздальскаго и Святослава Ольговича Новгородъ-Сѣверскаго (*Історія Укр.-Руси*, II, с. 173). Самый же бракъ Изяслава на Аланкѣ или Грузинкѣ Грушевскій ставилъ въ связь съ владѣніемъ Русью Тмутаракани, которая, по его мнѣнію, находилась въ рукахъ Русскихъ до третьей четверти XII ст. Иначе — считалъ Грушевскій, „всѣ эти браки (русскихъ князей на Аланкахъ и Грузинкахъ) были бы очень странными" (*Іст. Укр.-Руси*, II, с. 513). Мѣры особой предосторожности, предпринятые Изяславомъ по охранѣ своей невѣсты при проѣздѣ ея черезъ степи („посла ѡтець Мьстислава противу мачесѣ с Володимеромъ Андрѣевичемъ и с Берендичи" — П.С.Р.Л. II, с. 465, 1153 г.) — не свидѣтельствуетъ ли о томъ, что для Половцевъ этотъ бракъ былъ одіозенъ и кіевскій князь имѣлъ всѣ основанія опасаться за благополучное путешествіе царевны черезъ половецкія степи?

Половцы теперь уже не могли по своей волѣ принуждать Русскихъ на „миры", какъ то было, повидимому, въ предыдущія десятилѣтія: Русь или отказывалась принимать половецкія условія[135] или являлась на мѣсто встрѣчи съ Половцами съ такими силами, что кочевники, узнавъ о нихъ, бѣжали обратно въ степи.[136]

Вторая половина пятидесятыхъ и шестидесятые годы XII ст. снова полны мелкими нападеніями Половцевъ на русское Приднѣпровье. За это время они трижды проникаютъ въ Поросье, нападая здѣсь, главнымъ образомъ, на вежи кіевскихъ Черныхъ Клобуковъ;[137] пробираются и сѣвернѣе, за Рось, въ окрестности Котельницы,[138] Ярополча и Мунарева,[139] а на лѣвобережьи грабятъ окрестности Выря, Путивля,[140] Переяславля,[141] разбиваютъ переяславскую дружину, обогощаясь большими выкупами;[142] въ 1159 г. въ глубинѣ Переяславскаго княжества, у Носова и по р. Альтѣ, Половцы захватываютъ болѣе восьмисотъ человѣкъ и уводятъ ихъ въ степи.[143]

Въ 1157 г. умеръ въ Кіевѣ Юрій Владиміровичъ, зять хана Аепы, часто

---

[135] П.С.Р.Л. II. с. 479—80, 1155 г.

[136] П.С.Р.Л. II, с. 481, 1155 г.

[137] Въ 1155, 1162 и 1165 гг. П.С.Р.Л. II, с. 479, 520—1, 525. Ср. Грушевскій, *Очеркъ ист. Кіевской земли*, с. 213; его же *Іст. Украïни-Руси*, II, с. 190.

[138] П.С.Р.Л. VII, с. 71, 1159 г. Ср. Грушевскій, *Очеркъ ист. Кіевск. з.*, с. 213, его же *Іст. Укр.-Руси*, II, с. 190.

[139] П.С.Р.Л. II, с. 505, 1160 г. Ср. Грушевскій, *Очеркъ ист. Кіевск. з.*, с. 213.

[140] П.С.Р.Л. II, с. 504—5 (подъ 1160 г.), VII, с. 71 (подъ 1159 г.).

[141] П.С.Р.Л. VII, с. 64, 1155 г. Ср. Лаврентьевскую лѣт. подъ тѣмъ же годомъ.

[142] П.С.Р.Л. II, с. 527, 1167 г.; ср. VII, с. 79, IX с. 233, XV, с. 237.

[143] П.С.Р.Л. VII, с. 71, 1159. Ср. В. Ляскоронскій, *Исторія Переяславльской земли съ древнѣйш. временъ до пол. XII ст.* Кіевъ, 1903, с. 332. Тотъ же Ляскоронскій, въ другой работѣ *„Русскіе походы въ степи въ удѣльно-вѣчевое время и походъ кн. Витовта на татаръ въ 1399 г."* (Ж.М.Н.Пр. 1907, мартъ—май) считалъ, что пятидесятые годы XII ст. являются временемъ возростанія „политическаго и военнаго могущества Половцевъ" и что „концентрація боевыхъ силъ и строго обдуманный планъ дѣйствій во время нападеній на русскіе предѣлы, — являются характерными чертами состоянія половецкаго народа за указанный періодъ". Планъ этотъ Ляскоронскій видѣлъ въ томъ, что Половцы въ эти годы стремились разрушить оборонительныя русскія линіи, сперва — Поросья, а потомъ Посулья. „Учащенныя, усиленныя и послѣдовательныя нападенія Половцевъ на Посулье даютъ возможность видѣть во всемъ этомъ не простые случайные грабежи, а систематическій, строго выработанный и цѣлесообразный планъ" (с. 31). Если бы и былъ такой планъ у Половцевъ, то мы все же не видимъ его осуществленія: границы Руси въ эти годы не были отброшены на сѣверъ, а города-крѣпости степной полосы Руси остаются и въ дальнѣйшемъ оплотомъ отъ кочевниковъ. Вообще же крайне сомнительно видѣть какіе-либо „планы" у Половцевъ относительно сосѣднихъ осѣдлыхъ государствъ и вся исторія этого кочевого народа скорѣе говоритъ за то, что никакихъ „плановъ" у нихъ никогда и не было. Къ тому же учащенія нападеній и увеличеніе ихъ размаха обычно связано у Половцевъ съ появленіемъ въ степяхъ какой-нибудь энергичной личности, а какъ-разъ въ эти годы мы не слышимъ о какихъ-либо сильныхъ и славныхъ ханахъ. О ростѣ „политическаго и военнаго могущества" Половцевъ въ пятидесятыхъ годахъ XII ст. у насъ нѣтъ никакихъ данныхъ. Насколько такое заключеніе необосновано и шатко можно видѣть изъ того, что другой изслѣдователь половецко-русскихъ отношеній, В. П. въ статьѣ „Половцы и Русь" (с. 599), приходитъ къ обратнымъ выводами, именно, что „въ серединѣ 50 гг. активность Половцевъ, видимо, ослабѣваетъ, снова встрѣчаемъ мирные „снемы" князей съ Половцами (1155, 1158 гг)".

призывавшій къ себѣ на помощь свою половецкую родню. Но оставался въ живыхъ еще Изяславъ Давидовичъ Черниговскій, своякъ хана Башкорда, пользовавшійся еще болѣе чѣмъ Юрій, помощью Половцевъ. Въ 1156 г. „многое множество" Половцевъ изъ-подъ Заруба, куда они явились на миръ съ Юріемъ Кіевскимъ, были уведены Изяславомъ Давидовичемъ, присутствовавшемъ на этомъ „мирѣ", — вглубь Черниговскаго княжества, противъ своего племянника.[144] Въ 1159 г. ханъ Башкордъ привелъ подъ кіевскій Бѣлгородъ двадцать тысячъ Половцевъ на помощь Изяславу Давидовичу въ его борьбѣ за кіевскій столъ, но Изяславъ не сумѣлъ воспользоваться этой силой и не удержался въ Кіевѣ;[145] въ слѣдующемъ году Изяславъ ведетъ „всю силу Половцевъ" изъ-подъ Выря сперва къ Чернигову, гдѣ степнякамъ представилась возможность повоевать всѣ окрестныя села, а затѣмъ — вглубь Сѣверской земли, къ Росухѣ и Воробійнѣ.[146] Отсюда Половцы были посланы Изяславомъ въ Смоленское княжество, гдѣ они перебили много народа и болѣе десяти тысячъ вывели въ степи.[147] Наконецъ, въ 1161 г. Изяславъ дважды призываетъ Половцевъ на Русь: сперва онъ приводитъ ихъ подъ Переяславль,[148] а второй разъ ведетъ къ Кіеву: онъ переправляется съ ними съ лѣвой стороны Днѣпра на правую, беретъ Вышгородъ, и 12 февраля 1161 г. входитъ въ Кіевъ.[149] Такъ Половцы проложили путь своему свояку въ столицу Руси. И несмотря на то, что ихъ было много („придоша къ немоу [Изяславу] Половци м н о з и" говоритъ лѣтописецъ),[150] кочевники не воспользовались своимъ исключительнымъ положеніемъ главной силы, помогшей Изяславу захватить Кіевъ, не вышли изъ роли вспомогательнаго войска. Больше того: пассивные ко всѣмъ тѣмъ военнымъ перепитіямъ, которые происходили въ это время на Руси, Половцы, въ дальнѣйшемъ, не проявили должной стойкости въ поддержкѣ Изяслава и легко примирились съ его пораженіемъ и гибелью. Тотчасъ по занятіи Кіева, Изяславъ, со всѣмъ своимъ войскомъ, подступилъ къ Бѣлгороду, гдѣ собрались его противники и началъ осаду города. Здѣсь послѣ трехнедѣльной осады, 6 марта 1161 г. Изяславъ палъ въ битвѣ съ Мономаховичами. Половцы, хотя и понесли при этомъ потери, однако, несмотря на свое многолюдство, не оказали большого сопротивленія, а послѣ смерти Изяслава ушли обратно въ степи.[151]

Спустя три года умеръ и третій могущественный „сватъ" Половцевъ —

---

[144] Изяславъ повелъ Половцевъ къ г. Березому, находившемуся гдѣ-то на сѣверѣ отъ Чернигова, П.С.Р.Л. II, с. 485. О Березомъ см. у Грушевскаго, *Іст. Укр.-Руси*, II, с. 603 и карту Черниговской земли.

[145] П.С.Р.Л. II, с. 500—1.

[146] П.С.Р.Л. II, с. 505—8.

[147] П.С.Р.Л. II, с. 508.

[148] П.С.Р.Л. II, с. 514.

[149] П.С.Р.Л. II, с. 516.

[150] П.С.Р.Л. II, с. 518, V, с. 162, VII, с. 75. Ср. Грушевскій, *Очеркъ исторіи Кіевской земли*, с. 210—211.

[151] П.С.Р.Л. II, с. 524, 1164 г.

новгородъ-сѣверскій Святославъ Ольговичъ.[152] Но русскіе князья сами стремились заручиться новыми браками съ половецкими ханскими родами: въ 1163 г. великій князь кіевскій Ростиславъ привелъ изъ степей своему сыну Рюрику въ жены дочь хана Белука.[153] Этимъ бракомъ Половцы снова укрѣпили свои связи съ династіей Рюриковичей и впослѣдствіи Рюрикъ Ростиславичъ кіевскій будетъ широко пользоваться помощью половецкихъ родственниковъ въ своихъ войнахъ за Кіевъ.

Въ то время, какъ донецко-донскіе Половцы принимали участіе въ междоусобіяхъ русскихъ князей, придунайскіе Половцы не переставали совершать нападенія на Византію. Въ 1160 г. они переправились черезъ нижній Дунай и устремились грабить придунайскую Болгарію. Только появленіе здѣсь самого императора Мануила заставило Половцевъ уйти обратно на лѣвый берегъ рѣки.[154]

Къ концу шестидесятыхъ годовъ набѣги Половцевъ на русскую землю снова стали ежегоднымъ явленіемъ; заключали они и „роты“ съ русскими князьями, но не стѣснялись ихъ нарушать.[155] Вмѣстѣ съ тѣмъ они стали угрожать торговымъ путямъ, шедшимъ изъ Византіи и изъ Причерноморья черезъ степи въ Кіевъ.[156] Это вызвало серьезную тревогу у русскихъ князей и

---

[152] П. С. Р. Л. II, с. 524, 1164 г.

[153] П. С. Р. Л. II, с. 521—2, 1163 г.

[154] I. Kinnamos, ed. Bonn., p. 201—2; cp. F. Chalondons, *Jean II Comnène et Manuel I Comnène*, p. 474; В. Н. Златарски, История на Българската държава, II, с. 395—6.

[155] Это явствуетъ изъ словъ Мстислава Изяславича Кіевскаго къ другимъ князьямъ: „пожальте си ѡ Рускои земли и ѡ своеи отцинѣ и дѣдинѣ ѡже несуть (Половцы) хрестьѧны на всѧко лѣто оу вежи свои, а съ нами роту взимаюче всегда переступаюче“. П. С. Р. Л. II, с. 538, подъ 1170 г.

[156] „а оуже оу насъ и Гречьскии путь изъѡимають и Солоный и Залозныи“ (тамъ же). На эти слова лѣтописи указывалъ Ключевскій (*Курсъ русской исторіи*, ч. I. М. 1911, с. 350), какъ на доказательство ослабленія Кіевской Руси подъ напоромъ Половцевъ. Этотъ же взглядъ защищается нынѣ академикомъ П. Б. Струве, прочитавшимъ 17 апрѣля 1939 г. въ Институтѣ им. Н. П. Кондакова въ Бѣлградѣ докладъ: „Кіевская Русь, Половцы и Ростово-Владимірская гегемонія“ (глава изъ готовящейся къ печати книги „*Соціальная и экономическая исторія Россіи*“). Въ частности, П. Б. Струве видѣлъ въ этомъ „изоиманіи“ Половцами торговыхъ путей показатель непрерывной опасности, въ какой находилась Кіевская область, опасности, которая дѣлала невозможнымъ дальнѣйшую нормальную жизнь въ Приднѣпровской Руси.

Однако, нельзя правильно оцѣнить лѣтописное извѣстіе 1170 (1168) года, беря его въ отдѣльности. Въ общемъ же ходѣ половецко-русскихъ отношеній конфликтъ 1168 г. былъ лишь эпизодомъ въ годы общей слабости южной Руси изъ-за княжескихъ междоусобій и призывовъ Половцевъ борящимися сторонами. Лѣтописецъ-современникъ самъ указывалъ на временный и случайный характеръ перерыва Половцами торговыхъ путей, указывалъ и на причины этого явленія: „се же оувѣдавши Половцы, ѡже князи не въ любви живуть шедше въ порогы начаша пакостити гречникомъ“ (П. С. Р. Л. II, с. 526, 1167 г.). Торговля черезъ половецкія степи продолжалась и позже, и у насъ нѣтъ основанія считать ее со второй половины XII в. менѣе интенсивной, чѣмъ до 1168 года (см. А. Ю. Якубовский, *Рассказ Ибн-ал-Биби о походе малоазийских турок на Судак, половцев и русских в начале XIII в.* (*Черты из торговой жизни половецких степей*), Византийский Временник, XXV, 1927, Л. 1928, с. 53—76; его же *Феодальное общество Средней Азии и его торговля с Восточной Европой* въ *X—XV в.*, Материалы по истории Узбекистанск., Таджикск. и Туркменск. ССР, ч. I, Л. 1933). Что Полов-

заставило ихъ объединиться въ общій походъ противъ Половцевъ. Энергія, проявленная при этомъ русскими князьями, напоминала времена Владиміра Мономаха: на р.р. Углѣ и Снопородѣ Русскіе въ 1168 г. разгромили половецкіе вежи, захвативъ огромное количество плѣнныхъ, гл. обр. женъ, дѣтей, рабовъ, самихъ же Половцевъ изсѣкли, прижавъ ихъ къ непроходимому Черному лѣсу.[157] Это былъ большой погромъ днѣпровско-донской группы Половцевъ, какого они не переживали со времени Боняка, Шаруканя и Отрока.

Въ это же время и черниговскіе князья, порывая со своей традиціонной дружбой съ Половцами, предпринимаютъ рядъ самостоятельныхъ походовъ въ степи. Въ 1166 г. Олегъ, сынъ того Святослава Ольговича Новгородъ-Сѣверскаго, который неизмѣнно пользовался помощью своихъ половецкихъ сватовъ въ русскихъ междоусобіяхъ, — разбилъ хана Кобяка,[158] а въ 1167 г. тотъ же Олегъ, съ другимъ черниговскимъ княземъ, нанесли большое пораженіе Половцамъ, захвативъ вежи хановъ Козы (=Гзы?) и Беглюка, (=Белукъ?) расположившихся ва зимовища.[159]

Половецко-русскія столкновенія снова начинали принимать скверный оборотъ для Половцевъ. Но ихъ выручили перемѣны, произошедшие на кіевскомъ столѣ. Въ 1169 г. коалиція князей, собранная Андреемъ Суздальскимъ, взяла Кіевъ, предала его небывалому разгрому и изгнала Мстислава Изяславича. Вмѣсто Мстислава, ведшаго традиціонно-кіевскую политику въ отношеніи Половцевъ и предпринимавшаго большіе походы въ степи, на кіевскомъ столѣ оказался братъ Андрея Суздальскаго, Глѣбъ, принадлежавшій къ семьѣ князей, которая съ давнихъ поръ находилась въ близкихъ отношеніяхъ съ Половцами, которая и теперь, занявъ Кіевъ, была не прочь въ борьбѣ съ Мстиславомъ использовать помощь своихъ половецкихъ свояковъ. И Андрей и Глѣбъ были дѣтьми половецкой хатуни.

Однако, Половцы не хотѣли или не умѣли оцѣнить выгоды отъ перемѣны, произошедшей на кіевскомъ столѣ; половецкіе ханы, видимо, не очень дорожили своимъ родствомъ съ сильными суздальскими князьями и не могли преодолѣть искушенія пограбить Кіевское княжество, хотя оно и было въ это время подъ властью ихъ суздальской родни. Какъ только Глѣбъ занялъ Кіевъ, двѣ орды Половцевъ — одна, повидимому, лукоморская,[160] днѣпровская, дру-

цамъ не удалось ослабить приднѣпровскую Русь, добиться перевѣса силъ въ свою пользу, показываютъ послѣдующія войны 1170—1190 г.г., въ которыхъ южная Русь переходила даже въ успѣшное наступленіе противъ степи. Замѣтимъ также, что и степная граница Руси въ продолженіе второй половины XII в. и первой XIII-го оставалось неизмѣнной.

[157] П. С. Р. Л. II, с. 538—541, подъ 1170 г. О настоящей датѣ похода — 1168 г. — см. у Грушевскаго, *Іст. Укр.-Руси*, II, с. 1900—1; ср. его же, *Очерки истор. Кіевск. з.*, с. 218—9. О направленіи похода ср. еще гл. III, с. 73—76 отд. оттиска, с. 171—174 X-го тома Анналовъ Института.

[158] Въ Ипатьевской лѣт. ханъ ошибочно названъ Бонякомъ (П. С. Р. Л. II, с. 527, подъ 1167 г.), въ Воскресенской — Кобякомъ (П. С. Р. Л. VII, с. 79). Ср. Грушевскій, *Іст. Укр.-Руси* II, с. 190.

[159] П. С. Р. Л. II, с. 532, подъ 1169 г. Ср. Грушевскій, ц. с., с. 191.

[160] О лукоморскихъ Половцахъ, кочевавшихъ на правомъ берегу нижняго Днѣпра см. гл. III, с. 76—77 отд. оттиска (с. 174—175 X-го тома Анналовъ Института. Что въ данномъ случаѣ,

гая — донецко-донская, одновременно явились на Русь, первые къ Песочину въ Переяславской землѣ (гдѣ княжилъ сынъ Глѣба), вторые — къ Корсуню въ Кіевщинѣ и пожелали заключить „миръ“ съ новымъ кіевскимъ княземъ. Насколько Половцы считали себя ровнею русскимъ князьямъ и одинаково расцѣнивали силы свои и Руси, показываютъ тѣ слова, съ которыми они обратились къ Глѣбу, зовя его на переговоры: „мы хотимъ, говорили послы, заключить обоюдный миръ, что бы ни ты не боялся насъ, ни мы не боялись тебя“. Но пока Глѣбъ договаривался съ Половцами, находившимися въ Переяславскомъ княжествѣ, тѣ, что стояли подъ Корсунемъ, воспользовались отсутствіемъ кіевскаго князя, ворвались въ Кіевщину и страшно ее разграбили. Впрочемъ, обремененные добычей и колодниками, они были настигнуты подоспѣвшимъ съ лѣвобережья Глѣбомъ и сами потеряли до полуторы тысячи плѣнными.[161]

Но въ слѣдующемъ 1170 году, Половцы были позваны кіевскимъ княземъ на помощь противъ Мстислава Изяславича, попытавшагося вернуть Кіевъ. Сперва Глѣбъ призвалъ изъ приазовскихъ степей хана Кончака „съ родомъ своимъ“, а когда потребовалось еще большее подкрѣпленіе, то Глѣбъ привелъ изъ степей новыя силы Половцевъ. Это открывало имъ возможность снова легко грабить Кіевскую Русь. Во время этой войны Половцамъ удалось захватить въ плѣнъ дружину одного мелкаго волынскаго князя и съ большимъ полономъ вернуться въ степи.[162]

Но уже въ 1171 г. повторилась прежняя исторія. Половцы предприняли новый набѣгъ на Кіевское княжество, подобный набѣгу 1169 г., разсыпались по Кіевщинѣ нѣсколькими отрядами, пограбили и набрали колодниковъ; Русскіе настигли Половцевъ; однихъ перебили, другихъ взяли въ плѣнъ.[163] Повидимому, это были опять лукоморскіе Половцы.

Въ это время въ придонскихъ степяхъ появляется новое лицо, уже упомянутый нами ханъ Кончакъ, впервые на страницахъ русской лѣтописи выступающаго, какъ помощникъ Глѣба Кіевскаго. Въ дальнѣйшемъ онъ станетъ ярымъ противникомъ Руси, мстителемъ за погибшихъ въ битвахъ съ Рускими

часть Половцевъ была лукоморской, сужу не только по тому, что она дѣйствовала на правобережьи, но и по имени ея хана — Тоглыя, вѣроятно, тождественнаго съ Тоглыемъ лукоморскимъ, уп. въ 1190—1193 гг.

[161] П.С.Р.Л. II, с. 555—9, подъ 1173 г. О датировкѣ этого похода, который слѣдуетъ отнести къ 1169 году, см. у Грушевскаго, *Очерки исторіи Кіевской земли*, с. 226—7 и его же *Іст. Укр.-Руси*, II, с. 210.

[162] П.С.Р.Л. II, с. 548—550. Ср. Грушевскій, *Очеркъ исторіи Кіевск. г.*, с. 227—9, его же *Іст. Укр.-Руси*, II, с. 197—8. Очень преувеличено утвержденіе В. П. въ статьѣ „*Половцы и Русь*“, что Глѣбъ обосновался въ Кіевѣ „лишь при помощи Кончака съ Половцами“ (с. 599). Глѣбъ былъ посаженъ въ Кіевѣ своимъ братомъ Андреемъ и, какъ мы видѣли, Глѣбу сразу же пришлось испытать нападеніе Половцевъ. Въ событіяхъ же 1170 года рѣшающую роль сыгралъ, повидимому, не Кончакъ, а подоспѣвшія подкрѣпленія князя Давида Смоленскаго.

[163] П.С.Р.К. II, с. 562—3. Ср. Грушевскій, *Очеркъ исторіи Кіевск. г.*, с. 230; его же *Іст. Укр.-Руси*, II, с. 210.

великихъ хановъ начала XII-го столѣтія. Кончакъ открываетъ новый этапъ въ исторіи половецкаго народа.

Д. Расовскій

Прага—Бѣлградъ.

LES COMANS

par

D. RASOVSKY

Dans le chapitre quatre du présent ouvrage, l'auteur s'occupe de l'histoire militaire des Comans. Dans l'introduction de ce chapitre l'auteur remarque, que les Comans, par différence des autres peuples turcs comme les Seldjoûqs ou les Osmans par exemple, sont restés toujours de vrais nomades. Les Comans n'ont jamais cherché à faire des annexions territoriales en dehors des steppes dans les régions avec des populations sédentaires, ce qui aurait pu les faire passer à une vie sédentaire. Plus que tous les autres peuples turcs, les Comans rappelaient leurs ancêtres de l'Asie Centrale — les pures nomades T'ou-kiue.

Les Comans ont eu plusierus fois l'occasion de changer radicalement le cours de l'histoire des pays qui entouraient la Mer Noire. Le sort de l'Empire Byzantin dépendait de leur choix: ou se joindre aux Pétchénègues, leurs frères de langue et de sang, contre Byzance ou bien rester avec Byzance contre les Pétchénègues. Les Comans ont préféré ne pas conquérir Byzance, mais aider à exterminer les anciens maîtres des steppes de la Mer Noire. Maintes fois les Comans ont aidé des princes russes dans leurs luttes intérieures ainsi que de conquérir Kiev et Vladimir — les capitales de la Russie. Néanmoins, les khans des Comans n'ont jamais voulu en profiter pour prendre possession des villes russes, ce qui n'était pas impossible, car il arrivait souvent que l'armée auxiliaire des Comans était plus nombreuse que celle des Russes. Mais après de pareilles campagnes les Comans revenaient invariablemant dans leurs steppes.

Dans l'armée du roi David II de Géorgie les Comans formaient sa force principale. Mais cette armée se bornait toujours au rôle d'un auxilaire docile qui n'avait jamais l'ambition de fonder au Caucase un khanat indépendant. Cette conduite des Comans résultait de leur préférence pour la vie nomade à la vie sédentaire, de leur désir de ne pas sortir hors de la zone des steppes. Ce n'est pas en vain qu'un de leurs khans a dit „qu'il valait mieux mourir dans ses steppes qu'atteindre la gloire à l'étranger". Les conditions favorisaient les Comans de rester un peuple nomade: durant deux siècles pendant lesquels ils occupaient les steppes (depuis la moitié du XI^{e} jusqu'à la moitié du XIII^{e} siècle), jusqu'à l'invasion des Tatars.

En vertu de toutes ces causes, les Comans ne représentaient pas un adversaire sérieux pour les pays voisins: Byzance, Hongrie, Russie, Crimée du Sud, Bulgarie de Volga et Khwârezm. Par contre, les Comans étaient des voisins très peu tranquilles parce qu'ils s'efforçaient à tout prix de conquérir les petites régions des steppes qui appartenaient aux pays ënnumérés ci-dessus. En réalisant la conquête des steppes, les Comans ne pouvaient s'habituer à l'idée qu'une parties quelconque de ces steppes put appartenir encore à un des Etats nommés. C'est la cause des invasions perpétuelles des nomades dans les regions limitrophes.

Le plus souvent les Comans attaquaient la Russie Kiévienne, dont les régions méridionales s'avançaient dans les steppes. Ces attaques commencèrent en 1062 et durèrent tout le temps de l'indépendance des Comans — jusqu'à l'invasion des Tatars (1223). A la fin du XI^{e} siècle les Comans irritèrent tellement les Russes que ces derniers entreprirent une série de grandes campagnes dans les steppes. Ces campagnes aboutirent à une défaite totale des Comans. Ils furent obligés de reculer vers le Caucase et de chercher un refuge en Géorgie, où le roi David II (1089—1125) les utilisa comme une force militaire pour ses guerres contre les Perses, les Arméniens et les Seldjoûqs,

Après la mort du vainqueur des Comans, le prince Vladimir Monomaque († 1125), les Comans retournèrent dans leurs steppes. Dans les guerres civiles qui commencèrent à cette époques en Russie, les Comans furent fréquemment appelés par des princes Russes qui se faisaient la guerre entre eux, ce qui donnait aux Comans la possibilité de piller facilement les pays russes. En 1161 l'un des princes, Isiaslav Davidovitch, conduisit les Comans sur Kiev même, et le prit avec leur aide.

Les Russes n'étaient pas seuls à recourir à l'aide de Comans. Les Grecs et les Hongrois le faisaient aussi: vers 1086—1087 le roi hongrois Salomon les appela en Hongrie et puis les conduisit sur Byzance. En 1091 l'empereur Alexis I Comnène appela 40.000 Comans contre le Pétchénègues qui menaçaient Byzance. L'aide des Comans sauva l'Empire Byzantin. En 1092—1095 les Comans prirent part aux guerres du faux Constantin qui se faisait passer pour le fils de l'empereur Roman IV et poursuivait aves insuccès la conquête de la couronne byzantine.

Ce chapitre d'histoire militaire des Comans s'arrête à l'an 1170.

TROIS CHARTES DES SOUVERAINS SERBES CONSERVÉES AU MONASTÈRE DE KUTLUMUS (MONT ATHOS)

A l'exception des actes émanant de la chancellerie des princes roumains, que G. Nandriş vient de publier[1], les archives du monastère de Kutlumus au Mont Athos[2] sont encore presque inconnues.[3] Elles conservent cependant quatrevingt cinq documents grecs émanant des empereurs, des patriarches, des hauts fonctionnaires byzantins ou de l'administration du Mont Athos; trois diplômes des souverains serbes, et trois firmans des sultans. L'édition des documents grecs est sur le point de paraître[4], et les documents turcs sont sous presse.[5] Nous publions ici les trois pièces qui constituent le maigre dossier serbe de Kutlumus. La première, dont la moitié seulement nous est conservée, est un acte en langue grecque[6] par lequel les vingt couvents de l'Athos sont déclarés exempts de la taxe dite *ποριατικόν*. La seconde est un acte de donation de Jean Uglješa pour Kutlumus; il est en langue serbe et avait déjà été édité[7], mais sans commentaire, et avec des inexactitudes qui nous ont engagés à le reprendre ici d'après l'original, dont nous avons la photographie. Le troisième document, inédit comme le premier et lui aussi rédigé en langue grecque, est signé du grand voévode Uglješa et concerne des propriétés de Kutlumus en Macédoine.

---

[1] G. Nandriş, *Documente slavo-române din manastirile muntelui Athos*, Bucarest, 1936.

[2] Elles ont été photographiées en 1919 par la Mission Gabriel Millet.

[3] Un faux chrysobulle d'Alexis III Comnène a été publié par P. Lemerle, *B. C. H.*, LVIII, 1934, p. 221—234. Un chrysobulle d'Andronic II Paléologue pour le monastère de Karakala, dont une copie est conservée à Kutlumus, a été publié *ibid.*, LX, 1936, p. 428—446.

[4] Elle formera le tome II des *Archives du Mont Athos* publiées sous la direction de Gabriel Millet.

[5] P. Lemerle et P. Wittek, *Recherches sur l'histoire et le statut des monastères athonites sous la domination turque, I, Trois documents du monastère de Kutlumus*, Archives d'histoire du droit oriental, t. III. Bruxelles, 1939.

[6] Il est donc à ajouter au recueil récent de A. Solovjev et V. Mošin, *Diplomata Graeca regum et imperatorum Serviae*, Belgrade, 1936 (cité désormais: Solovjev-Mošin).

[7] Par B. Korablev, parmi les documents slaves du monastère de Chilandar, avec lesquels notre acte est injustement confondu, puisqu'il est adressé à Kutlumus et se trouve en effet dans les Archives de Kutlumus: cf. plus bas.

I (Pl. XVIII)

PROSTAGMA D'UN TSAR SERBE (DUŠAN?) POUR LES VINGT COUVENTS DE L'ATHOS. ENVIRON 1348(?).

Papier mesurant actuellement 0,19 × 0,16: toute la partie droite du document, la moitié au moins est perdue. La partie conservée, endommagée sur les bords, a été longtemps pliée; l'un des plis correspond à la ligne 9, dont l'écriture est très effacée. Dans une ancienne numérotation des archives du couvent, cet acte portait le n° 59. Au verso, on lit une notice moderne: χρυσοβουλλον δια τα μετοχεια ολο του αγιου ορους ρομειη, **„chrysobulle pour les métoques de toute la sainte montagne, en grec".**

† Οἰκεῖε τῇ βασιλείᾳ μου πρωτοστράτωρ Στανησα. ὁ παν[...]
τῶν τιμιωτάτων καθηγουμένων, ἀνέφερεν τῇ βασιλείᾳ [μου]
τὴν σὴν ζοῦπαν εὑρίσκονται, ἀπαίτησιν σίτου χάριν πο[ ]
ἐλευθερίαν καὶ ἀνενοχλησίαν ἐπεβράβευσε ἡ βα[σιλεία μου]
καὶ ἀπέκοψε πᾶν κεφάλαιον ἀπ'αὐτῶν· καὶ ὥρισεν[ ]
τὰ τοῦ ἁγίου ὄρους μοναστήρια ἀπὸ πᾶσαν ὑπόθεσιν νῦν τὲ ἐν[ ]
διάγοντες οἱ μοναχοί, σπουδῇ πάσῃ καὶ προθυμίᾳ, ἐκτ[ ]
ἐκκλησίας καὶ τὰ μοναστήρια, οὐ δι'ἄλλό τι ἀλλ'ἤ δια[μνη]
μόσυνόν μου· διὰ τοῦτο ἔχει θέλημα καὶ διορίζεται [κε]
φάλαιον τοῦ ποριατικοῦ, ἀπὸ τῶν μετοχίων τῶν ἁγιορειτι[κῶν]
κατὰ τὴν ἰσχὺν καὶ δύναμιν τῶν χρυσοβούλλων αὐτῶν, α[ ]
ποδοχὴν τῆς βασιλείας μου· ἐπεὶ χάριν τούτου ἐγένετο κα[ ]
πρὸς τοὺς μοναχοὺς ἵνα ἔχωσι τοῦτο δι'ἀσφάλειαν κ[ ]
Μ(ѣ)Ѳ(Є)Цⱨ І...

L. 1 — Elle nous donne le nom du personnage auquel le souverain adresse son prostagma [8]: Στανῆσα n'est pas connu par ailleurs, mais cette forme de „Stanislas" est bien serbe et attestée dès le XIV[e] siècle. Le titre de πρωτοστράτωρ est intéressant et vient s'ajouter à la liste déjà longue des fonctions et dignités grecques connues en Serbie. [9] L'expression οἰκεῖος τῇ βασιλείᾳ μου, si bien grecque elle aussi, est fréquente dans les actes grecs de Dušan et apparaît aussi dans un document du despote Jean Uglješa.[10]

L. 2 — Après l'adresse, commence l'exposé des faits et motifs, bref et sans préambule, comme il est naturel dans un prostagma. Il s'étend jusqu'à la ligne 9,

---

[8] Le mot πρόσταγμα n'apparaît pas dans la partie conservée du texte, mais la restitution, l. 12, en est nécessaire.

[9] A. V. Solovjev, *Grečeskie archonty v serbskom carstvě XIV věka.* Byzantinoslavica, II, 1930, p. 275—287. Sur le πρωτοστράτωρ byzantin, cf. E. Stein, *Unters. zur spät-byz. Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte,* Mitteil. zur Osman. Gesch., II, 1923—1925, p. 53 (avec la bibliographie antérieure); et les documents sigillographiques récemment signalés par V. Laurent, Byzantion, VI, 1931, p. 801; Echos d'Orient, XXXI, 1932, p. 433; Byz. Zeit., XXXIII, 1933, p. 349.

[10] Cf. Solovjev-Mošin, index. s. v. οἰκεῖος. Sur l'emploi de οἰκεῖος dans les expressions de ce genre, cf. P. Lemerle, *BCH,* LX, 1936, p. 439 et n. 1 (ajouter: H. Grégoire, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure,* I, № 226 [8]).

où le dispositif est introduit par la formule connue ἔχει θέλημα καὶ διορίζεται. On voit dès la ligne 2 que la souverain agit à la suite d'une plainte, que lui ont adressée les higoumènes des couvents de l'Athos et le prôtos, dont il faut certainement restituer la mention dans la lacune de la première ligne.

L. 3 — Cette plainte intéresse la circonscription, ζοῦπα, administrée par le protostrator Staniša. Le mot grec transcrit le serbe *župa*. Il ne paraît pas s'être déjà rencontré dans les actes grecs des souverains serbes, tandis que ζουπάνος (župan) y est fréquent.[11] Quant à l'objet de la plainte, c'est une taxe à laquelle les fonctionnaires serbes ont voulu soumettre les propriétés ou métoques des couvents athonites, taxe perçue en nature (ἀπαίτησις σίτου) au titre (χάριν) d'un impôt dont le nom est mutilé, mais qui ne peut être que leποριατικὸν nommé l. 10. Cet impôt figure aussi parmi ceux dont sont exempts les marchands de Monemvasie en vertu d'un chrysobulle d'Andronic II daté de Novembre 1316[12], et parmi ceux dont le monastère athonite de Zographou est exempté par deux chrysobulles d'Andronic II et d'Andronic III[13]. Le mot vient de πόρος[14], qui d'ailleurs figure souvent seul dans les actes instituant des exemptions fiscales[15]. Il s'agit évidemment, les

[11] Solovjev-Mošin, Index s. v. ζουπάνος. Les actes gréco-serbes rapprochent souvent les titres de ζουπάνος et κεφαλή, et on y trouve même l'expression οἱ κεφαλατικεύοντες ζουπάνοι, „les župans qui remplissent la charge de képhalis". Ce sont les gouverneurs des provinces, du moins lorsqu'on précise qu'il s'agit des képhalis „généraux" (καθολικοί par opposition à μερικοί).

[12] Ὀφείλουσι διατηρεῖσθαι ἀνενόχλητοι καὶ ἀδιάσειστοι παντελῶς ἀπό τε τῆς ἀπαιτήσεως τοῦ κομμερκίου, τοῦ διαβατικοῦ καὶ τοῦ ποριατικοῦ: Zachariae von Lingenthal, *Jus graecoromanum*, III, p. 635—638 (rééd. Zépos, I. p. 538—551) = Miklosich-Müller, *Acta et diplomata graeca*, V, p. 165—168. Le texte, daté de Novembre 6825, est attribué par tous les éditeurs à l'année 1317.

[13] *Actes de l'Athos*, IV, Zographou (Vizantijskij Vremennik, XIII, supplément), p. 60, Andronic II, Septembre 1327: ἵνα δὲ διαμένωσι ταῦτα (τὰ κτήματα καὶ μετόχια) ἀνενόχλητα χάριν ποριατικοῦ ἀπὸ τοῦ πόρου τοῦ εἰς τὸ Μαρμάριον καὶ οὐδὲν ἀπαιτῶνται τὸ τυχὸν ἀπὸ τῶν κατὰ καιροὺς εὑρισκομένων εἰς τὴν ἐνοχὴν τοῦ τοιούτου πόρου ἕνεκεν τούτου ἢ ἕνεκεν ποριατικοῦ τῶν ζῴων αὐτῶν; Ibid., p. 63, Andronic III, Mars 1328: ἀνεπηρέαστα... τοῦ εἰς τὸν πόρον τοῦ Μαρμαρίου ποριατικοῦ καὶ τῶν ζῴων αὐτῶν.

[14] C'est ce qu'établissent suffisamment les textes cités dans la note précédente, et c'est pourquoi la conjecture de Zachariae (*Jus graecor.* III, p. 637, n. 13), „forte πορτιατικόν", doit être rejetée, bien que récemment encore reprise par G. Rouillard (Mél. Diehl, I, p. 284). Cette forme n'est d'ailleurs nulle part attestée. Elle doit venir d'une confusion avec la forme latine *porteaticum — portiaticum*, qui figure à côté de *limenaticum* dans le privilège accordé aux Vénitiens en Mai 1082 par Alexis I Comnène (*Jus graecor.* III. p. 436; cf. Dölger, *Regesten*, № 1081), et successivement confirmé par Jean II Comnène (Dölger 1304), Manuel I Comnène (Dölger 1365) et Isaac Ange (Dölger 1576).

[15] *Actes de l'Athos*, IV, Zographou (Viz. Vrem. XIII, suppl.), p. 51—52, Andronic II, Septembre 1325: ἵνα δὲ διαμένωσιν ἀνενόχλητα καὶ τὰ εἰρημένα μετόχια ἀπὸ τῶν κατὰ καιροὺς εὑρισκομένων εἰς τὸν πόρον τοῦ ποταμοῦ τοῦ Στρυμμόνος, κάθως εὑρίσκονται εἰς τοῦτο καὶ τὰ ἐκεῖσε ἕτερα πάντα μετόχια τῶν ἐν τῷ ἁγίῳ ὄρει σεβασμίων μονῶν; Id., V, Chilandar (Viz. Vrem., XVII, supplém.), p. 107, Andronic II, 1319: ἡ ἁλεία καὶ ὁ πόρος; p. 152, Andronic III, Juin 1321: ὅπως οὐδὲν εὑρίσκωσι τὰ πρόβατα καὶ λοιπὰ ζῷα τῆς μονῆς διενόχλησιν εἴς τε τοὺς πόρους καὶ τὰ διαβατὰ... ἀπὸ τῶν ἐπικρατούντων τοὺς πόρους καὶ τὰ διαβατά. Solovjev-Mošin, p. 16, acte de St. Dušan pour le monastère du Prodrome près Serrès, Octobre 1345; οὐκ ὀφείλουσι διδόναι τὰ σανδάλια τῶν προσκαθημένων τὸ ἀπαιτούμενον τρίτον οὐδὲ πόρον.

textes le prouvent, d'une taxe sur la circulation, d'un droit de passage maritime (péage de Marmara) et fluvial (péage du Strymon), perçu en tout cas sur les animaux: il serait imprudent de vouloir être plus précis. Le rapprochement s'impose avec διαβατικόν, qui est formé de διαβατόν, et désigne aussi un droit de passage[16]; ces divers termes sont d'ailleurs souvent unis dans les textes.

L. 4-9. — Le souverain rappelle qu'il a déjà solennellement garanti aux couvents athonites l'indépendance et l'immunité à l'égard de tout impôt (ἀπέκοψε πᾶν κεφάλαιον)[17] à charge pour les moines de faire mention de son nom dans les prières (μνημόσυνόν μου). Ces lignes font aussitôt souvenir d'un texte célèbre, le χρυσόβουλλον κοινόν délivré en novembre 1345 aux vingt couvents de l'Athos par Stefan Dušan[18], qui à ce moment n'est pas encore empereur, mais kral[19]. Très peu de temps après la prise de Serrès (24 septembre 1345), Dušan avait envoyé à l'Athos son logothète pour demander aux moines d'inscrire son nom sur les diptyques. Ceux-ci y consentent à un certain nombre de conditions, qui font l'objet d'un mémoire écrit reproduit presque textuellement dans son chrysobulle par le kral, qui s'engage à les respecter. Il vaut la peine de reproduire ici la cinquième clause: ἐκκόπτει δὲ καὶ εὐεργετεῖ ἡ κραλότης μου διὰ τοῦ παρόντος αὐτῆς χρυσοβούλλου λόγου καὶ τὸ ἐπικείμενον τοῖς κτήμασιν αὐτῶν ζευγαρατίκιον καὶ τὴν καστροκτισίαν, τὴν ἀπαίτησιν τοῦ σίτου καὶ τῶν ζώων, τῶν κανισκίων καὶ τῶν ἄλλων ἁπάντων κεφαλαίων, βασιλικῶν καὶ τῶν τῆς κραλότητος ἡμῶν; et la septième, relative aux embarcations des couvents: περὶ τῶν καραβίων καὶ τῶν σανδαλίων τοῦ Ἁγίου Ὄρους καὶ τῆς Κομιτίσσης καὶ τοῦ Ἱερισσοῦ ὅπως εἰσέρχωνται εἰς τὸν Στρυμόνα ἀκωλύτως καὶ οὐδὲν εὑρίσκωσι παρά τινος τῶν ἁπάντων ἐμπο-

[16] Cf. dans les textes cités ci-dessus plusieurs mentions de διαβάτον et de διαβατικόν — διαβατίκιον, à côté de πόρος et ποριατικόν. Deux chrysobulles de St. Dušan pour Vatopédi mentionnent l'exemption du διαβατόν: Solovjev-Mošin, p. 82 et 144 (le premier de ces actes est considéré, sans raisons sérieuses (A. S.), comme un faux par St. Binon, *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1938, p. 305 sq.). Cf. sur διαβατόν la notice de Solovjev-Mošin, p. 419—429; aux références données, ajouter Rouillard-Collomp, *Actes de Lavra*, I, 1938, p. 135 (Alexis I Comnène exempte du διαβατίκιον quatre bateaux de Lavra).

[17] F. Dölger, *Beiträge zur Geschichte des byzant. Finanzverwaltung* (Byz. Archiv. IX), p. 49—50, a montré qu'il faut entendre par κεφάλαιον tout impôt ou taxe, et non pas l'impôt de capitation.

[18] Edité d'après une copie ancienne de Vatopédi par le moine Arcadios, Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς II (1919), p. 331—333 et ensuite par M. Lascaris, Byzantinoslavica, VI, 1935—1936 p. 173—174; d'après la copie de Vatopédi et une copie moderne de Lavra par Solovjev-Mošin, p. 28—35. Dušan lui-même désigne ce texte comme χρυσόβουλλον κοινόν dans un chrysobulle délivre en 1346 à Iviron: Solovjev-Mošin, p. 38, l. 8-9. Le texte du „chrysobulle général" est sur certains points mal assuré: cf. St. Binon, *Revue d'histoire ecclés.*, XXXIV, 1938, p. 300—301 (en ajoutant aux références données l'édition de M. Lascaris citée ci-dessus).

[19] Le chrysobulle était signé Στέφανος ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ πιστὸς κράλης et dans le texte Dušan se désigne par l'expression ἡ κραλότης μου. M. Lascaris a observé (Prilozi VIII, 1928, p. 187—188 et Byzantinoslavica VI), que ceci vient confirmer l'opinion du prof. Radonić (1894), d'après laquelle Dušan ne se serait pas proclamé empereur immédiatement après la prise de Serrès, comme on le croit souvent. La date précise de la prise de Serrès „24 septembre 1345 ind. XIV", est publiée d'après un manuscrit du Menoikeion par Ev. Stratès, Ἱστορία τῆς πόλεως Σερρῶν, 2e éd. Serrès 1926, p. 65.

διϭμόν τινα ἢ ἐπήρειαν καὶ ζημίαν τὴν τυχοῦϭαν, ἐξερευματίκιον δηλονότι ἢ κανίϭκιον ἢ ἄλλο τι. Quelques lignes plus loin, Dušan précise que l'exemption est générale, καὶ ἁπλῶς εἰπεῖν οὐδὲν ἀπαιτηθῇ ποτε... κεφάλαιόν τι καὶ ἀπαίτημα, en échange des prières des moines (διά τῶν θεοπειθῶν εὐχῶν τῶν ἁγίων πατέρων)[20]. L'analogie avec notre document est évidente.

L. 9-13. — C'est le dispositif, introduit par la formule ἔχει θέλημα καὶ διορίζεται, connue dans les actes de Dušan[21] et de Siméon[22] et quasi propre au prostagma. L'empereur ordonne que les métoques des couvents athonites soient exempts du ποριατικόν, comme le veulent les chrysobulles que possèdent déjà les couvents; un exemplaire du prostagma sera remis aux moines pour leur sûreté. Si le jeu des restitutions n'était assez vain là où le sens ne fait pas de doute, on pourrait proposer le texte suivant: Διὰ τοῦτο ἔχει θέλημα καὶ διορίζεται [ἡ βασιλεία μου διὰ τοῦ παρόντος αὐτῆς προϭτάγματος ἵνα μὴ ἀπαιτηθῇ τὸ κε]φάλαιον τοῦ ποριατικοῦ ἀπὸ τῶν μετοχίων τῶν ἁγιορειτι[κῶν μονῶν ὅϭα εἰς τὴν ϭὴν ζοῦπαν εὑρίϭκονται] κατὰ τὴν ἰϭχὺν καὶ δύναμιν τῶν χρυσοβούλλων αὐτῶν [καὶ τῶν προϭταγμάτων καὶ λοιπῶν δικαιωμάτων καὶ κατὰ τὴν ἀ]ποδοχὴν τῆς βαϭιλείας μου· ἐπεὶ χάριν τούτου ἐγένετο καὶ [τὸ παρὸν πρόσταγμα τῆς βασιλείας μου καὶ ἐπεδόθη] πρὸς τοὺς μοναχοὺς ἵνα ἔχωϭι τοῦτο δι'ἀϭφάλειαν καὶ [βεβαίωϭιν].

Le *ménologe* écrit en serbe[23] validait le prostagma: il n'en subsiste que м(ѣ)с(е)ць, qui correspond au grec μηνί... Le cas est à notre connaissance unique d'un acte rédigé en grec et signé d'un ménologe serbe, alors qu'au contraire nous avons des actes rédigés en serbe et signés du ménologe serbe, aussi bien que des prostagmata rédigés en grec par la chancellerie des souverains serbes et signés du ménologe grec. Cette particularité ajoute à l'intérêt de notre document, mais elle n'est pas pour rendre plus facile la réponse à la dernière question qu'il faut poser: quel en est l'auteur?

C'est évidemment un souverain serbe, puisque l'acte, signé du ménologe serbe, est adressé à un fonctionnaire au nom serbe, chargé de l'administration d'une župa. La plus grande vraisemblance parait être en faveur de Dušan lui-même. On a vu que bien des termes et des expressions du document se retrouvent dans les actes grecs de Dušan. Mais surtout notre prostagma apparaît comme la suite et le complément du „chrysobulle général" adressé lui aussi — et ce sont les deux seuls exemples — non pas à un monastère particulier, mais à tous les couvents de

---

[20] Un chrysobulle délivré par Stefan Uroš en Octobre 1361 constate que les moines de Lavra ont éte fidèles à l'engagement pris vis-à vis de son père: ἔγραψαν τὸ ὄνομα αὐτοῦ ἐν τῷ συνοδικῷ ὥστε εὐφημεῖσθαι καὶ μακαρίζεσθαι αὐτὸν μετὰ τῶν εὐσεβεστάτων βασιλέων κατὰ τὴν τῆς ἐκκλησίας συνήθειαν, ὡσαύτως δὲ καὶ ἐν τῷ ἱερῷ τῆς κατ'αὐτοὺς ἐκκλησίας βρεβίῳ ὥστε μνημονεύεσθαι καθημερινῶς μετὰ τῶν ἀοιδίμων βασιλέων τῶν κτητόρων, ἔταξαν δὲ καὶ ποιοῦσι κατ' ἔτος μνημόσυνον ὑπὲρ τῆς ψυχῆς αὐτοῦ ἐν τῆ τῆς κοιμήσεως αὐτου ἡμέρᾳ (Solovjev-Mošin, p. 202).

[21] Solovjev-Mošin, p. 20, 1.1 (prostagma de 1345); p. 24, 1.10 (prostagma de 1345); p. 74, 1.11 (prostagma de 1346).

[22] Ibid., p. 234, 1.46 (horismos de 1361); p. 242, 1.1 et 244, 1.40 (prostagma de 1362).

[23] Autant qu'on peut en juger par la photographie, il est à l'encre rouge. La mutilation en est particulièrement fâcheuse, car à la différence de la chancellerie grecque, les Serbes ont souvent fait entrer dans le ménologe l'indication de l'an du monde.

l'Athos. Il en rappelle clairement (l. 4—9) l'intention et les dispositions. Le chrysobulle nommait un grand nombre de taxes auxquelles s'appliquait l'exemption générale accordée aux métoques de l'Athos, mais une telle énumération n'est jamais complète. Le ποριατικόν, entre bien d'autres, n'y figure pas, et un fonctionnaire serbe entreprit de l'exiger des métoques que possédaient les couvents de l'Athos dans son district: d'où la plainte des higoumènes et du prôtos, et notre prostagma.

Le fait que Dušan se désigne par l'expression ἡ βασιλεία μου empêche de faire remonter le prostagma plus haut que la fin de 1345. La présence du ménologe, dont le plus ancien exemple actuellement connu pour Dušan date du mois de septembre 1348[24], engagera peut-être même à ne pas remonter au delà de cette date. Pourtant il nous semble qu'il ne faut pas non plus descendre trop bas, ni trop s'éloigner du χρυσόβουλλον κοινόν. Il serait séduisant, encore que l'hypothèse soit facile, de rattacher notre prostagma au voyage que l'empereur fit a l'Athos en compagnie de sa femme Hélène et de son fils Uroš, à la fin de 1347 et au début de 1348, et d'imaginer que les moines ont saisi cette occasion pour lui adresser leur requête.

Un dernier problème subsiste. L'original de ce prostagma, qui intéressait tous les couvents de l'Athos, aurait dû être conservé au Protaton. Comment est-il venu, et en si triste état, dans les archives de Kutlumus? Mais il y bien d'autres étrangetés dans l'histoire des archives athonites.

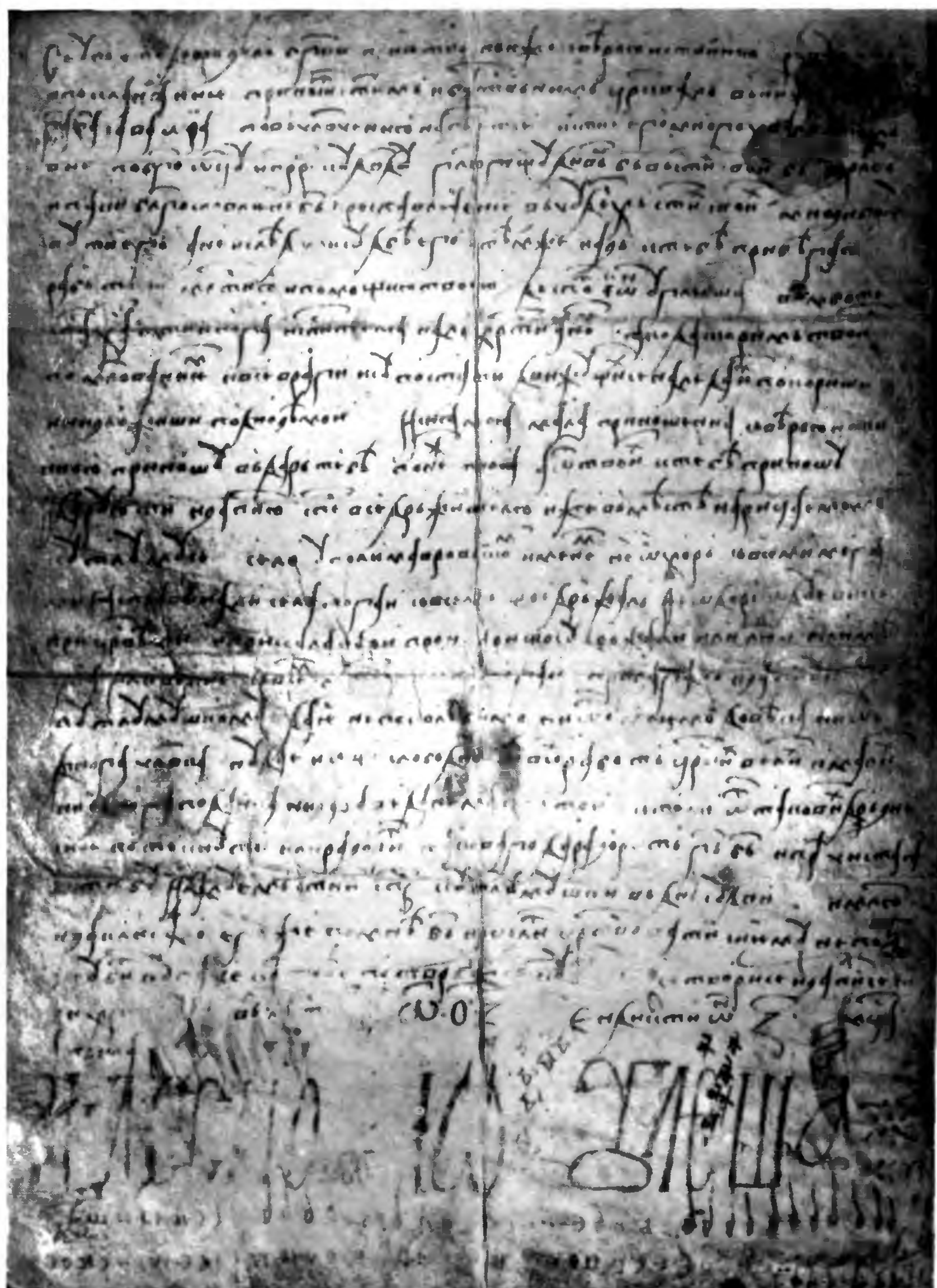
II (Pl. XIX)

CHRYSOBULLE DU DESPOTE JEAN UGLJEŠA DELIVRÉ A KUTLUMUS. AVRIL 6877 (1369), IND. 7.

Parchemin 0,30×0,22. Le document a été plié: la l. 16, qui correspond à un pli, est en partie effacée. L'encre a pâli dans la moitié inférieure du document. La signature, autant qu'on en peut juger par la photographie, est à l'encre rouge. Près de la signature, des rangées de lettres sans signification ont éte tracées par une main plus moderne. Au verso, notice moderne: χρυσόβουλλον δεσπότου Ἰωάννου Ουγγλεσση 6877 ἔτους ἀφιερώνει εἰς τὴν μονὴν τοῦ ὁσίου Κουτλουμούση τὸ χωρίον ὀνομαζομενον Νεοχωρα.

1 † Ѥе ѹбо что добро зѣло б(о)г(о)ви приѥтно, нь ѥже с' вѣрою истин'ною ср(ь)д(ь)чнѹю ч(ь)сть
2 и покланѥниѥ приносит(и) с(ве)тимь и б(о)ж(ь)ствьнимь цр(ь)квамь, вь них же ѡбразь
3 г(оспод)а б(ог)а Ѥаваѡда по вьчл(о)в(ѣ)чению нап(и)сѹет се и с(ве)тиѥ его многохвалноѥ сосло-
4 виѥ, по б(о)гоѡ(ть)цѹ и пророкѹ Д(а)в(и)дѹ г(лаго)люштѹ: дивьн(ь) б(ог)ь вь с(в)етих своих, б(ог)ь ізр(аи)левь.
5 Я паки: бл(а)гословлѥнь б(ог)ь прославлѥн се вь чѹдес(е)хь с(ве)тих своих, мнози бо
6 пѹтѝ его а неислѣдими сѹдбѣ его. Тѣм(ь) же и азь к тебѣ прибѣгаю
7 рабь твои м(и)л(о)стию и помощию твоею деспот Іѡ(а)н Ѹглѥша, вѣм бо те

[24] Sur la question du ménologe dans les actes de Dušan, v. Solovjev-Mošin, p. LXXVII—LXXXIII.



8 Сп(а)са Х(ри)с(т)а истиннога и сп(а)сителıа нама христианом, ıако да скоримь твоим
9 пом(и)лованиıем и всı враги и сѹпостати движѹщих се на ме, да их покоришии
10 и низложиши под нозѣ мои. И сиıа моıа мала приношениıа сь вѣрою исти-
11 нною приношѹ вь дарь тебѣ понеж(е) твоıа, а ѡт твоих и тебѣ приношѹ
12 и дарѹю ти и записѹю, Сп(а)се Ведрьжителю иже вь мѣстѣ нарицаıемомь
13 Кѹтлѹмѹсь, село ѹ поли Мавровьском именıем Неѡхорь сь всеми мега-
14 ми и с правинами села тоган, сь всемь що е дрьжаль Феѡдорь Ѡдѹевикь
15 при ц(а)ре(т)вѣ ми, и при Калавари прониари що сѹ дрьжали или люди или мѣ-
16 ста или вокиıе сь всем [перипором села?] тоган прилагаю и записѹю Спасѹ
17 кѹтлѹмѹшкомѹ да ıес(ть) непоколѣбимо ни ѡт(ь)ıемлıемо до вѣка ни ѡд е-
18 днога чл(о)в(ѣ)ка, нѹ да е ищıе слободно ѡд всех работь ц(а)рских велих и малих,
19 ни едногa поданка ни забавıе да нема село тои. Кто ли ѡт такових дрьзнıе
20 сиıе потькнѹти или разорит(и), таковаго да разорить Г(оспод)ь Б(ог)ь и прѣчистаıа
21 м(а)ти Б(ог)ѹ, и да мѹ е мѣстник Сп(а)сь Кѹтлѹмѹшки вь д(ь)нь сѹдни. И м(о)лю
22 и заклинаю ıего же по мнѣ Б(ог)ь изволит ц(а)рьствовати, сиıемѹ непотво(ре)-
23 нѹ бит(и) нѹ пачıе крѣпчѣıе потврьждıенѹ бит(и). Сьтвори се и запис(а) се си-
24 зи хрисовѹль вь лѣто ,ѕ.ѡ.б.ѕ. индиктиѡн ·ѕ· м(ѣ)с(е)ца
25 априла.
26 † ДЕСПОТ IѠ(А)Н ѸГЛIЕША.

Lectures inexactes de Petit-Korablev: 1 добро дѣло 3 написетсе 5 прославлıаніе вь 7 іѡаннь оуглıешıа 8 нам 9 на леда нхь покорити 10 и низложити 11 твоıа ѡть 12 и записю 12 вьседрьжителю, иже 13 коутлоумоусь село 13–14 мегıами и правинами 14 тога и сь 15 Каламари про . . . ари 16 мѣста или . . . сь всемь . . . тоган 16 запнсоую мѣстоу 17 н ништьıемлıемо 18 нь да е . . . свободно 19 да не мас . . . тои кто 21 и да моу есть светии . . . коутлоумоушки 21 соудни и молю 22 заклинамо 23 потврьженоу 24 записасе си 25 априлıа 26 Деспоть іѡаннь

Traduction.

Toute oeuvre bonne est agréable à Dieu, mais [la plus agréable] est d'apporter avec une foi sincère un cordial honneur et hommage aux saintes et divines églises, où est peinte la forme du Seigneur Dieu des armées en son incarnation, avec la cohorte de ses saints, très digne de louanges, selon ce que dit l'ancêtre de Dieu et prophète David: „Admirable est Dieu dans ses saints, Dieu d'Israël" et encore: „Béni soit Dieu qui se glorifie dans les miracles de ses saints; multiples sont ses voies et inscrutables ses jugements". C'est pourquoi moi aussi j'ai recours à toi, moi ton esclave, despote par ta miséricorde et ton aide, Jean Uglješa — car je te connais pour vrai Christ et Sauveur et pour notre libérateur à nous chrétiens — pour que par ta prompte miséricorde tu humilies tous les ennemis et adversaires qui sont en mouvement contre moi et les abattes sous mes pieds. Et je t'offre en don ces modestes présents avec une foi sincère, car ils sont à toi et viennent de toi. Et je t'offre et te donne et j'inscris pour toi, Seigneur tout-puissant qui es dans e lieu appelé Kutlumus, un village dans la plaine de Mavrovo nommé Néochori,

avec toutes les limites et les droits de ce village, avec tout ce qu'avait possédé Théodore Odujević sous mon empire et les proniars sous Kalavar (ou bien: et sous le proniar Kalavar): tout ce qu'ils avaient possédé, hommes, terres ou arbres fruitiers, avec tout [le contenu de ce village], je l'affecte et je l'inscris au Sauveur de Kutlumus en donation inébranlable et imprescriptible dans les siècles de la part d'aucun homme, avec, au surplus, exemption de toutes les corvées impériales grandes ou petites et suppression pour ce village de tout impôt et charge. Quiconque attaquera ou détruira quelqu'une de ces dispositions, que le Seigneur Dieu et la très-pure Mère de Dieu le détruisent lui-même, et que le Sauveur de Kutlumus se venge contre lui au jour du Jugement. Et je prie et j'exhorte celui à qui Dieu accordera de régner après moi de maintenir cette donation inviolable et même de la confirmer plus fortement. Ce chrysobulle a été fait et écrit l'an 6877, indiction 7, mois d'Avril.

† Despote Jean Uglješa.

Le document a été vu dans les archives de Kutlumus dès 1845-1846 par l'archimandrite Porphyre Uspenskij, qui le mentionne dans son catalogue[25]. Il est ensuite mentionné, d'après Porphyre Uspenskij, par Jos. Müller[26], V. Langlois[27], E. Kourilas[28]. Porphyre Uspenskij avait pris une copie de cet acte, mais il le comprit mal et dans son „Histoire de l'Athos" il en tire des conclusions tout à fait fausses sur l'origine du monastère de Kutlumus[29]. La copie d'Uspenskij servit de base à l'unique édition jusqu'à maintenant donnée de ce document, celle de B. Korablev[30]. Mais là encore, nouvelles erreurs: Korablev donne le diplôme comme adressé à Chilandar et se trouvant dans les archives de Chilandar. En fait, l'acte est adressé à Kutlumus et se trouve en original dans les archives de Kutlumus, comme il est naturel. Nous n'en connaissons pas de copie. Ajoutons, pour être complets, que G. Smyrnakis en donne une traduction grecque partielle[31].

---

[25] Porf. Uspenskij, *Ukazatel aktov chranjaščichsja v obiteljach sv. gory Afonskoj*, Žurn. Min. Nar. Prosv. (Journal du ministère de l'instruction publique, St. Pétersbourg) 55, 1847, p. 36—74 et 169—200. Notre document est mentionné p. 173. Sur le catalogue de Porphyre Uspenskij, qui est la source des catalogues publiés ensuite par Avramović, Jos. Müller, Zachariae von Lingenthal, V. Langlois, cf. Eulogios Kourilas, Τὰ ἁγιορειτικὰ ἀρχαῖα καὶ ὁ κατάλογος τοῦ Πορφυρίου Οὐσπένσκη. Ἐπετ. Ἑταιρ. βυζαντ. σπουδῶν, VII, 1930, p. 180—222 et VIII, 1931, p. 66—111.

[26] Jos. Müller, *Historische Denkmäler in den Klöstern des Athos*, Slavische Bibliothek, I. Vienne 1851, p. 165.

[27] Victor Langlois, *Le Mont Athos et ses Monastères*, Paris, 1867, p. 93.

[28] Ἐπετ. Ἑταιρ. βυζαντ. σπουδῶν, VIII, 1931, p. 84.

[29] P. Uspenskij prend le nom de „Kutlumus", dans l'acte d'Uglješa, pour un lieu dit de Thessalie, d'où il suppose qu'était originaire le fondateur du monastère athonite: *Pervoje putešestvije v Afonskie monastyri*, II, 2 (Moscou, 1880) p. 233—237. Sur cette question et sur l'origine du nom „Kutlumus", cf. P. Lemerle et P. Wittek, *art. cité*. Indiquons seulement ici, pour y revenir ailleurs, que le document est mentionné, dans l'inventaire des papiers de P. Uspenskij dressé par P. Syrku, comme „provenant des archives du monastère d'Alypios jointes à celles de Kutlumus". (P. Syrku, *Opisanie bumag episkopa Porfirija*, St. Pétersbourg, 1891, p. 268).

[30] Vizantijskij Vremennik, XIX, 1912, Suppl.: *Actes de l'Athos*, V, *Actes de Chilandar*, II, *Actes slaves*, éd. par B. Korablev, № 57, p. 531.

[31] G. Smyrnakis, Τὸ Ἅγιον Ὄρος, Athènes, 1903, p. 518—519.

L'auteur du document, le despote serbe Jean Uglješa est assez bien connu[32]. Il est fils d'un petit seigneur dalmate que l'annaliste ragusain Luccari nomme *Mrnia*[33]; Orbini le nomme *Margnava*[34] et le dépeint comme un pauvre gentilhomme de Livno (Hlievno)[35] que Dušan appela à sa cour. Quoi qu'il en soit, les récits postérieurs[36] désignent en effet Uglješa et son frère aîné Vukašin du nom de *Mrnjavići*. La carrière des deux frères paraît avoir commencé en Dalmatie: les actes du Sénat de Raguse mentionnent, à la date de 1346, des cadeaux envoyés à *Uglessa barono*[37], et Luccari nous dit que Dušan nomma Uglješa seigneur de Hlievno, cependant que Vukašin se rendait à Raguse pour y conduire des négociations au nom de Dušan[38]. Puis vers 1350 Vukašin est mentionné comme *župan* à Prilep[39]. Les deux frères viennent à la cour de Dušan, où Chalcocondyle nous apprend que l'un était οἰνοχόος et l'autre ἱπποκόμος[40]. Enfin Dušan, toujours au témoignage de Chalcocondyle, leur confia l'administration de tout le pays compris entre Serrès et le Danube[41]. C'est dans cette marche orientale de l'empire serbe que les deux frères vont désormais déployer leur activité. Après la mort de Dušan, son fils et successeur, Uroš (1355-1371), voit bientôt les défections et les soulèvements se multiplier autour de lui, et surtout dans les provinces frontières. Vers 1366[42] Vu-

---

[32] Cependant la courte notice que lui consacre K. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 431, est loin d'être complète (traduction serbe Jireček-Radonić, *Istorija Srba*, I, Beograd 1922, p. 313—314).

[33] G. Luccari, *Copioso ristretto degli annali di Ragusa*, Raguse 1790, p. 99. Luccari écrivait vers 1600.

[34] M. Orbini, *Il regno degli Slavi*, Pesaro, 1601, p. 274. Orbini est contemporain de Luccari.

[35] En Bosnie occidentale, sur la frontière de Dalmatie (à 60 km. N-E. de Split).

[36] Sur les chroniques du XVI^e siecle, cf. Lj. Stojanović, *Stari srpski letopisi i rodoslovi*, Belgrade 1925.

[37] Monumenta Ragusina, Libri Reformationum I. Zagrabiae 1879 (Monumenta spectantia historiam Slavorum Meridionalium, X), p. 235: „Die 22 Julii 1346. In consilio rogatorum, in quo interfuerunt 34 consiliarii, captum fuit per omnes, nemine discordante, quod Ugiesse barono huius contrate noviter misso a domino imperatore, pro confirmanda et captanda benivolentia cum ipso et ut habeat causam bene vivendi cum terra, de avere comunis detur et donetur eidem usque florenos seu ducatos L, prout videbitur d. comiti et suo minori consilio".

[38] Luccari, *op. cit*, p. 99: „(L'imperatore) Hlievno assegnò ad Ugliescia despot, figliuolo di Mergna, che poi combatte con Urosc suo signore per il dominio di Servia. Ugliescia mandò in Ragusa Vukascin celnik suo fratello (il quale morto Stefano imperatore acquistò il nome di Re) a trattare col Senato alcune condizioni e proposte dell'imperatore".

[39] Lj. Stojanović, *Stari srpski zapisi i natpisi*, I (Belgrade 1902) № 97.

[40] Chalcocondyle, éd. Bonn., p. 28.

[41] Chalcocondyle, éd. Bonn., p. 28: Ἐπέτρεψεν... τὰ ἀπὸ Σερρῶν ἔστε ἐπὶ Ἴστρον κράλῃ τε καὶ Οὐγγλέσῃ τοῖν ἀδελφοῖν. Le „kral" est Vukašin, qui bien entendu à ce moment ne portait pas encore ce titre. Le texte ne dit pas si le territoire fut dès lors partagé entre les deux frères ou si, comme il est plus probable, il leur fut assigné en commun.

[42] Nous ne connaissons pas la date précise de cet événement. La date de 1366 (ou commencement de 1367) est admise par les historiens serbes (p. ex. St. Novaković, *Srbi i Turci u XIV i XV veku*, Belgrade 1893, p. 144). Elle s'appuie sur le fait que depuis 1366 nous ne connaissons plus d'actes de l'empereur Uroš, qui pourtant vécut jusqu'au 4 décembre 1371. Le dernier diplôme d'Uroš est délivré le 9 mai 1366: A. Solovjev, *Povelje cara Uroša u Hilandarskom arhivu*, Bogoslovije, II (Belgrade 1927), p. 291—293; cf. B. Korablev, Vizant. Vremennik XIX, Suppl., № 56.

kašin se déclare indépendant et prend le titre de roi (kral), laissant à Uglješa, avec le titre de despote, les pays grecs des environs de Serrès, gardant pour lui les pays slaves proches du Danube. Le pays soumis à Uglješa dut être à peu de chose près limité par le Strymon à l'ouest, les montagnes du Boz-Dagh au nord, le Nestos à l'est, la mer au sud, avec les villes de Christoupolis (Kavalla), Philippes, Drama, Zichna, Serrès. Un texte formel du patriarche Philothée établit en effet que les territoires d'Uglješa comprenaient la grande plaine de Drama — Philippes: en mai 1371, le patriarche confert au métropolite de Drama, avec la métropole de Philippes qui n'avait plus alors de titulaire[43], l'exercice des droits patriarcaux ἐν τῇ ἀρχῇ καὶ ἐπικρατείᾳ πάσῃ τοῦ εὐτυχεστάτου δεσπότου Σερβίας, ἐν ἁγίῳ πνεύματι ποθεινοτάτου υἱοῦ τῆς ἡμῶν μετριότητος, κῦρ Ἰωάννου τοῦ Οὔγγλεση[44]. N'est-ce point en partie à son mariage que le despote serbe dut l'autorité facile dont il semble avoir joui ? Il avait épousé en effet la fille du césar Voihna, ce seigneur de la région de Drama qui nous est bien connu par le rôle qu'il joua en 1355 dans la révolte de Matthieu Cantacuzène[45]. Uglješa, qui ne parle jamais de son père, voua au contraire à son beau-père une piété vraiment filiale, et dans plusieurs de ses actes il le nomme son „père" [46]. Quant à la fille de Voihna, épouse d'Uglješa, c'était une femme remarquable et de grande culture, connue surtout sous le nom qu'après la mort de son mari elle prit en religion, Euthymia[47]. Elle eut au moins un fils, qui mourut jeune et fut enterré, comme le césar Voihna, à Chilandar[48]. Elle était fort pieuse et il est vraisemblable qu'elle ne fut pas sans influence sur la politique religieuse que suivit son mari: on va voir que sur neuf actes d'Uglješa connus actuellement, l'un est relatif à la réconciliation avec le patriarcat de Constantinople des églises que Dušan en avait détachées, les

---

[43] Le métropolite de Drama reçoit la métropole de Philippes κατ' ἐπίδοσιν: sur l'emploi de cette expression cf. S. Salaville, *Échos d'Orient*, 1930, p. 423.

[44] Miklosich-Müller, *Acta et diplomata graeca*, I, p. 559. Dans un acte de même date relatif à la réconciliation des églises se trouvant sur les territoires d'Uglješa avec l'église de Constantinople, le même patriarche cite „ὁ εὐτυχέστατος δεσπότης Σερβίας, κῦρις Ἰωάννης ὁ Οὔγγλεσης, τοῦ πλέον τοῖς ἡμετέροις μέρεσιν ἐγγίζοντος τόπου κύριος καταστάς, ἄνθρωπος ὑπάρχων φρόνιμος καὶ καλός...": Miklosich-Müller, loc. cit., p. 553.

[45] Cantacuzène, IV, 44 et 45 (éd. Bonn., III, p. 323, 331 sq.).

[46] Cf. dans la liste des actes d'Uglješa que nous donnons plus loin, les № 6 et 8.

[47] L. Marković, *Monahinja Jefimija*, Sr. Karlovci, 1922; *Ikonica s zapisom monahinje Jefimije u Hilandaru*, Godišnjica N. Čupića, 42 (1933), p. 45—49. Un diptyque de Chilandar porte une inscription slave composée par la princesse, où elle dit que l'icône „avait été offerte par un saint homme au jeune Uglješa fils du despote, enlevé dans l'innocence au royaume céleste", et où elle parle des tombeaux de son père et de son fils, qui se trouvent à Chilandar. La même princesse broda une grande inscription en langue serbe, en vers, sur une couverture destinée à la châsse du prince Lazare tué à Kossovo en 1389. En 1398, au témoignage de Constantin le Philosophe, elle fut par son éloquence très utile aux Serbes auprès du sultan Bajazet. En 1399, elle fait don à Chilandar d'un καταπέτασμα, et rappelle à ce propos qu'elle est fille du césar Voihna dont le tombeau est à Chilandar (Vizant. Vremennik, XIX, Suppl., p. 551).

[48] Outre les textes cités dans la note précédente, cf. l'acte de 1371 par lequel Jean Uglješa, faisant don à Chilandar de plusieurs villages, rappelle qu'au cours d'une visite à ce couvent il y vit les tombeaux de „son père le césar" et de son fils qui se nommait comme lui Uglješa (Vizant. Vremennik, XIX, Suppl., p. 532).

autres sont adressés à des couvents grecs ou serbes, et pour la plupart à des couvents de l'Athos. Dans sa politique extérieure non moins que dans les affaires de la religion, Uglješa se montra très „philhellène", au point d'avoir été considéré par les Grecs comme un des leurs[49]. Il fit preuve en même temps, à l'égard du péril turc, d'une clairvoyance que les autres princes serbes, à l'exception de Vukašin, ne surent pas avoir: il vint avec son armée au secours des Bulgares contre les Turcs et, avec Vukašin, il périt sur le champ de bataille de la Marica, en septembre 1371[50].

Pour compléter cette courte notice, voici la liste des actes serbes et grecs du despote Uglješa dont le texte nous est parvenu[51]:

1) En octobre 1363, le monastère de Simopetra aurait reçu d'Uglješa un chrysobulle, que nous connaissons seulement par une copie ou, plus probablement, une traduction authentiquée en 1623, à la prière des moines, par le patriarche Cyrille Loucaris[52]. Le despote y rappelait qu'il avait entièrement reconstruit le couvent et énumérait les biens dont il l'avait doté[53]. Les étrangetés de la rédaction grecque peuvent s'expliquer si l'original était en serbe et a été traduit: il n'en reste pas moins que le texte tel qu'il nous est parvenu inspire une grande défiance, et que la date de 1363, probablement trop haute, est à tout le moins suspecte. L'expression ἡ κραταιά μου αὐθεντία, par laquelle le despote se désigne, serait unique dans les actes d'Uglješa. La signature ne nous est pas connue.

2) En janvier 1366 un chrysobulle rédigé en serbe confirme certaines donations faites au monastère russe du mont Athos. L'original est conservé au monastère de Chilandar et n'a été que partiellement édité[54]. Le despote emploie l'expression *des-*

[49] Le caractère chevaleresque d'Uglješa et sa politique d'entente avec les Grecs et de lutte contre les Turcs ont été bien mis en valeur par St. Novaković, *Srbi i Turci u XIV veku*, Belgrade 1893. Après lui M. Lascaris a également fort bien souligné le caractere de croisade que le despote donnera à son expédition contre les Turcs: *Actes serbes de Vatopédi*, Byzantinoslavica, VI, 1935, p. 168—169.

[50] Une tradition légendaire enregistrée par Smyrnakis (Τὸ Ἅγιον Ὄρος, p. 492) veut que les restes d'Uglješa aient été rapportés à Chilandar, où l'on montre l'épitaphe du despote.

[51] Nous connaissons par des mentions l'existence d'actes d'Uglješa dont le texte est perdu ou n'a pas encore été retrouvé. Ainsi nous savons qu'en 1371 Uglješa avait délivré à Lavra un chrysobulle serbe: cf. St. Binon, Rev. d'hist. ecclés., XXXIV, 1938, p. 313.

[52] Le texte est signalé déjà par Barskij (*Vtoroje poseščenie sv. Afonskoj Gory* (1744) éd. 1877, p. 354) et plusieurs fois mentionné après lui. Il est édité par G. Smyrnakis, Τὸ Ἅγιον Ὄρος, Athènes, 1903, p. 93—95. Il doit être ajouté au recueil souvent cité de Solovjev-Mošin.

[53] Sur les rapports d'Uglješa avec Simopetra, que nous n'avons pas le loisir d'examiner ici, cf. notamment G. Smyrnakis, Τὸ Ἅγιον Ὄρος, p. 95 (c'est en reconnaissance de la guérison de sa fille par saint Simon qu'Uglješa construit Simopétra); M. Gédéon, Ὁ Ἄθως, Constantinople, 1885, p. 188 (Uglješa se fait moine à Simopétra avec son fils et y meurt); K. Vlachos, Ἡ χερσόνησος του ἁγίου ὄρους Ἄθω, Volo 1903, p. 263 et n. 1 (un fils d'Uglješa, prénommé Jean, se retire à Simopétra et y meurt) etc. Tout n'est cependant pas légendaire dans la tradition qui unit le souvenir d'Uglješa à l'histoire de Simopétra, s'il est vrai que deux inscriptions du couvent nommaient le despote serbe: cf. Millet-Pargoire-Petit, *Inscriptions chrétiennes de l'Athos*, I, Paris 1904, p. 178 et 179, Nos 525 et 527.

[54] Novaković, *Zakonski spomenici*, 1912, p. 509. Le document est intéressant parce qu'on y voit déjà Uglješa se comporter en souverain indépendant, sans mentionner ni l'empereur légitime Uroš, ni Vukašin.

potstvo mi (ἡ δεσποτεία μου) et se nomme „seigneur du pays serbe et de tous les Grecs et du pays maritime". Il signe, en serbe, en lettres de pourpre, „blagovêrnyi despot Ioann Ougleš" [55].

3) En mai 1368, Uglješa promulgue en grec l'acte célèbre par lequel il rattache au patriarcat de Constantinople les églises que Dušan en avait détachées [56]. L'acte est simplement nommé γράμμα. La rédaction très savante et recherchée n'est évidemment pas l'oeuvre d'Uglješa, mais le despote y parle à la première personne et emploie l'expression ἡ βασιλεία μου. Si l'on en croit la copie, l'original portait en serbe la signature „despote Jean Ugleša".

4) En février 1369, Uglješa juge un différend entre le monastère de Zographou et l'évêque d'Hiérisso [57]. L'acte est rédigé en grec et défini comme ὁρισμὸς χρυσοβούλλου δύναμιν ἔχων. Le despote emploie l'expression ἡ βασιλεία μου et signe en grec Ἰωάννης ἐν Χριστῷ τῷ θεῷ πιστὸς δεσπότης καὶ αὐτοκράτωρ ὁ Οὐγκλέσης [58].

5) Ici prend place, en avril 1369, le document que nous éditons: chrysobulle en serbe adressé à Kutlumus par Uglješa, qui emploie la formule *carstvo mi* (ἡ βασιλεία μου) et signe en serbe „despote Jean Uglješa".

6) En mai 1369, Uglješa délivre au monastère des Saints Archanges près de Gabrovo un chrysobulle en serbe, pour confirmer des donations faites par „feu son père le césar Voihna" [59]. Le despote emploie l'expression *carstvo mi* (ἡ βασιλεία μου) et signe en serbe „despote Jean Uglješa".

7) En novembre 1369, Uglješa délivre au monastère de Vatopédi un ὁρισμός en grec [60]. Il emploie la formule ἡ βασιλεία μου et signe en grec et à l'encre de pourpre Ἰωάννης δεσπότης ὁ Οὐγκλέσης.

8) En 1371, et sans doute dans les premiers mois de l'année, Uglješa adresse un chrysobulle en serbe au monastère de Chilandar, où il vient de voir, dit-il, les tombeaux de „son seigneur et père le césar (Voihna) et de son fils Uglješa". Il emploie la formule *carstvo mi* [61].

---

[55] Il est curieux de noter que les archives de Chilandar conservent aussi un chrysobulle serbe de Vukašin délivré à la même date, au même couvent russe et pour le même objet, sans d'ailleurs faire aucune mention de l'acte d'Uglješa: Novaković, op. cit., p. 508 (éd. partielle); A. Solovjev, *Odabrani spomenici srpskog prava*, Belgrade 1926, p. 167—169 (édition in extenso).

[56] Plus récente édition: Solovjev-Mošin, p. 258—267 (d'après MM, I, 560—564; l'original est perdu); commentaire ib. p. LII—LV.

[57] Original conservé à Zographou; plus récente édition: Solovjev-Mošin, p. 268—279.

[58] Cf. fac-similé de cette signature: Solovjev-Mošin, p. 278.

[59] Le document est aujourd'hui conservé dans les archives du monastère athonite de St. Pantéléimon et édité dans les *Acta Rossici in monte Atho monasterii*, Kiev 1873, p. 369—370. Au même monastère de Gabrovo, Dušan avait déjà délivré un chrysobulle, lui aussi conservé dans les archives du Rossicon (ibid., p. 358—361). Il est probable que Gabrovo devint métoque de St. Pantéléimon et que, selon l'usage, les archives en furent transportées à St. Pantéléimon.

[60] Original à Vatopédi. Plus récente édition: Solovjev-Mošin, p. 280—283 (d'après l'édition de M. Lascaris, *Byzantinoslavica*, VI, 1935, p 177 sq.).

[61] *Actes de Chilandar*, II, *Actes slaves* (Vizant. Vrem., XIX) p. 532—533. L'acte en question n'est qu'une copie du XIV siecle et ne portait pas de signature. La souscription „v Christa Boga blagověrniji despot Ioann Ougleš gospodar Srbiem i po-Dunaju stranam", qui s'y trouve maintenant, est ajoutée par une main postérieure (de la premiere moitié du XIX siecle); la même main a aussi signé l'acte d'Uglješa II de 1423 (v. plus bas).

9) En avril 1371, Uglješa, pour se rendre le ciel favorable au moment où il va prendre les armes contre les Turcs, adresse à Vatopédi un chrysobulle en grec conférant au couvent certaines donations et exemptions[62]. Il emploie l'expression ἡ βασιλεία μου et signe, en grec, à l'encre pourpre, Ἰωάννης δεσπότης ὁ Οὔγκλεσης[63].

* * *

Le monastère de Kutlumus a gardé le souvenir des faveurs qu'il avait reçues d'Uglješa, comme d'autres empereurs et princes serbes, et nous en trouvons le témoignage dans certains documents grecs, encore inédits, conservés aux archives du couvent. Le plus célèbre des higoumènes de Kutlumus, Chariton, qui fut aussi prôtos de l'Athos et métropolite d'Oungrovalachie, a laissé plusieurs testaments. Le premier (daté de 1370, avant le 31 Août) nous est conservé dans deux rédactions différant principalement par la façon dont elles énumèrent les bienfaiteurs du couvent, une rédaction courte où nous lisons: τὰ μὲν (= τὰ κτήματα τῆς μονῆς) εἰσὶ δωρεαὶ τοῦ πανευτυχεστάτου δεσπότου κῦρ Ἰωάννου τοῦ Οὔγκλεση, τὰ δὲ τοῦ πατρὸς αὐτοῦ τοῦ καίσαρος, τὰ δὲ τοῦ Βούλκου, τὰ δὲ Ρωμαίων; et une rédaction longue: τὰ μέν εἰσι δωρεαὶ τῶν εὐσεβεστάτων βασιλέων τοῦ κῦρ Στεφάνου καὶ Ἐλισάβετ μοναχῆς[64], τὰ δὲ τοῦ πανευτυχεστάτου δεσπότου κῦρ Ἰωάννου τοῦ Οὔγκλεση, τὰ δὲ τοῦ πατρὸς αὐτοῦ τοῦ καίσαρος, τὰ δὲ τοῦ Βούλκου, τὰ δὲ τοῦ Ραδόχνα, τὰ δὲ ἑτέρων Σέρβων τὲ καὶ Ρωμαίων. Un second testament du même Chariton, daté de novembre 1370, s'exprime ainsi: Τὰ μὲν εἰσὶν εὐεργεσίαι τῶν εὐσεβεστάτων βασιλέων Ῥωμαίων καὶ Σέρβων, τὰ δὲ τοῦ πανευτυχεστάτου δεσπότου κῦρ Ἰωάννου τοῦ Οὔγκλεση καὶ τοῦ πατρὸς αὐτοῦ τοῦ καίσαρος, τὰ δὲ τοῦ Βούλκου, τοῦ Ῥαδόχνα ... καὶ ἄλλων Σέρβων καὶ Ῥωμαίων.

Enfin, dans un sigillion délivré en Octobre 1386 pour mettre fin à une contestation territoriale entre Kutlumus et Lavra, le patriarche Nil énumère ainsi les titres de propriété qu'ont produits les moines de Kutlumus: Ἐνεφάνησαν τὰ ἴσα τῶν προσόντων αὐτοῖς δικαιωμάτων, τά τε πρατήρια γράμματα δι'ὧν ἠγόρασαν τὰ κτήματα, τὰ ἀπὸ εὐεργεσίας τοῦ βασιλέως Σερβίας κυροῦ Στεφάνου ἐκείνου καὶ τοῦ Ῥαδόχνα καὶ τοῦ δεσπότου τοῦ Οὔγκλεση.

---

[62] Plus récente édition: Solovjev-Mošin, p. 284—289. Sur ce document, cf. aussi la première édition par M. Lascaris, *Byzantinoslavica*, VI, 1935, p. 168—169.

[63] Malgré l'expression οἰκείᾳ χειρί, les éditeurs pensent que la signature n'est pas de la main du despote et que le document est une copie figurée.

[64] Il est difficile de dire, si cet „empereur Etienne" doit désigner Etienne Dušan ou son fils Etienne Uroš. Quant à l'impératrice-moniale Elisabeth, c'est certainement la femme de Dušan, Hélène (soeur du tsar de Bulgarie Jean Alexandre), cf. Cantacuzène, ed. Bonn. III, 360—362. Après la mort de son mari, elle prit le voile en 1356 sous le nom d'Elisabeth (Novaković, Zak. Spom. 309) et résida longtemps au monastère de Menoikeion près de Serrès. Un δικαιωτήριον γράμμα des juges de Serrès, daté du mois d'août 1365, mentionne la souveraineté τῆς κραταιᾶς καὶ ἁγίας ἡμῶν κυρίας καὶ δεσποίνης (*Actes d'Esphigménou*, № 18). Elisabeth était encore en vie jusqu'à 1375, cf. N. Bées, Οἱ κτίσται ἐν Σέῤῥαις πύργου της αὐγούστης Ἑλένης, Vizant. Vrem. XX, 1914, p. 302—319, et L. Politis, *Griechische Handschriften der serbichen Kaiserin Elisabeth*, Byzantinoslavica II, 1930, p. 288—304. Un troisième testament inédit de Chariton, daté de juillet 1378, nous parle du rachat de prisonniers comme d'un bienfait de la même εὐσεβεστάτης καὶ μακαριωτάτης δεσποίνης κυρίας Ἐλισάβετ.

Ainsi les principaux bienfaiteurs serbes de Kutlumus avaient été: 1) Le tsar Stefan dont les actes adressés à Kutlumus sont perdus; il est en effet peu probable que Chariton et le patriarche Nil fassent allusion aux privilèges de Dušan concernant en commun les vingt couvents de l'Athos[65]. 2) La moniale Elisabeth, qui est certainement la veuve de Dušan. 3) Jean Uglješa, qui figure dans les quatre listes. 4) Son père le césar: on y reconnaît sans peine le césar Voihna que, nous l'avons noté, Uglješa nomme plusieurs fois „son père", bien qu'il ne soit que son beau-père; les actes qu'il avait dû adresser à Kutlumus sont perdus. 5) Le seigneur Vulk Branković, connu par les archives de Chilandar[66], mais dont les actes adressés à Kutlumus sont également perdus. 6) Radochna, que nous ne pouvons identifier[67].

III (Pl. XX)

PROSTAGMA DU GRAND VOÉVODE UGLJEŠA (JEAN UGLJEŠA?) DÉLIVRÉ A KUTLUMUS, OCTOBRE IND. 12 (1358?)

Papier collé, 0,17 × 0,26. Taches d'humidité, surtout à gauche. Un pli rend la septième ligne difficilement lisible sur la photographie. Autant qu'on en peut juger sans voir l'original, la date et la signature sont de la même encre que le texte, et, pour la date au moins, de la même main. — Deux notices au verso: 1) за землю проүнею. 2) τοπως της προυνιας.

† Ἐπὶ ἠνέφεραν οἱ τιμιώτατοι μωναχοὶ τῆς θείας βασιλεικῆς μονοῖς τοὺ Κουτλουμούσι περι τῆς γῆς ὅπερ

2 ἐπροσέλοσεν ἡ ἁγία μου κυρία ἡ Κεσάρισα πρὸς αὐτὴν τὴν μονὴν ἐν τι τοποθεσία τὴ ἐπικεκλημένι ἡ Πρου

3 νέα χάριν ψυχηκὴς δωρεὰς αὐτῆς ζευγαρίων τεσσάρον, ἤχαν καὶ αὐτὴν καλιεργὸν ἀνεμποδείστος, καὶ

4 οὐκ εἴχουν ποθὲν ἐνεμποδεισμὸν, ἀλὰ δὴ ἤχοσην ἐλεημοσίνην παρα τοὺ ἁγίου μου αὐθέντου τοὺ πανευτυχε

5 στάτου δεσπότου κυροῦ Μανωὴλ καὶ οὐκ ἠχωσην παρά τινος ἐμποδισμὸν, ὁσαῦτος καὶ ἐγὼ Οὔγλεσις μέγας βο

6 εβόδας ἀπὸ τῆς αὐτοὺ ἐλεημοσίνης τοὺ αὐθέντου ἡμῶν τοὺ πανευτυχεστάτου δεσπότου καὶ τοὺ ἀδελφοὺ αὐτοὺ τοὺ

---

[65] On pourrait supposer que le Στέφανος de Chariton et de Nil ait pu être Stefan Uroš, quoiqu'il soit ordinairement nommé Οὔρεσις par les Grecs.

[66] *Actes de Chilandar*, II, *Actes slaves* (Vizant. Vrem. XIX, Suppl.) p. 528, 534, 545, 546, 550. Vuk (Vl'k) Branković, fils du sébastokrator Branko Mladenović, qui gouvernait Ochrid vers 1356, joua un rôle considérable, aprés la dislocation de l'Empire, comme seigneur de Skoplje (en 1377). Il prit part à la bataille de Kosovo, en 1389, et fut même considéré, depuis le XVI siecle, comme traître et cause de ce désastre. L'historiographie serbe moderne le réhabilite. Son fils, Georges Branković, devint despote de Serbie en 1427.

[67] Nous ne trouvons aucnn Radochna. au XIV s., dans les chartes serbes (Novaković, *Zakonski spomenici*) ni dans les inscriptions serbes (L. Stojanović, *Stari srpski zapisi i nadpisi*, t. I-VI). Radochna, que nous trouvons dans une inscription du ban Koulin en Bosnie, avant 1204, n'a rien de commun avec le donateur de Kutlumus.

7 ....τ.... ουμου στέργο καὶ βεβεῶ τὰ τιαύτα χωράφια εἰς τὴν Προυνέαν γὴν ζευγαρίων τε

8 σάρον ὅπος νέμωσην οἱ τιαύτοι μοναχοὶ τῆς θείας βασιλεικῆς μονῆς τοὺ Κουτλουμούσι ἀκολείτος καὶ

9 ἀπὸ σπάστος χάριν καὶ τὴς εμοὶς ψυχηκὴς δωρεὰς καὶ μὴδὲν εὕρωσην ποθὲν ἐμποδισμὸν μήτε

10 παρεμοῦ αλὰ καὶ μήτε παρα τὼν ἀνθρώπων μου μήτε παρὰ ἐνόχων τινὸν ἤμοι νέμουσην αὐτὰ χορὶς

11 λόγου τινὸς καὶ διενοχλήσεως· καὶ ἴος γοὺν βουλεθὶ τοὺ ανατρέψε αὐτοὺς, ἔχη καὶ τὰς αρὰς τῶν

12 ἁγίων ΤΙΗ θεωφώρων πατέρων τῶν ἐν Νικαία· χάριν γὰρ τούτου ἐγεγόνοι τὸ παρὸν καὶ ἡμέτερον

13 πρόσταγμα καὶ ἐπεδόθη πρὸς αὐτοὺς δι'ἀσφάλειαν † ΕΝ ΜΗΝΙ ΩΚΤΩΒΡΙΩ: ΙΝ (ΔΙΚΤΙΩΝΟΣ)

14 Ι Β

15 † ѸГЛЄШИ Δ ВЄЛИК ВОЄВОДА

l. 5 ὀσαῦτος: leg. ὡσαύτως. l. 9. ἀπὸ σπάστος: corr. ἀναποσπάστως.
l. 10 ἤμοι: leg. εἰ μὴ. l. 11 ἴος: leg. οἷος.

Le texte, plus qu'à demi barbare, n'offre par son contenu aucune difficulté. Le nom même du lieu-dit Προυναία, où Kutlumus possède un bien de quatre ζευγάρια dont la propriété lui est garantie, est connu par ailleurs [68]. Les difficultés commencent lorsqu'on essaie d'identifier les personnages mentionnés, et en premier lieu l'auteur même du prostagma [69], le „grand voévode Uglješa". Deux hypothèses se présentent, dont nous allons dire les mérites et les défauts, sans dissimuler dès maintenant qu'aucun argument vraiment décisif n'emportera peut-être la conviction.

1. — L'auteur du document serait Jean Uglješa I, celui-là même dont il vient d'être question à propos du document précédent. L'acte, daté par le ménologe d'Octobre indiction 12, serait alors d'Octobre 1358. On vient de voir que tous les actes d'Uglješa connus et sûrements datés se placent entre les années 1366 et 1371: celui-ci serait donc nettement plus ancien, mais du même coup on expliquerait qu'Uglješa y soit seulement grand voévode [70]. Rien n'interdit de penser qu'en 1358,

[68] Dans un chrysobulle de Dušan pour Philothéou d'Avril 1346, édité par Solovjev-Mošin, p. 58, l. 83 (sur cet acte cf. St. Binon, Revue d'hist. eccles., XXXIV, 1938, p. 304). Le lieu-dit paraît situé dans la région de Zichna. Le mot est sans doute à rapprocher de πρινάριον (πρῖνος: chêne vert) qu'on trouve dans les actes de Lavra: cf. éd. Rouillard-Collomp, I, index 1, s. v. πριναρίον. Le grec moderne connaît encore, pour désigner le chêne vert, les mots πρινάρι et πουρνάρι.

[69] Le mot πρόσταγμα, l. 13, est si effacé qu'il résulte d'une restitution plus que d'une lecture. Il est cependant très vraisemblable.

[70] Sur ce titre K. Jireček, *Geschichte der Serben*, II, p. 10; *Staat und Gesellschaft im mittelalt. Serbien* I, p. 16 (= trad. serbe par Radonić, *Istorija Srba*, III, p. 25-26). Le premier „veliki vojvoda" connu dans les sources est Novak Grebostrek en 1313, sous le roi Milutin. Le despote Jean Oliver dit dans une inscription du monastère de Lesnovo (en 1349) qu'il fut successivemen „veliki čelnik, veliki sluga (megas domesticos), *veliki vojvoda*, sebastokrator et despote": on voit donc que c'était un des titres les plus hauts à la cour de Dušan (Stojanović, *Zapisi i nadpisi*,

Uglješa ait été déjà fonctionnaire important dans cette région de Macédoine dont il devait devenir „despote", et où précisément nous connaissons un lieu-dit Προυναία. La personne qu'Uglješa nomme ἡ ἁγία μου κυρία ἡ Κεσάρισα serait alors la femme du césar de la région de Drama Voihna, dont Uglješa devait épouser ou avait déja épousé la fille, et cette identification est bien séduisante. Le „despote Manuel" ne saurait être ni Manuel Paléologue fils de Jean V et d'Hélène Cantacuzène, le futur Manuel II, trop jeune en 1358 [71], ni Manuel Cantacuzène fils de Jean Cantacuzène, créé despote en 1347 [72], mais qui depuis 1348 était dans le Péloponèse [73]; ce serait donc Manuel Asan, frère d'Irène et beau-frère de Jean Cantacuzène, créé sébastocrator en 1347 [74], mentionné avec le titre de despote en 1351 [75], et son frère, dont le nom a si fâcheusement disparu de notre document, serait Jean Asan [76]. Enfin le prostagma serait une des pièces d'archives que citent Chariton et le patriarche Nil, de même que la donation de la Κεσάρισα serait celle que rappelle Chariton en l'attribuant, à vrai dire, au César Voihna lui-même.

Ainsi tout s'explique si nous admettons que ce document a le même auteur que le précédent et date de 1358. Il n'en reste pas moins que, dans les actes d'Uglješa actuellement connus et dont nous avons donné plus haut la liste, celui-ci apparaît à tous points de vue singulier: par sa date très haute, par sa rédaction incorrecte à l'excès, par le titre de grand voévode que porte Uglješa, par la signature. Et bien qu'aucun de ces arguments ne soit assez décisif pour faire rejeter cette attribution, il convient de proposer encore une autre hypothèse:

2. — L'acte serait du César Uglješa II. Ce personnage est peu connu [77]. Fils du Sévastocrator Vladko, il dut naître un peu avant 1360, puisqu'il est peint sous les traits d'un jeune enfant dans les fresques de l'église de Psača, qui datent de 1366-1367, à côté du fondateur Vladko, de l'empereur Uroš et du roi Vukašin. Il reçut d'Etienne Uroš le titre de César, qu'il est le dernier prince serbe à porter. La biographie d'Etienne Lazarević par Constantin le Philosophe mentionne Uglješa à l'occasion de la bataille d'Angora en 1402, puis en 1410 et en 1412. Il apparaît comme seigneur de la région de Vranje, à l'est de Skoplje, dans l'unique document

---

I, n° 72). Le titre „vojvoda", qui correspond littéralement à στρατηγός, est traduit dans un document serbe de Raguse en 1333 par vexillifer (Jireček, *Staat u. Gesellschaft*, I, p. 16, n. 13).

[71] Cependant Cantacuzène, rapportant des événements de 1362, lui donne déjà le titre de despote: IV, 50 (Bonn. III, p. 363.

[72] Cantacuzène, IV, 5 (Bonn. III, p. 33). En même temps Cantacuzène accorde à son fils aîné Matthieu une dignité intermédiaire entre celle de despote et celle de basileus (*loc. cit.*).

[73] Cantacuzène, IV, 13 (Bonn. III, p. 85). Un peu plus loin (Bonn. III, p. 90) Cantacuzène donne la précision suivante: Ἡ Πελοπόννησος οὕτως ἄγεται μέχρι τοῦ νῦν ὑπὸ δεσπότου Μανουὴλ τοῦ Καντακουζηνοῦ.

[74] Cantacuzène nomme ses deux beaux-frères, Jean et Manuel Asan, sébastocrators en même temps qu'il nomme son fils Manuel despote: Cantacuzène IV, 5 (Bonn. III, p. 33).

[75] Cantacuzène IV, 26 (Bonn III, p. 196) et 28 (Bonn III, p. 211).

[76] Il est créé sébastocrator en 1347 en même temps que son frère Manuel: cf. le témoignage de Cantacuzène cité plus haut, et Grégoras XVI, 1 (Bonn II, p. 797).

[77] K. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 438; II, p. 131; trad. serbe par Radonić, *Istorija Srba*, IV, p. 109-110.

émanant de lui qui nous soit parvenu: un chrysobulle en serbe[78] délivré au couvent de Chilandar en 1423 et signé: „V Christa Boga blagovêrnyi kesar Ougleša gospodar Serblem i Podounaju i vsêch zapadnich stran“ [79]. Si l'on veut attribuer à ce César Uglješa le prostagma de Kutlumus, on ne saurait en tout cas tirer argument de l'acte de Chilandar, rédigé en serbe et dont la signature est si différente de la nôtre. La date de notre pièce serait soit Octobre 1403, soit Octobre 1418. La κεσάρισα ne saurait être identifiée, croyons-nous, non plus que le „despote Manuel“ [80]. Rien d'autre part n'indique que le César Uglješa ait été prénommé Jean, et enfin on serait surpris de lui voir prendre le titre de grand voévode quand il avait celui de César.

Nous revenons donc à notre premiere hypothèse: l'acte de Kutlumus émane du despote Jean Uglješa alors qu'il n'était encore que grand voévode, en 1358. A vrai dire on attendrait, surtout pour un document dont la signature est si remarquable, que la forme, la diplomatique fournisse quelque indication utile. Mais les travaux récents sur les actes grecs des souverains serbes[81] engagent à une grande prudence. Ils ont en effet montré que les Serbes n'ont pas eu à proprement parler de chancellerie grecque; que les documents sont le plus souvent rédigés par les monastères mêmes auxquels ils étaient destinés, qui se bornaient à ménager la place pour les signes de validation, c'est à dire certains mots consacrés (λόγος etc.), la date et la signature; et qu'enfin ces signes de validation ne sont pas même apposés de la main du souverain, mais bien par un scribe[82]. De là vient que les souscriptions du despote Jean Uglješa qui nous ont été conservées sont toutes différentes entre elles.[83] Quant à l'unique acte connu du César Uglješa, nous avons vu que la signature en était d'une main moderne. Il n'y a donc pas à chercher, dans la souscription de notre acte, un argument pour ou contre l'attribution à l'un ou l'autre Uglješa.

Quant au curieux emblème en forme de triangle à trois encoches, nous y ver-

---

[78] *Actes de Chilandar, II, Actes Slaves* (Vizant. Vrem., XIX, Suppl.), n° 80, p. 560.

[79] Mais à l'examen de la pièce, conservée à Chilandar, on constate que cette signature est d'une main moderne, probablement de la première moitie du XIX[e] siècle, et que le document lui-même, qui ne porte d'ailleurs aucun sceau et qui est écrit en onciale, n'est sans doute qu'une copie ancienne.

[80] On ne peut guère songer à l'empereur Manuel II Paléologue: en règle, l'empereur régnant n'est pas nommé par son nom dans un document officiel. D'ailleurs, le titre: πανευτυχέστατος δεσπότης s'applique seulement aux despotes, cf. *Acta mon. Rossici* 202, 206, 209, 212.

[81] Solovjev-Mošin, Introd. p. LXIV-CV. Vl. Mošin avait résumé en allemand les principaux résultats de ses recherches, sous le titre *Gab es unter den serbischen Herrschern des Mittelalters eine griechische Hofkanzlei?*, dans Archiv für Urkundenforschung, XIII, 1935, p. 183-197; et en français, *La chancellerie grecque des rois serbes*, Bull. de l'Institut archéol. bulgare, X, 1936, p. 78-79. M. Lascaris partage les conclusions de Vl. Mošin: cf. notamment Byzantinoslavica, III, 1931, p. 505 sq.; Revue Intern. des études balkaniques, III, 1937, p. 5-6.

[82] Encore faut-il ajouter que dans un acte rédigé en grec, les signes de validation sont tantôt en grec, tantôt en serbe. La façon de dater n'a point non plus la rigueur qu'elle a dans les diplômes de la chancellerie byzantine.

[83] Le chrysobulle d'avril 1371 est le seul qui mentionne que la souscription d'Uglješa fut apposée οἰκείᾳ χειρί. Mais son éditeur, M. Lascaris pense que ce document n'est qu'une „copie figurée“ et n'en a pas publié de photographie (Byzantinoslavica VI, p. 178).

rions volontiers l'image d'une tente ornée de trois fanions: la tente de commandement du grand voévode. C'est comme l'ébauche d'un blason. Sans doute, on ne connaît rien de semblable au bas d'aucun document écrit, et les monuments figurés uex-mêmes attestent qu'au XIV[e] siecle l'art héraldique se limitait, en Serbie, à quelques motifs simples [84]. Mais il ne faut pas oublier qu'en Occident au contraire il était très développé, et que Jean Uglješa est originaire de Dalmatie. On rappellera d'autre part le dessin de briques qu'on voit encore de nos jours sur la puissante tour construite par un képhali de Dušan, Oreste, sur l'acropole de Serrès [85]: cette image d'un écu quadrangulaire, intérieurement orné d'un motif de briques, est autre chose qu'un simple motif décoratif [86]. Il en va de même pour l'emblème dessiné par Uglješa, au bas d'un prostagma qui est certainement, sinon l'un des plus importants, du moins l'un des plus intéressants parmi les diplômes grecs des princes serbes.

Paul Lemerle (Athènes), *Alexandre Soloviev* (Belgrade).

TABLE DES ILLUSTRATIONS.

[84] Cf. A. Solovjev, *Les emblèmes héraldiques de Byzance et les Slaves*, Seminarium Kondakovianum, VII, 1935, p. 119-164.

[85] P. Papageorgiu, Αἱ Σέρραι, Byzant. Zeit., III, 1894, pl. II; cf. A. Solovjev, *Car Dušan u Seresu*, Jugoslov. Istor. Časopis, I, Belgrade 1936, p. 472 sq.

[86] On y pourrait voir un écu d'armes portant de vair ou d'hermine.

ЦАРСКІЙ ГОДЪ ВЪ ВИЗАНТІИ

Левъ Дьяконъ сообщаетъ, что Іоаннъ Цимисхій, послѣ того какъ въ ноябрѣ второго года своего царствованія женился на порфирородной Ѳеодорѣ и въ теченіе зимы закончилъ военныя приготовленія, отправился ранней весной въ Болгарію походомъ противъ русскихъ.[1] Предполагается, что здѣсь имѣется въ виду не весна 971 г., какъ сообщаютъ всѣ остальные наши источники, а весна 972 г. Считается само собой разумѣющимся, что Левъ Дьяконъ исчисляетъ царскіе года Цимисхія отъ декабря 969 г., когда Іоаннъ Цимисхій вступилъ на престолъ. Такимъ образомъ, подъ вторымъ царскимъ годомъ этого императора понимается время отъ декабря 970 до декабря 971 г. и, слѣдовательно, подъ ноябремъ второго года его правленія ноябрь 971 г., а подъ слѣдующей весной — весна 972 г. Такъ какъ Левъ Дьяконъ является младшимъ современникомъ Іоанна Цимисхія, то нѣкоторые историки[2] считаютъ, что Цимисхій дѣйствительно и выступилъ въ упомянутый походъ въ 972, а не въ 971 году. Но все же большинство историковъ[3] того мнѣнія, что это произошло въ 971 г., потому что они больше довѣряютъ единодушному свидѣтельству всѣхъ остальныхъ источниковъ, предполагая, что въ данномъ случаѣ Левъ Дьяконъ ошибся.

Между тѣмъ, я доказывалъ въ своихъ изслѣдованіяхъ о хронологіи даннаго похода,[4] что Іоаннъ Цимисхій и по Льву Дьякону предпринялъ свой походъ въ 971, а не въ 972 г. Византійцы, указывалъ я, считали года правленія своихъ императоровъ не отъ дня вступленія на престолъ, т. е. не по фактическимъ годамъ ихъ царствованія, а по календарнымъ годамъ. А именно, если я не ошибаюсь, они считали ихъ по крайней мѣрѣ до VII в. по юліанскому лѣтоисчисленію, т. е. отъ 1 января до 31 декабря; а отъ IX в., слѣдовательно и во времена Льва Дьякона, — какъ это указалъ еще въ XVIII в. Паги,[5] а въ началѣ XIX в. снова повторилъ Кругъ,[6] — по индиктамъ, т. е.

[1] Ed. Bonn. 127, 3 sqq.; 128, 1 sqq.

[2] Hase, Васильевскій, Schlumberger, Златарскій и др.

[3] Du Cange, Lebeau, Gelzer, Иречекъ и мн. др.

[4] *Левъ Діаконъ о годѣ отвоеванія Цимисхіемъ Болгаріи отъ русскихъ*, Semin. Kond. III (1929) 1—4; *Les indications chronologiques de Yahya relatives à la guerre de Tzimiscès contre les Russes*, Mélanges Ch. Diehl I (1930) 1—5; *La chronologie de la guerre russe de Tzimiscès*, Byzantion VI (1931) 337—342.

[5] Pagi, *Critica in Annales Baronii* III (1727) 783; цитировано у Круга, *Kritischer Versuch zur Aufklärung der byzantischen Chronologie*. С. Петербургъ 1810 г., стр. 14, прим.

[6] Кругъ, ук. соч., стр. 13 и сл.

годамъ простирающимся отъ 1 сентября до 31 августа. При этомъ византійцы считали первымъ царскимъ годомъ, то тотъ индикціонный годъ, когда императоръ пришелъ къ власти, то слѣдующій, въ зависимости отъ того, управлялъ ли онъ въ индикціонномъ году своего воцаренія больше или меньше послѣднихъ шести мѣсяцевъ. Такъ, напримѣръ, указывалъ я далѣе, — поскольку императоръ Ѳеофилъ въ индикціонномъ году своего прихода къ власти, т. е. въ 6338 г. отъ сотворенія міра, 8-ого индикта, а именно отъ 1 сентября 829 до 31 августа 830 г., управлялъ въ теченіе послѣднихъ 11 мѣсяцевъ, (унаслѣдовавъ царство въ октябрѣ 829 г.), Псевдо-Симеонъ уже этотъ 6338 г., 8-ого индикта считаетъ, какъ показалъ Кругъ,[7] первымъ годомъ его правленія. Напротивъ, поскольку Никифоръ Фока въ индикціонномъ году своего прихода къ власти, т. е. въ 6471 г., 6-ого индикта, въ періодъ отъ 1 сентября 962 до 31 августа 963 г., царствовалъ только 2 послѣднихъ мѣсяца, такъ какъ вступилъ на престолъ 2 іюля 963 г., то хронистъ Скилица и считаетъ его первымъ царскимъ годомъ не 6471 г., 6-ого индикта, а лишь слѣдующій 6472 г., 7-ого индикта.[8]

Изъ этого я сдѣлалъ выводъ, что Левъ Дьяконъ исчисляетъ царскіе года убійцы и наслѣдника Никифора Фоки—Цимисхія по индикціоннымъ годамъ и, слѣдовательно, первымъ его царскимъ годомъ считаетъ уже индикціонный годъ его вступленія на престолъ, т. е. 6478 г., 13-аго индикта или срокъ отъ 1 сентября 969 до 31 августа 970 г. Ибо Іоаннъ Цимисхій свергъ Никифора Фоку и наслѣдовалъ ему 11 декабря 969 г., такъ что въ 6478 г., 13-аго индикта онъ царствовалъ больше 6 мѣсяцевъ. Въ такомъ случаѣ Левъ Дьяконъ подъ вторымъ царскимъ годомъ Іоанна Цимисхія подразумѣваетъ не время отъ 11 декабря 970 до 10 декабря 971 г., а слѣдующій 6479 г., 14-аго индикта, что означаетъ время отъ 1 сентября 970 до 31 августа 971 г. Иными словами, Левъ Дьяконъ понимаетъ подъ ноябремъ второго царскаго года Іоанна Цимисхія ноябрь не 971, а 970 г., а подъ слѣдующей весной, когда Іоаннъ Цимисхій выступилъ въ походъ противъ русскихъ, весну не 972, а 971 г.

Съ этимъ моимъ объясненіемъ свидѣтельства Льва Дьякона не соглашается Ф. Дэльгеръ,[9] такъ какъ онъ не принимаетъ предпосылку, на которой оно основано, т. е. мои указанія о способѣ исчисленія царскихъ го-

---

[7] Ук. соч., стр. 1.

[8] Согласно Скилицѣ (Кедрину), ed. Bonn., II, 372, 13 и сл., 5-ый годъ правленія Никифора Фоки соотвѣтствуетъ 11-ому индикту, т.-е. 6476 г. отъ с. м., а 4-ый (372, 3 и сл.) 10-ому индикту, т.-е. 6475 г. Слѣдовательно, 3-ій годъ его правленія долженъ отвѣчать 9-ому индикту, т.-е. 6474 г. отъ с. м., второй же — 8-ому индикту, т.-е. 6473 г, а не, какъ у него (361, 14 сл.) ошибочно указано, 7-ому индикту или 6472 г.; ибо это первый годъ правленія Никифора Фоки: что Никифоръ Фока воцарился 2 іюля, 6-ого индикта (963 г.), сообщаетъ Porphyrog.. De cer., ed. Bonn. I, 434, 3 sqq.

[9] *Die Chronologie des grossen Feldzuges des Kaisers Johannes Tzimiskes gegen die Russen*, Byz. Zeitschrift 30 (1932) 274 sqq. За Дэльгеромъ послѣдовали C. Göllner, *Les expéditions byzantines contre les Russes sous Jean Tzimiscès*, Revue historique du Sud-Est européen XIII (№ 10—12), 1936, p. 352 и H. Grégoire, *La dernière campagne de Jean Tzimiscès contre les Russes*, Byzantion XII (1937) 270, n. 1.

довъ византійцами. Для Дэльгера всѣ мои утвержденія ничто иное, какъ гипотеза, къ тому же мало вѣроятная. Почему бы царскіе года считались всегда отъ 1 сентября, хотя бы правитель и начиналъ свое правленіе не въ этотъ моментъ, а отъ какой-нибудь другой, болѣе ранней или поздней даты? Далѣе, почему бы царскіе года, какъ это часто бываетъ, приводились вмѣстѣ съ индикціонными, если они съ ними тожественны? И какъ византійцы въ такомъ случаѣ обозначали первые шесть мѣсяцевъ какого-либо правленія, начавшагося, напримѣръ, 2 марта? Кромѣ того, ни папская канцелярія, хотя она слѣдовала византійскимъ образцамъ, ни лангобардскіе и меровингскіе короли не датировали актовъ по моей теоріи; папы до 772 г. датировали по фактическимъ царскимъ годамъ, а впослѣдствіи часто по таковымъ же своего правленія, лангобардскіе же и меровингскіе короли тоже по фактическимъ годамъ. Далѣе, по мнѣнію Дэльгера, моя теорія противорѣчитъ выводамъ науки о хронологіи по данному вопросу, такъ какъ наука о хронологіи напротивъ, якобы, учитъ насъ, что византійцы, какъ и выше упомянутые правители, считали царскіе года со дня воцаренія того или иного правителя. Затѣмъ Дэльгеръ находитъ, что я въ доказательство своей теоріи привелъ недостаточно матеріала, а именно только два примѣра, къ тому же не убѣдительныхъ. Примѣръ Ѳеофила лишь въ томъ случаѣ бы былъ доказателенъ, если бы существовалъ какой-нибудь источникъ, въ которомъ бы мѣсяцъ сентябрь или октябрь 6339 (830) г. были зачислены во второй, а не въ первый царскій годъ Ѳеофила. А во второмъ примѣрѣ, касающемся Никифора II Фоки, цифра индикта, утверждаетъ Дэльгеръ, по всей вѣроятности, плохо сохранилась въ рукописи Скилицы.

Наконецъ, Дэльгеръ сообщаетъ, что онъ провѣрилъ мою теорію по источникамъ и убѣдился, что она непріемлима; иными словами, что византійцы считали царскіе года не по моей теоріи, а такъ, какъ по его мнѣнію учитъ наука о хронологіи, т.-е. по фактическимъ годамъ правленія каждаго правителя. Слѣдуютъ доказательства, спеціально для этого собранныя имъ въ источникахъ, и при томъ въ первую очередь въ грамотахъ, поскольку онѣ датированы не только мѣсяцемъ и индиктомъ, а также и годомъ правленія византійскихъ императоровъ. Для VI в. это новеллы Юстиніана I, и, прежде всего, его новелла отъ 31 августа 537 г. (№ 47), въ которой нарочито предписывается, чтобы впредь не только въ его правленіе, но и при дальнѣйшихъ императорахъ во всѣхъ правительственныхъ актахъ Имперіи, наряду съ консульскимъ годомъ, индиктомъ, мѣсяцемъ и числомъ, указывалось, и при томъ на первомъ мѣстѣ, также и порядковое число лѣтъ правленія императора, и чтобы не только его собственные царскіе года считались отъ 1 апрѣля 527 г., въ каковомъ мѣсяцѣ онъ наслѣдовалъ царскую власть, но и царскіе года будущихъ императоровъ такъ же считались отъ дня ихъ прихода къ власти. Для VII в., по мнѣнію Дэльгера, служитъ, между прочимъ, доказательствомъ замѣтка въ Пасхальной Хроникѣ, ed. Bonn. I, 694, 13, въ которой говорится, что съ момента воцаренія тирана Фоки 25 ноября 602 г. и до января 603 г., когда онъ сталъ консуломъ на этотъ годъ, указывалось въ актахъ: „первый годъ царствованія Фоки“ (βασιλείας Φωκᾶ ἔτους α´). Для второй половины VII

и для VIII в. Дэльгеръ указываетъ на современные папскіе, царскіе, соборные и прочіе офиціальные акты, на основаніи которыхъ Г. Острогорскій въ своемъ изслѣдованіи о Өеофанѣ (Byz.-Neugr. Jahrb. VII, 1930, с. 10 и 55—56), являющемся основнымъ для византійской хронологіи, доказываетъ, что въ тѣ времена даже и постъ-консульскіе года императоровъ считались не, какъ прежде, съ 1 января, а со дня воцаренія и означали, такимъ образомъ, то же, что и царскіе года, — за исключеніемъ тѣхъ случаевъ, когда царь былъ коронованъ еще при своемъ предшественникѣ и лишь по его смерти наслѣдовалъ престолъ. Въ послѣднемъ случаѣ царскіе года считались со дня вѣнчанія на царство, а постъ-консульскіе года — лишь со дня принятія царской власти. Наконецъ, для періода до VII в. Дэльгеръ приводитъ, какъ доказательство, и частные египетскіе акты, въ которыхъ царскіе года тоже считались по фактическимъ годамъ царствованія, какъ это предписалъ Юстиніанъ I въ своей 47-ой новеллѣ.

Этимъ заканчиваются доказательства Дэльгера, что моя теорія не примѣнима къ офиціальному византійскому исчисленію царскихъ годовъ, потому что въ офиціальныхъ документахъ позднѣйшаго времени датировка порядковымъ числовъ царскихъ лѣтъ постепенно исчезаетъ. Затѣмъ Дэльгеръ переходитъ къ доказательству, что и византійскіе историки не придерживаются моей системы. При этомъ онъ напоминаетъ, что и историки болѣе поздняго времени въ общемъ все рѣже приводятъ для тѣхъ или иныхъ событій порядковыя числа царскихъ годовъ. Но даже и въ тѣхъ случаяхъ, гдѣ они это дѣлаютъ, мало примѣровъ, которые можно было бы использовать для рѣшенія нашего спора. Ибо, для того, чтобы какой-нибудь примѣръ могъ быть въ этомъ смыслѣ использованъ, нужно прежде всего, чтобы кромѣ царскаго года, къ которому отнесено извѣстное событіе, былъ указанъ еще индиктъ или годъ отъ сотворенія міра и мѣсяцъ. Кромѣ того, само событіе, о которомъ идетъ рѣчь, должно относиться ко времени между 1 сентября и днемъ воцаренія даннаго императора. Иначе вѣдь получается одно и то же порядковое число царскихъ годовъ, считать ли по теоріи Дэльгера или по моей, вслѣдствіе чего не видно, по которой изъ нихъ исчисляетъ царскіе года данный историкъ. Въ поискахъ подходящихъ примѣровъ Дэльгеръ, какъ онъ пишетъ, пересмотрѣлъ всѣхъ главнѣйшихъ историковъ съ X до XIV в., т.-е. Продолжателя Өеофана (Theophanes continuatus), Псевдо-Симеона, Генесія, Льва Дьякона, Скилицу (Кедрина), Пселла, Атталіата, Никифора Вріеннія, Анну Комнину, Киннама, Никиту Хоніата, Георгія Акрополита и Пахимера. При этомъ обнаружилось, что примѣры съ порядковыми числами годовъ правленія въ относительно большомъ количествѣ встрѣчаются лишь у Псевдо-Симеона и Скилицы. Но примѣры изъ Псевдо-Симеона не могутъ быть использованы, потому что въ нихъ нѣтъ обозначенія ни мѣсяцевъ, ни какихъ-либо другихъ датъ, необходимыхъ для хронологической провѣрки. Остаются, слѣдовательно, по мнѣнію Дэльгера, главнымъ образомъ примѣры изъ Скилицы. Начиная отъ сверженія Романа (16 декабря 944 г.), когда прекращается зависимость Скилицы отъ Продолжателя Өеофана, и до конца хроники Дэльгеръ нашелъ всего восемь такихъ

примѣровъ, которые и приводитъ одинъ за другимъ. Позволю себѣ и я ихъ здѣсь перечислить, потому что впослѣдствіи мнѣ придется о нихъ говорить:

1) Скилица (Кедринъ) II, 323, 23: сверженіе Романа I, 16-аго декабря, 3-яго индикта, 6453 (944) г. отъ сотворенія міра, κς' ἀνύοντα ἐν τῇ βασιλείᾳ ἐνιαυτόν. Это, по Дэльгеру, не должно означать, когда онъ заканчивалъ 26-ой годъ правленія, а можетъ имѣть и смыслъ, когда вступалъ въ 26-ой годъ правленія, когда находился въ теченіе этого года правленія, т.-е. имѣетъ смыслъ латинскаго annum agens. Романъ, по Дэльгеру, былъ коронованъ соправителемъ при малолѣтнемъ Константинѣ VII Порфирородномъ въ декабрѣ 6428 (919) г., и при томъ, какъ это считаетъ Дэльгеръ, 12 декабря. Ибо, хотя у Продолжателя Ѳеофана (ed. Bonn. 397/8) сказано „17 декабря", тамъ въ тоже время указано и „въ недѣлю Праотецъ", т.-е. въ предпослѣднее воскресеніе передъ Рождествомъ. Однако, недѣля Праотецъ въ 6428 (919) г. приходится не на 17, а на 12 декабря. Число же 17 (ιζ') во всякомъ случаѣ ошибка переписчика, вмѣсто 12 (ιβ'), потому что невѣроятно, чтобы ошибочнымъ были слова „въ недѣлю Праотецъ". Да и коронованія обыкновенно совершались въ воскресеніе.[10] Поэтому, утверждаетъ Дэльгеръ, считалъ ли Скилица царскіе года Романа по моей или по его теоріи, въ обоихъ случаяхъ онъ могъ сказать, что Романъ въ моментъ сверженія съ престола 16 декабря 6453 (944) г. „находился на 26-омъ году своего правленія". Другими словами, изъ этого примѣра не видно, по какому изъ двухъ приведенныхъ способовъ Скилица считалъ царскіе года.

2) Скилица (Кедр.) II, 332, 5: смерть константинопольскаго патріарха Ѳеофилакта: „въ 12-омъ году правленія Константина, въ 6464 (956) г. отъ сотворенія міра, 27 февраля, 14-аго индикта". Константинъ VII Порфирородный принялъ царскую власть непосредственно послѣ сверженія Романа I 16 декабря 6453 (944) г. Слѣдовательно, 27 февраля 6464 (956) г. приходится по обоимъ способамъ исчисленія на 12-ый царскій годъ Константина VII. Значитъ, и этотъ примѣръ непригоденъ для отвѣта на вопросъ, по какому изъ двухъ способовъ считаетъ Скилица года правленія.

3) Скилица (Кедр.) II, 337, 13: посѣщеніе Константиномъ VII монастыря на малоазіатскомъ Олимпѣ „въ 15-омъ году его правленія, въ сентябрѣ мѣсяцѣ, 3-яго индикта, въ 6468 (959) г." Этотъ примѣръ, говоритъ Дэльгеръ, подтверждаетъ только его теорію, потому что по моей теоріи сентябрь 6468 (959) г. якобы приходился уже на 16-ый годъ правленія Константина.

4) Скилица (Кедр.) II, 361, 14: выступленіе Никифора II Фоки въ первый киликійскій походъ „во 2-ой годъ его правленія, въ іюлѣ мѣсяцѣ, 7-ого индикта," т. е. въ 6472 (964) г. Никифоръ Фока провозглашенъ царемъ 2 іюля 6471 (963) г.[11] Если, говоритъ Дэльгеръ, первый киликійскій походъ Ни-

---

[10] Между тѣмъ, уже Кругъ, ук. соч. 140 сл. доказалъ, что коронованіе Романа совершилось 17 декабря, въ недѣлю Праотецъ, 920 г. Новое доказательство тому привелъ V. Grumel, Echos d'Orient 183 (1936) 333 sq.

[11] Дэльгеръ, ук. соч. 279 и уже раньше въ Regesten d. Kaiserurkunden I (1924) 89 указываетъ 3 іюля.

кифора Фоки начался, какъ это слѣдуетъ предположить, между 3—31 іюля 6472 (964) г., тогда этотъ примѣръ согласуется только съ его способомъ исчисленія, т. к., по моему способу 2-ой годъ правленія Никифора Фоки соотвѣтствовалъ бы не 7-ому индикту, который обозначенъ у Скилицы, т. е. 6472 году отъ сотворенія міра, а 8-ому индикту или 6473 году, иными словами времени отъ 1 сентября 964 и до 31 августа 965 г.

5) Скил. (Кедр.) II, 363, 8: возвращеніе Никифора Фоки изъ перваго киликійскаго похода „въ октябрѣ мѣсяцѣ, 9-аго индикта". Это, по Дэльгеру, означаетъ не октябрь 965-го, а 964-го г., потому что здѣсь, будто-бы, подразумѣвается не 3-ій, а 2-ой годъ правленія Никифора Фоки. Такъ онъ считаетъ потому, что Скилица по окончаніи повѣствованія о первомъ киликійскомъ походѣ помѣщаетъ во 2-ой годъ правленія Фоки событія, къ которымъ онъ переходитъ непосредственно послѣ этого (II, 363, 19), т. е. завоеваніе византійцами острова Кипра, совершонное при Никифорѣ Фокѣ его полководцемъ патриціемъ Никитой Халкуцемъ. Перемѣстивъ такимъ образомъ возвращеніе Фоки изъ 965 г., 3-яго года правленія Фоки, въ 964 г., 2-ой годъ его правленія, Дэльгеръ далѣе приходитъ къ выводу, что эта дата приходится и по моему и по его способу исчисленія на 2-ой годъ правленія Никифора Фоки, и что, слѣдовательно, и этотъ примѣръ относится къ тѣмъ, по которымъ нельзя установить какого изъ двухъ способовъ исчисленія придерживался Скилица. Все же, замѣчаетъ Дэльгеръ, если бы Скилица въ данномъ случаѣ придерживался моего способа исчисленія, то Никифоръ Фока долженъ бы былъ вернуться въ октябрѣ мѣсяцѣ 964 г. изъ похода, въ который выступилъ въ іюлѣ 965 г. Впрочемъ, добавляетъ Дэльгеръ, что первый киликійскій походъ относится къ 964, а не къ 965 г., явствуетъ и изъ Яхьи (ed. Kratchkovsky[12] — Vasiliev 7, 93).

6) Скил. (Кедр.) II, 372, 3: инспекція Никифора Фоки фракійскихъ городовъ на болгарской границѣ, „въ 4-омъ году правленія, мѣсяцѣ іюнѣ, 10-ого индикта", т. е. въ іюнѣ 6475 (967) г. Іюнь 6475 (967) г. приходится на 4-ый годъ правленія Никифора Фоки по обоимъ способамъ исчисленія; такимъ образомъ, и этотъ примѣръ не можетъ быть использованъ для рѣшенія вопроса, какъ Скилица вычислялъ года правленія императоровъ.

7) Скил. (Кедр.) II, 372, 13: первое вторженіе русскаго князя Святослава въ Болгарію „въ августѣ мѣсяцѣ, 11-аго индикта", т. е. въ августѣ 6476 (968) г., „въ 5-омъ году правленія Никифора Фоки". Это одна изъ датъ, которую я привелъ въ доказательство своей теоріи и относительно которой и Дэльгеръ признаетъ, что она „кажется" съ ней согласуется.

8) Скил. (Кедр.) II, 372, 16: второе вторженіе Святослава въ болгарское царство, „въ 6-омъ году правленія Никифора Фоки". Послѣ этой замѣтки у Скилицы находится сообщеніе о большомъ землетрясеніи 2 сентября, 11-аго индикта, что Дэльгеръ справедливо исправляетъ на 12-ый индиктъ, какъ дѣйствительно и указано въ рукописяхъ. Затѣмъ слѣдуетъ замѣтка о жестокихъ горячихъ вѣтрахъ въ маѣ мѣсяцѣ того же индикта, которые уничтожили

[12] Дэльгеръ, ук. соч. 279, и 290, прим. 1 ошибочно пишетъ „Kratchovskij", „Krachovskij".

всѣ посѣвы, вслѣдствіе чего въ 12-омъ индиктѣ наступилъ страшный голодъ. 12-ый индиктъ или 6477 годъ отъ сотворенія міра — это время отъ 1 сентября 968 до 31 августа 969 г.. Такимъ образомъ, землетрясеніе 2 сентября, 12-аго индикта, случилось 2 сентября 968 г., майскіе горячіе вѣтры были въ маѣ 969 г., а голодъ, который они вызвали въ 12-омъ индиктѣ, приходится на время послѣ мая, но до 1 сентября 969 г., когда начинается слѣдующій 13-й индиктъ и слѣдующій 6478 г. отъ с. м. Поэтому, утверждаетъ Дэльгеръ, второе вторженіе Святослава въ Болгарію произошло не въ 969, какъ принято думать, а въ 968 г. и при томъ до сентября этого года, т. е. въ 11-омъ индиктѣ, а не въ 12-мъ, т. к., по Дэльгеру, во всѣхъ трехъ приведенныхъ замѣткахъ Скилица совершенно очевидно приводитъ событія въ ихъ хронологическомъ порядкѣ, а, отчасти, и въ причиннной связи. Если же это допустить, говоритъ онъ, то этотъ примѣръ согласуется съ его исчисленіемъ, а не съ моимъ.

Такимъ образомъ, по Дэльгеру, изъ восьми выше приведенныхъ примѣровъ, которые онъ нашелъ у Скилицы, четыре благопріятны какъ для моей теоріи, такъ и для его и, слѣдовательно, не могутъ быть использованы для рѣшенія нашего спора; три благопріятны только для него; и всего на всего одинъ, т. е. № 7, повидимому, благопріятенъ и для моей теоріи. Но, какъ мы это уже раньше отмѣтили, Дэльгеръ находитъ, что имѣются серьезныя причины для сомнѣнія, правильно ли здѣсь передана цифра индикта въ рукописи. Ибо по моему счету первое вторженіе Святослава въ Болгарію приходилось бы на августъ 968 г., тогда какъ лѣтопись Нестора (переводъ Trautmann, стр. 44) относитъ его не къ 968, а къ 967 г. Правда, пишетъ Дэльгеръ, эта хроника ничего не говоритъ о повторномъ вторженіи русскихъ въ болгарское царство, но и по ней русскіе въ 969 г. все же находятся въ Болгаріи. Эта наводитъ Дэльгера на мысль, что въ примѣрѣ № 7 слѣдуетъ 11-ый индиктъ (ια′) разсматривать какъ ошибку переписчика вмѣсто 10-аго индикта (ι′), который стоялъ въ первоначальной рукописи Скилицы, такъ что и по Скилицѣ и по лѣтописи Нестора первый походъ Святослава противъ Болгаріи относится не къ 968, а къ 967 г. Это исправленіе 11-аго индикта въ 10-ый индиктъ, говоритъ Дэлгеръ, тѣмъ болѣе оправдано, что тогда теченіе событій у Скилицы становится ясно и осмысленно: въ іюнѣ 967 г. Никифоръ Фока посѣщаетъ ѳракійскіе города и устанавливаетъ, что болгарскій царь Петръ не желаетъ болѣе препятствовать венгерскимъ нападеніямъ черезъ Болгарію на Византію. Поэтому Фока сразу послѣ своего возвращенія въ Константинополь посылаетъ тайнаго посланника, патриція Калокира, съ богатыми дарами къ Святославу въ Кіевъ, чтобы побудить его напасть на Болгарію. Святославъ тотчасъ же принимаетъ предложеніе и вторгается въ августѣ того же 967 г. въ Болгарію, въ первый разъ, а въ слѣдующій 968 г., до сентября мѣсяца, во второй разъ. Затѣмъ 2 сентября 968 г. происходитъ землетрясеніе, въ маѣ 969 дуютъ горячіе вѣтры, а послѣ этого начинается голодъ.

Итакъ, по мнѣнію Дэльгера, примѣры изъ Скилицы не даютъ достаточныхъ основаній считать, что Скилица исчислялъ царскіе года по моей теоріи.

То же, по Дэльгеру, относится и ко Льву Дьякону, ибо порядковое число царскихъ годовъ онъ приводитъ только въ одномъ мѣстѣ, и при томъ именно въ томъ случаѣ, для объясненія котораго я и предложилъ свою теорію.

У остальныхъ выше приведенныхъ византійскихъ историковъ Дэльгеръ нашелъ только одинъ подходящій примѣръ счета царскихъ годовъ, а именно лишь у историка XIV в. Пахимера (ed. Bonn, II, 561, 13), но и этотъ примѣръ говоритъ не въ мою пользу. Здѣсь извѣстныя событія относятся къ 23-ему году правленія Андроника II и къ 12-ому году царствованія его сына и соправителя Михаила IX. Андроникъ II началъ царствовать 11 декабря 1282 г., Михаилъ IX сталъ его соправителемъ 21 мая 1294 г. Слѣдовательно, если бы Пахимеръ исчислялъ царскіе года по моей теоріи, онъ бы одни и тѣ же событія отнесъ и ко времени отъ 1 сентября 1304 до 31 августа 1305 г., которое по моей теоріи отвѣчаетъ 23-ему году правленія Андроника II, и къ послѣдующему времени отъ 1 сентября 1305 до 31 августа 1306 г., которое по той же моей теоріи соотвѣтствуетъ 12-ому году правленія Михаила IX. Но т. к. едва ли Пахимеръ могъ впасть въ такую ошибку, то, по Дэльгеру, не остается ничего другого какъ принять, что этотъ историкъ считаетъ царскіе года по теоріи Дэльгера и согласно этому относитъ событія, о которыхъ идетъ рѣчь, ко времени отъ 21 мая 1305 г. до 10 декабря того же года.

Наконецъ то, что византійцы, а слѣдовательно и византійскіе историки, считали царскіе года не по моей, а по его теоріи, Дэльгеръ выводитъ изъ большого значенія, которое вообще имѣла въ общественной жизни Византіи дата провозглашенія императора. Слѣдуетъ нѣсколько данныхъ объ этомъ изъ IX—XII в. и затѣмъ заключеніе Дэльгера: разъ все это такъ, то почему бы только византійскіе историки, въ видѣ исключенія, считали года правленія императоровъ всегда отъ 1 сентября, а не отъ дѣйствительнаго дня ихъ провозглашенія?

Согласно всему выше сказанному, по Дэльгеру и изъ свидѣтельства Льва Дьякона о годѣ выступленія Іоанна Цимисхія въ болгарскій походъ противъ русскихъ не вытекаетъ, какъ бы я того хотѣлъ, что Цимисхій двинулся въ походъ въ 971 году, а явствуетъ, что это произошло въ 972 г., какъ это считали до меня. Однако, разумѣется, говоритъ Дэльгеръ, это свидѣтельство не можетъ имѣть перевѣса надъ единогласными свидѣтельствами остальныхъ трехъ другъ отъ друга независимыхъ источниковъ, т.-е. Скилицы, Яхъи и Нестора, и приходится просто признать, что Левъ Дьяконъ здѣсь ошибся, помѣстивъ ноябрь мѣсяцъ, когда Цимисхій женился, во второй годъ правленія Цимисхія, а не въ первый. Эта ошибка могла произойти потому, думаетъ Дэльгеръ, что ноябрь перваго фактическаго года Цимисхія, т. е. ноябрь 970 г., былъ очень близокъ начальной датѣ его второго фактическаго года, т.-е. 11 декабря 970 г., такъ что тѣ празднества и пиршества, которые онъ, по разсказу Льва Дьякона, устроилъ для константинопольскаго народа по поводу своей свадьбы съ Ѳеодорой, вѣроятно зашли нѣсколько и во второй фактическій годъ его правленія. Возможно также, что Левъ Дьяконъ сдѣлалъ выше упомянутую ошибку по слѣдующей причинѣ: кромѣ него упоминаетъ о бракѣ Цимисхія

съ Θеодорой и Скилица, но не указываетъ, что Цимисхій женился въ ноябрѣ второго года своего правленія, а лишь послѣ повѣствованія о его женитьбѣ переходитъ къ событіямъ, второго года его правленія, говоря: „во второмъ году своего правленія, собираясь въ походъ противъ русскихъ"... Послѣ этого онъ сперва описываетъ приготовленія къ этому походу, а затѣмъ и самый походъ. Какъ это доказалъ М. Сюзюмовъ въ статьѣ: „О источникахъ Льва Дьякона и Скилицы", Византійское Обозрѣніе II (1916) 106 сл., въ тѣхъ частяхъ, гдѣ Скилица говоритъ о Никифорѣ Фокѣ и Цимисхіи, онъ не находится въ зависимости, какъ это прежде считалось, отъ Льва Дьякона, хотя съ нимъ часто дословно совпадаетъ; въ этихъ частяхъ они оба зависимы отъ одного и того же намъ неизвѣстнаго источника.[18] Дэльгеръ предполагаетъ, что этотъ источникъ въ части, повѣствующей о Цимисхіи, содержалъ приблизительно слѣдующую фразу: „Намѣреваясь во второмъ году своего правленія идти походомъ противъ русскихъ, онъ по поводу своей женитьбы на Θеодорѣ въ ноябрѣ мѣсяцѣ устроилъ народу и войску торжества и развлеченія". Левъ же Дьяконъ, пересказывая это мѣсто, отнесъ по ошибкѣ во второй годъ правленія Цимисхія (δευτέρῳ ἔτει) и само время свадьбы Цимисхія, т.-е. и мѣсяцъ ноябрь 970 г.

Вотъ причины и доказательства, на основаніи которыхъ Дэльгеръ оспариваетъ мою теорію о византійскомъ способѣ исчисленія царскихъ годовъ, а, слѣдовательно, и мое объясненіе выше приведеннаго свидѣтельства Льва Дьякона, основанное на этой теоріи. Но всѣ эти доводы и доказательства ошибочны, поскольку они относятся къ византійскимъ историкамъ. По крайней мѣрѣ, для одного рода византійскихъ историковъ, т.-е. для хронистовъ, не подлежитъ никакому сомнѣнію, что они, повѣствуя о событіяхъ перваго, второго и т. д. года правленія отдѣльныхъ императоровъ (ἔτος βασιλείας α', β' и т. д.) понимали при этомъ календарные, а не фактическіе года ихъ правленія. Такъ, напримѣръ, у Θеофана, уже и тѣ года правленія одновременныхъ свѣтскихъ и церковныхъ правителей, которыми онъ начинаетъ свою хронику, т.-е. первый изъ 20 царскихъ годовъ римскаго царя Діоклетіана, 15-ый изъ семнадцати персидскаго шаха Вараха, 7-ой изъ пятнадцати римскаго епископа Гая, 13-ый изъ двадцати четырехъ іерусалимскаго епископа Гименея, 11-ый изъ девятнадцати александрійскаго епископа Θеоны и 2-ой изъ тридцати антіохійскаго епископа Тирана, которые Θеофанъ обозначаетъ всѣ вмѣстѣ подъ 5777 александрійскимъ годомъ отъ сотворенія міра и 277 г. отъ Воплощенія Христова; а затѣмъ и слѣдующіе года тѣхъ же правителей, т.-е. 2-ой годъ Діоклетіана, 16-ый Вараха, 8-ой Гая, 14-ый Гименея, 12-ый Θеоны и 3-ій Тирана, которые Θеофанъ заноситъ всѣ вмѣстѣ подъ слѣдующимъ 5778 алаксандрійскимъ годомъ и слѣдующимъ 278 г. отъ В. Х.; затѣмъ 3-ый, 17-ый, 9-ый, 15-ый, 13-ый и 4-ый тѣхъ же правителей, которые Θеофанъ объединяетъ подъ

[18] Это и я утверждалъ въ *La chronologie de la guerre russe de Tzimiscès*, но въ концѣ статьи (стр. 342) и лишь между прочимъ, отмѣтивъ однако, что буду объ этомъ говорить въ отдѣльномъ изслѣдованіи. Поэтому я тамъ и не привелъ прекрасную статью Сюзюмова, а не потому что бы ея не зналъ, какъ это думаетъ Дэльгеръ.

дальнѣйшимъ 5779 александрійскимъ годомъ и 279 г. отъ В. Х.; затѣмъ 4-ый Діоклетіана, первый и единственный новаго персидскаго шаха Варарана, 10-ый Гая, 16-ый Гименея, 14-ый Θеоны и 5-ый Тирана, которые Θеофанъ ставитъ подъ 5789 александрійскій годъ и 280 г. отъ В. Х. и т. д., и т. д. — все это вовсе не обозначаетъ фактическихъ годовъ правленія поименованныхъ правителей, т.-е. фактическихъ ихъ годовъ, только начинающихся или только заканчивающихся въ томъ александрійскомъ году отъ с. м. и году отъ В. Х., подъ которымъ они стоятъ, а не совпадающихъ съ нимъ вполнѣ; напротивъ, каждый изъ данныхъ годовъ представляетъ именно данный цѣлый александрійскій и данный цѣлый годъ отъ В. Х., съ которымъ полностью и совпадаетъ.

Византійскіе лѣтописцы, а въ ихъ числѣ и Θеофанъ, даже и тогда считаютъ этимъ способомъ царскіе года, когда одновременно указываютъ и сколько какой правитель правилъ фактическихъ годовъ, мѣсяцевъ и дней. Что это обстоитъ такъ, я покажу здѣсь на примѣрахъ изъ самихъ византійскихъ лѣтописцевъ. Впрочемъ, это не было до сихъ поръ неизвѣстно наукѣ о хронологіи: напротивъ, это зналъ уже упомянутый выше старый спеціалистъ по хронологіи Паги,[14] а благодаря ему и Кругъ.[15] Въ настоящее время, къ тому же, извѣстно, что такой счетъ царскихъ годовъ не является вовсе открытіемъ византійскихъ лѣтописцевъ, а перенятъ ими отъ отцевъ христіанской хронографіи — Секста Юлія Африканскаго III в., Евсевія Кесарійскаго IV в. и т. д. и отъ нихъ же проникъ не только въ византійскую, но и вообще въ средневѣковую, даже и латинскую хронографію. Кромѣ того, извѣстно, что этотъ способъ исчисленія встрѣчается и у нѣкоторыхъ еще болѣе старыхъ писателей, какъ, напримѣръ, у Іосифа Флавія, Тацита, Цензорина, Тертуліана и др.[16]

Вполнѣ объяснимо, почему лѣтописцы считаютъ царскіе года не по фактическимъ, а по календарнымъ годамъ. Прежде всего, они пишутъ не только исторію своей земли и своего времени, но и всемірную исторію отъ сотворенія міра, и царскіе года они считаютъ не только для болѣе новыхъ правителей,

---

[14] См. его выше ук. соч. III, 783: „Cum Annalistae Byzantini annos Imperatorum a Kalendis Septemb. cum anno civili exordiantur, Leo annum Imperii XVIII. Kalend. Sept. anni Christi 903 inchoavit". Тамъ же р. 792: „Leonis annus XIX. Kal. Sept. anni Chr. 904 inchoatus". См. эти цитаты у Круга, ук. соч. 15, прим.

[15] Кругъ, ук. соч. 13-14: „Indem er (Pagi) dennoch jedes Regierungsjahr Leons, wie die Byzantier, mit dem *1. September* beginnt, weil diese, wie er sagt, die Jahre der Regenten immer mit dem bürgerlichen Jahre zugleich anzufangen pflegen". Что у византійскихъ лѣтописцевъ царскіе года суть ничто иное, какъ календарные года, знаютъ и новые изслѣдователи, отмѣчая это какъ фактъ очевидный и не требующій доказательствъ. См. напримѣръ Gelzer, *Sextus Julius Africanus und die byzantinische Chronographie* II (1885) 150 ff., 168 ff., 245 ff.; Rühl, *Chronologie des Mittelalters und der Neuzeit*. Berlin. 1897, S. 192, Anm. 3 („Theophanes gleicht das Jahr 5777 der Welt mit dem 1. Jahre Diokletians").

[16] Что уже Юлій Африканецъ, Евсевій, Анніанъ и др. считаютъ царскіе года по календарнымъ годамъ, указываютъ Gelzer, ук. соч. I (1880) 37 сл., 45, 48; II, 85 сл.; Mommsen, *Das römisch-germanische Herrscherjahr*, Neues Archiv d. Gesell. f. ältere deutsche Geschichtskunde 16 (1891) 58 (= Historische Schriften III, 1910, S. 351): Rühl, ук. соч. 191, прим. 5. Примѣры изъ древнихъ писателей и изъ латинскихъ анналистовъ приводитъ Моммзенъ, ук. соч.; а изъ восточныхъ авторовъ Гельцеръ (напр. II, 409).

о которыхъ они могли знать отъ какой даты начиналось и когда кончалось ихъ фактическое правленіе, а считаютъ ихъ для всѣхъ правителей, начиная отъ библейскихъ и мифологическихъ временъ, такъ что относительно многихъ изъ нихъ они не имѣли даже понятія, отъ какой и до какой даты они въ дѣйствительности управляли. Кромѣ того, и для многихъ упомянаемыхъ ими событій они не знали точной даты и уже потому не могли для нихъ привести фактическій годъ правителя того времени. Поэтому имъ съ самаго начала, а часто и для позднѣйшихъ временъ, не оставалось ничего другого, какъ считать царскіе года по календарнымъ годамъ, по которымъ они и описываютъ событія, а равно и смѣну правителей. Наконецъ, не слѣдуетъ забывать, что фактическіе года не имѣютъ постоянной начальной и конечной даты. Болѣе того, они почти у каждаго новаго правителя начинаются и заканчиваются въ совершенно другое время, чѣмъ у предыдущаго. Ибо правители обыкновенно царствуютъ не ровно цѣлый годъ или нѣсколько полныхъ лѣтъ, а либо немного болѣе того, будь то на нѣсколько мѣсяцевъ, мѣсяцевъ и дней или только дней, либо менѣе одного фактическаго года, иногда даже всего нѣсколько дней. Календарные же года всегда имѣютъ одну и ту же начальную и конечную дату. Поэтому при систематическомъ исчисленіи царскихъ годовъ цѣлаго ряда правителей, какъ это производится въ лѣтописяхъ, календарные года гораздо удобнѣе, чѣмъ фактическіе.

Правда, счетъ царскихъ годовъ по календарнымъ годамъ имѣетъ и свои неудобства. Напримѣръ, считать ли календарный годъ, въ которомъ новый правитель смѣнилъ прежняго, какъ первый годъ новаго или какъ послѣдній стараго? Какъ уже было сказано, я раньше полагалъ, что онъ только тогда считался первымъ годомъ новаго правителя, когда новый правитель царствовалъ въ немъ больше шести послѣднихъ, а его предшественникъ меньше шести первыхъ мѣсяцевъ. Если же соотношеніе было обратное, то я думалъ, что этотъ календарный годъ считался послѣднимъ царскимъ годомъ стараго правителя, а первымъ царскимъ годомъ новаго считался лишь слѣдующій календарный годъ. Такъ это и бываетъ въ большинствѣ случаевъ, ибо самое естественное, чтобы календарный годъ, въ которомъ одинъ правитель кончаетъ, а другой начинаетъ царствовать, получалъ тотъ изъ нихъ, который въ данномъ году правилъ дольше. Однако, не существовало правила, которое бы предписывало лѣтописцамъ отводить данный календарный годъ всегда именно этому правителю. Иногда они, какъ разъ напротивъ, даютъ его тому царю, который въ данномъ году царствовалъ меньше шести мѣсяцевъ. Въ особенности, они поступаютъ такъ въ тѣхъ случаяхъ, когда этотъ правитель въ данномъ году правилъ немного менѣе шести мѣсяцевъ. Такъ, напримѣръ, Θеофанъ (ed. de Boor, 1, 119, 28 и 120, 1 и сл.) считаетъ 5966 александрійскій годъ, т.-е. время отъ 1 сентября 473 до 31 августа 474 г.[17] послѣднимъ (17-ымъ) царскимъ годомъ Льва I, а не первымъ годомъ его внука и наслѣдника Льва II,

[17] V. Grumel, Echos d'Orient 176 (1934) 396 ff. пытался доказать, что Θеофанъ, какъ и Георгій Синкеллъ, начинаетъ александрійскіе года отъ с. м. съ 25 марта, а не съ 1 сентября, когда начинаются индикты. Но, какъ мы увидимъ ниже, онъ ошибается.

несмотря на то, что Левъ I правилъ въ этомъ году меньше первыхъ шести мѣсяцевъ (до 3 февраля 474 г.; ibid., 120, 3; см. и источникъ Өеофана Малалу ibid., 376, 3). Совершенно такъ же и 6209 г., т.-е. время отъ 1 сентября 716 до 31 августа 717 г. Өеофанъ (I, 391, 4) отмѣчаетъ, какъ первый царскій годъ Льва III, а не какъ послѣдній годъ его предшественника Өеодосія III, хотя Левъ III въ этомъ году царствовалъ меньше послѣднихъ шести мѣсяцевъ (отъ 25 марта 717 г., ibid., 412, 24) и т. д.

Имѣется и еще одно неудобство подобнаго же рода. Будетъ ли правителю, который царствовалъ меньше цѣлаго года, будь то только въ календарномъ году своего воцаренія или же перейдя и въ слѣдующій годъ, сосчитанъ хотя бы одинъ изъ этихъ годовъ или даже оба, какъ годы его правленія, или же ему не будетъ считаться ни одного года, а оба года присчитаютъ либо его предшественнику, либо его наслѣднику, либо подѣлятъ ихъ между ними обоими. Можно сказать, что византійскіе лѣтописцы и въ этихъ случаяхъ не придерживались какого-нибудь правила, а поступали произвольно. Напримѣръ, въ Пасхальной Хроникѣ (ed. Bonn., I, 459, 12 и сл.; 460, 1 и сл.) наслѣдникамъ Нерона — Гальбѣ, Вителію и Оттону, хотя имъ и дается одному 7, другому 10, третьему 6 мѣсяцевъ фактическаго правленія, тѣмъ не менѣе не отводятся ни 5576 ни 5577 календарные года, какъ года ихъ правленія; послѣднее число считается первымъ годомъ слѣдующаго императора, Веспасіана, а первое — послѣднимъ годомъ Нерона. Наоборотъ, предшественнику Септимія Севера, Дидію Юліану, отводится въ той же лѣтописи (I, 493, 5 и сл.) одинъ годъ царствованія, а именно 5700 календарный годъ, хотя насчитывается только 7 мѣсяцевъ правленія. Такъ же и внуку Льва I, Льву II, засчитанъ (I, 599, 5 и сл.) одинъ календарный годъ, какъ годъ его правленія, а именно 5983, хотя лѣтописецъ знаетъ, что Левъ II царствовалъ совсѣмъ короткое время, потому что умеръ уже въ ноябрѣ 474 г. Между тѣмъ, Георгій Амартолъ (ed. de Boor II, 617, 15) отводитъ тому же Льву II даже два царскихъ года; тогда какъ, напротивъ, Өеофанъ (I, 120, 6) не даетъ ему ни одного года, хотя и считаетъ ему 10 мѣсяцевъ правленія. Съ другой же стороны, онъ засчитываетъ сыну Ираклія, Ираклонѣ, одинъ календарный годъ, какъ годъ его правленія, т.-е. 6133 (I, 314, 18 и 20), хотя и отводитъ ему только 6 мѣсяцевъ царствованія. Ставракію же, сыну и наслѣднику Никифора I, погибшаго въ Болгаріи 26 іюля 811 г., Өеофанъ (I, 492, 31 и 495, 8) не считаетъ ни одного царскаго года, а лишь 2 мѣсяца и 6 дней фактическаго правленія, т.-е. до 2 октября 811 г., когда Ставракій былъ свергнутъ.

Уже и эти примѣры показываютъ довольно ясно, каковы послѣдствія упомянутыхъ произвольностей при исчисленіи царскихъ годовъ по календарнымъ годамъ. Получается, что общее число царскихъ годовъ однихъ и тѣхъ же правителей не у всѣхъ лѣтописцевъ одинаково, а отличается на одинъ, а иногда и на два года. Вотъ еще нѣсколько примѣровъ: Юліану Отступнику одни лѣтописцы насчитываютъ 2 царскихъ года (Малала 326, 16; Пасхальная Хроника I, 545, 15 и сл.), а другіе 3 (Өеофанъ I, 46, 24 и сл.); Өеодосію I одни — 17 лѣтъ (Малала 344, 13; Георгій Амортолъ II, 561, 20), а другіе 16 (Пасхальная Хро-

ника I, 560, 20; Өеофанъ I, 66, 9; Никифоръ Патріархъ, ed. de Boor, 97, 12; такъ же и въ нѣкоторыхъ рукописяхъ Георгія Амартола, какъ видно изъ аппарата выше приведеннаго изданія II, 561 внизу); Маркіану одни — 6 (Георгій Амартолъ II, 610, 8), а другіе 7 (Пасхальная Хроника I, 590, 13; Өеофанъ I, 103, 20, гдѣ неправильно указано „6" вмѣсто „7", такъ какъ Өеофанъ I, 103, 19 и 21 до 109, 22 и сл. насчитываетъ Маркіану одинъ за другимъ, какъ года правленія, календарные года 5943—5949, т.-е. всего 7, а не 6 календарныхъ лѣтъ); Льву I одни 16 (Пасхальная Хроника I, 592, 20; Никифоръ патріархъ 98, 6 и сл.), другіе 17 (Өеофанъ I, 110, 12), а третьи 18 (Георгій Амартолъ II, 616, 5; Левъ Грамматикъ, ed. Bonn, 113, 2); Зинону одни 16 (Георгій Амартолъ II, 617, 18), а другіе 17 (Пасхальная Хроника I, 599, 17; Өеофанъ I, 120, 16; Никифоръ патріархъ 98, 10); Юстиніану I одни 39 (Пасхальная Хроника I, 687, 19; Георгій Амартолъ II, 627, 3), другіе 38 (Өеофанъ I, 174, 4); Юстину II одни 12 (Пасхальная Хроника I, 689, 13), а другіе 13 (Өеофанъ I, 241, 19; Георгій Амартолъ II, 654, 17); Тиберію II одни 4 (Пасхальная Хроника I, 689, 18; Өеофанъ I, 249, 15; Георгій Амартолъ II, 656, 13), а другіе 5 (Никифоръ патріархъ 98, 21; Левъ Грамматикъ 137, 2); Фокѣ одни 8 (Пасхальная Хроника I, 694, 8; Георгій Амартолъ II, 662, 11; Левъ Грамматикъ 143, 10), другіе 7 (Өеофанъ I, 290, 24); Ираклію одни 31 (Өеофанъ I, 298, 8; Никифоръ патріархъ 99, 1, который впрочемъ сообщаетъ, что Ираклій столько царствовалъ „съ сыномъ"), а другіе 30 (Георгій Амартолъ II, 667, 18; Левъ Грамматикъ 147, 10); Өеодосію III одни 2 (Георгій Амартолъ II, 734, 16; Левъ Грамматикъ 173, 2), а другіе 1 (Өеофанъ I, 386, 23; Никифоръ патріархъ 100, 4); Льву III одни 25 (Георгій Амартолъ II, 735, 14), другіе 24 (Өеофанъ I, 391, 3; Левъ Грамматикъ 173, 18); Константину V одни 34 (Георгій Амартолъ II, 750, 16; Левъ Грамматикъ 181, 3; Anonym. ed. de Boor, Nicephori opuscula historica 232, 20), а другіе 35 (Өеофанъ 1, 414, 14; Anonym. ed. de Boor, ibid. 225, 5); Роману I одни 26 (Скилица Кедринъ, loc. cit. Кодинъ, De antiquitatibus Constantinopolitanis ed. Bonn., 154, 18), другіе 25 (Glycas ed. Bonn., 558, 3; Manasses ed. Bonn., 239, 5617; Joël ed. Bonn., 57, 3), а третьи 27 (списки царей, которые издалъ Banduri; см. Krug, op. cit. 232); и т. д.

Слѣдовательно, общее число царскихъ годовъ, которые отдѣльные лѣтописцы даютъ разнымъ правителямъ, не должно совпадать ни съ общимъ числомъ фактическимъ годовъ ихъ правленія, ни съ общимъ числомъ календарныхъ годовъ, на которые распростирается ихъ правленіе. Такъ, напримѣръ, хотя неполный фактическій годъ царствованія Льва II простирается на два календарныхъ года отъ сотворенія міра и на два индикта, т. е. не только на послѣдніе 7 мѣсяцевъ того календарнаго года и того индикта, которые закончились 31 августа 474 г., но и на первые 3 мѣсяца слѣдующаго календарнаго года и слѣдующаго индикта, которые начались 1 сентября 474 г., все же, какъ мы уже знаемъ, только одинъ изъ выше упомянутыхъ лѣтописцевъ, Георгій Амартолъ, отмѣчаетъ Льву II два царскихъ года, тогда какъ Пасхальная Хроника ему считаетъ лишь одинъ (5983) годъ, а Өеофанъ даже ни одного. Или, напримѣръ, хотя неполные 39 лѣтъ фактическаго правленія Юсти-

ніана I простираются на 40 календарныхъ лѣтъ отъ сотворенія міра и на 40 индиктовъ, т. е. отъ 6019 по александрійской или 6035 г. по византійской эрѣ, 5-аго индикта, до 6058 по александрійской или 6074 г. по византійской эрѣ, 14-аго индикта (1 апрѣля 527[18] — 14 ноября 565), но все же, какъ намъ тоже уже извѣстно, ни одинъ изъ ранѣе названныхъ лѣтописцевъ не считаетъ Юстиніану I 40 царскихъ лѣтъ, но одинъ считаетъ 39, а другой 38.

Само по себѣ было бы не невозможно, всѣмъ правителямъ отводить столько календарныхъ лѣтъ, въ качествѣ ихъ лѣтъ правленія, сколько они въ дѣйствительности царствовали. Слѣдовало бы только календарный годъ воцаренія каждаго правителя считать два раза, т.-е. не только какъ годъ его воцаренія, но и какъ послѣдній годъ царствованія его предшественника. И дѣйствительно, въ хронографіи встрѣчаются и для этого примѣры,[19] но, насколько мнѣ извѣстно, — не у византійскихъ лѣтописцевъ. Ибо послѣднимъ, какъ мы видѣли, было безразлично, получитъ ли правитель столько календарныхъ лѣтъ, сколько ему въ дѣйствительности причиталось отъ года воцаренія до года окончанія его правленія. Наоборотъ, византійскимъ лѣтописцамъ было важно, чтобы отъ начала до конца лѣтописи всѣ правители вмѣстѣ имѣли столько царскихъ годовъ, сколько календарныхъ лѣтъ охватывала хроника. Напримѣръ, хроника Θеофана простирается всего на 529 календарныхъ лѣтъ, отъ воцаренія Діоклетіана въ 5777 (284/5) г., т.-е. отъ того мѣста, до котораго дошелъ въ своей хроникѣ другъ Θеофана, Георгій Синкеллъ, и до сверженія Михаила I въ 6305 (813) г. Столько же у Θеофана и составляетъ сумма всѣхъ царскихъ годовъ отъ Діоклетіана и до Михаила.[20]

Несмотря на то, что лѣтописцы считаютъ царскіе года (ἔτη βασιλείας) по календарнымъ, а не по фактическимъ годамъ, все же они, какъ это было уже указано, иногда приводятъ и совокупное число фактическихъ царскихъ годовъ, мѣсяцевъ и дней. Рядъ примѣровъ мною выше уже приведенъ. Добавлю еще слѣдующее: въ Пасхальной Хроникѣ отмѣчается императору Веспасіану 10 календарныхъ лѣтъ, какъ царскихъ годовъ (5577—5586), а 9 лѣтъ, 11 мѣсяцевъ, 22 дня фактическаго правленія (I, 460, 4 и сл.); Константину I 32 года (5815—5846), а 31 г. и 10 мѣсяцевъ фактическаго правленія (I, 518,

---

[18] Самъ Юстиніанъ считаетъ свое правленіе съ 1 апрѣля 527 г. Между тѣмъ, онъ коронованъ самодержцемъ 4 апрѣля 527 г., т.-е. на Пасху (см. Const. Porphyrog., De cerim. I, 433, 3, ed. Bonn.).

[19] См. такой примѣръ изъ Hydatius-а у Моммзена, ук. соч. стр. 59 (352).

[20] 20 лѣтъ Діоклетіана +32 Константина I +24 Констанція I +3 Юліана Отступника +1 Іовіана +11 Валентиніана I +3 Валенса +16 Θеодосія I +14 Аркадія +42 Θеодосія II +7 Маркіана (ed. de Boor I, 103, 20 ошибочно ἔτη s'; см. 109, 22) +17 Льва I +17 Зинона +27 Анастасія I +9 Юстина I +38 Юстиніана I +13 Юстина II +4 Тиберія II +20 Маврикія +7 Фоки +31 Ираклія +1 Ираклоны +27 Константа II +17 Константина IV +10 Юстиніана II +3 Леонтія +7 Тиберія III +6 Юстиніана II +2 Филиппика +2 Анастасія II +1 Θеодосія III +24 Льва III +35 Константина V +5 Льва IV +10 Константина VI и матери его Ирины +7 одного Константина VI +5 одной Ирины +9 Никифора I +2 Михаила I =529. Въ Пасхальной Хроникѣ общая сумма всѣхъ царскихъ годовъ на одинъ меньше чѣмъ общее число всѣхъ календарныхъ годовъ. Но это, какъ мы увидимъ ниже, происходитъ отъ того, что лѣтописецъ по невниманію удѣлилъ Калигулѣ 4 царскихъ года, но 5 календарныхъ лѣтъ.

10 и сл.); Іовіану 1 годъ (5873), а 8 (10) мѣсяцевъ и 15 дней фактическаго царствованія (I, 552, 18 и 555, 5 и сл.);[21] Юстиніану I, какъ намъ уже извѣстно, 39 лѣтъ (6037—6075), а 38 лѣтъ и 11 мѣсяцевъ фактическаго правленія (I, 617, 12); Юстину II 12 лѣтъ (6076—6087), а 11 лѣтъ и 8 мѣсяцевъ фактическаго царствованія (I, 688, 3). Подобно тому и Ѳеофанъ даетъ Константину I 32 календарныхъ года, какъ царскихъ года (5797—5828), а 31 г. и 10 мѣсяцевъ фактическаго правленія (I, 33, 23); Юліану Отступнику (I, 46, 24) 3 года (5853—5855), а 2 года и 9 мѣсяцевъ фактическаго правленія (I, 53, 2); Іовіану (I, 53, 17 и 18) 1 годъ (5856), а 9 мѣсяцевъ и 15 дней фактическаго царствованія (I, 54, 19); Аркадію (I, 74, 20) 14 лѣтъ (5887—5900), а 14 лѣтъ, 3 мѣсяца и 14 дней фактическаго правленія (I, 81, 1 и сл.) и т. д. Между тѣмъ, еще чаще лѣтописцы не приводятъ числа фактическихъ царскихъ годовъ, мѣсяцевъ и дней, а просто отмѣчаютъ сколько какому правителю насчитываютъ календарныхъ лѣтъ въ качествѣ лѣтъ его правленія. Напримѣръ, въ Пасхальной Хроникѣ только это и приводится для большинства правителей; такъ же и у Ѳеофана и у другихъ лѣтописцевъ. Правда, имѣется много и иныхъ случаевъ. Напримѣръ, у Малалы мы находимъ только число фактическихъ лѣтъ, мѣсяцевъ и дней для Діоклеціана (306, 10; 20 лѣтъ и 9 мѣсяцевъ); для Ѳеодосія II (350, 4; 50 л, и 7 мѣс.); для Маркіана (367, 11; 6 л. и 5 мѣс.) и т. д. Нерѣдки такіе примѣры и у патріарха Никифора, Георгія Амартола, Льва Грамматика и др. Но и въ этихъ случаяхъ лѣтописцы при перечисленіи перваго, второго и т. д. вплоть до послѣдняго царскаго года и при изложеніи относящихся къ нимъ событій, постоянно считаютъ царскіе года по календарнымъ годамъ, такъ что каждый правитель получаетъ только цѣлое число царскихъ годовъ, т. е. одинъ, два, три и т. д., безъ недостающихъ или лишнихъ мѣсяцевъ и дней. Рѣдкимъ исключеніемъ является въ лѣтописяхъ, чтобы число царскаго года при какомъ-нибудь событіи указывало царскій фактическій, а не календарный годъ.

Теперь мнѣ остается нѣсколькими примѣрами изъ отдѣльныхъ византійскихъ хронистовъ подтвердить выводы науки о хронологіи, что лѣтописцы дѣйствительно считали царскіе года по календарнымъ годамъ.

По Малалѣ (226, 7) мартъ мѣсяцъ, въ 25-ый день котораго архангелъ Гавріилъ возвѣстилъ Дѣвѣ Маріи Благую Вѣсть, былъ 7-ымъ мѣсяцемъ 41-аго года правленія римскаго императора Августа. Если это 7-ой мѣсяцъ, то, разумѣется, первымъ мѣсяцемъ царскихъ годовъ Августа будетъ сентябрь.

По тому же лѣтописцу (227,1) Іисусъ Христосъ родился 25 декабря въ 4-омъ мѣсяцѣ 42-аго года правленія Августа. Если же декабрь 4-ый мѣсяцъ, то отсюда опять-таки вытекаетъ, что первый мѣсяцъ царскихъ годовъ Августа сентябрь.[22]

По тому же лѣтописцу (240, 3) Іуда предалъ Іисуса Христа 23 марта въ

[21] Левъ Грамматикъ 95, 2 говоритъ: μῆνας ὀκτώ, ἔτος ἕν. Слѣдовательно, 8 мѣсяцевъ фактическаго правленія онъ считаетъ за одинъ царскій годъ.

[22] Соотвѣтственно этому Малала 226, 1 и подъ 10-ымъ мѣсяцемъ 39-аго царскаго года Августа подразумѣваетъ іюнь мѣсяцъ, хотя и не указываетъ этого прямо.

четвергъ, въ 7-ой мѣсяцъ 18-аго года правленія наслѣдника Августа, Тиберія. Коль скоро это 7-ой мѣсяцъ, то первый мѣсяцъ царскихъ годовъ Тиберія приходится тоже на сентябрь.

Такимъ образомъ, царскіе года двухъ римскихъ императоровъ, Августа и Тиберія, которые одинъ за другимъ процарствовали вмѣстѣ безъ малаго 70 лѣтъ (съ 31 г. до Р. Х. до 37 г. послѣ Р. Х.), Малала очевидно считаетъ по календарнымъ годамъ отъ сотворенія міра и при томъ по такимъ годамъ, которые, какъ и индикты, начинаются 1 сентября.

Считаетъ ли онъ такъ же царскіе года другихъ правителей? Столь же очевидныхъ примѣровъ, какъ выше упомянутые, у него для этого больше нѣтъ. Ибо онъ обычно приводитъ общее число царскихъ годовъ, и при томъ то календарныхъ, т. е. безъ мѣсяцевъ и дней, то фактическихъ — съ мѣсяцами и днями. Очень рѣдко отмѣчаетъ онъ при извѣстномъ событіи и порядковое число царскихъ годовъ правителя, но и въ этомъ случаѣ безъ обозначенія мѣсяца.[23] И все же, невозможно себѣ представить, чтобы Малала считалъ отъ 1 сентября только царскіе годы Августа и Тиберія, т. е. придерживался этого счета только для времени ихъ шестидесяти съ лишнимъ лѣтъ царствованія. Напротивъ, скорѣе можно полагать, что онъ такъ же считалъ, безъ всякаго перерыва, отъ самыхъ раннихъ правителей вплоть до Юстиніана I, которымъ онъ заканчиваетъ свою хронику. Болѣе того, если я правильно понимаю смыслъ словъ Малалы, онъ въ одномъ мѣстѣ нарочито говоритъ, что года правленія бывшихъ царей слѣдуетъ исчислять только и исключительно такимъ способомъ, т. е. считая только полные года, а не мѣсяцы и дни.[24]

По Пасхальной Хроникѣ (I, 368, 3) 7-ымъ мѣсяцемъ 39-аго года правленія (βασιλείας) Августа и 26-ымъ годомъ его единовластія (μοναρχίας) является сентябрь. Если же сентябрь 7-ой мѣсяцъ, тогда не только эти, но и всѣ остальные года правленія и единовластія Августа начинаются съ марта мѣсяца.

По той же хроникѣ (I, 404, 4; 408, 20=415, 10; 423, 1) 15-ый, 19-ый, и 20-ый года правленія Тиберія начинаются съ 21 марта. Коль скоро это такъ, то, конечно, и первый и всѣ остальные года правленія Тиберія начинаются такъ же съ 21 марта, т. е. отъ даты, отъ которой въ этой хроникѣ исчисляются календарные года отъ сотворенія міра. См. объ этомъ I, 26, 19; 29, 14; 395, 15; 404, 16; 414, 13 и т. д.

---

[23] Напр., стр. 144, 4; 192, 1; 207, 20; 211, 4; 244, 15 и 18; 247, 6; 250, 1; 343, 14; 411, 17; 419, 5 (ἑβδόμῳ ошибка вмѣсто ὀγδόῳ, см. Θеофана, I, 172, 11). Малала 422, 9 указываетъ сколько Юстинъ I фактически правилъ прежде чѣмъ короновалъ Юстиніана I. То же и Пасх. хр. I, 616, 15.

[24] См. 429, 1 сл.: „Года же прежнихъ царей не слѣдуетъ считать по ранѣе приведенному числу годовъ ихъ царствованія, ибо иногда царствовало одновременно два царя. А иногда и дѣтей своихъ отцы короновали еще въ дѣтствѣ и царствовали съ ними. Поэтому лѣтописецъ долженъ отмѣтить число лѣтъ — сколько царствовалъ каждый царь. Итакъ, читатели хроники должны обращать вниманіе только на общее число лѣтъ, протекшихъ за время правленія всѣхъ ранѣе приведенныхъ царей". Мнѣ кажется, что Малала здѣсь дѣлаетъ различіе между счетомъ царскихъ лѣтъ по календарнымъ и по фактическимъ годамъ правленія. См. и стр. 308, 18 сл.: „И царствовалъ Зинонъ по возвращеніи на престолъ еще 12 лѣтъ, т. е. всего царствовалъ 15 лѣтъ и 2 мѣсяца. А нѣкоторые причисляютъ къ его правленію и два года Василиска".

По той же хроникѣ (I, 511, 11) императоръ Діоклеціанъ, который, согласно ея указанію (510, 19), воцарился 17 декабря 284 г., взялъ себѣ въ соправители Максиміана Геркулія въ началѣ своего 3-яго года правленія, послѣ того, какъ перезимовалъ въ Никомедіи. Если же его 3-ій годъ правленія начинается послѣ окончанія зимы, то очевидно, что въ Пасхальной Хроникѣ и года правленія Діоклеціана считаются не отъ его воцаренія, а опять-таки отъ 21 марта.

Правда, въ Пасхальной Хроникѣ (617, 13) сказано, что царскіе года Юстиніана I считались отъ дня его провозглашенія единовластнымъ правителемъ 1 апрѣля, 5-аго индикта, т. е. 527 г. Но это означаетъ, что они такъ считались въ официіальныхъ актахъ, и при томъ по повелѣнію Юстиніана въ его новеллѣ отъ 31 августа 537 г., а не значитъ, что ихъ такъ считалъ самъ лѣтописецъ Пасхальной Хроники. Ибо онъ начинаетъ первый годъ правленія Юстиніана не въ 5-омъ, а въ 6-омъ индиктѣ (617, 17); слѣдовательно, и 6-ой годъ онъ начинаетъ не въ 10-омъ, а въ 11-омъ индиктѣ и заканчиваетъ его не въ 11-омъ индиктѣ, а причисляетъ къ нему даже ноябрь 12-аго индикта, т. е. ноябрь 533 г. (629, 9 и. сл.); такъ же онъ начинаетъ 7-ой годъ не въ 11-омъ, а въ 12-омъ индиктѣ и заканчиваетъ его не въ 12-омъ, а включаетъ въ него даже декабрь 13-аго индикта, т. е. декабрь 534 г. (633, 17 и сл.); такъ же 36-ой годъ онъ начинаетъ не въ 10-омъ индиктѣ, а въ 11-омъ и заканчиваетъ его не въ 11-омъ, а помѣщаетъ въ него декабрь 12-го индикта, т. е. декабрь 563 г. (687, 11 и сл.).

Подобнымъ же образомъ авторъ Пасхальной Хроники считаетъ и царскіе года наслѣдниковъ Юстиніана вплоть до Ираклія, 20-ымъ годомъ котораго онъ 'заканчиваетъ свою хронику. Такъ напримѣръ, хотя онъ знаетъ, что Юстиніанъ I умеръ, а Юстинъ II воцарился 14 ноября 14-аго индикта (688, 1),[25] т. е. въ 565 г., онъ все же начинаетъ первый годъ правленія Юстина не въ 14-омъ, а только въ 15-омъ индиктѣ (688, 4); слѣдовательно, и 8-ой годъ его правленія онъ начинаетъ не въ 6-омъ, а въ 7-омъ индиктѣ и оканчиваетъ его не въ 7-омъ, а засчитываетъ въ него и сентябрь 8-ого индикта ,т. е. сентябрь 574 г. (689, 3 и сл.); такъ же и 12-ый, т. е. послѣдній годъ правленія Юстина онъ начинаетъ не въ 10-омъ, а въ 11-омъ индиктѣ и заканчиваетъ его не въ 11-омъ, а прибавляетъ къ нему не только сентябрь, но и октябрь 12-аго индикта или 578 г. (689, 13 и сл.). Правда, первый годъ правленія Фоки онъ начинаетъ правильно въ 6-омъ индиктѣ, когда въ ноябрѣ мѣсяцѣ (602) г. воцарился Фока (694, 13 и сл.); поэтому и 4-ый годъ его правленія онъ начинаетъ правильно въ 9-омъ индиктѣ, однако заканчиваетъ его не въ 9-омъ, а включаетъ туда же октябрь 10-аго индикта, т. е. 606 г.; но не включаетъ январь того же индикта или нашего 607 г., а помѣщаетъ его въ

[25] Правда, здѣсь сказано: „Въ этомъ году, 14 ноября 15-аго индикта кончилъ свою жизнь Юстиніанъ", т.-е. лѣтописецъ какъ-будто не зналъ, что Юстиніанъ умеръ въ 14-омъ, а не въ 15-омъ индиктѣ. Но передъ тѣмъ (687, 19) онъ отмѣчаетъ смерть Юстиніана въ 14-омъ индиктѣ и 39-омъ году его правленія (вмѣсто 'Ινδ. ιϑ'. λδ'. читай 'Ινδ. ιδ'. λϑ'.). Поэтому и сразу вслѣдъ затѣмъ онъ навѣрное написалъ „14 ноября 14-аго индикта", а „15-ый индиктъ" является здѣсь позднѣйшей ошибкой переписчика. Острогорскій, ук. соч., стр. 53, прим. 1 противнаго мнѣнія.

11*

5-ый царскій годъ тирана Фоки, изъ чего можно заключить, что царскіе года правленія Фоки, такъ же какъ Юстиніана и Юстина II, авторъ Пасхальной Хроники считаетъ по юліанскимъ годамъ (697, 4 и сл.).[26]

Такъ же и первый годъ правленія императора Ираклія авторъ Пасхальной Хроники правильно начинаетъ въ 14-омъ индиктѣ, когда 7 октября (610) г. Ираклій воцарился (700, 14 и сл.; 701, 19 и сл.); слѣдовательно, и его 2-ой годъ правленія онъ начинаетъ совершенно правильно въ 15-омъ индиктѣ; но онъ не заканчиваетъ его 6 октября 1-аго индикта, а включаетъ въ него и декабрь 1-аго индикта, т. е. декабрь 612 г. (702, 15 и сл.). Такъ же и 4-ый годъ правленія Ираклія онъ правильно начинаетъ во 2-омъ индиктѣ, но заканчиваетъ его не 6 октября 3-яго индикта, а вноситъ туда же весь октябрь, т. е. октябрь 614 г. (704, 10 и сл.). Ввиду этого, можно предположить, что и года правленія Ираклія онъ считаетъ по юліанскимъ годамъ, потому что, повидимому, не включаетъ въ нихъ мѣсяцевъ, слѣдующихъ за декабремъ.

Но какъ бы то ни было, ясно одно, что и въ Пасхальной Хроникѣ царскіе года исчисляются не по фактическимъ, а по календарнымъ годамъ отъ сотворенія міра; и при томъ отъ начала и, по крайней мѣрѣ, до Діоклеціана включительно по годамъ, начинающимся 21 марта, а не позднѣе чѣмъ отъ Юстиніана I и до конца хроники, вѣроятно, по начинающимся, подобно юліанскимъ консульскимъ годамъ, 1 января.[27] Начиная отъ олимпійской эры указываются и олимпійскіе года съ начальной датой 1 іюля, а наконецъ и индикты съ начальной датой 1 сентября. Такъ, напримѣръ, римскіе и затѣмъ византійскіе цари царствуютъ:

---

[26] Слѣдовательно, 4-ымъ годомъ правленія Фоки, какъ кажется, является не время отъ 21 марта, 9-аго индикта (нашего 606 г) до 20 марта, 10-аго индикта (607 г.), а нашъ (юліанскій) 606 г. (1 января—31 декабря), т.-е. 3-ій постъ-консульскій годъ Фоки (на стр. 697, 4 слѣдуетъ, повидимому, читать Φωκᾶ Αὐγούστου τὸ γ′ вмѣсто τὸ β′; см. Острогорскій, ук. соч. 54). Такъ же и 5-ымъ годомъ правленія Фоки, повидимому, является не время отъ 21 марта, 10-ого индикта (нашего 607 г.) до 20 марта, 11-аго индикта (608 г.), а нашъ 607 г., т.-е. 4-ый постъ-консульскій годъ Фоки.

[27] Изъ Малалы можно заключить, что уже при Юстиніанѣ лѣтописцы считали его царскіе года по его консульскимъ, т.-е. по юліанскимъ годамъ. Малала (ed. Bonn. 428, 8 сл.) говоритъ, что по хроникамъ Климента, Ѳеофила и Тимоѳея онъ установилъ, что эпоха отъ начала правленія императора Октавіана Августа до второго консульства Юстиніана, 7-ого индикта (т.-е. 528 г.), обнимаетъ 559 лѣтъ и, слѣдовательно, отъ Адама и до упомянутаго индикта прошло всего 6497 лѣтъ. Въ хроникѣ же Евсевія (что, конечно, означаетъ въ какомъ-то продолженіи этой хроники) Малала, по его словамъ, нашелъ указаніе, что отъ Адама до второго консульства царя Юстиніана прошло 6432 г. Однако, по его мнѣнію, счетъ выше названныхъ лѣтописцевъ правильнѣе. Далѣе Малала добавляетъ, что отъ основанія Рима до второго консульства Юстиніана протекло 1280 лѣтъ, съ небольшимъ лишкомъ или же, наоборотъ, нѣсколько менѣе того; время же отъ основанія Царьграда до второго консульства Юстиніана, 7-ого индикта, обнимаетъ всего 199 лѣтъ.

Августъ	(56½)44 г.:	(5466)5478,		(6)3,		(184,3)187,3—5521,	инд.	1,	Ол.	198,2
Тиберій	22 г.:	5522,	инд.	2,	Ол.	198,3—5543,	„	8,	„	203,4
Калигула	4 г.:	5544,	„	9,	„	204,1—5548,	„	12,	„	204,4
Клавдій	14 л.:	5549,	„	13,	„	205,1—5562,	„	11,	„	208,2
Неронъ	14 л.:	5563,	„	12,	„	208,3—5576,	„	10,	„	211,4
Гальба, Вителій, Оттонъ	0									
Веспасіанъ	10 л.:	5577,	„	11,	„	212,1—5586,	„	5,	„	214,2
Титъ	2 г.:	5587,	„	6,	„	214,3—5588,	„	7,	„	214,4
Домиціанъ	16 л.:	5589,	„	8,	„	215,1—5604,	„	8,	„	218,4
Нерва	1 г.:		. . .	. . .	. . .	. . . 5605,	„	9,	„	219,1
Траянъ	19 л.:	5606,	„	10,	„	219,2—5624,	„	13,	„	223,4
Адріанъ	21 г.:	5625,	„	14,	„	224,1—5645,	„	4,	„	229,1
Антонинъ	23 г.:	5646,	„	5,	„	229,2—5668,	„	13,	„	234,4
Маркъ Аврелій	19 л.:	5669,	„	14,	„	235,1—5687,	„	1,	„	239,3
Коммодъ	12 л.:	5688,	„	2,	„	239,4—5699,	„	13,	„	242,3
Пертинаксъ 2 мѣсяца	0									
Дидій Юліанъ 7 мѣсяцевъ	1 г.:		. . .	. . .	. . .	. . . 5700,	„	14,	„	242,4
Септимій Северъ	19 л.:	5701,	„	15,	„	243,1—5719,	„	3,	„	247,3
Каракалла	7 л.:	5720,	„	4,	„	247,4—5726,	„	10,	„	249,2
Макринъ	1 г.:		. . .	. . .	. . .	. . . 5727,	„	11,	„	249,3
Геліогабалъ	4 г.:	5728,	„	12,	„	249,4—5731,	„	15,	„	250,3
Александръ	13 л.:	5732,	„	1,	„	250,4—5744,	„	13,	„	253,4
Максиминъ	3 г.:	5745,	„	14,	„	254,1—5747,	„	1,	„	254,3
Бальбинъ 3 мѣс. Публій 100 дней	0									
Гордіанъ	6 л.:	5748,	„	2,	„	254,4—5753,	„	7,	„	256,1
Филиппъ	6 л.:	5754,	„	8,	„	256,2—5759,	„	13,	„	257,3
Децій	1 г.:		. . .	. . .	. . .	. . . 5760,	„	14,	„	257,4
Гай Галлъ	3 г.:	5761,	„	15,	„	258,1—5763,	„	2,	„	258,3
Валеріанъ	14 л.:	5764,	„	3,	„	258,4—5777,	„	1,	„	262,1
Клавдій	2 г.:	5778,	„	2,	„	262,2—5779,	„	3,	„	262,3
Авреліанъ	6 л.:	5780,	„	4,	„	262,4—5785,	„	9,	„	264,1
Флоріанъ 97 дней	0									
Пробъ	6 л.:	5786,	„	10,	„	264,2—5791,	„	15,	„	265,3
Каръ съ сыновьями	3 г.:	5792,	„	1,	„	265,4—5794,	„	3,	„	266,2
Діоклеціанъ	20 л.:	5795,	„	4,	„	266,3—5814,	„	8,	„	271,2
Константинъ I	32 г.:	5815,	„	9,	„	271,3—5846,	„	10,	„	279,2
Его сыновья	24 г.:	5847,	„	11,	„	279,3—5870,	„	4,	„	285,2
Юліанъ Отступникъ	2 г.:	5871,	„	5,	„	285,3—5872,	„	6,	„	285,4
Іовіанъ	1 г.:		. . .	. . .	. . .	. . . 5873,	„	7,	„	286,1

Валентиніанъ I	14 л.:	5874,	„	8,	„	286,2—5887,	„	6,	„ 289,3
Граціанъ Валенсъ Θеодосій	16 л.:	5888,	„	7,	„	289,4—5903,	„	7,	„ 293,3
Аркадій Гонорій	14 л.:	5904,	„	8,	„	293,4—5917,	„	6,	„ 297,1
Θеодосій II	42 г.:	5918,	„	7,	„	297,2—5959,	„	3,	„ 307,3
Маркіанъ	7 л.:	5960,	„	4,	„	307,4—5966,	„	10,	„ 309,2
Левъ I	16 л.:	5967,	„	11,	„	309,3—5982,	„	11,	„ 313,2
Левъ II	1 г.:		. .	. . .	. .	. . . 5983,	„	12,	„ 313,3
Зинонъ	17 л.:	5984,	„	13,	„	313,4—6000,	„	14,	„ 317,4
Анастасій I	27 л.:	6001,	„	15,	„	318,1—6027,	„	11,	„ 324,3
Юстинъ I	9 л.:	6028,	„	12,	„	324,4—6036,	„	5,	„ 326,4
Юстиніанъ I	39 л.:	6037,	„	6,	„	327,1—6075,	„	14,[28]	„ 336,3
Юстинъ II	12 л.:	6076,	„	15,	„	336,4—6087,	„	11,	„ 339,3
Тиберій	4 г.:	6088,	„	12,	„	339,4—6091,	„	15,	„ 340,3
Маврикій	20 л.:	6092,	„	1,	„	340,4—6111,	„	5,	„ 345,3
Фока	8 л.:	6112,	„	6,	„	345,4—6119,	„	13,	„ 347,3
Ираклій	20 л.:[29]	6120,	„	14,	„	347,4—6139,	„	3,	„ 352,3

Слѣдовательно, всѣ римскіе, а затѣмъ и византійскіе императоры царствуютъ или одинъ, два, три и т. д. цѣлыхъ года, которые имъ считаются по календарнымъ годамъ, и при томъ какъ по годамъ отъ сотворенія міра съ начальной датой 21 марта, такъ и по олимпійскимъ годамъ и по индиктамъ, а въ болѣе позднія времена и по консульскимъ юліанскимъ годамъ, или же не царствуютъ ни одного года. Ибо мѣсяцы и дни правленія считаются или какъ цѣлый царскій годъ или не считается вовсе. Поскольку это такъ, то отсюда видно, что авторъ Пасхальной Хроники понимаетъ подъ первымъ, вторымъ и т. д. царскимъ годомъ отдѣльныхъ правителей не ихъ первый, второй, третій и т. д. годъ, начиная отъ дня ихъ воцаренія, а начиная отъ того года отъ с. м. и отъ того олимпійскаго, индикціоннаго или юліанскаго года, отъ котораго онъ начинаетъ царствованіе каждаго правителя. Иными словами, авторъ Пасхальной Хроники имѣетъ въ виду отнюдь не фактическіе, а просто календарные года правленія.

Къ сожалѣнію, лѣтописецъ при этихъ исчисленіяхъ не всегда достаточно внимателенъ и потому дѣлаетъ всевозможныя ошибки. Такъ, напримѣръ, 15-ый годъ правленія Тиберія онъ сперва (I, 391, 20 и сл.; 392, 16; 393, 14) совершенно правильно считаетъ какъ 5536 г., 1-аго индикта,[30] но затѣмъ (404,

---

[28] Какъ мы уже сказали (см. выше прим. 25), въ пасхальной Хроникѣ указано „15-аго индикта", но это, повидимому, описка вмѣсто „14-аго индикта".

[29] Ибо Пасхальная Хроника простиралась не до конца правленія Ираклія, а лишь до 20-аго года его царствованія (см. стр. 32, 4 сл.).

[30] Что 15-ый годъ правленія Тиберія приходится на 1-ый индиктъ, сказано на стр. 391, 20; а что онъ въ то же время совпадаетъ съ 5536 г. отъ с. м., отмѣчено на стр. 392, 16 и 393, 14.

3 и сл.) какъ 5537 г.; поэтому и 16-ый годъ правленія Тиберія онъ считаетъ какъ 5538 г., 2-ого индикта (404, 15 и сл.). Дальше (415, 9 и сл.) 19-ый годъ правленія Тиберія онъ считаетъ опять правильно какъ 5540 г., но неправильно какъ 4-ый индиктъ. Немного ниже (422, 20) онъ 19-ый годъ Тиберія совершенно вѣрно сочитаетъ съ 5-ымъ индиктомъ, но сразу же послѣ этого (423, 1 сл.) у него 5-ый индиктъ соотвѣтствуетъ 20-ому году правленія Тиберія. А дальше (430, 14) онъ опять обозначаетъ 20-ый годъ Тиберія совершенно правильно какъ 6-ой индиктъ.

Кромѣ того, онъ удѣляетъ наслѣднику Тиберія Калигулѣ всего 4 года правленія (въ двухъ мѣстахъ 431, 14 и 20) и соотвѣтственно этому и 4 индикта, т. е. 9-ый—12-ый индикты (431, 15; 432, 3, 9, 16) и 4 олимпійскихъ года, т. е. олимпійскій 204, 1—4 г., но въ то же время даетъ ему 5 лѣтъ отъ сотворенія міра, т. е. 5544—5548 (431, 14 и выше 388, 8 и сл.). Послѣдствіемъ этого является то, что въ Пасхальной Хроникѣ, начиная отъ послѣдняго года правленія Калигулы, т. е. отъ 5548 г., всѣ года отъ сотворенія міра всѣхъ послѣдующихъ римскихъ, а затѣмъ и византійскихъ императоровъ на одинъ годъ опережаютъ свой индиктъ! Слѣдовательно, нужно было бы каждый годъ уменьшить на 1, чтобы онъ совпалъ со своимъ индиктомъ. Иными словами, послѣдній годъ Каллигулы, т. е. 5548 г., слѣдовало бы передѣлать на 5547 г., затѣмъ 1-ый годъ Клавдія, т. е. 5549, на 5548; второй или 5550 на 5549 г. и т. д.—вплоть до послѣдняго 5562 г., который долженъ былъ бы стать 5561 г.; далѣе, 1-ый годъ Нерона, т. е. 5563 слѣдовало бы передѣлать на 5562 г.; второй или 5564 на 5563 г. и т. д.—вплоть до послѣдняго или 5576 г., который становится 5575; далѣе, 1-ый годъ Веспасіана, т. е. 5577 г., передѣлать на 5576; второй или 5578, на 5577 и т. д.—до послѣдняго или 5586 г., который обратится въ 5585 и т. д.—вплоть до 20-аго года правленія Ираклія или до 6139 г., которымъ заканчивается Пасхальная Хроника и который слѣдуетъ измѣнить въ 6138 г., чтобы онъ соотвѣтствовалъ своему 3-ему индикту.[31]

Выше приведенныя неправильности являются лишнимъ доказательствомъ того, что авторъ Пасхальной Хровики считалъ года правленія не по фактическимъ годамъ, а по календарнымъ.[32] Теперь на очереди были бы примѣры изъ Георгія Синкелла. Но цитировать ихъ излишне, т. к. изъ приведенной работы Гельцера[33] легко удостовѣриться, что и онъ считаетъ царскіе года по

[31] Пасхальная Хроника сохранилась не до 20-аго, а лишь до 18-аго года правленія Ираклія, такъ какъ послѣдніе ея листы утеряны.

[32] О хронологіи и разныхъ хронологическихъ ошибкахъ Пасхальной Хроники см. Гельцеръ, ук. соч. II, 142 сл.; 167 сл.

[33] См. напр. II, 200 сл., откуда видно, что Синкеллъ такъ считаетъ царскіе года, начиная съ первыхъ правителей. Что онъ такимъ способомъ считаетъ года правленія Августа, онъ самъ прямо указываетъ. См. напр. ed. Bonn., I, 577, 9 сл.; 590, 13 сл. Года отъ сотворенія міра и отъ Вопл. X., по которымъ онъ считаетъ царскіе года, онъ начинаетъ 25 марта, и при томъ не только въ теоріи, но и на практикѣ въ своей хроникѣ, какъ это правильно указываетъ Grumel, Echos d'Orient 176 (1934) 398. См. напр. I, 619, 10 сл.: Κόσμου ἔτη, εφλδ'. Τῆς θείας σαρκώσεως ἔτη λδ'. Πρώτῃ ἡμέρᾳ τούτου τοῦ ἔτους, Μαρτίου κε' ἡμέρᾳ κυριακῇ и т. д. Дэльгеръ B. Z. 35 (1935) 154 безъ основанія считаетъ это сомнительнымъ. См. объ этомъ вопросѣ у Гельцера II, 248 сл.

календарнымъ годамъ. Поэтому мы переходимъ къ примѣрамъ изъ Өеофана, друга и продолжателя Синкелла.

Өеофанъ причисляетъ къ 2-ому году правленія Юстиніана I, который началъ царствовать въ апрѣлѣ 527 г., мѣсяцы съ ноября вплоть до іюля 7-ого индикта, 6021 александрійскаго года отъ сотворенія міра, 521 г. отъ В. Х., т. е. нашего 528—529 г. (ed. de Boor I, 177, 5, 6, 22, 33; 178, 8, 15, 22, 28); къ 3-ему году — мѣсяцы мартъ, іюнь и августъ 8-ого индикта 6022 алекс. г. отъ с. м., 522 г. отъ В. Х., т. е. 530 г. (180, 3, 5, 21, 30; 181, 10); къ 4-ому году — сентябрь и ноябрь того же 530 г., т. е. индикта 9-аго, 6023 алекс. г. отъ с. м., 523 г. отъ В. Х. (181, 13, 14, 18); къ 7-ому году — время отъ октября до декабря 6026 алекс. г. отъ с. м., 526 г. отъ В. Х., т. е. 533 г. (186, 14; 196, 28 сл.); къ 10-ому году — іюнь 15-аго индикта, 6029 алекс. г. отъ с. м., 529 г. отъ В. Х. т.-е. 537 г. (216, 28, 30; 217, 1, 2); къ 11-ому году — декабрь того же 537 г., т.-е. 6030 алекс. г. отъ с. м., 530 г. отъ В. Х., 1-аго индикта (217, 16, 17); къ 15-му году — октябрь, февраль и августъ 5-го индикта, 6034 алекс. г. отъ с. м., 534 г. отъ В. Х., т.-е. нашего 541—542 г. (222, 21, 22, 24, 17-ому году—сентябрь 7-ого индикта, 6036 алекс. года отъ с. м., 536 г. отъ 25); къ В. Х., т.-е. нашего 543 г. (224, 3, 5, 11); къ 20-ому году—четыре мѣсяца: мартъ, апрѣль, май и іюнь 6039 алекс. г. отъ с. м., 539 г. отъ В. Х., т.-е. 547 г. (225, 11, 16, 27); къ 21-ому—мѣсяцы отъ февраля до іюня 11-аго индикта, 6040 алекс. г. отъ с. м., 540 г. отъ В. Х., т.-е. нашего 548 г. (226, 3, 5, 8); къ 23-ему— мѣсяцы октябрь, январь, мартъ, апрѣль и іюнь 6042 алекс. г. отъ с. м., 542 г. отъ В. Х., т.-е. нашего 549—550 г. (226, 25, 27, 33; 227, 2, 4, 6, 10); къ 24-ому— апрѣль и іюль 14-аго индикта, 6043 алекс. г. отъ с. м., 543 г. отъ В. Х., т.-е. нашего 551 г. (27, 16, 17); къ 25-ому—сентябрь и августъ 15-аго индикта, 6044 алекс. г. отъ с. м., 544 г. отъ В. Х., т.-е. сентябрь нашего 551 г. и августъ 552 (228, 5, 6, 18); къ 27-ому—августъ 2-ого индикта, 6046 алекс. г. отъ с. м., 546 г. отъ В. Х., т.-е. нашего 554 г. (229, 4, 5); къ 28-ому—іюль 3-го индикта, 6047 алекс. г. отъ с. м., 547 г. отъ В. Х., т.-е. нашего 555 г. (229, 21, 23, 29); къ 29-ому—декабрь, май и іюль 4-аго[84] индикта, 6048 алекс. г. отъ с. м., 548 г. отъ В. Х., т.-е. нашего 555—556 г. (230, 4, 5, 15, 17, 25); къ 30-ому—ноябрь и апрѣль 6049 алекс. г. отъ с. м., 549 г. отъ В. Х., т.-е. нашего 556—557 г. (230, 29, 30; 231, 1); къ 31-ому — октябрь, декабрь, февраль и іюль 6-ого индикта,

[84] Подъ 29-ымъ годомъ правленія Юстиніана, т.-е. подъ 6048 александрійскимъ годомъ отъ с. м. или 548 г. отъ В. Х., Өеофанъ сначала упомянаетъ событіе, относящееся къ концу этого года, а именно іюльское возстаніе евреевъ и самаритянъ въ Палестинѣ, 4-аго индикта, нашего 556 г., — и только послѣ этого повѣствуетъ о событіяхъ начальныхъ и дальнѣйшихъ мѣсяцевъ 6048 (548) г., и при томъ лишь о стихійныхъ несчастіяхъ: о морѣ населенія, особенно дѣтей въ разныхъ городахъ въ декабрѣ 555 г.; о недостаткѣ жита и хлѣба въ Константинополѣ въ маѣ 556 г. и о вызванныхъ этимъ демонстраціяхъ народа; о страшныхъ молніяхъ и громахъ, такъ же въ Константинополѣ, въ четвергъ 13 іюля — слѣдовательно, опять-таки въ іюлѣ 556 г., т. к. въ этомъ году 13 іюля было, дѣйствительно, въ четвергъ. Этотъ примѣръ является, такимъ образомъ, однимъ изъ наиболѣе ясныхъ доказательствъ, что у Өеофана царскій годъ тожественъ съ александрійскимъ годомъ отъ с. м. и годомъ отъ Вопл. Х., и что александрійскій годъ отъ с. м. и годъ отъ В. Х. тожественны съ индиктомъ.

6050 алекс. г. отъ с. м., 550 г. отъ В. Х., т.-е. нашего 557—558 г. (231, 5, 7, 13, 14; 232, 13, 16); къ 32-ому—май, Пасху и августъ 6051 алекс. г. отъ с. м., 551 г. отъ В. Х., т.-е. нашего 559 г. (232, 19, 21, 27; 234, 3, 6, 7); къ 34-ому — сентябрь и декабрь 9-аго индикта, 6053 алекс. г. отъ с. м., 553 г. отъ В. Х., т.-е. нашего 560 г. (234, 19, 20; 235, 8); къ 35-ому—октябрь, ноябрь, февраль, мартъ, апрѣль и май 10-аго индикта, 6054 алекс. г. отъ с. м., 554 г. отъ В. Х., т.-е. нашего 561—562 г. (235, 18, 20, 26; 236, 17, 20, 23; 237, 1); къ 36-ому—октябрь, ноябрь, декабрь, апрѣль, іюль и августъ 6055 алекс. г. отъ с. м., 555 г. отъ В. Х., т.-е. нашего 562—563 г. (237, 5, 6, 8 и сл.; 238, 13 и сл.; 239, 6, 17, 23); къ 37-ому — октябрь, ноябрь и декабрь 12-аго индикта, 6056 алекс. г. отъ с. м., 556 г. отъ В. Х., т.-е. нашего 563 г. (240, 3, 5, 11, 13, 18); къ 38-ому и послѣднему году—мартъ и апрѣль 13-аго индикта, 6057 алекс. г. отъ с. м., 557 г. отъ В. Х., т.-е. нашего 565 г., въ которомъ Юстиніанъ умеръ 14 ноября, слѣдующаго 14-аго индикта (240, 23, 24, 27; 241, 2 и сл.).

Изъ всѣхъ этихъ примѣровъ совершенно очевидно, что Ѳеофанъ считаетъ царскіе года Юстиніана не по фактическимъ годамъ его правленія, которые бы начинались 1 апрѣля и кончались 31 марта, а по календарнымъ годамъ, которые, какъ и индикты, простираются отъ 1 сентября до 31 августа. Поэтому 38 царскихъ лѣтъ Юстиніана у Ѳеофана означаютъ ничто иное какъ 38 календарныхъ лѣтъ, изъ коихъ первый годъ есть 6020 алекс. годъ отъ с. м., 520 г. отъ В. Х., 6-ого индикта, а послѣдній — 6057 алекс. г. отъ с. м., 557 отъ В. Х., 13-аго индикта. Правда, Юстиніанъ воцарился не въ 5020 алекс. г. отъ с. м., 520 г. отъ В. Х., 6-ого индикта, а въ предидущемъ 6019 или 519 г., 5-аго индикта, и провелъ до конца этого года на престолѣ полныхъ 5 мѣсяцевъ (отъ 1 апрѣля 527 г. до 31 августа 527 г.). Точно такъ же онъ закончилъ правленіе не въ 6057 алекс. г. отъ с. м., 557 г. отъ В. Х., 13-аго индикта, а въ слѣдующемъ 6058 или 558 г.. 14-аго индикта, такъ какъ и въ этомъ календарномъ году онъ еще жилъ и правилъ первые $2^1/_2$ мѣсяца (отъ 1 сентября 565 до 14 ноября 565 г.). Но оба этихъ календарныхъ года Ѳеофанъ не считаетъ царскими годами Юстиніана; первый изъ нихъ онъ считаетъ послѣднимъ (9-ымъ) годомъ Юстина I, предшественника Юстиніана, который въ этомъ году царствовалъ первые 7 мѣсяцевъ (отъ 1 сентября 526 до 31 марта 527 г.); а послѣдній онъ считаетъ первымъ годомъ Юстина II, наслѣдника Юстиніана, на правлешіе котораго до конца этого года приходится $9^1/_2$ мѣсяцевъ (отъ 14 ноября 565 до 31 августа 566 г.). Что Ѳеофанъ дѣйствительно и царскіе года Юстина II считаетъ тоже по календарнымъ годамъ, которые, какъ и индикты, простираются отъ 1 сентября до 31 августа, а не по фактическимъ его годамъ, т.-е. не отъ 14 ноября 565 г., когда Юстинъ II воцарился, и что первымъ его царскимъ годомъ онъ дѣйствительно считаетъ выше упомянутый 6058 алекс. г. отъ с. м. или 558 г. отъ В. Х., 14-ый индиктъ, — ясно изъ слѣдующихъ двухъ примѣровъ: къ 8-ому царскому году Юстина II Ѳеофанъ относитъ октябрь 6065 алекс. года отъ с. м., 565 г. отъ В. Х., т.-е. 572 г. по нашему лѣтоисчисленію (246, 3, 5, 11), а къ 13-ому — октябрь 11-аго индикта, 6070 алекс. годъ отъ с. м. или 570 г. отъ В. Х., т.-е. нашего 577 г. (248, 12, 13).

Тѣмъ же способомъ Θеофанъ исчисляетъ и царскіе года остальныхъ императоровъ, вплоть до Михаила I, которымъ заканчивается его хроника. Вотъ еще нѣсколько примѣровъ, относящихся къ императорамъ изъ послѣдней части хроники.

Къ первому году правленія Константина VI, который царствовалъ одинъ, безъ матери Ирины, начиная съ октября, или въ сущности, съ декабря 790 г., т.-е. съ 6283 алекс. г. отъ с. м. или 783 г. отъ В. Х., 14-аго индикта (466, 18, 27), Θеофанъ причисляетъ и начальный мѣсяцъ сентябрь (465, 29, 31, 32); ко 2-ому году—мѣсяцы сентябрь, октябрь, январь, іюль и августъ 15-аго индикта, 6284 алекс. г. отъ с. м., 784 г. отъ В. Х., т.-е. нашего 791—792 г. (467, 13, 14, 17, 27; 468, 17); къ 6-ому году — сентябрь, апрѣль и май 4-аго индикта, 6288 алекс. г. отъ с. м., 783 г. отъ В. Х., т.-е. нашего 795—796 г. (470, 4, 5, 7, 9); къ 7-ому и послѣднему году—мѣсяцы сентябрь, октябрь, мартъ, май, іюль и августъ 5-аго индикта, 6289 алекс. г. отъ с. м., 789 г. отъ В. Х., т.-е. нашего 796—797 г. (471, 7, 8, 9, 20, 28, 29; 472, 15). Такъ же и къ 6-ому году правленія Никифора I, который вступилъ на престолъ 31-аго октября 802 г., т.-е. 6295 алекс. г. отъ с. м., 795 г. отъ В. Х., 11-аго индикта (476, 3), Θеофанъ относитъ сентябрь, декабрь и февраль 1-аго индикта, 6300 алекс. г. отъ с. м., 800 г. отъ В. Х., т.-е. нашего 807—808 г. (483, 3, 4, 15, 23); къ 8-ому относитъ опять таки сентябрь и затѣмъ Пасху 6302 алекс. г. отъ с. м., 802 г. отъ В. Х., т.-е. нашего 809—810 г.г. (486, 9, 22—23) и т. д.

Впрочемъ, Θеофанъ, по крайней мѣрѣ въ одномъ мѣстѣ, прямо говоритъ, что подъ царскимъ годомъ онъ подразумѣваетъ индиктъ. Заканчивая исторію правленія Льва III и переходя къ царствованію его сына Константина V, Θеофанъ, хотя ему прекрасно извѣстно, что Константинъ наслѣдовалъ отцу 18-аго іюня 9-аго индикта, т.-е. въ 741 г. (412, 28), не смотря на это пишетъ, что теперь слѣдуетъ разсказать и о безбожныхъ дѣяніяхъ Константина „излагая ихъ отъ 10-аго индикта перваго его царскаго года“ (413, 16: τὰ ἀπὸ τῆς ι´ λέγοντας[38] ἰνδικτιῶνος, ἔτους πρώτου τῆς αὐτοῦ βασιλείας).

Тотъ фактъ, что Θеофанъ считаетъ царскіе года по календарнымъ годамъ, позволяетъ, наконецъ, окончательно разъяснить и старый вопросъ, о которомъ въ исторической наукѣ такъ много писалось, т.-е. вопросъ—почему у Θеофана сперва во времена царствованія Ираклія, Ираклоны и Константа II, а затѣмъ снова и во времена царствованія Льва III и Константина V алекс. года отъ с. м. и года отъ В. Х. отстаютъ на 1 годъ отъ указанныхъ тутъ же индиктовъ, а вмѣстѣ съ тѣмъ, какъ это неопровержимо доказалъ Острогорскій въ своей выше приведенной статьѣ, и отъ исторической дѣйствительности. Вотъ почему это происходитъ.

Къ правленію предшественника Ираклія, тирана Фоки, Θеофанъ относитъ 8 индиктовъ. Начальнымъ является 6-ой индиктъ, въ третьемъ мѣсяцѣ котораго, т.-е. въ ноябрѣ 602 г., воцарился Фока; такимъ образомъ, до конца этого

---

[38] Форма λέγοντας, конечно, вульгарный nom. sing. — вмѣсто классическаго литературнаго λέγων.

индикта онъ процарствовалъ больше 9 мѣсяцевъ (290, 31). Послѣднимъ же, хотя и необозначеннымъ, является 13-ый индиктъ, ибо 14-ый индиктъ Θеофанъ считаетъ первымъ годомъ правленія императора Ираклія, который свергъ Фоку уже во второмъ мѣсяцѣ этого индикта, т.-е. въ октябрѣ 610 г., такъ что до конца этого индикта на его долю приходится больше 11 мѣсяцевъ царствованія (298, 15). Слѣдовательно, Θеофанъ, такъ же какъ и авторъ Пасхальной Хроники (I, 699, 4, 16), долженъ былъ бы дать Фокѣ 8 лѣтъ правленія, какъ и 8 алекс. лѣтъ отъ с. м. и 8 лѣтъ отъ В. Х., т.-е. отъ 6095 и 595 г.г., которые покрываются съ начальнымъ 6-ымъ индиктомъ Фоки, и вплоть до 6102 и 602 г.г., которые совпадаютъ съ послѣднимъ 13-ымъ индиктомъ Фоки. Но вмѣсто этого мы находимъ у Θеофана неточность. Эта неточность въ извѣстномъ смыслѣ противоположна той, которую мы установили въ Пасхальной Хроникѣ при исчисленіи лѣтъ правленія императора Калигулы. Тамъ, какъ мы знаемъ, Калигулѣ отведено съ одной стороны 4 царскихъ года и, слѣдовательно, 4 олимпійскихъ года и 4 индикта; а съ другой стороны — 5 лѣтъ отъ с. м. Θеофанъ же, хотя и даетъ Фокѣ 8 индиктовъ, зачисляетъ ему 7 лѣтъ правленія и, такимъ образомъ, и 7 алекс. лѣтъ отъ с. м. и 7 лѣтъ отъ В. Х., т.-е. отъ указанныхъ 6095 и 595 г.г., которые совпадаютъ съ начальнымъ 6-ымъ индиктомъ Фоки, и вплоть до 6101 и 601 г.г., которые не отвѣчаютъ послѣднему 13-ому индикту Фоки, а соотвѣтствуютъ его предпослѣднему 12-ому индикту (290, 23—25; 292, 4, 26; 293, 7; 294, 3—5; 295, 15—21; 296, 16), Причина этой неточности несомнѣнно та, которую указалъ уже Острогорскій въ своей выше приведенной статьѣ.[86] Θеофанъ включилъ въ 4-ый годъ правленія Фоки два индикта, не только его 9-ый, но и слѣдующій 10-ый, который долженъ былъ бы быть 5-ымъ годомъ правленія Фоки.[87] Эта

---

[86] Ук. соч. 36 сл. и 46 сл.

[87] Этотъ годъ правленія Фоки Θеофанъ (293, 7) отмѣчаетъ какъ 6098 александрійскій годъ отъ с. м. (598 отъ В. Х.). Это бы, слѣдовательно, былъ 9-ый индиктъ, т.-е. время отъ 1 сентября 605 до 31 августа 606 г. по нашему лѣтоисчисленію. Правда, повѣствуя далѣе о тогдашнихъ событіяхъ, Θеофанъ не приводитъ ни этотъ индиктъ ни мѣсяцы, къ которымъ относятся отдѣльныя событія. Лишь въ концѣ рубрики, при упоминаніи двухъ послѣднихъ событій, т.-е. смерти константинопольскаго патріарха Киріяка и замѣщенія его новымъ патріархомъ Θомой, онъ говоритъ (293, 26 сл.): „А такъ какъ патріархъ Киріякъ умеръ, рукоположенъ вмѣсто него Θома, дьяконъ и сакелларій той же церкви, мѣсяца октября 11-аго". Поэтому Острогорскій и считаетъ, что въ 4-омъ году правленія Фоки, т.-е. въ 6098 александрійскомъ году отъ с. м. (598 г. отъ Вопл. Х.), Θеофанъ объединилъ 2 индикта — не только 9-ый индиктъ, который ему соотвѣтствуетъ, но и слѣдующій 10-ый индиктъ. Ибо октябрь нашего 606 г., который здѣсь имѣется въ виду, относится не къ 9-ому, а уже къ 10-ому индикту. Правда, въ латинскомъ переводѣ лѣтописи Θеофана, сдѣланномъ Анастасіемъ (ed. de Boor, II, 181, 3), это мѣсто оканчивается словами „той же церкви" (eiusdem ecclesiae), а не словами „мѣсяца октября 11-аго". Слѣдовательно, эти слова, по всей вѣроятности, представляютъ собой чье-то позднѣйшее добавленіе къ тексту Θеофана, Болѣе того, я считаю, что первоначально они были вписаны на поляхъ и относились вовсе не къ рукоположенію Θомы, но къ смерти Киріяка, а что вписалъ ихъ вслѣдъ за упоминаніемъ о рукоположеніи Θомы какой-нибудь переписчикъ лѣтописи Θеофана, который не зналъ къ какому изъ двухъ событій эти слова относились. Изъ Пасхальной Хроники (II, 697, 5 сл.) намъ извѣстно, что въ октябрѣ 10-аго индикта имѣла мѣсто не хиротонія Θомы, а смерть Киріяка, и при томъ не 13-аго, а въ субботу 29 октября, тогда какъ Θома былъ ру-

неправильность у него ненамѣренная, такъ же какъ и выше упомянутая ошибка въ Пасхальной хроникѣ. Въ этой послѣдней года отъ с. м. не насчитываются всѣмъ правителямъ; Өеофанъ же приводитъ индикты не ко всѣмъ годамъ правленія, а лишь къ нѣкоторымъ изъ нихъ. Не приводитъ онъ индикты и ко всѣмъ годамъ царствованія Фоки, а только 6-ой индиктъ къ первому году и 7-ой индиктъ ко второму (290, 31; 292, 5), къ остальнымъ же вовсе не указываетъ индиктовъ. Поэтому ему могло показаться, что онъ далъ Фокѣ всего 7, а не 8 индиктовъ, а соотвѣтственно этому онъ даетъ ему 7 лѣтъ правленія и 7 алекс. лѣтъ отъ с. м. и 7 лѣтъ отъ В. Х.

Мы уже указали на то, какое послѣдствіе имѣла въ Пасхальной Хроникѣ упомянутая ошибка въ счетѣ лѣтъ правленія Калигулы. Изъ-за этого тамъ всѣ года отъ с. м., начиная отъ послѣдняго года Калигулы и до конца хроники, на одинъ годъ опережаютъ олимпійскіе года и индикты. Кромѣ того, въ этой хроникѣ, начиная отъ упомянутаго года Калигулы и до конца хроники, сумма лѣтъ отъ с. м. постоянно на одинъ больше, чѣмъ сумма царскихъ годовъ. У Өеофана же дѣло обстоитъ обратнымъ образомъ и не простирается до конца хроники. У него, начиная съ 4-аго года царствованія Фоки сумма лѣтъ правленія становится на одинъ годъ меньше, чѣмъ общее число индиктовъ. Вмѣстѣ съ тѣмъ и алекс. года отъ с. м. и года отъ В. Х. отстаютъ на одинъ годъ отъ индиктовъ. Но это несоотвѣтствіе, какъ уже сказано, не простирается до конца хроники Өеофана. Напротивъ, черезъ нѣкоторое время онъ его исправляетъ, но затѣмъ на извѣстное время повторяетъ снова и, наконецъ, снова исправляетъ, т. к. послѣ Константина V въ хроникѣ все опять находится въ полномъ порядкѣ. Вотъ какъ это протекаетъ у Өеофана:

Наслѣднику Фоки, Ираклію, онъ даетъ 31 индиктъ: начиная упомянутымъ 14-ымъ индиктомъ и кончая опять-таки 14-ымъ индиктомъ, въ которомъ Ираклій умеръ въ 641 г., и при томъ, по Өеофану, въ мартѣ мѣсяцѣ (341, 11 и сл.), иными словами, въ 7-омъ мѣсяцѣ названнаго индикта, въ дѣйствительности же въ февралѣ, т.-е. въ 6-мъ мѣсяцѣ этого индикта.[88] Точно такъ же Өеофанъ удѣляетъ Ираклію 31 годъ правленія, а согласно этому и 31 алекс. годъ отъ с. м. и 31 годъ отъ В. Х. Но вслѣдствіе отмѣченнаго въ концѣ правленія Фоки запаздыванія на одинъ годъ алекс. лѣтъ отъ с. м. и лѣтъ отъ В. Х. противъ соотвѣтствующихъ имъ индиктовъ, у Ираклія въ качествѣ алекс. годовъ отъ с. м. и годовъ отъ В. Х. даны не 6103 (603)—6133 (633), какъ этого бы требовали индикты Ираклія, а года 6102 (602)—6132 (632), которые на одинъ годъ запаздываютъ по сравненію съ индиктами Ираклія (208, 7—9; 341, 11).

Сыну Ираклія изъ второго брака, Ираклонѣ, который вступилъ на престолъ

кopoложенъ только 23 января, 10-аго индикта, т.-е. нашего 607 г. Было ли это извѣстно Өеофану? Въ этомъ я сомнѣваюсь, такъ какъ въ такомъ случаѣ онъ, вѣроятно, не внесъ бы въ 6098 (598) г., т.-е. въ 9-ый индиктъ, двухъ событій, изъ коихъ одно относилось къ концу второго мѣсяца 10-аго индикта, а другое даже къ концу пятаго мѣсяца того же индикта.

[88] См. Острогорскій, ук. соч. 30, прим. 2.

ослѣ четырехмѣсячнаго правленія перваго наслѣдника Ираклія, его сына отъ перваго брака—Константина III (341, 14), и который по Ѳеофану царствовалъ 6 мѣсяцевъ (341, 18), что означало бы до января или февраля 642 г., т.-е. до 5-аго или 6-ого мѣсяца 15-аго индикта,[39] Ѳеофанъ даетъ всего одинъ индиктъ, т.-е. указанный индиктъ 15-ый (342, 2), а слѣдовательно и одинъ годъ правленія, равно какъ и одинъ годъ отъ с. м. и одинъ годъ отъ В. Х. Но, такъ какъ у Ираклія послѣднимъ алекс. годомъ отъ с. м. и послѣднимъ годомъ отъ В. Х. является не 6133 (633) г., который соотвѣтствовалъ бы его послѣднему 14-му индикту, а 6132 (632) г., который на одинъ годъ отстаетъ отъ 14-аго индикта, то и у Ираклоны единственнымъ его алекс. годомъ отъ с. м. и отъ В. Х. является не 6134 (634) г., который бы совпадалъ съ его 15-ымъ индиктомъ, а 6133 и 633 г., который на одинъ годъ запаздываетъ отъ 15-аго индикта (341, 18, 20).

Между тѣмъ наслѣднику Ираклоны — Константу II Ѳеофанъ даетъ 26 индиктовъ: отъ слѣдующаго перваго индикта и включительно до 11-аго индикта,[40] въ которомъ, по Ѳеофану, этотъ императоръ погибъ въ Сициліи,[41] (въ дѣйствительности же, вѣроятно, только въ началѣ слѣдующаго 12-аго индикта).[42] Но ему Ѳеофанъ считаетъ 27 лѣтъ правленія, а поэтому и 27 алекс. лѣтъ отъ с. м. и 27 лѣтъ отъ В. Х.: отъ 6134 и 634 г.г., которые не покрываются съ

---

[39] Такъ какъ Константинъ III, наслѣдникъ Ираклія и предшественникъ Ираклоны, согласно Ѳеофану, царствовалъ 4 мѣсяца, то (считая отъ марта 641 г., когда Ѳеофанъ отмѣчаетъ смерть Ираклія) правленіе Константина III началось бы, а правленіе Ираклоны кончилось бы въ іюлѣ, или, самое позднее, въ августѣ 641 г. Согласно этому, царствованіе Ираклоны продолжалось бы, по Ѳеофану, до января или февраля 642 г. Между тѣмъ, такъ какъ Ираклій въ дѣйствительности умеръ въ февралѣ 641 г. и такъ какъ Левъ Грамматикъ (ed. Bonn. 156, 15) говоритъ, что Ираклона царствовалъ только 4 мѣсяца, то Острогорскій, ук. соч. 31 считаетъ, что Ираклона занималъ престолъ приблизительно до конца сентября 641 г. Что Константинъ III царствовалъ 4 мѣсяца, а Ираклона 6 мѣсяцевъ, сказано какъ у Ѳеофана, такъ и въ анонимномъ спискѣ императоровъ, который напечаталъ de Boor въ своемъ изданіи историческихъ произведеній патріарха Никифора, стр. 224, 20 и 21. Но въ другомъ спискѣ императоровъ, опубликованномъ тамъ же, стр. 232, 7 и 8, Константину III дается 1 царскій годъ, а Ираклонѣ 4 мѣсяца правленія. Георгій Амартолъ же (ed. de Boor, II, 673, 21) отводитъ Константину III тоже 1 царскій годъ, а Ираклонѣ не удѣляетъ ничего и вообще его не упоминаетъ. То же видимъ и въ χρόνων ἀρίθμησις καὶ ὁμάς, ed. Du Cange въ приложеніи къ Пасхальной Хроникѣ (см. ed. Bonn II, 84). Болѣе того, здѣсь въ качествѣ царскаго года Константина III приводится 6134 алекс. г. отъ с. м., т. е. время отъ 1 сентября нашего 641 г. до 31 августа нашего 642 г. Наконецъ, 1 царскій годъ отмѣчается Константину III, а Ираклонѣ не отмѣчается ничего и въ другомъ спискѣ императоровъ, который тоже издалъ Du Cange, тамъ же (см. ed. Bonn, II, 92); такъ же и въ спискѣ, изданномъ въ приложеніи къ Кодину, De antiquitatibus Constantinopolitanis (ed. Bonn. 152, 11); и т. д.

[40] См. 351, 13 сл. Послѣдній индиктъ Константа у Ѳеофана не указанъ. Но очевидно, что это былъ 11-ый индиктъ, такъ какъ Ѳеофанъ послѣ этого (352, 10 сл.) правильно начинаетъ царствованіе сына и наслѣдника Константа II, Константина IV, въ 6161 алекс. г. отъ с. м., т. е. въ 661 г. отъ В. Х., который совпадаетъ со слѣдующимъ 12-ымъ индиктомъ.

[41] См. 351, 14: „Въ этомъ году (6160 алекс. г. отъ с. м.) былъ злодѣйски убитъ царь Константъ въ Сициліи, въ Сиракузахъ" и т. д. 6160 г. соотвѣтствуетъ 11-ому индикту, т. е. времени отъ 1 сентября 667 до 31 августа 668 г.

[42] См. Острогорскій, ук. соч. 31 сл.

начальнымъ, первымъ индиктомъ Константа, и до 6160 и 660 г.г., которые совпадаютъ съ его послѣднимъ 11-ымъ индиктомъ (341, 28; 342, 6—8; 351, 13). Помѣстить 27 лѣтъ правленія Константа и соотвѣтствующіе имъ 27 алекс. лѣтъ отъ с. м. и 27 лѣтъ отъ В. Х. въ 26 индиктовъ, возможно было, разумѣется, лишь способомъ, обратнымъ тому, которымъ 7 лѣтъ правленія Фоки и 7 алекс. лѣтъ отъ с. м. и 7 лѣтъ отъ В. Х. были распредѣлены на 8 индиктовъ. Иными словами, тогда какъ у Фоки Ѳеофанъ помѣстилъ въ 4-ый годъ его правленія и въ соотвѣтствующіе ему 6098 алекс. годъ отъ с. м. и въ 598 годъ отъ В. Х. два индикта, т. е. не только его 9-ый, но и слѣдующій 10-ый индиктъ, вслѣдствіе чего года и начали отставать на 1 годъ; то теперь онъ у Константа II, какъ разъ наоборотъ, помѣщаетъ въ одинъ изъ его индиктовъ 2 года его правленія и 2 соотвѣтствующихъ алекс. года отъ с м. и 2 отъ В. Х.: во первыхъ тотъ годъ, который отстаетъ на одинъ годъ отъ даннаго индикта, а затѣмъ и тотъ, который съ нимъ совпадаетъ. Эти два года не могутъ ни въ коемъ случаѣ быть отнесены къ первымъ 16 годамъ правленія Константа. Ибо Ѳеофанъ 17-ый годъ правленія Константа, съ одной стороны, считаетъ какъ 2-ой индиктъ, а съ другой, какъ 6150 алекс. годъ отъ с. м. и какъ 650 г. отъ В. Х., которые на одинъ годъ отстаютъ отъ 2-ого индикта (347, 15, 20). Слѣдовательно, до этихъ поръ у Ѳеофана продолжается несоотвѣтствіе алекс. годовъ отъ с. м. и годовъ отъ В. Х. съ индиктами. Поэтому объединеніе двухъ годовъ Константа въ одномъ индиктѣ могло произойти лишь начиная отъ 17-аго и 18-аго года правленія Фоки, но оказались ли объединенными именно эти два года или же 18-ый и 19-ый года или же еще болѣе поздніе два его года, нельзя сказать опредѣленно, потому что послѣ 17-аго года правленія Константа Ѳеофанъ больше не приводитъ его индиктовъ. Это, впрочемъ, неважно. Важно то, что Ѳеофанъ далъ Константу съ одной стороны 26 индиктовъ, а съ другой стороны 27 лѣтъ правленія и согласно этому и 27 александрійскихъ лѣтъ отъ с. м. и 27 лѣтъ отъ В. Х., и этимъ, наконецъ, возстановилъ тотъ недостающій годъ правленія, который онъ выпустилъ, давъ Фокѣ 8 индиктовъ, но лишь 7 лѣтъ правленія, 7 алекс. лѣтъ отъ с. м. и 7 лѣтъ отъ В. Х. Тѣмъ самымъ онъ возстановилъ и соотвѣтствіе алекс. лѣтъ отъ с. м. и лѣтъ отъ В. Х. съ индиктами.

Благодаря этому, съ этихъ поръ на нѣкоторое время у Ѳеофана опять, какъ и до 4-аго года правленія Фоки, алекс. года отъ с. м. и года отъ В. Х. вполнѣ совпадаютъ съ индиктами, хотя Ѳеофанъ и далѣе обычно не обозначаетъ индиктовъ. Такъ онъ даетъ сыну и наслѣднику Константа, Константину IV, 17 лѣтъ правленія и, слѣдовательно, и 17 алекс. лѣтъ отъ с. м., 17 лѣтъ отъ В. Х. и 17 соотвѣтствующихъ имъ индиктовъ: отъ 6161 и 661 г., 12-аго индикта, до 6177 и 677 г., 13-аго индикта включительно (352, 10—11; 361, 14, 16). Правда, Константинъ умеръ не въ 6177 (677) г., 13-аго индикта, какъ говоритъ Ѳеофанъ (361, 15), а въ слѣдующемъ 6178 (678) г., 14-аго индикта. Но это было въ

первыхъ числахъ сентября 685 г.,[43] такъ что 6178 и 678 г., 14-аго индикта, не можетъ быть причисленъ ему, а долженъ быть причисленъ его сыну и наслѣднику Юстиніану II.

Юстиніану II Өеофанъ даетъ 10 лѣтъ правленія, а согласно этому 10 алекс. лѣтъ отъ с. м., 10 лѣтъ отъ В. Х. и 10 соотвѣтствующихъ имъ индиктовъ: отъ 6178 и 678 г., 14-аго индикта, и до 6187 и 687 г., 8-ого индикта включительно (361, 26; 363, 3—5; 368, 12). Правда, Юстиніанъ II былъ свергнутъ не въ этомъ году, а, какъ говоритъ Өеофанъ (369, 33)[44], лишь въ слѣдующемъ 6188 и 688 г., 9-аго индикта. Но и это случилось несомнѣнно въ самомъ началѣ 6188 и 688 г., 9-аго индикта, т.-е. осенью 695 г.,[45] такъ что Өеофанъ справедливо считаетъ 6188 и 688 г., 9-аго индикта не за послѣдній годъ правленія Юстиніана II, а за первый годъ его наслѣдника Леонтія Исаврійца.

Леонтію Өеофанъ даетъ 3 года правленія и, слѣдовательно, и 3 алекс. г. отъ с. м. и 3 г. отъ В. Х. и 3 индикта: отъ 6188 и 688 г., 9-аго индикта, до 6190 и 690 г., 11-аго индикта включительно (361, 27; 369, 31—32; 370, 5). Однако, и Леонтій свергнутъ не въ этомъ году, а, какъ отмѣчаетъ самъ Өеофанъ (371, 19)[46] въ слѣдующемъ 6191 и 691 г., 12-аго индикта. Но, по всей вѣроятности, и это случилось въ самомъ началѣ даннаго года и индикта, т.-е. осенью 698 г.,[47] и вслѣдствіе этого Өеофанъ отводитъ 6191 (691) г., 12-ый индиктъ наслѣднику Леонтія, Тиберію III Апсимару.

Этому императору Өеофанъ даетъ 7 царскихъ лѣтъ, а, слѣдовательно и 7 алекс. лѣтъ отъ с. м., 7 лѣтъ отъ В. Х. и 7 соотвѣтствующихъ имъ индиктовъ: отъ упомянутаго 6191 и 691 г., 12-аго индикта, до 6197 и 697 г., 3-го индикта (371, 16—19; 374, 11—13). Правда, и Тиберій былъ свергнутъ не въ этомъ году, а, какъ указано у Өеофана (374, 28),[48] лишь въ слѣдующемъ 6198 и 698 г., 4-аго индикта. Но, по всей вѣроятности, и это произошло въ самомъ началѣ того года и индикта, т.-е. осенью 705 г.,[49] такъ что Өеофанъ считаетъ 6198 (698) г., 4-аго индикта наслѣднику Тиберія, Юстиніану II, который, свергнувъ Тиберія, вторично завладѣлъ престоломъ.

Юстиніану II Өеофанъ на этотъ разъ даетъ 6 царскихъ лѣтъ и, согласно этому, 6 алекс. лѣтъ отъ с. м., 6 лѣтъ отъ В. Х. и 6 отвѣчающихъ имъ индиктовъ: отъ приведеннаго 6198 и 698 г., 4-аго индикта, до 6203 и 703 г., 9-аго индикта включительно (374, 24, 27; 377, 19). Правда, Юстиніянъ II цар-

---

[43] Острогорскій, ук. соч, 32.

[44] Здѣсь прямо сказано, что слѣдующій императоръ, Леонтій, воцарился въ 6188 алекс. г. отъ с. м., каковой годъ простирается отъ 1 сентября нашего 695 од 31 августа 696 г.

[45] Острогорскій, ук. соч. 32 сл.

[46] Здѣсь прямо указано, что слѣдующій императоръ, Тиберій III Апсимаръ, завладѣлъ престоломъ въ 6191 алккс. г. отъ с. м., каковой годъ охватываетъ время отъ 1 сентября нашего 698 г. до 31 августа 699 г.

[47] Острогорскій, ук. соч. 33.

[48] Здѣсь прямо сказано, что Юстиніанъ II свергъ Тиберія III и воцарился вторично въ 6198 алекс. г. отъ с. м., т.-е. въ періодъ времени отъ 1 сентября нашего 705 г. до 31 августа 706 года.

[49] Острогорскій, ук. соч. 33.

ствовалъ и въ слѣдующемъ 6204 и 704 г., 10-аго индикта, но опять-таки лишь въ первой половинѣ этого года и индикта, вѣроятно, до начала декабря 711 г.,[50] и поэтому Өеофанъ считаетъ 6204 (704) г., 10-аго индикта, не какъ послѣдній годъ правленія Юстиніана, а какъ первый годъ его наслѣдника Филиппика.

Филиппику онъ даетъ 2 царскихъ года, а поэтому и 2 алекс. года отъ с. м. и 2 года отъ В. Х., и 2 индикта: отъ упомянутаго 6204 и 704 г., 10-го индикта, до 6205 и 705 г., 11-аго индикта включительно (382, 3—5; 383, 1). Филиппикъ, правда, царствовалъ не до конца этого года и индикта, но все же онъ управлялъ въ теченіе не только всей первой ихъ половины, но отчасти и въ теченіе второй половины, вплоть до 3 іюня 713 г.,[51] т.-е. правилъ больше первыхъ 9 мѣсяцевъ. Поэтому Өеофанъ и считаетъ 6205 (705) г., 11-ый индиктъ, послѣднимъ царскимъ годомъ Филиппика, а не первымъ годомъ слѣдующаго царя Анастасія II.

Анастасію II онъ даетъ тоже 2 царскихъ года, а, слѣдовательно, 2 алекс. года отъ с. м., и 2 года отъ В. Х., и 2 соотвѣтствующихъ индикта: отъ слѣдующаго 6206 и 706 г., 12-аго индикта, до 6207 и 707 г., 13-аго индикта включительно (383, 24—26; 384, 15, 17, 20). Анастасій царствовалъ, согласно Өеофану (да и дѣйствительно), или только до конца этого года и индикта, т.-е. до конца августа 715 г. (384, 20 и сл.), или еще и въ слѣдующемъ 6208 и 708 г., 14-аго индикта, но, по всей вѣроятности, не дольше середины перваго ихъ мѣсяца, т.-е. сентября нашего 715 г.[52] Поэтому Өеофанъ справедливо считаетъ 6208 (708) г., 14-ый индиктъ, не послѣднимъ годомъ правленія Анастасія II, а годомъ его наслѣдника Өеодосія III.

---

[50] Острогорскій ук. соч. 33.

[51] Острогорскій, ук. соч. 33 сл. и 47 сл. считалъ, что Филиппикъ свергнутъ лишь 27 мая 714 г., такъ какъ, по Өеофану (386, 14; см. и латинскій переводъ Анастасія, II, 248, 9 сл.), онъ царствовалъ 2 года и нѣсколько (9) мѣсяцевъ. Но впослѣдствіи (Byz. Zeitschr. 31, 1931, 383, прим. 1) онъ перемѣнилъ свое мнѣніе, указывая на свидѣтельство Агаөона (Mansi XII, 193 B), гдѣ прямо сказано, что Филиппикъ былъ свергнутъ на Троицу 11-аго индикта, т.-е. 3 іюня 713 г. Да и согласно патріарху Никифору (ed. de Boor 49, 15 сл.) сверженіе Филиппика произошло въ теченіе 2-ого года его правленія, что тоже даетъ 713 г. Такъ же и въ одной изъ рукописей хроники Өеофана (см. критическій апаратъ на стр. 386) Филиппику считается всего 2 года правленія безъ какихъ-либо мѣсяцевъ. Правда, согласно χρόνων ἀρίθμησις καὶ ὁμάς, изданному Дюканжемъ въ приложеніи къ Пасхальной Хроникѣ (см. ed. Bonn. II, 84) Филиппикъ царствовалъ до 6206 алекс. г. отъ с. м., что означало бы до 27 мая 714 г., такъ какъ онъ былъ свергнутъ на Троицу. Но несомнѣнно 6206 г. удѣленъ ему здѣсь ошибочно, такъ какъ и Анастасію II здѣсь затѣмъ ошибочно приписывается 3 года правленія: отъ 6207 до 6209 г., въ которомъ онъ въ дѣйствительности болѣе не царствовалъ, такъ какъ этотъ годъ простирается отъ 1 сентября 716 до 31 августа 717 г. Точно такъ же здѣсь неправильно указанъ царскій годъ Өеодосія III, т. е. 6210 г. (отъ 1 сентября 717 до 31 августа 718 г.).

[52] Согласно Острогорскому, ук соч. 33 до конца августа 715 г. Но Өеофанъ (386, 14 сл.) даетъ Анастасію II 1 годъ и 3 мѣсяца правленія. Если мы это исправимъ на 2 года и 3 мѣсяца, то (считая отъ 4 іюня 713 г., когда Анастасій II смѣнилъ Филиппика) вышло бы, что Анастасій утратилъ царство въ началѣ сентября 715 г. Константинополь, изъ котораго онъ бѣжалъ ввиду возстанія Опсикіанцевъ, провозгласившихъ новымъ царемъ Өеодосія, по словамъ Өеофана (386, 1), еще 6 мѣсяцевъ держался и признавалъ законнымъ правителемъ Анастасія II.

Θеодосію III Θеофанъ удѣляетъ только одинъ царскій годъ, а слѣдовательно и 1 алекс. годъ отъ с. м., 1 годъ отъ В. X. и 1 соотвѣтствующій индиктъ, т.-е. упомянутый 6208 и 708 г., 14-ый индиктъ (386, 22—24). Правда, какъ мы уже ранѣе указали, естественнѣе бы было дать ему, какъ это дѣлаютъ другіе лѣтописцы, 2 царскихъ года, а слѣдовательно и 2 алекс. года отъ с. м., 2 года отъ В. X. и 2 соотвѣтствующихъ индикта, т.-е. не только приведенный 6208 и 708 г., 14-ый индиктъ, но и слѣдующій 6209 и 709 г., 15-ый индиктъ. Ибо Θеодосій III царствовалъ и въ этомъ послѣднемъ году, вплоть до 25 марта 717 г., когда его смѣнилъ Левъ III (412, 24), т.-е. почти цѣлыхъ семь первыхъ мѣсяцевъ, и поэтому 6209 (709) г., 15-ый индиктъ, слѣдовало бы отвести ему какъ второй годъ его правленія, а не считать первымъ годомъ Льва III. Но мы знаемъ, что и вообще въ тѣхъ случаяхъ, когда правитель завершалъ свое правленіе во второй половинѣ календарнаго года, лѣтописцы не всегда считали этотъ календарный годъ послѣднимъ царскимъ годомъ даннаго правителя, а иногда считали его первымъ годомъ слѣдующаго царя, хотя бы онъ въ этомъ году и царствовалъ менѣе 6 послѣднихъ мѣсяцевъ.

Со времени Льва III у Θеофана алекс. года отъ с. м. и года отъ В. X. опять на 1 годъ отстаютъ отъ индикта. Съ одной стороны, Θеофанъ даетъ этому императору 25 индиктовъ: отъ выше упомянутаго 15-аго индикта, который бы собственно слѣдовало считать послѣднимъ индиктомъ Θеодосія, и включительно до 9-аго индикта, когда Левъ III умеръ 18 іюня 741 г. (413, 2), т.-е. въ 10-омъ мѣсяцѣ этого индикта, такъ что Θеофанъ справедливо считаетъ его послѣднимъ индиктомъ Льва, а не первымъ индиктомъ его сына и наслѣдника Константина V.[53] Но съ другой стороны, онъ даетъ Льву III 24 царскихъ года, а такимъ образомъ и 24 алекс. года отъ с. м. и 24 года отъ В. X.: отъ 6209 и 709 г., которые бы тоже слѣдовало приписать Θеодосію и которые покрываются съ начальнымъ, 15-ымъ индиктомъ Льва, и включительно до 6232 и 732 г., которые отстаютъ на 1 годъ отъ послѣдняго 9-аго индикта Льва (391, 3—4; 412, 1). Какимъ образомъ 25 индиктовъ могли помѣститься въ 24 царскихъ года, въ 24 алекс. г. отъ с. м. и въ 24 г. отъ В. X.? Тѣмъ же самымъ способомъ, которымъ 8 индиктовъ Фоки помѣстились въ его 7 царскихъ лѣтъ, въ 7 алекс. лѣтъ отъ с. м. и въ 7 лѣтъ отъ В. X. Какъ уже показалъ Острогорскій,[54] Θеофанъ включилъ въ 10-ый годъ правленія Льва и въ соотвѣтствующій ему 6218 алекс. г. отъ с. м. и 718 г. отъ В. X. два индикта: 9-ый индиктъ, съ которымъ эти года сочетаются, и слѣдующій 10-ый индиктъ, отъ котораго они на 1 годъ отстаютъ. Это привело къ тому, что и всѣ дальнѣйшіе александрійскіе года отъ с. м. и отъ В. X. въ правленіи Льва, а отчасти и Константина, на 1 годъ запаздываютъ отъ индиктовъ. Такимъ образомъ, запаздываніе начинается лишь въ 10-омъ году правленія Льва III. До этого же времени и въ правленіи Льва наблюдается еще соотвѣтствіе

---

[53] См. у Θеофана 413, 16, гдѣ онъ начинаетъ года правленія Константина V съ 10-аго индикта.

[54] Ук. соч. 50.

александрійскихъ годовъ отъ с. м. и годовъ отъ В. Х. съ индиктами, которое возстановлено въ одномъ изъ послѣднихъ 10 лѣтъ правленія Константа II.[55]

Однако, при Константинѣ V Ѳеофанъ опять возстанавливаетъ соотвѣтствіе александр. годовъ отъ с. м. и годовъ отъ В. Х. съ индиктами. Онъ даетъ этому императору, съ одной стороны, 34 индикта: отъ 10-аго индикта, который слѣдуетъ за послѣднимъ 9-ымъ индиктомъ Льва (413, 16), и включительно до 13-аго индикта (448, 12), такъ какъ Константинъ царствовалъ не только до конца этого индикта, но отчасти перешелъ и въ слѣдующій 14-ый индиктъ, въ которомъ, однако, правилъ лишь 14 первыхъ дней, потому что умеръ 14 сентября 775 г. (448, 17 сл.); слѣдовательно, Ѳеофанъ справедливо считаетъ 14-ый индиктъ не послѣднимъ индиктомъ Константина, а первымъ его сына и наслѣдника Льва IV (450, 15). Съ другой же стороны, Ѳеофанъ удѣляетъ Константину 35 царскихъ лѣтъ, а согласно этому и 35 алекс. лѣтъ отъ с. м. и 35 лѣтъ отъ В. Х.: отъ 6233 и 733 г., которые слѣдуютъ за послѣдними 6232 и 732 г. Льва и, такъ же какъ эти года запаздываютъ на 1 годъ отъ послѣдняго его 9-аго индикта, въ свою очередь отстаютъ на 1 годъ отъ начальнаго 10-аго индикта Константина, — и включительно до 6267 и 767 г., которые совпадаютъ съ послѣднимъ 13-ымъ индиктомъ Константина (414, 13—15; 448, 11). Какъ же теперь 35 царскихъ лѣтъ Константина и отвѣчающіе имъ 35 алекс. лѣтъ отъ с. м. и 35 лѣтъ отъ В. Х. помѣстились въ 34 индикта? Это произошло опять-таки совершенно такъ же, какъ 27 царскихъ лѣтъ Константа II и соотвѣтствующіе имъ 27 алекс. лѣтъ отъ с. м. и 27 лѣтъ отъ В. Х. помѣстились въ 26 индиктовъ. Для двухъ царскихъ лѣтъ и соотвѣтствующихъ двухъ алекс. лѣтъ отъ с. м. и двухъ лѣтъ отъ В. Х. Ѳеофанъ считаетъ всего 1 индиктъ: сначала для года, который отстаетъ отъ индикта, а затѣмъ и для слѣдуюшаго года, который съ нимъ совпадаетъ. Это 34-ый или послѣдній, 13-ый индиктъ Константина V, который отнесенъ къ его 35-ому или послѣднему царскому году и къ соотвѣтствующему 6267 алекс. г. отъ с. м. и 767 г. отъ В. Х. (448, 12). Какъ мы уже сказали, 13 ый индиктъ вполнѣ согласуется съ этими годами, но Ѳеофанъ приравниваетъ его и къ 34-ому царскому году Константина V, какъ и къ соотвѣтствующему 6266 алекс. г. отъ с. м. и къ 766 г. отъ В. Х., которые на 1 годъ отъ него отстаютъ и

---

[55] Подъ первымъ годомъ правленія Льва III, т. е. подъ 6209 алекс. г. отъ с. м. и 709 г. отъ В. Х., каковой годъ требуетъ 15-ый индиктъ, Ѳеофанъ излагаетъ и событія почти всего второго царскаго года Льва III, т. е. 6210 (710) г., 1-аго индикта (395,22 сл.). Но это онъ дѣлаетъ ради связи событій, такъ какъ здѣть продолжается повѣствованіе объ осадѣ Константинополя арабами. Между тѣмъ, переходя послѣ этого ко 2-ому году правленія Льва III, т. е. 6210 (710) г. Ѳеофанъ снова излагаетъ событія 1-аго индикта, а равно и окончаніе упомянутой осады (399, 5 сл.). Отсюда ясно, что у Ѳеофана 1-ый годъ правленія Льва, т. е. 6209 (709) г. означаетъ 15-ый индиктъ, съ которымъ онъ и покрывается, а что 2-ой годъ правленія Льва, т. е. 6210 (710) г. представляетъ собой первый индиктъ, съ которымъ и онъ въ свою очередь согласуется. Точно такъ же и 3-ій годъ правленія Льва, т. е. 6211 (711) г., у Ѳеофана тождественъ со 2-ымъ индиктомъ, съ которымъ онъ тоже совпадаетъ, — такъ какъ Ѳеофанъ относитъ къ нему декабрь этого индикта (400,2). 4-ый же годъ правленія Льва, т. е. 6212 (712) г. онъ прямо отожествляетъ съ 3-имъ индиктомъ, которому онъ и отвѣчаетъ (401,9) и т. д.

для которыхъ индиктъ не указанъ. Это видно потому, что Өеофанъ предыдущій 33-ій годъ правленія Константина и соотвѣтствующій 6265 алекс. г. отъ с. м. и 765 г. отъ В. Х. нарочито отожествляетъ съ 12-ымъ индиктомъ, отъ котораго эти года на 1 годъ отстаютъ (446, 27).[56] Правда, вслѣдъ затѣмъ онъ подъ тѣмъ же царскимъ годомъ Константина упоминаетъ и октябрь 13-аго индикта, отъ котораго 6265 и 765 г. отстаютъ на цѣлые два года (447, 10).[57] Но это онъ дѣлаетъ не потому, что онъ здѣсь объединяетъ и 12-ый и 13-ый индикты, а несомнѣнно лишь потому, что въ данномъ мѣстѣ рѣчь идетъ о событіяхъ, которыя, начавшись въ маѣ 12-аго индикта, продлились даже и далѣе октября 13-аго индикта, и Өеофанъ хотѣлъ изложить ихъ до конца.[58] Да и вообще въ тѣхъ случаяхъ, когда связанныя между собою событія простираются на нѣсколько индиктовъ, Өеофанъ обычно излагаетъ всю цѣпь событій подъ индиктомъ, въ которомъ они начались.[59]

Снова возстановивши въ послѣднемъ году Константа V соотвѣтствіе александрійскихъ лѣтъ отъ с. м. и лѣтъ отъ В. Х. съ индиктами, нарушенное имъ вторично во время Льва III, Өеофанъ уже болѣе не нарушаетъ его до самаго конца своей хроники.

Спрашивается, намѣренно ли или нѣтъ Өеофанъ нарушилъ соотвѣтствіе годовъ и индиктовъ въ повѣтствованіи во-первыхъ о Фокѣ и во-вторыхъ о Львѣ III и намѣренно ли возстановилъ его затѣмъ въ повѣствованіи во-первыхъ о Константѣ II и во-вторыхъ о Константинѣ V. Думаю, что Өеофанъ въ обоихъ случаяхъ нарушилъ соотвѣтствіе годовъ и индиктовъ не намѣренно, а возстановилъ его въ обоихъ случаяхъ намѣренно, какъ только замѣтилъ свою ошибку. А что онъ, замѣтивъ ошибку, ни въ первомъ ни во второмъ случаѣ не сталъ ее разыскивать и не исправилъ ее въ томъ году правленія Фоки и въ томъ году правленія Льва III, въ которомъ ее первоначально сдѣлалъ, и не переписалъ заново всѣ тѣ страницы, на которыя распространяется эта неправильность, объяснятся повидимому тѣмъ, что онъ торопился какъ можно скорѣе закончить свою хронику и не хотѣлъ ни разыскивать источникъ своей ошибки, ни исправлять ее, ни переписывать цѣлыя страницы книги заново, что представляло бы немалый трудъ.

---

[56] Въ рукописяхъ хроники Өеофана къ 33-ему году правленія Константина, т. е. 6265 (765) г. индиктъ не указанъ (см. критическій апаратъ на стр. 446), но въ латинскомъ переводѣ Анастасія сказано (II, 295): „12-аго индикта" (duodecimae indictionis).

[57] Въ одной рукописи хроники Өеофана тутъ сказано „12-аго индикта", тогда какъ въ остальныхъ рукописяхъ индиктъ опущенъ (см. крит. апаратъ, стр. 447). Въ латинскомъ же переводѣ Анастасія указано (296,1): „11-аго индикта" (undecimae indictionis). Но это, очевидно, описка вмѣсто „13-аго индикта", потому что, какъ мы отмѣтили въ предыдущемъ примѣчаніи, Анастасій передъ тѣмъ приводитъ 12-ый индиктъ.

[58] Рѣчь здѣсь идетъ о двухъ походахъ Константина V противъ болгаръ.

[59] Такъ, напримѣръ, подъ 7-ымъ годомъ правленія Юстиніана I, т. е. 6026 (526) г., 12-аго индикта, Өеофанъ излагаетъ событія не только этого года, но и 10-аго, 13-аго, 17-аго и даже 19-аго царскаго года Юстиніана (202, 13 сл.). Подъ 6-ымъ годомъ правленія самого Константина V, т. е. 6238 (738) г., 14-аго индикта, съ которымъ этотъ годъ согласуется, Өеофанъ описываетъ распространеніе страшной чумы не только въ данномъ индиктѣ, но и въ слѣдующемъ 15-омъ (423, 5 указано ι', а слѣдуетъ ιε') и даже въ 1-омъ индиктѣ (422,29 сл.); и т. д.

Какъ бы то ни было, фактъ тотъ, что упустивъ сдѣлать нужныя исправленія, Ѳеофанъ заставилъ современныхъ историковъ рѣшать крайне запутанные вопросы о томъ, откуда въ его хроникѣ проистекаютъ упомянутыя несоотвѣтствія александрійскихъ годовъ и годовъ отъ В. Х. съ индиктами и правильны ли у него въ этихъ случаяхъ александрійскіе года и года отъ В. Х. или индикты. Не такъ давно еще въ качествѣ отвѣта на эти вопросы все болѣе принималась гипотеза, которую выдвинулъ въ первомъ изданіи своей Исторіи Византіи знаменитый англійскій византологъ, покойный Bury.[60] По этой гипотезѣ несоотвѣтствіе годовъ и индиктовъ у Ѳеофана не является результатомъ какихъ-либо сдѣланныхъ имъ ошибокъ, а произошло оттого, что якобы Левъ III изъ финансовыхъ соображеній приказалъ, чтобы одинъ и тотъ же календарный годъ, вѣроятно 6236 по византійской эрѣ (6220 по александрійской эрѣ), т. е. годъ отъ 1 сентября 727 до 31 августа 728 г., считался не только какъ 11-ый индиктъ, съ которымъ этотъ годъ и покрывается, а такъ же и какъ 12-ый индиктъ, отъ котораго онъ отстаетъ на 1 годъ. Вслѣдствіе этого, говоритъ Bury, и слѣдующіе византійскіе года — 6237, 6238, 6239 и т. д. (т. е. 6221, 6222, 6223 александрійскіе года) стали считаться за 13-ый, 14-й, 15-й и т. д. индикты, хотя они и отстаютъ отъ этихъ индиктовъ на 1 годъ. Поэтому, согласно англійскому историку, и Ѳеофанъ придерживался такого счета и поэтому у него всегда правильны только александрійскіе года отъ с. м. и года отъ В. Х., а индикты, если они съ ними не совпадаютъ, неправильны. Между тѣмъ, Острогорскій въ своей выше приведенной статьѣ неопровержимо доказываетъ, что эта гипотеза непріемлима; что, напротивъ, несоотвѣтстіе, о которомъ идетъ рѣчь, проистекаетъ у Ѳеофана изъ его собственныхъ непроизвольныхъ ошибокъ, а никакъ не является слѣдствіемъ мнимой календарной реформы Льва III, и что, слѣдовательно, въ хроникѣ Ѳеофана всегда правильны только индикты, а александрійскіе года отъ с. м. и года отъ В. Х., когда они на 1 годъ отстаютъ отъ своихъ индиктовъ, ошибочны. Это подтверждаетъ и данное мое изслѣдованіе, только изъ него еще вытекаетъ, что несоотвѣтствіе александрійскихъ лѣтъ отъ с. м. и отъ В. Х. съ индиктами, которое у Ѳеофана начинается отъ 4-го года правленія Фоки, не простирается далѣе, чѣмъ до послѣднихъ лѣтъ правленія Константа II, и что оно не проявляется больше вплоть до 10-аго года правленія Льва III, тогда какъ Острогорскій считаетъ, что это несоотвѣтствіе, по всей вѣроятности, продолжалось вплоть до послѣдняго года правленія Филиппика, т. е. до 713 г.[61]

[60] II (1889) 422 сл. и 425 сл.

[61] Ук. соч. 47. Острогорскій такъ считаетъ потому, что, какъ до послѣдняго года правленія Константа, т. е. 6160 (660) г., такъ и послѣ того вплоть до 6197 (697) г., т. е. до времени отъ 1 сентября 704 до 31 августа 705 г., Ѳеофанъ отмѣчаетъ смерть арабскихъ халифовъ подъ александрійскими годами отъ с. м., отстающими въ каждомъ случаѣ на 1 годъ отъ дѣйствительнаго года ихъ смерти, установленнаго по восточнымъ источникамъ. Лишь послѣ этого и при томъ до 6216 (716) г., т. е. до времени отъ 1 сентября 723 до 31 августа 724 г., смерть халифовъ отмѣчается подъ годами, которые согласуются съ индиктами, а въ тоже время и съ указаніями восточныхъ источниковъ. Наконецъ, отъ 6216 (716) г. и до 9-аго года правленія Кон-

Правда, недавно V. Grumel[62] попробовалъ объяснить несоотвѣтсвіе годовъ и идиктовъ въ хроникѣ Θеофана совершенно другимъ способомъ. По его мнѣнію, вопреки общему представленію, Θеофанъ считаетъ александрійскіе года отъ с. м. и года отъ В. Х. не отъ 1 сентября, когда начинаются индикты, а отъ 25 марта. Отъ этой даты начинаетъ года Георгій Синкеллъ, и вѣроятно, что и Θеофанъ, который по просьбѣ самого Синкелла продолжилъ его хронику, придерживался того же счета. Поэтому у Θеофана, такъ же какъ и у Синкелла, каждый годъ простирается на два индикта: отъ 25 марта того индикта, которому бы данный годъ соотвѣтствовалъ, если бы онъ считался отъ 1 сентября, и до 24 марта слѣдующаго индикта, отъ котораго бы онъ отставалъ на 1 годъ. Это давало Θеофану возможность помѣщать по своему усмотрѣнію александрійскіе года отъ с. м. и года отъ В. Х. въ тотъ или другой индиктъ. Онъ, дѣйствительно, такъ н поступалъ, въ зависимости оттого, къ какому изъ двухъ индиктовъ относилось событіе, которое онъ описывалъ. До Ираклія онъ примѣнялъ первый изъ этихъ двухъ способовъ; отъ Ираклія и до Анастасія II—второй; отъ Анастасія II и до 13-аго года правленія Льва III, т. е. до

стантина V, т. е. 6241 (741) г., или до времени отъ 1 сентября 748 до 31 августа 749 г., смерть халифовъ снова указана подъ годами, которые всякій разъ отстаютъ на 1 годъ отъ хронологическихъ данныхъ восточныхъ источниковъ, а равно и отъ индиктовъ (см. ук. соч. 42 сл.). Слѣдовательно, послѣдній индиктъ Константа II былъ бы 12-ый индиктъ, отъ котораго послѣдній его царскій годъ, т. е. 6160 (660) г. отстаетъ на 1 годъ, а не 11-ый индиктъ, съ которымъ этотъ годъ согласуется. Но, какъ выше уже указано, Θеофанъ въ качествѣ перваго царскаго года наслѣдника Константа — Константина IV и всѣхъ слѣдующихъ императоровъ до Филиппика отмѣчаетъ александрійскіе года отъ с. м. и отъ В. Х., согласующіеся съ индиктами, въ которые данные императоры воцарились, хотя индикты у Θеофана въ этихъ случаяхъ и не приведены (352, 10—12; 363, 3, 5; 369, 31—33; 371, 16, 18, 19; 374, 24, 27, 28: 382, 3,5). Кромѣ того, подъ 9-ымъ годомъ перваго правленія Юстиніана II, т. е. подъ 6186 (686) г. Θеофанъ говоритъ (367, 8 *сл.*): „В ъ этомъ году было затмѣніе солнца, 5 октября, въ воскресенье", Здѣсь имѣется въ виду октябрь 7-ого индикта, т. е. нашего 693 г., такъ какъ въ этомъ году 5 октября было воскресенье. Очивидно, подъ 9-ымъ царскимъ годомъ Юстиніана II, т. е. подъ 6186 (686) г. Θеофанъ подразумѣваетъ 7-ой индиктъ, съ которымъ этотъ годъ сочетается, хотя 7-ой индиктъ здѣсь прямо и не указанъ. Если же это такъ, то слѣдуетъ предположить, что Θеофанъ и подъ 1-ымъ годомъ правленія этого императора, т.-е. подъ 6178 (678) г., разумѣетъ отвѣчающій ему 14-ый индиктъ; что подъ послѣднимъ или 17-ымъ годомъ правленія предшественника Юстиніана — Константина IV, т. е. подъ 6177 (677) г. онъ подразумѣваетъ соотвѣтствующій ему 13-ый индиктъ; что точно такъ же и подъ 1-ымъ годомъ правленія этого императора, т. е. под 6161 (661) г., онъ предполагаетъ согласующійся съ нимъ 12-ый индиктъ и что, наконецъ, и подъ послѣднимъ годомъ правленія предшественника Константина IV—Константа II, т.-е. 6160 (660 г. онъ подразумѣваетъ 11-ый индиктъ, съ которымъ этотъ годъ сочетается, а не слѣдующій 12-ый индиктъ, отъ котораго онъ на 1 годъ отстаетъ. Вотъ данныя, на основаніи которыхъ мнѣ кажется, что несоотвѣтствія александрійскихъ годовъ отъ с. м. и отъ В. Х. съ индиктами, начинающіяся у Θеофана въ 4-омъ году правленія Фоки, прекращаются уже при Константѣ II, а не только при Филиппикѣ. Но какъ въ такомъ случаѣ объяснить цѣлый рядъ такихъ же несоотвѣтствій между годами и индиктами, которыя мы находимъ у Θеофана при указаніи годовъ смерти арабскихъ халифовъ вплоть до Филиппика и на которыя обращаетъ вниманіе Острогорскій? По моему мнѣнію, эти несоотвѣтствія являются не послѣдствіемъ ошибки, сдѣланной Θеофаномъ въ 4-омъ году правленія Фоки, а новыми хронологическими неточностями, проистекающими изъ ошибокъ Θеофана при исчи-

6221 алекс. отъ с. м. и 721 г. отъ В. Х.—опять первый; отъ этого года и вплоть до послѣдняго года правленія Константина V—второй способъ; отъ этого же времени и до конца хроники—снова первый. Такимъ образомъ, у Өеофана собственно нѣтъ никакого несоотвѣтствія александрійскихъ годовъ отъ с. м. и годовъ отъ В. Х. съ индиктами, какъ это обыкновенно считается, а, напротивъ, между ними существуетъ полное сочетаніе. Но Өеофанъ не сочетаетъ года постоянно ни съ тѣмъ индиктомъ, въ которомъ они 25 марта начинаются, ни со слѣдующимъ индиктомъ, въ которомъ они 24 марта заканчиваются, а поступаетъ непослѣдовательно, и въ теченіе своей хроники пять разъ переходитъ съ одного способа на другой.

На первый взглядъ эта гипотеза кажется привлекательной. Но такъ же какъ и гипотеза покойнаго Bury, она не выдерживаетъ критики. Не можетъ быть никакого сомнѣнія въ томъ, что Өеофанъ не только подъ годами правленія императоровъ, но и подъ александрійскими годами отъ с. м., по которымъ онъ считаетъ царскіе года, а равно и подъ годами отъ В. Х., которые онъ какъ и индикты приводитъ только отъ времени до времени, подразумѣваетъ

сленіи годовъ правленія самихъ арабскихъ халифовъ. Какъ уже выше отмѣчено, Өеофанъ ведетъ счетъ годовъ правленія не только римскихъ и византійскихъ императоровъ, но и персидскихъ шаховъ и арабскихъ халифовъ, а такъ же и папъ и восточныхъ патріарховъ, и считаетъ онъ ихъ по издавно установившемуся въ хронографіи способу, т. е. не по фактическимъ, а по календарнымъ годамъ, и при томъ, разумѣется, по тѣмъ же александрійскимъ годамъ отъ с. м. и отъ В. Х., по которымъ исчисляетъ года римскихъ и византійскихъ императоровъ и которые, такъ же какъ индикты, начинаются 1 сентября. Этимъ правителямъ и епископамъ онъ тоже либо не даетъ ни одного года (въ случаѣ краткости ихъ правленія) либо даетъ имъ въ качествѣ годовъ прввленія по одному, по два и т. д. полныхъ календарныхъ года—безъ указанія мѣсяцевъ и дней, хотя одновременно иногда приводитъ и общее число фактическихъ лѣтъ и мѣсяцевъ правленія этихъ свѣтскихъ и духовныхъ правителей. Но, конечно, онъ не знаетъ для каждаго изъ нихъ точнаго календарнаго года, а тѣмъ болѣе точнаго мѣсяца прихода къ власти; не знаетъ онъ и того, произошло ли это въ началѣ, въ серединѣ или въ концѣ календарнаго года. Поэтому не удивительно, что онъ нѣкоторымъ правителямъ, въ качествѣ перваго года ихъ правленія, считаетъ тотъ календарный годъ, который бы слѣдовало присчитат ихъ предшественникамъ, въ качествѣ послѣдняго года правленія; или же считаетъ тѣмъ или инымъ правителямъ въ качествѣ послѣдняго года правленія, тотъ календарный годъ, который бы слѣдовало отвести ихъ наследникамъ, какъ первый годъ правленія. Впочемъ, Өеофанъ при этомъ ошибается иногда и больше чѣмъ на одинъ годъ, а также допускаетъ и всякія другія погрѣшности. Это вѣрно и для годовъ смерти арабскихъ халифовъ. См. напримѣръ, ошибки въ указаніи годовъ смерти калифовъ Омара, Мервана и Абулабаса въ таблицѣ у Острогорскаго, стр. 42. Точно такъ же у Өеофана и константинопольскіе патріархи часто начинаютъ и завершаютъ свое правленіе подъ алекс. годами отъ с. м. и подъ годами отъ В. Х., которые не только на одинъ, но иногда даже и на два года отстаютъ отъ того индикта, въ которомъ это случилось въ дѣйствительности. Ср. указанія объ этомъ у Өеофана съ данными, которыя приводитъ Grumel въ Регестахъ актовъ константинопольскихъ патріарховъ I (1932) 123 сл., начиная, напримѣръ, отъ Өомы II.

[66] Въ докладѣ на IV Съѣздѣ византологовъ въ Софіи, напечатанномъ под заглавіемъ *„L'année du monde dans la chronographie de Théophane“*, Echos d'Orient 176 (1934) 396—408. См. также статью того же изслѣдователя *„L'année du monde dans l'ère byzantine“*, Echos d'Orient 1935, стр. 319 и сл.

индикціонные года, т. е. года отъ 1 сентября до 31 августа, а не года, которые бы простирались отъ 25 марта до слѣдующаго 24 марта.[63]

Вотъ нѣсколько примѣровъ, изъ которыхъ это видно: подъ 5954 алекс. г. отъ с. м. и 454 г. отъ В. Х. Өеофанъ разсказываетъ (112, 19 сл.): „Въ этомъ году былъ большой пожаръ въ Константинополѣ 2 сентября, 15-аго индикта". Слѣдовательно, онъ начинаетъ этотъ годъ не 25 марта, 15-аго индикта, т. е. нашего 462 г., какъ этого бы требовала гипотеза Грюмеля, а очевидно начинаетъ его отъ 1 сентября 15-аго индикта, т.-е. отъ перваго мѣсяца даннаго индикта, иными словами — отъ сентября нашего 461 г. Точно такъ же подъ 5970 алекс. г. отъ с. м., т. е. 470 г. отъ В. Х. Өеофанъ сообщаетъ: (125, 29 сл.): „Въ этомъ году было страшное землетрясеніе въ Константинополѣ, 25 сентября, 1-аго индикта". Подъ 6023 г. отъ с. м., т. е. 523 г. отъ В. Х. (181, 14 сл.): „Въ этомъ году, въ мѣсяцѣ сентябрѣ, 9-аго индикта, явилась большая и страшная звѣзда". Подъ слѣдующимъ 6024 г. отъ с. м., 524 г. отъ В. Х. (181, 24 сл.): „Въ этомъ году, который былъ 5-ымъ годомъ правленія Юстиніана,[64] въ январѣ мѣсяцѣ, 10-аго индикта, произошло возстаніе, прозванное „Ника". Подъ 6036 г. отъ с. м., 536 г. отъ В. Х. (224, 11 сл.): „Въ этомъ году, 6 сентября, въ воскресенье, 7-ого индикта, было великое землетрясеніе во всемъ мірѣ". Подъ 6040 г. отъ с. м., 540 г. отъ В. Х. (226, 4 сл.): „В ъ э т о м ъ г о д у были частыя землетрясенія и большіе дожди, такъ же и въ февралѣ сильное землетресеніе..., а в ъ т о м ъ ж е г о д у въ іюнѣ мѣсяцѣ, 11-аго индикта скончалась царица Өеодора благочестиво". Подъ 6279 г. отъ с. м., 779 г. отъ В. Х. (462, 5 сл.): „Въ этомъ году послала царица (Ирина) Ставракія, патриція и логоөета, во Өракію, въ сентябрѣ мѣсяцѣ, въ началѣ 10-аго индикта".

Такихъ примѣровъ у Өеофана сколько угодно. Всѣ они съ очевидностью

[63] Точно такъ же у Өеофана и года отъ с. м. по византійской эрѣ, которые онъ иногда въ своей хроникѣ приводитъ, несомнѣнно покрываются съ индиктами, начинаясь и кончаясь того же 1 сентября и 31 августа, какъ и соотвѣтствующіе имъ индикты. Тоже можно сквзать, по крайней мѣрѣ начиная отъ IX в., и о датировкахъ византійскихъ грамотъ и другихъ памятниковъ, а затѣмъ и сербскихъ грамотъ и памятниковъ и т. д. Подобно тому и александрійскіе года отъ с. м. и года отъ В. Х. начинаются у Өеофана 1 сентября, а не, какъ у Георгія Синкелла, 25 марта, какъ это полагаетъ Grumel. Впрочемъ, въ каждодневной жизни и Синкеллъ навѣрное считалъ года отъ 1 сентября, а не, какъ въ своей лѣтописи, отъ 25 марта. Что Grumel неправъ, считая начало года въ хроникѣ Өеофана 25 марта, указалъ уже Dölger, Byz. Zeitschrift 35 (1935) 154 сл. и 36 (1936) 237 сл. Но Грюмелъ правъ по крайней мѣрѣ въ томъ, что, вопреки теоріи Дэльгера, считаетъ царскіе года у Өеофана календарными, а не фактическими годами правленія.

[64] Слѣдовательно, Өеофанъ здѣсь прамо отожествляетъ 5-ый годъ правленія Юстиніана съ 6024 г. александрійскимъ годомъ отъ с. м. или съ 524 г. отъ В. Х., такъ какъ выраженіе „въ этомъ году" (τούτῳ τῷ ἔτει) очевидно относится къ этому году. Такой же примѣръ находимъ въ хроникѣ Өеофана на стр. 412, 2, гдѣ о 6232 алекс. г. отъ с. м., т. е. 732 г. отъ В. Х. прямо говорится, что это 24-ый годъ правленія Льва III. Какъ видно изъ этихъ двухъ примѣровъ, выраженіе „въ этомъ году", столь часто встрѣчающееся у Өеофана, всюду относится къ александрійскому году отъ с. м. и къ году отъ В. Х., а не къ индикту. Слѣдовательно, Өеофанъ, считаетъ года правленія по годамъ отъ с. м., а не по индиктамъ и поэтому и приводитъ соотвѣтствующіе индикты лишь отъ времени до времени.

показываютъ, что Θеофанъ началомъ года считаетъ 1 сентября, а не 25 марта, какъ этого требовала бы гипотеза Грюмеля.

Слѣдовательно, ясно, что тамъ, гдѣ у Θеофана александрійскіе года отъ с. м. и года отъ В. Х. не соотвѣтствуютъ указанному индикту, происходитъ это не потому, чтобы Θеофанъ начиналъ года съ 25 марта предыдущаго индикта. Напротивъ, какъ мы уже сказали, это происходитъ только оттого, что онъ сперва на 6098 (598) г., т. е. 4-ый годъ правленія Фоки, и затѣмъ на 6218 (718) г., т. е. 10-ый годъ правленія Льва, по невниманію считаетъ по два индикта: тотъ индиктъ, съ которымъ данные года сочетаются и слѣдующій индиктъ, отъ котораго они отстаютъ на 1 годъ. Вслѣдствіе этого и слѣдующіе александрійскіе года отъ с. м. и года отъ В. Х. не могутъ не опаздывать на 1 годъ отъ индиктовъ. Такъ это продолжается, пока Θеофанъ не замѣчаетъ и не исправляетъ своей ошибки, считая теперь, какъ разъ обратнымъ образомъ, одинъ индиктъ на два послѣдовательныхъ александрійскихъ года отъ с. м. и два года отъ В. Х. Такъ, напримѣръ, у Θеофана (317, 11 сл.) 6118 (618) г. сочетается съ сентябремъ и октябремъ 15-аго индикта, а затѣмъ и со слѣдующими мѣсяцами того же индикта вплоть до марта, хотя этотъ годъ и не соотвѣтствуетъ 15-ому индикту. Но это не значитъ, что Θеофанъ начинаетъ этотъ годъ отъ 25 марта 14-го индикта (626 г), а заканчиваетъ его 24 марта 15-аго индикта (627 г.). Напротивъ, это значитъ только, что въ хроникѣ Θеофана и этотъ годъ отстаетъ на 1 годъ отъ 15-аго индикта, какъ и всѣ предыдущіе александрійскіе года отъ с. м. и отъ В. Х. начиная отъ 6098 (598) г. или 4-аго года правленія Фоки.

Оставимъ теперь Θеофана и покажемъ еще только для трехъ позднѣйшихъ византійскихъ лѣтописцевъ, т. наз. Продолжателя Θеофана (Theophanes Continuatus), Псевдо-Симеона и Скилицы, что и они излагаютъ событія по царскимъ годамъ, являющимся календарными индикціонными годами, а не по фактическимъ годамъ правленія отдѣльныхъ государей. Начнемъ съ Псевдо-Симеона, который, хотя онъ нѣсколько моложе „Продолжателя Θеофана“, все же, подобно Георгію Синкеллу и Θеофану, излагаетъ событія по александрійскимъ годамъ отъ с. м. и отъ В. Х., а одновременно приводитъ, особенно начиная отъ императора Θеофила, и порядковое число царскихъ лѣтъ.

Первымъ императоромъ, которымъ начинается хроника Псевдо-Симеона, является Левъ V Армянинъ, наслѣдникъ Михаила I, которымъ завершается хроника Θеофана и которому Θеофанъ удѣляетъ 2 царскихъ года, а слѣдовательно и 2 алек. г. отъ с. м. и 2 года отъ В. Х., т. е. 6304 (804) и 6305 (805) г., посколько Михаилъ I правилъ почти до конца этого послѣдняго года (до 10 іюля 813 г. нашей эры). О Львѣ V Псевдо-Симеонъ въ заглавіи посвѣщенной ему части (ed. Bonn. 603, 1 сл.) говоритъ, что онъ фактически царствовалъ 7 лѣтъ и 5 мѣсяцевъ. Но затѣмъ, не смотря на это, удѣляетъ ему всего 7 полныхъ лѣтъ правленія: отъ 6307 алекс. г. отъ с. м. и 807 г. отъ В. Х. и включительно до 6313 или 813 г., такъ какъ правленіе его наслѣдника Михаила II онъ начинаетъ съ 6314 или 814 г. (620, 7 сл.). Михаилу II въ заглавіи посвя-

щенной ему части (620, 7 сл.) Псевдо-Симеонъ отмѣчаетъ 8 лѣтъ и 9 мѣсяцевъ фактическаго правленія, но считаетъ ему 9 полныхъ царскихъ лѣтъ: отъ выше упомянутаго 6314 (814) г. и включительно до 6322 (822) г., такъ какъ правленіе его сына и наслѣдника Өеофила начинаетъ отъ 6323 (823) г. (624, 15 сл.). Өеофилу въ заглавіи посвященной ему части (624, 15 сл.) тотъ же лѣтописецъ отмѣчаетъ кругло 12 лѣтъ фактическаго правленія, безъ мѣсяцевъ и дней. Столько же лѣтъ правленія онъ ему насчитываетъ при дальнѣйшемъ изложеніи событій: отъ упомянутаго 6323 (823) г. до 6334 (834) г. включительно, такъ какъ начинаетъ правленіе его сына и наслѣдника Михаила III отъ 6335 (835) г. (647, 3 сл.). Михаилу III въ заглавіи посвященной ему части (647, 3 сл.) Псевдо-Симеонъ приписываетъ 27 лѣтъ и 4 мѣсяца фактическаго правленія (14 лѣтъ съ матерью его Өеодорой, 12 лѣтъ единоличнаго царствованія и 1 годъ и 4 мѣсяца съ Василіемъ I). Но при изложеніи событій въ дальнѣйшемъ считаетъ ему просто 27 царскихъ лѣтъ: отъ упомянутаго 6335 (835) г. до 6361 (861) г. включительно, такъ какъ самодержавное правленіе Василія I начинаетъ отъ 6362 (362) г. (686, 11 сл.); и т. д.

Правда, всѣ эти александрійскіе года отъ с. м. и года отъ В. Х. невѣрны, т. е. запаздываютъ на 1 годъ противъ правильнаго. Посколько второй и послѣдній годъ правленія Михаила I, какъ указываетъ его современникъ Өеофанъ (497, 15; 502, 9, 29) и какъ слѣдуетъ считать, былъ 6305 (805) г., 6-ого индикта, то, разумѣется, первый годъ Льва V былъ 6306 (806) г. 7-ого индикта, а не 6307 (807) г., 8-ого индикта; его 7-ой и послѣдній годъ правленія былъ 6312 (812) г., 13-аго индикта, а не 6313 (813) г., 14-аго индикта; первый годъ Михаила II былъ 6313 (813) г., 14-аго индикта, а не 6314 (814) г., 15-аго индикта; его 9-ый и послѣдній годъ былъ 6321 (821) г., 7-ого индикта, а не 6322 (822) г., 8-ого индикта; первый годъ Өеофила былъ приведенный 6322 (822) г., 8-ого индикта, а не 6323 (823) г., 9-аго индикта; его 12-ый и послѣдній годъ былъ 6333 (833) г., 4-аго индикта, а не 6334 (834) г., 5-аго индикта; первый годъ Михаила III былъ 6334 (834) г., 5-аго индикта, а не 6335 (835) г., 6-ого индикта; его 27-ой и послѣдній годъ былъ 6360 (860) г., 1-аго индикта, а не 6361 (861) г., 2-ого индикта, такъ какъ это былъ первый годъ Василія I — вмѣсто указаннаго 6362 (862) г., 3-яго индикта. На основаніи сказаннаго можно думать, что Псевдо-Симеонъ, хотя онъ является однимъ изъ продолжателей Өеофана, не имѣлъ хронику Өеофана въ рукахъ, такъ какъ въ противномъ случаѣ онъ бы, вѣроятно, отмѣтилъ какъ первый годъ правленія Льва V—6306 (806) г., а не 6307 (807) г. Изъ какого источника онъ взялъ этотъ и остальные выше приведенные невѣрные года, невозможно сказать. Во всякомъ случаѣ — не изъ Генесія, такъ какъ Генесій, хотя и отмѣчаетъ ошибочно 7-ой индиктъ, т. е. 6322 г. отъ с. м. по византійской эрѣ, какъ 2-ой и послѣдній царскій годъ Михаила I (ed. Bonn. 4, 7), а не какъ первый годъ Льва V, но все же правильно начинаетъ царскіе года не только Михаила II — отъ 14-аго индикта, 6329 г. по виз. эрѣ (30, 1), но и Өеофила—отъ 8-ого индикта, 6338 г. (51, 1) и Михаила III — отъ 5-аго индикта, 6350 г. (77, 1; повидимому 6340 — описка копіиста—вмѣсто 6350). Но намъ здѣсь неважно, откуда Псевдо-Симеонъ почер-

палъ упомянутые невѣрные года, а важно лишь то, что онъ понятія не имѣетъ о томъ отъ какой даты царствовалъ тотъ или иной императоръ, и что поэтому онъ, какъ и предыдущіе лѣтописцы, при изложеніи событій считаетъ царскіе года не по фактическимъ годамъ правленія отдѣльныхъ правителей, а по календарнымъ индикціоннымъ годамъ.

Можно, между прочимъ, поставить вопросъ, не представляютъ ли царскіе года у Псевдо-Симеона, хотя онъ ихъ и ошибочно сочетаетъ съ алекс. годами отъ с. м. и съ годами отъ В. Х., запаздывающими на 1 годъ противъ правильнаго, все же именно тѣ календарные индикціонные года, которые дѣйствительно являлись первымъ, вторымъ и т. д. царскимъ годомъ упомянутыхъ императоровъ и къ которымъ дѣйствительно относятся событія, разсказаныя подъ ними Псевдо-Симеономъ. На основаніи хронологическихъ данныхъ объ этихъ событіяхъ, поскольку ихъ намъ приводятъ и другіе источники, такую провѣрку произвелъ F. Hirsch, (Byz. Studien, Leipzig 1876, стр. 348 сл.). Царскіе года онъ считалъ какъ фактическіе года правленія, не замѣтивъ, что лѣтописцы датируютъ событія по царскимъ годамъ, являющимся календарными годами, какъ это указалъ уже Паги, а затѣмъ Кругъ. Итогъ этой провѣрки оказался очень неблагопріятенъ для Псевдо-Симеона; но онъ былъ бы почти такимъ же, если считать царсціе года какъ календарные года. Поэтому справидливо считается, что хронологія Псевдо-Симеона не имѣетъ почти никакой цѣны.

У „Продолжателя Θеофана“, какъ вѣрно указываетъ Дэльгеръ, нѣтъ такихъ хронологическихъ данныхъ, которые бы ясно показывали какъ этотъ лѣтописецъ считалъ царскіе года. Но все же, по крайней мѣрѣ, одно мѣсто, если принять исправленіе, которое по моему слѣдуетъ въ немъ произвести, говоритъ за то, что и у „Продолжателя Θеофана“ указываемые при изложеніи событій царскіе года разсматриваются какъ календарные индикціонные года. Упомянутое указаніе относится къ событію времени царя Θеофила и гласитъ: „Καὶ κατὰ τὸν τῆς αὐτοκρατορίας δὲ χρόνον αὐτοῦ καὶ τὸν Ὀκτώβριον μῆνα, εἰς ἰνδικτιῶνα ὀγδόην, ὁ τῶν Ῥωμαίων στόλος καταναυμαχηθεὶς ἄρδην ἅπας ἀπώλετο (ed. Bonn. 137, 11 и сл.). Мнѣ кажется, едва ли можно сомнѣваться, что словечко δὲ между αὐτοκρατορίας и χρόνον, гдѣ оно совершенно неумѣстно, является опиской переписчика, вмѣсто цифры α′ („первый“), и что, слѣдовательно, это мѣсто имѣетъ такой смыслъ: „Въ первомъ же году его самодержавія, въ октябрѣ мѣсяцѣ, индикта 8-ого (т.-е. въ октябрѣ нашего 829 г.), византійскій флотъ, потерпѣвъ пораженіе въ морскомъ сраженіи, совершенно погибъ“. Если это такъ, то изъ этого повидимому слѣдуетъ, что первый годъ правленія царя Θеофила здѣсь считается не отъ той даты октября мѣсяца 8-ого индикта, нашего 829 г., когда Θеофилъ наслѣдовалъ престолъ, а отъ начала 8-ого индикта, т.-е. уже отъ 1 сентября того же 829 г.

У Скилицы, отъ сверженія Романа I и до конца хроники, Дэльгеръ, какъ мы уже выше указывали, нашелъ всего 8 примѣровъ датировки событій по царскимъ годамъ. Изъ этихъ 8 примѣровъ, по его мнѣнію, 4 одинаково благопріятны и для моей и для его теоріи, и поэтому отпадаютъ; 3 говорятъ

въ его пользу и только 1, да и то якобы сомнительный, въ мою пользу. Къ этимъ примѣрамъ слѣдуетъ прибавить еще одинъ примѣръ: это Скилица-Кедр. (ed. Bonn. II,657, 4 сл.). Здѣсь къ 6-ому царскому году Константина X Дуки, 3-ему индикту, 6573 г. по византійской эрѣ отнесено страшное вторженіе Узовъ (Торковъ) черезъ Дунай на Балканскій полуостровъ, случившееся въ началѣ 3-яго индикта (см. Атталіата, ed. Bonn. 83, 10: Τῆς γ' ἰνδικτιῶνος ἐνστάσης), т.-е. осенью нашего 1064 г., и захватившее и слѣдующую зиму.

Первый изъ упомянутыхъ 8 примѣровъ, т.-е. Скил.-Кедр. II, 323, 23, согласно которому Романъ I былъ свергнутъ своимъ сыномъ Стефаномъ 16 декабря, 3-яго индикта, 6453 г., т.-е. 944 г. нашей эры, въ 26 году правленія Романа, не относится къ вопросу, разрѣшеніемъ котораго мы занимаемся. Здѣсь, какъ и нѣсколько дальше (II, 383, 3) и какъ и для многихъ другихъ императоровъ, Скилица только указываетъ сколько Романъ I всего фактически царствовалъ. На основаніи такихъ примѣровъ невозможно дѣлать заключеніе о томъ, по какимъ годамъ лѣтописцы считаютъ царскіе года и излагаютъ относящіяся къ нимъ событія. Вѣдь мы видѣли, что они часто отмѣчаютъ общее время фактическаго правленія отдѣльныхъ императоровъ, но тѣмъ не менѣе не считаютъ царскіе года по фактическимъ годамъ правленія и излагаютъ событія не по нимъ, а, напротивъ, по календарнымъ годамъ.

Объ этомъ примѣрѣ слѣдуетъ еще сказать, что, вопреки мнѣнію Дэльгера слово ἀνύοντα, по всей вѣроятности, здѣсь не означаетъ, что Романъ ко времени своего сверженія „вступалъ" въ 26-ой годъ правленія, но что онъ „завершалъ" 26-ой годъ своего царствованія. Подобно своему источнику — Продолжателю Θеофана, Скилица ошибочно относитъ вѣнчаніе Романа къ декабрю (II, 296, 19) 8-ого индикта (II, 297, 6), т.-е. 6428 г. отъ с. м. или 919 г. нашей эры, и ошибочно же считаетъ его царствованіе отъ этого времени, а не отъ 17 декабря 920 г., когда Романъ былъ въ дѣйствительности коронованъ. Правда, отъ декабря 6428 (919) г. до сверженія Романа 16 декабря 6453 (944) г. насчитывается 25, а не 26 полныхъ лѣтъ. Повидимому, поэтому нѣкоторые источники (см. выше стр. 159) и отводятъ Роману I 25 лѣтъ правленія. Скилица же, вѣроятно, перенялъ общее число 26-ти лѣтъ правленія Романа изъ какого-нибудь источника, въ которомъ его правленіе считалось отъ 27 апрѣля 919 г., когда Романъ сталъ βασιλεοπάτωρ.[65] При этомъ Скилица не замѣтилъ, что отъ декабря 6428 (919) г., отъ какого времени онъ считаетъ царствованіе Романа, до его сверженія 16 декабря 6453 (944) г. не выходитъ 26 лѣтъ. Что нѣкоторые источники (см. выше стр. 159) отмѣчаютъ Роману I даже 27 лѣтъ правленія, это объясняется, вѣроятно, тѣмъ, что къ его правленію причисляютъ всѣ календарные года отъ 6427 г., когда онъ получилъ титулъ βασιλεοπάτωρ и включительно до 6453 г., когда онъ былъ свергнутъ.

[65] Скилица (Кедр.) II, 293, 13, говоритъ, что это произошло τῇ τρίτῃ τῇ λεγομένῃ τῆς Γαλιλαίας Но изъ Льва Грамматика 301, 1 сл. и изъ Зонары, ed. Bonn. III, 468, 9 видно, что у Скилицы въ приведенномъ мѣстѣ послѣ τρίτῃ выпали слова τοῦ πάσχα и что, слѣдовательно, это мѣсто означаетъ: „въ пасхальный вторникъ, который называется галилейскимъ". Поскольку въ 919 г. Пасха приходилась на 25 апрѣля, пасхальный вторникъ былъ 27 апрѣля.

Точно такъ же и изъ второго примѣра, т. е. Скил.-Кедр. II, 332, 5, какъ указываетъ и самъ Дэльгеръ, нельзя заключить, по которому изъ двухъ способовъ Скилица считаетъ царскіе года и группируетъ относящіяся къ нимъ событія. Относительно же третьяго примѣра Скил.-Кедр. II, 337, 13, гдѣ говорится, что Константинъ VII Порфирородный посѣтилъ монастырь на малоазіатскомъ Олимпѣ въ 15-омъ году своего правленія, въ сентябрѣ 3-яго индикта, 6468 (959) г., Дэльгеръ считаетъ, что этотъ примѣръ подтверждаетъ только его теорію. По моему мнѣнію, это невѣрно. Самодержцемъ Константинъ VII фактически былъ 14 лѣтъ, 10 мѣсяцевъ и 25 дней: отъ 16 декабря 6453 (944) г. до 9 ноября 6468 (959) г., когда и умеръ (Скил.-Кедр. II, 323, 23 и 337, 23). Скилица же (II, 338, 4) удѣляетъ ему ровно 15 лѣтъ правленія. Повидимому, это календарные года 6453—6467, а не фактическіе года правленія. Если это такъ, то совсѣмъ естественно, что Скилица и о томъ, что случилось въ слѣдующемъ 6468 г. до смерти Константина 9 ноября, повѣствуетъ подъ 15-ымъ, а не подъ 16-ымъ годомъ правленія Константина. Ибо 6468 г. не можетъ считаться годомъ Константина, поскольку онъ въ этомъ году царствовалъ только 2 первыхъ мѣсяца и 9 дней. Совершенно такъ же и Ѳеофанъ подъ 38-ымъ и послѣднимъ царскимъ годомъ Юстиніана I, т.-е. подъ 6057 г., разсказываетъ и событія отъ сентября слѣдующаго 6058 и до смерти Юстиніана въ ноябрѣ того же года (I, 241, 1 сл.); такъ же подъ 20-ымъ и послѣднимъ годомъ Маврикія, т. е. подъ 6094 г., онъ повѣствуетъ и о событіяхъ начала слѣдующаго 6095 г. вплоть до смерти Маврикія, наступившей въ ноябрѣ (I, 286, 14 сл.); точно такъ же подъ 35-ымъ и послѣднимъ годомъ правленія Константина V, т. е. подъ 6267 г. Ѳеофанъ отмѣчаетъ смерть этого императора, хотя онъ умеръ въ сентябрѣ слѣдующаго 6268 г. (I, 448, 17 сл.), и т. д. Нисколько поэтому не удивительно, если и Скилица поступалъ такъ же.

Если я правъ, что Скилица считаетъ царскими годами Константина VII 6453—6467 календарные года, то это доказываетъ, что и царскіе года Романа I онъ считаетъ не по фактическимъ годамъ его правленія, а по календарнымъ годамъ, и при томъ, вѣроятно, отъ 6428 до 6452 г. включительно.

Такъ же и четвертый примѣръ, т. е. Скил.-Кедр. II, 361, 14, гдѣ выступленіе Никифора II Фоки въ первый киликійскій походъ отнесено ко второму году его правленія, въ іюлѣ мѣсяцѣ 7-ого индикта, т. е. 6472 (964) г., по мнѣнію Дэльгера, говоритъ противъ моей и въ пользу его теоріи. Ибо іюль 7-го индикта, 6472 (964) г., только въ томъ случаѣ можетъ быть отнесенъ ко 2-ому царскому году Никифора Фоки, если царскими годами считать фактическіе года его правленія, т. е. считать ихъ отъ 2 іюля, 6-ого индикта, 6471 (963) г., когда онъ вступилъ на престолъ.[66] Если же считать царскими годами календарные года, то іюль, 7-ого индикта, 6472 (964) г. приходится на первый годъ правленія Никифора Фоки, т. к. въ такомъ случаѣ первый его годъ приходился бы какъ разъ на 7-ой индиктъ и на 6472 г., который простирается отъ 1 сентября 963 до 31 августа 964 г. Вѣдь, хотя Никифоръ Фока и во-

[66] Слѣдовательно, и Скилица (Кедр.) II, 348, 8 какъ день воцаренія Фоки отмѣчаетъ 2, а не 3 іюля.

царился въ предшествующемъ 6-омъ индиктѣ и 6471 г., который охватываетъ время отъ 1 сентября 962 до 31 августа 963 г., по моей теоріи этотъ годъ ему не считается, такъ какъ онъ въ немъ царствовалъ только два послѣднихъ мѣсяца (іюль и августъ нашего 963 г.), а первымъ его царскимъ годомъ считается лишь слѣдующій 6472 г., 7-ого индикта.

Впрочемъ, я и самъ указывалъ (см. Sem. Kond. III, 3, прим. 1, а такъ же и въ настоящей статьѣ, прим. 8), что четвертый примѣръ не согласуется съ моей теоріей. Но въ то же время я добавилъ, что это несогласіе по всей вѣроятности, лишь кажущееся. Прежде всего, послѣдующіе года правленія Никифора Фоки Скилица считаетъ по моей теоріи. Съ другой же стороны, хотя первый киликійскій походъ самого Фоки дѣйствительно начался въ іюлѣ 7-ого индикта 6472 (964) г., т. е. по моей теоріи въ первомъ его царскомъ году,— надо принять во вниманіе, что это произошло въ самомъ концѣ даннаго года. Между тѣмъ, походъ продолжался въ теченіе всего 8-ого индикта, 6473 г., а такъ же и начала 9-аго индикта, 6474 г., до самаго побѣдоноснаго возвращенія Никифора Фоки въ Константинополь, въ октябрѣ этого послѣдняго года (нашего 965 г.); это значитъ, по моей теоріи, въ теченіе всего 2-ого и въ началѣ 3-яго года правленія (см. Скил.-Кедр. II, 361, 22 сл.; 363, 8 и сл.). Поэтому въ данномъ примѣрѣ слова Скилицы „во второмъ году царствованія Никифора Фоки“ (κατὰ τὸ δεύτερον ἔτος τῆς αὐτοῦ βασιλείας) вѣроятно и не относятся къ 7-ому индикту, 6472 г., когда, въ самомъ концѣ этого года, упомянутый походъ начался, а относятся къ 8-ому индикту, 6473 г., на который этотъ походъ главнымъ образомъ и приходится. Итакъ, и четвертый примѣръ не является надежнымъ доказательствомъ въ пользу того, чтобы Скилица, хотя бы только въ этомъ случаѣ, не говоря уже о прочихъ мѣстахъ его хроники, считалъ царскіе года по фактическимъ годамъ правленія и по нимъ излагалъ событія.

Что касается пятаго примѣра, т. е. Скил.-Кедр. II, 363, 8, гдѣ возвращеніе Никифора Фоки въ Константинополь изъ его перваго киликійскаго похода датировано октябремъ 9-аго индикта, т. е. октябремъ 6474 (965) г., то Дэльгеръ напрасно мѣняетъ этотъ индиктъ и годъ на 8-ой индиктъ, 6473 (964) г., а въ силу этого и ошибочно считаетъ, что и здѣсь рѣчь идетъ о второмъ, а не о третьемъ годѣ правленія Никифора Фоки. Какъ мы уже выше отмѣтили, Дэльгеръ прежде всего потому приходитъ къ такому выводу, что Скилица, непосредственно по окончаніи повѣствованія о первомъ киликійскомъ походѣ, говоритъ (II, 363, 19 сл.), что Никифоръ Фока въ томъ же второмъ году своего царствованія (τῷ δὲ αὐτῷ δευτέρῳ ἔτῃς αὐτοῦ βασιλείας χρόνῳ) вернулъ Византіи весь островъ Кипръ, прогнавъ оттуда арабовъ въ результатѣ морского похода, которымъ предводительствовалъ его адмиралъ, патрицій Никита Халкуцъ. Но эти слова Скилицы относятся не къ выше приведенному мѣсту II, 363, 8 сл., гдѣ разсказывается объ окончаніи перваго киликійскаго похода и побѣдоносномъ возвращеніи Никфора Фоки въ Константинополь въ октябрѣ 9-аго индикта, а къ болѣе раннему мѣсту II, 361, 14 сл., гдѣ упоминается начало этого похода, во 2-омъ году правленія Никифора Фоки въ іюлѣ

7-ого индикта, и гдѣ начинается повѣствованіе не только объ этомъ походѣ, но и вообще о событіяхъ 2-ого года правленія Никифора Фоки. Слѣдовательно, изложивъ сперва всю исторію перваго киликійскаго похода отъ его начала въ іюлѣ 7-ого индикта, 6472 г., т. е. отъ конца перваго года правленія Никифора Фоки, въ продолженіи всего 8-ого индикта, 6473 г., т. е. въ теченіе всего 2-ого года его правленія и до возвращенія Никифора Фоки въ Константинополь въ октябрѣ 9-аго индикта, 6474 (965) г., т. е. въ началѣ 3-яго года его правленія, — Скилица словами „въ томъ же 2-омъ году своего царствованія Никифоръ присоединилъ и весь островъ Кипръ" снова возвращается ко 2-ому году правленія Никифора Фоки (къ которому перешелъ уже въ II, 361, 14), т. е. къ 8-ому индикту, 6473 г., къ которому главнымъ образомъ и относится первый киликійскій походъ; наконецъ, Скилица отмѣчаетъ и послѣдній подвигъ Никифора Фоки, относящійся къ данному году, т. е. завоеваніе Кипра, заканчивая тѣмъ описаніе событій этого года правленія Никифора Фоки и переходя затѣмъ непосредственно (II, 364, 1 сл.) къ событіямъ 3-яго года его правленія.

Что въ пятомъ примѣрѣ слѣдуетъ 9-ый индиктъ, т. е. 6474 (965) г. измѣнить въ 8-ой индиктъ, т. е. 6473 (964) г., Дэльгеръ заключаетъ и изъ того, что, по его мнѣнію, и Яхъя заканчиваетъ первый киликійскій походъ Никифора Фоки въ 964, а не въ 965 г. Между тѣмъ, и это невѣрно, такъ какъ въ томъ мѣстѣ, на которое ссылается Дэльгеръ (Kratchkovsky-Vasiliev, 793) Яхъя говоритъ о киликійскомъ походѣ зимой 963—964 г., которымъ, по повелѣнію царя Никифора Фоки, предводительствовалъ его полководецъ, впослѣдствіи царь Іоаннъ Цимисхій, и о которомъ разсказываетъ и Скилица-Кедр. II, 360, 21 подъ первымъ годомъ правленія Никифора Фоки. О первомъ же киликійскомъ походѣ самого царя Никифора Яхъя говоритъ нѣсколько ниже (тоже изданіе, стр. 795 сл.), начиная его, подобно Скилицѣ, во второй половинѣ 964 г. (собственно, въ ноябрѣ этого года), а заканчивая, опять-таки, такъ же какъ Скилица, въ 965 г. Правда, согласно Яхъѣ и предыдущій киликійскій походъ зимой 964—964 г. началъ лично царь Никифоръ, а его полководецъ Цимисхій лишь продолжилъ и закончилъ. Но въ этомъ Яхъя ошибается, такъ какъ этого не подтверждаютъ ни другіе восточные источники ни Скилица; напротивъ всѣ они приписываютъ этотъ походъ отъ начала и до конца полководцу Цимисхію.[67]

О шестомъ случаѣ Дэльгеръ правильно говоритъ, что онъ относится къ тѣмъ примѣрамъ, которые одинаково благопріятны и для его и для моей теоріи и изъ которыхъ не видно, какъ именно Скилица считалъ царскіе года. Но седьмой примѣръ, т. е. Скил.-Кедр. II, 372, 13, гдѣ рѣчь идетъ о первомъ вторженіи русскаго князя Святослава въ Болгарію, въ августѣ 11-аго индикта, 6476 (968) г., въ 5-омъ году правленія Никифора Фоки, ясно свидѣтельствуетъ, что подъ царскими годами Скилица подразумѣваетъ календарные индикціонные года. Точно такъ же восьмой примѣръ, т. е. Скил.-Кедр. II, 372, 16,

[67] См. объ этомъ походѣ K. Leonhardt, *Kaiser Nicephoros II Phokas und die Hamdaniden*, Halle (Diss.) 1887, стр. 35, а о первомъ походѣ Никифора Фоки въ Киликію, стр. 36 сл.

никакъ не можетъ быть объясненъ въ пользу теоріи Дэльгера, а подтверждаетъ, въ связи съ седьмымъ примѣромъ, только мою теорію. Предположенія, при помощи которыхъ Дэльгеръ старается истолковать эти два примѣра въ свою пользу, не имѣютъ достаточнаго основанія.

Въ первомъ случаѣ Дэльгеръ измѣняетъ 11-ый индиктъ на 10-ый, предполагая, что первоначально въ рукописи Скилицы здѣсь былъ указанъ 10-ый индиктъ, тогда какъ 11-ый индиктъ является опиской переписчика; поэтому Дэльгеръ считаетъ, что первый походъ Святослава противъ Болгаріи слѣдуетъ перемѣстить изъ 968 въ 967 г., такъ какъ этотъ походъ и въ русской лѣтописи Нестора приведенъ подъ 6475 (967) г. Второй походъ Святослава противъ болгарскаго царства Дэльгеръ тоже переноситъ изъ 969 въ 968 г., такъ какъ начальная русская лѣтопись якобы ничего не знаетъ объ этомъ походѣ, хотя, правда, и по ней русскіе въ 969 г. снова находятся въ Болгаріи. Кромѣ того, и все, что Скилица разсказываетъ послѣ этого похода, по мнѣнію Дэльгера, оправдываетъ измѣненіе 11-аго индикта на 10-ый въ седьмомъ примѣрѣ, и вмѣстѣ съ тѣмъ и перенесеніе перваго похода Святослава изъ 968 въ 967 г., а второго изъ 969 въ 968 г.

Но, какъ я уже сказалъ, дѣло обстоитъ иначе. Прежде всего невѣрно, что русская лѣтопись не упоминаетъ второго похода Святослава. Напротивъ, она его упоминаетъ, но лишь подъ 6479 (971) г.[68] Между тѣмъ, какъ извѣстно, въ 971 г. произошло не второе вторженіе Святослава въ Болгарію, а уже весной этого года въ Болгарію вторгся наслѣдникъ Никифора Фоки — Цимисхій, чтобы изгнать оттуда Святослава. Съ другой стороны, столь же несомнѣнно, что русскій князь во второй разъ появился въ Болгаріи не въ 968 г., какъ это думаетъ Дэльгеръ, а въ 969 г. И по Льву Дьякону и по Скилицѣ это произошло послѣ смерти болгарскаго царя Петра, умершаго 30 января 969 г., и притомъ послѣ того, какъ его сынъ и наслѣдникъ Борисъ II вернулся изъ Константинополя и подавилъ возстаніе Самуила и его братьевъ, но до убійства Никифора Фоки и воцаренія Цимисхія въ ночь 10—11 декабря 969 г. и даже до ноября этого года.[69]

Вотъ какова хронологія второго болгарскаго похода Святослава въ лѣтописи Нестора. Уже это не внушаетъ довѣрія и къ ея хронологіи перваго похода, отнесеннаго къ 6475 (967) г. (тамъ же, кол. 65). Дѣйствительно, и это указаніе неправильно, такъ какъ мы узнаемъ отъ Ліутпранда Кремонскаго (см. его Legatio ad Niceph. Phocam, ed. Bonn., въ приложеніи къ Льву Дьякону, 351 сл.), который отъ іюня до октября 968 г. находился въ Константинополѣ какъ посолъ императора Оттона I, что въ концѣ іюня этого года въ византійской столицѣ находились для переговоровъ съ Никифоромъ Фокой послы болгарскаго царя Петра и что они были даже удостоены гораздо болѣе почетнаго пріема чѣмъ Ліутпрандъ, на что онъ горько жалуется; но

---

[68] См. Полное собраніе русскихъ лѣтописей, т. I, Лавр. лѣтопись, вып. 1, Ленинградъ 1926[2], кол. 69 сл.

[69] Левъ Дьяконъ, ed. Bonn. 78, 10—14; Скил. (Кедр.) II, 347, 3 и 381, 15; Левъ Дьяконъ 83, 1. Такъ же первоначально считалъ и Дэльгеръ, Byz. Zeitschr. 31 (1931) 443.

черезъ нѣсколько дней болгарскіе послы возвратились домой. Слѣдовательно, хотя Никифоръ Фока въ предшествующемъ, 4-омъ году своего правленія, въ іюнѣ 10-аго индикта, т.-е. въ іюнѣ 6475 (967) г. (см. 6-ой примѣръ Дэльгера изъ Скилицы и у Льва Дьякона 62, 11 сл.), разрушилъ болгарскія крѣпости на византійско-болгарской границѣ, Петръ въ іюнѣ 968 г. все же еще разъ пытался сговориться и заключить миръ съ великимъ византійскимъ завоевателемъ Никифоромъ Фокой; однако, это ему не удалось. Согласно этому, отношенія между Петромъ и Никифоромъ Фокой были окончательно прерваны лишь въ началѣ іюля 968 г. и, слѣдовательно, Никифоръ Фока только послѣ этого, но до выступленія въ свой послѣдній сирійскій походъ въ концѣ іюля того же года, послалъ къ Святославу въ Кіевъ своего уполномоченнаго, патриція Калокира, и подговорилъ его предпринять первое нападеніе на Болгарію. Коль скоро это такъ, то это нападеніе не могло произойти въ 6475 (967) г., какъ говорится въ лѣтописи Нестора, а случилось въ 11-омъ индиктѣ или 6476 (968) г., и при томъ въ августѣ, какъ сказано у Скилицы (въ 7-омъ примѣрѣ). Поскольку же Скилица въ то же время указываетъ, что это былъ 5-ый годъ правленія Никифора Фоки, становится очевидно, что онъ подъ этимъ подразумѣваетъ не фактическій 5-ый годъ его правленія, который простирался отъ 2 іюля 967 до 1 іюля 968 г., но 5-ый календарный годъ его царствованія, а именно 11-ый индиктъ или 6476 г., т.-е. время отъ 1 сентября 967 до 31 августа 968 г. Отсюда вытекаетъ далѣе, что и въ восьмомъ примѣрѣ 6-ой годъ правленія Никифора Фоки, къ которому здѣсь отнесено второе вторженіе Святослава въ Болгарію, тождественъ съ 12-ымъ индиктомъ или 6477 г., т.-е. со временемъ отъ 1 сентября 968 до 31 августа 969 г., и что упомянутый походъ начался въ августѣ или, во всякомъ случаѣ, лѣтомъ этого года. Такимъ образомъ, измѣнивъ въ восьмомъ примѣрѣ подразумѣвающійся здѣсь 12-ый индиктъ на 11-ый, а въ седьмомъ примѣрѣ указанный тамъ 11-ый индиктъ на 10-ый, Дэльгеръ повторяетъ ошибку, которая уже была имъ сдѣлана въ пятомъ примѣрѣ измѣненіемъ 9-аго индикта на 8-ой.[70]

Не даютъ основанія для такихъ измѣненій и событія, приведенныя Скилицей послѣ сообщенія изъ восьмого примѣра, т.-е. землетрясеніе 2 сентября 12-аго индикта, горячіе вѣтры въ маѣ того же индикта и страшный голодъ, который они вызвали въ дальнѣйшемъ, въ теченіи этого индикта, уничтоживъ полевые посѣвы. Что Скилица упоминаетъ второй походъ Святослава противъ болгаръ раньше этихъ событій, вовсе еще не означаетъ, что онъ имъ по времени предшествовалъ. Напротивъ, мы видѣли, что и этотъ походъ и эти событія относятся къ 12-ому индикту. Правда, походъ былъ позднѣе землетрясенія 2 сентября, а вѣроятно, и майскихъ горячихъ вѣтровъ, но по существу онъ связанъ съ первымъ походомъ Святослава въ Болгарію и потому Скилица приводитъ его непосредственно послѣ перваго похода, и лишь послѣ этого

[70] Прежде и другіе изслѣдователи, на основаніи лѣтописи Нестора, относили первый походъ Святослава на Болгарію къ 967 г.; не знаю, относилъ ли кто-либо до Дэльгера второй походъ къ 968 г. О хронологіи обоихъ походовъ см. мою статью: *Година савеза Фокина с Бугарима против Руса*, Гласник Скоп. Научн. Др. 11 (1931) 51 сл.

переходитъ къ стихійнымъ бѣдствіямъ, обрушившимся на Византію въ томъ же 12-омъ индиктѣ, какъ къ событіямъ совсѣмъ другого порядка. Точно такъ же и Ѳеофанъ иногда упоминаетъ сначала болѣе поздпія, а затѣмъ болѣе раннія событія того же индикта. Бываетъ это и у Скилицы, такъ какъ этого требуетъ связь событій.

Девятый примѣръ, т.-е. Скил.-Кедр. II, 657, 4 сл.: „Былъ же тогда 6-ой годъ царя Дуки, 3-ій индиктъ, 6573 г. отъ сотворенія міра" (ἦν δὲ τὸ τηνικαῦτα ἔτος μὲν ἕκτον βασιλεύοντι τῷ Δουκί, ἰνδικτιῶν γ', ἔτος ,ϛφογ' τῆς κοσμικῆς κτίσεως). Итакъ, Скилица здѣсь прямо отожествляетъ 6-ой годъ правленія Константина X Дуки съ 3-имъ индиктомъ или съ 6573 г. отъ с. м. Что это такъ, подтверждается и сообщеніями, какъ предшествующими этому указанію, такъ и слѣдующими за нимъ. Предшествуетъ ему (II, 654, 10 сл.), какъ мы уже упомянули, разсказъ о страшномъ нападеніи дикаго племени Узовъ на Балканы, въ 3-емъ индиктѣ; продолжалось же это нападеніе, какъ говоритъ источникъ Скилицы, Михаилъ Атталіатъ (83, 10), отъ начала этого индикта (τῆς γ' ἰνδικτιῶνος ἐνστάσης), т.-е. съ осени 1064 г. и вплоть до гибели Узовъ на Балканахъ, сначала отъ сильныхъ холодовъ, а потомъ отъ голода и эпидемій. Послѣ же этого указанія Скилица продолжаетъ такъ (II, 657, 7 сл.): „а передъ тѣмъ годомъ, въ сентябрѣ мѣсяцѣ 2-ого индикта, и притомъ 23-яго числа этого мѣсяца..." слѣдуетъ описаніе катастрофическаго землетрясенія. Отсюда ясно, что подъ 6-ымъ царскимъ годомъ Дуки Скилица разумѣетъ весь 3-ій индиктъ или весь соотвѣтствующій ему 6573 г., т.-е. время отъ 1 сентября 1064 г. до 31 августа 1065 г. Константинъ X Дука царствовалъ съ 25 ноября 1059 г. (см. Dölger, Regesten, II, 14). Слѣдовательно, его первымъ царскимъ годомъ является 13-ый индиктъ 6568 г., а 6-ой царскій годъ есть дѣйствительно 3-ій индиктъ, 6573 г.[71]

---

[71] Изъ времени послѣ сверженія Романа I у Скилицы имѣется, по крайней мѣрѣ, еще 4 примѣра, въ которыхъ приводится порядковое число царскаго года. Первый примѣръ: II, 341, 21 сл. — о событіяхъ 2-ого года правленія Романа II, который царствовалъ съ 10 ноября 959 г. Это очевидно событія, относящіяся къ 4-ому индикту, 6469 г. т. е. ко времени отъ 1 сентября 960 г. до 31 августа 961 г. Ибо, разсказавъ о томъ, какъ Романъ II подъ вліяніемъ своей жены пытался удалить изъ дворца свою мать Елену и своихъ сестеръ, но потомъ все же оставилъ мать во дворцѣ, сестеръ же заставилъ принять монашество, Скилица добавляетъ, что царица Елена вслѣдствіе этого разболѣлась и вскорѣ умерла, 20 сентября 5-аго индикта (см. II, 344, 6 сл.). Непосредственно послѣ этого Скилица переходитъ къ событіямъ этого индикта. Второй примѣръ: II, 353. 6 сл. — о двухъ событіяхъ перваго года правленія Никифора Фоки, т. е. о морскомъ походѣ противъ арабовъ въ Сицилію под командой генерала Мануила и адмирала Никиты и объ уже упомянутомъ походѣ, предпринятомъ по повелѣнію Никифора Фоки противъ арабовъ Іоанномъ Цимисхіемъ въ Киликію, гдѣ Цимисхій осадилъ городъ Адану. Эти событія относятся къ 8-ому индикту, 6473 г., т. е. ко времени отъ 1 сентября 964 до 31 августа 965 г., такъ какъ Мануилъ и Никита отправились въ плаваніе въ концѣ лѣта 964 г. (см. Amari, *Storia dei musulmani di Sicilia II*, 263), т. е. въ началѣ 8-ого индикта или 6473 г., и были тамъ совершенно разбиты арабами. Цимисхій же, не только по Скилицѣ, но и по Яхъѣ (см. изд. Kratchkovsky-Vasiliev 793) и нѣкоторымъ другимъ арабскимъ источникамъ (см. Leonhardt, ук. соч. 35, прим. 1), оперировалъ въ Киликіи въ 964 г. Третій примѣръ: II, 364 1 сл. — о предпослѣднемъ сирійскомъ походѣ Никифора Фоки, который относится къ 3-ему году его правленія, когда Никифоръ Фока выступилъ въ походъ весной, а вернулся въ Константинополь въ декабрѣ.

Итакъ, ни одинъ изъ приведенныхъ примѣровъ не доказываетъ съ достовѣрностью, что Скилица считаетъ царскіе года по фактическимъ годамъ правленія отдѣльныхъ императоровъ, т.-е. по теоріи Дэльгера. Напротивъ, нѣсколько примѣровъ показываютъ, что онъ, такъ же какъ и выше упомянутые лѣтописцы, считаетъ царскіе года по тѣмъ же годамъ, по которымъ онъ излагаетъ случившіяся въ нихъ событія и которые являются хронологической основой всякаго историческаго изложенія, а именно по календарнымъ годамъ, т.-е. по моей теоріи.

Византійскихъ лѣтописцевъ послѣ Скилицы мы можемъ, какъ это сдѣлалъ и Дэльгеръ, оставить въ сторонѣ, потому что они почти не указываютъ, къ какимъ царскимъ годамъ относятся тѣ или иныя событія. Переходимъ къ вопросу о способѣ исчисленія царскихъ годовъ у византійскихъ историковъ. Правда, историки приводятъ ихъ гораздо рѣже чѣмъ лѣтописцы. Для нихъ такія указанія менѣе важны, такъ какъ они не пишутъ исторіи отъ сотворенія міра и поэтому въ ихъ задачу не входитъ высчитывать по числу лѣтъ жизни праотцевъ рода человѣческаго и далѣе по числу лѣтъ правленія свѣтскихъ правителей, сколько календарныхъ лѣтъ прошло отъ Адама до различныхъ достопримѣчательныхъ историческихъ событій, особливо же до появленія на землѣ Богочеловѣка Іисуса. Имъ нѣтъ надобности въ составленіи самостоятельнаго хронологическаго канона, въ который бы укладывалось теченіе временъ міра сего. Историки пишутъ исторію своего времени, съ введеніемъ,

---

Рѣчь здѣсь идетъ о веснѣ 9-аго индикта, 6474 г. отъ с. м., т. е. нашего 966 г., и о декабрѣ того же года по нашему лѣтоисчисленію, 10-аго индикта, 6475 г., потому что и по Яхъѣ (ук. изд. 805 сл.) Никифоръ Фока сражается въ Сиріи въ октябрѣ 966 г. Такимъ образомъ, и изъ этихъ трехъ примѣровъ ясно видно, что Скилица отожествляетъ царскіе года съ календарными индикціонными годами и что онъ переступаетъ грань того или иного царскаго года, т. е. отвѣчающаго ему индикта, только тогда, когда излагаемое событіе простирается и на слѣдующій индиктъ. Четвертый примѣръ: II, 392, 21 сл. — о военныхъ приготовленіяхъ Іоанна Цимисхія, предпринятыхъ во 2-омъ году его правленія ввиду похода въ Болгарію противъ русскихъ, въ который Цимисхій и выступилъ ранней весной 971 г. Передъ тѣмъ Скилица упоминаетъ вѣнчаніе Цимисхія съ порфирородной Ѳеодорой, которое, согласно Льву Дьякону, состоялось въ предшествующемъ ноябрѣ, т. е. въ 970 г. Правда, Левъ Дьяконъ добавляетъ, „во 2-омъ году правленія" Цимисхія (127, 8). Но Скилица этого указанія не дѣлаетъ и поэтому можетъ казаться, что онъ это событіе, а значитъ и ноябрь 970 г., относитъ къ первому году правленія Цимисхія и что, слѣдовательно, онъ первый годъ Цимисхія считаетъ не съ 1 сентября 969 г., а отъ воцаренія этого императора 11 декабря 969 г.; 2-ой же его годъ—не съ 1 сентября, а съ 11 декабря 970 г. Однако, это не такъ. Напротивъ, Скилица, какъ и Левъ Дьяконъ, включаетъ вѣнчаніе Цимисхія съ Ѳеодорой, а тѣмъ самымъ и ноябрь 970 г., когда этотъ актъ состоялся, во 2-ой годъ правленія Цимисхія. Ибо онъ уже передъ тѣмъ изложилъ всѣ событія 1-аго царскаго года Цимисхія, сначала столичныя (до II, 382, 14), а затѣмъ и внѣшнія, Такъ какъ онъ послѣ этого, а именно въ сообщеніи о вѣнчаніи Цимисхія съ Ѳеодорой опять приводитъ столичное событіе и лишъ затѣмъ снова переходитъ къ внѣшне-политическимъ событіямъ, а именно къ походу Цимисхія противъ русскихъ, относящемуся ко 2-ому году его правленія, то становится ясно, что уже начиная отъ сообщенія о женитьбѣ Цимисхія Скилица излагаетъ событія 2-ого царскаго года Цимисхія и что, слѣдовательно, и онъ, такъ же какъ Левъ Дьяконъ, а вѣроятно уже и ихъ общій источникъ, относитъ эту состоявшуюся въ ноябрѣ 970 г. женитьбу ко 2-ому, а не къ 1-ому году правленія Цимисхія. Слѣдовательно, и въ этомъ случаѣ Скилица считаетъ царскіе года не по фактическимъ, а по индикціоннымъ годамъ, по которымъ онъ и вообще излагаетъ всѣ событія.

посвященнымъ нѣсколько болѣе раннимъ событіямъ. При этомъ для хронологіи они пользуются нѣкимъ готовымъ хронологическимъ канономъ, а именно, начиная съ IX в., почти исключительно тѣмъ канономъ, который года отъ сотворенія міра считаетъ по византійской эрѣ, т.-е. съ 1 сентября 5509 г. до Р. Х. Однако, поскольку и историки, подобно лѣтописцамъ, излагаютъ событія по отдѣльнымъ царстрованіямъ и поскольку они иногда черпаютъ историческій матеріалъ изъ лѣтописей, или находятся подъ ихъ вліяніемъ, встрѣчаются и у нихъ указанія — къ какому году правленія даннаго императора относится то или иное упоминаемое ими событіе.

Между рѣдкими указаніями подобнаго рода у византійскихъ историковъ я нашелъ только такіе примѣры, въ которыхъ царскіе года очевидно считаются по календарнымъ годамъ. Напротивъ, я не смогъ найти ни одного примѣра, въ которомъ бы они несомнѣнно считались по фактическимъ годамъ правленія тѣхъ или иныхъ императоровъ, т.-е. отъ даты ихъ вступленія на престолъ. Объясняется это одной изъ тѣхъ выше указанныхъ причинъ, которыя заставляли и лѣтописцевъ царскими годами называть календарные года. Поскольку фактическіе года правленія отдѣльныхъ императоровъ обычно не совпадаютъ съ календарными годами, нужно большое вниманіе и, главное, знаніе точной даты отдѣльныхъ событій для того, чтобы пріурочить эти событія къ дѣйствительно соотвѣтствующему имъ царскому году. Несравнимо проще считать царскіе года по тѣмъ же календарнымъ годамъ, по которымъ ведется и само повѣствованіе о событіяхъ того или иного царствованія. Поэтому византійскіе историки такъ и поступаютъ. Вотъ нѣсколько собранныхъ мною примѣровъ, которые это подтверждаютъ.

Поэтъ Кориппъ въ похвальномъ стихотвореніи, посвященномъ Юстину II, описывая съ какимъ блескомъ этотъ императоръ 1 января 566 г. принялъ и тѣмъ обновилъ древне-римское консульство, отмѣненное при Юстиніанѣ, говоритъ, обращаясь къ Юстину II (Coripi, De laudibus Justini Minoris IV, 140): „Отсюда счастливо начинается первый Вашъ годъ“ (Hinc vester feliciter incipit annus). Слѣдовательно, Кориппъ считаетъ года правленія Юстина не отъ его воцаренія въ ноябрѣ 565 г., а отъ 1 января 566 г. Иными словами, онъ считаетъ ихъ не по фактическимъ годамъ правленія Юстина, а по календарнымъ юліанскимъ годамъ.

Согласно историку VII в. Менандру (Fragm. 19, ed. Müller, FHG IV, 227) посолъ Юстина II, Зимархъ, отправился изъ Константинополя къ туркамъ въ концѣ 4-аго года правленія Юстина, 2-ого индикта, въ началѣ августа. 2-ой индиктъ простирается отъ 1 сентяаря 568 г. до 31 августа 569 г. Слѣдовательно, рѣчь идетъ объ августѣ 569 г. Правда, августъ 569 г. приходится на 4-ый годъ правленія Юстина, считать ли ему царскіе года отъ его вступленія на престолъ 15 ноября 565 г. или отъ начала тогдашняго 14-аго индикта, т.-е. отъ 1 сентября 565 г. Но, поскольку у Менандра сказано въ началѣ августа и въ концѣ 4-аго года Юстиина, то очевидно Менандръ подъ этимъ годомъ подразумѣваетъ 2-ой индиктъ, кончавшійся 31 августа 569 г., а не фактическій 4-ый годъ правленія Юстина II, завершавшійся 14 ноября 569 г.,

т.-е. больше трехъ мѣсяцевъ послѣ начала предшествующаго августа. Это показываетъ, что Менандръ считаетъ царскіе года Юстина II по индиктамъ, и при томъ начиная съ 14-аго индикта, въ которомъ Юстинъ воцарился и въ которомъ онъ правилъ цѣлыхъ $9^1/_2$ мѣсяцевъ.

Согласно Константину Порфирородному, De adm. imp. c. 16 (ed. Bonn. p. 93) александрійскій математикъ Стефанъ во времена царя Ираклія высчиталъ по звѣздамъ въ четвергъ 3 сентября, 10-аго индикта, въ 12-ый годъ правленія Ираклія, что съ этого дня вступаютъ на историческую сцену арабы Магомета (см. и Cedr., ed. Bonn. I, 717, 7 сл.). Сентябрь 10-аго индикта относится къ нашему 621 г., когда 3 сентября было дѣйствительно въ четвергъ. Сентябрь этого года только въ томъ случаѣ можетъ быть отнесенъ къ 12-ому году правленія Ираклія, если царскіе года Ираклія считать съ 1 сентября 610 г., т.-е. съ начала 14-аго индикта, а не съ октября 610 г., когда Ираклій въ дѣйствительности сталъ царемъ. Напротивъ, если считать царскіе года Ираклія отъ этого момента, то сентябрь 621 г. придется на 11-ый годъ правленія Ираклія, такъ какъ этотъ годъ его правленія простирается отъ октября 620 до октября 621 г. Итакъ, математикъ Стефанъ въ VII в. считалъ царскіе года современнаго ему императора Ираклія по индиктамъ, а не по фактическимъ годамъ его правленія.

Согласно византійскому историку X в. Генесію (ed. Bonn. 4, 7 сл.), Михаилъ I во 2-омъ году своего правленія, въ 6322 г. отъ с. м., 7-ого индикта, потерпѣвъ страшное пораженіе со стороны болгарскаго хана Крума, бѣжалъ съ оставшимся войскомъ въ Константинополь, гдѣ за неспособность былъ свергнутъ и замѣненъ новымъ царемъ, Львомъ V. Въ дѣйствительности это случилось не въ 6322 г., 7-ого индикта, т.-е. не въ періодъ времени отъ 1 сентября 813 до 31 августа 814 г., а въ 6321 г., 6-ого индикта, т.-е. въ періодъ времени отъ 1 сентября 812 до 31 августа 813 г., а именно 12 іюля 813 г. (см. у Θеофана I, 502, 29 сл.). Слѣдовательно, 2-ой годъ правленія Михаила I не 6322, 7-ого индикта, но 6321 г., 6-ого индикта, тогда какъ 6322 г., 7-ого индикта, является первымъ царскимъ годомъ слѣдующаго императора—Льва V, съ царствованія котораго начинается исторія Генесія. Повидимому, Генесій лишь по ошибкѣ написалъ, что этотъ годъ является одновременно 2-ымъ и послѣднимъ царскимъ годомъ Михаила I. Но это неважно, существенно же для насъ только то, что, какъ видно изъ приведеннаго мѣста, и этотъ историкъ, хотя бы и неправильно, но считаетъ царскіе года по годамъ отъ сотворенія міра и по соотвѣтствующимъ имъ индиктамъ.

Согласно указаніямъ Списка римскихъ и византійскихъ императоровъ (см. Кодинъ, De antiquitatibus Constantinopolitanis, ed. Bonn. 159, 7 сл.) Мануилъ I Комнинъ воцарился 1 апрѣля, 6-ого индикта, 6651 г., т.-е. нашего 1143 г.; а въ 28-омъ году его правленія, 10 сентября, 3-яго индикта, 6678 г., т.-е. нашего 1169 г., родился у него сынъ Алексѣй. Если бы царскіе года Мануила считались какъ фактическіе года его правленія, т.-е. отъ момента его воцаренія въ апрѣлѣ 1143 г., тогда бы 10 сентября 1169 г., когда родился Алексѣй, приходилось не на 28-ой, а на 27-ой годъ правленія

Мануила. На 28-ой годъ его правленія рожденіе Алексѣя приходится только въ томъ случаѣ, если царскими годами Мануила считаются календарные года, и при томъ начиная отъ 6-ого индикта, 6651 г., въ которомъ Мануилъ воцарился, хотя онъ и правилъ въ этомъ году только послѣднихъ 5 мѣсяцевъ.

Вотъ и всѣ найденные мною у византійскихъ историковъ и другихъ подобныхъ имъ писателей примѣры, изъ которыхъ видно, какъ эти авторы считаютъ царскіе года. Всѣ пять приведенныхъ примѣровъ показываютъ, что и эти писатели считаютъ ихъ по моей теоріи, а не по теоріи Дэльгера. По крайней мѣрѣ они, такъ же какъ и лѣтописцы, придерживаются такого способа исчисленія въ большинствѣ случаевъ; что это правило не знало никакихъ исключеній, я утверждать не рѣшаюсь.

Поэтому и въ томъ единственномъ примѣрѣ, который нашелъ Дэльгеръ у византійскихъ историковъ, т. е. у Пахимера (ed. Bonn. II, 561, 13), гдѣ одни и тѣ же событія датируются 23-имъ годомъ правленія Андроника II и 12-ымъ годомъ его сына и соправителя Михаила IX, по всей вѣроятности царскіе года Андроника и Михаила тоже считаются по моему, а не по его способу. Иными словами, обоимъ императорамъ года правленія считаются отъ календарнаго года ихъ воцаренія, т. е. Андронику — отъ 11-аго индикта, 6791 г., въ которомъ онъ правилъ болѣе 9 мѣсяцевъ, такъ какъ наслѣдовалъ отцу 11 декабря 1282 г.; а Михаилу IX — отъ 7-ого индикта, 6802 г., въ которомъ онъ сталъ соправителемъ Андроника 21 мая 1294 г. и, слѣдовательно, до конца 7-ого индикта, 6802 г., былъ соправителемъ 3 мѣсяца и 11 дней. Правда, для того, чтобы этотъ календарный годъ уже считался первымъ годомъ правленія Михаила, слѣдовало бы, чтобы онъ въ данномъ году болѣе 6 мѣсяцевъ былъ соправителемъ своего отца. Но мы выше уже встрѣчались съ нѣкоторыми примѣрами того, что календарный годъ воцаренія считался правителю въ качествѣ его 1-аго царскаго года, хотя бы онъ въ этомъ году и правилъ меньше 6 мѣсяцевъ. Поэтому не удивительно, что мы видимъ то же и въ приведенномъ примѣрѣ изъ Пахимера. Если же мы будемъ считать царскіе года Андроника II отъ 11-аго индикта, 6791 г., а Михаила IX отъ 7-ого индикта, 6802 г., то 3-ій индиктъ, 6813 г., будетъ и 23-имъ годомъ правленія Андроника и 12-ымъ царскимъ годомъ Михаила. Слѣдовательно, въ приведенномъ мѣстѣ Пахимеръ повѣствуетъ о событіяхъ этого индикта и этого года, т. е. періода отъ 1 сентября 1304 до 31 августа 1305 г., а не, какъ полагаетъ Дэльгеръ, о событіяхъ между 21 мая 1305 г. и 10 декабря того же 1305 г. Да это и логичнѣе, такъ какъ Пахимеру, какъ и прочимъ историкамъ, хронологической основой повѣствованія служатъ календарные года, а не фактическіе года царствованія.

Если же все это такъ, то кажется вполнѣ вѣроятнымъ, что и Левъ Дьяконъ въ выше упомянутомъ мѣстѣ, гдѣ онъ говоритъ, что Цимисхій двинулся въ Болгарію противъ русскихъ весной, послѣ своего бракосочетанія съ Ѳеодорой, совершившагося въ ноябрѣ 2-ого года его правленія, считаетъ царскіе года Цимисхія не отъ его воцаренія 11 декабря 969 г., а отъ начала тогдашняго 13-ого индикта, т. е. отъ 1 сентября 969 г., и что, слѣдовательно, и Левъ Дьяконъ,

какъ и прочіе наши источники, относитъ выступленіе Цимисхія въ упомянутый походъ къ веснѣ 971, а не 972 г. Во всякомъ случаѣ, это вѣроятнѣе, чѣмъ ни на чемъ не основанное предположеніе, что именно Левъ Дьяконъ, современникъ Цимисхія, ошибся въ хронологіи начала этого похода, тогда какъ позднѣйшіе источники — Скилица, Несторъ и Яхъя такой ошибки не содержатъ.

Дэльгеръ правъ единственно въ томъ, что византійскія власти и канцеляріи при датировкѣ офиціальныхъ актовъ считали царскіе года по его, а не по моей теоріи. Правда, до Юстиніана I акты главнымъ образомъ датировались не по царскимъ, а по консульскимъ юліанскимъ годамъ.[72] Но по времени Юстиніана они дѣйствительно датировались и по царскимъ, и при томъ не по календарнымъ, а по фактическимъ годамъ правленія. Такъ повелѣлъ Юстиніанъ въ своей выше упомянутой новеллѣ отъ 31 августа 537 г., предписавъ при этомъ, чтобы его собственные года правленія считались отъ 1 апрѣля 527 г., когда онъ принялъ царскую власть[73]. Этотъ порядокъ держался и при дальнѣйшихъ императорахъ.[74] Тѣмъ не менѣе, изъ Пасхальной Хроники видно, что и послѣ Юстиніана, по крайней мѣрѣ при двухъ императорахъ, а именно при Фокѣ и при Ираклiи, этого порядка не придерживались и что царскіе года, такъ же какъ и консульскіе года, въ офиціальныхъ актахъ считались по календарнымъ юліанскимъ годамъ, а не по фактическимъ годамъ правленія этихъ двухъ императоровъ. Объ офиціальномъ способѣ исчисленія годовъ правленія Фоки въ Пасхальной Хроникѣ сказано (I, 694, 13 сл.): „И такъ отъ 25 того же ноября (т. е. отъ ноября 602 г., когда Фока послѣ царскаго коронованія вошелъ въ Константинополь) и въ теченіе остального времени (т. е. до января 603 г., когда Фока принялъ на данный годъ консульство), писалось въ актахъ: въ первомъ году царствованія Фоки (βαδιλείας Φωκᾶ ἔτους α΄). Также и

[72]) См. объ этомъ у Моммзена, ук. соч. 53 (346).

[73] Что онъ принялъ царскую власть 1 апрѣля 527 г. (т. е. въ великій четвергъ), сообщаетъ, прежде всего, онъ самъ въ этой новеллѣ (№ 47. c. I; ed. Kroll, p. 285), а кромѣ того и Малала (425, 3) и Пасхальная Хроника (I, 617, 13), а наконецъ и Прокопій (Anecd. c. 9; ed. Haury, p. 65, 16), такъ какъ у него сказано, что это произошло за три дня до Пасхи, которая въ 527 г. приходилась на 4 апрѣля. Коронованіе же Юстиніана было произведено на самую Пасху, 4 апрѣля. См. Porhyrog. De cer. I, 432, 20. Но, какъ справедливо указываетъ Дэльгеръ (B. Z. 32, 279, прим. 1), дата провозоглашенія императора считалась важнѣе даты церковнаго коронованія и, вѣроятно, поэтому и Юстиніанъ предписываетъ считась его царскіе года отъ первой, а не отъ второй даты. Но Дэльгеръ ошибается, утверждая, что въ статьѣ *La chronologie de la guerre russe de Tsimiscès*, 338, я высказывалъ противоположное мнѣніе. Я указывалъ только, что по мнѣнію Hase царскіе года Цимисхія слѣдуетъ считать отъ его коронованія 25 декабря 969 г., но я не говорилъ, что таково и мое мнѣніе, да и не могъ этого сказать, посколько я, напротивъ, доказывалъ, что византійцы считали царскіе года по календарнымъ годамъ. Впрочемъ, какъ мы сейчасъ увидимъ, бывали и исключенія изъ правила, на которое указываетъ Дэльгеръ. По крайней мѣрѣ, такія исключенія были допускаемы при исчисленіи годовъ правленія Фоки и Ираклія.

[74] По крайней мѣрѣ до X в., когда лангобардскіе князья въ южной Италіи еще датируютъ свои грамоты порядковымъ числомъ фактическихъ лѣтъ правленія тогдашняго византійскаго императора Константина VII Багрянороднаго. См. Кругъ, ук. соч. 127, прим. Впослѣдствіи же указаніе порядковаго числа царскаго года въ датировкахъ офиціальныхъ актовъ вышло изъ употребленія.

объ официальномъ способѣ исчисленія царскихъ годовъ Ираклія въ той же хроникѣ говорится (I, 701, 20 сл.): „Начиная отъ 7 октября тогдашняго 14-аго индикта (т. е. 610 г., спустя два дня послѣ царскаго коронованія Ираклія) и до 13 января того же индикта писалось въ актахъ: въ первомъ году[75] царствованія Ираклія; а начиная отъ 14-аго того же мѣсяца (т. е. отъ 14 января 611 г., когда Ираклій принялъ на данный годъ консульство) и въ дальнѣйшее время, т. е. до конца декабря 15-аго индикта, писалось такъ: и консульства того же благовѣрнаго государя". Если время отъ воцаренія Фоки и Ираклія до слѣдующаго января, когда они приняли консульство, официально отмѣчалось какъ ихъ первый годъ правленія, то это, повидимому, означаетъ, что и 2-ой и остальные года ихъ правленія, такъ же какъ и консульскіе года, официально считались по календарнымъ юліанскимъ годамъ, а не по фактическимъ годамъ ихъ правленія. Вѣдь, если ихъ первый годъ кончался въ январѣ, то, разумѣется, и дальнѣйшіе года ихъ правленія начинались въ январѣ.

Вотъ какъ обстоитъ дѣло со счетомъ царскихъ годовъ въ Византіи. Только въ официальныхъ актахъ они считались по теоріи Дэльгера, да и то, главнымъ образомъ, лишь отъ Юстиніана до X в., а затѣмъ въ актахъ вообще перестали отмѣчаться. Въ неофициальныхъ же памятникахъ царскіе года, если и не всегда, то почти всегда и почти безъ исключеній считались по моей теоріи.

Въ той же статьѣ Дэльгеръ отвергаетъ и мою хронологію конца войны Цимисхія съ русскими въ Болгаріи, доказывая, что, противно моему мнѣнію, эта война завершилась въ томъ же 971 г., въ которомъ и началась, а не въ 973—974 г. Дэльгеръ справедливо исключаетъ 974, но не правъ, отвергая и 973 г. Однако, объ этомъ поговоримъ въ другой разъ.

Бѣлградъ. *Д. Анастасіевичъ.*

L'ANNEE IMPÉRIALE A BYZANCE

par

D. ANASTASIEVIĆ

En plaçant le départ de Tzimiscès pour son expédition contre les Russes au printemps qui suivit son mariage avec Théodora la Porphyrogénète en novembre de sa seconde année de règne, Léon Diacre ne le date pas de 972, comme le voudraient certains historiens, mais s'accorde avec nos autres sources à le dater de 971. Car, bien que Tzimiscès soit devenu empereur le 11 décembre 969, Léon Diacre n'entend pas par sa seconde année la période du 11/XII 970 au 10/XII 971, mais sa seconde indiction de règne, c'est-à-dire la période du 1er septembre 970 au 31 août 971; ni donc par novembre de sa seconde année le mois de novembre de l'an 971, mais de l'an 970; ni par le

[75] Словъ „въ первомъ году" здѣсь нѣтъ, но они подразумѣваются согласно 701, 19, да и по смыслу.

printemps suivant celui de l'an 972, mais de l'an 971. Il en est ainsi parce que les Byzantins ne comptaient pas les années impériales à partir de la date initiale de chaque règne, mais d'après leurs années civiles, commençant, jusque peut-être au VII[e] siècle, de même que celles des anciens Romains, le 1[er] janvier, et dès avant le X[e] siècle de Léon Diacre, de même que les indictions, le 1[er] septembre. Voilà comment j'interprétais l'indication susmentionnée de Léon Diacre dans mes articles sur la chronologie de la guerre russe de Tzimiscès. M. Dölger n'accepte pas cette interprétation. Selon lui, elle pèche par sa base, c'est-à-dire par mon assertion concernant la façon de compter les années impériales à Byzance, qui ne serait qu'une théorie inconnue dans la science chronologique et même contraire aux enseignements de celle-ci à ce sujet; théorie invraisemblable déjà par elle-même, et à l'appui de laquelle je n'aurais produit aucun texte concluant. Au reste, continue M. D., elle est absolument insoutenable. Pour le prouver, il cite toute une série d'indications, recueillies par lui en partie dans les actes officiels byzantins, en partie dans la littérature historique byzantine, et montrant à son avis qu'à Byzance non seulement les chancelleries d'Etat, mais aussi les chroniqueurs et les historiens comptaient les années en question à partir de la date initiale du règne de chaque prince. Il en conclue que Léon Diacre les compte également de cette façon et que, par conséquent, il ne rapporte pas le départ de Tzimscès en son expédition contre les Russes à l'année 971, que M. D., d'accord avec moi, reconnait pour vraie, mais à l'année 972, en commettant une erreur chronologique. A l'opinion de M. D. se sont ralliés M. Göllner et M. Grégoire.

Je montre maintenant que M. D. a tort. Du moins en ce qui concerne les chroniqueurs byzantins, il n'est pas inconnu qu'ils comptent les années de règne d'après „ma théorie". Cela a été constaté déjà par les vieux chronologues Pagius et Krug. Les chronologues de nos temps ne l'ignorent pas non plus. Voy. surtout l'article de Mommsen, Das römisch-germanische Herrscherjahr, qui nous apprend qu'il s'agit là d'un usage commun à toute la chronographie chrétienne. D'ailleurs, je prouve que les chroniqueurs, même s'ils l'avaient voulu, n'auraient pu compter les années en question que d'après „ma théorie". Danc, „ma théorie" est loin d'être invraisemblable.

Encore moins peut-on dire qu'elle est insoutenable, puisqu'il a été démontré déjà avant moi par les autorités précitées, que les chroniqueurs comptent les années impériales d'après cette théorie, et non d'après celle de M. D. Aussi n'est-il pas étonnant si dans mes articles sur la chronologie de l'expédition russe de Tzimiscès je l'ai proposée sans preuves nouvelles de ma part, mais seulement sur la foi de Pagius et de Krug, et en ne donnant de preuves que pour ma propre assertion que les Byzantins ne comptaient pas dans tous les cas comme première année impériale d'un souverain l'année civile même de son avénement au trône, mais parfois l'année suivante. Maintenant j'offre de nombreux textes de Malalas, de la Chronique Pascale, de Théophane etc., confirmant d'une façon indubitable que les chroniqueurs comptent les années dont il s'agit, d'après „ma théorie". Quant aux textes de Skylitzès, cités par M. D. en faveur de sa théorie, je montre qu'en réalité ils parlent également pour la mienne.

Je montre, en outre, que „ma théorie" nous aide à expliquer pourquoi dans la chronique de Théophane, à partir du règne d'Héraclius, les années du monde et de l'incarnation ne concordent plus toujours comme auparavant avec les indictions. Mes résultats là-dessus confirment en général ceux de M. Ostrogorsky. M. Grumel ayant proposé une autre explication des divergences en question, d'après laquelle ces divergences tiennent à ce que Théophane ne commence ni les années du monde ni celles de l'incarnation à la date initiale des indictions, c'est-à-dire le 1[er] septembre, mais, à l'exemple de Georges le Syncelle, le 25 mars, je montre que, bien que Théophane soit le continuateur de Georges le Syncelle, ses années du monde et de l'incarnation commencent quand même le 1[er] septembre.

Des chroniqueurs je passe aux historiens byzantins, en établissant par des indications chronologiques de quelques-uns d'entre eux, qu'ils comptent les années impériales aussi bien que les chroniqueurs d'après „ma théorie", et non d'après celle de M. D. Léon Diacre étant également historien, on peut donc croire qu'il procédait de la même manière.

Enfin, pour ce qui est des actes officiels byzantins, je reconnais que M. D. a en général raison

DIE AUSGRABUNGEN IM BYZANTINISCHEN KAISERPALAST IN ISTANBUL

Durch den weitschauenden Entschluss des Walker Trust of the University of St. Andrews (Schottland), Ausgrabungen im Grossen Palast in Konstantinopel durchführen zu lassen und zu finanzieren, konnten vor vier Jahren Arbeiten von besonderer archäologischer Bedeutung in Angriff genommen werden. Ihre ersten Ergebnisse werden der Öffentlichkeit zur Zeit in einem 1. Bericht vorgelegt.[1]

Wir kennen heute an spätrömischen Kaiserpalästen die Villa Hadriana vor den Toren Roms bei Tivoli und den Diokletianspalast in Spalato, und in Kürze wird neben diesen beiden ein dritter spätrömischer Kaiserpalast, der von Konstantinopel, bekannt werden. Als zeitlich letzter wird unser Kaiserpalast von Konstantinopel uns nicht nur als spätrömischer Palast interessieren, sondern auch deshalb, weil hier der römische Palast von Byzanz im Einfluss des Orients sichtbar werden wird. Dieser Palast war im Laufe von 1000 Jahren Wohnung und Regierungssitz der spätrömischen und byzantinischen Kaiser Ostroms. Hier sind alle Stile und ihre Übergänge zu erwarten, soweit sie zwischen A. D. 200 und A. D. 1200 im Brennpunkt der oströmischen Kultur zusammentrafen, und zwar in ihrer höchsten und reinsten Erscheinungsform im Mittelpunkte des Reiches.

Wie weit bereits die ersten vier Ausgrabungskampagnen Erfolg brachten, soll dieser kurze Bericht erläutern, immer verweisend auf die Hauptveröffentlichung.

Unter der Grabungsleitung des Kirchenhistorikers Prof. J. H. Baxter von St. Andrews konnte ich mit meinen Freunden Brett, Macaulay und Stevenson den grössten Teil des „Heliakon des Pharos" freilegen (Taf. XXI). Dieser Peristylhof ist 35 m breit und ca 46 m lang. Er liegt mit den umgebenden Gebäuden in der Südecke der oberen Palastterrasse. Seine korinthische Säulenhalle von 9 m Breite hatte einen Mosaikfussboden, dessen Erhaltungszustand und künstlerische Qualität alles Gleichartige seiner Zeit in den Schatten stellt. In der Rückwand der NO-Halle befinden sich Nischen und Marmorbänke. Das Peristyl ist in theodosianischer Zeit angelegt worden und wurde bereits 100 Jahre später wieder verdeckt. Nach einem Erdbeben(?), das die Säulenhallen zerstört hatte, wurden die Hallen als geschlossene Gänge, mit Fenstern und Türen nach dem Hof, neu erbaut und mit einem Mar-

---

[1] Titel noch nicht festgelegt, Oxford 1940.

morfussboden gepflastert, der dem noch heute in der Sophienkirche sichtbaren ähnlich war.

Dieser Marmorfussboden, der teilweise nur 12 cm über dem Mosaik liegt, hat unser Mosaik vor der Vernichtung bewahrt.

Durch die Auffindung des Heliakons konnten die im Mamboury-Wiegandschen Buch[2] veröffentlichten Gebäudereste D_b und D_c als Demetrioskirche und Eliaskirche identifiziert werden. Von der Theotokoskirche am Pharos wurden die Aussenseiten der Kalksteinfundamente gefunden. Sie wartet noch der Ausgrabung. Dem Pharos konnten wir die dicken Fundament-Gewölbe zwischen der Elias und der Theotokoskirche zuweisen.

Von der „Porphyra", dem Gebäudetrakt SW des Heliakons mit dem Ausblick zum Meer über das Bukoleon hinweg mit den Privatgemächern des Kaisers, wurde in der westlichen Ecke ein grosser mit Marmorplatten gepflasteter Saal ausgegraben. Nach den alten Palastbeschreibungen dürfte das der Speisesaal der Kaiserin gewesen sein, das Aristiterion. Die unter ihm aufgedeckten Kellergewölbe wären dann die Gemächer der Palasteunuchen. Neben diesem Essaal im Südosten muss demnach das purpurne Schlafgemach der Kaiserin gelegen haben, das diesem Gebäudeflügel den Namen gegeben hat, den so mancher byzantinischer Kaiser mit Stolz trug, um sein kaiserliches Geblüt auszuweisen.

Von dem nunmehr folgerichtig im NW anschliessenden Chrysotriklinos konnte nur ein schmaler Keller freigelegt werden.

Im Nordosten des Heliakons hat die Ausgrabung ebenfalls die Beschreibung des Palastes bestätigt. Wir fanden in einem Keller eines Gebäudes aus dem beginnuden 6. Jahrh. Schuttreste der kaiserlichen Münze mit allem, was zu einer Münzwekstätte gehört, vor allem Überbleibsel beim Ausschneiden der Münzen aus Bronze oder Kupferplatten. Dieser Schutt sagt uns, dass wir hier den Keller des Schatzhauses vor uns haben, in dem sich nach dem Bericht von Johannes II. Komnenos[3] die Münze befand.

An dieses Schatzhaus war ein Gebäude angebaut mit einer Kirche, die vom 5. Jahrh. bis lange nach der Zerstörung und Aufgabe des Palastes bestandent hat. Sie hatte vermutlich den normalen Grundriss über einem griechischen Kreuz mit Zentralkuppel. Unter dem Narthex befand sich eine Krypta, die aber erst in der zweiten Periode der Kirche angelegt worden ist. In ihr konnten zahlreiche Bestattungen aufgedeckt werden, die dem 9. bis 11. Jahrh. angehören. Die Fresken der Kirche wurden in Bruchstücken gesammelt und Teile davon konnten wieder zusammengesetzt werden.

Die Kirche muss ihrer Lage nach die „Theotokos Proseke" gewesen sein, die im „Aetos" lag.

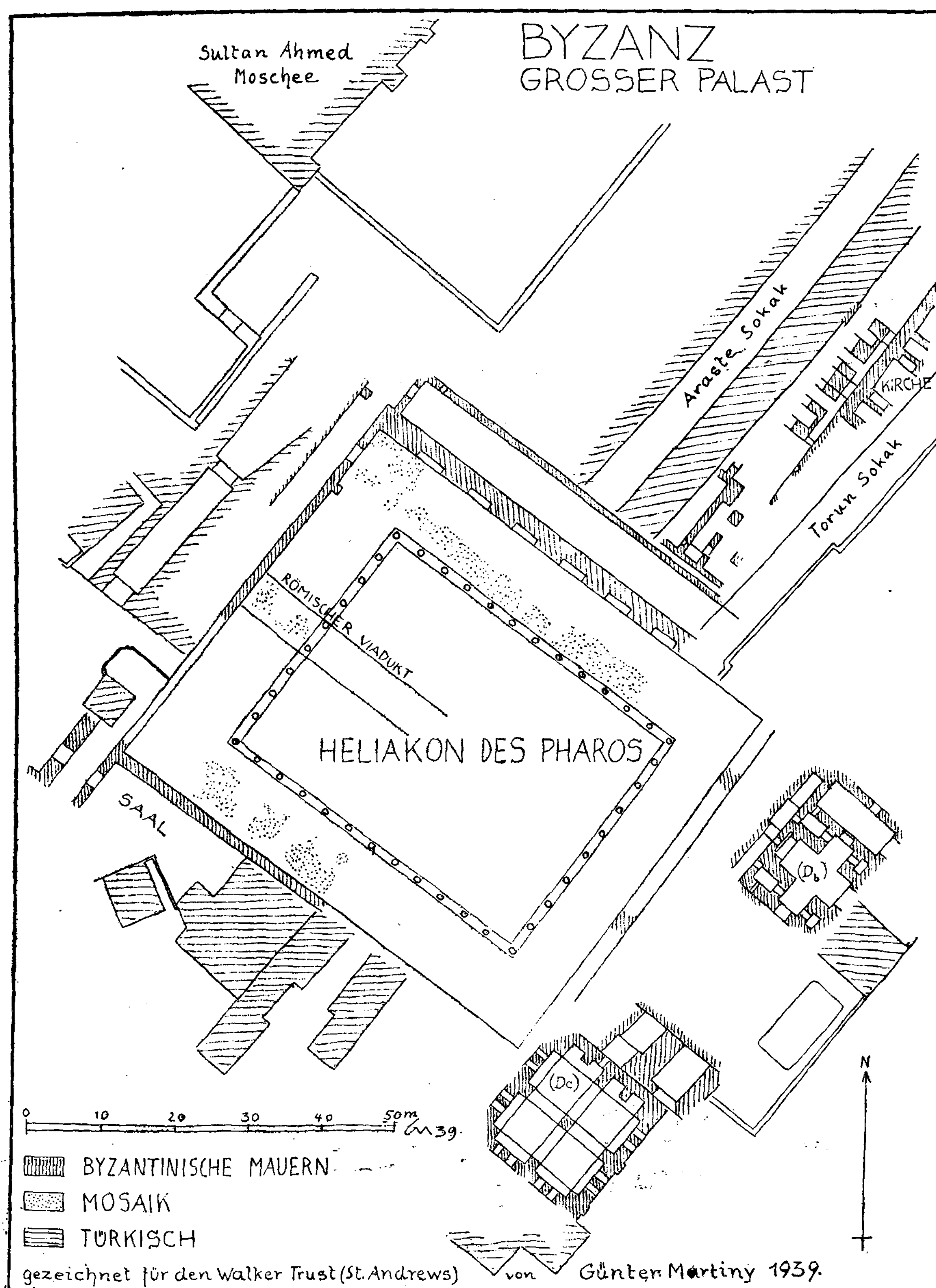
Soweit liegt heute die Topographie des Palastes an Hand der Ausgrabungen fest.

Das reiche keramische Material, das viele Tausende von Bruchstücken zählt, wird neues Licht auf die Reihenfolge und Stilentwicklung der spätrömischen, byzantini-

---

[2] Mamboury-Wiegand, *Die Kaiserpälaste zwischen Hippodrom und Marmara Meer in Konstantinopel*, Berlin 1934.

[3] Nikolaos Mesarites, *Die Palastrevolution des Johannes Komnenos*, ed. Heisenberg (Würzburg, 1907).


BYZANZ
GROSSER PALAST
Sultan Ahmed Moschee
Araste Sokak
KIRCHE
Torun Sokak
RÖMISCHER VIADUKT
HELIAKON DES PHAROS
SAAL
(Db)
(Dc)
N
0 10 20 30 40 50m
BYZANTINISCHE MAUERN
MOSAIK
TÜRKISCH
gezeichnet für den Walker Trust (St. Andrews) von Günter Martiny 1939.



2



1

schen und frühtürkischen Keramik werfen. Da hier eine Ausgrabung in Byzanz erstmalig in grossem Stil schichtenmässig durchgeführt werden kann, wird uns die Keramik ganz neue Anhalstpunkte für die Datierung der Schichten bringen.

Ebenso konnten neue Beobachtungen an Hand der in situ gefundenen Ziegelstempel gemacht werden, die das bisher Bekannte ergänzen und auch berichtigen.

Das im Heliakon gefundene Fussbodenmosaik (Taf. XXII) ist figürlich und verzichte, auf Darstellungen irgendwelcher monumentaler Bilder. Material, Zeichnung und Farbe sind ganz besonders auserlesen, sodass wir hier am Anfang des 5. Jahrh. noch einmal hohe römische Kunst vor uns haben. Delbrück bezeichnete diese Epoche einmal als römische Renessance.

Während in gleicher Zeit in Westrom schon byzantinischer Kunstgeist sichtbar wird, bedingt durch kirchliche Aufträge an die Künstler, ist hier der Künstler dabeit in dem Palast Ostroms beim Bau der Privatgemächer der Kaiser noch immer Dinge zu schaffen, die in ihrer Unbeschwertheit und ihrem Nichtsseinwollen denn Schmücken und Unterhalten noch römisch sind.

Doch schon Justinian ändert das. Unter ihm vergehen die Blumenbeete des Hofes, unter ihm verschwindet das Mosaik. Das mit Marmor geplflasterte Heliakon mit den umgebenden Wandelgängen ohne Säulen sind nun Teile für die Zeremonieu der täglichen Gottesdienste geworden.

Nichts zeigt uns besser den sich im 5. Jahrh. vollziehenden seelisch-religiösen Wandel als diese Veränderung des Hofes, der doch trotz aller Anderungen architektonischer Art immer noch der Hof blieb, in dem die Schlafgemächer des Kaisers lagen.

Das Privatleben des Kaisers von Ostrom war nach 500 nicht mehr privat, es unterstand den strengen zeremoniellen Forderungen der byzantinischen Kirche, die auch einen Stilwandel der baulichen Umgebung verlangte.

Weitere Grabungen haben die Aufgabe, diesen Einschnitt in der Bau- und Kunstgesinnung noch deutlicher zu machen.

London *Günter Martiny.*

ABBILDUNGSVERZEICHNIS:

ЕЩЕ О ДРЕВНЕЙ СЕРЕБРЯНОЙ РАКѢ СВ. ВЕЛИКОМУЧЕНИЦЫ ЕКАТЕРИНЫ ВЪ СИНАЙСКОМЪ МОНАСТЫРѢ.

Въ дополненіе къ моей статьѣ въ VIII-мъ томѣ Сборника Института имени Н. П. Кондакова о древней ракѣ св. великомученицы Екатерины въ Синайскомъ монастырѣ я могу еще прибавить теперь нѣкоторыя новыя интересныя детали этой раки, полученныя изъ Синайскаго монастыря.

Въ правой рукѣ изображенія святой, покоящейся на ложѣ, находится длинный открытый свитокъ на коемъ гравировано молитвенное обращеніе св. Екатерины къ Господу (рис. 1).

1. Господи Іисусе Христе, Боже мой
2. благодарю тя яко поставил
3. еси на камени терпѣнія
4. нозѣ мои и исправил еси сто
5. пы моя простри нынѣ пречи
6. стыя длани твои яже
7. на крестѣ уязвленыя и
8. пріими душу мою яже
9. пожрох за любовь твою и
10. омый ю кровію юже излі
11. яхъ тебе ради, даждь же
12. ю ны елицу призову мноию
13. всесвятое имѧ твое яже къ по
14. льзѣ прощенія да воспѣ
15. ваются ѡтъ всѣхъ величі
16. я твоя во вѣки вѣковъ
17. Аминь.

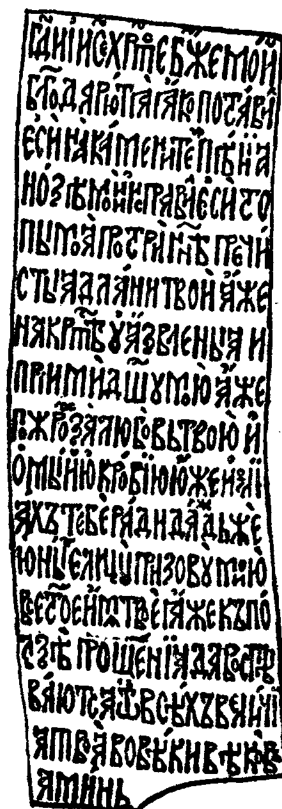


Рис. 1.

Кромѣ того, справа и слѣва отъ лика святой Екатерины награвирована на ложѣ надпись (рис. 2 и 3).


Рис. 2.


Рис. 3.

Справа: Образъ святые мученицы
Слѣва: Екатерины.

Размѣры раки по болѣе точнымъ обмѣрамъ составляютъ:

длина	184 см.
высота	63 см.
ширина	60 см.

Каиръ, іюль 1937 г. *Г. И. Лукъяновъ.*

À PROPOS DE LA CHÂSSE EN ARGENT DE LA GRANDE MARTYRE S^TE CATHERINE DU COUVENT DE SINAÏ.

par

GREGOIRE LOUKIANOFF.

L'auteur communique encore un texte inconnu de la prière, gravée sur la châsse de Ste Catherine et adressée à Notre Seigneur. (Les textes principaux de la châsse ont été publiés par G. Loukianoff dans le vol. VIII (1936) du Seminarium Kondakovianum).



Василій Григорьевичъ
Васильевскій.

МОИ ВОСПОМИНАНІЯ О В. Г. ВАСИЛЬЕВСКОМЪ

Въ Петербургѣ въ кабинетѣ одного изъ моихъ коллегъ висѣла большая фотографія Совѣта Петербургскаго Университета начала девяностыхъ годовъ прошлаго столѣтія. Я часто смотрѣлъ на нее и не могъ по долгу отвести отъ нея глазъ. Какой это былъ блестящій періодъ въ научной жизни Петербургскаго Университета! Какое величіе и какая сила! На юридическомъ факультетѣ проф. государственнаго права Градовскій, проф. гражданскаго права Дювернуа, проф. исторіи русскаго права изящный Сергѣевичъ, извѣстный во всей Европѣ проф. международнаго права Ф. Ф. Мартенсъ, который, какъ разсказывали среди студентовъ, жаловался, что, въ то время какъ его слушала вся Европа, студенты Петербургскаго Университета его не слушали; по естественнымъ наукамъ знаменитый Менделѣевъ и Меньшуткинъ; по греческой литературѣ глубокій знатокъ П. В. Никитинъ; по западно-европейской литературѣ геніальный А. Н. Веселовскій; по русской литературѣ блестящій Орестъ Миллеръ; санскритологъ Минаевъ; по восточнымъ языкамъ первоклассный арабистъ баронъ В. Р. Розенъ, китаистъ В. П. Васильевъ, монголистъ Позднѣевъ, гебраистъ Хвольсонъ; по славистикѣ В. И. Ламанскій. И тутъ же, въ этой группѣ, справа пріютилась въ креслѣ небольшая, приземистая фигура В. Г Васильевскаго, истиннаго основоположника научнаго византиновѣдѣнія въ Россіи.

Его жизнь какъ ученаго была не особенно продолжительна. Родившись въ 1838 году, онъ умеръ въ 1899; такимъ образомъ жилъ онъ 61 годъ. Я зналъ Васильевскаго въ послѣдніе девять лѣтъ его жизни.

Мое знакомство съ Васильевскимъ произошло случайно и при нѣсколько необычныхъ для ученаго міра условіяхъ. Весной 1890 года я переходилъ на третій курсъ Историко-Филологическаго Факультета Петербургскаго Университета. По правиламъ того времени я долженъ былъ избрать для себя на третьемъ курсѣ одну изъ четырехъ спеціальностей: науки классической древности, исторію, русскую литературу или, наконецъ, западно-европейскую литературу. Я склонялся сдѣлаться классикомъ и работать по греческой литературѣ у П. В. Никитина. Но случай измѣнилъ всѣ мои планы. Весной 1890 года профессоръ турецкаго языка В. Д. Смирновъ давалъ балъ для молодежи. На этомъ балу были нѣкоторые профессора Факультета Восточныхъ Языковъ и между ними арабистъ баронъ В. Р. Розенъ, у котораго я въ теченіе двухъ лѣтъ занимался арабскимъ языкомъ. Аудиторіи Восточнаго Фа-

культета были немногочисленны, и профессора хорошо знали всѣхъ своихъ слушателей. Увидя меня, Розенъ спросилъ, что я собираюсь дѣлать въ будущемъ году. Услышавъ отъ меня, что я, вѣроятно, пойду на классическое отдѣленіе, онъ сказалъ: „Слушайте, Васильевъ, Вы знаете греческій и арабскій языки, сочетаніе не такъ часто встрѣчающееся — почему бы Вамъ не пойти на историческое отдѣленіе съ тѣмъ, чтобы заняться исторіей Византіи. Пойдите отъ моего имени къ проф. В. Г. Васильевскому и посовѣтуйтесь съ нимъ".[1]

Пріемный день у Васильевскаго былъ вечеромъ въ пятницу. Въ ближайшую пятницу я отправился къ нему. Жилъ онъ тогда въ одной изъ отдаленныхъ линій Васильевскаго Острова, въ скромной квартирѣ, во дворѣ. Засталъ я у него одного изъ его старыхъ учениковъ Степанова, который въ то время работалъ надъ Юліаномъ Отступникомъ. Встрѣтилъ меня Васильевскій очень благожелательно. Не смотря на то, что у меня не было никакого знанія по исторіи Византіи, кромѣ отрывочныхъ и безсвязныхъ воспоминаній изъ гимназическаго учебника Иловайскаго, онъ просилъ меня за лѣто прочесть знаменитое сочиненіе Гиббона и осенью снова прійдти къ нему. Я такъ и сдѣлалъ: лѣтомъ прочелъ Гиббона, осенью вернулся къ нему, и съ той поры наши отношенія продолжались до его смерти.

Та группа студентовъ, которой выпало на долю счастье работать у Васильевскаго, сразу почуяла въ немъ не только знатока своего предмета и профессора, уже тогда очень извѣстнаго и глубоко уважаемаго, но также и человѣка, къ которому можно было безъ страха и стѣсненія подойти и поговорить. Терпимость, благожелательность и готовность помочь въ работѣ были тѣ качества, которыя привлекали насъ къ нему.

Когда я познакомился съ Васильевскимъ, онъ въ Университетѣ занималъ мѣсто ординарнаго профессора средневѣковой исторіи. Онъ читалъ рядъ курсовъ по исторіи западно-европейскаго средневѣковья; изъ нихъ самымъ интереснымъ, по моему мнѣнію, былъ курсъ введенія въ средневѣковую исторію, дававшій превосходную для того времени картину перехода языческой Римской Имперіи съ ея міровой культурой въ Имперію Христіанскую. Этотъ курсъ былъ въ рукахъ студентовъ въ очень аккуратномъ, провѣренномъ самимъ авторомъ литографированномъ изданіи. Я часто жалѣлъ, что въ тѣ времена этотъ курсъ не былъ напечатанъ. По мѣрѣ того какъ Васильевскій сталъ интересоваться исторіей Византіи и работать въ этой области, онъ сталъ читать спеціальный курсъ и вести семинарій по разнымъ эпохамъ и вопросамъ исторіи Византіи. Хорошихъ литографированныхъ лекцій по исторіи Византіи не было. Мнѣ выпало на долю слушать его общій курсъ введенія въ средневѣковье и два спеціальныхъ курса по исторіи Византіи, охватывавшихъ ранній періодъ до арабскихъ завоеваній. Работалъ я также въ двухъ его семинаріяхъ: на третьемъ курсѣ по изученію историка Льва Дьякона, на четвертомъ по „Тайной Исторіи" Прокопія. Въ Университетѣ былъ обычай давать

[1] Этотъ эпизодъ разсказанъ Г. В. Вернадскимъ въ Анналахъ Института имени Н. П. Кондакова X, стр. 3—4.

темы на „медаль". Конечно, это выраженіе не соотвѣтствовало дѣйствительности. Представленныя сочиненія награждались не только золотой медалью или серебряною, но также почетнымъ отзывомъ, или не получали никакого отличія. Въ мое время, на третьемъ курсѣ, Васильевскій далъ двѣ темы на медаль: „Исторія Равеннскаго Экзархата" и „Обзоръ царствованія императора Анастасія I". За сочиненіе на первую тему получилъ золотую медаль студентъ классическаго отдѣленія С. Рункевичъ, получившій за годъ передъ тѣмъ уже золотую медаль по греческой литературѣ у проф. П. В. Никитина, но затѣмъ совершенно исчезнувшій изъ научной жизни. За сочиненіе на вторую тему золотую медаль получилъ я. На четвертомъ курсѣ, если я не ошибаюсь, Васильевскій далъ тему на медаль „О Тайной Исторіи Прокопія"; за нее золотую медаль получилъ Панченко. Во всякомъ случаѣ изъ занятій Панченко „Тайной Исторіей" вышли позднѣе въ печати его этюды объ этомъ интересномъ памятникѣ, которые высоко цѣнилъ Васильевскій и которые сильно критиковалъ въ бесѣдахъ знаменитый мюнхенскій византологъ К. Крумбахеръ.

Васильевскій не былъ хорошимъ лекторомъ. Рѣчь его была прерывиста: не кончивъ одной фразы, онъ начиналъ другую, такъ что слѣдить за его мыслью было не легко. Но когда мы привыкали къ внѣшнимъ недостаткамъ его изложенія, мы начинали любить эту несовершенную рѣчь, которая намъ давала такъ много новаго, интереснаго и важнаго. Приходилъ онъ на лекціи часто позже положеннаго времени. Казенный вицъ-мундиръ синяго цвѣта съ золотыми пуговицами какъ-то не шелъ къ нему и неуклюже сидѣлъ на его небольшой, нѣсколько сутуловатой фигурѣ. Чего у Васильевскаго совершенно не было, это внѣшней оффиціальности. Лекціи его, особенно на спеціальныхъ курсахъ, также были лишены всякой оффиціальности. Я помню, какъ на третьемъ курсѣ, когда я писалъ свое сочиненіе объ Анастасіи I, Васильевскій, дойдя въ своихъ лекціяхъ до времени этого императора, въ аудиторіи подошелъ къ моей скамьѣ и, въ присутствіи другихъ слушателей, сказалъ мнѣ: „Да Вы все это знаете". Мнѣ было очень неловко, тѣмъ болѣе, что писаніе сочиненія на медаль должно было считаться секретнымъ.

Во время моего студенчества въ семинаріи Васильевскаго работали не только всеобщіе историки. Моими сотоварищами въ немъ были будущіе извѣстные русскіе историки А. Е. Прѣсняковъ, Н. Павловъ-Сильванскій, И. И. Лаппо; историкъ церкви Б. Меліоранскій; всеобщіе историки Э. Д. Гриммъ, юный любимый ученикъ Васильевскаго Б. А. Панченко и я. Съ нами работалъ также болгаринъ В. Н. Златарскій, написавшій подъ руководствомъ Васильевскаго свое извѣстное изслѣдованіе о письмахъ патріарха Николая Мистика и ставшій позднѣе виднѣйшимъ историкомъ Болгаріи у себя на родинѣ. До насъ, извѣстный русскій историкъ С. Ф. Платоновъ и медіэвистъ И. М. Гревсъ также вышли изъ школы Васильевскаго. Извѣстная докторская диссертація арабиста В. Р. Розена „Императоръ Василій Болгаробойца" была написана подъ непосредственнымъ вліяніемъ работъ Васильевскаго.

Васильевскій былъ, какъ извѣстно, не только профессоръ университета, но также академикъ, редакторъ журнала Министерства Народнаго Просвѣщенія

и новаго научнаго органа „Византійскій Временникъ". Параллельно съ расширеніемъ его дѣятельности мѣнялись и расширялись его квартиры. Изъ квартиры въ отдаленной линіи Васильевскаго Острова, гдѣ я впервые встрѣтилъ Васильевскаго, онъ переѣхалъ въ болѣе обширныя квартиры, сначала въ Троицкомъ Переулкѣ, около Пяти Угловъ, а потомъ на Загородномъ Проспектѣ, между Ивановской и Разъѣзжей, т. е. также около Пяти Угловъ. Пріемнымъ днемъ былъ у него, какъ я уже отмѣтилъ выше, вечеръ пятницы, и я на двухъ послѣднихъ квартирахъ у него довольно часто бывалъ. На этихъ пятницахъ я встрѣчалъ не мало лицъ, интересовавшихся и занимавшихся византиновѣденіемъ. Особенно часто бывалъ Х. М. Лопаревъ, спеціалистъ по житійной литературѣ. Однажды я видѣлъ тамъ даже Э. Куника. Помню секретаря Русскаго Археологическаго Института въ Константинополѣ, П. Д. Погодина, получившаго у Васильовскаго за нѣсколько лѣтъ передъ тѣмъ золотую медаль за свою прекрасную работу „Объ источникахъ паденія Константинополя", но затѣмъ всецѣло ушедшаго въ административную дѣятельность. Бывали С. Ф. Платоновъ, Б. А. Панченко, Н. Скабалановичъ и пріѣзжавшіе изъ другихъ Университетовъ и Духовныхъ Академій, какъ напр. Бубновъ, Дмитріевскій и многіе другіе. Появлялся грекъ изъ Смирны, получившій русское образованіе, Беглери, одинъ изъ агентовъ Русскаго Общества Пароходства и Торговли, интересовавшійся также Византіей и сообщавшій новости съ Ближняго Востока. Несмотря на свое прекрасное знаніе русскаго языка, онъ свои письма къ Васильевскому всегда начиналъ обращеніемъ: „Почтительный Василій Григорьевичъ". Это очень забавляло Васильевскаго.

Гости приходили сразу послѣ семи часовъ. Въ девятомъ часу въ кабинетѣ прислуга приносила чай съ печеніемъ. Около десяти часовъ всѣ расходились. Обычно хозяинъ сидѣлъ въ углу мягкой кушетки, поджавъ подъ себя ноги. Послѣ каждой такой пятницы я уходилъ домой освѣженнымъ и ободреннымъ къ дальнѣйшей работѣ. Всегда можно было услышать о новыхъ трудахъ, просмотрѣть новыя книги, узнать о новыхъ проектахъ. Насколько помню, о политикѣ говорили очень мало.

Особенно интересными и оживленными были первые годы послѣдняго десятилѣтія прошлаго столѣтія. Въ 1891 году мюнхенскій молодой византологъ Карлъ Крумбахеръ выпустилъ свою „Исторію Византійской Литературы". Въ 1892 г. онъ же началъ издавать первый византійскій журналъ „Byzantinische Zeitschrift". Изученіе Византіи уходило изъ Россіи въ Германію. Тогда у Васильевскаго возникла мысль основать русскій органъ по византиновѣденію. Онъ сумѣлъ сплотить группу русскихъ византинистовъ. Помню, какъ Васильевскій давалъ намъ темы для статей. Академія Наукъ изыскала средства, и въ 1894 году вышла первая книжка „Византійскаго Временника" подъ редакціей Васильевскаго и В. Э. Регеля. Научная часть журнала была въ рукахъ Васильевскаго, а отдѣлъ рецензій, библіографій и вся административная сторона дѣла у Регеля.

В. Э. Регель, привать-доцентъ Петербургскаго Университета и одинъ изъ старыхъ учениковъ Васильевскаго, былъ крупнымъ землевладѣльцемъ въ

Минской губерніи и имѣлъ прекрасный деревянный домъ-особнякъ на Васильевскомъ Островѣ. Незадолго до 1894 г. онъ провелъ нѣсколько лѣтъ заграницей, работая надъ византійскими рукописями въ монастырскихъ архивахъ Ближняго Востока и въ библіотекахъ Западной Европы. Для новаго журнала было важно имѣть аккуратнаго, дѣлового человѣка съ хорошими связями съ современнымъ греческимъ міромъ. Были лица, которыя ставили Васильевскому на видъ, что не совсѣмъ удобно было имѣть лютеранина въ качествѣ второго редактора византійскаго, иначе говоря, православнаго журнала. Повидимому, между Васильевскимъ и Регелемъ были какіе-то разговоры по этому поводу, такъ какъ самъ Васильевскій съ улыбкой разсказывалъ, какъ онъ, послѣ одной бесѣды съ Регелемъ, добродушно ему сказалъ: „Чѣмъ же я виноватъ, Василій Эдуардовичъ, что Ваша фамилія Регель, а, напримѣръ, не Линейкинъ".[1] Но этимъ толкамъ Васильевскій, конечно, не придавалъ большого значенія.

Въ первомъ выпускѣ „Византійскаго Временника", послѣ вводной статьи о цѣляхъ журнала, написанной Васильевскимъ, первая научная статья принадлежала перу Ф. И. Успенскаго. Помню, какъ Васильевскій говорилъ, что надо открыть новый журналъ статьей ученаго, который много поработалъ въ области византиновѣденія. Для насъ, начинающихъ византинистовъ того времени, такое заявленіе было очень поучительнымъ, такъ какъ мы знали, что въ восьмидесятыхъ годахъ между обоими учеными въ печати велась очень колкая и даже нѣсколько рѣзкая полемика. На этомъ примѣрѣ мы учились научному безпристрастію и признанію заслугъ тѣхъ ученыхъ, съ мнѣніемъ которыхъ мы несогласны. На меня въ новомъ журналѣ было возложено веденіе библіографіи книгъ и статей на западно-европейскихъ языкахъ.

Тотъ же 1894 г. былъ знаменателенъ и въ другомъ отношеніи. Шли разговоры объ основаніи Русскаго Археологическаго Института въ Константинополѣ, и въ этомъ году эта идея осуществилась. Конечно, въ этомъ важномъ для русской науки дѣлѣ Васильевскій принималъ горячее участіе. У нѣкоторыхъ лицъ была тогда мысль, что первымъ директоромъ долженъ былъ быть Васильевскій. Но послѣдній считалъ себя совершенно не подходящимъ для такой должности и поддержалъ кандидатуру Ф. И. Успенскаго, который и сдѣлался первымъ и единственнымъ директоромъ новаго русскаго научнаго учрежденія на Ближнемъ Востокѣ. Помню, какъ мы всѣ радовались новымъ возможностямъ работы на мѣстѣ павшей имперіи.

Тогда же пришла вѣсть о пріѣздѣ въ Петербургъ Крумбахера. Обсуждался вопросъ, какъ его встрѣтить, куда вести, на какомъ языкѣ бесѣдовать. Надо вспомнить, что самъ Васильевскій, читая свободно на всѣхъ языкахъ Западной Европы, ни на одномъ изъ нихъ не говорилъ. Мы, молодые византинисты, также какъ слѣдуетъ не говорили въ то время на иностранныхъ языкахъ. Конечно, для Регеля, барона Розена и Куника нѣмецкіи языкъ былъ роднымъ. И вотъ, пріѣхалъ Крумбахеръ, молодой, привѣтливый, простой и,

[1] Нѣмецкое слово *Regel* значитъ по-русски *линейка*.

къ общему удивленію и восхищенію, сразу заговорилъ по-русски. Оказалось, что въ Мюнхенѣ образовалась группа лицъ, которыя задались цѣлью изучить русскій языкъ, и къ ней принадлежалъ Крумбахеръ. Интересно было наблюдать за нимъ, когда, особенно въ началѣ, баронъ Розенъ или Регель заговаривали съ нимъ по-нѣмецки. Онъ упорно отвѣчалъ имъ по-русски, такъ что въ концѣ-концовъ всѣ говорили по-русски. Я былъ на обѣдѣ, данномъ въ честь Крумбахера для небольшого числа лицъ Васильевскимъ у него на квартирѣ. Былъ также на пріемѣ у В. И. Ламанскаго, гдѣ собралось много гостей разныхъ интересовъ и направленій, желавшихъ встрѣтить извѣстнаго германскаго византолога. На слѣдующій день былъ обѣдъ въ особнякѣ Регеля. Крумбахеръ обворожилъ всѣхъ своею простотою, любезностью и русской рѣчью. Васильевскій былъ, конечно, на всѣхъ пріемахъ, и я почти никогда не видалъ его столь веселымъ и довольнымъ, какъ въ крумбахеровскіе дни. Они много и оживленно бесѣдовали другъ съ другомъ.

Между двумя журналами, нѣмецкимъ „Byzantinische Zeitschrift“ и русскимъ „Византійскій Временникъ“ сразу же установились дружественныя отношенія. Ни о какомъ соперничествѣ не было рѣчи: одинъ журналъ дополнялъ другой.

Какъ мнѣ кажется, это были самые лучшіе годы въ жизни Васильевскаго. Онъ увидѣлъ рожденіе и успѣхъ своего журнала, основаніе русскаго научнаго учрежденія на Ближнемъ Востокѣ и признаніе своихъ работъ въ Западной Европѣ. Въ послѣднемъ не малую роль сыгралъ Крумбахеръ.

Иногда въ кругу друзей и молодыхъ ученыхъ Васильевскій любилъ разсказывать съ присущимъ ему юморомъ о нѣкоторыхъ случаяхъ въ своей жизни.

Я, кажется, дважды слышалъ отъ него разсказъ о томъ, какъ онъ, будучи избранъ въ Академію Наукъ, долженъ былъ представляться вмѣстѣ съ другими новыми академиками Императору Николаю II. Государю было гораздо легче предлагать вопросы военнымъ людямъ и высшему чиновничеству, чѣмъ академикамъ. Когда на пріемѣ дошла очередь до Васильевскаго, Государь спросилъ его: „Чѣмъ Вы занимаетесь?“. Васильевскій отвѣтилъ: „Исторіей Византіи, Ваше Величество“. Государь немного задумался и потомъ вдругъ спросилъ: „И до конца?“. „До конца, Ваше Величество“, немедленно отвѣтилъ Васильевскій. Аудіенція закончилась.

Другой эпизодъ, о которомъ Васильевскій разсказывалъ, связанъ съ магистерской диссертаціей П. А. Сырку. Васильевскій былъ назначенъ однимъ изъ оффиціальныхъ оппонентовъ. Онъ подвергъ диссертацію суровой критикѣ, но для конца приготовилъ комплиментъ. А во время защиты онъ всю свою критику сказалъ, а комплиментъ забылъ.

Интересно, что о своей научной командировкѣ въ Берлинъ Васильевскій, по крайней мѣрѣ при мнѣ, никогда не говорилъ.

Къ знакомымъ Васильевскій довольно рѣдко ходилъ. Я его иногда встрѣчалъ у С. Ф. Платонова.

Въ моей работѣ я всегда находилъ поддержку и совѣтъ Васильевскаго. Мои статьи, появившіяся въ „Византійскомъ Временникѣ“ въ девяностыхъ годахъ прошлаго столѣтія, были внушены Васильевскимъ. Нѣкоторый неиз-

данный матеріалъ въ греческихъ рукописяхъ Западной Европы, который самъ онъ не могъ почему-либо использовать, былъ имъ указанъ мнѣ, и я имъ воспользовался. Конечно, тема моихъ диссертацій, магистерской и докторской, „Византія и арабы" возникла подъ вліяніемъ моихъ занятій у Васильевскаго и барона Розена. Мою диссертацію Васильевскій еще видѣлъ въ рукописи и двѣ главы изъ нея напечаталъ, до появленія книги въ печати въ ея цѣломъ, одну въ Журналѣ Министерства Народнаго Просвѣщенія, другую въ „Византійскомъ Временникѣ". Помню, какъ онъ сказалъ мнѣ по поводу главы о первомъ нападеніи русскихъ на Константинополь въ 860 г.: „Вотъ все это хотѣлъ написать я; а написали это Вы. Прекрасно!".

Когда лѣтомъ 1897 года я уѣхалъ въ заграничную командировку, наши отношенія съ Васильевскимъ не прекратились. Онъ мнѣ довольно часто писалъ, и его письма, написанныя его очень характернымъ почеркомъ, были всегда интересны и поучительны. Къ моему крайнему сожалѣнію, драгоцѣнное собраніе его писемъ было у меня украдено въ Россіи, въ вагонѣ желѣзной дороги. Васильевскій настоялъ, чтобы я въ 1898 году поѣхалъ изъ Лондона на лѣтній семестръ въ Вѣну слушать курсъ C. Jireček'a. Долженъ сказать, что этотъ курсъ почти ничего мнѣ не далъ.

Въ Лондонѣ я узналъ, что Васильевскій серьезно заболѣлъ: съ нимъ случился ударъ. Когда въ концѣ 1898 года я не надолго вернулся въ Петербургъ передъ моимъ отъѣздомъ въ Константинополь, я нашелъ Васильевскаго нѣсколько уже оправившимся отъ удара, но, конечно, очень слабымъ. Тѣмъ не менѣе, онъ со мною обсуждалъ вопросы о моей поѣздкѣ на Ближній Востокъ и интересовался моей магистерской диссертацій, которую я только что сдалъ въ печать. Въ теченіе шести недѣль, когда я оставался въ Петербургѣ, я видѣлъ его нѣсколько разъ. Тяжело было смотрѣть на Васильевскаго во время этихъ краткихъ посѣщеній: видно было, какъ онъ старался преодолѣть свою слабость. Въ концѣ января 1899 г. я простился съ Васильевскимъ, чтобы ѣхать въ Константинополь. Мы съ нимъ расцѣловались, и я чувствовалъ, что это было наше послѣднее свиданіе. Нѣкоторое время спустя Васильевскій уѣхалъ во Флоренцію, надѣясь подъ благодатнымъ небомъ Италіи получить облегченіе отъ своего тяжелаго недуга. Въ маѣ я получилъ отъ него въ Константинополѣ послѣднее письмо: адресъ былъ написанъ не его рукой. Самое письмо, написанное дрожащей рукой, было печально, почти безотрадно. Письмо это дошло до меня, когда я изъ газетной телеграммы зналъ уже о его смерти.

Похороненъ Васильевскій былъ на кладбищѣ Allori, въ окрестностяхъ Флоренціи. Каждый разъ, когда я бывалъ во Флоренціи, я посѣщалъ его могилу. На кладбищѣ Аллори, усаженномъ кипарисами, есть русскій уголокъ. Тамъ погребенъ братъ Н. П. Кондакова, врачъ Валеріанъ Павловичъ Кондаковъ; тамъ находится группа памятниковъ съ именами семьи Левицкаго, который былъ настоятелемъ русской церкви во Флоренціи. Тамъ же находится простая плита съ надписью на латинскомъ и русскомъ языкахъ Латинская надпись такова:

Hic situs est
Basilius Gregorief
Vassilievskius
Universitatis Petropolitanae Professor Emeritus
Academiae Scientiarum Rossicae Socius
Quiescat in pace.

Затѣмъ идетъ таже эпитафія на русскомъ языкѣ съ обозначеніемъ датъ рожденія и смерти.

Мнѣ бывало трудно уйти отъ этой плиты, подъ которой покоится основоположникъ византиновѣденія въ Россіи и создатель школы русскихъ византинистовъ, которые посильно продолжали дѣло своего учителя.

Васильевскій и баронъ Розенъ сдѣлали мою жизнь. На моемъ письменномъ столѣ, въ Петербургѣ и Юрьевѣ, всегда стояли ихъ фотографіи. Увы! у меня ихъ нѣтъ въ Америкѣ. Въ минуты сомнѣній и колебаній я смотрѣлъ на нихъ, получалъ какую-то новую силу и бодрость и чувствовалъ, какъ безпредѣльно я ихъ уважаю и какъ сердечно люблю.

Madison—Wisconsin
U. S. A.
30 ноября 1938 г.

А. Васильевъ.

В. Г. ВАСИЛЬЕВСКІЙ, КАКЪ ИЗСЛѢДОВАТЕЛЬ СОЦІАЛЬНОЙ ИСТОРІИ ДРЕВНОСТИ И КАКЪ УЧИТЕЛЬ НАУКИ[1]

I.

Въ 80-хъ и 90-хъ г.г. прошлаго вѣка въ знаменитомъ, длинномъ и свѣтломъ, корридорѣ С. Петербургскаго Университета можно было встрѣтить много замѣчательныхъ и примѣчательныхъ въ исторіи русской науки фигуръ. И къ ихъ числу принадлежали и тѣ два человѣка, о которыхъ студенты всѣхъ факультетовъ хорошо знали, что это — всесвѣтно извѣстные ученые: Василій Григорьевичъ Васильевскій и Александръ Николаевичъ Веселовскій. Ничего импозантнаго и внѣшне-примѣчательнаго въ фигурѣ Васильевскаго не было: невзрачный, рано состарившійся человѣкъ, не обладавшій ни въ малѣйшемъ отношеніи ораторскимъ дарованіемъ и ничего величественнаго собой не представлявшій. Фигура Веселовскаго производила сразу совершенно обратное впечатлѣніе: это былъ брюнетъ, съ сильно посѣдѣвшей львиной гривой, обладавшій даромъ слова, внушительный, почти величественный. Въ различіи внѣшняго облика этихъ двухъ достопамятныхъ фигуръ сказывалось и ихъ различное соціальное происхожденіе. В. Г. Васильевскій былъ провинціальный поповичъ, и притомъ чистый великороссъ. А. Н. Веселовскій вышелъ изъ служилаго дворянства и принадлежалъ къ той, и по крови весьма смѣшанной, средѣ, изъ которой составилось и составлялось русское служилое сословіе: въ его жилахъ текла и русская, и польская, и нѣмецкая кровь.

Именно эти два соціальныхъ слоя, духовенство и дворянство, всего больше, во всѣхъ отношеніяхъ, и количественномъ, и качественномъ, вложились въ созданіе русской науки.

Въ другихъ статьяхъ, помѣщаемыхъ въ настоящемъ выпускѣ трудовъ Кондаковскаго Института, выясняется, какую роль В. Г. Васильевскій сыгралъ въ развитіи русской византинистики. Моя задача — обрисовать общій обликъ знаменитаго византиниста въ связи съ тѣмъ, что можно назвать его „исторіей развитія", какъ ученаго, и въ связи съ той общей ролью, которую онъ сыгралъ,

[1] Въ основу предлагаемой характеристики В. Г. Васильевскаго положена рѣчь, произнесенная въ прошломъ (1938) году авторомъ въ общемъ собраніи Русскаго Научнаго Института въ Бѣлградѣ и посвященная столѣтію рожденія В. Г. Васильевскаго и А. Н. Веселовскаго.

какъ профессоръ, читавшій общіе и спеціальные курсы и научно воспитавшій цѣлыя поколѣнія студентовъ и ученыхъ, вышедшихъ изъ стѣнъ СПБ Университета. Я взялся за эту задачу, во первыхъ, по моему спеціальному интересу къ той области историческихъ изученій, которой первоначально посвятилъ свои силы Васильевскій, — экономической и соціальной исторіи древности, и, во-вторыхъ, какъ человѣкъ, много лѣтъ пристально и систематически занимающійся исторіей русской науки, какъ особой и значительной области нашей національной культуры.

2.

Сынъ священника, Васильевскій окончилъ Ярославскую духовную семинарію и затѣмъ поступилъ въ СПБ Главный Педагогическій Институтъ, который былъ какъ бы педагогическимъ отдѣленіемъ, или вѣтвью (филіалой) СПБ Университета, давшей образованіе многимъ выдающимся русскимъ людямъ. Въ институтѣ, а по его закрытіи — въ Университетѣ В. Г. Васильевскій спеціализовался на исторіи, въ частности — на исторіи античнаго міра. Въ интереснѣйшихъ воспоминаніяхъ извѣстнаго латиниста В. И. Модестова, который былъ товарищемъ Васильевскаго по Педагогическому Иституту, мы читаемъ:

„... Въ гостепріимныя двери этого-то важнаго по своей пользѣ заведенія, въ августѣ 1856 года, пріѣхалъ изъ Ярославля одновременно со мной, новгородцемъ, стучаться и Васильевскій. Это былъ небольшого роста, неуклюжій, волосатый, но съ добрымъ, постоянно улыбающимся лицомъ и съ очень мягкимъ его выраженіемъ, одѣтый въ сильно поношенный и грубо сшитый рыжевато-черный сюртукъ, семинаристъ, какъ и я, какъ и многіе другіе. Онъ имѣлъ прекрасную подготовку по древнимъ языкамъ, по исторіи, по русской словесности; онъ читалъ уже по французски и по нѣмецки, онъ разсуждалъ о философіи, о религіи, о политикѣ, имѣлъ большую начитанность и былъ зараженъ скептицизмомъ по отношенію къ вопросамъ, которыхъ не легко касались другіе. Этотъ маленькій и добродушнаго вида человѣкъ разомъ занялъ между своими товарищами, выдающееся, въ нѣкоторомъ родѣ привилегированное положеніе. Онъ былъ выше другихъ по развитію: это чувствовалось, сознавалось, принималось во вниманіе. Сближеніемъ съ нимъ стали скоро интересоваться и даровитые студенты старшихъ курсовъ, и между ними Добролюбовъ“.[2]

Тутъ В. Г. прошелъ хорошую школу. Преподаваніе древней исторіи находилось и въ Педагогическомъ Институтѣ, и въ Университетѣ въ рукахъ человѣка, который былъ самостоятельнымъ ученымъ въ своей области. Это былъ Михаилъ Семеновичъ Куторга. Куторга (1806—1886) былъ настоящимъ ученымъ-изслѣдователемъ,[3] его спеціальные труды,

---

[2] В. Модестовъ. *В. Гр. Васильевскій. Время высшаго образованія и приготовленія къ каѳедрѣ.* Журналъ Мин. Нар. Просв. ч. 339, январь и февраль 1902 г. Отдѣлъ наукъ, стр. 138.

[3] В. И. Модестовъ даетъ такую интересную и, мнѣ кажется, правильную характеристику Куторги: „Куторга былъ ученый съ заслугами и извѣстностью въ наукѣ, умѣлъ работать по

напечатанные на нѣмецкомъ и французскомъ языкахъ, до сихъ поръ приводятся въ литературныхъ указаніяхъ спеціальныхъ статей „Реальнаго Словаря классической древности" Паули-Виссова-Кролля. Между Петербургомъ и Москвой въ Николаевскую эпоху и въ началѣ царствованія Александра II въ области классической филологіи (въ широкомъ смыслѣ Böckh'a) былъ извѣстный антагонизмъ. Въ Московскомъ Университетѣ на преподаваніе наукъ о классической древности печать наложилъ крупный ученый съ философско-поэтической складкой, рано скончавшійся, подававшій во всѣхъ отношеніяхъ большія надежды и отчасти ихъ осуществившій Дмитрій Львовичъ Крюковъ (1809—1845), образъ котораго такъ трогательно-поэтически увѣковѣчилъ А. А Фетъ.[4] Въ Петербургѣ тонъ этому преподаванію въ эпоху студенчества Васильевскаго задавалъ М. С. Куторга, точный изслѣдователь съ педантической складкой. Куторга, ровесникъ Крюкова и его товарищъ по дерптскому профессорскому Институту, по странному капризу исторіи свое преподавательское поприще уже въ званіи заслуженнаго профессора завершилъ не въ Петербургскомъ, а въ Московскомъ Университетѣ, гдѣ такъ блистательно это поприще началъ его товарищъ и соперникъ Крюковъ.

Изъ другихъ университетскихъ учителей В. Г. Васильевскаго слѣдуетъ назвать еще Михаила Матвѣевича Стасюлевича, впослѣдствіи достопамятнаго редактора-издателя петербургскаго „Вѣстника Европы", солиднѣйшаго и аккуратнѣйшаго изъ русскихъ „толстыхъ" журналовъ. М. М. Стасюлевичъ (1826—1911), какъ позже В. Г. Васильевскій, началъ свою научную работу спеціалистомъ по древней исторіи, а Василію Григорьевичу онъ преподавалъ среднюю исторію, т.-е. тотъ предметъ, преподаваніе котораго въ Петербургскомъ Университетѣ потомъ цѣлыя десятилѣтія находилось въ рукахъ В. Г. Можетъ быть не случайно начало научной карьеры Стасюлевича ознаменовано было довольно рѣзкимъ, но основательнымъ нападеніемъ въ Погодинскомъ „Москвитянинѣ" на докторскую диссертацію знаменитаго московскаго профессора Т. Н. Грановскаго, друга и младшаго товарища по преподаванію въ Московскомъ Университетѣ Д. Л. Крюкова. Антогонистомъ Крюкова и его школы былъ, наконецъ, третій интересный университетскій учитель

источникамъ и обнаруживалъ самое яркое стремленіе къ самостоятельности. Къ тому же, каждая его лекція была обработана отъ начала до конца съ совершенствомъ, до тѣхъ поръ въ нашемъ институтѣ, по крайней мѣрѣ, на историко-филологическомъ факультетѣ, неслыханнымъ. Выслушивались эти лекціи съ напряженнымъ вниманіемъ и иногда очаровывали своей стройностью, отчетливостью и изяществомъ изложенія. Но Куторга нерѣдко портилъ впечатлѣніе бранью на другихъ историковъ, униженіемъ именъ, уважаемыхъ студентами, между прочимъ, Грановскаго и Кудрявцева, и неумѣреннымъ самовосхваленіемъ. При всемъ томъ его кратковременное преподаваніе въ институтѣ не прошло даромъ: оно оставило слѣдъ и на Васильевскомъ, которому пришлось имѣть дѣло съ вліяніемъ и требованіями Куторги и впослѣдствіи, когда онъ, по возвращеніи изъ-за границы, готовился къ магистерству".

[4] Значеніе въ наукѣ Д. Л. Крюкова, какъ изслѣдователя проблемы плебеевъ въ Римѣ, продолжателя Нибура и предшественника Фюстель-де-Куланжа, я подчеркнулъ и характеристику этого замѣчательнаго московскаго профессора, который какъ ученый былъ несравненно крупнѣе прославленнаго Т. Н. Грановскаго, но оказался забытымъ, я далъ въ спеціальномъ этюдѣ, напечатанномъ въ „Россіи и Славянствѣ" (номеръ отъ 25 января 1930 г.).

В. Г. Васильевскаго, необычайно разносторонне образованный латинистъ Николай Михайловичъ Благовѣщенскій (1821—1892).[8] Изъ приведенной справки читатель можетъ видѣть, какіе были у В. Г. университетскіе учителя. Это были все люди, вписавшіе свои имена въ исторію русской науки и, общѣе, русской образованности: въ такой школѣ В. Г. могъ заложить основы своей большой историко-филологической учености.

3.

Если М. С. Куторга, ближайшій петербургскій учитель Васильевскаго, былъ историкомъ съ большой исторической и филологической эрудиціей, доходившей до педантизма, то, когда В. Г. попалъ заграницу, онъ естественно испыталъ притяженіе величайшаго, самаго многосторонняго изъ всѣхъ историковъ XIX вѣка, Теодора Моммсена. Моммсенъ въ исторической наукѣ XIX в. — фигура исключительная, ни съ кѣмъ несравнимая. Въ письмахъ Васильевскаго къ Модестову отъ 13 января 1863 г. содержится такое красочное изображеніе фигуры и манеры великаго нѣмецкаго историка, которое интересно для характеристики и его самого, и нашего знаменитаго византиниста: „Ну, а что это за человѣкъ и что за ученый Моммсенъ — что объ этомъ и говорить! Воззваніе къ пожертвованіямъ въ національный фондъ подписываетъ, надъ нѣмецкими учеными подсмѣивается, что они вотъ именно тѣмъ-то и занимаются особенно, т. е. тѣми-то вопросами въ Римской исторіи, которые не имѣютъ особеннаго интереса, все ищутъ матери Гекубы (у которой, какъ извѣстно, нѣтъ матери). Я очень жалѣю, что ты не имѣешь удовольствія прослушать хоть одну его лекцію. Если бы ты только посмотрѣлъ, какъ этотъ тоненькій невзрачный (человѣкъ) ходитъ какъ-то бокомъ, придетъ, станетъ на каѳедру и прямо вопьется въ какой-нибудь вопросъ — о трибахъ тамъ, что-ли! — Именно вопьется и головой трясетъ, какъ хищный звѣрь, поймавъ и разрывая добычу. Потомъ, добрался, значитъ, до сущности, начинаетъ показывать на ладони, ударяя пальцами другой руки: вотъ, вотъ, вотъ! Ну, а какъ онъ знаетъ свое дѣло — смотри, слушай и удивляйся! И какого дьявола онъ не читалъ, не издавалъ, не писалъ: и хронологія-то, и монеты-то, и gromatici, и тамъ какія-то notarum laterculae. И въ то же время живой, живой человѣкъ. Я отъ него просто безъ ума. Такого соединенія громадной спеціальной учености и живого пониманія, представленія дѣла я, конечно, не встрѣчалъ, да едва-ли и встрѣчу“ (цитиров. статья, стр. 159).

По своей исходной спеціальности романистъ (спеціалистъ по римскому праву), Моммсенъ сдѣлался филологомъ и историкомъ, не переставая быть юристомъ (достаточно напомнить, что однимъ изъ послѣднихъ монументальныхъ трудовъ

---

[8] О немъ см. венгеровскій „Критико-біографическій Словарь“ русскихъ ученыхъ и писателей т. III (СПБ 1892), гдѣ помѣщена его весьма интересная автобіографія и замѣтка о немъ его ученика В. И. Модестова. Благовѣщенскій былъ талантливый, но весьма самолюбивый и желчный человѣкъ. Отъ Крюкова его отдѣляло и то, что первый былъ однимъ изъ самыхъ интересныхъ представителей людей 40-хъ гг., тогда какъ Благовѣщенскій по духовному складу былъ гораздо ближе къ людямъ 60-хъ гг.

Моммсена была обработка римскаго уголовнаго права). Въ то же время Моммсенъ, въ теченіе всей своей жизни, немалую дань отдалъ политикѣ и даже политической борьбѣ. И именно эта многосторонность и знаній, и интересовъ сдѣлала Моммсена такимъ многообъемлющимъ и глубокимъ историкомъ (отчасти, конечно, вводя его въ соблазнъ извѣстной модернизаціи прошлаго). Уже Куторга отнюдь не былъ равнодушенъ къ проблемамъ соціальной исторіи — недаромъ по существу онъ былъ ученикомъ Нибура и сложившагося подъ непосредственнымъ вліяніемъ послѣдняго Бека. Въ многогранномъ же умѣ и въ многостороннемъ творчествѣ Моммсена проблемы соціальнаго развитія занимали большое мѣсто.

Неудивительно, что вниманіе В. Г., когда онъ принялся за работу самостоятельнаго историческаго изслѣдованія, обратилось къ проблемамъ соціальной исторіи. Тутъ сыграли извѣстную роль и впечатлѣнія эпохи — эпохи освобожденія крестьянъ въ Россіи и намѣчавшагося широкаго соціальнаго и соціалистическаго движенія на Западѣ. Такъ получилась первая большая и замѣчательная работа В. Г. „Политическая реформа и соціальное движеніе въ древней Греціи въ періодъ ея упадка“, напечатанная цѣликомъ въ „Журналѣ Министерства Народнаго Просвѣщенія“ за 1868 г. и затѣмъ вышедшая въ слѣдующемъ (1869) году отдѣльнымъ изданіемъ (въ сущности лишь отдѣльнымъ оттискомъ съ непрерывной пагинаціей). Это была магистерская диссертація начинающаго ученаго.

Обозрѣвая литературу соціальной исторіи древности въ моментъ появленія въ свѣтъ диссертаціи Васильевскаго, мы должны признать эту его работу очень крупнымъ явленіемъ въ развитіи данной области изученій. Въ западной литературѣ почти не существовало еще такихъ широко задуманныхъ работъ по соціальной исторіи древности, которыя соединяли въ себѣ точное изслѣдованіе съ обобщающей мыслью. Въ самомъ дѣлѣ я могу въ видѣ крупной и вполнѣ „наукообразной“ попытки такого рода — если не считать классическаго изслѣдованія Бека объ экономикѣ Аѳинъ (1817 г.; Staatswirtschaft въ заголовкѣ этой книги означало не финансовое хозяйство, какъ теперь, а именно экономику) — назвать лишь книгу Карла Вильгельма Нитцша (1818—1880) о „Гракхахъ и ихъ ближайшихъ предшественникахъ“, вышедшую въ 1847 г. Но и въ литературномъ, и въ научномъ отношеніи работа Васильевскаго гораздо выше замѣчательной для своего времени, но довольно плохо написанной монографіи Нитцша о Гракхахъ, которую однако справедливо можно считать главнѣйшимъ произведеніемъ ближайшей послѣнибуровской эпохи соціальной исторіи классической древности.[6]

Замѣчательно, что К. В. Нитцшъ, бывшій на 20 лѣтъ старше Васильевскаго, продѣлалъ почти тотъ же путь научно-изслѣдовательскнаго развитія, который потомъ „описалъ“ Васильевскій. Начавъ съ политической и соціальной

[6] Замѣчательныя работы Карла Родбертуса по экономической исторіи Рима въ Jahrbücher für Nationalökomie u. Statistik Бруно Гильдебранда начали появляться съ 1864 г., но лишь позднѣйшія обобщенія Бюхера доставили основнымъ идеямъ Родбертуса широкое распространеніе и значеніе.

исторіи древности, въ частности, какъ авторъ диссертаціи о Полибіи, Нитцшъ кончилъ средневѣковой исторіей, правда не Византіи, а своей германской родины, оказавъ въ особенности знаменитымъ трудомъ о „министеріалитетѣ и бюргерствѣ въ 11 и 12 столѣтіяхъ" (1859) громадное вліяніе на ходъ изученій въ области экономической и соціальной исторіи Германіи.[7]

Изъ другихъ западно-европейскихъ историковъ такой же путь научно-изслѣдовательскаго развитія, какой продѣлалъ В. Г. Васильевскій, „описалъ" болѣе близкій ему по возрасту Фюстель-де-Кулаижъ (1830—1889). Знаменитый французскій ученый тоже началъ съ древней исторіи и притомъ такъ же, какъ Васильевскій, съ исторіи Греціи. Примѣчательно, что въ греческой исторіографіи у Фюстель-де-Куланжа и съ Нитцшомъ, и съ Васильевскимъ былъ общій герой: Полибій.

И я думаю, что, и по содержанію, и по значенію своихъ работъ въ ихъ цѣломъ, Васильевскій долженъ быть поставленъ въ міровой исторіографіи какъ-то рядомъ съ названными двумя историками, съ нѣмцемъ Нитцшемъ и съ французомъ Фюстелемъ. Нитцша нашъ соотечественникъ превосходилъ талантомъ, Фюстель-де-Куланжа, я думаю,—изощренно-филологическимъ умѣніемъ разбирать и критиковать источники, не достигая, конечно, ни изумительной обобщающей соціологической силы геніальнаго автора „La Cité Antique", ни его литературнаго мастерства. но зато и не впадая никогда въ его полемическую страстность. Думается, у Васильевскаго не было никакой выработанной и обобщающей, ни историкофилософской, ни соціологической концепціи; и этимъ онъ отличался и отъ Нитцша, который, будучи однимъ изъ основателей новѣйшаго изученія экономической исторіи, въ своей исторической философіи былъ идеалистомъ и въ тоже время опредѣленнымъ антигегеліанцемъ, и отъ Фюстеля, у котораго чувствуется нѣкая, объемлющая всѣ его изслѣдованія, историко-философская идея, хотя ее и трудно, именно какъ историко-философскую идею, точно формулировать. Въ зрѣломъ возрастѣ Васильевскій имѣлъ ясно очерченное, твердое въ извѣстномъ смыслѣ міровоззрѣніе — это былъ вѣрующій человѣкъ, религіозная въ нѣкомъ общемъ смыслѣ натура, и національно настроенный, весьма умѣренный либералъ, либеральный консерваторъ, которому, напримѣръ, претилъ реакціонный характеръ университетскаго устава 1884 г. Но какъ ученый, Васильевскій, можно сказать, не имѣлъ міровоззрѣнія, а былъ только изслѣдователемъ, и въ этомъ отношеніи онъ былъ совсѣмъ непохожъ ни на соперника своего учителя Куторги, на Д. Л. Крюкова, ни на его друга, знаменитаго Т. Н. Грановскаго, ни на своего ближайшаго ученика по медіэвистикѣ, на И. М. Гревса. Въ натурѣ В. Г. Васильевскаго былъ вообще большой зарядъ скептицизма. Этимъ скептицизмомъ объясняется и его изслѣдовательская сдержанность, и его терпимость, какъ ученаго и человѣка. Отсюда его симпатія къ Ренану. И. М.

[7] О Нитцшѣ см. въ особенности труды Georg v. Below: *Der deutsche Staat des Mittelalters. Ein Grundriss der deutschen Verfassungsgeschlichte* I Bd. Leipzig 1914, Ss. 45, 80 и passim. Его же: *Die deutsche Geschichtsschreibung von Befreiungskriegen bis zu unseren Tagen.* Zweite wesentlich erweiterte Auflage. München-Berlin 1924 Ss. 170—171.

Гревсъ въ своей характеристикѣ Васильевскаго правильно отмѣтилъ эту черту своего учителя. Васильевскій „съ удовольствіемъ отводилъ душу чтеніемъ его (Ренана) книгъ, хотя и не сходился съ этимъ писателемъ во многихъ частностяхъ его воззрѣній. Помню, какъ вскорѣ послѣ смерти Ренана я принесъ Василію Григорьевичу прочитать попавшуюся мнѣ тогда въ одной изъ кавказскихъ газетъ прелестную замѣтку о знаменитомъ историкѣ христіанства, авторомъ которой былъ бывшій его ученикъ г. Цвѣтницкій, и озаглавленную — „Скептикъ-идеалистъ". Она очень понравилась Василію Григорьевичу, и, разбирая ее, онъ много и сочувственно говорилъ о Ренанѣ. Я думаю, что онъ чутьемъ ощутилъ въ этой формулѣ сродство съ своимъ умственнымъ темпераментомъ. Онъ тоже былъ своего рода скептикомъ-идеалистомъ (mutatis mutandis)".

4.

Замѣчательный трудъ Васильевскаго по исторіи древней Греціи эпохи упадка посвященъ политической реформѣ, вылившейся въ такихъ попыткахъ, какъ ахейскій и этолійскій союзъ, и тѣмъ одновременнымъ соціальнымъ движеніямъ, которыми сотрясалась древняя Греція въ предсмертную эпоху и которыя ознаменовались въ Спартѣ соціальными реформами трагически погибшихъ царей Агиса и Клеомена. Въ настоящее время—послѣ общихъ трудовъ по греческой исторіи Эдуарда Мейера, Виламовица ф. Меллендорфа, Кэрста, Белоха, Вернера Іегера и многихъ другихъ, послѣ во многомъ странной и не во всемъ удачной, но широко задуманной работы Роберта Пельмана о древнегреческомъ „соціализмѣ" и интересныхъ опытовъ Залина (Edgar Salin), послѣ капитальныхъ изслѣдованій и обзоровъ Ульриха Вилькена и М. И. Ростовцева и, наконецъ, послѣ недавней обобщающей попытки Гейхельгейма (Fritz M. Heichelheim) изобразить въ широкомъ разрѣзѣ всю хозяйственную исторію античной древности, — мы иначе, въ какой то иной, и теоретически, и исторически болѣе углубленной и расширенной, перспективѣ, воспринимаемъ экономическую и соціальную исторію „классической древности", чѣмъ то было доступно В. Г. Васильевскому, повидимому, закончившему въ основѣ свой трудъ еще къ 1865 г., т.-е. болѣе чѣмъ 70 лѣтъ тому назадъ. Но, еслибы трудъ В. Г. по соціальной исторіи Греціи эпохи упадка былъ опубликованъ въ свое время на одномъ изъ западноевропейскихъ языковъ, онъ прочно вошелъ бы въ литературу и получилъ бы большое значеніе. Написанная же на русскомъ языкѣ, эта замѣчательная монографія оказалась къ сожалѣнію безъ должнаго вліянія на научное развитіе.* Кстати сказать, Васильевскій во время своей

* Но и до сихъ поръ въ литературѣ о Полибіи и его эпохѣ трудъ Васильевскаго сохраняетъ свое значеніе, на которое я счелъ своимъ долгомъ недавно указать западноевропейскому ученому міру въ небольшомъ спеціальномъ этюдѣ, посвященный нѣкоторымъ понятіямъ и идеямъ Полибія: *Cheirokratie. Zur Charakteristik des antiken Bolschewismus und Sozia ismus. Eine sozio ogische Polybios-Studie* in Zeitschrift f. Nationalökonomie, Bd. VII, Heft 3, Ss. 289, 298. Характерно, что, очевидно по мотивамъ этико-политическимъ, навѣяннымъ его современностью (60-ые годы), Васильевскій, работая надъ Полибіемъ въ то же самое время, когда другъ его Модестовъ рабо талъ надъ Тацитомъ (магистерская диссертація Модестова была посвящена Тациту), ставилъ моде-

интенсивной работы въ области древней исторіи, какъ показываютъ его письма къ Модестову, ощущялъ себя спеціалистомъ скорѣе по римской, чѣмъ по греческой исторіи, слѣдуя въ этомъ отношеніи своему второму учителю, Моммсену, а не первому, Куторгѣ.

В. Г. Васильевскій, испытавшій послѣ, окончанія заграничной командировки и передъ полученіемъ магистерской степени, острую нужду[*] и затѣмъ пробывшій нѣсколько лѣтъ учителемъ въ гимназіи въ Вильнѣ (что имѣло немаловажное значеніе для научнаго развитія В. Г., ибо обратило его къ русской исторіи, а черезъ русскую исторію къ византинистикѣ), послѣ пріобрѣтенія ученой степени магистра (докторство В. Г. получилъ впослѣдствіи honoris causa отъ Московскаго Университета), сталъ въ СПБ Университетѣ преподавателемъ не предмета своей ближайшей тогдашней спеціальности, исторіи древнихъ Греціи и Рима, а исторіи среднихъ вѣковъ. И это преподавательское заданіе опредѣлило собой и дальнѣйшую изслѣдовательскую работу В. Г. Какъ преподаватель средней исторіи и эллинистъ, какъ историкъ и филологъ въ одномъ лицѣ, В. Г. сталъ византинистомъ.

Этому рѣшающему повороту въ научно-изслѣдовательской работѣ В. Г. въ значительной мѣрѣ содѣйствовало — какъ мы только что указали — еще и то обстоятельство, что, будучи спеціалистомъ по исторіи „классической древности", В. Г., въ качествѣ учителя виленской гимназіи, заинтересовался и занялся исторіей Россіи, въ частности—ея западной окраины. Плодомъ этихъ интересовъ и занятій явился замѣчательный „Очеркъ исторіи города Вильна" (1872—1874), работа, предшествовавшая изслѣдованіямъ Васильевскаго въ области исторіи Византіи. И въ дальнѣйшемъ, оставивъ совершенно изслѣдовательскую работу по древней исторіи, Васильевскій продолжалъ такую работу въ области русской исторіи — полный списокъ его трудовъ насчитываетъ значительно больше названій по русской, чѣмъ по древней исторіи.

5.

Обратимся къ роли и значенію Васильевскаго, какъ „учителя науки" — это обозначеніе мы заимствуемъ изъ характеристики В. Г., любовно написанной

стовскаго героя гораздо выше своего. Въ письмѣ къ Модестову онъ пишетъ: „... Какая великолѣпная тема у тебя! Чѣмъ я больше знакомлюсь съ Тацитомъ, тѣмъ больше завидую тебѣ. Мой Полибій который — замѣтить мимоходомъ — идетъ очень плохо, хоть и умный человѣкъ, но что въ, сравненіи съ Тацитомъ?" (цит. статья, стр. 164). Мы въ настоящее время расцѣниваемъ Полибія и Тацита, какъ историковъ, пожалуй, прямо обратно.

[*] Въ письмѣ къ Модестову отъ 13 сентября 1875 г. онъ пишетъ: „... приходилось бѣгать какъ голодная собака. Какъ я прожилъ до сихъ поръ, я самъ не знаю. Если еще обѣдалъ каждый, почти каждый день, то благодаря тому, что обѣдалъ дома, между тѣмъ моя хозяйка, вслѣдствіе совершеннаго неимѣнія другихъ жильцовъ, была тоже совершенно безъ денегъ. Нѣсколько разъ приходилось проклинать свою диссертацію. На прошлой недѣлѣ, наконецъ, я обратился къ знакомымъ, пріѣхавшимъ въ Петербургъ, съ просьбой, чтобы они нашли мнѣ уроки. Теперь я нѣсколько обезпечилъ свое существованіе этимъ путемъ. Но и тутъ неопредѣленность положенія постоянно служитъ досаднымъ препятствіемъ, настоящаго хорошаго мѣста (напримѣръ, въ Смольномъ Институтѣ) взять нельзя: этому мѣшаетъ диссертація и всетаки непокидаемая надежда попасть въ Одессу". Васильевскій мечталъ тогда о занятіи каѳедры въ Одессѣ, „хотя бы въ званіи доцента или даже просто преподавателя" (цит. статья, стр. 166).

однимъ изъ старѣйшихъ его учениковъ по общей медіэвистикѣ, И. М. Гревсомъ.[10]

Профессоръ, не только — лекторъ, излагающій науку слушателямъ, онъ — ученый, внушающій своимъ ученикамъ духъ научной работы и вводящій ихъ въ ея пріемы. В. Г. Васильевскій былъ лекторомъ для немногихъ, но это не только не мѣшало, а, наоборотъ способствовало ему — быть подлиннымъ и однимъ изъ самыхъ выдающихся въ исторіи русской высшей школы учителей науки.

В. Г. былъ прочитанъ цѣлый рядъ замѣчательныхъ общихъ и специальныхъ курсовъ. Изъ нихъ одинъ былъ записанъ, составленъ и изданъ именно И. М. Гревсомъ. Этотъ курсъ былъ извѣстенъ въ Петербургскомъ Университетѣ многіе годы подъ названіемъ „курса Гревса". Называвшіе его такъ хорошо знали, что это былъ курсъ Васильевскаго, лишь „составленный" и „изданный" Гревсомъ, характерная подпись котораго значилась на каждомъ листѣ литографированнаго изданія. Только небольшая часть этого общаго курса средней исторіи, посвященная „вопросу о кельтахъ", была напечатана самимъ В. Г. въ „Журналѣ Министерства Народнаго Просвѣщенія" за 1880 г. (кстати, надлежитъ отмѣтить, что В. Г. долгіе годы, съ 1890 по 1899, былъ редактормъ „Журнала М.Н.П.", явившись на этомъ посту преемникомъ Леонида Н. Майкова). Курсъ этотъ заключалъ замѣчательное историографическое введеніе и былъ весь посвященъ переходу отъ древняго міра къ средневѣковью. „Самый курсъ, — пишетъ его „составитель" — вслѣдъ за историографическимъ введеніемъ распадался на слѣдующія части: 1) Первоначальное заселеніе западной Европы и ея романизація. 2) Религіозно-нравственный кризисъ въ римскомъ мірѣ и происхожденіе христіанства. 3) Древняя Германія и начало проникновенія варварской стихіи на римскую почву. 4) Паденіе римской имперіи и великія германскія вторженія. 5) Характеръ первыхъ варварскихъ государствъ съ заключеніемъ о возникновеніи франкскаго королевства. Каждая изъ перечисленныхъ здѣсь частей была чрезвычайно богата разнообразнымъ фактическимъ матеріаломъ, который раскрывалъ передъ слушателями самую сущность вопроса, показывалъ особенности періода" (Гревсъ, цит. статья, стр. 50).

Хотя я никогда не былъ слушателемъ Васильевскаго и вообще формально, по прохожденію университетскаго образованія, никогда никакого отношенія къ историко-филологическому факультету не имѣлъ, я могу говорить объ этомъ курсѣ, какъ будто я его слушалъ. Ибо, еще будучи въ старшихъ классахъ 3-й СПБ гимназіи, я свое предварительное и общее научное историческое образованіе получилъ, съ увлеченіемъ читая и изучая этотъ курсъ Васильевскаго.[11] Очень обширный, онъ былъ лишь однимъ годичнымъ (пер-

[10] И. М. Гревсъ, *„Василій Григорьевичъ Васильевскій, какъ учитель науки"* Ж.М.Н.Пр. ч. 324 (августъ) 1899 г. Совр. лѣтопись, стр. 27—74.

[11] Какова была оцѣнка трудовъ Васильевскаго въ увлекавшейся наукой петербургской молодежи 80-хъ и 90-хъ гг., — объ этомъ свидѣтельствуетъ тотъ фактъ, что она скупала у букинистовъ старые годы „Журнала Министерства Народнаго Просвѣщенія" спеціально для того, чтобы вырѣзывать оттуда статьи Васильевскаго. Такъ я еще гимназистомъ сдѣлался обладателемъ éditions préoriginales нѣкоторыхъ важныхъ трудовъ знаменитаго историка.

вымъ) отдѣломъ цѣлаго четырехгодичнаго цикла. Этотъ „полный циклъ—сообщаетъ И. М. Гревсъ — завершался обыкновенно въ четыре года. Первый курсъ посвящался переходной эпохѣ отъ древняго міра къ исторіи новой Европы (Римская Имперія и варварскія государства; это и составляло содержаніе „курса Гревса"); второй — франкскому періоду (до распаденія монархіи Карла Великаго); третій — эпохѣ образованія и развитія феодализма (преимущественно на почвѣ исторіи Франціи); четвертый — давалъ любопытнѣйшее обозрѣніе исторіи Востока и Запада во вторую половину среднихъ вѣковъ (съ разсмотрѣніемъ и высшей точки развитія, и упадка типичныхъ явленій эпохи — папства и имперіи, крестовыхъ походовъ, византинизма, ислама, средневѣкового міровозрѣнія и государства").[13]

Очень жаль, что „курсъ Гревса" не былъ послѣ смерти Васильевскаго изданъ въ видѣ книги. И сейчасъ его слѣдовало бы издать въ собраніи сочиненій („Трудахъ") Васильевскаго, не столько даже какъ хорошее руководство, могущее до сихъ поръ служить общимъ введеніемъ въ исторію среднихъ вѣковъ, сколько какъ замѣчательный памятникъ по исторіи русской исторической науки и русскаго университетскаго преподаванія.

В. Г. читалъ также постоянно спеціальные курсы по средневѣковой исторіи, посвященные преимущественно, но не исключительно Византіи. Одинъ изъ такихъ курсовъ — помнится, по эпохѣ Комненовъ — былъ составленъ и изданъ двумя ближайшими учениками В. Г., потомъ пріобрѣтшими извѣстность не въ научной области, а въ области общественной и государственной дѣятельности, Михаиломъ Димитріевичемъ Ершовымъ, потомъ земскимъ и дворянскимъ дѣятелемъ Тульской губерніи (онъ былъ членомъ Государственнаго Совѣта по выборамъ отъ дворянства), и Петромъ Петровичемъ Извольскимъ, попечителемъ Кіевскаго Учебнаго Округа, а потомъ (въ конституціонное время) оберъ-прокуроромъ Святѣйшаго Синода, въ эмиграціи скончавшимся уже въ санѣ православнаго священника (протоіерея) въ Брюсселѣ. И Ершова, и Извольскаго я, какъ гимназистъ, зналъ студентами-филологами, товарищами по университету одного изъ моихъ старшихъ братьевъ. Потомъ, послѣ 1905 г., я былъ въ дружескихъ отношеніяхъ съ ними. Они оба питали къ своему покойному учителю подлинный піэтетъ.

Помимо чтенія курсовъ, всегда двигавшихъ научную мысль слушателей вообще, молодыхъ ученыхъ въ частности, Васильевскій, совершилъ въ рамкахъ историко-филологическаго факультета СПБ Университета, то дѣло, которое въ Московскомъ Университетѣ еще раньше совершилъ Владиміръ Ивановичъ Герье: введеніе въ практику университетскаго преподаванія исторіи семинарскихъ занятій. Справедливость впрочемъ требуетъ отмѣтить, что еще раньше М. С. Куторга неформально (у себя на дому) завелъ такія бесѣды и занятія.

Какъ профессоръ СПБ Университета, В. Г. образовалъ и, можно сказать, воспиталъ цѣлый рядъ выдающихся ученыхъ, явившихся его учениками и

[13] И. М. Гревсъ, цит. статья. стр. 41.

продолжателями. По византинистикѣ это были въ порядкѣ старшинства: В. Э. Регель, родившійся въ 1857 г., замѣчательный „эдиторъ", потомъ явившійся соредакторомъ В. Г. по „Византійскому Временнику"; П. В. Безобразовъ, родившійся въ 1859 г. (частично оцѣнку его трудовъ далъ самъ В. Г. въ „Словарѣ" Венгерова);[13] Х. М. Лопаревъ, родившійся въ 1862 г.; Ѳ. А. Браунъ, родившійся въ 1862 г., ближайшимъ образомъ ученикъ Александра Н. Веселовскаго, но, какъ, историкъ многимъ, я думаю, обязанный и Васильевскому. Это — какъ бы старшее поколѣніе университетскихъ питомцевъ В. Г. Къ болѣе молодымъ относятся здравствующій до нынѣ и пріобрѣтшій міровую извѣстность А. А. Васильевъ, интереснѣйшія воспоминанія котораго о В. Г. читатель найдетъ выше въ настоящемъ выпускѣ, и мой товарищъ по 3-й СПБ гимназіи Б. А. Панченко, — увы! — давно уже покойный, который, не только какъ византинистъ, но и какъ медіэвистъ вообще, своей превосходной подготовкой всецѣло обязанъ образцовому по критической эрудиціи учительству Васильевскаго — это я могу установить на основаніи личнаго общенія съ покойнымъ Б. А. въ наши студенческіе годы.

Но не только въ своей спеціальной области, въ которой онъ прославился, въ византинистикѣ, В. Г. образовалъ выдающихся учениковъ. Назову лишь два большихъ имени въ русской медіэвистикѣ. Недавно Зарубежье отмѣтило 80-лѣтіе Николая Михайловича Бубнова, долгіе годы украшавшаго, какъ профессоръ всеобщей исторіи, Кіевскій Университетъ (Н. М. читалъ въ Кіевѣ первоначально древнюю исторію и лишь потомъ какъ преподаватель сосредоточился на средней). Н. М. — старѣйшій изъ оставшихся въ живыхъ русскихъ медіэвистовъ. Его капитальные труды, изслѣдованія и изданія, по исторіи средневѣковой культуры, въ особенности средневѣковой науки, въ частности математики, доставили Н. М. всесвѣтную извѣстность.[14] Въ частномъ письмѣ ко мнѣ Н. М. повѣдалъ о томъ, какъ много онъ въ своемъ научномъ развитіи обязанъ поддержкѣ и руководству В. Г. Васильевскаго.

Другимъ выдающимся ученикомъ В. Г. по исторіи западно-европейскаго средневѣковья является тоже здравствующій до сихъ поръ, родившійся въ 1860 г. названный выше составитель и издатель лучшаго и обширнѣйшаго университетскаго курса Васильевскаго, Иванъ Михайловичъ Гревсъ, съ которымъ меня, несмотря на значительную разницу лѣтъ, связывала многолѣтняя личная дружба. Съ нѣкоторыми перипетіями Гревсу было дано въ СПБ университетѣ стать непосредственнымъ преемникомъ В. Г. по каѳедрѣ. Такъ же какъ Васильевскій, и, быть можетъ, подъ вліяніемъ своего учителя, Гревсъ, въ качествѣ изслѣдователя, дебютировалъ обширной работой по соціальной исторіи древности. Весьма обстоятельная магистерская диссертація Гревса, между прочимъ использованная читавшимъ по русски Максомъ Веберомъ въ его извѣстномъ обобщающемъ очеркѣ по аграрной исторіи древ-

---

[13] Томъ I (СПБ. 1891, стр. 328—331). Эта оцѣнка весьма интересна и для характеристики самого В. Г. Васильевскаго.

[14] *„Сборникъ писемъ Герберта, какъ историческій источникъ"* (1888—1890), *„Herberti postea Svlvestri papae opera mathematica"* (1899) и мн. другое.

ности, была посвящена экономической и соціальной исторіи Рима, въ частности римскому аграрному строю въ эпоху начала Имперіи — въ очень широкой рамкѣ общей характеристики экономическаго развитія древняго міра („Очерки изъ исторіи римскаго землевладенія преимущественно въ эпоху Имперіи" т. I. СПБ 1899). Лишь потомъ И. М. сосредоточился по преимуществу на культурной и общественной исторіи средневѣковой Италіи, въ частности и въ особенности, на исторіи той самой Флоренціи, гдѣ навсегда упокоился В. Г. Васильевскій. И. М. Гревсъ сдѣлалъ использованную нами выше чрезвычайно цѣнную попытку—обрисовать обликъ своего учителя и какъ человѣка, и какъ преподавателя. Къ этому изображенію, проникнутому трогательнымъ піэтетомъ, чрезвычайно увлекательно написанному и весьма интересному отчасти именно потому, что и какъ человѣкъ, и какъ ученый Гревсъ, мнѣ кажется, былъ мало „конгеніаленъ" Васильевскому, будутъ всегда обращаться всѣ тѣ, чье вниманіе почему-либо остановитъ на себѣ значительный образъ славнаго петербургскаго византиниста.

Петръ Струве.

Бѣлградъ.
Май—іюнь 1939 г.

В. Г. ВАСИЛЬЕВСКІЙ КАКЪ ВИЗАНТОЛОГЪ И ТВОРЕЦЪ НОВѢЙШЕЙ РУССКОЙ ВИЗАНТОЛОГІИ.

Василій Григорьевичъ Васильевскій (1838—1899) можетъ смѣло считаться творцомъ русскаго византиновѣдѣнія въ области историческаго изслѣдованія, какъ основателемъ его въ области археологіи и исторіи искусства долженъ считаться Никодимъ Павловичъ Кондаковъ (1844—1925).

Для того, чтобы уяснить себѣ, какое значеніе имѣло появленіе изслѣдованій В. Г. Васильевскаго по византійской исторіи, надо имѣть въ виду, что въ то время, когда Васильевскій приступилъ къ своей работѣ, изученіе Византіи и на Западѣ находилось въ полномъ загонѣ. Послѣ перваго расцвѣта византологіи во Франціи при Людовикѣ XIV, послѣ трудовъ великаго Дюканжа, въ XVIII в. интересъ къ Византіи не только рѣзко понизился, но и явилось, подъ вліяніемъ раціонализма эпохи Просвѣщенія, прямое отталкиваніе отъ Византіи, презрѣніе и даже отвращеніе къ церковной и консервативной восточной имперіи. Въ глазахъ моралистовъ и раціоналистовъ вѣка Просвѣщенія, гордыхъ своимъ религіознымъ скептицизмомъ, исторія Византіи была лишь „недостойнымъ собраніемъ декламацій и чудесъ" (Вольтеръ) или, въ лучшемъ случаѣ, печальнымъ эпилогомъ славной исторіи Рима. Какъ таковой эпилогъ представлена исторія Византіи въ знаменитыхъ произведеніяхъ Шарла Лебо, Histoire du Bas-Empire (P. 1757—86) и Эдуарда Гиббона, The History of the Decline and Fall of the Roman Empire (L. 1776—88). Въ своемъ трудѣ, говоритъ самъ Гиббонъ, „я описалъ торжество варварства и религіи". Произведенія Лебо и Гиббона, блестяще написанныя, произвели сильнѣйшее впечатлѣніе и возымѣли огромное дѣйствіе. Научное изученіе исторіи Византіи, въ теченіе почти цѣлаго столѣтія, не то чтобы совсѣмъ пріостановилось, но шло медленно, окольными путями, не имѣло настоящей жизни и не встрѣчало отклика.

Лишь въ послѣдней трети XIX в. интересъ къ Византіи вновь пробудился. Девятнадцатый вѣкъ — вѣкъ Ранке и Моммзена, и Фюстель де-Куланжа — принесъ человѣчеству новое и углубленное пониманіе исторіи, и это новое углубленное разумѣніе не могло, въ концѣ-концовъ, не проявиться и въ области изученія византійской исторіи. Постепенно научная историческая мысль во всѣхъ главнѣйшихъ европейскихъ странахъ обращается къ полу-забытой Византіи, и начинается систематическое научное изслѣдованіе византійской исто-

ріи. Во Франціи начало ему положилъ Альфредъ Рамбо (1842—1905), въ Германіи — Карлъ Крумбахеръ (1854—1909), въ Англіи — Джонъ Бэри (1861—1927); въ Россіи такимъ зачинателемъ явился В. Г. Васильевскій, при чемъ онъ выступилъ почти одновременно съ Рамбо, довольно значительно опередивъ основателей новаго византиновѣдѣнія въ Германіи и Англіи.

Такимъ образомъ, обращаясь къ изученію византійской исторіи, Васильевскій вступалъ на новое поприще. Конечно, византійскіе источники привлекались въ Россіи и раньше учеными, занимавшимися древне-русской исторіей. Особенно интенсивно ими пользовались работавшіе въ Россіи нѣмцы: Филиппъ Кругъ (1764—1844) и Эрнстъ (по русски Аристъ Аристовичъ) Куникъ (1814—1899), а равно и швейцарецъ Эдуардъ Муралтъ (1808—1895). Какое значеніе В. Г. Василевскій придавалъ работѣ Куника, видно изъ интереснѣйшаго некролога, въ которомъ онъ — за нѣсколько мѣсяцевъ до своей собственной кончины — охарактеризовалъ дѣятельность и весьма своеобразную личность этого ученаго (Виз. Врем. VI, 1899, стр. 619—636). Но Куникъ привлекалъ византійскіе источники, главнымъ образомъ, для освѣщенія начальной исторіи Руси. Византологія для него имѣла преимущественно вспомогательное, подсобное значеніе, и самъ онъ едва ли можетъ быть безоговорочно названъ византинистомъ. Василевскій первый вывелъ византиновѣдѣніе на широкій путь науки самодовлѣющаго значенія и положилъ основаніе изученію византійской исторіи, какъ самостоятельной и полноцѣнной вѣтви историческаго знанія.

Особенное значеніе научной дѣятельности Василевскаго опредѣлялось какъ его исключительными изслѣдовательскими дарованіями, такъ и необыкновенной широтой его знаній, — не только въ области византійской исторіи, но и въ смежныхъ съ нею историческихъ областяхъ. Его основательныя спеціальныя знанія въ областяхъ древней, средневѣковой и русской исторіи очень благотворно отразились и на его византологическихъ трудахъ. То обстоятельство, что онъ, какъ ученикъ Моммзена, началъ свою научную дѣятельность работой по древней исторіи, послужило ему прочнымъ фундаментомъ для пониманія внутренняго развитія византійскаго государства. То, что онъ и въ области русской исторіи съ молодыхъ лѣтъ работалъ какъ изслѣдователь-спеціалистъ, содѣйствовало его особенному интересу къ проблемамъ русско-византійскихъ отношеній. Наконецъ, тотъ фактъ, что онъ въ теченіе почти тридцати лѣтъ занималъ въ университетѣ каѳедру средней исторіи, позволилъ ему во всеоружіи знаній трактовать темы изъ исторіи отношеній Византіи и Западной Европы. При этомъ, однако, въ центрѣ его вниманія всегда стояла Византія, и въ области византійской исторіи онъ какъ изслѣдователь нашелъ свое настоящее призваніе. По свидѣтельству его учениковъ и сотрудниковъ (ср. некрологъ П. В. Безобразова, Виз. Врем. VI, 1899, стр. 638), Васильевскій не разъ высказывалъ убѣжденіе, что именно работой въ сферѣ византиновѣдѣнія русская историческая наука сможетъ занять почетное и самостоятельное мѣсто въ области международнаго изученія всеобщей исторіи.

Претворяя это свое убѣжденіе въ дѣло, Василевскій, какъ мы уже сказали, явился новаторомъ. Онъ посвятилъ себя наукѣ, которая какъ самостоятельная

дисциплина, еще не существовала — ни у насъ, ни на Западѣ, но значеніе которой уже начинало ощущаться и проникать въ сознаніе. Сказанное имъ слово было ново и пало на почву, еще невоздѣланную, но уже подготовленную къ его воспріятію. Этимъ, какъ и особеннымъ изслѣдовательскимъ дарованіемъ Васильевскаго, объясняется огромный успѣхъ, который выпалъ на долю первой же византологической работы Васильевскаго. „Никогда не забыть", вспоминаетъ Ѳ. И. Успенскій, первый по годамъ и по значенію соратникъ В. Г. Василевскаго, „того сильнаго впечатлѣнія, какое произвело въ средѣ интересовавшихся русскимъ историческимъ движеніемъ появленіе первой по времени статьи Васильевскаго по Византіи, съ которой и начинается его научная извѣстность" (Некрологъ Ѳ. И. Успенскаго, Ж. М. Н. Пр. 325, 1899, стр. 294).

Рѣчь идетъ о статьѣ „Византія и Печенѣги" (Ж. М. Н. Пр. 164, 1872, стр. 116—165 и 243—332=Труды I, 1—175). Ею мы и начнемъ нашъ очень краткій обзоръ трудовъ Василевскаго, въ которомъ остановимся лишь на самыхъ главныхъ его работахъ. Уже въ этомъ первомъ византологическомъ изслѣдованіи Васильевскаго проявились всѣ характерныя особенности его дарованія. Васильевскій обладалъ огромнымъ и всестороннимъ знаніемъ источниковъ. Онъ умѣлъ — что еще важнѣе — вчитываться въ тексты источниковъ и извлекалъ изъ нихъ то, чего въ нихъ до него никто не замѣчалъ. Наконецъ — и это самое важное — онъ умѣлъ изслѣдуемую тему поставить въ широкія историческія рамки, онъ видѣлъ корни проблемъ и ощущалъ ихъ связи, обладая великимъ даромъ комбинированія фактовъ и свидѣтельствъ. Такъ и значеніе упомянутой статьи „Византія и Печенѣги" заключается не только въ томъ, что въ ней Васильевскій впервые серьезно изслѣдовалъ исторію кочевниковъ, сыгравшихъ большую роль и въ русской и въ византійской исторіи. Событіемъ статья Васильевскаго явилась потому, что нападеніе печенѣговъ на Константинополь въ 1090 г. онъ поставилъ въ связь съ одновременнымъ нашествіемъ одноплеменныхъ имъ турокъ-сельджуковъ въ Малой Азіи и, особено, съ появленіемъ на Востокѣ крестоносцевъ. Именно ввиду страшной опасности, угрожавшей со стороны печенѣговъ, имп. Алексѣй I обратился за помощью къ Западу, въ частности къ графу Роберту Фландрскому. Византійскій императоръ ждалъ съ Запада вспомогательныхъ отрядовъ, а никакъ не ожидалъ появленія войскъ крестоносцевъ; помощь ему была необходима въ 1090—91 г., а къ моменту прибытія крестоносцевъ въ 1096 г. она ему была уже ненужна, такъ какъ печенѣги были давно уже разбиты при помощи половцевъ. Отсюда тяжкія недоразумѣнія между византійскимъ правительствомъ и крестоносцами и нескончаемыя взаимныя обвиненія. Правда, въ оцѣнкѣ подлинности письма имп. Алексѣя Комнина къ Роберту Фландрскому, сообщаемаго въ западныхъ хроникахъ, современная наука расходится съ Васильевскимъ. Хотя Васильевскій и въ дальнѣйшемъ (см. „Письмо Алексѣя Комнина къ графу Роберту Фландрскому", Ж. М. Н. Пр., 207, 1880, стр. 223—260) усиленно настаивалъ на его подлинности и даже сумѣлъ — и у насъ и на Западѣ — переубѣдить кое-кого изъ сомнѣвавшихся, въ настоящее время общепризнано, что текстъ этого знаменитаго письма въ томъ видѣ, въ

какомъ онъ сохранился, не можетъ считаться подлиннымъ. Но, такъ какъ самый фактъ обращенія Алексѣя I къ графу Фландрскому, а равно и его хронологія не вызываютъ сомнѣній, то выводы Васильевскаго относительно связи между угрожавшей Византіи печенѣжской опасности и возникновеніемъ перваго крестоваго похода остаются въ силѣ.

Поставивъ совершенно по новому проблему перваго крестоваго похода, Васильевскій затѣмъ въ новомъ свѣтѣ представилъ и нѣкоторые факты изъ исторіи второго крестоваго похода, въ двухъ статьяхъ подъ общимъ заглавіемъ: „Изъ исторіи Византіи въ XII вѣкѣ" (Славянскій Сборникъ II, 1876, стр. 210—290 и III, 1877, стр. 372—400.=Труды, IV, 18—138). Эти изслѣдованія, въ центрѣ которыхъ стоятъ исторія союза византійской и германской имперіи и южно-итальянская война 1156—1157 гг., уже непосредственно посвящены отношеніямъ Византіи и Запада. Но и здѣсь вопросъ поставленъ очень широко и исторія византійско-германско-сициліанскихъ отношеній связуется съ событіями русской, венгерской и сербской исторіи.

Вопросамъ русско-византійскихъ отношеній Васильевскій посвятилъ особенно много вниманія и занимался ими съ особенной любовью. Вслѣдъ за Ѳ. И. Успенскимъ мы можемъ сказать, что „нѣтъ такого спеціальнаго вопроса по отношенію къ первымъ страницамъ русской исторіи, котораго бы Васильевскій или не дѣлалъ предметомъ спеціальнаго изученія, или по которому бы не имѣлъ случая высказать свое мнѣніе" (Ж. М. Н. Пр. 325, 1899, стр. 301). Прежде всего надо указать обширное, ставшее знаменитымъ изслѣдованіе „Варяго-русская и варяго-англійская дружина въ Константинополѣ XI и XII в." (Ж.М.Н.Пр. 176, 1874, стр. 105—144; 177, 1875, стр. 394—451; 178, 1875, стр. 76—152.= Труды I, стр. 174—377), въ которомъ Васильевскій подробно изучаетъ судьбы русскихъ, а затѣмъ и англійскихъ норманновъ на византійской службѣ и въ которомъ, между прочимъ, устанавливаетъ съ непререкаемой ясностью, что наименованіе „русскіе" и „варяги" въ византійскихъ источникахъ по своему смыслу совершенно тождественны. Ясно, какое значеніе такой выводъ имѣлъ для т. наз. „варяжскаго вопроса" въ русской исторіи: это одинъ изъ примѣровъ того, какую пользу можетъ изученіе византійскихъ источниковъ принести разъясненію проблемъ древне-русской исторіи и, въ частности, какую пользу принесли русской исторіи изслѣдованія Васильевскаго. Намъ сейчасъ выводы такого и подобнаго рода уже не кажутся особенно сенсаціонными,— потому что они (благодаря изслѣдователямъ типа Васильевскаго) прочно вошли въ наше сознаніе. Но не такъ было въ то время, когда приходилось, напримѣръ, Васильевскому въ двухъ направленныхъ противъ Иловайскаго полемическихъ статьяхъ доказывать, что гунны и сродные съ ними праболгары не были славянами („О мнимомъ славянствѣ гунновъ, болгаръ и роксоланъ", Ж. М. Н. Пр. 222, 1882, стр. 140—190 и „Еще о мнимомъ славянствѣ гунновъ. Отвѣтъ Д. И. Иловайскому", Ж. М. Н. Пр. 226, 1883, стр. 346—392).

Большинство статей, посвященныхъ русско-византійскимъ отношеніямъ, Васильевскій самъ объединилъ подъ общимъ заглавіемъ: „Русско-византійскіе отрывки". Открывается эта серія интереснѣйшей статьей „Два письма византій-

скаго императора Михаила VII Дуки къ Всеволоду Ярославичу" (Ж. М. Н. Пр. 182, 1875, стр. 270—315. = Труды, II, 3—55). Главный выводъ указанъ въ самомъ заглавіи: путемъ очень остроумной и, на мой взглядъ, весьма убѣдительной аргументаціи Васильевскій приходитъ къ заключенію, что два письма, составленныя отъ имени имп. Михаила VII знаменитымъ философомъ Михаиломъ Пселломъ (или вѣрнѣе, два проекта одного и того же письма), предназначались не Роберту Гискарду, какъ считало большинство ученыхъ, а кіевскому князю Всеволоду Ярославичу. Мы не будемъ останавливаться на всѣхъ изслѣдованіяхъ, вошедшихъ въ циклъ „Русско-византійскихъ отрывковъ". Но нельзя не упомянуть статью подъ скромнымъ заглавіемъ „Къ исторіи 976—999 г.г." (Ж. М. Н. Пр. 184, 1876, стр. 117—178. = Труды II, 56—125). Въ ней Васильевскій впервые освѣтилъ вопросъ о помощи, оказанной кн. Владиміромъ имп. Василію II въ трагическій для Византіи моментъ междуусобныхъ войнъ, и выяснилъ связь этого событія съ женитьбой Владиміра на византійской царевнѣ Аннѣ и съ крещеніемъ Владиміра, которое, какъ по моему совершенно убѣдительно показалъ В. Г. Васильевскій, относится къ 988 г. и предшествовало осадѣ Корсуня въ 989 г.

Среди новыхъ источниковъ, которые привлекъ Васильевскій, особенно важное мѣсто принадлежитъ житіямъ святыхъ. Васильевскій почувствовалъ, что агіографическіе памятники могутъ значительно дополнить и оживить свѣдѣнія, черпаемыя изъ лѣтописей и историческихъ повѣствованій. Житія византійскихъ святыхъ онъ изучалъ особенно тщательно и настойчиво и тѣмъ значительно расширилъ кругозоръ изсторическаго изслѣдованія. Прежде всего слѣдуетъ упомянуть входящія въ ту же серію „Русско-византійскихъ отрывковъ" изслѣдованія о житіяхъ Стефана Новаго и Іоанна Готскаго (Ж. М. Н. Пр. 191, 1877, стр. 283—329 и 195, 1878, стр. 86—154. = Труды II, стр. 297—350 и 351—427) и особенно снабженныя обширными историческими комментаріями изданія житій Георгія Амастридскаго и Стефана Сурожскаго (Русско-византійскія изслѣдованія, СПБ 1893. = Труды III). Изученіе двухъ послѣднихъ житій привело Васильевскаго къ заключенію, что городъ Амастрида въ Памфиліи подвергся нападенію Руси не позже 842 г., а Сурожъ въ Крыму и еще нѣсколько ранѣе. Правильность этого центральнаго и, такъ сказать, наиболѣе сенсаціоннаго вывода мнѣ лично не представляется несомнѣнной. Но во всякомъ случаѣ, взятыя въ цѣломъ, изслѣдованія Васильевскаго о житіяхъ могутъ считаться образцомъ критическаго и изслѣдовательскаго таланта.

„Русско-византійскіе отрывки" были оцѣнены русской наукой по достоинству: еще до окончанія этого цикла Московскій Университетъ поднесъ В. Г. Васильевскому дипломъ доктора русской исторіи honoris causa, а Имп. Академія Наукъ въ 1876 г. избрала его членомъ-корреспондентомъ (ординарнымъ членомъ Академіи Васильевскій сталъ въ 1890 г.).

На ряду съ изслѣдованіями по исторіи византійско-западныхъ и византійско-русскихъ отношеній Васильевскій оставилъ цѣлый рядъ работъ, посвященныхъ чисто византійскимъ темамъ, и эти работы имѣютъ, пожалуй, еще болѣе выдающееся значеніе, чѣмъ замѣчательныя русско-византійскія изслѣдо-

ванія. Интересъ Васильевскаго къ агіографическимъ темамъ сказался и въ его чисто византологическихъ работахъ. Особенно важны его изслѣдованія о Симеонѣ Метафрастѣ, знаменитомъ составителѣ житій святыхъ. Установивъ въ статьѣ „О жизни и трудахъ Симеона Метафраста" (Ж. М. Н. Пр. 212, 1880, стр. 379—437), что Метафрастъ жилъ въ концѣ X вѣка и что онъ же былъ и составителемъ знаменитой хроники магистра и логоѳета Симеона, занимающей центральное положеніе въ византійской хронографіи X в., Васильевскій позднѣе посвятилъ этой хроникѣ спеціальное и замѣчательное изслѣдованіе: „Хроника Логоѳета на славянскомъ и греческомъ" (Виз. Врем. II, 1895, стр. 78—151). Въ этомъ изслѣдованіи Васильевскій распуталъ чрезвычайно сложный вопросъ о взаимоотношеніи цѣлаго ряда византійскихъ хроникъ, сохранившихся подъ различными именами, но, въ сущности, являющихся лишь разными редакціями хроники Симеона Логоѳета. Характерно, что при этомъ Васильевскій широко и очень удачно использовалъ славянскій переводъ хроники Логоѳета, опять-таки, комбинируя славянскіе и греческіе источники. Своимъ изслѣдованіемъ Васильевскій положилъ основаніе правильному изученію очень важной группы источниковъ и указалъ пути дальнѣйшимъ работамъ въ этомъ направленіи; вмѣстѣ съ тѣмъ онъ продвинулъ и разработку своей излюбленной темы о Метафрастѣ, къ которой еще разъ вернулся въ послѣдніе годы своей жизни въ статьѣ „Синодальный кодексъ Метафраста", оставшейся неоконченной (Ж. М. Н. Пр. 311, 1897, стр. 332—404; отдѣльн. дополн. изд. СПБ, 1899).

Другой рядъ изслѣдованій Васильевскаго, еще болѣе важный, посвященъ вопросамъ внутренней исторіи византійскаго государства, его правовому развитію, аграрному и административному строю. По времени на первомъ мѣстѣ здѣсь стоятъ статьи „Законодательство иконоборцевъ" (Ж. М. Н. Пр. 199, 1878, стр. 258—309; 200, 1878, стр. 95—129.=Труды IV, 193—235), и „О синодальномъ спискѣ Эклоги имп. Льва и Константина и о двухъ спискахъ земледѣльческаго закона" (Ж. М. Н. Пр. 201, 1879, стр. 161—173). Здѣсь Васильевскій послѣдовалъ за теоріями Цахаріэ фонъ Лингенталя о возникновеніи Земледѣльческаго закона при Львѣ III Иконоборцѣ и о т. наз. славянской поземельной общинѣ въ Византіи, — теоріями, казавшимися въ то время неоспоримыми, но оказавшимися впослѣдствіи несостоятельными. Тѣмъ не менѣе, сохранило свое значеніе то, что говоритъ Васильевскій объ отношеніи къ юридическимъ византійскимъ памятникамъ „Закона суднаго людямъ" и „Устава о земскихъ дѣлахъ"; въ частности крупной заслугой Васильевскаго является доказательство, что уставъ Ярослава Мудраго всецѣло покоится на византійскомъ Земледѣльческомъ законѣ. Этимъ выводомъ воспользовался и извѣстный канонистъ А. С. Павловъ въ своемъ изданіи „Книги законныя" (СПБ, 1885).

Самымъ замѣчательнымъ во всемъ научномъ творчествѣ Васильевскаго мнѣ представляется серія его изслѣдованій подъ заглавіемъ „Матеріалы для внутренней исторіи византійскаго государства" (Ж. М. Н. Пр. 202, 1879, стр. 160—232=Труды IV, 250—331; 202, 1879, сур. 386—438; 210, 1880, стр. 98—170 и 355—404). Васильевскій привлекъ огромный матеріалъ источниковъ, до него

мало изучавшихся или не изучавшихся вовсе, и съ поразительной зоркостью и глубиной разработалъ самыя основныя проблемы аграрной и соціальной исторіи византійской имперіи. Онъ далъ превосходный очеркъ борьбы за мелкое крестьянское землевладѣніе, которое византійское правительство старалось защитить отъ натиска крупныхъ землевладѣльцевъ („властелей", какъ называлъ ихъ Васильевскій, удачно воспользовавшись сербскимъ словомъ „властела"). Объ этомъ центральномъ вопросѣ византійской исторіи X в. впослѣдствіи писалось немало, но лучшимъ и по сейчасъ остается изслѣдованіе Васильевскаго, написанное 59 лѣтъ тому назадъ. Далѣе, Васильевскій, впервые приступилъ къ систематическому обслѣдованію византійскихъ грамотъ, извлекая изъ матеріала монастырскихъ актовъ цѣннѣйшія свѣдѣнія для исторіи византійскаго аграрнаго и финансово-податного строя. Этимъ онъ положилъ основаніе работѣ, которая затѣмъ съ особеннымъ успѣхомъ велась именно въ Россіи, его сотрудниками и учениками; западно-европейскіе ученые къ ней приступили, въ сущности, лишь въ самое новѣйшее (послѣ-военное) время.

Къ области изученія внутренней исторіи Византіи относится, наконецъ, и работа подъ заглавіемъ „Совѣты и разсказы византійскаго боярина XI вѣка" (Ж. М. Н. Пр. 215, 181, стр. 242—299; 216, 1881, стр. 102—171 и 316—357) представляющая собою всесторонній комментарій къ любопытнѣйшимъ житейскимъ наставленіямъ, которыя преподалъ своему сыну византійскій военачальникъ XI в. Кекавменъ. Это интереснѣйшее сочиненіе и другой сходный трактатъ, обращенный къ имп. Алексѣю I, Васильевскій впослѣдствіи издалъ въ сотрудничествѣ съ Іернштедтомъ: Cecaumeni Strategicon et incerti scriptoris de officiis regiis libellus, ed. B. Wassiliewsky et V. Jernstedt, Petropoli 1896.

Изъ многочисленныхъ работъ Васильевскаго мы привели лишь самыя важныя, выбирая изъ многаго малое, изъ цѣннаго цѣннѣйшее. (Списки трудовъ В. Г. Васильевскаго даютъ некрологи П. В. Безобразова, Виз. Врем. VI, 1899, 652—658 и E. Kurtz, Byz. Z. IX, 1900, 330—334). Слѣдовало бы, въ сущности, еще остановиться на интереснѣйшемъ „Обозрѣніи трудовъ по византійской исторіи", къ сожалѣнію, оставшемся незаконченнымъ (Ж. М. Н. Пр. 250, 1887, стр. 222—265; 252, 1887, стр. 113—147; 253, 1887, стр. 97—153; 266, 1889, стр. 380—392) и на цѣнномъ изслѣдованіи, посвященномъ болгарско-византійскимъ отношеніямъ: „Обновленіе болгарскаго патріаршества при царѣ Іоаннѣ Асѣнѣ II въ 1235 г." (Ж. М. Н. Пр. 238, 1885, стр. 1—56 и 206—238). Нельзя также не напомнить, что цѣлыя изслѣдованія скрывались порой у Васильевскаго подъ скромной оболочкой рецензій: на книгу Ө. И. Успенскаго, Образованіе второго болгарскаго царства (Одесса 1879) Васильевскій написалъ рецензію размѣромъ въ 103 страницы, которая по значенію не уступаетъ самой рецензируемой книгѣ и является необходимымъ къ ней дополненіемъ (Ж. М. Н. Пр. 204, 1879, стр. 144—217 и 318—348).

Въ своихъ изслѣдованіяхъ, какъ мы видѣли, Васильевскій обычно исходилъ изъ какого-либо частнаго вопроса, часто изъ ново-открытаго или недостаточно понятаго и оцѣненнаго текста. Но, отправляясь отъ частнаго вопроса, онъ ставилъ свое изслѣдованіе въ широкія рамки, разсматривалъ изучаемыя со-

бытія, можно сказать, по всемірно-исторической перспективѣ. Центральную тему своихъ изслѣдованій, исторію Византіи, онъ связывалъ съ исторіей западно-европейской, русской, южно-славянской. Какъ изслѣдователь онъ обладалъ не только исключительной одаренностью и критической зоркостью, но и большой способностью къ синтезу. Все же общаго труда по исторіи Византіи онъ не оставилъ. Мысль написать такой трудъ когда-то его привлекала, но онъ такъ и не осуществилъ ее и подъ конецъ, по свидѣтельству Гревса (Некрологъ, Ж. М. Н. Пр. 324, 1899, стр. 39), даже не любилъ, чтобы ему объ этомъ намѣреніи напоминали. В. Г. Васильевскій прежде всего былъ изслѣдователемъ, и въ строгой изслѣдовательской работѣ раскрывались его дарованія во всей ихъ широтѣ. Какъ изслѣдователь онъ являетъ собою одну изъ вершинъ міровой исторической науки. Не многіе съ нимъ въ этой области сравняются и едва-ли кто-нибудь въ этомъ отношеніи его превосходилъ.

Работа Васильевскаго не только въ Россіи, но и въ Западной Европѣ оказали на науку значительное вліяніе. Достаточно сказать, что именно труды Васильевскаго побудили научиться русскому языку Карла Крумбахера, крупнѣйшаго нѣмецкаго византиниста (ср. П. Безобразовъ, Виз. Врем. VI, 650), который и отъ учениковъ своихъ сталъ требовать изученія русскаго языка. Въ Россіи Васильевскій основалъ новую вѣтвь историческаго знанія, которая подъ его руководствомъ быстро достигла значительнаго расцвѣта.

Въ Россіи Васильевскій оказывалъ вліяніе на научное развитіе не только какъ изслѣдователь, но и какъ университетскій преподаватель и какъ организаторъ созданной имъ новой научной дисциплины, т. е. какъ основатель и главный редакторъ перваго русскаго византологическаго журнала. Созданіе „Византійскаго Временника" является одной изъ величайшихъ заслугъ Васильевскаго. О значеніи и качествахъ этого органа распространяться излишне: на ряду съ Byzantinische Zeitschrift Крумбахера, „Византійскій Временникъ", вплоть до самой революціи, былъ главнымъ двигателемъ всего византиновѣдѣнія.

Появленіе „Византійскаго Временника" лучше всего иллюстрируетъ огромный и быстрый ростъ русскаго византиновѣдѣнія со времени выхода въ свѣтъ первыхъ византологическихъ работъ В. Г. Васильевскаго. Въ 1872 г., публикуя свою статью „Византія и Печенѣги", Васильевскій вступалъ „на печально запущенное поприще". А съ 1894 г. сталъ выходить спеціальный византологическій органъ, собравшій около себя большое число сотрудниковъ, дававшій ежегодно 600—700 страницъ изслѣдованій, рецензій и библіографическихъ замѣтокъ, снабженный, сверхъ того, приложеніями, въ которыхъ публиковались цѣннѣйшія грамоты аѳонскихъ монастырей.

Говоря о большомъ и быстромъ расцвѣтѣ русскаго византиновѣдѣнія, слѣдуетъ, однако, подчеркнуть, что заслугу въ этомъ отношеніи В. Г. Васильевскій раздѣляетъ со своимъ младшимъ сподвижникомъ Ѳ. И. Успенскимъ (1845—1927), почти одновременно съ нимъ приступившимъ къ разработкѣ вопросовъ византійской исторіи. Конечно, Успенскій далеко не обладалъ изслѣдовательскимъ дарованіемъ и критической зоркостью Васильевскаго. Но

заслуги этого чрезвычайно плодовитаго и разносторонняго ученаго въ дѣлѣ изученія византійской исторіи огромны, и рядомъ съ Васильевскимъ онъ является вторымъ столпомъ русскаго византиновѣдѣнія, какъ исторической науки

Слѣдующее поколѣніе византологовъ-историковъ въ Россіи, которые начали свою работу въ концѣ прошлаго и сложились какъ ученые въ началѣ нынѣшняго вѣка, — это уже ученики Васильевскаго. Цѣлая плеяда ученыхъ-византологовъ вышла изъ его школы.

Въ мое заданіе не входитъ говорить о развитіи русскаго византиновѣдѣнія послѣ смерти Васильевскаго. Важно лишь подчеркнуть, что Васильевскій нашелъ цѣлый рядъ выдающихся сотрудниковъ и послѣдователей, что его починъ явился началомъ цѣлаго научнаго движенія. Русское византиновѣдѣніе въ концѣ прошлаго и въ началѣ нашего столѣтія переживало подлинный и большой расцвѣтъ. При этомъ я касался лишь византиновѣдѣнія въ области историческаго изслѣдованія. Нисколько не меньшій расцвѣтъ переживало русское византиновѣдѣніе и въ области археологіи и исторіи искусства, начало которому положилъ Н. П. Кондаковъ, въ своей сферѣ тоже создавшій цѣлую школу и тоже вызвавшій цѣлое научное движеніе.

Теперь отъ этого ничего не осталось. Не осталось, буквально, камня на камнѣ: византиновѣдѣніе совѣтская власть уничтожила какъ-то особенно радикально. Въ началѣ подсовѣтскіе русскіе ученые самоотверженно пытались продолжать работу и приблизительно до 1927 г. еще какъ-то вели ее, хотя и въ очень съуженномъ объемѣ. Сейчасъ все окончательно задушено и умерщвлено. Русское византиновѣдѣніе сейчасъ существуетъ лишь постольку, поскольку работаютъ въ этой области русскіе ученые за рубежомъ. Конечно, эта работа при существующихъ обстоятельствахъ никакъ не можетъ замѣнить отсутствія былой русской византологіи, занимавшей въ международной наукѣ столь почетное мѣсто. Но она можетъ и должна сохранить традиціи, созданныя тѣмъ большимъ русскимъ ученымъ, первымъ и по времени и по значенію русскимъ византологомъ, со дня рожденія котораго, въ началѣ этого года прошло сто лѣтъ.

Г. Острогорскій.

Бѣлградъ
1938.

КНЯГИНЯ Н. Г. ЯШВИЛЬ.

Княгиня Наталія Григорьевна Яшвиль, членъ-основатель нашего Института, скончалась въ Прагѣ, въ клиникѣ профессора І. Пельнаржа, 12 іюня 1939 года, въ 11 часовъ вечера.

Хотя княгиня была тяжело больна около двухъ мѣсяцевъ и ея высокій возрастъ (77 лѣтъ) внушалъ большія опасенія, смерть ея необычайно поразила многихъ и многихъ. Сотни людей посѣтили панихиды, заупокойную литургію, пришли на погребеніе. Сотни сочувственныхъ писемъ были получены Институтомъ и на имя сестры покойной, монахини Вероники. Газеты отмѣтили невознаградимость потери для русскихъ и для круговъ цѣнителей искусства. Владыка Сергій, епископъ пражскій, митрополитъ загребскій Досифей, присутствовавшій на одной изъ панихидъ, архимандритъ Исаакій въ своихъ оцѣнкахъ личности и дѣла покойной (никакихъ свѣтскихъ рѣчей, по желанію княгини, не было) дали характеристику жизни Н. Г., оказавшуюся чрезвычайно близкой къ словамъ письма ея личныхъ друзей: „Княгиня была для всѣхъ, кто ее зналъ, единственнымъ въ своемъ родѣ образцомъ благородства и всѣхъ лучшихъ человѣческихъ качествъ. Была солнцемъ въ ненастьи“.

Въ этой характеристикѣ нѣтъ преувеличенія, — скорѣе она неполна. Княгиня Наталія Григорьевна была человѣкомъ исключительныхъ дарованій ума и сердца, была замѣчательной русской женщиной, глубокой патріоткой и настоящей — въ глубочайшемъ смыслѣ — христіанкой.

Княгиня Н. Г. Яшвиль родилась 28 декабря 1861 г. въ Петербургѣ, въ семьѣ казанскаго дворянина, перваго не изъ казаковъ Наказного Атамана Черноморскаго Казачьяго Войска, генералъ-лейтенанта Григорія Ивановича Филиппсона, предки котораго вышли изъ Шотландіи. Генералъ Филиппсонъ навсегда соединилъ свое имя съ исторіей присоединенія Кавказа, состоя при фельдмаршалѣ кн. Барятинскомъ во время рѣшительнаго періода борьбы съ Шамилемъ. Мать княгини происходила изъ старой морской семьи Морскихъ-Кирсановыхъ. Образованіе свое Н. Г. получила, по обычаю дворянскихъ семей того времени, дома и въ пансіонѣ. Музыкальное образованіе Н. Г. получила въ Петербургской консерваторіи по классу пѣнія. Съ дѣтства много путешествовала. Хорошо знала Россію и заграницу, особенно Италію.

Въ 1891 г., 7 января, Н. Г. вышла замужъ за князя Николая Владиміровича Яшвиля, назначеннаго состоять въ то время при фельдмаршалѣ Гурко, Намѣстникѣ Царства Польскаго. Послѣ смерти мужа въ 1894 г. Н. Г., оставшаяся



Княгиня Наталія Григорьевна Яшвиль
съ дочерью Т. Н. Родзянко.

съ двумя дѣтьми, посвятила все свое вниманіе семьѣ и управленію имѣніями. Княгиня поселилась въ имѣніи Сунки Черкасскаго уѣзда Кіевской губерніи, гдѣ и прожила до революціи. Несмотря на всю неопытность, княгиня проявила себя — по словамъ знавшихъ ее тогда — прекраснымъ землевладѣльцемъ и сумѣла понять нужды крестьянства. Она энергично поощряла частную иниціативу крестьянъ, заботилась о развитіи въ деревнѣ кустарныхъ промысловъ, способствовала расширенію школьной сѣти, построила и оборудовала на свои средства нѣсколько начальныхъ и спеціальныхъ школъ. Княгиня оказалась однимъ изъ первыхъ помѣщиковъ на югѣ Россіи, полностью откликнувшихся на столыпинскія реформы, понявшихъ все ихъ значеніе для Россіи. Ея заботы о развитіи кустарныхъ промысловъ нашли свое полное признаніе во время II-ой Всероссійской Кустарной Выставки въ Петербургѣ въ 1913 г. Рядъ личныхъ работъ княгини и крестьянъ, окончившихъ ея школы, были премированы, наиболѣе удачные образцы опубликованы въ „Матеріалахъ" Выставки.

Въ эти годы княгиня посвящала много времени изученію русскаго искусства, въ частности живописи, и сама писала портреты. Ея работами заинтересовался М. В. Нестеровъ, который подолгу жилъ въ ея имѣніи Сункахъ. Къ этому времени относится написанный Нестеровымъ портретъ княгини, находящійся въ настоящее время въ Кіевской Картинной Галлереѣ; дочь княгини, Татьяна Николаевна, послужила моделью для дѣвочки въ знаменитой картинѣ Нестерова „Явленіе Христа русскому народу".

Міровая война совершенно измѣнила характеръ жизни Н. Г. Ея единственный сынъ ушелъ добровольцемъ въ дѣйствующую армію, а княгиня съ дочерью стали сестрами милосердія. Въ кіевскомъ домѣ семьи княгини былъ устроенъ лазаретъ. Въ 1915 г., по именному указу Императрицы Маріи Феодоровны, кн. Н. Г. отправилась вмѣстѣ съ представителями Датскаго Краснаго Креста въ Австро-Венгрію для обслѣдованія лагерей русскихъ военноплѣнныхъ.

Революція застала княгиню въ Кіевѣ, и здѣсь въ 1918 г. были звѣрски убиты только что вернувшійся изъ плѣна ея сынъ, кн. Владиміръ Николаевичъ, и зять, Георгій Михайловичъ Родзянко, сынъ предсѣдателя Государственной Думы.

Въ эпоху Гражданской войны княгиня и ея дочь, Татьяна Николаевна Родзянко, полностью отдались дѣлу Бѣлой Арміи и до конца раздѣлили ея участь. Генералъ П. Н. Врангель до послѣднихъ дней своей жизни сохранилъ дружескія отношенія и переписывался съ княгиней и съ Т. Н. Родзянко.

Послѣ эвакуаціи княгиня по дважды повторенному приглашенію Чехословацкаго правительства переѣхала въ Прагу. Въ Прагѣ же она познакомилась съ академикомъ Никодимомъ Павловичемъ Кондаковымъ. Княгиня любила вспоминать, съ какой строгостью отнесся Н. П. Кондаковъ къ ея тогдашнимъ первымъ опытамъ въ иконописи. Когда княгиня принесла ему показать, по ея мнѣнію, законченную икону, Никодимъ Павловичъ, посмотрѣвъ на работу, сказалъ: „Сударыня, теперь Вы можете приступить къ написанію этой иконы: фонъ приготовленъ". Это было, разсказывала княгиня, для меня настоящимъ ударомъ и одновременно откровеніемъ". Съ этого времени работа

княгини оказалась тѣсно связанной съ изученіемъ русскаго прошлаго, сначала въ кружкѣ учениковъ Н. П. Кондакова, затѣмъ въ Семинаріи его имени, позднѣе Институтѣ имени Н. П. Кондакова. Наталія Григорьевна вошла въ правленіе Института и принимала самое близкое участіе во всѣхъ отрасляхъ научной, издательской и просвѣтительной дѣятельности Института. Высокая личная культура, тонкій и проницательный умъ, художественное чутье княгини много помогали Институту въ его работахъ. Столь же дѣятельное участіе въ работѣ Института принимала и дочь княгини, скончавшаяся въ 1933 г., Т. Н. Родзянко, въ веденіи которой, въ частности, находилась эмалевая мастерская, завѣщанная Институту княгиней М. К. Тенишевой.

Несомнѣнно, княгиню больше всего интересовало въ Институтѣ изученіе иконописи. Въ этой области княгиня прекрасно чувствовала матеріалъ, у нея была огромная зрительная память и интуиція. Вмѣстѣ съ Т. Н. Родзянко княгиня перевела на англійскій языкъ монографію А. И. Анисимова о Владимірской иконѣ Божіей Матери, вышедшую въ 1928 г. первымъ выпускомъ въ издаваемой Институтомъ серіи „Зографика". Княгиня всегда стремилась къ популяризаціи древней иконописи. Съ этой цѣлью и по ея инціативѣ трижды устраивались Институтомъ курсы иконописи, преподавателемъ на которые приглашался П. М. Софроновъ, иконописецъ изъ посада Чернаго въ Эстоніи. На этихъ курсахъ, совершенствуясь въ техникѣ иконописи, занималась и сама Наталія Григорьевна. Интересно отмѣтить, что портреты Н. П. Кондакова и погибшаго секретаря Института Н. М. Бѣляева, исполненные княгиней для Института и опубликованные въ „Сборникѣ памяти Н. П. Кондакова" (1926 г.) и Seminarium Kondakovianum IV (1931 г.), стилизованы Наталіей Григорьевной въ иконописномъ духѣ. Въ 1932 г., при самомъ ближайшемъ участіи княгини, Институтъ устроилъ въ Прагѣ выставку древнихъ русскихъ иконъ, для которой княгиня, вмѣстѣ съ Т. Н. Родзянкой и Н. П. Толлемъ, произвела огромную работу по сбору и подготовкѣ экспонатовъ. Въ послѣдніе годы княгиня съ особенной настойчивостью стремилась издать популярное руководство по иконописанію и, по ея почину, сотрудниками Института собирались и систематизировались матеріалы на эту тему. Въ самое послѣднее время княгиня спеціально заинтересовалась древне-русскимъ шитьемъ и вопросомъ его реставраціи и консерваціи. Въ области практическаго иконописанія княгиня безпрерывно и сама работала и руководила занятіями другихъ. Такъ, почти до самой ея болѣзни съ нею еженедѣльно занимался князь Карлъ Шварценбергъ.

Княгиня глубоко входила во всѣ интересы и нужды Института. Ея связи, едва ли не со всѣмъ міромъ, исключительно много способствовали расширенію круга друзей Института. Очень большое количество членовъ-благотворителей было привлечено лично Наталіей Григорьевной. Для Института княгиня не щадила ни времени, ни силъ. Ежедневно брала она на себя неблагодарный и утомительный трудъ переводчицы текущей переписки Института. Княгиня подробно входила во всѣ вопросы изданія и, главное, въ вопросы художественнаго оформленія институтскихъ изданій. Неизмѣнно присутствовала она на всѣхъ научныхъ и административныхъ засѣданіяхъ Института. Особенное

вниманіе княгиня посвящала заботамъ о привлеченіи къ работѣ молодыхъ ученыхъ, неустанно думая и объ ихъ матеріальномъ устройствѣ. Здѣсь ея роль исключительно велика. Въ частности, только благодаря энергіи Наталіи Григорьевны удалось устроить рядъ научныхъ поѣздокъ сотрудниковъ Института въ различныя страны. Княгиня постоянно мечтала о созданіи новыхъ учебныхъ стипендій при Институтѣ и настойчиво и неутомимо стучалась — до самыхъ послѣднихъ мѣсяцевъ своей жизни — во всѣ двери. Будущее Института, какъ большого русскаго дѣла, тревожило ее непрестанно. Княгиня съ большимъ интересомъ относилась къ перенесенію средоточія институтской дѣятельности въ Бѣлградѣ и сожалѣла, что не можетъ уже пріѣхать сама въ Югославію и лично принять участіе въ работѣ Института на новомъ мѣстѣ. Даже находясь въ клиникѣ, княгиня постоянно справлялась о новостяхъ институтской жизни и выражала свои соображенія, опасенія и пожеланія. Поистинѣ, жизнь Института была и жизнью Наталіи Григорьевны, сердцевиной ея интересовъ.

Но одновременно княгиня энергично работала въ Обществѣ взаимопомощи русскихъ женщинъ въ Прагѣ, предсѣдательницей котораго она въ послѣднее время состояла. Работала въ русскомъ православномъ приходѣ, гдѣ принимала участіе въ изданіи цѣлаго ряда популярныхъ религіозно-историческихъ книжекъ, къ которымъ ею были исполнены обложки въ краскахъ, — по существу, своеобразные эскизы иконъ. Принимала участіе княгиня и въ дѣятельности Русскаго Краснаго Креста и Объединенія русскихъ благотворительныхъ обществъ. Помимо этого, княгиня издала чрезвычайно популярную, особенно въ англо-саксонскихъ странахъ, серію рождественскихъ открытокъ въ краскахъ на иконописные мотивы; писала портреты, привлекавшіе своимъ своеобразіемъ; много занималась работой по фарфору, дереву и полотну, подражая старинной итальянской манерѣ, иллюстрировала сказки Пушкина (интересны два варіанта „У лукоморья дубъ зеленый"); написала серію иконописныхъ миніатюръ къ церковнымъ текстамъ (въ англійскомъ переводѣ Т. Н. Родзянко).

Будучи глубоко религіознымъ человѣкомъ, Н. Г. оставалась всегда христіанкой въ самомъ высокомъ смыслѣ этого слова. Ея глубокая вѣра помогала ей переносить всѣ личныя потери, изъ которыхъ послѣдней и самой тяжелой была утрата дочери въ 1933 г.

Княгиня обладала даромъ пониманія людей и умѣніемъ во время приходить на помощь. Нельзя даже представить себѣ, сколько сотенъ людей было, часто буквально, спасено и поддержано княгиней въ теченіе ея жизни и особенно въ годы революціи и эмиграціи. Живя сама аскетически, она всѣ свои заработки отъ преподаванія языковъ и продажи своихъ работъ, всѣ свои связи, направляла на дѣло помощи. Черезъ своихъ иностранныхъ друзей она находила возможность помогать цѣлому ряду лицъ въ Россіи.

Чрезвычайно строгая къ себѣ, Н. Г. была очень снисходительна къ другимъ, понимая и прощая человѣческія слабости, и дѣйствительно плѣняла сердечностью и внимательностью. До самой своей смерти сохраняла Н. Г. живой и непосредственный интересъ ко всѣмъ сторонамъ жизни, всегда про-

сматривала интересныя поступленія въ библіотеку, постоянно интересовалась научными новостями, выписывала нѣсколько газетъ, постоянно слѣдила за новинками совѣтской, эмигрантской и иностранной литературы, систематически посѣщала всѣ художественныя и культурно-историческія выставки въ Прагѣ, всегда искала встрѣчи съ людьми, пріѣзжавшими изъ Россіи. Ея день начинался въ 5 часовъ утра и кончался въ 12 часовъ ночи. Ей были понятны всѣ возрасты, всѣ сословія и съ каждымъ собесѣдникомъ находился у нея общій языкъ. Въ ея небольшихъ комнатахъ въ Прагѣ, на Слунной улицѣ № 10 съ утра до поздняго вечера можно было застать самыхъ разнообразныхъ посѣтителей. И недаромъ среди друзей Н. Г. и собесѣдниковъ, цѣнившихъ ея сужденія, были самые различные люди: академикъ Н. П. Кондаковъ и художникъ М. В. Нестеровъ, ген. П. Н. Врангель и президентъ Т. Г. Масарикъ, американскій меценатъ Ч. Крэйнъ и владыка Сергій, старообрядческій иконописецъ П. М. Сафроновъ и представители чешской знати.

Въ лицѣ княгини Н. Г. ушелъ человѣкъ огромной духовной глубины, сердечной простоты, ума и обаянія.

Эта потеря невознаградима для Института, лишившагося въ ея лицѣ зоркаго строителя его дѣла.

Свѣтлую и преданную память о Наталіи Григорьевнѣ благодарно сохранимъ навсегда.

Ник. Андреевъ.

Прага, 1939 г.

ГРАФЪ А. А. БОБРИНСКОЙ

4 декабря 1938 г. скончался членъ нашего Института, графъ Алексѣй Алексѣевичъ Бобринской, этнографъ археологъ и историкъ искусства.

Покойный родился въ Москвѣ, 6 декабря 1861 г. Онъ былъ сыномъ графа Алексѣя Васильевича Бобринскаго и графини Софьи Алексѣевны, рожденной Шереметевой, и принадлежалъ къ высоко-культурной семьѣ, въ традиціи которой было интересоваться русскимъ прошлымъ. По окончаніи образованія въ Московскомъ Лицеѣ и послѣ отбытія воинской повинности въ царскосельскомъ лейбъ-гвардіи Гусарскомъ полку, Алексѣй Алексѣевичъ поселился въ Москвѣ, часть года проводя въ своемъ имѣніи Бобрики, Тульской губерніи, гдѣ онъ занимался сельскимъ хозяйствомъ и коннозаводствомъ.[1] Въ сво-

[1] Большую часть своего имѣнія передъ самой революціей, въ концѣ 1916 г., графъ передалъ мѣстному земству для устройства изъ имѣнія сельско-хозяйственной школы.

бодное отъ хозяйства время, А. А. отдавался изученію археологіи, этнографіи и искусства, и, главнымъ образомъ, изученію памятниковъ русской старины. Страстный библіофилъ, онъ собралъ въ своемъ московскомъ особнякѣ на Малой Никитской прекрасную библіотеку по археологіи и искусству, часть которой, еще до міровой войны 1914—18 г.г. онъ перевезъ въ Тироль, гдѣ у него была вилла и гдѣ онъ въ лѣтніе мѣсяцы любилъ работать въ деревенской глуши.

Съ девяностыхъ годовъ графъ все глубже уходитъ въ свое любимое занятіе русской стариной. Какъ онъ самъ говорилъ, — счастливѣйшимъ временемъ его жизни было, когда онъ, пригласивъ съ собою фотографа, уѣзжалъ путешествовать по дальнимъ угламъ Россіи, чтобы изучать на мѣстѣ памятники старины и намѣчать матеріалъ для своихъ будущихъ изданій.

Въ 1898 и 1901 г.г. графъ предпринялъ научныя поѣздки съ этнографическими и зоологическими цѣлями въ Среднюю Азію — въ Самаркандскую и Ферганскую области и нагорную часть Бухары для изученія района Зарафшанскихъ горъ, Каратегина и Дарваза. Съ собой графъ пригласилъ двухъ молодыхъ людей, только что окончившихъ университетъ: этнографа и филолога А. А Семенова и антрополога и зоолога Н. В. Богоявленскаго. Въ результатѣ экспедиціи графъ издалъ работы молодыхъ ученыхъ[2] и собранныя ими коллекціи птицъ и череповъ пожертвовалъ Московскому Университету. Самъ А. А. послѣ этихъ поѣздокъ опубликовалъ подобранную имъ коллекцію вышивокъ и чулокъ („Орнаментъ горныхъ Таджиковъ Дарваза [Нагорная Бухара], М. 1900) и написалъ двѣ работы: „Секта Исмаилья въ русскихъ и бухарскихъ предѣлахъ Средней Азіи" (М. 1902) и „Горцы верховьевъ Пянджа. Ваханцы и Ишкашимцы (М. 1908).

А. А. принадлежалъ къ тому роду ученыхъ, которые чрезвычайно добросовѣстно и основательно приступаютъ къ намѣченной имъ темѣ. Заинтересовавшись исторіей и бытомъ горцевъ западнаго Памира, онъ собралъ о нихъ всю историческую и этнографическую литературу, провѣривъ указанія послѣдней собственными обстоятельными наблюденіями. Его замѣчательное изслѣдованіе „Горцы верховьевъ Пянджа" полно глубокихъ характеристикъ, основанныхъ на большомъ знаніи жизни и исторіи Таджиковъ.

Послѣдующія поѣздки графъ совершалъ по русскому сѣверу и посвящалъ ихъ изученію и собиранію народныхъ деревянныхъ издѣлій. Для этого А. А. въ теченіе ряда лѣтъ объѣздилъ Псковскую, Новгородскую, Смоленскую, Олонецкую, Вологодскую, Архангельскую, Тверскую, Ярославскую и Пермскую губерніи и собралъ и сфотографировалъ огромный матеріалъ. Графъ находилъ его на погостахъ, въ часовняхъ, скитахъ и монастыряхъ, въ деревняхъ и городахъ, въ столичныхъ и провинціальныхъ музеяхъ. Сюда входили предметы домашняго обихода (народная мебель, утварь), хозяйственнаго

[2] А. Семеновъ, *Матеріалы для изученія нарѣчій горныхъ Таджиковъ Центральной Азіи*, 2 части, М. 1900—1; его же *Этнографическіе очерки Зарафшанскихъ горъ, Каратегина и Дарваза*, Москва 1903; Н. Богоявленскій, *Въ верховьяхъ р. Амуръ-Дарьи (долина р. Хингоу и Ванджа)*, М. 1901 г.

обихода (начиная съ самаго дома — его крыши, карнизовъ, дверей, оконныхъ наличниковъ, столбовъ — до дугъ, граблей, коромысловъ и т. д.), отдѣльныя детали украшеній, какъ коньки, карнизы, набивныя и пряничныя доски; игрушки; предметы церковнаго обихода (аналои, клиросы, кресты; церковная утварь — дарохранительницы, подсвѣчники, свѣчные ящики и т. д.). Результатомъ работъ надъ этимъ матеріаломъ было изданіе въ 1910—1914 г.г. двѣнадцати выпусковъ „Народныхъ русскихъ деревянныхъ издѣлій", заключающихъ въ себѣ краткое описаніе предметовъ и 200 фототипическихъ таблицъ in folio. Историки русскаго искусства и орнамента, этнографы и учебныя заведенія прикладного искусства получили стараніемъ графа незамѣнимое руководство. Успѣхъ этой работы былъ столь великъ, что тотчасъ же по выходѣ перваго изданія было выпущено второе.[8]

Отъ рѣзьбы по дереву графъ перешелъ къ собиранію матеріала рѣзьбы по камню. А. А. обращается къ изученію романскаго орнамента и его отголоска на Руси въ видѣ каменныхъ рѣзныхъ „прилѣповъ" Владиміро-Суздальскаго края. Графъ предпринимаетъ рядъ путешествій — въ Константинополь, Аѳины, Италію, Тироль, Германію, Францію и Скандинавію, чтобы на мѣстѣ изучить технику „прилѣповъ" для сравненія ихъ съ русскими. Ал-ю Ал-у въ 1916 г. удается издать первый (и единственный) выпускъ широко задуманной имъ работы: „Рѣзной камень въ Россіи". Альбомъ содержитъ 41 таблицу in folio прекрасно изданныхъ рѣзныхъ украшеній соборовъ Владиміро-Суздальскаго края (Успенскій и Дмитріевскій соборы во Владимірѣ, ц. Покрова на Нерли, соборъ Рождества Богородицы въ Суздалѣ и Георгіевскій и Троицкій соборы въ Юрьевѣ-Польскомъ). Это изданіе остается основнымъ при изученіи рѣзныхъ украшеній владиміро-суздальскихъ церквей, а въ настоящее время пріобрѣтаетъ особое значеніе послѣ того, какъ за послѣдніе двадцать лѣтъ эти замѣчательные памятники древне-русскаго зодчества подвергались полному запустѣнію и медленному разрушенію.

Второй выпускъ задуманной серіи долженъ былъ заключать древне-русскія каменныя надгробныя плиты. Собранный матеріалъ (209 фотографій) графъ издать до революціи не успѣлъ. Этотъ матеріалъ сохранился, и по завѣщанію графа переданъ Институту им. Н. П. Кондакова. Третій выпускъ исторіи рѣзного камня А. А. предполагалъ посвятить памятникамъ Арменіи и Грузіи, для чего въ 1916 г. онъ предпринялъ со своимъ фотографомъ путешествіе на Кавказъ и въ Закавказье. Но весь собранный тамъ матеріалъ погибъ во время революціи. Одновременно А. А. началъ фотографировать каменныя „клейма" ярославскихъ и костромскихъ церквей, намѣреваясь одинъ изъ выпусковъ „Рѣзного камня въ Россіи" посвятить этому роду скульптурныхъ украшеній.

Послѣ революціи графъ поселился въ своей тирольской виллѣ въ Seis (нынѣ Siusi, въ Италіи), гдѣ, несмотря на трудную эмигрантскую жизнь (графъ изъ

[8] Отдѣльно былъ изданъ объяснительный тексъ и по-нѣмецки: *Volkstümliche russische Holzarbeiten. Hausindustrie, Haushaltungs-und Kirchengeräte,* herausgegeben von A. A. Graf Bobrinsky. Deutscher Text aus dem Russischen übeptragen von P. Ettinger. Leipzig, 1913.

своей просторной виллы устроилъ пансіонъ, хозяйство котораго велъ самъ), онъ въ свободное время продолжалъ работать надъ главнымъ трудомъ своей жизни — „Народныя русскія деревянныя издѣлія“, написавъ въ 1931—2 г.г. подробный текстъ къ этому изданію, синтезирующій многолѣтнія занятія графа въ этой области.[4]

Живя въ изгнаніи и ведя скромную трудовую жизнь, графъ не переставалъ быть тѣмъ страстнымъ библіофиломъ, какимъ онъ былъ всю свою жизнь. И въ Сіузи онъ готовъ былъ отказывать себѣ въ самомъ необходимымъ, лишь бы имѣть возможность пріобрѣсти новое неизвѣстное ему изданіе по исторіи искусства. Такимъ способомъ онъ значительно увеличилъ ту библіотеку, которую онъ перевезъ въ Тироль еще до войны 1914 г. Эту библіотеку объединяющую цѣннѣйшіе труды по исторіи и по византійскому, русскому и мусульманскому искусству, графъ завѣщалъ Институту им. Н. П. Кондакова.

Скончался А. А. на 77-омъ году жизни, въ Сіузи и похороненъ на кладбищѣ сосѣдней деревни Castelrotto. За годы жизни въ тирольской деревнѣ графъ снискалъ къ себѣ большое уваженіе и любовь мѣстнаго населенія. Какъ могъ, онъ всегда незамѣтно, старался помочь ему. Когда графъ скончался крестьяне возложили на его гробъ вѣнокъ съ трогательною надписью: „Stillem Wohltäter—dankbare Bevölkerung“.[5]

У графа, какъ у человѣка, обладавшаго огромнымъ запасомъ знаній и опыта, очень много путешествовавшаго и внимательно наблюдавшаго жизнь, сложилось опредѣленное міровоззрѣніе. Свои философскія представленія онъ изложилъ въ брошюрѣ „Мысли дикаря“ (подъ псевдонимомъ „Адамъ“, Москва, 1907, стр. 41) и въ неизданной небольшой рукописи „Нѣсколько труизмовъ о графическомъ искусствѣ“ (1927 г.). Основнымъ зломъ нашего времени графъ считалъ одностороннее развитіе современной культуры, господство въ ней сухой теоріи, преклоненіе передъ чужой мыслью въ ущербъ самостоятельному развитію личности, собственному самоусовершенствованію путемъ воспитанія здраваго міроворѣнія на основѣ живого опыта и общенія съ природой. Не сохраняя въ современномъ человѣкѣ ничего личнаго, наша цивилизація держитъ его въ плѣну „полунауки“, „полузнанія“, „которыя въ силахъ выбить насъ изъ нашей бытовой культуры, но не въ силахъ пріобщить къ какой-либо иной“. Въ этой полунаукѣ „форма преобладаетъ надъ содержаніемъ“, не давая возможности постичь внутреннюю суть культуры, пріобщая только къ внѣшнимъ ея проявленіямъ и отрывая массу отъ коренной, мѣстной, близкой къ природѣ, традиціи; человѣкъ лишается чувства самоуваженія, чувства отвѣтственности, теряетъ чувство мѣры и правильной перспективы, не можетъ отличить возможное отъ невозможнаго. Отсюда — слѣпыя увлеченія всяческими „измами“.

Для того, чтобы скинуть валетъ условностей современной европейской ци-

---

[4] Рукопись эта (на 198 полулистахъ) законченная, но не отдѣланная, передана Институту им. Н. П. Кондакова.

[5] Приношу глубокую благодарность вдовѣ покойнаго, графинѣ М. Д. Бобринской, за предоставленніе мнѣ біографическихъ данныхъ о графѣ Алексѣѣ Алексѣевичѣ.

вилизація, графъ считалъ необходимымъ изученіе тѣхъ слоевъ человѣческаго общества, которыя еще сохраняютъ „живыя, бытовыя, мѣстныя культуры", живутъ въ единеніи съ природой. Графъ и посвятилъ себя наблюденіямъ надъ жизнью и изученіемъ искусства этихъ обществъ. Такимъ образомъ мы видимъ, что выборъ научныхъ областей, въ которыхъ работалъ Бобринской — этнографія, народное искусство — не случаенъ и что темы его занятій были имъ глубоко продуманы.

Русская наука потеряла въ лицѣ графа Бобринского замѣчательнаго ученаго, прекраснаго знатока русской художественной старины, а Россія — большого патріота.

Д. Расовскій.

ЧАРЛЗЪ КРЭНЪ

15 февраля этого года скончался отъ инфлюенцы въ своемъ зимнемъ имѣніи Палмъ Спрингсъ въ Калифорніи Чарлзъ Крэнъ, въ возрастѣ 80 лѣтъ. Смерть застала его какъ разъ въ то время, когда онъ готовился къ поѣздкѣ на Дальній Востокъ, черезъ Европу.

Чарлзъ Крэнъ родился въ Чикаго, 5 августа 1858 года. Человѣкъ горячей души и сильнаго характера, въ высшей степени образованный и начитанный, полный активности и самыхъ широкихъ интересовъ, онъ создалъ свое главное образованіе самъ чтеніемъ и многочисленными поѣздками въ самыя разнообразныя страны, главнымъ образомъ, на Дальній и Ближній Востокъ и въ Россію.

Живя подолгу въ разныхъ странахъ Востока, онъ завязывалъ дружескія личныя отношенія не только съ королями, вождями племенъ и выдающимися личностями данной страны, но и съ величайшимъ тактомъ умѣлъ находить себѣ друзей и среди всѣхъ слоевъ общества.

Происходя изъ семьи крупныхъ промышенниковъ, онъ еще мальчикомъ началъ работать въ предпріятіи своего отца, пройдя тамъ черезъ всѣ стадіи работы. Въ 1894 году онъ занялъ постъ вице-президента, а въ 1912 году, послѣ смерти своего отца, президента могущественной Крэнъ Компани. Въ 1914 году онъ ушелъ изъ активной промышленной жизни, продавъ свою часть въ предпріятіи брату.

Дѣятельность его какъ крупнаго промышленника не мѣшала ему уже въ возрастѣ 18 лѣтъ начать путешествовать, и въ 1879 году онъ отправился въ свое первое кругосвѣтное путешествіе, въ Китай, которое онъ совершилъ на парусномъ суднѣ, обогнувъ мысъ Доброй Надежды.

Побуждаемый желаніемъ поддерживать и углублять свои связи и лично

слѣдить за происходящими перемѣнами политической и культурной жизни отдѣльныхъ странъ, онъ въ теченіе 60 лѣтъ регулярно совершалъ большія путешествія. Онъ зналъ Россію, Китай, Турцію, Палестину, Месопотамію, Сирію, Арменію, Абиссинію и Аравію лучше чѣмъ кто-либо изъ современныхъ ему американцевъ. Онъ побывалъ въ самыхъ разнообразныхъ частяхъ свѣта, и еще годъ тому назадъ онъ совершилъ свое 24-ое и послѣднее путешествіе въ Россію.

Чарлзъ Крэнъ принималъ дѣятельное участіе въ политической жизни Соединенныхъ Штатовъ, но всегда сохранялъ независимое положеніе. Въ 1909 году онъ былъ назначенъ посломъ въ Китай, но еще не успѣлъ уѣхать изъ Санъ-Франциско, какъ былъ отозванъ президентомъ Тафтомъ. Повидимому это было вызвано нажимомъ Японіи, которая опасалась не скрываемыхъ имъ симпатій къ Китаю. Однако въ 1920 и 1921 году онъ все же былъ назначенъ американскимъ посломъ въ Китай.

Чарлзъ Крэнъ ненавидѣлъ религіозныя и національныя притѣсненія и всегда былъ готовъ поддерживать и поддерживалъ многихъ въ ихъ борьбѣ за національную и духовную свободу.

Онъ всегда интересовался и сочувствовалъ славянскому движенію. Въ послѣдніе годы XIX вѣка онъ организовалъ въ Чикаго циклъ лекцій, которыя читали выдающіеся славянскіе ученые.

Чарлзъ Крэнъ поддерживалъ безчисленное количество ученыхъ и филантропическихъ обществъ и отдѣльныхъ ученыхъ. Послѣ войны онъ организовалъ американскій Комитетъ для поддержки образованія русской эмигрантской молодежи. Только въ 1925—6 учебномъ году отъ этого комитета получило поддержку 265 студентовъ во Франціи, 37 въ Бельгіи и 12 въ другихъ европейскихъ странахъ. Онъ былъ однимъ изъ главныхъ иниціаторовъ и меценатовъ Византійскаго Института при École des langues Orientales въ Парижѣ, работамъ котораго между прочимъ обязано раскрытіе мозаикъ и фресокъ Святой Софіи въ Константинополѣ (подъ руководствомъ Th. Whittemore). Послѣдніе годы онъ проводилъ зиму въ Калифорніи, а лѣто въ Woods Hole, Massachusetts, гдѣ находится морская біологическая станція, которой онъ очень итересовался и вложилъ въ нее большія средства. Его помощи обязано изданіе трудовъ арабиста Алоиза Мусила. Онъ оказывалъ большую матеріальную поддержку обѣднѣвшимъ монастырямъ на Аөонѣ. Онъ энергично поддерживалъ сіонизмъ въ началѣ его возникновенія. Но послѣ посѣщенія Турціи и Палестины въ 1919 году онъ перемѣнилъ свой взглядъ и сталъ горячимъ сторонникомъ арабскаго національнаго движенія. Начиная съ 1917 года онъ глубоко заинтересовался религіознымъ движеніемъ въ Россіи.

Поддержкой перечисленныхъ учрежденій не ограничивалась его дѣятельность помощи ближнему. Можно сказать, что даже значительно больше, чѣмъ учрежденіямъ, онъ помогалъ отдѣльнымъ лицамъ. Многія тысячи лицъ находили у Чарлза Крэна отзывчивую поддержку, позволявшую имъ жить и работать. Имена и количество этихъ спасенныхъ Крэномъ людей останутся неизвѣстны — Чарлзъ Крэнъ любилъ помогать ближнему втайнѣ.

Покойный Чарлзъ Крэнъ былъ личнымъ другомъ Никодима Павловича Кондакова. Благодаря его поддержкѣ былъ изданъ послѣднiй трудъ Никодима Павловича, „Русская Икона". Послѣ смерти Н. П. Кондакова, Чарлзъ Крэнъ съ необычайной отзывчивостью и охотой взялъ на себя расходы по изданiю Сборника памяти Никодима Павловича (Récueil d'études dédiées à la mémoire de N. P. Kondakov), предпринятое учениками и почитателями покойнаго ученаго, основавшихъ Семинарiй (впослѣдствiи Институтъ) имени Н. П. Кондакова. Всѣ деньги, вырученныя за продажу этого Сборника въ размѣрѣ 80 тысячъ чешскихъ кронъ, Чарлзъ Крэнъ предоствилъ въ распоряженiе возникшаго Семирiя, создавъ такимъ образомъ матерiальную возможность для дальнѣйшаго развитiя его научной и издательской дѣятельности.

Институтъ на-всегда сохранитъ благодарное воспоминанiе о своемъ покойномъ другѣ.

Н. Толль.

П. ПЕРДРИЗЕ И ВИЗАНТИНОВѢДѢНIЕ.

(1870—1938 г.г.)

Смерть Поля Пердризе является тяжелой утратой для цѣлаго ряда научныхъ дисциплинъ. Дѣйствительно, ничто такъ не характеризуетъ научную дѣятельность покойнаго, какъ ея чрезвычайная разносторонность. Съ полнымъ правомъ онъ заслужилъ привилегiю заниматься изслѣдованiемъ въ области, какъ онъ самъ говорилъ — „общей археологiей", въ которой были представлены всѣ историческiя дисциплины.

Изученiе Византiи занимало довольно значительное мѣсто въ его изслѣдованiяхъ, хотя нельзя сказать, чтобы Пердризе выказывалъ особое предпочтенiе къ этой дисциплинѣ. Я даже думаю, что она не вызывала въ немъ большой симпатiи. И тѣмъ не менѣе, Пердризе былъ тѣмъ рѣдкимъ эллинистомъ и историкомъ западнаго срдневѣковаго искусства, который никогда не забывалъ значенiя Византiи въ исторiи распространенiя греческой культуры вообще, а въ исторiи среднихъ вѣковъ въ частности.

За время своего долгаго пребыванiя въ Грецiи и на Востокѣ, Пердризе основательно ознакомился съ византiйскими памятниками. Онъ изучалъ ихъ во время своихъ научныхъ поѣздокъ по Македонiи, Сирiи, Египту и во время путешествiй по балканскимъ странамъ по случаю византологическихъ съѣздовъ, въ которыхъ онъ неизмѣнно и съ большимъ интересомъ принималъ участiе.

Свидѣтельство текстовъ и памятниковъ византiйскаго искусства всегда приводились Пердризе въ его статьяхъ и книгахъ наравнѣ съ другими источниками.

Въ въ его трудахъ Византія не занимала перваго мѣста, но зато ея культура часто бывала освѣщена ярче, чѣмъ въ спеціальныхъ работахъ, посвященныхъ византійскимъ вопросамъ. Въ привлеченіи византійскихъ памятниковъ и письменныхъ источниковъ въ качествѣ матеріала для сравненій и заключается главная заслуга Пердризе передъ византиновѣдѣніемъ.

Покойный оказалъ и другого рода услугу византиновѣдѣнію, до сихъ поръ еще не не достаточно оцѣненную византологами, а именно, онъ съ необыкновеннымъ талантомъ, использывовалъ результаты византологическихъ изслѣдованій для вопросовъ связанныхъ съ исторіей религіи, въ особенности античнаго міра и средневѣковья. Несмотря на то, что Пердризе не посвятилъ ни одного спеціальнаго изслѣдованія о византійской церкви, онъ не обходилъ этой темы когда въ своихъ работахъ касался вѣрованій, обрядовъ или формъ искусства. Благодаря интуиціи и живому уму, Полю Пердризе часто удавалось съ исключительной ясностью понять явленія византійской жизни.

Два большихъ изслѣдованія Пердризе могли бы принадлежать перу „профессіональныхъ" византологовъ. Въ одной такой работѣ, о соборѣ въ Сѣрѣ (Monuments Piot, X, 1903, въ сотрудничества съ L. Chesnay) онъ опубликовалъ рядъ не изданныхъ до него византійскихъ памятниковъ, между которыми особенное значеніе представляютъ мозаики XI в., которыя съ тѣхъ поръ вошли въ общія обзоры византійскаго искусства. Памятники Мельника и Ресно (BCH, 1907) также вошли въ науку благодаря Пердризе: „домъ вельможи" въ Мельникѣ является однимъ изъ самыхъ интересныхъ примѣровъ гражданской архитектуры Византіи (см. L. de Beylié, L'habitation byzantine, c. 72—75); и не существуетъ лучшаго описанія церквей Мельника (въ большинствѣ разрушенныхъ во время войны 1912 г.), чѣмъ то, которое сдѣлалъ Пердризе. По поводу этихъ бѣдныхъ по постройкѣ, но многочисленныхъ παρεκκλήσια или ἐρημεκκλήσια (ихъ было въ Мельникѣ 64 при двухтысячномъ христіанскомъ населеніи; Аѳины насчитывали 88 — въ 1839 г.) Пердризе указалъ на оригинальную тенденцію грековъ „дробить культъ", гдѣ „сохранилось, повидимому, что-то отъ античнаго полидемонизма".

Всѣ остальныя изслѣдованія и наблюденія Пердризе, касающіяся Византіи, разсѣяны въ трудахъ на самыя различныя темы. Цѣнность этихъ работъ заключается въ приминеніи Пердризе сравнительнаго метода. Такъ, по поводу иконографіи Немезиды (BCH, 1907 и 1912) находимъ очень поучительныя замѣчанія о происхожденіи аллегорическихъ изображеній въ византійскомъ искусствѣ. Всѣ историки сирійской магіи, символическихъ изображеній, порожденныхъ ею, или народныхъ вѣрованій, которыя легли въ основу христіанской иконографіи Египта и Сиріи и которыя отчасти сохранилсь и въ византійскомъ искусствѣ,— знаютъ два замѣчательныхъ каталога собраній Dr Fouquet въ Каирѣ, составленныхъ Полемъ Пердризе (Les bronzes grecs d'Egypte..., 1911 и Les terres cuites grecques d'Egypte..., 1921), также какъ и остроумное изслѣдованіе о греко-восточной демонологіи (Negotium Perambulans in Tenebris, 1919; см. также Rev. Et. gr., 1903). Въ своемъ каталогѣ терракоттъ, въ докторской диссертаціи (La Vierge de Miséricorde, 1908) и во многихъ статьяхъ (въ Revue de l'art

chrétien, 1907, Archives alsaciennes d'histoire de l'art, 1922) Пердризе собралъ цѣнныя данныя для изученія источниковъ иконографіи Богоматери и изслѣдовалъ отдѣльные типы и ихъ символическое значеніе, что было цѣннымъ вкладомъ въ византологію. Его монографія объ арх. Уріилѣ (Seminarium Kondakovianum, II, 1928) является важной главой въ изслѣдованіи о культѣ архангеловъ и ихъ иконографіи въ православныхъ странахъ. Двѣ другія статьи, напечатанныя въ нашемъ журналѣ (т. V, 1932 и VI, 1933) вносятъ много новаго въ изученіе преданій, почитанія и изображеній Нерукотвореннаго Образа— какъ на западѣ, такъ и въ Византіи и въ славянскихъ странахъ. Замѣчательное изслѣдованіе Пердризе о литургическомъ одѣяніи изъ Саккары (Mon. Piot, XXXIV, 1934) — является основнымъ для исторіи культа, одежды и художественной техники въ предвизантійское время и въ первые вѣка Восточной Имперіи. И даже когда въ послѣдніе годы Пердризе съ увлеченіемъ отдался изученію почитанія святыхъ въ средневѣковой парижской діозезіи, „Парижскій Календарь" далъ ему поводъ къ агіографическимъ, литургическимъ и иконографическимъ изслѣдованіямъ, которыя часто приводили его къ Востоку и Византіи (Le Calendrier Parisien à la fin du Mogen-Aye,1933 и Le Calendrier de la Nation d'Allemagne de l'ancienne Université de Paris, 1937).

Можно было бы безъ труда продолжить списокъ статей Пердризе, которыя способствовали изученію Византіи. Я привожу изъ нихъ только наиболѣе существенныя и значительныя по убѣдительности и новизнѣ, въ которыхъ лучше всего выявляется оригинальный умъ ихъ автора.

Но тѣ, кому чаще привелось соприкасаться съ Пердризе, безъ сомнѣнія, согласятся со мной, что его знанія въ тѣхъ областяхъ науки, въ которыхъ онъ работалъ, выходили далеко за предѣлы имъ написаннаго. Въ собесѣдованіяхъ, нерѣдко острыхъ, въ своихъ лекціяхъ, онъ умѣлъ съ удивительнымъ талантомъ и въ оригинальной формѣ опредѣлить явленіе, непроизвольно подсказать идею, показать значеніе памятника, оживить далекое прошлое. Византологи, которые знали Пердризе ближе, помнятъ его глубокія сужденія обо всемъ, что касалось Византіи и многіе изъ нихъ вспоминаютъ съ признательностью цѣнные совѣты, которые онъ имъ давалъ съ исключительною щедростью.

А. Грабаръ.

ЯРОСЛАВЪ БИДЛО

1 декабря 1937 г. скончался профессоръ Ярославъ Бидло, членъ нашего Института, многіе годы занимавшійся исторіею Византіи и Славянства. Родившись въ 1868 году, Бидло поступилъ въ чешскій университетъ въ Прагѣ, гдѣ слушалъ Конст. Иречека (лишь одинъ годъ, п. ч. Иречекъ перешелъ затѣмъ въ Вѣну) и историковъ Эмлера и Голля.

Уже на студенческой скамьѣ Яр. Бидло занялся польско-чешскими отношеніями въ XI—XII вѣкѣ, а затѣмъ и Длугошемъ. Получивъ научную командировку въ Краковъ для работы о Іеронимѣ Пражскомъ въ Польшѣ, онъ расширилъ свои научные взгляды въ общеніи съ историками краковской школы. Получивъ докторатъ въ 1894 г., онъ посвятилъ себя научной дѣятельности, подготовляя большую работу о чешскихъ братьяхъ въ Польшѣ. Научная поѣздка въ Россію въ 1897—8 г. дала ему живую связь съ русскими учеными въ Москвѣ, Варшавѣ и Петроградѣ; изъ нихъ В. И. Ламанскій на него особенно много повліялъ.

Съ 1900 года онъ сталъ читать въ Пражскомъ университетѣ лекціи по „исторіи Восточной Европы и Балканскаго полуострова", т. е. по исторіи славянскихъ народовъ. Съ 1904 года онъ началъ лекціи и по исторіи Византіи. Широкій объемъ его интересовъ проявлялся въ прекрасномъ знаніи имъ литературы исторіи всѣхъ славянскихъ народовъ (и Византіи), въ его монографіяхъ и въ интересѣ къ обобщающимъ, синтетическихъ концепціяхъ.

Его огромная монографія о „Чешскихъ братьяхъ въ первомъ изгнаніи" („Jednota bratrská v I. vyhnanství") разрослась въ четыре тома, съ 1900 по 1932 годъ. Она представляетъ широкую картину не только духовныхъ стремленій чешской богословской мысли, но и церковной жизни Польши въ XVI вѣкѣ. Этой же эпохи касается его статья „Братъ Янъ Рокита у царя Ивана Грознаго" (Česky časopis histor. 1903).

Стремленіе его къ синтетическому объясненію исторіи проявлялось уже въ статьѣ „Объ исторіи Славянства какъ цѣломъ" (Č. č. h. 1911), бывшей исторіографическимъ введеніемъ къ его задачѣ. Затѣмъ статья: „Историческое развитіе Славянства" („Historický vývoj Slovanstva" въ сборникѣ „Slovanstvo" 1912) даетъ, въ краткомъ объемѣ, его взгляды. Онъ стремился охватить всѣ политическія взаимоотношенія славянъ и указать ихъ вкладъ въ исторію человѣчества. Гораздо подробнѣе эта концепція изложена въ его работѣ „Dějiny Slovanstva" (1-е изд. 1927, 2-е 1928 г.)[1] Признавая, что славяне въ историческую эпоху не составляли ни культурнаго, ни соціальнаго, ни политическаго цѣлаго, проф. Бидло считалъ однако возможнымъ разсматривать ихъ исторію въ связномъ изложеніи, указывая на черты общности и на взаимныя связи во всѣхъ областяхъ культурнаго творчества и политическихъ судебъ. Задача его

[1] Dějiny Slovanstva, napsal Jaroslav Bidlo, въ изд. Slované. Kulturní obraz slovanského světa, pořádá Dr. Miloš Weingart. Díl I. V Praze 1928, str. 292.

найти „смыслъ славянской исторіи (smysl dějin slovanských), т. е. ея главныя теченія, цѣнность, стремленіе и цѣль". Онъ опредѣляетъ ее какъ долгую борьбу всѣхъ славянъ, занимавшихъ очень невыгодное географическое и международное положеніе, и съ полудикими туркотатарами и съ культурными европейскими народами,—борьбу за землю, жизнь, свободу и образованность, борьбу въ которой славяне, хотя и потерпѣли большой ущербъ и иногда попадали въ рабство, въ концѣ концовъ счастливо устояли, такъ что не только ихъ враги должны были ихъ признать равноцѣнными сосѣдями, но наконецъ славяне даже подчинили себѣ часть ихъ своею культурою. Славяне въ этой борьбѣ защищали западную Европу какъ „граничары" и оказали ей неоцѣнимыя услуги. Принимая европейскую культуру, славяне не были только пассивными ея воспріемниками, но внесли въ нее свой духъ и силы, и тѣмъ помогли ея развитію и обогащенію.

Съ этой точки зрѣнія Бидло дѣлитъ исторію славянъ на четыре періода: первый (отъ VI до конца X в.) есть время возникновенія славянскихъ народовъ и государствъ; въ этомъ періодѣ устанавливается уже принадлежность ихъ къ одной изъ обѣихъ вѣтвей христіанской культуры.

II періодъ (отъ к. X в. до нач. XVII вѣка) это эпоха, когда славянскіе народы становятся „равноцѣнными соперниками зап.-европейскихъ въ политикѣ и культурѣ", развивая европейскую культуру.

III періодъ (отъ начала XVII в. до конца XVIII в.) это время „политическаго и культурнаго упадка Славянства". Благодаря новому усиленію туркотатаръ и вліянію Габсбурговъ подрѣзаны корни ихъ экономическаго богатства и культуры.

IV періодъ (отъ конца XVIII в. до 1918 г.) это время „возрожденія и освобожденія славянскихъ народовъ" подъ вліяніемъ западной культуры, давшей имъ и политическія силы.

Эта попытка синтеза, возбудившая довольно большую полемику, конечно, показываетъ условность и трудность всякой синхронистической періодизаціи. Достаточно указать на то, что III періодъ „туркотатарскаго ига" начинается почему-то лишь съ XVII вѣка, и что весь XVIII вѣкъ, вѣкъ громаднаго подъема имперской Россіи, опредѣленъ какъ періодъ „глубокаго культурнаго упадка".

Бидло самъ понималъ несовершенство своей схемы и черезъ нѣсколько лѣтъ, на съѣздѣ историковъ Восточной Европы въ Варшавѣ, выступилъ съ болѣе расчлененной періодизаціею.[1]

Расширивъ свою схему на всю Восточную Европу, Бидло включилъ въ нее и Византію, и основалъ свою періодизацію на мысли о борьбѣ двухъ европейскихъ культуръ: римско-германской и греко-славянской; основа этого раздѣленія коренится въ духовной, церковной области.

Основное содержаніе восточно-европейской исторіи это, по мнѣнію Б., стремленіе удержать и развить христіанскую восточно-европейскую культуру, устраняя всѣ вредныя для ея чистоты, чуждыя вліянія. Сообразно интенсивности и успѣхамъ

[1] „Ce qu'est l'histoire de l'Orient européen, quelle en est l'importance et quelles furent ses étapes". Bulletin d'Information des sciences historiques en Europe Orientale, tome VI (Varsovie 1934) p. 11 seq

этого стремленія можно раздѣлить всю исторію Восточной Европы на 11 періодовъ, причемъ авторъ старается указать въ каждомъ періодѣ связь между явленіями культурной и политической жизни.

I періодъ — это начало развитія Византійской имперіи, которая начинаетъ создавать свою восточно-римскую культуру (на основахъ эллинистической, съ нѣкоторыми семито-хамитскими элементами). И христіанство на Востокѣ развивается подъ сложнымъ дѣйствіемъ этихъ же началъ.

II періодъ — это, начиная съ Юстиніана, стремленіе возстановить единство Римской имперіи во всѣхъ областяхъ, что однако не удается, и византійская культура развивается дальше, причемъ ея жизнь осложняется проникновеніемъ славянъ на Балканы.

III періодъ — это время созданія исламскаго государства, причемъ Византія слабѣетъ, теряя многія земли въ пользу арабовъ, славянъ и болгаръ. Въ этотъ критическій періодъ слабѣетъ и восточно-римская культура и экономическая жизнь Византіи.

Въ IV періодѣ (время иконоборцевъ) Византія возвращаетъ Малую Азію и проводитъ реформы для того, чтобы создать философско-реалистическое міровоззрѣніе вмѣсто пассивнаго христіанскаго мистицизма. Эта попытка не удалась, что приводитъ къ застою византійской культуры.

Въ V періодѣ (начиная съ Македонской династіи) Византія становится греческимъ національнымъ государствомъ и развиваетъ свою богатую культуру, которая все больше вліяетъ на Западъ, а также на славянъ, принимающихъ отъ нея крещеніе.

Въ VI періодѣ Византія находится опять на краю пропасти изъ-за новой волны туркотатаръ (печенѣги, половцы, сельджуки). Крестовые походы не спасли Византію, а наоборотъ, привели къ раздѣлу ея въ 1204 году. Въ это же время и славяне ведутъ тяжелую борьбу противъ тюркскихъ и западныхъ сосѣдей.

VII періодъ — это безпокойная эпоха, когда опять возстанавливается Византія, когда болгары и сербы создаютъ сильныя государства, а Русь дѣлится подъ татарской и литовской властью.

Въ VIII періодѣ южная часть восточно-европейскихъ народовъ подчиняется туркамъ, а сѣверо-западная — нѣмцамъ или Литвѣ. Западно-европейская культура начинаетъ преобладать (борьба исихастовъ съ варлаамитами). Флорентійская унія даже формально подчиняетъ восточное христіанство западному. Но Московская Русь становится защитницею православія и восточно-европейской культуры.

Въ IX періодѣ восточно-европейская культура подавлена всюду, кромѣ Московской Руси, гдѣ развивается русская культура, какъ неполное отображеніе византійской (безъ ея греческихъ началъ). Очередная задача Москвы это освобожденіе Руси отъ татаръ и польско-литовскаго господства, но идеологически она уже готовится освобождать балканскихъ славянъ.

X періодъ — это время крупнаго культураго кризиса, вызваннаго западническими реформами Петра Великаго, ради усиленія Россіи въ ея борьбѣ съ

западными сосѣдями. Церковь и защитники византійско-русскихъ традицій слабо сопротивляются европеизаціи. Россія осуществляетъ большую часть своихъ задачъ въ борьбѣ съ Польшею и Турціею.

Наконецъ, въ XI періодѣ Россія уже стала европейскимъ государствомъ, но вмѣшивается въ западныя дѣла еще какъ защитница старыхъ теократическихъ идей. Внутри ея наростаетъ конфликтъ между европеизаціею и византійско-русской оппозиціею въ лицѣ „правительственной теократіи и церкви“. Паденіе монархіи и приходъ большевиковъ къ власти есть завершеніе этого конфликта. У остальныхъ славянъ и у грековъ европеизація проходитъ быстрѣе, безъ такихъ глубокихъ конфликтовъ.

Эта схема проф. Бидло вызвала горячіе споры и даже нападки.[1] Конечно, ее можно критиковать и въ отдѣльныхъ частностяхъ, не всегда удачныхъ, и даже съ точки зрѣнія общей ея концепціи. Ее можно упрекать въ извѣстной эклектичности; въ основѣ ея лежитъ антитеза Н. Я. Данилевскаго и ученіе В. И. Ламанскаго о греко-славянскомъ мірѣ, осложненное схемою Масарика о борьбѣ европеизма и теократіи въ новой русской исторіи. Но въ нашъ вѣкъ монографическаго изученія исторіи надо воздать должное ученому, который возвращается къ традиціямъ Гердера и Гегеля и старается найти руководящія начала крупнаго отрѣзка міровой исторіи, отъ императора Θеодосія до большевизма.

Считая задачею исторіи „осознаніе существеннаго ея содержанія“, Бидло удѣлялъ особое вниманіе періодизаціи, какъ группировкѣ фактовъ, опредѣляющихъ направленіе событій. По его мнѣнію, уясненіе направленія и теченія событій и есть задача философіи исторіи.

Съ этой точки зрѣнія Бидло попытался связать въ единое цѣлое исторію Византіи и восточныхъ славянъ, а также исторію всѣхъ славянъ. Византіи въ частности онъ посвятилъ интересный очеркъ, въ которомъ такъ же пытался связать и синтетически освѣтить главные факты ея исторіи до конца эпохи иконоборцевъ.[2]

Въ лицѣ Ярослава Бидло изученіе Византіи и Славянства потеряло своеобразнаго и вдумчиваго ученаго, съ концепціями котораго долженъ будетъ считаться всякій историкъ при попыткахъ обобщающаго синтеза.

А. В. Соловьевъ.

---

[1] Въ защиту своей концепціи Яр. Бидло напечаталъ еще двѣ статьи: „Remarques à la défense de ma conception de l'histoire de l'Orient européen et de l'histoire des peuples slaves“ (Bulietin d'inf. VI, p. 95 seq), и „L'Europe orientale et le domaine de son histoire“ (Le Monde Slave 1935, p. 1 et 204 seq.).

[2] Jar. Bidlo. Byzantský svět a jeho kultura do vyvrcholení zápasů obrazoborských. = Dějiny lidstva od pravěku k dnešku, d. III, Praha 1937, s. 62.

WILLIAM ANDERSON

† 25-th of February 1939.

My deceased friend W. Anderson made large contributions to the interest and esteem of Swedish medieval art by publishing many articles in foreign' especially in American and German periodicals. He was better known abroad than in his own country, where he struggled against the difficulty of having no official platform for his scientific activity. His whole existence as a scholar was greatly handicapped by a chain of practical obstacles. An invincible inclination towards intellectual work made him give up his civil employment as a stationmaster at Öland Railway Company and to undertake work as a journalist and afterwards his studies at the University and free research work. In 1923 he got his degree of cand. phil. at Lund University with history of art as his main subject, and two years later he was awarded the degree of phil. lic. His work on churches of Southern Sweden with broad western towers (Skånes romanska landskyrkor med breda vesttron, Lund 1926) was published in Mandelgren Publications series; it is a research of great interest in which the author attacks the prevailing opinion on the question of dating.

He collaborated with the Swedish General Inventory of Ecclesiastical Art, directed by S. Curman and J. Roosval. His scientific work was restricted to three provinces: Bleckinge, Öland and Skåne (Scania), first being his natal district, the second the place of his employment as a stationmaster, and in the third he stayed the later part of his life at the university town of Lund. The work of the Swedish General Inventory of Ecclesiastical Art is planned as a series of complete monographs of churches: in each case not only the edifice itself is being investigated, but the archives as well; the building measured crosswise and lengthwise including all the interesting details of construction. Consequently a participation in the work of this scientific entreprise gives a real opportunity to do productive research work on history of art. W. Anderson was able to complete the whole monograph of Blecinge, the first volume of which was published in 1932 (Sveriges Kyrkor, publ. by S. Curman and J. Roosval, Blekinge I, by William Anderson, Stocholm 1932, 392 pages, 415 illustrations). The second volume is now in print, whereby a complete survey of all country churches of this province will be accomplished. A description of town churches in Blekinge was also made by Anderson but unfortunately cannot be published at present due to financial reasons. The most interesting item in the Bleking inventory seems to be the discovery of traces of fortification work in one of the churches in the eastern part of this province. Before its modern mutilation, this church was provided with one western and one eastern towers. This type, called in Sweden „packsaddle church" (klöfsadel-kyrkor), was earlier known in Öland only, and the investigation of the many fortified towers of this island was Anderson's favorite occupation. Unfortunately death prevented him from finishing his Öland manuscript and it will have to be finished by another hand. However it already contains a very valuable descriptive and analysing text and many elucidative ob-

servations. He was charged, on behalf of Skåne, to make part of the description of this big province. However, the manuscript and its publication are greatly hindered by financial reasons.

W. Anderson's deepest interest lay in the 12-th century sculpture on which subject he worked inspired and stimulated by the brilliant genius of Kingsley Porter. William Anderson's ideas were somtimes too bold but they always had an illuminating effect. He gave some contributions of lasting value on the problem of importance of Southwestern Europe to nordic 12-th century sculpture. His articles are to be found in Fornvännen (periodical of the Royal Swedish Academy of Antiquities etc., with German summaries), in Konsthistorisk Tidskrift (Art Review, publ. by the Society of History of Art in Stockholm, with English summaries), in the Annales de l'Institut Kondakov and in many other Swedish, German and American periodicals; unfortunatly, some of them are often difficult to obtain, as for instance papers of small provincial archeological societies.

The deceased had a great enthusiasm for the field where exact knowledge seems to be almost impossible, but where pure notion and naked forming of the problem are praiseworthy. I mean the landscape architecture of primitive religion, the significance of the location of a tomb, the function of groves and mountains as places of a religious cult. He raised the demand of esthetic and liturgical investigation of places. It is rather difficult to give a judgement of this part of his work, making it especially tragic that life and fate did not permit our friend to develope and to finish the work he started.

Stockholm *Johnny Roosval.*

WILLIAM EGBERT WHEELER

William E. Wheeler was born in 1908 in Portland, Oregon. He received his intermediary education in The Hill School at Pottsdown, Pennsylvania and upon graduation entered Yale College as a member of the class of 1933. It was during his college days that I first met him, the occasion rising when he became a member of my discussion course on the History of Eastern Europe in the academic year of 1931—32.

I was at once impressed by his scholarly enthusiasm and by his serious approach to the subject matter. He already had a first hand knowledge of the Far East as he had spent several summers in China and Japan. Dnring his travels he had even acquired some knowledge of the Japanese language. He entered my course with the desire to know more about the Russian background, since his interests were gradually shifting from the Far East to Central Asia. He took an active part in class work and in his questions and remarks invariably showed a genuine interest and an original approach to the topics discussed. He also began learning the Russian langeagu and bofore long acquired a working knowledge of it.

At that time the interest of this country was chiefly in the recent developments in Russia, but W. E. Wheeler directed his attention to historical backgrounds. In the course of his studies he became an admirer of the Russian arts, especially of icon painting. Due to his interests, in the fall of 1932, by special permission of the Dean, he was admitted to my graduate course in Mediaeval Russia. We met first as teacher and student, but before long we became personal friends.

After receiving his B. A. degree from Yale in June 1933, W. E. Wheeler returned to the Coast and was employed in the San Francisco office of the lumber and timber business operated by his father, John E. Wheeler. Though he became thus occupied, he continued his historical studies and planned to return to Yale as a graduate student. In spite of his business duties and his frail health he found time for research work, chiefly in the history of Central Asia. His article „The Control of Land Routes: Russian Railways in Central Asia" was published, in October, 1934, in The Journal of the Royal Central Asian Society. In the year 1935—36 he contributed a number of articles to the magazine Orient et Occident published in Geneva. By that time he had become a memer of The Kondakov Institute and of The American Oriental Society.

His secret ambition for a long time was to organize an archaelogical expedition to Central Asia and in 1936 he started making more definite plans. A complete development of these, however, was thwarted by the deterioration of his health. At various intervals he had to spend months in a hospital.

During these last years of his life we kept in touch with each other, corresponding more or less regularly. I enjoyed his letters a great deal. They always displayed his intense scientific curiosity and the diversity of his scholarly interests, and they were permeated with his love for Old Russia and her arts. From them I know that, when it was possible, he attended the Russian church services in San Francisco at Christmas and on Easter eve; he particularly enjoyed the singing of the choir.

He died on the seventh of March, 1938. Fate did not give him the opportunity to realise fully his plans and ambitions, but is not the striving for a noble ideal as important as the practical achievements on a chosen path? It is such spirit which leads scientists to their discoveries and it is the idealistic aspirations which ennoble the life of mankind.

The Sciences, historical science included, cannot flourish without men who are truly devoted to them. The late William E. Wheeler was indeed one of these rare men.

G. Vernadsky.

БИБЛІОГРАФІЯ

G. L. **Prestige** D. D., *God in patristic Thought* William Heinemann ltd. London—Toronto (1936), p. XXXVI + 318.

La remarquable étude du théologien anglican docteur G. L. Prestige »Dieu dans la pensée patristique« constitue certainement un événement considérable dans le développement de la science patristique contemporaine. Les dimensions de l'article présent ne nous permetant pas d'en donner un exposé, nous nous arrêterons avec un peu plus de longueur seulement sur son introduction intéressante (p. IX—XXX), comme donnant une bonne idée des tendances générales de l'auteur ainsi que de ses méthodes du travail. Quant au livre lui-même, nous nous bornerons presque exclusivement à l'examen de tels de ses passages qui soulèvent certaines objections de notre part ou nous semblent nécessiter une explication supplémentaire. D'abord pour les circonstances où naquit le livre. L'auteur nous raconte lui-même qu'étant occupé depuis 1921 de recherches philologiques en vue de préparer un dictionnaire de la langue grecque partistique, projeté par l'»Oxford University Press«, il lui advint de rassembler un matériel si grand concernant les différentes significations des termes patristiques relatives à la Trinité et à l'incarnation, qu'il ne vit d'autre moyen de l'utiliser qu'en l'employant comme base de l'ouvrage théologiqe présent. »Avant d'entreprendre d'estimer la valeur de ce que les Pères avaient enseigné, écrit-il, j'ai essayé d'établir aussi exactement que possible le sens de ce qu'ils avaient dit« (p. X). Il est très important que le dr. Pr. ne se soit pas limité à l'étude de l'usage théologique des termes patristiques, mais qu'il a essayé en même temps de déterminer quel était chez les Pères l'emploi »commun« (c. à d. ne se rapportant pas à la Divinité) de ces mêmes expressions. Par ce procédé il se distingue de la plupart des savants patristiques qui passent généralement de l'examen du sens de ces termes chez les écrivains de l'antiquité à leur usage théologique chez les Pères en ignorant leur emploi »commun« par ces derniers. On pourrait tout de même nommer parmi les précurseurs du dr. Pr. dans cette tâche de »l'examen des faits de l'usage linguistiques« (p. X) dans le domaine de la patrologie le prof. V. V. Bolotov († 1900) qui le surpasse même, peut-être, par la finesse de son intuition philologique, tandis que l'ouvrage du dr. Pr. excelle par sa systématicité exaustive et par l'exactitude objective dans l'xplication des faits. Et il faut reconnaître que par ces recherches si complètes et si systématiques le dr. Pr. à certainement rendu un service précieux à la patrologie et à l'histoire des mouvements dogmatiques. Ces recherches philologiques appartiennent peut-être aux meilleurs pages de son travail. Notons entre autres les remarquables études des termes ἀγένητος (= non créé) et ἀγέννητος (= non engendré — p. 37—54), οἰκονομία (p. 57—67) hypostase (p. 162—178), περιχώρησις (p. 291—299) etc. L'auteur nous explique ensuite, pour quelle raison s'arrête-t-il de préférence sur les Pères grecs dans son étude de la théologie patristique: »Les Pères grecs sont plus philosophes que leurs contemporains latins comme par leur manière d'aborder les questions ainsi que dans leur but. Leur doctrine est tout ensemble plus fine et plus profonde« (p. XI). Il est vrai que beaucoup de ceux qui »lisent la pensée patristique grecque« avec »des yeux médiévaux latins« (p. XI) y croient découvrir certains défauts doctrinaires (un soi-disant trithéisme virtuel etc.), mais le dr.

Pr. reste bien convaincu que la doctrine trinitaire grecque constitue »une théorie de la révélation chrétienne de Dieu à la fois plus profonde et plus satisfaisante que toute autre dérivée des sources purement latines et étroitement associée en plus avec les décisions conciliaires sur la foi chrétienne« (p. XI). Il ne veut pas oublier Augustin si profondement religieux, mais son enseignement lui semble »posséder moins de force philosophique« (p. XI). C'est avec une vive satisfaction que tout historien impartial de l'Orient chrétien accueillira ces jugements du savant occidental, si différents des affirmations courantes qu'on trouve surtout chez les théologiens catholiques romains, d'après lesquels c'est Augustin (et après lui Thomas d'Aquin) qui aurait donné plus de perfection et de profondeur philosophique à la doctrine orientale de la Trinité, de sorte que ce serait surtout par entêtement et myopie que la pensée théologique grecque s'obstinerait à ignorer l'enseignement trinitaire d'Augustin (exemples d'opinions semblables dans l'»Histoire des dogmes dans l'antiquité chrétienne« par l'abbé J. Tixeront, ouvrage par ailleurs sérieux et assez objectif). Passant ensuite au rôle très important de la philosophie grecque dans l'expression progressive du dogme chrétien et prenant sa défense contre les accusations étroites des cercles du protestantisme libéral qui voient dans le dogme trinitaire une sorte de syncrétisme entre le paganisme et le christianisme, le dr. Pr. affirme hautement la légitimité de l'emploi des méthodes philosophiques en théologie. »Je ne crains pas, dit-il, que l'importation du rationalisme hellénique dans le but d'explication des faits de l'histoire chrétienne soit une chose illégitime... De ce point de vue la fameuse attaque de Harnack contre le rationalisme chrétien qui serait (pour lui) un procès de sécularisation, apparaît comme un appel à un préjugé non-libéral« (p. XII). Ceci est d'autant plus vrai »qu'aucune autre méthode rationnelle n'ait existé alors ou n'existe maintenant, excepté celle qui est dérivée en dernier lieu de grandes écoles philosophiques grecques« (p. XVII). Mais en même temps il ne manque pas d'insister que les idées philosophiques étaient elles-mêmes acceptées par les Pères anciens qu'après une élaboration essentielle et seulement quand elles correspondaient aux données de la révélations. »L'idée fut taillée afin de convenir à la foi chrétienne et non la foi arrangée pour cadrer avec la conception importée« (p. XIV). Et puis la patristique grecque, malgré tout son esprit philosophique, avait toujours eu la tendance bien marquée de se tenir aux données de l'Ecriture et de ne pas dépasser les limites de la révélations... Le dogme aurait d'ailleurs pour le dr. Pr., en dépit des tentatives modernes de réduire le christianisme à une sorte de morale pratique, une importance primordiale pour l'existence même de la foi chrétienne. »Pour ma part, écrit-il dans un esprit qui nous rapelle certains passages de St. Athanase, je peux dire seulement que si la rédemption et la sanctification ne peuvent pas être présentées comme des actes de Dieu lui-même, c'est à dire si le Christ et le Saint Esprit ne peuvent pas être prêchés comme véritablement divins, la religion et la morale semblent ne pas avoir de valeur absolue« (p. XV). »La morale chrétienne ne paraît pas pouvoir survivre dans beaucoup de générations à la perte de la foi dogmatique chrétienne« (p. XVI). Entièrement d'accord avec ces idées du dr. Pr. sur l'importance du dogme, nous croyons tout de même que sa confiance dans les méthodes de la pensée philosophique hellénique serait par trop optimiste. Cette même patristique grecque, à l'esprit de laquelle il voudrait tant rester fidèle, affirme avec davantage de force l'incompréhensibilité rationnelle de Dieu, dont la nature ne pourrait être exprimée dans des catégories de la pensée philosophique. Cependant le dr. Pr. n'est pas un intellectualiste extrême; il se rend bien compte que »toute pensée humaine de l'infini doit par nécessité être paradoxale« (p. XXIX). Encore moins pourrait-il être considéré comme un amateur des constructions dogmatiques arbitraires; par contre, tout son livre, pénétré d'un sobre esprit listorique, représente un essai consciencieux et minitieux de discerner la pensée authentique des Pères. Le livre lui-même du dr. Pr. peut-être divisé en deux parties inégales: dans les trois premiers chapitres il traite la doctrine patristique sur Dieu en général (p. 1—75), tandis que le reste (ch. 4—14) est consacré à l'étude de l'évolution historique de la doctrine trinitaire (p. 76—301).

Notons que l'auteur suit ordinairement l'ordre chronologique, mais tandis que pour la doctrine trinitaire il embrasse une période jusqu'au Damascène inclusivement, il se borne dans sa première partie aux Pères anténicéens (sauf rares exceptions).

La première partie de l'ouvrage du dr. Pr. (»Eléments du théisme«, »La transcendance divine«, »La providence divine«) ne soulève pas d'objections spéciales de notre part. Aux très intéressantes observations de l'auteur sur les différents essais de dérivations philologiques du mot »Dieu« qu'on trouve chez les Pères, et qui nous expliquent beaucoup comment ils le comprenait (p. 1—3), nous pourrions tout de même ajouter que les mêmes Pères aimaient à souligner l'inexprimabilité de l'Etre divin dans n'importe quel nom et rapportaient même souvent le mot »Dieu« non à son essence ineffable, mais seulement à ses actions (telle était l'idée de St. Grégoire de Nysse et de beaucoup d'autres. St. Athanase en avait une autre opinion. Il serait intéressant d'étudier cette divergence de vue). On peut aussi regretter que le dr. Pr., tout en examinant le sens de l'expression patristique »la face de Dieu« qu'il comprend comme une méthaphore de la révélation divine (p. 55), ne fait aucune mention de l'expression corrélative »les derrières de Dieu« dont parle d'une façon si intéressante St. Grégoire de Nysse dans sa »Vie de Moïse« (cette expression patristique est importante en rapport avec le problème des relations entre la nature de Dieu et ses manifestations dont le dr. Pr. ne parle que très peu dans son ouvrage). Il nous serait aussi difficile d'accepter l'affirmation du dr. Pr. selon laquelle »les Pères insistent que la révélation de la nature divine ne se fait pas directement sur l'esprit de l'homme, mais doit être inférée des ouevres de Dieu et appréhendée ainsi par l'exercice des facultés rationelles« (p. 56). Evidemment le maintien de l'incompréhensibilité et de l'incommunicabilité de l'essence divine en elle-même constitue un lieu commun de l'enseignement patristique, mais les mêmes Pères, à côté d'une connaissance rationnelle de Dieu par ses oeuvres, admettent la possibilité d'une illumination intérieure immédiate et chrismatique quand l'homme s'unit à Dieu et le connaît (dans la mesure de ses capacités d'un être créé) par un acte de connaissance supra-rationelle. Enfin, étant complètement d'accord avec le dr. Pr. sur l'idée générale qu'il a de la doctrine de la déification de l'homme chez les Pères (»La vie éternelle est la vie de Dieu. Les hommes peuvent arriver à partager ses manifestations et ses activités mais seulement par la grâce, jamais de droit. L'homme reste un être créé: Dieu seul est agenetos« — p. 75), nous croyons tout de même qu'il ne s'arrête pas suffisamment au côté ontologique de cette union avec Dieu.

Passons maintenant à la seconde partie du livre du dr. Pr. Dans le IV ch. »La Sainte Triade« (p. 76—96) il termine une importante étude sur la doctrine des Pères anciens sur le Saint Esprit, par la constatation que chez eux »l'Esprit est considéré comme divin en commun avec le reste du groupe divin, bien qu'en apparence Il n'est pas appelé Dieu en termes nets (comme le Fils l'est fréquemment) par aucun des Pères grecs jusqu'à Basile, ep. 8« (p. 92). On pourrait remarquer à propos de ces lignes du dr. Pr. que cette huitième épitre, dite de St. Basile, appartiendrait réellement selon l'opinion généralement admise, à Evagre le Pontique. Dans ce cas c'est à lui que reviendrait l'honneur d'être le premier qui aurait appelé le Saint Esprit Dieu, si seulement cette lettre n'avait pas été écrite après les homélies de St. Grégoire de Nazianze, où ce dernier nomme aussi le Saint Esprit explicitement Dieu. Remarquons encore en passant que le dr. Pr. ne juge pas nécessaire de citer dans son livre le passage connu de St. Justin, où celui-ci fait mention de l'Esprit prophétique non immédiatement après le Fils, mais après les anges (Apol. 1, 6). Ce passage, évidemment insuffisant pour qu'on puisse douter de la conception trinitaire de Justin et de sa foi dans la divinté de l'Esprit Saint, vu que maintes phrases du même Justin, citées par le dr. Pr., la prouvent incontestablement, n'est pas tout de même dépourvu d'intérêt historique, comme exemple des difficultés qu'éprouvaient les Pères anciens à trouver de justes formules pour leurs croyances. Le ch. V »Monothéisme organique« (p. 97—111) contient une remarquable étude sur le sens du mot »oeconomia« dans le système théologique de Tertullien et d'Hippolyte. D'après le dr. Pr. ce terme n'aurait

pas chez ces auteurs le sens habituel de rédemption ou révélation, mais signifierait une »unité organique« et »système organisé« et s'appliquerait à l'être divin (p. 101—106). Une pareille notion de l'»oeconomia« reste »unique dans la théologie patristique« (p. 111) et c'est un grand mérite du dr. Pr. qu'il a su discerner ce fait et dissiper par conséquence de nombreux malentendus sur la doctrine trinitaire de Tertullien et d'Hippolyte qu'on accusait de prêcher une Trinité de révélation ad extras exclusivement (sens qu'on attribuait au mot »oeconomia«). Dans le ch. suivant »Le Verbe« (p. 112—128) il nous paraît assez difficile d'accepter l'opinion de l'auteur, que le sabellianisme n'aurait jamais été très répandu jusqu'à ce que cette doctrine ne fut renouvelée au IV siècle par Marcel. La lutte qu'a dû mener au III s. contre cette hérésie St. Denys d'Alexandrie, nous semble contredire cette opinion. En général, le dr. Pr. nous donne qu'une idée très incomplète du sabellianisme; il ne note pas, par exemple, des traits si importants qui lui sont propres, comme sa distinction entre l'essence divine et le Père, son enseignement sur le Logos comme révélation de cette essence, précédente à la manifestation trinitaire de la Divinité. Après un exposé dans le ch. VII »Subordinationisme« (p. 123—156) de la doctrine d'Origène le dr. Pr. nous donne au ch. VIII »Individualité et objectivité« (p. 157—178) une analyse détaillée du sens des termes techniques de la théologie philosophique grecque — »prosopon«, »hypostase« et surtout »ousia«. Cette étude philologique permet à l'auteur de conclure que »lorsque la doctrine de la Trinité arriva finalement à être formulée comme une »ousia« en trois hypostases, ceci impliqua l'idée que Dieu, regardé du point de vue de l'analyse intérieure, est un objet unique; mais que, regardé du point de vue de la présentation extérieure, Il est trois objets« (p. 169). Il nous serait cependant difficile d'adhérer entièrement à cette détermination trinitaire du dr. Pr. parce qu'elle nous semble par trop réduire les relations trinitaires aux certains »points de vue« et »analyses«, en les privant ainsi d'une partie de leur primordialité et intra-divinité. L'analyse philologique, croyons nous, ne révèle pas toujours le plein sens théologique d'un terme. Aux observations de l'auteur dans le même chapitre sur les différents adjectifs dérivés du mot »hypostase« (enhypostatos et hypostatikos — p. 174-175), nous pourrions ajouter de notre part qu'on peut encore trouver dans la patristique postérieure une fine distinction entre ἐνυπόστατος et αὐθυπόστατος (chez St. Grégoire Palamas). Les ch. IX »Objet et substance dans Dieu« (p. 179—196) et X »L'homoousion« (p. 197—218), consacrés à la grande controverse trinitaire du IV siècle, appartiennent évidemment aux parties les plus importantes du livre du dr. Pr. On peut dire la même chose du ch. XI »Identité de substance« (p. 219—241), où l'auteur continue son étude du terme »homoousios«, en s'arrêtant en particulier sur son nouvel emploi par St. Athanase et sur l'influence de Tertullien sur lui dans cette question. Il nous semble cependant que le dr. Pr. ne revèle pas suffisamment les défauts de la pensée théologique de Tertullien, son affirmation, par exemple, que chaque Personne de la Trinité possèderait seulement une »partio« de la substance divine. Quoiqu'il en soit, l'affirmation de l'identité concrète et numérique de la substance divine acquiert avec St. Athanase une importance primordiale dans la théologie trinitaire, de sorte que la doctrine même de la »monarchie« divine prend après lui un nouvel aspect. »Les trois Personnes, écrit le dr. Pr., ne ramènent plus à une unité fondée principalement dans une Personne; elles sont véritablement les unes dans les autres« (p. 233). Notons tout de même de notre part, à propos de cette observation de l'auteur, que l'enseignement selon lequel le Père est la seule origine (ἀρχή) et source dans la Divinité, est retenu pour toujours par la théologie orthodoxe dans sa force primitive. La fin du chapitre (p. 235—241) est occupée par une comparaison intéressante, bien que pas toujours assez claire et persuasive, en tout cas incomplète, entre la doctrine trinitaire grecque et latine. Le chapitre suivant (ch. XII) »Unité dans la Trinité« (p. 242—264) est occupé principalement par l'examen de la doctrine trinitaire à l'époque des grands Capadociens et de son développement ultérieur chez St. Cyrille d'Alexandrie. L'importance et la nouveauté particulière de la théologie cappadocienne consisterait surtout, selon le dr. Pr.,

dans le choix de la »triplicité de la présentation objective plutôt que de l'unité de l'être essentiel« (p. 249) comme point de départ de la pensée théologique. L'auteur y voit justement la fin du subordinationisme, tout en admettant que l'enseignement sur le »mode de l'hyparxis« du Père implique sa priorité logique (non temporelle, évidemment) sur les »modes du Fils et du St. Esprit qui en dépendent comme de leur source« (p. 249). Malheureusemnt, ces conclusions si justes du dr. Pr. perdent beaucoup de leur clarté, grâce à un long passage qui suit, où l'auteur parle de ce qu'il appelle »la double procession du St. Esprit« (p. 249—255). Malgré tout notre désir d'éviter tout ce que pourrait être compris comme une polémique confessionelle dans le sens traditionel de ce mot, nous nous voyons obligés de s'arrêter à cette question, vu son importance pour la juste compréhension de la doctrine trinitaire patristique. Le dr. Pr. examine d'abord la doctrine d'Origène sur la procession du St. Esprit du Père »par le Fils«, qui semble vouloir dire par cette expression que le St. Esprit dérive son existence non directement du Père , mais par l'intermédiaire du Fils, d' où Origène tire la conclusion logique que l'Esprit est dans ce sens assez semblable aux autres créatures. C'est un trait caractéristique du subordinationisme d'Origène et, selon nous, un des cas les plus éclatants où il sort des limites de la pensée orthodoxe. Mais nous ne pouvons pas suivre l'opinion du dr. Pr. (sauf, peut-être, pour Eusèbe qu'il nomme trop généreusement »origéniste orthodoxe«, p. 250) qu'une doctrine semblable, même sans sa conclusion ouvertement hérétique, ait été partagée par tous les Pères de l'école alexandrine comme un legs du subordinationisme origéniste (p. 249). La procession du St. Esprit par le Fils, enseignée par les écrivains orthodoxes, ne pourrait, selon nous, en aucun cas porter le nom de »double«, puisque le Père reste toujours l'origine et la source unique et immédiate des autres Personnes de la Trinité, tout le sens de l'expression »par le Fils« se réduisant, comme le montre une analyse attentive des textes, surtout chez St. Basile, à l'affirmation: 1) de la consubstantialité du St. Esprit avec le Fils, de son inséparabilité de Lui dans sa procession éternelle du Père, — ce que les Pères appelaient le repos de l'Esprit dans le Fils; tel est, sans le moindre doute, le sens de l'expression de Grégoire de Nysse, que l'Esprit „ἔχεται" (est attaché) au Monogène, citée par le dr. Pr. (p. 255), mais comprise par lui dans un sens probablement différent; 2) du primat logique (non temporel et non causal) du Fils sur le St. Esprit, par quoi est exprimé l'ordre intérieur (τάξις) des Personnes de la Ste Trinité (subordinationisme orthodoxe). Voir la remarquable étude de Bolotov sur le Filioque dans Christianskoe Čtenie, St. Pétersbourg 1913, p. 573—96). Il nous semble un peu étonnant que le dr. Pr. qui sait généralement analyser avec tant de finesse le sens philologique des expressions patristiques, ne fasse pas attention à ce que la préposition διά ne signifie pas toujours en grec une cause instrumentale, mais indique souvent une relation d'inséparabilité, indivisibilité (une étude très détaillée des sens différents de cette préposition a été faite par N. Bogorodskij dans son livre intéressant »La doctrine de St. J. Damascène sur la procession du St. Esprit«, St. Pétersbourg 1879). Nous regrettons aussi que le dr. Pr., dans sa comparaison subtile entre les doctrines trinitaires grecque et latine (voir plus haut), ne parle rien des relations (différence ou similitude?) qui existeraient entre le διὰ τοῦ Υἱοῦ oriental et le Filioque latin. Il nous est très difficile de saisir la pensée véritable du dr. Pr. sur cette question, mais l'interprétation qu'il donne d'un passage de St. Grégoire de Nysse (p. 253) nous fait croire qu'il entendrait le »par le Fils« dans un sens assez proche du Filioque (dépendance de l'Esprit du Fils dans l'origine et l'existence). Si c'est ainsi, il serait intéressant de constater que l'auteur, malgré son intention de défendre la valeur de la pensée théologique grecque, continue de regarder »avec des yeux de la scolastique latine« cette question importante, en admettant chez les Grecs une doctrine, qui a quelque sens seulement dans les cadres de la théologie trinitaire d'Augustin avec sa conception psychologique (et sans valeur philosophique d'après le dr. Pr.) de la Trinité, où le St. Esprit est compris comme un amour mutuel entre le Pére et le Fils (a ce propos une autre constatation curieuse: tandis que le dr. Pr. ne donne jamais dans son livre le titre de »saint« aux grands théologiens de

l'Eglise orientale — il écrit Athanase, Cyrille, le Damascène etc. tout court, il fait une exception unique en nommant le chef de la scolastique latine — St. Thomas d'Aquin, p. 240), Dans le même chapitre le dr. Pr. met très bien en relief la doctrine cappadocienne et cyrillienne sur la volonté et énergie uniques de la Ste Trinité, agissante toute entière dans chacune de ses manifestations (p. 259—261), il omet cependant d'aborder la question des relations entre cette énergie et l'ousia divine, bien que ce problème ait été posé avec une telle force par les mêmes Cappadociens dans leur polémique anti-eunomienne (v. surtout la très importante 234-me lettre de St. Basile à Amphiloque). Il nous semble, qu'en passant directement dans le ch. XIII »Le triomphe du formalisme« (p. 265—281) de l'époque de St. Cyrille d'Alexandrie aux écrivains du VI—VII siècle (Léonce de Byzance — le Damascène), le dr. Pr. commet une injustice envers l'auteur des oeuvres dites »aréopagitiques«, si non écrites dans cette intervalle, en tout cas acceptées alors par l'Eglise. Ce silence, voulu sans doute, sur les doctrines dyonisiennes forme un des traits les plus frappants de tout le livre du dr. Pr. Le fait suivant peut en donner une idée: tandis que l'auteur cite 96 fois Origène, 95 — St. Athanase, 39 — St. Cyrille d'Alexandrie, 16 — Léonce de Byzance, 12 — St. Maxime, 13 — St. J. Damascène etc., il ne fait qu'une seule citation de Denys, dépourvue d'ailleurs d'importance théologique. Il nous semble tout de même que l'objectivité historique demanderait une autre attitude. Car, si pour la doctrine trinitaire proprement dite Denys l'Aréopagite n'a apporté que fort peu de choses, l'apparition de ses oeuvres créa incontestablement dans la patristique orientale une période nouvelle en ce que concerne l'enseignement général sur Dieu et ses relations avec les créatures. Ses écrits formulent avec une force nouvelle la doctrine apophatique, l'impossibilité d'exprimer Dieu sous les concepts de l'être ou de l'essence. Ce serait plutôt l'idée du bien, d'inspiration néo-platonicienne, qui aurait prise la première place dans sa théologie parmi les dénominations cataphatiques de la Divinité[1]). D'un autre côté, Denys tout en développant l'opposition cappadocienne entre l'ousia et l'énergie, note dans la Divinité, ensemble avec la distinction entre les hypostases, une autre διάκρισις plus subtile entre la super-essence divine et ses »processions conformes au bien« (πρόοδος — De div. nom. 2,5 : P. G. 4, 641—644), entendues parfois comme providence ou volontés divines. En même temps, par sa doctrine sur les idées (»paradeigmes«) et les »prédéterminations« de toutes les créatures existantes en Dieu de l'origine (St. Maxime les appelle souvent, dans ses scolies aux écrits dyonisiens, pensées éternelles de Dieu) Denys a certainement contribué au développement de ce »théisme chrétien« dont parle ailleurs le dr. Pr. La théologie ultérieure a su bien profiter de ces idées de Denys. L'auteur s'arrête dans son ch. »Le triomphe du formalisme« sur le fait intéressant d'altération qu'aurait subi chez les écrivains ultérieurs (Léonce de Byzance et autres) le sens du terme »ousia«. Ayant eu jusqu'à ce moment chez les Pères une signification concrète d'une substance singulière indifférentiée (p. 265), elle commença à être comprise »dans un sens beaucoup plus abstrait... approchant au générique« (p. 265). Ce »mouvement du raisonnement constructif vers une définition formelle« (p. 266) eut pour suite, avec l'affaiblissement de l'idée de l'unité concrète de l'Etre divin, la possibilité d'apparition des doctrines ouvertement trithéistes sur Dieu (le cas de Jean Philopone, monophysite aristotélisant). Le dr. Pr. croit même

[1]) Notons à ce propos que le dr. Pr., tout en s'étendant dans ses premiers chapitres sur le milieu philosophique où s'est formée la pensée chrétienne, ne parle presque pas du néo-platonisme dont l'importance pour l'histoire des dogmes chrétiens nous paraît hors de doute. Son influence d'ailleurs fut double: positive, bien que toujours adoptée aux données de la foi, comme dans le cas de Denys; negative dans le développement de la doctrine trinitaire ecclésiatique où les penseurs chrétiens, pour exprimer philosophiquement leurs croyances, devaient lutter contre les tendances fondamentales du néo-platonisme (émanatisme subordinationiste). La soi-disante triade néo-platonicienne — l'un, l'intelligence, l'âme — pouvait constituer pour eux »un point de repoussement« tout au plus.

que St. Maxime le Confesseur, »un vrai grand homme« (p. 278) pourtant, aurait adhéré »à cet abstrait point de vue sur l'ousia« (p. 278). Nous ne pouvons cependant pas accepter cette opinion de l'auteur: le passage de Maxime qu'il cite (p. 279), d'authenticité d'ailleurs douteuse, se rapporte exclusivement à la christologie et a en vue des objets créés. Nous n'avons pas le droit d'étendre cette définition à la divine ousia, d'autant plus que St. Maxime dit lui-même en un autre endroit que »Dieu n'est pas une ousia comme une ousia qui est dite simplement et communèment« — P. G. 90, 1084 B. Il l'oppose donc à l'ousia abstraite de la christologie. Mais avec plus de détermination et sans laisser place au doute, St. Maxime rejette l'idée abstraite de la divine ousia, lorsqu'il écrit dans son »Explication de l'oraison dominicale« que »la Monade, étant une ousia proprement existante par ellemême (κυρίως ἀυθύπαρκτος)..., ne se distingue pas de la Triade comme quelque chose de commun et générique, aperçue seulement par un acte d'esprit dans les particuliers qu'elle embrasse« — P. G. 90, 892 D. Mêmes idées dans le remarquable exposé de la doctrine trinitaire qui se trouve à la fin de la quatrième centurie du contemporain et ami de St. Maxime, l'abbé Thalassios: malgré l'affirmation du dr. Pr. que l'hypostase dans la théologie postérieure aurait acquis au lieu du sens ancien »ousia plus individualité« la signification »individualité comme distinguée de l'ousia« (p. 276) c. à d. »propriété et accident«, Thalassios y définit formellement l'hypostase comme οὐσία μετὰ τῶν ἰδιωμάτων — »ousia avec les particularités« — cap. 388, P. G. 91, 1468 A.

Il nous semble que dans cette crainte exagérée de l'abstrait, qui découvre l'abstrait même là où il n'existe pas en réalité, se manifeste un trait caractéristique de la psychologie anglo-saxonne. Nous pensons aussi que pour donner une idée complète de la doctrine trinitaire de Maxime, il aurait fallu exposer son enseignement sur le Logos (le dr. Pr. évite de le faire). Le dernier ch. XIV »Co-inhérence« (p. 282—301) est consacré principalement à la doctrine trinitaire de St. Jean Damascène. L'étude détaillée de sa théologie (surtout du terme περιχώρησις exprimant les relations entre les Personnes de la Trinité) permet au dr. Pr. de voir en elle l'achèvement de toute la doctrine trinitaire orientale. »Rien d'important ne restait plus à être ajouté à la définition patristique grecque de la Trinité. Elle demeure comme un monument d'un rationalisme chrétien inspiré« (p. 299). Cette remarque nous paraît juste dans ces lignes générales; pourtant la patristique grecque ne cesse pas de se développer après le Damascène. La véritable conclusion de son enseignement sur Dieu serait à trouver plutôt chez St. Grégoire Palamas qui avait approfondi philosophiquement et systématnsé différentes idées qui avaient existé déjà avant lui.

Arrivés à la fin de ces remarques un peu fragmentaires sur le livre du dr. Pr. nous voudrions dire de nouveau que malgré certaines divergences, sérieuses ou secondaires, qui peuvent nous séparer, notre admiration est vraiment grande pour le remarquable ouvrage du théologien anglican qui sait défendre avec tant d'autorité la haute valeur théologique et philosophique de la pensée patristique grecque. C'est en le lisant en entier qu'on pourrait seulement comprendre toute son importance. On peut le conseiller à tout ceux qui étudient la théologie orthodoxe et s'intéressent en général à la vie intelectuelle et spirituelle de l'hellénisme chrétien et de Byzance.

Moine Basile Krivochéine.

Monastère Russe St. Panteleimon.
Mont Athos.

Ἰουστίνου Ἰ. Μωϋσέσκου, Εὐάγριος ὁ Ποντικός. Βίος-Συγγράμματα-Διδασκαλία. Ἀθῆναι 1937, σ. 153.

Ce livre de dimensions modestes, mais consciencieux du théologien roumain Justin Moïsesko, écrit en grec moderne, valut à son auteur le grade de docteur de théologie à la Faculté de Théologie de l'Université d'Athènes. Cet ouvrage est consacré à l'étude de la vie, l'activité littéraire et la doctrine de l'ascète et écrivain spirituel bien connu du IV siècle, Evagre le Pontique (346—400). La première partie du livre, »Vie d'Ev. le P.« (p. 17—50),

est écrite sur la base de toutes les données historiques concernant la question, bien qu'on pourrait remarquer que l'auteur n'y fait pas d'efforts suffisants pour nous donner une image psychologique vivante de son héros. Suit un exposé détaillé du sort posthume d'Ev. dont le nom fût mêlé aux controverses origénistes. D'après l'auteur, le fait de sa condamnation personnelle au V concile reste improuvable, bien qu'une telle impression se soit formée dans l'opinion générale de la postérité (p. 50). Dans la seconde partie, »Oeuvres littéraires d'Ev. le P.« (p. 51—100), l'auteur fait une étude complète de l'héritage littéraire d'Ev. qu'il divise en oeuvres authentiques, fausses et sujettes au doute. Dans la dernière catégorie il place toutes celles qui, bien qu'inscrites dans les manuscrits en son nom manquent du témoignage des anciens. Ce criterium nous paraît parfois trop sévère. Notons d'autre part que l'auteur ne semble pas partager l'hypothèse du P. J. Hausherr (v. »Le traité de l'oraison d'Evagre le Pontique« dans la Revue d'Ascétique et de Mystique, 1934) d'après qui ce remarquable Traité de l'oraison attribué généralement à St. Nil le Sinaïte serait en vérité une oeuvre d'Evagre. M. Moïsesco la restitue à St. Nil (p. 95). C'est la troisième partie du livre, »La doctrine d'Ev. le P.« (p. 101—145), qui nous semble être la plus importante. L'auteur y expose d'abord (p. 101—130) d'une manière détaillée et systématique (on serait même tenté de dire pédantique) l'enseignement dogmatique d'Ev. sur la Divinité, ses idées triadologiques, sa cosmologie et son eschatologie aux tendances origénisantes avec leur chute des êtres intelligibles, la préexistence des âmes et l'apocatastase générale. Le fait que l'auteur appuie ses jugements sur des citations nombreuses des oeuvres d'Evagre donne à toute cette partie de son ouvrage une valeur considérable. A notre regret, il accorde bien moins de place et d'attention à l'exposé de sa doctrine ascétique (p. 130—144, sous le titre »Vie chrétienne«), bien qu'il nous paraît certain qu' Ev. et par sa vie et par ses oeuvres était avant tout un personnage aux intérêts spirituels prédominants, un mystique en un mot, bien qu'aux tendances intellectualistes prononcées. Et ce sont ses idées ascétiques qui furent surtout vivantes dans leur action dans l'Eglise (notons ici l'acceptation partielle de ses oeuvres ascétiques par la Philokalia qui cristalise si exactement la spiritualité traditionnelle du monachisme byzantin). Le livre se termine par un essai d'appréciation générale d'Ev. et du rôle qu'ont joué sa personnalité et ses oeuvres dans la vie ecclésiastique (p. 145—153). Au commencement du livre se trouve une très bonne et très complète indication des sources et des travaux scientifiques qui ont été utilisés par M. Moïsesco. Si l'auteur de ces lignes ne craignait pas d'être accusé de nationalisme exagéré, il aurait remarqué que le silence absolu de cette bibliographie sur les ouvrages scientifiques russes lui paraît être son défaut essentiel, autant qu'il s'agit d'un travail d'un théologien orthodoxe. Malgré ceci, nous pouvons dire que le livre de M., sans donner presque rien de vraiment nouveau, constitue néanmoins un bon et utile résumé de nombreux travaux consacrés dernièrement à Ev., surtout depuis le moment quand Frankenberg a publié (en 1912) les oeuvres principales d'Ev., perdues dans le texte original grec, mais conservées en version syrienne et arménienne. Comme il arrive souvent en pareil cas, on n'a pas manqué d'exagérer l'importance de l'écrivain récémment »découvert« en qui certains érudits ont voulu voir le fondateur de toute la spiritualité orientale, fidèlement suivi presque par tous les écrivains postérieurs. M. sans faire une étude détaillée de cette question, accepte d'une manière générale cette opinion répandue (p. 15—16 et 152—153). Il est loin de nous de vouloir nier tout ce qu'elle contient de bien-fondé; certaines affirmations de l'auteur nous paraïssent néanmoins discutables. C'est ainsi qu'il est difficile d'accepter que Diadoque aurait fidèlement pris chez Ev. presque dans sa totalité sa doctrine sur la prière (p. 152). En réalité le Bienheureux Diadoque (Vs.) est connu comme le premier écrivain spirituel qui aurait écrit à propos de la »prière de Jésus«, qu'Ev. ne mentionne nulle part (v. l'intéressant article de K. Popov sur la doctrine de la prière de Jésus chez le Bienheureux Diadoque dans les Travaux de l'Académie de Kiev, 1902, 3, p. 651—676). En général Diadoque appartient à un type spirituel bien différent d'Ev. s'approchant plutôt de Macaire, malgré sa polémique antimessalienne. Ce fait fut justement

remarqué par le P. Hausherr dans son article important »Les grands courants de la spiritualité orientale«, Orient. Christ. Periodica 1935, p. 114—138; v. p. 126— 128. Quant à l'affiramation qu' Isaac de Ninive aurait emprunté chez Ev. non seulement sa doctrine, mais aussi son style et sa méthode (p. 60), cette affirmation nous semble témoigner d'une incompréhension étrange de toute la force originale de ce grand mystique syrien. On pourrait constater avec un peu plus de fondement l'influence des conceptions évagriennes sur la doctrine ascétique de St. Maxime l'Homologète (p. 152) bien qu'ici aussi l'importance centrale qu'acquiert chez lui le Logos divin donne à toutes sa spiritualité un cachet particulier... Quoiqu'il en soit, l'étude de M. conserve toute sa valeur d'excellente somme de nos connaissances sur Ev. le P. et c'est avec la plus grande satisfaction qu'il faut saluer la composition d'ouvrages pareils par des théologiens orthodoxes, car il serait vraiment paradoxal si nous laissions exclusivement aux savants d'Occident la tâche d'étudier le riche héritage spirituel que nous a laissé la patristique orientale.

Moine Basile Krivocheine.

L. **Bréhier** et R. **Aigrain**, ***Grégoire le Grand, les États barbares et la conquête arabe (590—757)***, Histoire de l'Église, publiée sous la direction de A. Fliche et V. Martin, t. V, Paris (Bloud & Gay) 1938, 576 p.

Le grand ouvrage d'histoire ecclésiastique publié par A. Fliche et V. Martin, qui se propose de donner en 24 volumes une histoire complète et détaillée de l'Eglise chrétienne depuis les origines jusqu'à nos jours, vient de faire un progrès remarquable par la publication d'un nouveau volume bien important. Ce volume est consacré à l'époque transitoire qui embrasse le temps depuis Grégoire le Grand jusqu'à la formation de l'Etat pontifical ou, en parlant en byzantiniste, depuis l'écroulement définitif de l'oeuvre justinienne jusqu'au concile iconoclaste de Constantin V. Les parties concernant les pays occidentaux sont traitées d'une façon excellente par M. l'abbé René Aigrain, tandis que les chapitres touchant l'Empire byzantin qui nous intéressent tout particulièrement, sont écrits par un des byzantinistes les plus éminents, M. Louis Bréhier. Il n'est pas nécessaire de rappeler aux lecteurs de notre revue tout ce que les études byzantines doivent à M. Bréhier dans le domaine de l'histoire de l'église aussi bien que dans celui de l'histoire politique et de l'histoire de l'art. La vaste érudition qui embrasse tous ces domaines c'est ce qui frappe tout d'abord et remplit d'admiration celui qui lit les chapitres que M. B. a consacrés dans le volume présent à l'histoire de l'Eglise et de l'Etat byzantin de la fin du VI-e jusqu'au milieu du VIII-e siècle. Car ce ne sont pas seulement les événements d'ordre ecclésiastique qui attirent l'attention de l'auteur. Avec autant de soin il étudie aussi l'histoire politique, le développement interne de l'Etat byzantin et ses luttes contre les Perses et les Arabes, les Avares, les Slaves et les Bulgares, bref tous ces faits historiques qui ont profondément influencé la vie byzantine et dont la connaissance est indispensable pour la compréhension des mouvements spirituels et des événements de l'histoire de l'Eglise. Le récit repose sur un examen extrêmement solide des sources et une connaissance parfaite de la littérature moderne. Les bibliographies citées en tête des chapitres et dans les notes, en donnent la meilleure preuve. Outre les travaux écrits en langues occidentales, M. B. a consulté aussi la littérature en langes slaves, surtout la littérature russe. Notons toutefois que le célèbre historien de l'Eglise, cité p. 99, 107, 135, s'appelait Bolotov et non Volotov.

Dans l'exposé excellent et détaillé des rapports de Grégoire le Grand avec Byzance (ch. II) la querelle fameuse au sujet du titre de »patriarche oecuménique« occupe bien naturellement la place centrale. Il nous paraît que M. B. ait parfaitement raison de rejeter l'explication répandue d'après laquelle ce titre serait synonyme de »patriarche de l'Empire« (v. ses arguments solides à la p. 65). Mais nous ne voyons pas très bien pourquoi M. B. affirme que »ce terme d'oecuménique a fini par devenir synonyme d'autocéphale« (p. 68). En effet, parmi les Eglises autocéphales assez nombreuses qui se sont formées au cours des siècles dans la partie orientale du monde

chrétien, aucune n'a jamais porté ce titre qui restait et reste aujourd'hui encore réservé au patriarche de Constantinople.

Les chapitres suivants (III—VII) s'occupent de l'époque d'Héraclius et de ses successeurs. M. B. fait un récit détaillé de l'histoire mouvementée de cette époque et donne un exposé clair, précis et solide de l'histoire de l'hérésie monoénergique et monothélite. D'ailleurs, ici encore il paraît que le but de l'auteur soit moins l'interprétation des doctrines théologiques que l'établissement de l'ordre historique des faits.

Le chapitre XIII qui traite l'histoire de la querelle des images est particulièrement fascinant, et je suis heureux de voir que M. B. ait largement adopté les résultats de mes travaux concernant cette époque. C'est ainsi que nous sommes en plein accord sur le rôle important joué par le haut clergé de l'Asie Mineure à l'origine du mouvement iconoclaste, sur le fait que Léon III n'a publié aucun édit contre les images avant 730, sur l'authenticité des lettres de Grégoire II à Léon III et enfin (pour ne citer que les points les plus importants) sur les doctrines particulières de Constantin V qui dépassaient de beaucoup en radicalisme les conclusions du concile iconoclaste de 754 et qui montrent une tendance monophysite assez prononcée. M. B. a su renforcer par des arguments nouveaux et très remarquables mon opinion au sujet de l'édit de Léon III, de sorte que (malgré E. Caspar) nous pouvons dire que c'est aujourd' hui un fait acquis que pendant les années 726—729 Léon III s'est limité à des mesures préparatoires et qu'un édit officiel contre le culte des images ne fut publié qu'en 730. En somme, le récit que M. B. fait de l'histoire du mouvement iconoclaste est excellent par sa clarté et sa précision, et on regrette seulement que ce récit reste incomplet, en s'interrompant au milieu du règne de Constantin V. Le chapitre XIV intitulé »La vie de l'Eglise byzantine de Maurice à Constantin V« donne un tableau d'ensemble intéressant et varié de la constitution de l'Eglise byzantine et de son activité dans les différents domaines.

Pourtant il est évident que dans chaque livre, et surtout dans un livre de synthèse, quelles que soient ses qualités, on peut trouver, à côté de nombreuses conclusions justes et même excellentes, aussi quelques erreurs. Dans le livre présent les erreurs sont particulièrement rares et ne concernent que des questions spéciales de moindre importance. Notons toutefois que la V-e indiction, pendant laquelle s'est tenue le concile Quinisexte, commençait le 1 septembre 691 et non 692 (p. 195). Il est difficile d'admettre que Constantin IV ait fait couper le nez à ses frères déjà en 668 (p. 181); étant donné que ces princes avaient porté les titres impériaux jusqu'à 681, on a tout lieu de croire, malgré Théophane, que leur mutilation ne date que de cette même année, comme l'a montré déjà Brooks, Engl. Hist. Review 30 (1915) 42 et s. Il n'est pas exacte que le règne de Philippicus n'a duré qu' »à peine six mois« (p. 208), car cet empereur avait occupé le trône de la fin de 711 jusqu'au 3 juin 713. Les observations de M. B. (p. 438 et s.) au sujet de la Loi agraire, qu'il attribue à Justinien II, sont excellentes, mais à côté de l'édition de Ferrini il fallait citer au moins encore l'édition plus récente d'Ashburner. L'Eclogue, dont la découverte M. B. (p. 438) attribue à Zachariae, était connue bien avant et fut publiée déjà par Leunclavius. Quant à la date de la promulgation de ce manuel, il nous paraît que l'année 726 serait préférable. Bien que M. B., en suivant le P. Grumel, date l'Eclogue de 741, il fait mourir Léon III, son auteur, en 740 (p. 457 et s.) au lieu de 741. Par conséquent sa chronologie du soulèvement d'Artavasde n'est pas exacte (p. 458 et s.). Il n'est pas non plus tout à fait juste de dire que »Léon l'Isaurien désorganisa l'Université impériale, telle qu'elle était établie depuis Constantin« (p. 450). L'Université de Constantin ou plutôt de Théodose II n'a pas survécu le règne de Phocas, tandis que ce fut l'Académie oecuménique organisée à sa place sous Héraclius qui succomba à la fureur iconoclaste de Léon III. Notons enfin que le président du concile iconoclaste de 754, l'archevêque Théodose (et non pas Théodore) d'Ephèse, fut le fils de Tibère-Apsimar et non d'Anastase II (p. 459).

C'est inutile de dire que ces quelques petites inéxactitudes ne diminuent aucunement la grande valeur de ce bel ouvrage. Ce serait vraiment du pédantisme d'attacher trop d'importance à ces petites corrections qui sont insignifiantes en comparaison des nombreuses

qualités positives de ce livre qui est, nous l'avons déjà dit, un vrai chef d'oeuvre d'exactitude historique et qui mérite toute notre admiration pour la précision, l'objectivité et la prudence de ses conclusions.

Ce n'est que par manque de place que nous n'avons pas parlé aussi des chapitres écrits par l'abbé Aigrain et que nous nous sommes bornés aux parties traitées par M. Bréhier et qui intéressent surtout nos lecteurs. Mais nous tenons à féliciter tous les deux auteurs de leur oeuvre particulièrement réussie.

G. Ostrogorsky.

G. I. Bratianu, *Études byzantines d'histoire économique et sociale*, Paris (Librairie orientaliste P. Geuthner) 1938, p. 294.

M. Bratianu a eu l'heureuse idée de réunir dans un volume ses études concernant l'histoire économique de l'Empire byzantin. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire intérieure de Byzance lui en seront reconnaissants et se réjouiront en relisant les importantes études du savant historien roumain. On sait que M. B. occupe une place éminente parmi les byzantinistes dont les recherches ont, en ce dernier temps, contribué à l'éclaircissement de l'histoire économique et financière de Byzance. Dans le volume que M. B. vient de nous présenter on trouve ce qui concerne l'histoire financière les deux études sur »La distribution de l'or et les raisons économiques de la division de l'Empire romain« (parue en 1935 dans Istros II et dans Le Flambeau XVIII) et sur »L'hyperpère byzantin et la monnaie d'or des républiques italiennes au XIII-e siècle« (Mélanges Ch. Diehl I, 1930), celle ci complétée et remaniée. Pour l'histoire agraire on y trouve un essai d'histoire comparée (roumaine, russe et byzantine) sur le servage de la glèbe et le régime fiscal (Annales d'hist. économique et sociale V, 1933) qui montre d'une façon très claire que dans les pays de l'Europe orientale l'attachement des paysans à la glèbe s'explique surtout par des considérations d'ordre fiscal. Dans un chapitre intitulé »Etudes sur l'approvisionnement de Constantinople et le monopole du blé à l'époque byzantine et ottomane« M. Bratianu a refondu, en les augmentant et remaniant, trois articles parus dans Byzantion V (1930), VI (1931) et IX (1934); parmi les études d'histoire économique de M. B., toujours importantes et instructives, le dernier de ces trois articles, qui traite la question du monopole du blé au XI-e siècle et qui fut l'objet d'une communication au Congrès des études byzantines à Sofia, est d'après nous le plus interessant et le plus ingénieux. La petite étude sur les anciennes modes orientales à la fin du Moyen Age, publiée dans notre revue (Sem. Kond. VII, 1935), réapparaît elle aussi sous une forme complétée. Enfin, M. B. réimprime son article »Empire et »démocratie« à Byzance« de la Byzantinische Zeitschrift XXXVII (1937) qui reprend les idées connues d'après l'excellent petit livre de l'auteur sur les Privilèges et franchises municipales dans l'Empire byzantin. Pourtant, puisqu'on sait aujourd'hui, grâce à M. Dölger (cité par M. B., p. 97, n. 4), que la »démocratie« dont il est question dans le fameux passage de Théophane sur les derniers jours de l'empereur Staurakios n'a rien à faire avec un régime démocratique et qu'elle ne signifie qu'une simple insurrection ou une émeute, il paraît un peu artificiel de mettre l'épisode racontée par Théophane en rapport avec l'activité politique des dèmes (impuissants, d'ailleurs, déjà depuis le VII-e siècle).

A côté de ces études déjà connues et appréciées par tous les spécialistes, on trouve dans le recueil de M. Bratianu une interessante recherche sur »Le règlement des dettes dans l'Antiquité et la novelle de Justinien de 555« qui, publiée en roumain, était jusqu'ici inaccessible à la majorité des savants. Un problème des plus actuels que la crise économique récente a posé en Roumanie ainsi qu'ailleurs, celui de conversion des dettes agraires, donna à M. B. l'idée d'étudier les tentatives d'alleger la situation des débiteurs dans le monde antique, en commencant par la fameuse réforme de Salon et jusqu'au temps de Justinien I. La novelle de cet empereur de 555, dont »la similitude avec les circonstances actuelles est tout à fait frappante«, offre aux débiteurs de l'Italie et de la Sicilie reconquises une moretoire de cinq ans et, à la fin de ce terme, une reduction de dettes à moitié.

Enfin le volume contient une étude nouvelle

et encore inédite sur »La politique fiscale de Nicéphore I.« On y trouve un récit assez complet du règne de Nicéphore I dès son avènement au pouvoir suprême. Mais ce qui occupe surtout l'auteur, c'est naturellement l'analyse du fameux passage de Théophane sur les mesures financières et économiques de Nicéphore I, les dix »vexations« d'après notre chroniqueur malveillant. M. Bratianu discute ces »vexations« une par une, et nous tenons à dire que ses interprétations nous paraissent pour la plupart exactes et même évidentes. Il y a cependant quelques points concernants le système fiscal sur lesquels nous ne saurons partager les vues de l'auteur. Ses renseignements sur l'ἐπιβολή et sur l'ἀλληλέγγυον (p. 98 et s.) ne sont pas très claires et ne manquent pas d'erreurs. La supposition que le καπνικόν ne fut prélevé que sur les serfs (p. 203, cf. aussi p. 261)est insoutenable (malgré M. Dölger et M. Constantinescu), car elle se trouve en contradiction manifeste avec le renseignement de Ibn Khordâdbeh (De Goeje 84), d'après lequel on prélevait dans l'Empire byzantin »une contribution annuelle... sur chaque foyer«. Cette supposition contredit aussi les indications unanimes et tout à fait claires du Continuateur de Théophane et de J. Skylitzes (que nous avons déjà eu l'occasion de citer à ce sujet plus d'une fois) d'après lesquels le kapnikon fut prélevé sur t o u s les contribuables dans les provinces byzantines. On est surpris de l'affirmation de l'auteur que les Isauriens ont transformé l'ἀερικόν en impôt foncier (p. 199). J'avoue de ne pas comprendre sur quoi cette opinion repose-t-elle? La taxe de χαρτιατικόν perçue pour l'enregistrement dans les listes cadastrales, n'était pas de deux nomismata (p. 202), mais de deux keratia (probablement sur chaque nomisma). La »neuvième vexation« me semble d'une importance beaucoup plus grande que M. Bratianu ne lui attribue. D'aprés Théophane l'empereur obligea les nauclères à acheter, au prix fixé par l'Etat, des propriétés foncières du littorale de l'Asie Mineure. Si cette »vexation« n'avait d'autre but que de réaliser en numéraire les propriétés confisquées ou sécularisées par l'Etat, on ne comprend pas très bien pourquoi il n'est question que de terres situées sur le littoral et pourquoi l'achat obligatoire n'est imposé qu'aux nauclères qui, comme le dit Théophane, »ne se sont jamais occupés d'agriculture« (c'est, d'ailleurs, pourquoi Bury trouvait obscures les causes de cette »vexation«). Il me semble qu'il s'agit ici de la création de ces biens de soldats maritimes (πλόϊμοι στρατιῶται) qu'on trouve cités dans les sources du X-e siècle à côté des biens des soldats de l'armée (des stratiotes proprement dit), donc d'une mesure d'importance primordiale pour le développement de la force maritime de Byzance.

M. B. a groupé ses études en trois parties d'après l'ordre chronologique et selon les principes de la division tripartite de l'histoire byzantine qu'il a établis dans son important article sur »Les divisions chronologiques de l'histoire byzantine« (Bull. hist. de l'Acad. Roumaine XVII, 1930) réimprimé en tête du présent volume. La première période de l'histoire byzantine comprendrait d'aprés M. Bratianu, de même que d'après M. Stein (Mitt. zur Osman. Gesch. II, p. 2 et s.), l'époque depuis l'avènement de Dioclétien jusqu'à la mort d'Héraclius. Il semble cependant qu'on ferait mieux de commencer l'histoire byzantine par la fondation de la Nouvelle Rome et par la christianisation de l'Empire sous Constantin le Grand. Car ce qui n'est pas chrétien, n'est pas encore byzantin. La seconde époque commence à notre avis plutôt par l'avènement que par la mort d'Héraclius, car c'est le règne de ce grand empereur qui a vu naître cet Empire grec du Moyen Age tant différent du Bas Empire romain par sa langue et par son esprit aussi bien que par son système administratif, militaire, économique et social. Et comme la création de ce système nouveau signifie le commencement de l'»Empire moyen«, sa dissolution après la mort de Basile II signifie tout logiquement sa fin. En d'autres termes: ce n'est pas la prise de Constantinople par les Latins en 1204 (date essentielle pour M. Bratianu), ni même la bataille de Mantzikert en 1071 (date essentielle pour M. Stein), c'est déjà la mort de Basile II en 1025 qui est d'après nous à considérer comme limite entre la seconde et la troisième période de l'histoire byzantine, entre l'époque de l'Empire centralisé et »démocratique« et celle de l'Empire »féodal«. En effet, dans son étude déjà mentionnée sur la tentative manquée d'un monopol céréal du XI-e siècle, M. B. n'a-t-il pas démontré lui-même d'une façon excellente com-

bien on s'était éloigné, déjà à l'époque des Ducas, des conditions de l'époque glorieuse de la dynastie macédonienne? Quoique en dise M. Bratianu à la p. 10, le changement profond, subit par l'Empire au XI-e siècle, ne fut pas seulement d'ordre politique et social, mais aussi, et même surtout, d'ordre économique.

G. Ostrogorsky.

Diogenes A. Xanalatos, *Beiträge zur Wirtschafts- und Sozialgeschichte Makedoniens im Mittelalter, hauptsächlich auf Grund der Briefe des Erzbischofs Theophylaktos von Achrida.* Dissertation-München, 1937.

Für die wirtschaftlichen und sozialen Verhältnisse des byzantinischen Reiches in der Zeit um die Wende vom 11. zum 12. Jahrhundert ist der Briefwechsel des Erzbischofs Theophylaktos von Achrida eine unschätzbare Quelle, ebenso wie der Briefwechsel des Metropoliten Michael Choniates von Athen für die Zeit um die Wende vom 12. zum 13. Jahrhundert. Die Briefe dieser beiden hervorragenden Vertreter der byzantinischen Kirche enthalten eine Fülle von wichtigen Nachrichten über das Leben der byzantischen Provinz unter den Angeloi und ergänzen sehr wesentlich die diesbezüglichen spärlichen Mittelungen der Geschichtswerke und die in den Urkunden verstreuten Angaben. Die Bedeutung dieser Quellen für die innere Geschichte des byzantinischen Reiches ist schon von V. G. Vasijevskij und F. I. Uspenskij erkannt worden. Die Begründer der modernen russischen Byzantinistik, die ja auch zur Erforschung der byzantinischen Wirschafts- und Sozialgeschichte den Grundstein gelegt haben, schenkten den Schriften der beiden erwähnten griechischen Kirchenfürsten besondere Beachtung. Vasiljevskij hat dem Briefwechsel des Theophylaktos von Achrida (Žurnal Min. Nar. Prosv. 164 [1872] 306—316 = Trudy I, 134—139), Uspenskij den Schriften des Michael Choniates eine eingehendere Untersuchung gewidmet (Žurnal Min. Nar. Prosv. 225 [1883] 30—87; 301—360).

In neuester Zeit, da unsere Wissenschaft mit wachsender Aufmerksamkeit sich der Erforschung der inneren Entwicklung des byzantinischen Reiches zuwendet, werden die Briefe des Theophylaktos von Achrida und des Michael Choniates erneut unter die Forscherlupe genommen. Ueber Michael Choniates besitzen wir heute eine ausgezeichnete Arbeit von Georg Stadtmüller (Michael Choniates, Metropolit von Athen, Orientalia Christiana 33 [1934] 128—324), die zu dem besten gehört, was in letzter Zeit über die innere Geschichte des byzantinischen Reiches geschrieben worden ist. Die Korrespondenz des Theophylaktos von Achrida, die auch für die südslavische Geschichte von grosser Bedeutung ist, wurde schon von V. Zlatarski im II. Band seiner Geschichte Bulgariens ausführlich behandelt (Sofia 1934) und vom Metropoliten Simeon ins Bulgarische übersetzt (Sofia 1931). Nun legt D. Xanalatos eine neue Untersuchung der Briefe vom wirtschafts- und sozialgeschichtlichen Standpunkt vor.

Zu den schon vom Metropoliten Simeon gemachten zahlreichen Textemendationen bringt X. weitere Emendationen. Dennoch bleibt die Textgrundlage sehr unsicher und eine neue Ausgabe der Briefe des Theophylaktos stellt ein dringendes Bedürfnis dar[1]). Auch die Chronologie der einzelnen Briefe erfordert eine neue Untersuchung. X. ist diesem Problem nicht nachgegangen, er übernimmt vielmehr die Datierungen von Metr. Simeon und Zlatarski und sucht die Briefe des Theophylaktos vor allem in wirtschafts- und sozialgeschichtlicher Hinsicht auszuwerten.

Die Untersuchung von X. steht auf breiter Quellenbasis. Die Briefe des Theophylaktos sind ihm nur die Hauptquelle, neben der auch das Urkundenmaterial, die berichtenden und alle sonstigen in Frage kommenden Quellen herangezogen werden. Was die Benutzung der modernen Literatur anbelangt, so wirkt sich sehr nachteilig der Umstand aus, dass der Verf., wie er in der Einleitung selbst hervorhebt,

---

[1]) Wie unsicher der uns heute vorliegende Text und wie dringend notwendig eine Neuausgabe ist, zeigen nun die wichtigen Ausführungen von A. Leroy-Molinghen, Byzantion 13 (1938) 253 ff., von der wir auch eine kritische Edition der Theophylaktos-Briefe erwarten dürfen.

die slavische Literatur nur mit fremder Hilfe benützen kann. Mehrere wichtige Arbeiten, darunter Schriften von grundlegender Bedeutung, wie Vasiljevskijs Materialien zur inneren Geschichte des byzantinischen Staates (Žurnal Min. Nar. Prosv. 202 [1879] 160—232; 368—438; 210 [1880] 98—170; 355—440), Bezobrazovs Untersuchungen über das Praktikon von Patmos (Viz. Vrem. 7 [1900] 68—106) und selbst Pančenkos Grundeigentum in Byzanz (Izv. Russk. Archeol. Inst. v K.pole 9 [1904] 1—234) bleiben völlig unberücksichtigt. Für eine wirtschaftsgeschichtliche Untersuchung sind das sehr empfindliche Lücken. So weit das westeuropäische und das griechische Schrifttum in Frage steht, lassen dagegen die Literaturkenntnisse des Verf. nicht viel zu wünschen übrig. Hauptstütze sind ihm die Schriften seines Lehrers, F. Dölger.

Nach einleitenden Bemerkungen über die Person des Theophylaktos und über den Quellenwert seiner Briefe beginnt die eigentliche Untersuchung mit einer allgemeinen Uebersicht über das Verhalten des Staates zum Kirchen- und Klosterbesitz. Die Behandlung dieser wichtigen Frage ist trotz der grossen Kürze sehr glücklich. Besonders wertvoll ist die Quellenzusammenstellung über Schenkungen der Kaiser des 11. Jahrhunderts an die Klöster (S. 26, Anm. 21 u 24). Auch der Abschnitt über «Die Besteuerung im allgemeinen» ist ein Beweis für das historische Verständnis und die guten Quellenkenntnisse des Verf.

Danach werden die einzelnen Steuerarten, die in den Briefen des Theophylaktos Erwähnung finden, behandelt und unter Heranziehung weiterer Quellen erläutert. Fraglos hat X. 38 f. darin Recht, dass Kanonikon die Kirchensteuer bedeutet und nicht, wie Chalandon wollte, mit Kanon zu identifizieren ist; zu Unrecht behauptet er aber im Anschluss an Dölger, dass Demosios Kanon die Grundsteuer sei: in Wirklichkeit bedeutet Demosios Kanon die Staatsteuer überhaupt, was übrigens auch aus dem von X. selbst 38, Anm. 95 herangezogenen Chrysobull Alexios' I. von 1084 (Dölger, Reg. 1118) ersichtlich ist, wo Demosios Kanon und Demosia Telesmata identische Bergiffe sind. Ueber die Grundsteuer handelt dann X. 40 in dem Abschnitt über die Staatsteuern und hier stellt er, ohne auf die beiläufig in dem Abschnitt über die Kirchensteuer gestreifte Frage des Demosios Kanon weiter Bezug zu nehmen, das ζευγάριον als Grundsteuer hin. Das ist nun wiederum ein Irrtum. Wohl «bedeutet Zeugarion zunächst ein Paar Zugtiere» und sodann auch «eine Ackerfläche, welche ein höriger Bauer mit einem Paar Ochsen durchschnittlich zu bearbeiten hat», nie aber eine Steuer. Seine Ansicht sucht X. durch einen Hinweis auf Theophylaktos, Migne P. G. 126, 448 f. zu begründen. Indessen zeigt gerade auch diese Stelle mit aller Klarheit, dass ζευγάριον nicht die Steuer, sondern das Steuerobjekt ist, nämlich ein Grundstück von bestimmter Grösse und Güte, das als eine ökonomisch-fiskalische Einheit betrachtet wird: ἀλλ' ἓν ζευγάριον ἕκαστος ἐξκουσσεύοντες, τὰ ἐπέκεινα τούτων ἐπετέλουν τῷ δημοσίῳ. Und weiter: τῆς ἐφ' ἑνὶ ζευγαρίῳ ἀτελείας.

Für das ζευγολόγιον gibt X. 40 f. die übrigens schon von L. Petit, Izv. Russk. Archeol. Inst. v. K/pole 6 (1900) 55 vorgeschlagene richtige Erklarung: Steuer für die Pflugtiere. Zum Viehzehnt bemerkt X. 41 zunächst ganz richtig: «Der Zehnt betraf in unserer Epoche nur die nicht am Pflug verwendeten Haustiere (z. B. Schafe und Schweine)». Nicht recht verständlich ist daher die sich daran anschliessende Behauptung: «Für jede Art von Tieren war ein eigener Zehnte zu entrichten». Zutreffend ist ferner, dass der Viehzehnt von der Weidesteuer (τὸ ἐννόμιον) zu unterscheiden ist. Vgl. Solovjev-Mošin, Grčke Povelje Srpskih Vladara (1936) 504 ff. (auch 464 f.), wo dieser Umstand durch eine grössere Anzahl von Urkundenstellen belegt wird. Zur Fischfangsteuer wäre G. Rouillard, Les taxes maritimes et commerciales, Mélanges Diehl I (1930) 277 ff. heranzuziehen. Da sich X. auf die Behandlung der Steuern beschränkt, die bei Theophylaktos vorkommen, so wird unter den Abgaben des Logothesion τοῦ γενικοῦ ausser den soeben erwähnten nur noch die Mühlensteuer kurz behandelt.

Darauf folgt ein wichtiges Kapitel über die Soldatenaushebung mit guten Bemerkungen über das Söldnerheer im 11. Jahrhundert und über die Aushebung der Paroiken, für die gerade der Briefwechsel des Theophylaktos sehr aufschlussreich ist. Nicht ganz glücklich ist jedoch der Schluss des Kapitels (S. 46), wo X. sich um die Lösung der Frage bemüht, ob auch Freibauern ausgehoben wurden. Wie allbekannt

ist, besteht in Byzanz neben den Freibauern im eigentlichen Sinne die Klasse der landansässigen Stratioten, deren Hauptleistung dem Staate gegenüber eben der Heeresdienst ist, wogegen die eigentlichen Freibauern als solche mit der Heerespflicht nichts zu tun haben. Sicher konnten aber Bauern in die Klasse der Stratioten übergeführt werden: das ist der Sinn der von Theophanes, 486 berichteten Massnahme Nikephoros' I. Umgekehrt, hat Konstantin IX. Soldaten zu Bauern werden lassen, indem er ihnen gestattete, sich von der Heeresdienstpflicht durch Steuerzahlungen loszukaufen (Skyl.-Kedren. II, 608). Die Behandlung der bei Theophylaktos erwähnten Fronen und Lasten (Epereiai) enthält, ebenso wie die oben besprochene Behandlung der einzelnen Sreuerarten, viel gutes, daneben aber auch manche Schwächen. Als Beispiel sei auf das Kapitel ψωμοζημία hingewiesen. Die Erörterung ist im ganzen glücklich und man kann dem Verf. beistimmen, wenn er zu dem Ergebnis gelangt, dass unter ψωμοζημία die Pflicht der Brotlieferung zu einem niedrigen Preis zu verstehen ist. Wenn er aber im Zusammenhang damit auf die Synone und die Sitarkia zu sprechen kommt und über diese wichtigen Steuerarten nichts weiter zu sagen weiss, als dass sie «der Getreideversorgung des Heeres dienen», so ist das wirklich etwas zu wenig. Denn, wie wiederholt dargelegt wurde, sind die Synone und die Sitarkia zu Geldsteuern geworden und hatten zu verschiedenen Zeiten die Bedeutung von Grundsteuer. Ueber die Sitarkia findet sich das Wichtigste schon bei Vasiljevskij (Žurnal Min. Nar. Prosv. 210 [1880] 367 ff.).

Der letzte Abschnitt «Sozialgeschichtliches zum Bauerntum» verdient, obwohl er nicht viel neues bietet, Anerkennung, denn er unterrichtet in klarer Weise über das Verhältnis der Bauernschaft zu dem weltlichen und geistlichen Grossgrundbesitz, dem Beamtentum und dem Heer. Im einzelnen sei bemerkt, dass X. 56, Anm. 6 mit vollem Recht die These von K. Uspenskij, Viz. Vrem. 23 (1917/22) 74 ff. verwirft, wonach die Privilegchrysobulle des 11. Jahrhunderts eine Beschränkung der Privilegien beabsichtigt hätten. Es ist vernünftigerweise ein Zweifel daran gar nicht möglich, dass das 11. Jahrhundert ein rapides Wachstum des byzantinischen Grossgrundbestzes und eine starke Mehrung der Immunitätsrechte der Mächtigen mit sich brachte. Die Privilegurkunden sind, wie X. richtig sagt, nur ein Beweis dafür, «dass die Mächtigen stark genug geworden waren, Privilegien zu erzwingen und somit ihr Vermögen leichter zu bewahren und zu vergrössern». In dem Kapitel über «Die Reichsfeinde und die Bauern» überrascht die zweimalige Gleichsetzung der Uzen mit den Kumanen (S. 76 u. 77). Das sind natürlich verschiedene Völkerschaften. Ueber die Uzen vgl. zuletzt D. Rasovskij, Semin. Kond. VI (1933) 1—66, über die Kumanen ebenda VII (1935) 245—262; VIII (1936) 161—182; IX (1937) 71—85; X (1938) 155—178.

Alles in allem ist die Arbeit von X. ein sorgfältiger und wichtiger Beitrag zur Wirtschafts- und Sozialgeschichte des byzantinischen Reiches im 11.—12. Jahrhundert und man kann den Verf. zu dieser Arbeit, die der weiteren Forschung unentbehrlich sein wird, aufrichtig beglückwünschen. Za beglückwünschen ist auch sein Lehrer, F. Dölger, auf dessen Anregung in den letzten Jahren mehrere Dissertationen von wirklichem wissenschaftlichen Wert entstanden sind.

G. Ostrogorsky.

Edwin H. Freshfield, ***Roman Law in the Later Roman Empire. Byzantine Guilds Professional and Commercial. Ordinances of Leo VI c. 895 from the Book of the Eparch, rendered into English,*** **Cambridge (University Press) 1938.**

M. Freshfield a rendu un grand service aux études de l'histoire du droit byzantin par les nombreuses traductions des monuments de la législation byzantine qu'il a faites. C'est ainsi qu'il a traduit en anglais l'Eclogue de Léon III et le Procheiron de Basile I, aussi bien que les nombreux remaniements postérieurs de ces deux manuels célèbres et le Hexabiblos de Harmenopoulos. A cette longue série des traductions, connues par tous les spécialistes, M. F. vient d'ajouter une nouvelle publication qui se range dans le même cadre: il nous présente une traduction anglaise du fameux Livre du Préfet qui est la source principale de toutes

nos informations sur l'économie urbaine et les corporations à Byzance. Comme on sait, ce document important fut publié en 1892 d'après un manuscrit de Génève par J. Nicole qui l'a traduit aussi en latin et en français. Dès lors le Livre du Préfet devint l'objet de très nombreuses investigations des savants s'intéressant à l'histoire économique de Byzance. Il est un peu surprenant que la publication de M. F. ne revèle nulle part la connaisance de cette vaste littérature consacrée au Livre du Préfet. Dans son commentaire très court ainsi que dans ses notes, M. F. signale d'une façon très intéressante les parallèles qui existent entre le Livre du Préfet, rédigé au X s. à Byzance, et les statuts des corporations médiévales en Angleterre dont il donne des extraits dans un Appendice (p. 51—58). Mais il ne tâche pas de donner à ses lecteurs une idée quelconque de tous les problèmes importants et compliqués qui nous sont posés par le Livre du Préfet, comme source de l'histoire économique de Byzance, et qui furent tant de fois discutés dans des recherches spéciales. Dans la liste bibliographique dressée par M. F. (p. 62—63) on trouve plusieurs travaux qu'on ne s'attendrait pas à y trouver. Par contre, on n'y trouve, sauf l'édition et la traduction de Nicole, aucune recherche consacrée au Livre du Préfet.

Comme on le voit d'après le titre, M. F. considère le Livre du Préfet comme une oeuvre de Léon VI et le date de l'an 895. Nulle part il ne nous explique sur quoi cette date repose-t-elle, et j'avoue de ne pas pouvoir le deviner. Car le ms de Génève ne porte aucune date et le fameux ms de Constantinople, qu'on croyait jadis être un ms du Livre du Préfet, mais qui en vérité ne l'est pas, donne l'année 911/12. Quant à Léon VI, nous croyons qu'on peut admettre qu'au moins la partie principale du Livre du Préfet fut rédigée sous le règne de cet empereur, bien que même cela ne soit incontestable (on sait qu'un savant si compétent que Stöckle l'avait contesté). Cependant, il est hors de doute que le Livre du Préfet contient certains passages postérieurs à l'époque de Léon le Sage. Ce sont surtout, on l'a signale déjà plus d'une fois, les passages mentionnant la monnaie dite tétartéron que nos sources attribuent à l'époque de Nicéphore Phocas. Dernièrement la question du tétartéron fut traitée par F. Dworschak, Num. Zeitschr. N. F. 29 (1936) 73 ff. M. F. paraît ne pas se douter de l'existence de tous ces problèmes. Pour lui, comme pour Finlay qu'il cite à ce sujet, le tétartéron est tout simplement un quart du nomisma. D'ailleurs, le petit Appendice II (p. 58—59) que M. F. a consacré aux questions de la numismatique byzantine est plein d'autres erreurs. En effet, ce n'est pas seulement à l'époque de Konstantin V qu'on rencontre le kération, mais bien de siècles avant, le kération n'étant rien autre que la désignation grècque de la siliqua. Le miliarision n'est aucunement une monnaie dépréciée, comme M. F. l'affirme à plusieurs reprises. La relation entre le miliarision et le follis, incertaine d'après M. F., nous est très bien connue et n'a (au moins à l'époque en question) rien d'incertain, un nomisma contenant 12 miliarisia et un miliarision 24 folleis. Quant aux oboles, mentionnés aussi dans le Livre du Préfet, il est évident que c'est une expression «antiquisante», employée pour ces mêmes folleis, puisqu'on nous dit qu'un miliarision en contient 24 pièces.

En somme, on a l'impression que les problèmes de l'histoire économique et financière de Byzance restent un peu étrangers à l'auteur. Son petit livre, publié avec l'élégance particulière qui distingue les livres anglais, a le mérite incontestable de donner une traduction bien claire d'une source de grande importance. Mais il ne contribue pas au progrès de l'investigation de cette source et à l'éclaircissement des problèmes qu'elle nous pose.

G. Ostrogorsky.

Владимир Мошин, *Акти из светогорских архива*, Српска Краљевска Академиjа, Споменик XCI (1939) 153—260.

Въ результатѣ многократныхъ поѣздокъ по аѳонскимъ монастырямъ В. А. Мошинъ опубликовалъ довольно объемистый и въ высшей степени интересный сборникъ, въ которомъ сообщилъ рядъ новыхъ аѳонскихъ грамотъ и далъ рядъ изслѣдованiй объ аѳонскихъ актахъ.

На первомъ мѣстѣ (гл. I, стр. 155—169)

стоятъ три греческихъ грамоты изъ Ватопеда, дотолѣ неизвѣстныхъ наукѣ и представляющихъ большой интересъ для византологовъ. Особенно важна простагма Мануила II отъ декабря 1408 г., отчасти уже использованная авторомъ въ интересной статьѣ, напечатанной въ X томѣ нашего журнала (стр. 113—132). Этотъ документъ освѣщаетъ рядъ вопросовъ, существенныхъ для внутренней исторіи византійскаго государства позднѣйшей эпохи. Такъ здѣсь говорится, что послѣ битвы на Марицѣ въ 1371 г. и для Византіи настали столь тяжелыя времена, что правительство было вынуждено наложить руку на половину монастырскихъ имѣній. Это сообщеніе, подтверждающее уже извѣстное свидѣтельство Дохіарской грамоты 1415 г., пріобрѣтаетъ особенную важность ввиду указанія, что секуляризованныя монастырскія имѣнія были отданы въ пронію; слѣдовательно, какъ правильно указываетъ М., помѣстная система въ Византіи не вполнѣ утратила свое значеніе въ концѣ XIV — началѣ XV в. Такое исключительное мѣропріятіе, какъ секуляризація монастырскихъ имѣній, разсматривалась властью какъ временная мѣра; но, какъ говоритъ самъ имп. Мануилъ, вопреки надеждамъ, обтсоятельства въ дальнѣйшемъ нисколько не улучшились и вмѣсто возвращенія отнятаго пришлось наложить новыя тяготы и на тѣ имѣнія, которыя остались во владѣніи монастырей. Впрочемъ, посѣтивъ теперь, т. е. въ 1408 г., Солунь, императоръ по просьбѣ монаховъ соглашается облегчить наложенныя на нихъ тяготы (извѣстную роль могло при этомъ сыграть нѣкоторое улучшеніе общаго положенія имперіи, наступившее послѣ Ангорской битвы 1402 г.).

Во II гл. (стр. 170—192) авторъ публикуетъ и комментируетъ рядъ Зографскихъ документовъ. Особенно любопытна серія славянскихъ актовъ. Въ нѣкоторыхъ случаяхъ эти переводы являются цѣнной замѣной утраченныхъ греческихъ оригиналовъ; изъ такихъ документовъ наибольшій интересъ представляетъ переводъ акта 1049 г. о размѣжеваніи монастырскихъ владѣній (№ 1), правда, изданный уже Й. Ивановымъ, Български Старини из Македония. Въ другихъ случаяхъ мы располагаемъ греческими оригиналами, но это не умаляетъ интересъ славянскихъ переводовъ, потому что даетъ возможность установить, какъ современный славянскій переводчикъ понималъ и толковалъ техническіе термины византійскихъ грамотъ. Изъ документовъ этого рода особенно цѣненъ переводъ практика (№ 5), который М. убѣдительно датируетъ 1317 г. Отмѣтимъ, наконецъ, греческій оригинальный документъ (№ 6), найденный М. въ архивѣ Зографскаго монастыря. Этотъ документъ, извѣстный до сихъ поръ и изданный лишь по копіи, хранящейся въ Есфигменскомъ архивѣ, представляетъ собой судебное рѣшеніе спора Есфигмена съ Ватопедомъ 1316 г. Текстъ оригинала, обнаруженнаго М., сильно испорченъ, но интересенъ онъ тѣмъ, что даетъ длинный списокъ подписей представителей аѳонскихъ монастырей. Имѣются здѣсь, между прочимъ, и славянскія подписи представителя Русскаго монастыря и Хиландарскаго игумена Никодима, впослѣдствіи знаменитаго сербскаго архіепископа.

Едва ли не самой интересной частью работы является III гл., посвѣщенная Хиландарскому практику (стр. 193—218). Новое изданіе парктика, которое предлагаетъ М., далеко превосходитъ всѣ прежнія изданія, давая рядъ существенныхъ исправленій. Комментарій содержитъ много новыхъ и интересныхъ выводовъ. Прежде всего, важно, что М. устанавливаетъ время возникновеніе практика, датированнаго лишь нояббемъ 14-аго индикта (см. и его предварительное спеціальное изслѣдованіе въ Byz. Neugr. Jahrb. 14, 1938, 104—118). Весьма убѣдительно онъ доказываетъ, что греческій оригиналъ былъ составленъ въ 1300 или въ 1315 г. (изъ этихъ двухъ возможныхъ датъ авторъ, пожалуй, слишкомъ ужъ категорически высказывается въ пользу 1315 г.), тогда какъ сербскій переводъ, вѣроятно, былъ сдѣланъ при Душанѣ. Мы не можемъ отмѣтить здѣсь всѣхъ тѣхъ выводовъ и замѣчаній автора, которыя намъ представляются вѣрными. Остановимся лишь на нѣкоторыхъ изъ тѣхъ, значительно менѣе многочисленныхъ, его положеній, которыя намъ кажутся спорными. Какъ извѣстно, византійскія грамоты характеризуютъ т. наз. елевтеровъ, какъ „пресельни-

ковъ, незаписанныхъ въ практикахъ и неизвѣстныхъ фиску". Между тѣмъ, въ Хиландарскомъ практикѣ встрѣчаются елевтеры и, подобно прочимъ крестьянамъ, они платятъ то большую, то меньшую „дань" (τέλος греческихъ практиковъ). М. пытается объяснить это обстоятельство предположеніемъ, что крестьянскій телосъ вообще шелъ не казнѣ, а помѣщику; казнѣ же причитались тѣ общіе доходы, которые въ практикѣ приводятся въ концѣ, послѣ перечисленія платежей съ отдѣльныхъ дворовъ. Но это предположеніе 1) противорѣчитъ тому обстоятельству, что между общими доходами въ концѣ практика есть поступленія, несомнѣнно шедшія въ пользу монастыря (напр., аренда за монастырскій виноградникъ!); 2) не устраняетъ, или лишь наполовину устраняетъ, тѣ затрудненія, которыя оно стремится устранить, такъ какъ елевтеры характеризуются не только какъ „неизвѣстные казнѣ", но и какъ „незаписанные въ практикахъ", — а въ Хиландарскомъ практикѣ они вѣдь записаны. Не проще ли предположить, что елевтеры Хиландарскаго практика суть бывшіе елевтеры, которые въ дѣйствительности уже переведены на положеніе париковъ, но за которыми на первыхъ порахъ еще сохранилось, по старой памяти, ихъ прежнее наименованіе. Иными словами, это не елевтеры, а парики изъ елевтеровъ. Мы останавливаемся на этомъ подробнѣе, такъ какъ вопросъ о томъ, шли ли отмѣченные въ практикахъ платежи въ пользу казны или въ пользу помѣщика, является для изслѣдователя этого рода документовъ однимъ изъ основныхъ вопросовъ, требующихъ еще внимательнаго изученія; объясненіе же М. намъ представляется слишкомъ поспѣшнымъ и необоснованнымъ. Неправдоподобно по нашему мнѣнію и отожествленіе офеліи съ зевгаратикіемъ, и мы не совсѣмъ понимаемъ, почему автору кажется, что эти два термина сходны по своему словесному смыслу (213, прим. 50). Скорѣе можно себѣ представить, что терминъ ὀφέλεια замѣнилъ собой прежній терминъ συνήθεια, извѣстный въ документахъ X и XI в., но не встрѣчающійся, насколько мы знаемъ, въ поздневизантійскую эпоху, и что, слѣдовательно, офелія является взносомъ въ пользу сборщиковъ податей. Предположеніе М. (стр. 215, прим. 67), что οἰκομόδιον платился чиновнику за взвѣшиваніе жита, намъ кажется пріемлимымъ, но аргументація его въ томъ же прим. 67 не всегда удачна и ужъ совсѣмъ непонятно утвержденіе, что модій жита стоилъ перперъ. Такія цѣны встрѣчались лишь во времена жесточайшаго голода, при нормальныхъ же обстоятельствахъ за 1 перперъ даже и въ эту эпоху (т. е. въ началѣ XIV в., когда византійскій золотой уже утратилъ приблизительно половину своей цѣнности) можно было купить около 6 модіевъ жита.

Въ главѣ IV о хрисовуллахъ Пантелеймоновскаго монастыря (стр. 219—260) авторъ, послѣ краткаго, интереснаго анализа хрисовулла Андроника II 1311 г., возвращается къ вопросу о трехъ актахъ, напечатанныхъ и изслѣдованныхъ имъ и А. В. Соловьевымъ въ изданіи Грчке повеље српских владара (1936) въ качествѣ 1) оригинальнаго хрисовулла Душана 1348 г., 2) копіи того же хрисовулла и 3) неутвержденнаго Душаномъ монастырскаго проэкта хрисовулла. Внося поправки въ текстъ своего прежняго изданія, авторъ старается ослабить тѣ весьма серьезныя соображенія, которыя заставили Анастасіевича и Дельгера считать эти документы подложными (то же мнѣніе, но безъ серьезныхъ соображеній, высказалъ и Бинонъ). Однако, мы не увѣрены, что въ датѣ перваго документа правильнымъ является теперешнее, а не прежнее чтеніе автора, и потому не считаемъ устраненными всѣ затрудненія, хотя и признаемъ, что доводамъ М. въ пользу автентичности этой грамоты, по крайней мѣрѣ съ точки зрѣнія внутренней критики, нельзя отказать въ убѣдительности. Къ тому же, для того, чтобы признать этотъ документъ оригинальнымъ хрисовулломъ Душана, нужно еще очистить его отъ подозрѣнія, которое набрасываетъ на него второй документъ, совершенно ему подобный и датированный той же датой (ибо правъ, конечно, Дельгеръ, что невозможно изданіе тому же монастырю, тѣмъ же государемъ и въ тотъ же день двухъ грамотъ одного и того же содержанія). Иными словами, вопреки первому впечатлѣнію (довольно отчетливому), нужно со-

гласиться признать, что этотъ второй документъ писанъ и подписанъ не той же рукой, что и первый, а является лишь очень точной его копіей (стремившейся къ точности не только въ отношеніи содержанія, но и въ отношеніи внѣшняго вида, въ частности и начертанія подписи).

Мы не хотимъ сказать, что это невозможно; это была бы, по терминологіи Дельгера, т. наз. Nachzeichnung. Но нельзя все-же не замѣтить, что близость между рукописями и подписями этихъ двухъ документовъ во всякомъ случаѣ гораздо большая, чѣмъ между всѣми тѣми подписями на хрисовуллахъ Душана, которые М. (по нашему мнѣнію, напрасно) считаетъ начертанными рукой самого Душана.

Въ третьемъ документѣ, замѣняя ошибочное чтеніе ἅγιον правильнымъ чтеніемъ ἄν(θρωπ)ον (впрочемъ, это исправленіе сдѣлалъ уже и Dölger, Archiv f. Urkundenf. 15, 1938, 405, Anm. 4), М. устраняетъ тотъ сомнительный пунктъ, на который весьма основательно указывалъ Анастасіевичъ, и ввиду этого считаетъ себя въ правѣ отстаивать свое прежнее толкованіе, согласно которому этотъ документъ представляетъ собой проэктъ хрисовулла, поднесенный монастыремъ Душану, но не принятый царемъ. Это былъ бы въ такомъ случаѣ Empfängerkonzept, а не Kanzleikonzept, какъ считалъ Дельгеръ, потому что въ послѣднемъ случаѣ, дѣйствительно, остается не совсѣмъ понятнымъ, какимъ образомъ документъ оказался въ монастырскомъ архивѣ. Мы не беремся здѣсь рѣшать этотъ сложный вопросъ. Вообще же теорію М. о т. наз. Empfängerausstellungen и Empfägerkonzepte, изложенную имъ въ Archiv f. Urkundenf. 13 (1935) 183—197, мы считаемъ въ основѣ своей правильной и цѣнной, если только не давать ей (особливо для Empfängerausstellungen) слишкомъ широкаго толкованія — даже для Сербіи, а тѣмъ болѣе для Византіи.

Изъ двухъ сербскихъ хрисовулловъ Пантелеймоновскаго монастыря, которые оба датированы 12 іюня 1349 г. и уже въ силу этого не могутъ быть оба подлинны, М. считаетъ болѣе краткій оригиналомъ, а болѣе пространный позднѣйшей интерполированной переработкой. Остроумна догадка, что эта переработка была сдѣлана при участіи старца Исаіи, о которомъ грамота сообщаетъ столь подробныя біографическія свѣдѣнія. Труднѣе согласиться съ предположеніемъ, что она относится ко времени греческой власти. Какой же смыслъ было выдавать этотъ документъ за хрисовуллъ Душана въ эпоху византійской власти, коль скоро грамоты Душана, какъ это самъ М. убѣдительно доказываетъ въ другой связи, въ глазахъ греческихъ властей не имѣли юридической силы? Свое интересное изслѣдованіе объ актахъ Пантелеймоновскаго монастыря авторъ завершаетъ опубликованіемъ и анализомъ позднѣйшихъ, новогреческихъ переработокъ хрисовулловъ Андроника II и Душана, сдѣланныхъ въ XVIII в. Заканчивая нашъ краткій обзоръ, мы хотимъ еще разъ подчеркнуть, что въ своей работѣ В. А. Мошинъ, заслуги котораго въ области византійской и славянской дипломатики общеизвѣстны, далъ очень много новаго важнаго матеріала, сопроводивъ его интересными и цѣнными изслѣдованіями.

Г. Острогорскій.

Milan Kašanin, *L'art yougoslave des origines à nos jours*, édition du Musée du Prince Paul, 1939, in 8°, p. 91, 160 tableaux en noir, 8 tableaux en couleur.

M. K., unique historien d'art parmi nos savants qui se préoccupe de recherches sur notre art depuis le début du Moyen Age jusqu'à l'époque contemporaine, vient de publier un ouvrage bien illustré qui embrasse toute l'histoire de l'art yougoslave.

Dans ce compte-rendu je m'occuperai seulement des chapitres concernant l'art serbe médiéval. Je me limiterai aux pages où l'auteur décrit et analyse les monuments qui appartiennent chronologiquement et d'après leur style au cadre des problèmes traités dans cet annuaire.

M. K. a donné, le premier, une revue synthétique de toutes les branches de l'ancien art sebre. L'auteur examine avec un vif intérêt les monuments architectoniques, plastiques, les fresques, les miniatures, les icônes, les émaux,

les tissus sacerdotaux et les travaux faits en métal. Notre ancien art est exposé en trente pages dans un style précis et claire. D'une façon stricte et mesurée qui est adoptée à l'ensemble des matériaux, l'auteur a réussi à signaler tous les ouvrages qui étaient vraiment les représentants de l'évolution de l'art et qui restent encore les représentants principaux du style de leur époque. Le choix des monuments démontre une connaissance irréprochable des problèmes de l'ancienne histoire de l'art serbe. Dans quelques détails on trouve des inexactitudes, mais heureusement elles ne changent pas le sens général du texte.

Dans le premier chapitre «Origines et formation», l'auteur expose les débuts de l'art médieval chez les Serbes et les Croates. La première étape de l'évolution qui comprend la période du IX-ème siécle jusqu'au milieu du XI-ème siècle, est reconstruite avec précaution, en plus grande partie d'après les monuments conservés, sans que l'auteur se laisse entrainer par des hypothèses fantastiques sur les origines. La théorie de J. Strzygowski sur les origines nordiques de l'ancien art croate est mentionnée, mais elle est réfutuée, comme il me semble, avec trop d'indulgence.

Le deuxième chapitre porte le titre: «Prédominance des influences occidentales» (Epoque du milieu du XI-ème siècle jusqu'à la fin du XII-ème siècle). L'exposé est très clair, mais d'après le caractère des monuments que nous connaissons l'influence de l'occident nous semble quelquefois trop accentuée. Les miniatures de l'Evangile du prince Miroslav ont sans doute assez d'éléments romans. Mais après une analyse de toutes les miniatures de ce manuscrit, peut-être, pourrait on aussi trouver en elles des éléments orientaux. D'après ces questions d'une grande importance, on voit quelles difficultés l'auteur avait à surmonter en écrivant l'histoire complète de notre art.

Le troisième chapitre: «Architecture et sculpture de style roman» est très original en ce qui concerne sa méthode comparative de l'exposition et les résultats obtenus. Les relations artistiques très étroites entre la côte dalmate et les régions de Raška au XIII-ème et XIV-ème siècle sont décrites d'après les monuments d'architecture de cette époque d'une manière convaincante. Si d'une part on aperçoit, dans la peinture de cette époque, des différences religieuses entre les Serbes et les Croates, l'architecture et la sculpture, d'autre part, étaient des arts qui les liaient.

Le quatrième chapitre, consacré à la peinture monumentale du XIII-ème siècle, est écrit en plus grande partie d'après les fresques de Sopočani. Cette analyse du style, exposée par M. K., appartient aux plus belles pages écrites sur notre art médiéval.

L'auteur décrit l'importante période de l'art serbe de la fin du XIII-éme siècle jusqu'au dernier quart du XIV-ème, sous le titre: «Orientation vers Byzance». La multitude des monuments architectoniques, les innombrables cycles de fresques des écoles déjà formées, les noms des peintres, tout cela était difficile à exposer clairement et brièvement. Cependant M. K. l'a bien réussi, malgré quelques détails inexactes.

Le dernier chapitre sur l'art médiéval serbe porte le titre: «Retour à l'Occident». Au début, surtout dans le domaine de l'architecture, l'auteur souligne les liaisons avec la côte dalmate. A la fin, il accentue le rôle important des artistes serbes dans les pays orthodoxes de l'Est — surtout en Roumainie.

Les illustrations très riches sont choisies avec beaucoup de soin. La diversité de notre art médiéval n'a été exposée jusqu'à présent dans aucune publication aussi clairement que dans ce livre qui, même par sa forme technique, correspond aux exigences de la science contemporaine. Parmi les reproductions en couleur ce n'est que le troisième tableau qui n'ait pas très bien réussi. Il paraît que pour le moment la photographie en couleur, faite sur l'original, ne donne pas de résultats satisfaisants. Les tableaux en couleur reproduits selon des copies d'artistes sont bien meilleurs. L'importance du Moyen Age dans notre histoire de l'art est accentuée, surtout dans les illustrations. De 160 tableaux, plus de la moitié est consacrée aux monuments d'art du IX-e au XV-e siècle.

L'auteur a exposé clairement sa tâche dans l'introduction. Le but de ce livre est d'attirer l'intérêt sur les oeuvres d'art de notre passé et de notre temps. Ce but pourrait être atteint également par des moyens beaucoup plus simples: par l'énumération, le groupement

mécanique et chronologique des monuments et des reproductions. Un tel travail, avec des détails abondants et une bibliographie complète, ressemblerait à un manuel scolaire. M. K. a choisi une autre méthode. Après G. Millet et N. L. Okunev, qui se sont préocuppés les premiers plus largement de l'ancien art serbe, M. K. a fait un pas de plus, en abordant une reconstruction de toute la vie artistique des Yougoslaves.

L'histoire de l'ancien art serbe est caractérisée, dans les dernières années, par de petits articles. Les études détaillées sont sans doute utiles, mais après plusieurs années de travaux particuliers il est bon de jeter un coup d'oeil sur l'ensemble, pour voir ce qui est déjà fait. Consideré à ce point de vue, le livre de M. K. donne des documentations très intéressantes. On y voit qu'il existe une série de monuments et de problèmes que personne n'étudie. C'est pourquoi l'auteur était obligé de surmonter des difficultés énormes.

M. K. a montré que, malgré cet état fragmentaire de notre science, une synthèse est possible. Les mérites de ce livre se manifestent dans la clarté du texte et le choix soigneux des illustrations. Le caractère principal du livre de M. K. consiste dans la nouvelle manière synthétique d'exposer le développement de notre art. L'amour de l'ensemble, une qualité si rare aujourd'hui parmi les savants, a permis à M. K. d'écrire ce livre qui servira sans doute durant des années comme un guide unique à travers l'histoire de l'art yougoslave.

Svetozar Radojčić.

Dr. Maria Bratschkova (Britschkoff), ***Die Muschel in der antiken Kunst,*** **Bulletin de l'Institut Archéologique Bulgare, XII (1938), p. 1—128.**

Tous ceux qui ont l'habitude des monuments de la fin de l'Antiquité et du haut Moyen-Age, et notamment des oeuvres d'art de l'Orient chrétien, connaissent la place importante que le motif du coquillage tient dans leur décoration. Pendant plusieurs siècles, ce gracieux motif n'a cessé d'attirer les sculptures, les peintres, les orfèvres, sans parler des architectes qui lui réservaient volontiers, aux premiers siècles chrétiens, les conques des niches et des exèdres. Il y a longtemps qu'on souhaitait être mieux renseigner sur l'origine et l'histoire du coquillage, en tant que motif du décor, et notamment depuis l'article suggestif de E. Weigand (Jahrbuh d. deutsch. arch. Inst. 1914). La monographie de Mademoiselle Maria Bratchkova (cet article de revue, avec ses 128 pages, ses 54 figures et son catalogue de 988 numéros de monuments est une véritable monographie) vient ainsi combler une lacune, et nous ne pouvons que féliciter son auteur de l'excellente tenue scientifique de cette recherche qui rendra des services appréciables aux études archéologiques.

Comme l'indique le titre, c'est sur les monuments de l'Antiquité que M-elle Bratchkova a étudié avant tout les représentations du coquillage. Mais elle a noté aussi, avec beaucoup de soin, la persistance de ce motif sur les sarcophages, les mosaïques, les fresques et les miniatures chrétiens, qui ne font que prolonger une pratique de l'art hellénistique et romain. Assurément, ces origines antiques du coquillage décoratif des monuments chrétiens étaient évidentes, mais l'étude de M-elle Bratchkova permet de préciser, sur bien des points, les antécédents payens plus ou moins immédiats des oeuvres chrétiennes. C'est ainsi qu'elle réussit à apporter un correctif utile à la théorie de M. Weigand qui attribuait à l'Orient le coquillage s'élargissant vers le haut et à l'Occident le coquillage posé dans le sens inverse. Nous apprenons, grâce à M-elle Bratchkova, que le type oriental n'a été abandonné, en Occident, qu'à une époque assez avancée et que, par conséquent, la distinction établie par M. Weigand n'est guère valable pour la période ancienne. Non moins instructive est l'étude des voûtes côtelées des baldaquins et autres constructions légères de l'architecture hellénistique et romaine, voûtes qu'on represente parfois comme des coquillages et qu'on retrouve souvent, sous cette forme, sur les peintures byzantines de date avancée. Et je releverais également le chapitre sur le coquillage adopté à l'imago clipeata des monuments funéraires. Je regrette, cependant, que l'auteur n'ait pu utiliser la monographie de Joh. Bolten (Die imago clipeata... Studien zur Gesch. u. Kultur d. Altertums, XXI,

1, Paderborn, 1937) et qu'il n'ait pas consacré une recherche plus approfondie au problème si curieux de la valeur symbolique du coquillage, dans l'art funéraire chrétien. Ajoutons que le coquillage apparait dans beaucoup d'autres miniatures byzantines, en dehors des exemples cités par l'auteur. Les récents ouvrages de K. Weitzmann et de C. Nordenfalk, sur les miniatures byzantines des IX-e et X-e s. et sur les Tables des Canons, lui en auraient fourni de nombreux spécimens. En Bulgarie même, les fresques du VI-e—VII-e siècle, à Peruchtitsa offrent plusieurs exemples de coquillages décoratifs que nous ne voyons pas cités, dans l'ouvrage de M-elle Bratchkova.

A. Grabar.

N. de Baumgarten. *Aux origines de la Russie.* Roma 1939. Orientalia christiana analecta № 119, p. 5—80.

Le livre posthume du regretté Baumgarten[1]) (décédé le 18 mars 1939) est avant tout une oeuvre de polémique. L'auteur expose une révision critique des origines de la Russie pour prouver les thèses suivantes: 1) pour combattre les antinormanistes et pour affirmer l'origine scandinave de Varégo-Russes, 2) pour démontrer qu'il n'est point possible de supposer l'existence d'un Etat russe sur la Mer Noire au IX-e et X-e siècle . En liaison avec ces deux thèses l'auteur passe en revue la question des documents khazars.

Son livre est divisé en quatre chapitres. Les deux premiers traitent les origines de l'Etat russe, du point de vue normaniste. Ils contiennent une polémique hardie contre le traité de Vassilievski sur les vitae de St. Georges d'Amastris et de St. Etienne de Sogdaia, qui voulait démontrer que les Russes faisaient des incursions dans la Mer Noire bien avant l'année 860. Nous pouvons avouer que les arguments du grand byzantiniste ne nous ont jamais semblé décisifs [1]) et nous sommes d'avis que la polémique de feu Baumgarten apporte des objections bien sérieuses contre cette thèse. Il est vraiment beaucoup plus simple d'attribuer le sac d'Amastris aux Russes de l'an 860 et de voir dans la conversion miraculeuse du prince »Bravalin« à Sogdaïa (qui ne se trouve que dans une refonte russe de la vita) un écho de la conversion du prince Vladimir en 988.

Ces deux chapitres sont utiles en tant qu'ils mettent à point quelques données dont il faut se rappeler pour éclaircir les origines de la Russie. Nous sommes d'accord avec l'auteur, que la provenance scandinave de la dynastie russe et de ses guerriers est incontestable; les noms propres de la descendance de Rurik, de même que ceux dans les traités de 911 et de 944 [2]), le récit du Porphyrogénète et des géographes arabes nous soulignent la différence entre les Russes de provenance scandinave et les Slaves tributaires.

L'auteur a bien fait de souligner ces données qui soutiennent le récit de la chronique russe contre les flots de la critique arbitraire. Voilà un fait intéressant: depuis Schlötzer et Kačenovski jusqu'à Šachmatov et Baratz la chronique (dite de Nestor) fut objet de vivisection critique et hypercritique. Et presque toujours, après avois échafaudé des hypothèses sans nombre et créé de nouvelles légéndes, la science est obligée de revenir à ce que le texte du »Nestor« est le plus vraïsemblable, le plus conforme à tout l'entourage historique. Les antinormanistes qui se sont acharnés au récit de la chronique sur les origines de la Russie (Ilovaiski, Hruševsky etc), furent impuissants de former une théorie plus vraisemblable. Notre auteur ré-

[1] Nicolas de Baumgarten est un exemple intéressant d'autodidacte, qui s'affirma à la fin de sa vie comme historien sérieux. Ancien officier de la garde impériale, puis maréchal de noblesse, il ne s'occupa en Russie que de petites questions de généalogie. Emigré à Rome (depuis 1920), il publia deux beaux ouvrages sur la généalogie des Rurikides et quelques essais sur l'ancienne histoire russe.

[1] C'est aussi l'opinion de M. Ostrogorsky (v. dans ce livre p. 231) et de Mlle Da Costa-Louillet, citée par N. Baumgarten.

[2] Il est à regretter que l'auteur n'ait pas connu notre analyse de ces noms: *Замѣтки о договорах Руси с Греками.* Slavia XV (1938), 402—407.

fute donc avec droit les hypothèses »autochtonistes« [1]).

Cependant il est curieux de voir, comment l'auteur est emporté quelquefois par ce courant hypercritique, aprés quoi son bon sens le force à se contredire. Il commence par une assertion apodictique: »La vraie histoire russe ne commence qu'en 941. Tout ce qui précède cette date n'est que légendes et traditions, mêlé d'un peu de fables«. Mais plus loin toute son analyse nous démontre que le précurseur d'Igor — le prince Oleg avaït bien existé, que son traité de 911 avec Byzance (conservé par la chronique) est aussi authentique que celui de 944, qu'il y avait eu déjà des pourparlers préliminaires avec Byzance en 907 (p. 44), que les Russes étaient venus à la fin du IX-e s. de Novgorod à Kiev (p.2), que Rurik avait bien pu exister (p. 38), qu' Askold avait vraiment attaqué Byzance en 860 et qu'on n'a qu'à reculer légèrement la chronologie de la chronique, qui date cette attaque de 866. Bref, l'histoire russe véridique commence beaucoup plus tôt qu'en 941.

Selon notre opinion, le livre de Baumgarten est bon en tant qu'il soumet à une critique sérieuse le scepticisme souvent arbitraire des antinormanistes et qu'il nons fait reculer sur les données de »Nestor« qui sont un terain beaucoup plus solide qu'on ne l'imagine. Mais quand l'auteur veut compléter les lacunes de la chronique, il perd ce terrain solide et s'enfonce quelquefois à son tour dans des fantaisies ultranormanistes.

Par ex. il veur remplacer »le récit fabuleux et fantastique [2]) des exploits d'Oleg« (p. 39) par le récit de la chronique dite d'Ioachim, conservée seulement par Tatiščev dans son »Histoire«. Mais il faut objecter que cette chronique (si elle n'est pas une invention de Tatiščev) ne peut être qu'un piètre refonte du »Nestor« faite à la fin du XVII-e siècle (tout comme la »Gustynska«) et n'est d'aucune utilité pour les évenements de 907. En second lieu, Baumgarten a même mal compris le passage de Tatiščev, en disant: »D'après la chronique de Ioachim, Oleg n'a jamais pénetré dans l'empire byzantin: elle parle seulement d'une façon assez vague d'un conflit naval et d'un traité conclu immédiatement après« (p. 40). Soulignons que Tatiščev ne donna point le texte complet de sa chronique, mais d'après ses propres mots (Istorija I, 31) il en choisissait seulement ce qui ne se trouvait pas chez Nestor, en parlant tout court de ce qui correspond avec celui-ci. Justement parce que le récit d'Ioachim correspondait dans ce point avec Nestor, T. se contenta d'une périphrase très brève: „воева же на Греки моремъ и принуди миръ купити, возвратися съ честію великою и богатстви многими" (ib. I, 35). On ne peut point ce servir contre Nestor de ce passage qui n'est qu'un abrégé de Nestor.

En parlant de la même expédition d'Oleg contre Byzance en 907, l'auteur donne un sens imprévu au passage:

„Олегъ... поя множество Варягъ и Словенъ и Чюди и Кривичи и Мерю и Поляны", qu'il interprète ainsi: »La chronique russe rapporte que le Konung russe de Kiev appela, »convia« beaucoup de Scandinaves« (p. 43), et il affirme que la chronique mentionne des »conviés „гости", il pense même qu'Oleg «invita à cet effet plusieurs Konungs suédois« (p. 44). »La mention d'autres princes, en plus du grand prince russe, vise sans doute les Konungs suédois«.

Nous ne pouvons nullement approuver cette explication élargie. A notre avis, les „Варяги" qu'Oleg prit avec soi (tel est le sens de „поя √поятн"= prendre) ne sont point des »conviés« d'outre-mer, mais des Varègues (Russes) qui étaient le noysu des troupes d'Oleg, composées de Slaves et de Finnois tributaires; tendis que les »gosti« ne sont non plus des »conviés« mais des gros marchands.

Les „свѣтлые князи" du traité de 911 ne peuvent être des Konungs d'outre-mer. Lisons tout le contexte. Une fois nous trouvons „князи же свѣтлые н а ш и Руские", une autre „сущие п о д ъ р у к о ю н а ш и князи свѣтлые et la troisième fois: „всѣ иже суть п о д ъ р у к о ю свѣтлые бояре". Ce sont donc des princes (ou des seigneurs) Russes, qui se trouvent

---

[1] Cf. l'aperçu excellent des nombreuses hypothèses sur l'origine de l'Etat russe par V. M o š i n, *Варяго-русскій вопрос.* Slavia X (1931), 109—136, 345—379 et 501—537.

[2] Que ce récit n'est ni fabuleux ni fantastique, v. l'article de M. O s t r o g o r s k y dans cette revue, p. 47.

sub manu Olegi, ce sont ses vassaux, ses λαμπροὶ ἄρχοντες ὑπόχειροι, comme s'exprimait certainement le texte grec du traité précieux de 911. Ces vassaux, ces princes tributaires portent des noms bien scandinaves de Karl, Ingjöld, Farulf, Vermund, Rulef etc, mais ils ne sont point des Suédois venus d'outre-mer, — ils représentent l'administration varègue en Russie, dépendante du grand prince. Rappelons-nous un passage de la chronique, si précise dans ses expressions sobres: »Рюрикъ... раздая мужемъ своимъ волости, и городы рубити: овому Полотскъ, овому Ростовъ, другому Бѣлоозеро, и по тѣмъ городомъ суть находници Варязи« (s. a. 6370). Un demi siècle plus tôt, ces Varègues n'étaient que des iarls (посадници); en 911, leurs héritiers sont considérés presque comme des princes: c'est pourquoi ils sont nommés alternativement »бояри« et »князи« (et l'un et l'autre peut dire ἄρχοντες); mais ils ne sont nullement des Konungs »conviés« de Suède.

De même, en parlant du traité de 944[1]), l'auteur insiste sur ce que le grand prince Igor avait beaucoup de Scandinaves. Il voit de nouveau dans le protocole de ce traité des Konungs de Scandinavie; leur présence se trouverait aussi confirmée par leur participation à l'expédition au Caucase de 943 (p. 51). Les deux neveux d'Igor nommés dans le traité de 944, devraient être fils de Konungs Suédois, et ils figurent même comme tels sur la table généalogique dressée par l'auteur (p. 79). Tout cela ne sont que des hypothèses bâties sur une lecture hâtive des sources.

Il faut bien relire le traité de 944 pour voir que tous les chefs représentés par des plénipotentiaires ne sont qu'une fois nommés »всякое княжье«, après quoi il est dit trois fois de suite »Игорь великій князь Русскій и боляре его«. Tout comme dans le traité d'Oleg, il n'est question que de chefs sédentaires dans le pays russe (à Černigov, Perejaslavlj, Ljubeč etc). Tout comme dans ce traité, leur position n'était pas claire pour la chancellerie byzantine. Ces »archontes hypocheiroi« sont qualifiés de князи et de бояри en même temps, puisqu'ils sont des vassaux du grand prince de Russie. Il sont en plupart de provenance suédoise, mais il y a entre eux quelques noms slaves: Sviatoslav (le fils d'Igor, ayant son fief à Novgorod, cf. De admin. cap. 7), Volodislav et une veuve Predslava. Cette organisation de factories commerciales, érigées en beneficia héréditaires, est typique pour le IX-e et X-e siècle en Russie et a peu de commun avec le morcellement en principautés dynastiques au XII-e et XIII-e s.

Quant aux »гости« du traité de 944, ce ne sont nullement des »conviés« de Suède, comme le voudrait l'auteur, mais des gros marchands normands, organisateurs du trafic d'esclaves et d'autres denrées (cf. De admin. c. 7). D'ailleurs ce traité même leurs donne alternativement les noms de »гость« et de »купецъ«. Ce sont les mêmes πραγματευταί qui venaient par douzaines à Constantinople et y jouaient un rôle considérable. Il est tout à fait arbitraire de chercher des Konungs »conviés« de Suède parmi les 24 »князи« et les 24 »гости« du traité de 944. Ce ne sont que des Normands russes, tout comme les οἱ τῶν ἀρχόντων Ῥωσίας ἀποκρισιάριοι καὶ πραγματευταί, fêtés par le Porphyrogénète en 957 dans son palais (De cerim. II, c. 15).

Nous avons insisté sur cette question assez grave, parce qu'elle nous démontre que feu Baumgarten était aussi enclin à lire dans les sources beaucoup plus qu'elles ne le contiennent et à se laisser emporter par des hypothèses assez fantastiques. Ce défaut nous

[1] Il est curieux de voir quelques lapsus de dilletante dans cette oeuvre assez soignée. Ainsi l'auteur veut corriger les dates traités dans la chronique, en disant que „le premier traité est daté par la chronique du 2 septembre ind. 15, 912 (6420), mais l'indiction correspond à l'an 911(!); d'ailleurs, l'empereur Léon est mort le 11 mai 912; ainsi il est évident que le traité devait être de 911" (p. 41). Pour chacun qui s'occnppe de chronologie byzantine ou russe, il est évident que la date donnée par la chronique est impeccable, puisque le septembre 6420 ne peut être traduit que par 911. Plus loin (p. 48) l'auteur commet la même faute en disant: „La chronique russe date ce traité de 945, mais il faut le reculer avant le 16 décembre 944". De nouveau la chronique donne une bonne date: 6453 et vise le temps entre le 1 septembre et le 16 décembre 944; les dates 912 et 945 ne sont ajoutées que par des éditeurs inattentifs. Cf. Dölger *Regesta* I, № 556.

apparait encore, quand il parle de Danois en Russie dans l'expédition de 969 (p. 67) ou quand il se sert d'un récit très suspect de la »chronique d'Ioachim« pour affirmer des persécutions de chrétiens sous Sviatoslav.

Quant à sa polémique contre la possibilité d'une colonie russe à Tamatarcha au X-e siècle, nous pensons qu'elle n'est pas complètement réussie. Nous sommes prêts à se rallier à son opinion, quand il démonte que les Vitae le même traité de 944 nous démontre l'intéret l'existence de cette colonie au IX-e siècle. Mais elle pouvait bien exister au X-e siècle: le même traité de 944 nous démonte l'intéret spécial des Russes pour les affaires de Crimée et pour les »Bulgares Noirs« (dans la région de Kouban). Enfin, notre analyse de la locution: ἡ ἔξω Ῥωσία nous suggère la pensée que le Porphyrogénète embrassait toute la Russie de Novgorod jusqu'à Kiev dans la notion de »Russie lointaine« en l'opposant à une ἔσω Ῥωσία, plus proche de la mer, qui se trouverait justement à Tamatarcha [1]).

L'analyse de la fameuse correspondance khazare, qui se trouve à la fin du livre (p. 70—78) est utile comme exposé de la »littérature« de cette question, mais elle est pleine d'hésitation. L'auteur ne s'est prononcé définitivement ni pour ni contre l'authenticité de documents. Nous sommes aussi de cet avis (et nous l'avons exprimé à M. Grégoire lors de sa dernière conférence dont il a honorée l'Institut Kondakov à Belgrade), que toute critique littéraire la plus spirituelle reste vaine tant qu'on n'a pas fait l'analyse paléographique des documents dont on dispose. Seule une analyse sérieuse du papier et de l'encre des fragments de Cambridge et du British Museum pourrait nous prouver, que nous avons affaire à des documents du XII-e et XIII-e s. et non à des faux du XX-e siècle. Mais cette analyse n'a pas encore été faite. C'est pourquoi il est prudent de rester en réserve comme le fait N. Baumgarten.

Pour conclure notre exposé, nous dirons que le livre cité est très intéressant par sa connaissance de sources et de la littérature, par sa polémique souvent très convaincante, mais on y trouve assez de points où une imagination hardie suggère à l'auteur de nouvelles hypothéses peu fondées (le rôle des Danois dans les expéditions du X-e siècle) au lieu de celles qu'il combat avec succès.

A. Soloviev.

[1] Cf. Byzantion XIII (1938), p. 232.

Владимірскій Сборнкъ въ память 950-лѣтія крещенія Руси 988—1938. Бѣлградъ, стр. XII+220 и XII таблицъ рис.

Изящно изданный въ Бѣлградѣ „Владимірскій Сборникъ" достойнымъ образомъ отмѣчаетъ юбилей крещенія Руси, который по условіямъ нашего времени былъ замолчанъ на нашей родинѣ и отпразднованъ лишь въ странахъ русскаго разсѣянія.

Сборникъ открывается статьею митр. Анастасія „Значеніе Владимірскаго года", съ глубокой вѣрою приводящаго блавѣстныя слова ап. Павла: „мы ничего не имѣемъ, но всѣмъ обладаемъ, насъ почитают умершими, но мы живы" (Кор. VI, 9).

Въ самомъ сборникѣ семнадцать авторовъ со всѣхъ точекъ зрѣнія освѣщаютъ значеніе великаго событія крещенія Руси и личность в. кн. Владиміра. Каждый изъ авторовъ сумѣлъ сказать нѣчто новое по этому поводу, и большая часть статей имѣетъ серьезное научное значеніе. Много свѣжихъ и интересныхъ соображеній въ статьяхъ В. А. Мошина „Христіанство въ Россіи до св. Владиміра" и А. А. Погодина „Варяжскій вопросъ въ жизни князя Владиміра". Г. А. Острогорскій въ яркой статьѣ „Владиміръ Святой и Византія" подчеркиваетъ, между прочимъ, что, получивъ руку порфирородной Анны „государь молодого русскаго княжества удостоился чести, которой напрасно добивался германскій императоръ", ибо Өеофано съ которой обвѣнчался въ 972 г. Оттонъ II, не была порфирородной. Болѣе публицистическій характеръ имѣютъ статьи А. В. Карташева „Крещеніе Руси святымъ княземъ Владиміромъ и его національно-культурное значеніе" и Е. В. Спекторскаго „Своеобразіе крещенія Руси"; но и онѣ читаются съ большимъ интересомъ, содержа рядъ проникновенныхъ мыслей и наблюденій.

И. И. Лаппо въ статьѣ „Держава Влади-

міра Святого" весьма кстати отмѣчаетъ тѣ элементы единства, которые создались при Св. Владимірѣ для всего русскаго народа. „Кіевъ сдѣлался той осью, около которой стало наростать зарождавшееся русское національное сознаніе". „Держава Владиміра Святого заложила основы національнаго и культурнаго единства всѣхъ восточныхъ Славянъ, какъ Славянъ русскихъ".

Много новаго въ увлекательной статьѣ А. Н. Грабара „Крещеніе Руси въ исторіи искусства". Разсматривая храмостроительство во всей Европѣ той эпохи, авторъ отмѣчаетъ, что „XI-й вѣкъ, на порогѣ котораго было положено начало первому расцвѣту искусства въ Россіи, былъ эпохой большого напряженія творческихъ силъ во всѣхъ западно-европейскихъ странахъ". Но средняя Европа — Польша, Чехія, восточная Германія и скандинавскія страны могли противопоставить русскимъ Софійскимъ соборамъ только небольшія ротонды и тяжеловѣсныя базилики гораздо болѣе низкаго достоинства чѣмъ то большое византійское искусство, которое утвердилось въ Россіи послѣ 988 года. Однако авторъ внимательно отмѣчаетъ и западные элементы въ русскомъ искусствѣ XI—XII вѣковъ, извѣстный интересъ къ карловингско-оттоновской архитектурѣ.

Капитальное значеніе имѣетъ статья барона М. А. Таубе „Родовой знакъ семьи Владиміра Св. въ его историческомъ развитіи и государственномъ значеніи для древней Руси" (стр. 89—112 и табл. I—VI). Развивая свои наблюденія, высказанныя десять лѣтъ тому назадъ въ „Сборникѣ посв. П. Н. Милюкову" (Прага 1929), авторъ привлекаетъ много новаго матеріала (изъ Полоцка, Гродна и Ливоніи) и даетъ картину широкаго распространенія „трезубца Рюриковичей" во всѣхъ концахъ Русской земли въ XI—XIII вѣкахъ. Это распространеніе родового знака „краснорѣчиво говоритъ о тройномъ единствѣ въ государственномъ и соціальномъ строѣ древней Руси". Онъ указывалъ на единство княжескаго рода, на единство Земли Русской и на единство культурное. Съ геральдической точки зрѣнія интересно свойство этого знака видоизмѣняться въ различныхъ поколѣніяхъ и вѣтвяхъ княжескаго дома. Пользуемся случаемъ, чтобы привести рисунокъ прекраснаго, несомнѣнно черниговскаго варіанта Рюрикова знака[1]), повтореннаго четыре раза на серебряной чарѣ в. кн. Владиміра Давыдовича († 1151): этого варіанта недостаетъ на таблицахъ бар. Таубе, собравшаго очень богатый матеріалъ (см. рис. 1).

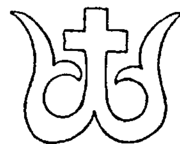


Рис. 1.

Въ послѣднемъ примѣчаніи къ своей статьѣ авторъ останавливается на любопытномъ фактѣ. Въ книгѣ французскаго геральдика Cl. Paradin „Alliances généalogiques des rois de France". Lyon 1561, приведенъ гербъ Анны Ярославны — въ немъ правая („мужская") сторона усѣяна французскими лиліями, а лѣвая („женская") заключаетъ

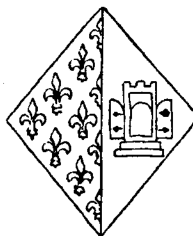


Рис. 2.

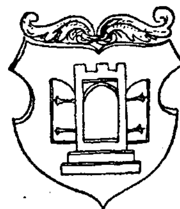


Рис. 3.

весьма странную фигуру раскрытыхъ воротъ[2]). Автору кажется совершенно яснымъ, что эти ворота — непонятый родовой знакъ Ярослава, и онъ ставитъ вопросъ: „на какомъ предметѣ, вывезенномъ

---

[1] Знакъ этотъ, включенный въ надпись на чарѣ, опубликованъ при статьѣ А. Ѳ. Бычкова въ Запискахъ Имп. Археол. Общества, т. III (1851), табл. VII, но тогда не обратилъ на себя вниманія.

[2] Рисунокъ воспроизведенъ въ статьѣ И. Борщака, *Анна Ярославна*, въ журн. „Стара Україна", Львов 1925, стр. 103 (см. нашъ рис. 2).

ею съ Кіева, эти королевскіе геральдики могли правильно усмотрѣть — но неправильно истолковать — отцовскій гербъ Анны Ярославны?" Мы имѣемъ возможность отвѣтить на этотъ вопросъ. Именно совершенно такое же изображеніе воротъ какъ „русскаго герба" находится въ большой „Космографіи" Себастіана Мюнстера (стр. 1029), изданной въ 1553 г. и пользовавшейся широкой популярностью (см. рис. 3). Изображенія сходны во всѣхъ мелочахъ (три зубца, три ступеньки, скобы на воротахъ); ясно, что Параденъ, печатавшій свою книгу въ Ліонѣ въ 1561 г., не видалъ никакого предмета со знакомъ Ярослава, а просто взялъ для русской княжны гербъ Руси, напечатанный въ книгѣ, появившейся за 8 лѣтъ до того въ близкомъ Базелѣ [1]). Поэтому „гербъ Анны Ярославны" надо исключить при разсмотрѣніи вопроса о Рюриковомъ знакѣ. Это наше единственное возраженіе по поводу прекрасной статьи бар. М. А. Таубе.

Очень полезна статья А. А. Никольскаго „Начало храмостроительства на Руси", подробно описывающая построеніе и дальнѣйшую судьбу Десятинной церкви и церкви св. Софіи въ Кіевѣ.

Б. Н. Сергѣевскій старается дать общую характеристику „Времени Владиміра Святого" на Руси.

Д. А. Расовскій, какъ спеціалистъ по исторіи кочевниковъ, далъ статью „Русь и кочевники въ эпоху Святого Владиміра", умѣло ожививъ ея содержаніе цитатами изъ сѣверныхъ былинъ.

В. А. Розовъ затрагиваетъ мало разработанную тему „Личность Владиміра Святого въ русской литературѣ". Внимательнымъ анализомъ источниковъ онъ устанавливаетъ въ древнѣйшихъ литературныхъ памятникахъ, изображающихъ в. кн. Владиміра „три струи: дружинно-народную, просвѣщенно-патріотическую и греческо-агіографическую". Къ первой онъ относитъ многія данныя Нач. лѣтописи; ко второй — „Слово" митр. Иларіона, „Память и похвалу" Іакова Мниха, „Чтеніе о житіи Бориса и Глѣба" преп. Нестора и „Древнее житіе", включенное въ трудъ Іакова мниха. Наконецъ, третья струя представлена „Житіемъ Владиміра особаго состава" и разсказомъ объ испытаніи вѣръ. Борьба между этими тенденціями искажала даже основные факты Владимірова княженія и затрудняетъ возстановленіе подлиннаго образа Владиміра.

На основаніи данныхъ, собранныхъ пок. Баумгартеномъ, Л. М. Сухотинъ даетъ интересную статью: „Брачные союзы ближайшихъ потомковъ святого князя Владиміра" и отмѣчаетъ какъ „въ первыхъ поколѣніяхъ характерны византійскія и норманскія связи, а затѣмъ увеличивается процентъ западно-славянскихъ и венгерскихъ съ одной стороны, половецкихъ и кавказскихъ съ другой".

Г. П. Федотовъ подробно разсматриваетъ неясный вопросъ о „Канонизаціи святого Владиміра" и осторожно указываетъ вторую половину XIII вѣка, какъ наиболѣе вѣроятную ея дату, хотя „какое-нибудь новое рукописное открытіе можетъ продвинуть ее назадъ вглубь XII или даже XII вѣка". Церковный консерватизмъ грековъ — митрополитовъ мѣшалъ канонизаціи крестителя Руси въ первые вѣка, ибо прославить князя, какъ святого, можно было лишь въ случаѣ его особыхъ, непремѣнно аскетическихъ подвиговъ. Между тѣмъ, русскіе люди уже съ XI вѣка вѣрили въ святость кн. Владиміра и особенно оцѣнивали его доброту и милостыню.

И. Н. Окунева разсматриваетъ немногочисленныя „Изображенія святого Владиміра" на его монетахъ, на миніатюрахъ и на иконахъ. Приложеніемъ къ этой статьѣ является репродукція иконы св. Владиміра, Бориса и Глѣба (XVI вѣка) и миніатюра

[1] Другой вопросъ — откуда Себ. Мюнстеръ взялъ свои „ворота" какъ гербъ страны Reussen (Rusia, Ruthenia). Эта страна у него обозначаетъ прежде всего Галицію, въ отличіе отъ Литовской Руси и отъ Moskowyterland. Не думаемъ, чтобы тутъ была связь съ трезубцемъ. Фигура воротъ (и башни съ зубцами) очень типична для городовъ на магдебургскомъ правѣ: Мюнстеръ могъ воспользоваться какимъ-нибудь городскимъ гербомъ. Вообще, его гербы восточныхъ странъ весьма неточны и фантастичны (Московія — одноглавый орелъ, Славонія — шляпа, Валахія — черная пантера, еще Босвія, Турція, Каппадокія и Сирія!).

изъ сборника XIV вѣка. Кромѣ того въ Сборникѣ помѣщена и сомнительная (переписанная) фреска XII вѣка изъ Успенскаго собора во Владимірѣ на Клязьмѣ.

А. В. Соловьевъ описываетъ „Владиміра Святого въ изображеніи польскаго историка XVI вѣка". Пользовавшійся русскими источниками М. Стрыйковскій запечатлѣлъ величавый образъ Равноапостольнаго Владиміра „царя и монарха всѣхъ Русскихъ земель", украшенный легендарными подробностями. Это была та окраска русской исторіи, которая въ XVI в. была привычна всякому образованному русину, литвину или поляку.

Наконецъ, К. Н. Николаевъ описываетъ по личнымъ наблюденіямъ „Памятники эпохи св. Владиміра на Волыни". Давъ краткую исторію волынской епархіи, онъ говоритъ объ Успенскомъ соборѣ въ г. Владимірѣ, о церкви св. Василія Великаго и о Святогорскомъ монастырѣ въ с. Зимнѣ.

Можно привѣтствовать Владимірскій Комитетъ въ Бѣлградѣ, который сумѣлъ достойнымъ образомъ отмѣтить юбилей, найти серьезныхъ сотрудниковъ по всей Европѣ и распредѣлить между ними темы статей, изъ которыхъ каждая даетъ нѣчто новое. „Владимірскій Сборникъ" имѣетъ не только религіозно-просвѣтительное и національное значеніе, но представляетъ и серьезную научную цѣнность.

А. В. С.

А. Б. Эфронъ. *Этюды по истории русского юридическаго быта*, Выпускъ первый. Киевский период. Предисловие проф. Г. В. Вернадского. Издание Евразийцев. Брюссель 1939, стр. 190.

Изданная въ Брюсселѣ книга А. Эфрона состоитъ изъ четырехъ статей: „Методологическия заметки" (стр. 11—18), „Изгои" (стр. 19—104), „Охоть Русской Правды" (стр. 105—169) и „О технике древне-русских юристов" (стр. 170—190).

Во второмъ выпускѣ авторъ обѣщаетъ напечатать работы: о византійскомъ происхожденіи нормы „въдачь не холопъ", о закупахъ Русской Правды, о смердахъ, о происхожденіи судебнаго поединка въ русскомъ правѣ, о готскихъ корняхъ соціальнаго уклада древней Руси. Въ третьемъ выпускѣ предположено подвергнуть разработкѣ нѣкоторые юридическіе института монгольскаго періода русской исторіи.

Эти разнообразные этюды должны быть объединены научнымъ міросозерцаніемъ автора; онъ „счелъ совершенно необходимымъ слѣдовать направленію указанному въ трудахъ историковъ евразійской школы — своихъ учителей и друзей проф. Г. В. Вернадскаго и П. Н. Савицкаго". По его мнѣнію, „въ предлагаемыхъ монографическихъ этюдахъ основная позиція евразійской школы находитъ полное подтвержденіе". Эта первая попытка примѣнить евразійскія концепціи къ области исторіи русскаго права могла бы быть интересной.

Къ сожалѣнію, мы не можемъ признать ее удачною, и въ этомъ виновато вовсе не евразійство (имѣющее свои заслуги), а личные, очень странные научные методы молодого автора. Онъ смѣло вступаетъ на путь новыхъ открытій, съ весьма недостаточнымъ знаніемъ юридической литературы; онъ увлекается лингвистическими комбинаціями, не имѣя ни филологическаго образованія не филологическаго чутья.

Достаточно сказать, что онъ пишетъ методологическія замѣтки и обсуждаетъ „технику древне-русскихъ юристовъ" не упоминая руководящей по этому вопросу статьи Ѳ. В. Тарановскаго „Предметъ и задача т. наз. внѣшней исторіи права"[1]). Если даже онъ считаетъ ее обнаруживающею „недостаточность господствующей по сейчасъ методологіи", то все же слѣдовало высказать свое къ ней отношеніе.

Такимъ же образомъ авторъ разсуждаетъ на протяженіи 86 страницъ объ „изгояхъ", но очевидно незнакомъ съ длинной исторіей этого вопроса, хорошо изложенной въ особой статьѣ М. В. Мрочка-Дроздовскаго объ изгояхъ[1]). Поэтому онъ про-

---

[1] Записки Русскаго Научнаго Института въ Бѣлградѣ, вып. I (Б. 1930), стр. 69—118.

[1] *О словѣ изгой*, Чтенія Моск. Общ. Ист. и Древн. 1886, I, стр. 40—78. Странное впечат-

должаетъ оперировать давно устарѣвшимъ опредѣленіемъ изгоя какъ лишеннаго правъ (friedlos) и, сближая Friedlosigkeit и Wolfsleben (стр. 48), предлагаетъ невѣроятное лингвистическое сближеніе: изгой = Isegrimm (Eisengrimm германскихъ народныхъ басенъ). Думаю, что всякій филологъ ужаснется такой etymologia bovina; но она безсмысленна и по юридическому содержанію. Автору слѣдовало бы знать, что невѣрное толкованіе изгоя какъ „изгнанника или выходца изъ рода", который „безправенъ и дѣлается преступникомъ", было предложено сперва Ѳ. В. Морошкинымъ (въ 1836 г.), а затѣмъ подкрѣплено Н. В. Калачевымъ на основаніи невѣрной глоссы къ тексту „всего же есть горче изгойство взимати". Непониманіе текста, гдѣ „изгойство" — плата за выходъ изъ рабства, привело къ пониманію изгойства какъ „безконечной бѣды", а отсюда и сближеніе съ wargus, и vogelfrei, сдѣланное названными учеными.

Между тѣмъ надо вернуться къ юридическому содержанію термина. Нельзя смѣшивать понятія „человѣка вышедшаго изъ своего сословія" и „человѣка лишеннаго правъ". Лишенный правъ (за преступленіе обычно) есть беззащитный wargus; его можно убить какъ волка, ибо онъ caput lupinum gerit. Но все это не имѣетъ никакого отношенія къ изгоямъ, ибо они наоборотъ находятся подъ защитой церкви: это 1) неграмотный поповъ сынъ, 2) выкупившійся на свободу холопъ, 3) задолжавшійся купецъ (очевидно добросовѣстный) и 4) осиротѣвшій князь. И нельзя же предположить, что на нихъ смотрятъ какъ на преступниковъ и что всякій можетъ убить, какъ волка, — неграмотнаго поповича или освобожденнаго холопа. А эту старую ошибку Морошкина повторяетъ авторъ: отсюда его фантастическое сближеніе изгоя съ волкомъ — Eisengrim'омъ. Пора понять, что изгойство есть институтъ прежде всего церковнаго права: церковь заботится о лицахъ, не оставшихся почему-либо въ своемъ сословіи. Таковъ прежде всего неграмотный поповичъ, очевидно не имѣющій возможности стать попомъ, таковъ и выкупившійся холопъ. Исторія сербскаго права даетъ поучительные примѣры нормъ объ этихъ лицахъ; они становятся и въ Сербіи церковными людьми „сокалниками", „задушными людьми"[1]). Къ этимъ двумъ основнымъ разрядамъ изгойства приравнены позднѣе и добросовѣстный банкротъ и князь-сирота.

Изгоя вовсе нельзя считать лишеннымъ правъ, friedlos[2]), его нельзя даже считать „деклассированнымъ". Наоборотъ, поступивъ подъ защиту церкви (и князя), изгои высоко поднялись на общественной лѣстницѣ. Вѣдь за убійство простого холопа Русская Правда назначаетъ пеню въ 5 гривенъ, даже за убійство сельскаго княжого старосты — 12 гривенъ (а Пространная Правда — 5 гривенъ за рядовича и 12 гр. за ремественника). Между тѣмъ статья 1-я Р. Правды назначаетъ за убійство изгоя высшую виру въ 40 гривенъ, приравнивая его къ княжему Русину, ко гридину и купцу. Странно, что изслѣдователи вопроса, увлеченные образомъ „лишеннаго правъ изгоя", обычно обходятъ молчаніемъ краснорѣчивую 1-ю статью Р. Правды. „Въ холопѣ и въ робѣ виры нѣту", платятъ лишь урокъ; но за убитаго изгоя надо платить 40 гривенъ, какъ за свободнаго мужа, — онъ сталъ полноправнымъ членомъ общества, хотя и находится подъ особымъ попеченіемъ церкви[3]). Надъ этимъ слѣдуетъ призадуматься.

лѣніе производитъ то, что по другому поводу (по поводу „Словенина") авторъ (стр. 98) ссылается на другую статью Мр.-Дроздовскаго, напечатанную рядомъ съ предыдущей. Намъ неясно, взялъ ли эту ссылку авторъ изъ третьихъ рукъ, или дѣйствительно читалъ изслѣдованіе Мр.-Дроздовскаго, но намѣренно замолчалъ его мнѣніе объ изгояхъ.

[1] Ср. А. Соловјев. *Соколници и отроци у упоредно-историјској светлости*, Гласник Скопског Научног Друштва, XIX (1938), 103—132.

[2] Эту ошибку повторяетъ даже Бернекеръ: „изгой-exsors, friedlos, zu izditi, izžiti". E. Berneker, *Etym. Wörterbuch* I, s. v.

[3] Это попеченіе церкви объ изгояхъ доказывается не только церк. уставомъ кн. Всеволода-Гавріила, но и ст. 134 Р. Правды. Городскіе мосты мостить надо свободнымъ людямъ: Нерядичаномъ, Веряжаномъ, Пидьбляномъ „а вла-

Поэтому мы не можемъ согласиться съ устарѣлой гипотезой Морошкина, выводящей изгоя изъ воображаемой готской формы *us-gauja,— а на ней построено все изложеніе А. Б. Эфрона. Гораздо проще считать слово из-гой чисто-славянскимъ, отъ глагола гоить, какъ это указывалось со временъ Ѳ. И. Буслаева[1]). Надо лишь уточнить понятіе и устранить одно крупное недоразумѣніе[2]). Почти всѣ изслѣдователи толкуютъ гой какъ „жизнь", а глаголъ гоить какъ „жить". Тогда мы опять возвращаемся къ ошибочному объясненію: „изгой — внѣ мира, закона общежитія" (эту ошибку дѣлаетъ именно Буслаевъ). Между тѣмъ гоить вовсе не значитъ „жить", но „давать жить" (такъ же какъ поить значитъ „давать пить", а гноить — „давать гнить"). Отсюда и производные значенія: гоить значитъ — пріютить, принять, привѣчать, кормить, утучнять, наконецъ лѣчить[3]). Однимъ словомъ гоить значитъ „colere, pflegen"[4]) во всѣхъ разнообразныхъ значеніяхъ этихъ глаголовъ, а слово „гой" значитъ „cultura, Pflege, забота о жизни", но вовсе не сама жизнь[5]).

Отсюда и простое толкованіе слова „изгой" — excultus, ohne Pflege, человѣкъ лишенный заботы своего прежняго круга (и поэтому поступающій подъ заботу церкви или князя). Слово изгой вполнѣ въ духѣ славянскихъ языковъ какъ и сербское изрод — выродокъ, вышедшій изъ рода, какъ и русскія: избой, изгной и издой[1]).

Вообще, для занятій исторіею русскаго права полезно почаще заглядывать въ словарь Даля; тогда мы поймемъ и выраженіе »гой еси« (sei gepflegt), столь смущающее автора (стр. 27). Слово изгой, по нашему мнѣнію, русское и сложившееся сравнительно поздно — въ X—XI вѣкахъ. Другимъ славянскимъ языкамъ оно неизвѣстно; слѣдовательно оно никакъ не можетъ быть пережиткомъ »гото-сарматской эпохи«. Вѣдь готскія слова, попавшія въ славянскія нарѣчія въ III—IV в. по Р. Х., встрѣчаются во всѣхъ славянскихъ языкахъ (князь, шлемъ, мечъ, пѣнязь и т. д.).

Нашъ выводъ: все длинное разсужденіе А. Б. Эфрона объ изгояхъ ошибочно, ибо оно построено на недостаточно отчетливомъ пониманіи юридическаго содержанія »изгойства«, на пренебреженіи литературою предмета и на легкомысленныхъ лингвистическихъ упражненій. Напр. на стр. 101 онъ считаетъ »одним из важных развитий слов »изгойский« и »изойский« термин „izvanski", который встрѣчается въ нескольких нормах Полицкаго статута«. И затѣмъ оказывается что »термин izvanski — сложный продукт нескольких ложных этимологических ориентаций. Тут чувствуется ориентация на герм. Bann, bannen, на слав. вон, вне, и даже на венгерское имя »Иштван (Стефан)«. »Под »изванским« Пол. статут имеет в виду, в первую очередь, чужеземца венгра (св. Стефан — религиозный патрон Венгріи).

Можно быть юристомъ, но надо все-таки имѣть уваженіе къ филологіи. Весь методъ » ложныхъ оріентацій«, примѣняемый авторомъ, является претенціознымъ вздоромъ. Слово „изванъски, изванън" правильно образовано отъ „из-вънь" (что значитъ »извнѣ«), обозначаетъ »внѣшній, пришед-

---

дыцѣ сквозь городная врата съ изгои, а съ другыми изгои до Острое улици".

[1] Архивъ историко-юрид. свѣдѣній I (1850), 101—102.

[2] Оно встрѣчается и въ послѣдней, короткой но очень дѣльной статьѣ М. Шефтеля о изгояхъ. M. Szeftel, *Condition juridique des déclassés dans la Russie ancienne*. Archives d'Histoire du Droit Oriental, v. II (Brux. 1938), 431—440.

[3] Это вкратцѣ упомянулъ уже Мрочекъ-Дроздовскій (ук. ст. 78, прим. 15), но не сдѣлалъ нужныхъ выводовъ.

[4] Вук Караџић, *Рјечник*, стр. 96.

[5] Такъ надо толковать гои въ грамотѣ бана Кулина 1189 г. и „правь гои" въ сербско-далматинскихъ грамотахъ XVII вѣка. А. Соловјев, *Пашдровске исправе XVI—XVIII века*. Споменик Срп. Кр. Акад. 84 (Б. 1936), стр. 6. Отсюда собственныя имена: Домагой (Domicultus), Гонслав (Cultor gloriae), Гоимир (Cultor pacis).

---

[1] Избой, остатки, оборыши; изгной, перегной; издой, пора и состояніе скота перестающаго гоиться. Даль, *Толковый словарь*, т. II, стр. 7—16.

шій извнѣ«[1]), и никакой связи ни съ изгоями, ни съ герм. Bannen, ни съ св. Иштваномъ тутъ нѣтъ и не можетъ быть. Нельзя совершать такіе наѣзды въ область сербо-хорватскаго языка, не имѣя о немъ понятія. Но это есть методъ А. Б. Эфрона.

По тому же методу построена и вторая статья: »Охоть Русской Правды«. Въ извѣстной статьѣ 23-й Р. Правды: »а въ смердѣ и въ холопѣ 5 гривенъ«, авторъ (настаивая на разночтеніяхъ »а въ смердѣ и хопѣ« и »а въ смердѣ и хотѣ«) усматриваетъ нѣкоего таинственнаго »хотя — охотя«, никому неизвѣстнаго, но бывшаго, по его мнѣнію, особымъ разрядомъ населенія — пастухомъ.

Въ этомъ случаѣ еще разъ обнаруживается безпомощность автора въ пользованіи научными пріемами. По его мнѣнію (стр. 106), чтеніе »охотѣ« вмѣсто »холопѣ« является основнымъ »так как оно встречается в большинстве списков Краткой Правды (7 из 12-ти)«. При этомъ онъ отмѣчаетъ, что Краткая Правда относится къ XI вѣку, а считающееся обычно правильнымъ чтеніе »холопѣ« имѣется лишь въ спискахъ Пространной Правды (XII—XIII в.) являясь, повидимому, сравнительно позднимъ толкованіемъ древнѣйшаго текста.

Г. Ефронъ дѣлаетъ недопустимую даже для начинающаго изслѣдователя ошибку, обращая вниманіе прежде всего на количество списковъ, а не на инъ качество. Этотъ вопросъ слѣдуетъ разсмотрѣть серьезно.

Дѣйствительно, въ семи (или шести?) спискахъ Краткой Правды, использованныхъ С. Юшковымъ[2]), значится чтеніе »А въ смердѣ въ охотѣ 5 гривенъ«, причемъ онъ ссылается на списки №№ 2, 3, 5, 9, 10, 11 (и вѣроятно № 6). Но каково ихъ качество? Достаточно взглянуть на предисловіе Юшкова[3]) и мы убѣдимся въ извѣстномъ фактѣ. Хотя »Академическая« редакція и сохранила намъ древнѣйшій изводъ — Краткую Правду, однако она представлена немногочисленными рукописями и весьма поздними. Въ то время, какъ Пространная Правда, бывшая долгое время дѣйствительнымъ источникомъ права, сохранилась въ трехъ изводахъ и въ 66 спискахъ, изъ которыхъ древнѣйшій (Синодальный) написанъ въ 1282 году, — Краткая Правда вышла изъ употребленія уже въ началѣ XII вѣка. Поэтому она случайно сохранилась лишь въ двухъ новгородскихъ спискахъ XV вѣка (по нумераціи Юшкова № 1 — Академ. и № 7 — Археограф.), а остальные 10 ея списковъ (Юшк. № 2—6 и 8—12) всѣ писаны въ XVIII вѣкѣ!

Изъ этихъ 10 списковъ № 2 есть Новгородская I лѣтопись въ копіи нач. XVIII вѣка, № 3 есть »Собраніе законовъ древнихъ русскихъ для пользы всѣхъ любомудрыхъ собранные и неколико истолкованные тайнымъ сов. В. Татищевымъ«, № 5 есть выписка изъ Новгор. л-си, сдѣланная въ XVIII вѣкѣ Татищевымъ, подъ заглавіемъ: »Право или законъ данный Новгородцамъ отъ в. кн. Ярослава Владиміровича въ 1017 году. Выписано изъ древней Новгородской исторіи«, — № 6 опять подъ тѣмъ же заглавіемъ, — № 9 и 10 опять выписки подъ тѣмъ же заглавіемъ (оба принадлежали Татищеву) и № 11 есть Новгор. I л-сь, переписанная въ 1738 году.

Другими словами: чтеніе: »въ охотѣ« встрѣчается лишь въ Новгородской I л-си въ спискѣ начала XVIII в. (№ 2 и 1738 г. (№ 11) и во всѣхъ копіяхъ, сдѣланныхъ В. И. Татищевымъ »для пользы всѣхъ любомудрыхъ« (№ 3, 5, 6, 9, 10, 11).

Мы полагаемъ, что исторія текста такова. Переписчикъ XV вѣка[1]), имѣя передъ собою въ ст. 25-й старое начертаніе: »въ хо̑пѣ«, пропустилъ надстрочное л и получилось: »въ хопѣ«. Переписчикъ XVIII вѣка рѣшилъ осмыслить это дефектное написаніе и далъ чтеніе: »въ охотѣ«, думая вѣроятно про »охоту« (ср. »въ разбоѣ« ст. 19). Отъ этого списка начала XVIII вѣка

---

[1] Ср. Mažuranić, *Prinosi za hrvatski pravno-povjestni rječnik*, Z. 1922, str. 451.

[2] См. С. Юшков. *Русская Правда. Тексты на основании 4 списков и 5 редакций.* Киев 1935, стр. 6, прим. 43. У Юшкова досадная опечатка: онъ дважды ссылается на списокъ № 5, говоря: „2, 5, 11 охоте; 3, 5, 9, 10 охоте“. Вѣроятно въ одномъ случаѣ надо читать: № 6.

[3] С. Юшковъ, Предисл. стр. IV—V.

[1] Весьма вѣроятно, что списокъ № 7 (Археограф.) списанъ съ № 1 (Акад.); поэтому оба они даютъ „въ хопѣ“.

пошли всѣ копіи Татищева. Ихъ количество ничего не значитъ: т. сов. Татищевъ могъ заказать писарямъ и не шесть, а шестьдесятъ шесть копій для своихъ любомудрыхъ друзей. Для возстановленія подлиннаго текста Русской Правды XI вѣка эти 66 копій не имѣли бы никакого значенія, какъ не имѣютъ его и наличныя 6 копій. Въ этихъ Татищевскихъ копіяхъ есть и другія грубыя ошибки: напр. въ предыдущей ст. 24-й онѣ (№ 3, 5, 6, 9, 10) даютъ вмѣсто »А въ сельскомъ старостѣ княжи и въ ратайнѣмъ«—»и братанемъ«, а въ послѣдующей ст. 26-й вмѣсто »Аще роба кормилица любо кормилчичъ« (т. е. сынъ кормилицы) — безсмысленное »любо кормилицынъ« (№ 3, 5, 6, 9, 10, 11). Но г. Ефронъ не знаетъ азбучныхъ пріемовъ изслѣдованія текстовъ: онъ возводитъ ошибку XVIII вѣка въ древнѣйшее чтеніе XI вѣка и изъ Татищевской »охоты« создаетъ сложную проблему воображаемаго »охотя«! Этого фантастическаго »охотя« онъ сближаетъ затѣмъ съ глаголомъ »хотѣть« и »ходить«, съ нѣм. hüten, готскимъ *hôdjan, съ глаг. »холить«, именами Хотинъ и Хотѣнъ, съ тюркскимъ »ходжа«, чешскимъ „chot" (женихъ), болгарскимъ »хушъ«[1]) (бродяга), русскимъ »женихъ«, словами: »охота«, »хитрый, хватать« и др. (стр. 137—142). Эта лингвистическая игра производитъ тягостное впечатлѣніе. Пусть объ ней выскажутся лингвисты-спеціалисты.

Но и историко-юридическая сторона этой статьи весьма удивительна. Авторъ съ серьезнымъ видомъ доказываетъ, что скала виръ за убійство въ Русской Правдѣ (огнищанинъ, княжъ тіунъ и конюхъ — 80 гривенъ, княжь отрокъ — 40 гривенъ, — сельскій тіунъ — 12 гривенъ, рядовичъ и смердъ 5 гривенъ) создалась подъ вліяніемъ статьи Морского устава (Lex Rhodia), попавшей въ византійско-сицилійскую компиляцію Ecloga ad Prochiron mutata. Ему все равно, что въ Родосскомъ законѣ имѣется въ виду моряки, начиная съ капитана корабля и кончая поваромъ; ему безразлично, что этотъ законъ говоритъ о вознагражденіи экипажа корабля, а Р. Правда — о платѣ за убійство; его не смущаетъ, что скала цифръ совершенно не сходится. Разъ увлекшись своей мыслью, онъ не стѣсняется никакими натяжками, передѣлываетъ цифры[1]), сближаетъ что угодно, по случайному звуковому сходству, напр. кормиличича (сына кормилицы) и кормчаго корабля, русскаго огнищанина съ »греческимъ огнемъ« (стр. 153) и т. под.

По его мнѣнію, расцѣнка виръ въ Русской Правдѣ создалась подъ вліяніемъ греческой статьи о платѣ экипажу корабля, а путь заимствованія для автора ясенъ: въ 1041 г. варяго-русскія дружины помогали грекамъ въ южной Сициліи. Онѣ вывезли съ собой не только »дѣла« (изобрѣтенія) но и »рѣчи« (книги — въ томъ числѣ и сицилійскую Эклогу)«. Только прочтя по-гречески всѣ 40 главъ греческо-сицилійской Эклоги, привезенной услужливыми Варягами, князь Изяславъ (1054—1075) догадался назначить двойную виру въ 80 гривенъ за своего конюха, убитаго Дорогобужцами (п. г. въ Эклогѣ капитанъ получаетъ плату вдвое больше матроса).

Болѣе грубаго примѣненія теоріи заимствованій къ исторіи русскаго права намъ, доселѣ не встрѣчалось[2]). Въ этомъ отно-

---

[1] Вслѣдствіе того, что кописты XVIII вѣка не поняли явной описки обоихъ списковъ XV вѣка, мы должны объяснить дефектное чтеніе № 1 и 7 съ помощью другихъ редакцій. Тогда мы найдемъ, что непонятному „хопу" обоихъ списковъ XV вѣка во всѣхъ спискахъ Пространной Правды (начиная съ XIII вѣка) соотвѣтствуютъ слова „холопъ" и „роба" (ст. 11 Синод.). Поэтому никакой проблемы тутъ возникнуть не можетъ.

[1] Напр. совершенно вздорное разсужденіе, что „русскій юристъ-грамотей могъ передать греческое μ' (40) словомъ двѣнадцать, п.ч. μ является двѣнадцатой буквой греческаго алфавита" (стр. 143). Неужели авторъ не знаетъ (или дѣлаетъ видъ, что не знаетъ), что и по-славянски м҃ обозначаетъ 40, и что ни одинъ русскій грамотей не сталъ бы замѣнять ясное для него 40 — двѣнадцатью, ибо онъ будто бы „смутно догадывался о соотвѣтствіи между буквами и цифрами".

[2] Все это дѣлается съ крайнимъ пренебреженіемъ къ литературѣ предмета. Разсуждая о вирахъ, авторъ не упоминаетъ капитальной ра-

шеніи А. Б. Эфронъ превосходитъ даже своего предшественника Г. М. Бараца, такъ же упрямо и безнадежно занимавшагося дивинаторной критикой и исканіемъ чуждыхъ вліяній въ древнемъ русскомъ правѣ.

При этомъ удивительна претенціозность автора. Свои утомительныя etymologiae b vinae онъ считаетъ послѣднимъ словомъ науки. Ему кажется, что онъ открылъ новые методы. Одинъ — это »методъ ложныхъ оріентацій«, уже разсмотрѣнный нами. Другой — это открытая имъ возможность толковать норму въ двухъ различныхъ смыслахъ (стр. 175). »Одинъ и тотъ же текстъ нормировалъ два разныхъ юридическихъ института. Напр. слово ратный по созвучію истолковывалось либо какъ ратайный, либо какъ воинскій«. Автору кажется, что онъ открылъ законъ »своеобразной юридической лингвистики древности«. Въ видѣ примѣра онъ опять пользуется Полицкимъ Статутомъ. »В Полицком Статуте в главе о наемнике, мы встречаем слово ништар. Оно возникло из греч. misthos с ориентацией на слово ништо и в Пол. Ст. имеет двойной смысл — наемной платы и рус. ничто, ничего« (стр. 179). Опять совершенный вздоръ: ст. 93-я Пол. Ст. говоритъ: »волань му е господарь не платити ништарь«, что значитъ: »воленъ господинъ не платить ему ничегоже« и никакого греч. misthos здѣсь нѣтъ. Нельзя извлекать статью изъ Статута, не прочтя его цѣликомъ: между тѣмъ въ немъ всюду попадаются слова: ништарь (ст. 43, 60, 93), ни за шторь (67-с), никторе, никторь (ст. 16, 31), никакорь (55-а), јуре (56-а) и др., что не значитъ ничего иного какъ: »ничто же, ни за что же, никто же, никако же, уже«[1])

Но молодой авторъ не считается съ грамматикой. Увлекаемый своимъ воображеніемъ, онъ выхватываетъ отдѣльныя слова и подвергаетъ ихъ »ложнымъ оріентаціямъ«, не считаясь ни съ общимъ контекстомъ, ни съ правовымъ содержаніемъ памятника. Такъ, ему хочется доказать наличность созданнаго имъ слова »охоть« въ ст. 119 Кар.: »А холопьство обельное трое: еже кто купить хотя и до полугривны, а послухы поставить«. Ему кажется, что »хотя« означаетъ здѣсь пастуха, и не хочетъ признать здѣсь обычнаго смысла — уступительнаго нарѣчія. Однако тотъ же обычный смыслъ есть въ ст. 14 Кар.: »а за кормильца 12 гривенъ, и за кормилицю, хотя си боуди холопъ или роба«, но объ этомъ авторъ умалчиваетъ. Между тѣмъ правовой смыслъ ст. 119 въ этомъ случаѣ ясенъ: для исковъ свыше полугривны наличіе послуховъ обязательно (стр. 133), но если были послухи при покупкѣ раба, хотя и за цѣну ниже 1/2 гривны, то сдѣлка дѣйствительна. Мы полагаемъ, что Г. В. Вернадскій слишкомъ снисходительно отнесся къ работѣ своего ученика, сказавъ: »Его методы быть можетъ инымъ покажутся спорными, но уже по первой части его »Этюдовъ« видно, что методы эти могутъ привести къ результатамъ исключительной важности«. (пред. стр. 9).

Мы внимательно изучили книгу А. Б. Эфрона и искренне искали въ ней положительныхъ сторонъ; и находимъ ее не только безполезною, но прямо вредною для науки. Мы знаемъ, что русская юридическая и историческая наука падаетъ подъ совѣтскимъ гнетомъ. Но намъ жаль, что и въ условіяхъ свободы слова русская исторія становится за рубежомъ объектомъ безотвѣтственныхъ налетовъ и наѣздовъ. Намъ жаль, что А. Б. Эфронъ, имѣя возможность печатать по-англійски другія свои работы, внесетъ ложныя понятія о русскомъ прошломъ въ иностранные умы. Наконецъ можно пожалѣть, что за рубежомъ находятся средства на перепечатку изслѣдованій Г. М. Бараца и на изданія работъ А. Б. Эфрона, тогда какъ серьезныя научныя начинанія часто остаются подъ спудомъ за недостаткомъ средствъ.

А. В. Соловьевъ.

боты Е. Н. Щепкина, *Варяжская вира* (Одесса 1915), говоря о сицилійской Эклогѣ, не знаетъ работы Фрешфильда: E. W. Freshfield. *A Manual of later Roman law,* Cambridge 1927, гдѣ убѣдительно доказывается, что эта Эклога издана въ 1166 году!

[1] Діалектичаскою особенностью с.-х. языка является замѣна *ж* согл. *р* въ словахъ „море" (=може), „јере" (=еже), „тере" (=тъже) и многихъ другихъ. А. Белић, *Прилошци историји словенских језика.* Глас Српске Кр. Акад. 72 (1901), 207 сл.

René Grousset, L'Empire des steppes. Attila, Gengiskhan, Tamerlan. Paris, 1939, pp. 639.

Изученіе кочевниковъ восточно-европейскихъ и азіатскихъ степей началось, сравнительно, недавно; поэтому нѣтъ ничего удивительнаго, что, несмотря на многочисленныя отдѣльныя изслѣдованія въ этой обширной дисциплинѣ, общая исторія всѣхъ кочевыхъ народовъ до сихъ поръ еще не написана. Трудность написанія такой исторіи заключается въ чрезвычайно широкихъ рамкахъ темы — какъ хронологическихъ, такъ и территоріальныхъ: въ подобномъ общемъ обзорѣ необходимо изложить судьбы двухъ группъ народовъ — турецкой и монгольской, а, отчасти, коснутся и двухъ другихъ группъ: финно-угорской (кочевые Мадьяры, Башкиры) и иранской (Скиѳы, Сарматы); хронологическія рамки исторіи кочевниковъ также очень широки: отъ VI—VII вв. до Р. Х. до конца XIX ст. нашей эры.

Извѣстный французскій историкъ Рене Груссэ въ книгѣ подъ скромнымъ названіемъ „Имперія степей. Атилла, Чингизханъ, Тамерланъ" пытается дать впервые не только обзоръ дѣятельности этихъ трехъ виднѣйшихъ создателей кочевыхъ имперій, но и всю исторію степныхъ народовъ, начиная отъ Скиѳовъ и кончая монгольскими и турецкими народностями, потерявшими свою самостоятельность въ XIX или XX вѣкахъ.

Къ сожалѣнію, авторъ мѣстами выходитъ въ своемъ обзорѣ и за предѣлы степей, посвящая много страницъ исторіи Китая (напр. „Установленіе династіей Танъ протектората въ области Тарима", или „Китайцы на Памирѣ"), осѣдлымъ индо-европейскимъ или тибетскимъ народомъ, или, наконецъ, исторіи тѣхъ степныхъ народовъ, которые перестали быть кочевниками, осѣли въ Иранѣ, Средней Азіи, Тибетѣ, Китаѣ (напр. Китаны, Уйгуры и др.). Послѣдніе экскурсы съ методологической точки зрѣнія особенно излишни, т. к. въ такомъ случаѣ изложеніе начинаетъ сбиваться на исторію той или иной народности, внѣ зависимости отъ того, какую стадію жизни она переживала; въ исторіи же кочевниковъ какъ-разъ необходимо рѣзко разграничить этапъ кочевнической жизни (точнѣе: этапъ жизни въ степяхъ) отъ осѣдлаго этапа.

Нельзя признать удовлетворительнымъ и распредѣленіе матеріала: о такихъ типичныхъ кочевникахъ, какими были Скифы, разсказывается всего на шести страницахъ, тогда какъ о судьбахъ монголовъ въ завоеванныхъ ими осѣдлыхъ странахъ, какъ Иранѣ или Китаѣ, излагается на десяткахъ страницахъ. Объясняется это, конечно, тѣмъ, что о кочевникахъ при ихъ соприкосновеніи съ культурными осѣдлыми народами у насъ всегда будетъ больше источниковъ, чѣмъ о кочевникахъ, находившихся въ степяхъ. Но отъ автора, пишущаго объ имперіи с т е п е й, мы въ правѣ ожидать обратнаго распредѣленія матеріала.

Послѣ краткаго Предисловія и Введенія, слѣдуетъ I-ая глава (с. 30—242), излагающаго исторію степей до Чингизхана: Скифы и ихъ искусство, Сарматы, до-турецкія культуры Западной Сибири и Алтая, извѣстныя намъ лишь по памятникамъ археологическимъ; Гунны и ихъ судьба на всемъ протяженіи отъ Китая до Западной Европы; Турки и ихъ государства: Ту-кіуэ, Уйгуровъ, Караханидовъ и Сельджуковъ; далѣе совсѣмъ кратко изложены судьбы Аваръ, Болгаръ, Хазаръ, Печенѣговъ и Половцевъ.

Вторая глава, наиболѣе обширная (с. 243—546), посвящена „Монголамъ Чингизхана", т. е. Чингизхану и его завоеваніямъ, завоеваніямъ его сыновей и внуковъ, исторіи монгольскихъ государтсвъ въ Китаѣ, въ Семирѣчьи, въ Персіи, въ южной Россіи и западной части Средней Азіи (Кыпчакъ). Глава заканчивается исторіей созданія имперіи Тимура и судьбой его династіи.

Третья глава (с. 547—622) — „Послѣдніе Монголы" — прослѣживаетъ судьбы Монголовъ и Турокъ послѣ Тимура: конецъ Кыпчакской (Золотой) Орды, Астраханское, Казанское, Крымское ханства, Шейбаниды, Джунгарія, Ойратія, исторія Хивинской, Бухарской и Коканской династій. Въ концѣ книги изложеніе становится совсѣмъ энциклопедично-краткимъ.

Въ Приложеніи на нѣсколькихъ страницахъ дается очеркъ о „звѣриномъ" стилѣ, съ рядомъ иллюстрацій. Книга снабжена тридцатью историческими картами-схемами.

Таково содержаніе книги. Переходя къ ея оцѣнкѣ, надо прежде всего отмѣтить, что книга Grousset является не столько самостоятельнымъ изслѣдованіемъ, сколько первымъ опытомъ сводки всего огромнаго матеріала по исторіи кочевыхъ народовъ. Въ этомъ — главная заслуга автора. Какъ первая такая сводка книга Grousset будетъ еще, вѣроятно, долго служить необходимымъ руководствомъ для всѣхъ интересующихся кочевниками Стараго Свѣта. Но и какъ сводка работа Grousset не свободна отъ цѣлаго ряда ошибокъ, неточностей, пропусковъ, незнанія литературы предмета.

Такъ, напр., ни во Введеніи, ни въ Предисловіи авторъ совершенно не касается основного вопроса, напрашивающагося при описаніи кочевниковъ — о причинахъ передвиженій степняковъ отъ Хингана до Панноніи и затѣмъ — о причинахъ образованія огромныхъ кочевыхъ имперій. Думается, что не случайно мы не находимъ отвѣта на первый вопросъ у французскаго историка, и здѣсь мы касаемся еще одного слабаго мѣста книги: для автора — rossica non leguntur. На примѣрѣ книги Grousset мы особенно ясно видимъ на какія прорывы обречено всякое изложеніе исторіи кочевниковъ, если авторъ не имѣетъ возможности пользоваться работами въ этой области, написанными по-русски. Послѣ византиновѣдѣнія, кочевниковѣдѣніе, вѣроятно, — вторая дисциплина, гдѣ такъ много сдѣлано русской наукой, что безъ нея уже обойтись нельзя[1]). Какъ разъ въ вопросѣ о происхожденіи великихъ миграцій кочевыхъ народовъ съ Востока на Западъ, цѣлый рядъ объясненій былъ выдвинутъ именно русскими учеными. Таковы — „географическая“, „историческая“ и „экономическая“ теоріи (къ этому еще надо прибавить „механическую“ теорію нѣмецкой науки, такъ же, къ слову скажемъ, неизвѣстную автору). Не требуя отъ автора обстоятельнаго объясненія причинъ миграціи, мы все же могли ожидать отъ него сводку этихъ теорій. Увы, безъ знанія русскаго языка ея дать невозможно!

Во введеніи или въ предисловіи къ книгѣ мы въ правѣ были бы ожидать отъ автора обобщающихъ характеристикъ такого цѣльнаго своеобразнаго міра, какимъ является міръ кочевыхъ народовъ, указаній на общіе черты, свойственныя всѣмъ кочевымъ организаціямъ. При большомъ постоянствѣ, консерватизмѣ кочевого быта такія черты выступаютъ особенно явственно на всемъ протяженіи самостоятельной жизни кочевыхъ обществъ отъ VII в. до Р. Х. до XIV—XV вв. Вмѣсто этого во Введеніи (с. 7—11) и Предисловіи (с. 17—28 „Степь и исторія“) мы находимъ два общихъ положенія, стоющихъ быть отмѣченными. Прежде всего, кочевой міръ для французскаго ученаго есть символъ „варварства“, которому онъ противопоставляетъ „цивилизацію“ осѣдлыхъ народовъ (с. 11). Эти „варвары“ только и стремятся къ тому, чтобы выйти изъ степей и занять культурныя области своихъ осѣдлыхъ сосѣдей, которыя, къ тому же, по утвержденію автора, гораздо болѣе пригодны для жизни, чѣмъ степи, съ ихъ рѣзкимъ, континентальнымъ климатомъ. Въ выходѣ кочевниковъ изъ степей въ области съ земледѣльческой культурой авторъ видитъ „une loi presque physique, dictée par les conditions de l'abitat steppique“ (с. 22), а взаимоотношеніе кочевниковъ и осѣдлыхъ формулируетъ такими словами: „les sentiments respectifs du sédentaire et du nomade l'un pour l'autre sont ceux d'une société capitaliste et d'un prolétariat enfermés dans la même cité moderne. Les sociétés agricoles qui exploitent soit la bonne terre jaune de la Chine du nord soit les jardins de l'Iran, soit la riche terre noire de Kiev, sont ceinturées d'une zone de pâturages pauvres, aux conditions climatériques souvent, terribles, où une année sur dix les points d'eau se tarissent, l'herbe se dessèche, le bétail meurt, les nomades avec lui“ (с. 9). При такихъ взглядахъ на кочевниковъ и на условія жизни въ степяхъ, не удивительно, если авторъ больше всего останавливается не столько на жизни ко-

[1]) Авторъ, правда, широко использовалъ тѣ работы В. В. Бартольда, которыя были изданы на нѣмецкомъ или англійскомъ языкахъ, въ особенности его статьи о татарскихъ ханахъ въ Энциклопедіи Ислама, но и эти работы далеко не охватываютъ всѣхъ вопросовъ, разработанныхъ русскими кочевниковѣдами (напр. всѣ до-мусульманскіе или не-мусульманскіе кочевники).

чевниковъ въ степяхъ, сколько на процессѣ выхода ихъ изъ степей въ осѣдлыя области, завоеванія этихъ областей и, наконецъ, на разствореніе кочевниковъ въ новой средѣ. Въ силу такого невѣрнаго и предвзятаго взгляда на кочевника, послѣдній, въ глазахъ автора, становится какъ-бы потенціально-осѣдлымъ, только и ждущимъ когда судьба изъ неудобнаго кочевническаго состоянія переведетъ его на положеніе цивилизованнаго осѣдлаго. Авторъ, поэтому, обращаетъ главное вниманіе на меридіанальное движеніе кочевниковъ съ сѣвера на югъ, въ области осѣдлыхъ государствъ, оставляя на второмъ планѣ главное явленіе кочевнической жизни — на историческое движеніе съ востока на западъ въ предѣлахъ самихъ степей.

Такая концепція Grousset очень напоминаетъ схему движенія „германскихъ варваровъ" въ область римской цивилизаціи, концепція, которая совершенно не можетъ служить аналогіей для кочевническаго міра Стараго Свѣта. Французскій ученый не подмѣтилъ самаго главнаго — что кочевническій міръ — самодавлѣющъ, что его степное хозяйство — такое же равноправное по своей культурѣ хозяйство, какъ и земледѣльческое и что, благодаря своимъ регулярнымъ перекочевкамъ съ зимовищъ на лѣтовища, кочевники уже испоконъ вѣковъ приспособились къ климатическимъ условіямъ жизни въ степяхъ, что, наконецъ, какъ носители своеобразной матеріальной культуры, кочевники часто оказывались на большей высотѣ, чѣмъ осѣдлые народы (напр. Славяне VIII—X в.в. и Турки-кочевники того же времени южнорусскихъ или паннонскихъ степей). Глубоко ошибоченъ взглядъ, что всякій кочевой народъ стремится къ экспансіи внѣ степей: примѣры имперіи Хіунъ-гну, Ту-кіуэ, или такихъ кочевниковъ, какъ Печенѣговъ или Половцевъ всей своей исторіей наглядно опровергаютъ подобные взгляды. Въ знаменитыхъ надписяхъ турецкихъ кагановъ Срединной Азіи сознательное желаніе отгородиться отъ осѣдлыхъ культуръ — выступаетъ особенно ярко.

Второе утвержденіе общаго порядка во Введеніи состоитъ въ томъ, что рѣшающимъ моментомъ въ соотношеніи силъ кочевниковъ и осѣдлыхъ было введеніе послѣдними артиллеріи, противъ которой была безсильна стрѣлковая конница степняковъ (с. 11, 495, 609 и особенно с. 554 и прим. 1 къ этой страницѣ). Какъ примѣръ приводится взятіе съ помощью артиллеріи Иваномъ Грознымъ Казани и побѣда китайскаго императора Канг-Хи надъ Монголами въ 1690 г. Причины измѣненія соотношенія силъ, по нашему мнѣнію, глубже, чѣмъ появленіе новой военной техники: она кроется въ дробленіи и ослабленіи кочевыхъ образованій ко втор. полов. XV в. и въ обратномъ процессѣ у осѣдлыхъ народовъ. Артиллерія (нефтяная, пороховая, ядерная, дальнобойные большіе луки) существовала издавна, какъ у кочевыхъ, такъ и осѣдлыхъ народовъ и все же она не рѣшала дѣло. Къ тому же, примѣръ съ Казанью особенно неудаченъ, такъ какъ Татары выступаютъ здѣсь уже въ качествѣ полу-осѣдлаго народа, обороняющагося за стѣнами крѣпости. Въ отношеніи же настоящихъ степняковъ, чья основная военная тактика состоитъ въ разсѣиваніи, притворномъ бѣгствѣ и утомленіи непріятеля — артиллерія примѣнена быть не можетъ.

Что же касается фактическаго изложенія, то нѣтъ никакой возможности въ краткой рецензіи отмѣтить всѣ тѣ неточности, пропуски, которые разсѣяны на шестистахъ страницахъ книги. Остановлюсь только на томъ, что наиболѣе бросается въ глаза при чтеніи. Всѣ приводимые мною ниже промахи особенно характерны, т. к. они вызваны гл. обр. незнакомствомъ автора съ русскими работами по кочевниковѣдѣнію.

Въ отдѣлѣ о Скифахъ авторъ совсѣмъ не касается поднятаго еще Кондаковымъ вопроса о турецко-монгольскомъ правящемъ слоѣ Скифовъ, въ отличіе отъ основной массы народа, безспорно иранскаго происхожденія. Кочевое состояніе Скифовъ автору представляется исконнымъ (с. 34), тогда какъ очень возможно, что именно одному изъ турецко-монгольскихъ народовъ Скифы и обязаны переходу на кочевое хозяйство. Трудно теперь излагать исторію искусства Скифовъ безъ книги М. И. Ростовцева „Скифы и Боспоръ", 1925, хотя автору она могла бы быть доступна въ новомъ расширенномъ нѣмецкомъ изда-

ніи 1936 г. „Skythia und der Bosporus". Совершенно обойденъ молчаніемъ вопросъ о роли бѣлой расы въ формированіи этническаго типа древнихъ Турокъ, на что особенно указывалъ русскій ученый Грумъ-Гржимайло. Чрезвычайно трудно излагать судьбы Печенѣговъ безъ ставшаго классическимъ труда Васильевскаго „Византія и Печенѣги" (что м. пр., приводитъ автора къ ошибочному наименованію печенѣжскаго хана Боняка — Маніак'омъ, с. 240); древнѣйшія судьбы Половцевъ-Кыпчаковъ излагаются Груссэ по Маркварту, изъ-за чего повторяется ошибочный взглядъ Маркварта о началѣ половецкой экспансіи лишь съ 1120—1 гг., тогда какъ Половцы вышли изъ Азіи въ причерноморскія степи уже въ 60 гг. XI в. Въ 1921 г. Бартольдъ въ пространной рецензіи указалъ на всѣ подобныя ошибки Маркварта. Grousset не касается судьбы тѣхъ турецко-монгольскихъ народовъ, которые были прибиты послѣдующими волнами кочевниковъ къ предгорьямъ Кавказа, чему посвящены работы А. Н. Самойловича и ряда другихъ русскихъ туркологовъ. Въ повѣствованіи о монгольскомъ нашествіи на Восточную Европу авторъ не подозрѣваетъ, что въ 1223 г. Монголы потерпѣли пораженіе отъ Камскихъ Болгаръ, а не побѣдили ихъ, какъ пишетъ Grousset (с. 308). Разгромъ Камской Болгаріи совершился уже позже, въ 1237 г. Это пораженіе Монголовъ интересно отмѣтить при ихъ почти безпрепятственномъ продвиженіи въ 1222—1224 г.г. по югу и востоку Европы. Удивляетъ, далѣе, датировка авторомъ битвы на Калкѣ: 1222 г., тогда какъ это сраженіе происходило въ 1223 г.

Матеріальная культура Золотой Орды совсѣмъ не затронута. Ею опять-таки занимались исключительно русскіе археологи. Безъ работъ Терещенки, Баллода, Якубовскаго и др. трудно понять, что представлялъ собою Сарай Батыя и Сарай Берке.

Тимуръ характеризуется Grousset какъ жестокій воитель, безжалостно уничтожавшій не только народы, но и ихъ культуру, искусственное орошеніе, плодовые сады и т. п. (с. 497, 507). Такая характеристика односторонняя. Вотъ какъ отзывается о Тимурѣ виднѣйшій русскій востоковѣдъ В. В. Бартольдъ, чья книга „Улубекъ и его время", Петроградъ, 1918, какъ написанная по-русски, не могла быть извѣстна Grousset: „Тимуръ былъ въ одно и то же время безпощаднымъ разрушителемъ и ревностнымъ строителемъ; имъ воздвигались величественныя постройки съ великолѣпными садами, возстанавливались города и селенія, устраивались и исправлялись оросительныя системы; по выраженію оффиціальной исторіи, онъ не допускалъ, чтобы пропадали даромъ участки земли, гдѣ вообще была возможна культура. Созидательная дѣятельность Тимура столь же поражала воображеніе, какъ разрушительная" (с. 36). „Грандіозныя оросительныя работы производились Тимуромъ не только въ его родномъ Мавераннахрѣ и сосѣднемъ Хоросанѣ, но и въ такихъ отдаленныхъ мѣстностяхъ, какъ Муганская степь и бассейнъ Кабула" (с. 36).

Поздне-монгольская исторія изложена Grousset, какъ я уже упомянулъ, совсѣмъ конспективно. Мы не найдемъ здѣсь ни изложенія судебъ астраханскихъ Калмыковъ (новѣйшія работы о нихъ Пальмова), ни исторіи борьбы турецкихъ племенъ Средней Азіи съ Русскими (особенно интересны въ этомъ отношеніи свѣдѣнія о борьбѣ самихъ Турокъ — они публиковались въ Запискахъ вост. отд. И. Русск. Археол. Общ.); не найдемъ здѣсь упоминаній ни о монгольскомъ эпосѣ, который сталъ разрабатываться покойнымъ Владимірцовымъ и его учениками, ни многаго другого, что непосредственно относится къ исторіи степей послѣдней эпохи ихъ независимости.

Но не взирая на всѣ перечисленные недостатки книги, она, благодаря огромному матеріалу въ ней заключающемуся, все же принесетъ большую пользу всѣмъ интересующимся кочевниками, какъ отправная точка для дальнѣйшаго самостоятельнаго изслѣдованія и за это мы должны быть благодарны Grousset.

Д. Расовскій.

М. И. Артамонов, ***Очерки древнейшей истории хазар***, **Соцэкгиз, 1936, стр. 136.**

На примѣрѣ работы Артамонова интересно отмѣтить тѣ характерныя печальныя

условія, на которыя обречены историки въ совѣтской Россіи. Прежде всего — это полная оторванность отъ западно-европейскаго ученаго міра, полное незнаніе того, что пишется на тѣ же темы за предѣлами Россіи; второе — когда изслѣдованія заводятъ авторовъ въ область филологіи — необходимость оперировать съ яфетической теоріей Н. Я. Марра и обреченныя попытки согласовать эти выводы съ современной европейской лингвистической наукой (въ книгѣ Артамонова слѣдованіе методамъ Марра тѣмъ болѣе обязательно, что она напечатана въ серіи изданій Государственной Академіи Исторіи Матерьяльной Культуры имени Н. Я. Марра). О совершенно несерьезномъ и не честномъ опорочиваніи „русской дворянско-буржуазной" исторіографіи (будто бы, игнорировавшей, напримѣръ, изученіе хазаръ и дѣлавшей де это по причинѣ „узкаго націонализма") я уже не говорю: это просто необходимое условіе всякаго предисловія совѣтскаго историческаго изслѣдованія. Автора ни мало не смущаетъ, что послѣ такого предисловія, онъ на всемъ протяженіи своей работы будетъ опираться на выводы этихъ же самыхъ, поруганныхъ имъ, русскихъ историковъ XIX — нач. XX столѣтій.

Изданная книга является лишь первой половиной задуманнаго Артамоновымъ труда о хазарахъ и содержитъ три главы: I. В-н-н-т-р'ы письма кагана Іосифа (с. 1—49); II. Хазары и турки (с. 58—87) и III. Происхожденіе хазаръ (с. 88—134). Вторая часть должна будетъ содержать исторію возникновенія, развитія и гибели хазарскаго государства.

Приходится пожалѣть, что авторъ совсѣмъ не знакомъ съ новѣйшей западно-европейской ученой литературой, особенно пожалѣть потому, что вопросами, которыхъ онъ касается въ своемъ изслѣдованіи, интенсивно занимаются сейчасъ на западѣ, часто разрѣшая ихъ совсѣмъ иначе, чѣмъ это дѣлаетъ авторъ. Таинственнымъ народомъ В-н-и-т-р (Vn. ndr Ḥudad al 'Alam или N. n. d. r. Гардизи) въ послѣднее время занимался и C. A. Macartney (The Attace on „Valandar", Byz.-Neugr. Jahrb. VIII, 1931, c.159—170 и особенно Gy. Moravcsik (Zur Geschichte der Onoguren, Ungarishe Jahrb. 1930, X, c. 53—90; отмѣчаю работы появившіяся лишь до 1937 г. — времени выхода въ свѣтъ книги Артамонова). Съ 1934 г. H. Grégoire повелъ свою кампанію противъ достовѣрности пространной редакціи письма кагана Іосифа (Byzantion, IX, c. 484—8); съ этимъ связанъ вопросъ о древности г. Мангупа, упоминаемомъ въ письмѣ кагана. Если бы авторъ зналъ стремленія N. Banescu (Contributions à l'histoire de la Seigneurie de Théodoro-Mangoup en Crimée, Byzant. Zeitschr. Bd. XXXV, 1935, c.. 20—37) доказать, что Мангупъ есть то же, что и городъ Феодоро и что древность его не восходитъ далѣе втор. полов. XIV ст., онъ бы, вѣроятно, обстоятельнѣе остановился на своихъ доказательствахъ о древности Мангупа, тѣмъ болѣе, что приводимые Артамоновымъ результаты недавнихъ раскопокъ въ Крыму представляютъ очень большой интересъ и подробное ознакомленіе съ ними, быть можетъ, принесло бы пользу западно-европейскимъ скептикамъ, сомнѣвающимся въ древности Мангупа.

Не будучи, по собственному признанію, лингвистомъ авторъ, тѣмъ не менѣе, пускается въ лингвистическія изысканія запутаннѣйшихъ названій многочисленныхъ племенъ сѣвернаго Причерноморья и Предкавказья эпохи наибольшаго здѣсь передвиженія племенъ (III—IX в.в. по Р. Х.) и стремится найти среди этихъ племенъ предковъ хазаръ. Изслѣдованіе загромождается обсужденіемъ мнѣній на этотъ счетъ цѣлаго ряда ученыхъ начала и середины XIX ст., лингвистическія конъюнктуры которыхъ теперь уже не имѣютъ никакого научнаго значенія. Къ этому авторъ иногда присоединяетъ собственныя лингвистическія догадки въ духѣ первой половины XIX ст. Въ связи съ историческими свидѣтельствами о ношеніи хазарами косъ, Артамоновъ задается такимъ вопросомъ: „Не означаетъ ли и самое названіе хазары коса-ровъ, — косоносцевъ, какъ истолковывалъ ихъ имя Вельтманъ (Атилла и Русь, М. 1858, с. 92), сближавшій его, вмѣстѣ съ тѣмъ, съ названіями кос-очи и к-осы, осы?" (с. 83)[1].

---

[1]) Но уже на с. 124 авторъ вслѣдъ за Марромъ считаетъ, что „въ основѣ хазарскаго племенного образованія и хазарскаго

Такія „лингвистическія“ разсужденія сейчасъ не случайны въ совѣтской Россіи, а представляютъ собою результатъ почти двадцатилѣтняго господства ученія Марра, которое освобождало изслѣдователей отъ обязанности считаться съ современной европейской лингвистикой. Въ этомъ отношеніи чрезвычайно характерно одно замѣчаніе Артамонова, въ которомъ объясняется, почему онъ такъ внимателенъ къ лингвистическимъ комбинаціямъ ученыхъ перв. полов. XIX ст.: „въ нашемъ изложеніи, отнынѣ не претендующимъ на самостоятельное изслѣдованіе лингвистическихъ проблемъ, мы должны удовольствоваться тѣми сопоставленіями, которые къ настоящему времени имѣются въ литературѣ по разсматриваемому вопросу, отмѣтивъ, что они находятся преимущественно у старыхъ изслѣдователей, для которыхъ законы индоевропейскаго языкознанія еще не замыкали горизонтовъ узкими рамками искусственныхъ дѣленій единаго цѣлаго“ (с. 109).

Подобныя оговорки необходимы автору потому, что Марръ, исходя изъ своей яфетической теоріи совсѣмъ по-иному подходилъ къ лингвистическому и этническому изслѣдованію хазаръ, чѣмъ лингвисты и историки новѣйшаго времени. Марръ связывалъ хазаръ съ яфетитами и велъ этническую генеалогію первыхъ черезъ яфетитовъ „алано-осской“ (= сарматской) группы“ (лишь частично иранизованныхъ скиѳскимъ слоемъ) къ яфетитамъ болгарамъ и хазарамъ, еще де до прихода гунновъ говорившихъ на общемъ языкѣ (с. 86). Иначе говоря, Марръ опредѣлялъ хазаръ „въ качествѣ туземнаго племени, генетически связаннаго съ предшествующимъ гуннскому завоеванію сарматскимъ населеніемъ степей юга нашей страны“ (с. 106); „Въ эту-то скиѳо-сарматскую яфетическую и только частично иранизованную среду влились монгольскіе гунны, связавъ ее на время единой политической организаціей, покрывъ своимъ именемъ и внеся какой-то культурный и лингвистическій вкладъ... Изъ этой — теперь гунно-сарматской — среды вышли и болгары, давшіе общее наименованіе ей въ эпоху распаденія гуннскаго союза, и хазары, сдѣлавшіеся центромъ новаго политическаго объединенія“ (с. 109). Такъ Артамоновъ принимаетъ и повторяетъ всѣ взгляды Марра объ этнической сущности хазаръ. Но на ряду съ этимъ авторъ пользуется трудами такихъ лингвистовъ, какъ монголовѣдъ Поппе, туркологъ Gombocz и др., закрывая глаза на то, что методъ этихъ ученыхъ совершенно расходится съ методами Марра.

Работа Артамонова въ смыслѣ утвержденія яфетизма и сарматства болгаръ и хазаръ — не одинока въ современной русской научной литературѣ. Годъ спустя послѣ появленія книги Артамонова, въ „Вѣстникѣ древней исторіи“ № 2 (3), Москва, 1938, напечатана статья А. П. Смирнова „О возникновеніи государства волжскихъ болгаръ“ (с. 99—112), оперирующая гл. обр. съ археологическомъ матеріаломъ, но въ опредѣленіи народности болгаръ, возвращающася къ Марру; послѣдніе, по Смирнову, входили въ „комплексъ сармато-аланъ“ (с. 111).

Сама по себѣ идея о томъ, что иранскій (или, съ уступкой Марру, скажемъ сарматскій) элементъ на югѣ Россіи съ нашествіемъ гунновъ, не исчезъ съ лица земли, а продолжалъ существовать, хотя бы и въ ослабленномъ и порабощенномъ состояніи въ средѣ турецко-монгольскихъ пришельцевъ и даже подъ ихъ именемъ — совсѣмъ не невѣроятна, но способы, какими защищается эта идея (къ слову сказать не только Марромъ и его послѣдователями, но еще ранѣе и А. И. Соболевскимъ, въ его Русско-Скиѳскихъ этюдахъ) настолько неубѣдительны, что только отталкиваютъ и тѣмъ лишь откладываютъ спокойное изслѣдованіе этого вопроса.

Д. Расовскій.

имени“ лежитъ имя кавказскаго народа касповъ, кас-овъ или ḫas'овъ.

Этническія имена въ варварскихъ правдахъ.

Въ 1929 г. русскій медіэвистъ С. И. Штейнъ опубликовалъ въ Mitteil. d. Oesterr. Instit. f. Geschichtswiss. XLIII статью „Der Romanus in den fränkischen Rechtsquellen“, представляющую собой попытку разрѣшенія вопроса, надъ которымъ уже давно бьются исто-

рики средневѣковья: почему „Римлянинъ" огражденъ, въ Lex Salica и Lex Ribuaria, половиннымъ по сравненію съ „Франкомъ" вергельдомъ, тогда какъ во всѣхъ другихъ источникахъ нѣтъ никакихъ указаній на то, чтобы существовало какое-либо правовое или бытовое неравенство между мѣстнымъ свободнымъ населеніемъ и пришельцами во Франко-Галліи. Авторъ убѣдительно показываетъ, что всѣ предыдущія попытки отвѣтить на вопросъ, сводящіяся либо къ признанію, что между „римлянами" и „варварами" все-же дѣлалось различіе и что „варваръ" цѣнился дороже „римлянина", либо къ тому, что половинный вергельдъ былъ своего родомъ компромиссомъ между германскимъ правомъ и римскимъ, вообще не знавшимъ института „откупа" за преступленіе, представляютъ собой чистые домыслы, — и вмѣсто этого предлагаетъ свое объясненіе, слѣдуя въ этомъ Фюстель де Куланжу, который первый поставилъ вопросъ: что значитъ въ этихъ, и въ аналогичныхъ, памятникахъ самое слово „romanus"? Точно-ли „римлянинъ"? Фюстель попытался доказать, что подъ „romanus" на самомъ дѣлѣ надо здѣсь понимать не римлянина, а вольноотпущенника. Но Штейнъ отвергаетъ и это объясненіе: во-первыхъ, вольноотпущенники считались вполнѣ правоспособными гражданами; во-вторыхъ, остается непонятнымъ, почему вольноотпущенника называли „romanus", разъ между нимъ и свободнорожденнымъ римляниномъ все-же дѣлалось какое-то различіе. То толкованіе, какое предлагаетъ самъ авторъ, представляетъ, кажется мнѣ, интересъ не для однихъ только историковъ западно-европейскаго средневѣковья и проливаетъ свѣтъ на нѣкоторыя особенности „средневѣковаго" сознанія вообще: вотъ почему я позволяю себѣ обратить на его работу вниманіе читателей настоящаго изданія. Штейнъ сближаетъ „romanus" франкскихъ правдъ съ „lingua romana", „lingua romanorum" другихъ современныхъ источниковъ, гдѣ это обозначало простонародный языкъ, въ отличіе отъ lingua latina, книжной латыни. „Romanus" въ этихъ правдахъ не „римлянинъ", т. е. римскій по происхожденію гражданинъ, а простолюдинъ-крестьянинъ. Разъ такъ, то „francus" въ тѣхъ же источникахъ должно обозначать не непремѣнно франка по происхожденію, но каждаго знатнаго человѣка. И это толкованіе можно было-бы подтвердить, прослѣдивъ смысловую эволюцію слова francus, franc и производныхъ въ средневѣковой рѣчи: franc очень рано пріобрѣтаетъ значеніе с в о б о д н ы й, т. е. з н а т н ы й, ср. f r a n c h i s e — привилегія и т. д. Гипотезу С. Штейна можно было-бы подкрѣпить одной параллелью, на которую обратилъ мое вниманіе мой коллега г. Дуйчевъ: въ средневѣковыхъ — и болѣе позднихъ — сербскихъ и греческихъ памятникахъ „влахъ" употребляется въ значеніи п а с т у х ъ или с к и т а л е ц ъ (или п р а в о с л а в н ы й). Мнѣ она кажется весьма правдоподобною. Я только не увѣренъ въ томъ, что ее можно принять безоговорочно, т. е. что во всѣхъ случаяхъ, въ франкскихъ правдахъ, „этническое" имя обозначаетъ соціальную только категорію. Формула автора въ его болѣе поздней работѣ, помѣщенной въ Hist. Vierteljahrschrift (1937), гдѣ онъ отвѣчаетъ своимъ оппонентамъ („Beide Begriffe, Romanus-Francus, sind im sozialen und ständischen Sinne zu verstehen, nicht im nationalen"), представляется мнѣ слишкомъ упрощенной. Остановлюсь на самомъ важномъ мѣстѣ Салической Правды (тит. XLIII): Si quis ingenuus Francum aut hominem barbarum occiderit qui lege Sal. vivit... sol. CC culpabilis iudicetur... Si quis eum occiderit qui in truste dominica est... sol. DC culp. iud... Si quis Romanum hom. in convivium regis occiderit... sol. CCC culp. iud. Si Romanus homo possessor, id est qui res in pago ubi conmanet proprias possedit occisus fuerit, his qui eum occidisse convictus... sol. C culp. iud. Можно ли быть увѣреннымъ, что homo b a r b a r u s qui l. Sal. vivit обозначаетъ т о л ь к о соціальное положеніе человѣка? Въ L. Rib. „Romanus" упоминается сплошь да рядомъ вмѣстѣ съ „regius" и „ecclesiasticus", которые противополагаются „рипуарію": это, конечно, въ пользу тезиса Штейна. Приведу еще одну параллель изъ восточно-европейскаго права. Въ Русской Правдѣ читаемъ: Аже оубіеть кто моужа... то положить за голову 80 гривенъ, аще ли боудеть княжь моужь..., аще-ли боудеть

роусинъ, горожанинъ или коупець, или тивоунъ болярьскій,.. либо изгой ли словѣнинъ (Карамзиновскій списокъ, въ друг. ред. селенинъ), 40 гривенъ положити зань. Вернемся къ L. Ribuaria — и тогда выяснится, въ чемъ сложность проблемы. Какъ было сказано, „romanus" здѣсь противополагается „ribuarius'"у, и въ этихъ контекстахъ дѣйствительно оба термина употребляются въ значеніи соціальной, а не этнической принадлежности. Но въ tit. XXII читаемъ: Quod si servos (чит. -us) hominem (= -i) Franco aut Ribuario ossa fregerit, dominus eius 36 sol. culp. iud. Si autem regio aut ecclesiastico homine (= -i) hoc fecerit, bis 9 sol. culp. iud. Полная аналогія съ словоупотребленіемъ въ титулѣ XLIII L. Salica. Всѣмъ этимъ подсказывается „компромиссное" рѣшеніе вопроса. Этническія имена въ варварскихъ правдахъ означаютъ то соціальное, то національное положеніе: ихъ первоначальный смыслъ еще не былъ окончательно утраченъ. Намъ это трудно понять, потому что для насъ соціальное и національное положеніе — различныя категоріи. Но варварская логика отлична отъ нашей. „Варвару" ничего не стоило употреблять одно и то же слово въ одномъ контекстѣ въ различныхъ значеніяхъ. Надо имѣть въ виду, что „Правды" не были результатомъ кодификаціи въ нашемъ смыслѣ слова; а скорѣе накопленіемъ различныхъ казусовъ, при чемъ систематизація была лишь очень поверхностная: авторы заботились не столько о согласованіи отдѣльныхъ судебныхъ рѣшеній, сколько о возможно большей полнотѣ, — стадія своего рода „первоначальнаго накопленія" въ области права.

П. Бицилли.

Софія.

Postface à l'article „L'expédition du prince Oleg contre Constantinople en 907".

Le fait triste par soi même que nos imprimeries de Belgrade n'avancent qu'à pas de tortue, ne manque pas parfois de certains avantages. C'est ainsi que mon article sur l'expédition d'Oleg contre Constantinople publié dans le présent volume (p. 47—62) et dont j'ai pu distribuer les tirages à part il y a quelques mois, a provoqué une »Réponse« de M. Henri Grégoire (Byzantion XIV, p. 379—380) avant l'apparition même de notre volume, ce qui me donne la possibilité de revenir sur ce sujet ici même et sans grand delai. Il paraît que M. Grégoire n'insiste plus sur sa thèse primitive d'après laquelle la personnalité même du prince Oleg serait »entièrement légendaire«. Aussi ne semble-t-il plus douter ni de l'authenticité ni de l'exactitude de la date du traité conclu en 911 par Oleg avec les empereurs byzantins Léon, Alexandre et Constantin. Du moins il garde dans sa Réponse sur tous ces points un silence discret. Mais, au lieu de rejeter en bloc ses théories regrettables sur la soi-disante »légende d'Oleg«, M. Grégoire continue à croire que l'expédition d'Oleg contre Constantinople n'est qu'un »mythe«. Et ce qui est à peine compréhensible, il insiste néanmoins sur la théorie par laquelle il avait tâché à expliquer l'origine de la prétendue légende du prince Oleg. Il me reproche même d'avoir passé sous silence »la pièce décisive« qu'il avait versée au débat, ce qui est d'après lui »un singulier oubli« de ma part que j'aurais à réparer. Or cette pièce décisive est une inscription de 904, trouvée près de Théssalonique et sur laquelle on lit le nom du grand Tarkhan Théodore: Θεοδώρου ολγου τραχανοῦ. D'après la théorie »en quelque sorte improvisée« de M. Grégoire, c'est à cette inscription que la »légende« d'Oleg et de son expédition devrait sa naissance: en voyant cette pièce, un voyageur russe »habitué à considérer le nom d'Oleg comme un nom typique de prince russe« aurait fait d'ολγου un prince Oleg marchant contre Constantinople ... et c'est grâce à une telle découverte épigraphique qu'on trouve sur ce prince inventé des informations importantes dans la vieille chronique russe et que le nom de ce prince figure en tête d'un traité indubitablement authentique de l'année 911! Cependant, bien que je n'aie pas parlé expressement dans mon article de cette hypothèse improvisée de M. Grégoire et de sa »pièce décisive« (non par oubli, mais par désir d'éviter une polémique inutile), j'ai dit d'une façon assez claire, me semble-t-il, que la théorie même de la non-historicité d'Oleg

que l'hypothèse épigraphique de M. Grégoire devait expliquer n'était qu'un malentendu dû à une connaissance insuffisante de la littérature et des sources de l'histoire russe. Cette constatation contient, paraît-il, aussi un jugement sur l'hypothèse mentionnée qui, comme on le voit, veut expliquer une théorie impossible par une conjecture aussi ingénieuse que fantaisiste.

C'est parce que la théorie de la non-historicité d'Oleg ne mérite pas une discussion sérieuse, que je me suis borné dans mon article à la question de l'expédition d'Oleg contre Constantinople. Comme les lecteurs de mon article l'ont vu, cette question fut extrêmement embrouillée par le fait que certains savants avaient parlé d'un silence général des sources grecques au sujet de l'expédition d'Oleg, tandis qu'en vérité nous ne possédons pour l'époque en question qu'une seule chronique byzantine, celle de Syméon Logothète, et qu' il n'existe outre cette chronique aucune autre source grecque qui pourrait nous informer sur l'expédition d'Oleg. C'est pourquoi j'ai dit et je le répète, que ce serait un défi à toutes les règles de la méthode historique, si nous voulions rejeter les informations d'une source (à savoir de la chronique russe qui nous fait de l'expédition d'Oleg un récit détaillé et précis) pour la seule cause qu'une autre source (la chronique de Syméon Logothète) avait manqué de nous donner les mêmes informations. A mon vif regret, M. Grégoire croit, malgré tout, pouvoir insister sur son argumentum ex silentio et, ce qui est vraiment surprenant, il continue même à parler »des sources grecques« ignorant l'expédition d'Oleg. Il n'est pas moins surprenant que M. Grégoire continue aussi à affirmer qu'il rejette l'expédition d'Oleg »avec l'immense majorité des historiens«. Je ne peux qu'assurer M. Grégoire une fois de plus qu'il se trouve en erreur; car, bien que le problème de l'expédition d'Oleg soit extrêmement embrouillé par les théories hypercritiques, les historiens qui ont rejeté cette expédition sont, bien au contraire, très peu nombreux à côté des spécialistes qui n'ont jamais exprimé le moindre doute au sujet de l'historicité de l'expédition d'Oleg contre la capitale byzantine.

Sans doute, M. Grégoire reconnaît qu'il existe toute une quantité d'événements bien importants et touchant directement l'Empire byzantin, dont les sources grecques ne nous disent rien. Mais il affirme que le silence des sources byzantines est absolument impossible dès qu'il s'agit d'une attaque de Constantinople ou même de Thessalonique, et il m'invite de lui citer un exemple d'un tel silence. Je le fais volontiers et je lui citerai même un cas qui concerne aussi une attaque russe. La première expédition russe contre la capitale byzantine de l'an 860 est, comme on le sait, mentionnée dans plusieurs sources grecques, mais voilà que Genesios ne dit rien de cette attaque célèbre, quoiqu'en général sa chronique soit particulièrement bien informée sur l'époque de Michel III. Et bien, si Genesios pouvait passer sous silence l'attaque russe de 860, il va sans dire que Syméon Logothète pouvait faire autant pour l'attaque de 907. Que le silence de Genesios est heureusement complété par les indications des autres sources grecques, tandis que celui du Logothète ne l'est pas (vu le manque d'autres sources byzantines pour cette époque), ce fait n'y change naturellement rien. D'autres exemples: que saurions nous de l'attaque célèbre des Petchenègues et du pirate turc Tzachas, que la capitale byzantine avait subie en hiver 1090/91, si nous n'avions pas à côté de la chronique de Zonaras aussi l'Alexiade d'Anne Comnène? Zonaras qui nous raconte en quelques lignes les guerres contre les Petchenègues avant 1090, ne nous dit rien de leur avance menaçante contre Constantinople. De même, il nous parle des expéditions de Tzachas contre les îles byzantines, mais il garde un silence complet sur ses plans dirigés contre Constantinople et sur son entente avec les Petchenègues, qui mit en question l'existence même de l'Empire. De tous ces faits on ne trouve rien dans la chronique de Zonaras, rien non plus de la victoire des troupes coumano-byzantines sur les Petchenègues dans la bataille fameuse du 29 avril 1091 qui avait sauvé l'Empire byzantin. Pourtant Zonaras est séparé de tous ces événements par le même délai d'un demi siècle environ, qui sépare aussi Syméon Logothète de l'attaque de Constantinople par le prince Oleg.

On pourrait, sans doute, multiplier les

exemples. Mais je crois que les cas cités suffisent à montrer que le silence de Syméon Logothète au sujet d'une attaque de Constantinople n'est pas du tout un fait unique, comme l'affirme M. Grégoire, et j'espère que l'illustre byzantiniste belge finira par reconnaître l'historicité de l'expédition d'Oleg contre la capitale byzantine — cette fois, en effet, »avec l'immense majorité des historiens«.

G. Ostrogorsky.

ОГЛАВЛЕНІЕ — TABLE DES MATIÈRES.

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT KONDAKOV

Recueil d'études dédiées à la mémoire de N. P. Kondakov, 1926, pp. 344, pl. 30 . . . . . . $ 12·—

SEMINARIUM KONDAKOVIANUM, Recueil d'études. Archéologie. Histoire de l'art. Études byzantines. Volumes I—VIII (1927—1936) . . . . $ 60·—

ANNALES DE L'INSTITUT KONDAKOV (suite de la série SEMINARIUM KONDAKOVIANUM),

vol. IX, 1937 pp. 111, pl. 12 . . . . $ 3·—

vol. X, 1938 pp. 201, pl. 3 . . . . $ 6·—

vol. XI, 1940 pp. 301, pl. 24 . . . . $ 8·—

ΖΩΓΡΑΦΙΚΑ:

I. A. J. ANISIMOV, Our Lady of Vladimir, 1928, pp. 40, pl. 8 . . . . $ 8·—

II. N. M. BÉLAEV, The Icon of our Lady's „Umilenie" from the Soldatenkov collection, 1932, pp. 20, pl. 4 . . . . $ 4·—

III. A. N. GRABAR, La Sainte Face de Laon, 1931, pp. 40, pl. 8 . . . . $ 8·—

ΣΚΥΘΙΚΑ:

I. M. J. ROSTOVTZEFF, Le centre de l'Asie, la Russie, la Chine et le style animal, 1929, pp. 48, pl. 11 . . . . $ 3·—

II. N. FETTICH, Bronzeguss und Nomadenkunst auf Grund der ungarländischen Denkmäler, 1929, S. 96, Taf. 17 . . . . $ 6·—

III. G. N. ROERICH, The animal style among the nomad tribes at Northern Tibet, 1930, pp. 48, pl. 5 . . . . $ 3·—

IV. GY. RHE und N. FETTICH, Jutas und Öskü. Zwei Gräberfelder aus der Völkerwanderungszeit in Ungarn, S. 92, Taf. 20 . . . . $ 6·—

N. P. KONDAKOV, L'Icone Russe, Complet I—IV, 1928—1932 . . . . $ 100·—

I. Premier Album, 65, pl. en couleurs, 1928 . . . . $ 50·—

II. Second Album, 136 pl. en phototypie, 1929 . . . . $ 30·—

III. Texte, t. I, pp. 192, pl. 9, 1931 . . . . $ 10·—

IV. Texte, t. II. pp. 200, pl. 6, 1933 . . . . $ 10·—

N. P. TOLL, Tissus coptes. Collection du Musée des Arts et Métiers à Prague (en russe), 1928, pp. 44, pl. 11 . . . . $ 3·—

Psse M. C. TENICHEVA, Émaux et incrustations (en russe), 1930, pp. 116, pl. 40 . . . . . $ 8·—

INSTITUT KONDAKOV

Cvijićeva, 61.

BEOGRAD

Jugoslavie